

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX JGTJ 4

Digitized by Google

P343.L



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE,

ET

CHRONIQUE DE PARIS,

JOURNAL

DE LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET ARTS,

rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

TOME PREMIER.



PARIS,
AU BUREAU,
ET A LA LIBRAIRIE DU MERCURE,
RUE POUPÉE, Nº. 7.

1819.

Digitized by Google

BP343.1

IMPRIMERIE DE POULET,

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES

CONTENUES DANS LE Ier. VOLUME.

POÉSIE.

Enigmes, page 7, 53, 102, 151, 198, 246, 294, 393, 440, 486, 534.

Charades, p. 6, 54, 102, 152, 198, 245, 294, 395, 440, 485, 534.

Logogriphes, p. 7, 54, 102, 152, 198, 246, 295, 393, 440, 486, 534.

Stances à M. ***, qui avait adressé des vers à l'auteur; par M. Arnault, ... 3

Fragment du poëme d'Isma; par M. Alexis Saint-Michel. 4

L'Océan, ode; par M. Albert-Montémont..... 51

Elégie de Properce, traduite par Denne Baron..... 97

Epitre à M. Etienne de l'Institut; par M. Raoul..... 145

Le jour d'automne, élégie par M. Edmond Corbière..... 149

Epitre à Talma; par M. Edmond Corbière..... 150

Les Exilés, p. 49, fragment, la même pièce en entier, sur le titre *Epitre au Roi sur le rappel des Exilés;* par M. P. C. 194

Les Français à bord du ponton la Vieille-Castille; ode par M. Albert-Montémont..... 237

Fragment d'une traduction nouvelle de l'Illiade; par M. A Bignan, p. 100. Second fragment, arrivée d'Ulysse a Chrysa..... 241

Digitized by Google

pages.

L'Usurier; par M. J. B. L..... 243
Boutade à M. A; par M. E. F. B..... 244
Impromptu sur la lythographie; par M. T. P..... 245
Vers pour mettre au bas du portrait de M. de La Fayette; par M. B..... 245
La grandeur dans l'adversité, ou Saint-Louis dans les fers, ode; par M. Mollevault..... 289
Le Souffle, élégie, par M. Edmond-Corbière..... 293
Elégie à une fontaine; par M. Edmond-Corbière..... 341
Ode sacrée contre Ninive; par M. Mollevault..... 385
L'infidèle par amour; par R de B..... 392
La Rose, imitation de l'anglais..... 392
Les Roturiers, chanson historique..... 389
Les Tombes royales de Pharamond, ode; par M. Pellet d'Epinal..... 433
Couplets sur les élections..... 436
Le Cocher de fiacre, fable; par M. A. V. Arnault..... 438
L'Orateur, épigramme traduite de Martial..... 439
Le chemin du Luxembourg, épigramme imitée de Martial. 439
Rengainez votre Compliment; vaudeville par Armand-G..... 481
Dialogue entre Oronte et Alceste..... 483
Martial s'appréciant, épigramme traduite de Martial..... 485
Le Travail, ode; par M. Albert Montémont..... 529
Les deux voyageurs et le cheval échappé; par M. Félix.. 531
Les Délateurs punis, épigramme traduite de Martial..... 533
La déclaration du jury, épigramme..... 534

LITTÉRATURE.

Le Texas, ou notice sur le Champ-d'Asile; par MM. Hartmann et Millard, (extrait par M. Goujon fils.)..... 14
L'Héroïne du Texas, (extrait par M. Goujon fils.)..... 14
Fables; par M. le baron de Stassart, (extrait par M. Coupé-Saint-Donat.)..... 23
Fénélon ou les Vertus Chrétiennes; par M. Paccard, (extrait par M. E. T. B.)..... 66
Une Scène du Monde ou le Collier de perles, imité de l'Allemand; par mademoiselle V..... 168
La Guerre de trois jours, (extrait)..... 174

Digitized by Google

pages.
La Cirnéide, poëme par Lucien Bonaparte, (extrait par C. St.-D.) 210
Le Buste, nouvelle; par madame Dufresnoy..... 224
L'Evangile et le Budjet, (extrait par M. O. V. 261
Le XIXe. siècle, satire; par M. Edmond Corbière, (ext.) 272
Salmigondis aux journalistes; par M. Coudurier, (extrait.) 272
L'Homme, ode, par Jean-Justin Aristippe (de Gallia). (extrait.) 273
Un Souvenir entre mille, ou poëme de Lutzen; par Léopard Cheverri..... 274
Elémens de Morale, par A. Ch. Renouard, (extrait) par M. V. Verger..... 311
Epitres et Elégies de M. Charles Loison, (extrait) par M. Ch. d'A..... 314
Trois Messéniennes sur les malheurs de la France; par M. Casimir de la Vigne, (extrait) par M. E. T. B..... 347
Les Animaux parlans, poëme de J. B. Casti, traduit en vers français; par M. L. Maréchal, (extrait) par M. C. St-D. 357
Epitre au papier, (extrait) par M. G. F..... 365
Sur madame de Staël; par Alfred de L..... 401
Poésies de Marie de France..... 530
Le Testament, nouvelle imitée de l'allemand; par mademoiselle V..... 501
Les Consciences littéraires, premier extrait par M. O. V. 454
deuxième extrait..... 535
Les Bucoliques de Virgile, traduit par M. H. de Villodon, extrait de M. Ch. Laumier..... 548
Amour et Humanité, anecdote par M. Andrieux..... 461
Œuvres d'André Chénier, extrait par Alfred F..... 493
Violette, ou le Conservateur déchiré; par J. B. Gouriet, extrait par Goujon fils..... 557
Un mot sur les Anglais, par Olivier de la Blairie..... 562

SCIENCES.

Hygiène des Dames, par MM. (extrait par M. S. D.).. 129
De l'influence des corps animés sur la boussole; par M. V. page 153, second extrait. 304
Essai sur l'art de l'Ingénieur en instrumens de physique expérimentale en verre, par l'ingénieur Chevallier, (extr.) par M. Goujon fils. 207

Digitized by Google

pages.
Des Aérostats; par C. Ch. d'Argé. 393
Philosophie anatomique; par M. Geoffroy Saint-Hilaire. Premier extrait, p. 441, deuxième extrait 487
L'Entendement humain pris à découvert; par M. Bernard, extrait. 475
Les Aphorismes et autres ouvrages d'Hypocrate, traduits par le docteur Guillemeau, (extrait.). 566

BEAUX-ARTS.

Vues pittoresques et perspectives des salles du Musée des monumens français, etc; par M. Reville Lavallée et Roquefort, premier extrait; par M. Champollion Figeac. 17
Médaille décernée à David 31
Souscription en faveur de la veuve Désarnod. 32
Programme du concours pour le grand prix de peinture. . . 39
Fusils de nouvelle invention; par Pauly, art. par M. R. . 78
Recueil de monumens de la Normandie; par M. Langlois, (extrait par B. de Roquefort). 85
Antiquités romaines; par Alex. Adam, extrait par M. Audin 255
Numismatique du voyage du jeune Anacharsis; par M. C. P. Landon, extrait par M. Alfred F. 368
Annales du Musée de M. Landon. 646

HISTOIRE.

Mémoire historique, politique, littéraire sur le royaume de Naples; par M. le comte Orloff; prèmier extrait. p. . . 7 deuxième extrait p. 55; troisième extrait p. 157; quatrième et dernier extrait par B. de Roquefort. 199
Journal historique sur la campagne du prince Eugène, en Italie, pendant les années 1813 et 1814; (extrait de M. Coupé Saint-Donat). 61
Vie de Poggio Bracciollini, traduite de Shephert; (extrait) par M. Audin. 105
Histoire des Missionnaires dans le midi de la France, en 1819; extrait par M. Goujon fils. 110
Mémoires pour servir à l'histoire d'un homme célèbre; par MM. (extrait par M. Coupé de Saint-Donat.). 123
La république d'Haiti; par M. Civique de Gastine: (extrait par M. T E) 162
Histoire de Cromwel; par M. Villemain; extrait de Alf. F. 247

Digitized by Google

pages.
Voyage dans la partie septentrionale du Brésil ; par Henri Kester extrait par M. V. Verger 253
La vérité sur Jeanne d'Arc ; par M. P. Caze. Premier ext. par Goujon fils; page 296 ; second extrait. 343
Journal historique du Blocus de Thionville; par M. Alm**. extrait par V. Verger. 406
Evènemens arrivés en France depuis la restauration de 1815 ; par Hélène Marie Williams; extrait par G. F. . . 409
Collection complète de mémoires relatifs à l'Histoire de France. 429
Essai historique sur le règne de Charles II ; par Jules Barthevin, annonce 425, extrait par M. V. Verger. 445

CORRESPONDANCE.

Lettre sur les politicomanes, page 33 ; réponse à M. Renard, page 142; sur les journalistes, page 415 ; lettre de M. Brachet-Ferrière, page 417 ; sur les journalistes, page 518 ; au directeur, page 569 — 571 ; au directeur, 572; à M Léon Thiessé, page 573.

CHRONIQUE.

Prospectus 1
De l'influence de la politique sur la littérature ; par M. E. T. B. 26
Le Bonheur des rois ; par M. E. T. B. 29
Les souvenirs de M. le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, extrait par M. Goujon fils. 72
La Harpe peint par lui-même ; extrait par M. Coupé St.-Donat. 76
Lettre au Conseil des Prisons de Paris; par le docteur Camille Piron, extrait par M. L. 90
Eloge historique de l'abbé de l'Epée ; par M. Bazot, (extr.) 103
Voltaire jugé par les faits, extrait par M. O. V. 118
Transport des cendres de Boileau Despréaux. 127
Le Curé de Village ; par M. Mahul, extrait de M. C. d'A. 137
Les Cafés de Paris, extrait par M. G. F. 133
Du Suicide ; par M. X 267
Rustique le Flaneur, n. 1er. ; par M. Regnault Warin, p. 277
Le Flaneur au Salon, n. II, page 448
L'ouverture du second Théâtre Français, n. III. 510

Digitized by Google

pages.
Les deux Sœurs, nouvelle par M. Ch. d'A. 316
Histoire de la Lune ou du pays des Coqs ; extr. par M. Ch. d'A. 328
Le Réfugié Espagnol, roman extrait par M. F. Rey. . . . 351
Des Journalistes ; par M. F. R. 371
Chronique de la tribune momusienne 378
La Galerie des jeunes vierges ; par Madame de Renneville. 426
Notice sur l'état actuel de la Perse, en persan et arménien. 427
Les Archives du Scandale. 428
Les Châteaux d'Athlyn et de Dunbaine 428
Examen critique des dictionnaires historiques. 431
Histoire de l'esclavage en Afrique de P. J. Damond ; par J. L. Quesné, extrait. 476
De l'Esprit Religieux et de l'hypocrisie. 543
Mémoire justificatif par Pointu, d'Avignon, extrait par M. Magalon. 563
De la responsabilité des agens du gouvernement. 594
Lettres sur le Psychisme ; par J. S. Quesné, extrait. 565
Vues d'économie politique ; par M. Bertin 568
Sur Saint-Marcelin ; par Alfred Fayot. 571
Aventures plaisantes, page 35, 180, 192, 230, 287, 325, 371, 415, 468, 521.
Modes. — 46, 237.
Spectacles. Page 40 où se trouve la composition de la troupe du second Théâtre-Français, page 92, 135, 185, 235, 333, 382, 422, 478.
Carricatures. — Gaspard l'Avisé, 39.
Annonces. — 48, 96, 239, 431, 576.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 26, ligne 7 ; qui ressentent, *lisez* qui se ressentent.
— 113, ligne 18 ; il l'apostrophe avec violence à plusieurs reprises, *ajoutez* et le menace.
Page 253, ligne 4, Henri Hoster, *lisez* Koster.
— 292 ; ligne 1, va ton esclave t'honore, *lisez* ton *esclavage*.
— 386, ligne 10, *ajoutez* ce vers :

Les fleuves sont de grands déserts.

Digitized by Google

LE

MERCURE DE FRANCE;

Journal

de Littérature, des Sciences et Arts,

rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

Prospectus.

La polémique Politique, non contente d'établir ses champs de bataille dans les journaux qui lui étaient destinés, s'est encore emparée de ceux de la littérature. Les Muses, abandonnées et contraintes à se taire, voient chaque jour les orateurs des tribunes usurper leurs plus sacrés priviléges. Parmi le grand nombre de journaux que les presses françaises enfantent chaque jour, il ne s'en trouve qu'un seul consacré exclusivement à la littérature, aux sciences et aux arts; mais il ne paraît qu'une seule fois par mois, et, ce motif fût-il le seul, il ne suffit pas aux lettres.

Digitized by Google

Le doyen des journaux littéraires, le Mercure, a cédé sa place à la sage Minerve.

Il est tems d'opposer une digue au torrent des *politicomanes*, et de mettre, s'il se peut, les états d'Apollon à l'abri d'une irruption de Goths de nouvelle espèce. En prenant avec le public l'engagement de continuer la publication du Mercure, suspendue depuis quelque tems, c'est annoncer à la fois notre plan et l'étendue des obligations que nous nous imposons; puissions-nous, par le soin que nous aurons de nous adjoindre pour collaborateurs les hommes les plus distingués dans toutes les parties des Lettres, des Sciences et des Arts, justifier notre épigraphe, et contribuer à faire renaître en France le goût des belles-lettres, qui servirent peut-être plus que le succès de nos armes, à notre élévation et à notre gloire!

Nous rendrons compte de tous les ouvrages qui paraîtront, et particulièrement de ceux qui intéressent la Littérature, les Sciences et les Arts. Un article Spectacle, dans chaque numéro, fera connaître à nos lecteurs toutes les nouveautés de ce genre, et la situation de l'art dramatique en France. Sous le titre de Variétés, nous ferons connaître les inventions, les découvertes dans les Sciences et dans les Arts; et, pénétrés de ce principe de Diderot, qu'*un journal sans malice est un corsaire sans canon*, nous nous empresserons de réunir, dans une Mercuriale, toutes les anecdotes et les nouvelles qui nous paraîtront le plus susceptibles d'être offertes à nos lecteurs.

Nous aurons aussi le soin de les tenir au courant des Modes.

Digitized by Google

POÉSIE.

STANCES

A M. ***, QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR.

Oui, le goût des arts et des vers
A souvent consolé ma peine;
Entre Voltaire et La Fontaine,
Oui, j'oubliai plus d'un revers.

Oui, grâce aux fruits de ma retraite,
Mon nom est encor répété
Au doux pays que je regrette,
Et dont je me sais regretté.

Charmez ainsi votre souffrance,
Compagnon d'exil et d'honneur,
Noble ami, qu'un heureux malheur
Me fait trouver loin de la France.

Ne soyez, dans l'adversité,
Ni fier, ni faible, ni frivole;
Et que l'étude vous console
D'un supplice non mérité.

Puis, disons, en pesant nos chaînes :
Dieu nous éprouve; ainsi soit-il!
Celui qui tonne sur les chênes
Peut bien grêler sur le persil.

Ainsi font les rois de la terre;
Et tout va bien. Bon roi des cieux,
Tout n'irait-il pas encor mieux,
S'ils avaient fait tout le contraire!

ARNAULT.

Digitized by Google

IRMA,

EXTRAIT D'UN POÈME INÉDIT DE M. ALEXIS SAINT-MICHEL.

Non loin du pôle, au sein des vastes mers,
Une île étend ses tranquilles rivages.
Là, couronné de sapins toujours verts,
S'élève un mont qui des vallons déserts
Noircit au loin les retraites sauvages.
Mille ruisseaux, égarés dans leur cours,
Des bois voisins arrosaient les détours.....
Là, près d'un lac où leurs flots tributaires
Viennent se perdre en des gouffres sans fonds,
Vivait Rosmor, roi des monts Solitaires.
La jeune Irma, seul fruit de son amour,
Belle d'attraits, de douceur ravissante,
Comme un rayon de l'aurore naissante
Embellissait cet agreste séjour.
Mille Héros s'enflammèrent pour elle
Les rois, charmés, au palais de Rosmor
Venaient offrir leur trône à la plus belle.
Vœux sans espoir! son cœur long-temps rebelle
Aux doux désirs ne s'ouvrait pas encor.....
Mais forçait-elle un torrent à la nage,
Son jeune sein du cygne offrait l'image,
Lorsque, des flots recherchant la fraîcheur,
Dans leur cristal il baigne son plumage.
L'astre du soir. . . . . .
L'arc pluvieux qui brille après l'orage,
Ont un éclat moins tendre que ses yeux.
Un doux sourire animait son visage.
En noirs anneaux ses beaux cheveux épars
D'un cou de neige embellissaient les charmes.
Aimable Irma! que d'amoureuses larmes
Firent verser tes innocens regards!
Des bords lointains que le soleil éclaire
Quand du couchant il dore les brouillards,
Le noir Olvrown, Elvin son jeune frère

Digitized by Google

Vinrent un jour admirer ses appas.
Sur la colline où s'égaraient ses pas
Irma les vit au retour de la chasse.
D'Elvin d'abord son œil fut enchanté.
Et quel guerrier joignait à plus d'audace
Plus de valeur, de grâce et de beauté?
De jour en jour, dans le fond de son âme
Sa vue accrut cette naissante flamme.
Combien de fois un sommeil enchanteur
Vint l'abuser par ses rians mensonges!
Vers le héros objet de son ardeur
Ses bras charmans s'étendaient, dans ses songes.....
Les deux rivaux, remplis d'un tendre zèle,
A ses genoux déposaient chaque jour
Le fruit sanglant d'une chasse nouvelle.
Ils espéraient mériter son amour.
L'aveu tardif que leur tendresse implore
S'échappe enfin..... Olvrown apprend son sort.
Morne, il écoute, et veut douter encore.
Oh! qui peindra son funeste transport?
L'affreux poison du mal qui le dévore
Jette en son sein les glaces de la mort.
Long-temps il garde un silence farouche;
La plainte même expire dans sa bouche:
Sous le chagrin il demeure accablé;
Ses yeux sans pleurs s'attachent à la terre.
Mais il se lève; il marche échevelé;
Ses pas pressés font gémir la bruyère.....
Las d'une lutte où la haine l'emporte,
Et repoussant l'espoir consolateur...
« Elvin, dit-il. . . . . .
La rage au cœur, et l'injure à la bouche,
Les deux rivaux l'un sur l'autre ont couru.
Près du torrent, avec un cri farouche
Ils s'attaquaient. — Mais le soleil se couche,
Et la nuit règne. Elvin n'a point paru.
Du lin jaloux débarrassant ses charmes,
Irma l'attend sur le lit des amours.
« Qui te retient? l'heure fuit..... » Un bruit d'armes
Vient de ses chants interrompre le cours.
Elle frémit, écoute... Un long silence

Digitized by Google

Succède au bruit. Son cœur s'est alarmé.
Du lit désert, craintive, elle s'élance,
Et dans la nuit son pied tremblant s'avance
A la lueur d'un brandon enflammé.
Dieux ! quels objets. . . . . .
Frappent soudain ses regards effrayés ?
Olvrown, Elvin étendus sur la pierre,
Pâles, sans vie, et dans leur sang noyés.
Elvin ! grands dieux ! Elvin est mort..... Sa vue
De ce tableau s'éloigne avec horreur.
Sans pleurs, sans voix. . . . . ,
Un froid mortel passe jusqu'à son cœur :
Son cœur se brise ; une sombre pâleur
A remplacé les lys de son visage ;
Ses yeux éteints se couvrent d'un nuage.
Elle chancelle ; auprès de son amant
Tombe, l'embrasse, et meurt en le nommant.
Sur la colline, où d'une onde écumante
La chute au loin blanchit les rocs battus,
Sont trois tombeaux de mousse revêtus.
C'est là qu'Elvin dort près de son amante.
Plus loin, Olvrown, ...
Mêle sa cendre aux sables du torrent.
Souvent, la nuit, quand une ombre tranquille
Vient rembrunir les monts silencieux,
Le voyageur arrêté dans ces lieux
Avec effroi visite cet asile :
Un souvenir déchirant et pieux
S'y mêle au deuil de la nature entière ;
Morne et pensif, il s'assied sur la pierre,
Et quelques pleurs viennent mouiller ses yeux.

CHARADE.

On fauche mon premier ;
On rase mon dernier ;
On chante mon entier.

Digitized by Google

ENIGME.

D'un père destructeur je reçois la naissance ;
Nous ne pouvons l'un sans l'autre exister.
S'il est caché, de lui je donne connaissance ;
Et quand on s'en approche, on cherche à m'éviter.
Ni Dieu, ni moi n'éprouvons sa puissance ;
Pour tout le reste elle est à redouter.

LOGOGRIPHE.

J'instruis tous les humains. Si vous m'ôtez la tête
Je n'ai plus de raison, je suis pis que la bête.

HISTOIRE.

Mémoires historiques, politiques et littéraires sur le royaume de Naples ; *par* M. le comte Grégoire Orloff, *sénateur de l'empire de Russie. Ouvrage orné de deux cartes géographiques, publié avec des notes et additions par* Amaury Duval, *membre de l'Institut de France.* (1)

Le titre de cet ouvrage, le nom de l'auteur, le talent de l'éditeur, appellent l'attention et font naître la curiosité. Les Orloff sont célèbres dans l'histoire de Russie. Grégoire, et son frère Alexis, furent l'âme de la révolution de 1762. Le premier jouit, pendant long-temps, des bonnes grâces de Catherine, et en eut un fils avoué, Bazile Bobrinski.

(1) Deux vol. in-8°. Prix, 15 fr. A Paris, chez Chasseriau et Hécart, libraires, *au Dépôt bibliographique*, rue de Choiseul, n°. 3. Et chez Plancher, libraire du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

L'auteur de ces Mémoires les a rédigés à Naples, pendant les années 1816 et 1817. Etant venu passer quelques mois à Paris, il confia son ouvrage à M. Amaury-Duval, pour le revoir et le corriger. Le comte Orloff ne pouvait mieux choisir; car indépendamment des talens de M. Duval, ce savant, qui a passé plusieurs années à Naples, connaît parfaitement l'histoire civile et littéraire de ce beau pays.

Nous ne possédons que très-peu d'histoires du royaume de Naples, écrites dans notre langue; cela est d'autant plus remarquable, que l'histoire de ce pays se lie intimement à la nôtre, ou plutôt en est une partie intégrante. L'ouvrage du comte Orloff vient donc bien à propos pour remplir cette lacune. Il a consulté tous les écrivains qui ont traité des révolutions dont ce beau pays a été témoin. Il a recherché les auteurs reconnus pour être les plus exacts et les plus véridiques; et ce qui ne peut manquer d'ajouter à l'intérêt, c'est d'avoir poussé son sujet jusqu'aux derniers événemens, c'est-à-dire, en 1818.

« Si Rome mérite de fixer dans ses murs le philosophe, l'archéologue, l'ami des arts, avide de contempler ses chefs-d'œuvre, ses temples, ses obélisques, ses colonnes et les monumens du berceau et de la tombe du peuple-roi, Naples, partageant cette gloire à plus d'un titre, l'emporte par la beauté de son sol et la douceur de son climat : elle a surtout l'avantage d'une situation maritime vraiment enchanteresse pour tous les voyageurs, mais bien plus encore aux yeux d'un habitant du Nord, qui ne se lasse point d'admirer son ciel ardent, et le Vésuve, et Pompéia, et Herculanum, et ces champs *phlegréens* dont elle est comme environnée. »

L'auteur a divisé son travail en trois parties. La première, celle qui nous occupe, contient l'histoire des révolutions du royaume de Naples. La seconde partie, qui ne tardera pas à paraître, traitera des lois et de la forme du gouvernement sous les Romains, des chan-

Digitized by Google

gemens introduits depuis cette époque jusqu'à nos jours, et enfin de la forme actuelle de ce gouvernement. Dans la troisième partie, l'auteur fera connaître l'histoire littéraire du royaume de Naples, et les hommes illustres qu'il a produits.

Lorsqu'il s'agit de remettre à leur véritable place des faits consacrés par la tradition, à défaut des matériaux qui manquent pour l'histoire de ces temps éloignés, on doit savoir gré aux érudits de leurs recherches, quand bien même ils n'auraient pas atteint le but qu'ils s'étaient proposé. On doit de la reconnaissance à l'homme qui consacre ses veilles à répandre un nouveau jour sur les faits antérieurs, et à la recherche de la vérité.

L'auteur jette un coup-d'œil sur les peuples qui ont anciennement occupé le territoire où est aujourd'hui placé le royaume de Naples; il trace le tableau de l'Italie sous la domination des Romains, l'irruption des barbares, les royaumes des Ostrogoths, des Lombards; de l'invasion des Français en Italie, sous Pepin et Charlemagne; sur ces époques fatales où tout semblait destiné en Italie à se corrompre et à se perdre, l'auteur dit: « Un des plus tristes résultats des grands malheurs des peuples, c'est de les éloigner de la culture des arts et des sciences. » En effet, dans le moyen âge, le seul métier utile aux yeux de ces gens qui, parce qu'ils se disaient nobles, pouvaient impunément exercer leurs brigandages, était la profession des armes. Rien de plus infâme que la conduite de cet évêque de Rome, lequel abjurant la simplicité évangélique, s'asseoit sur un trône temporel, se range parmi les rois de la terre, leur commande au nom du ciel dont il prétend avoir les clefs, et s'érige entre eux en arbitre souverain. Pepin, qui avait usurpé le trône de France, devait naturellement soutenir l'évêque de Rome dans ses injustes prétentions; il lui donna la ville de Ravenne, ainsi que plusieurs villes de l'Etat de la Pentapole, sur lesquelles il n'avait aucun droit. Plus ambitieux que Pepin, et pour obtenir des titres éventuels, Charle-

Digitized by Google

magne fit la faute de reconnaître les fautes de son père, au lieu de les faire disparaître. Léon obtint, en échange, une domination nouvelle, et ses successeurs s'arrogèrent insolemment le droit de disposer des trônes.

C'est à l'établissement de l'autorité temporelle de l'Eglise, dit M. le comte Orloff, qu'il faut rapporter tous les malheurs qui ont pesé sur l'Europe depuis le neuvième siècle jusqu'au quatorzième. L'Europe entière attendait son destin des pontifes de Rome, qui employaient le glaive pour étendre leurs possessions et accroître leur puissance. La tyrannie religieuse, la pire de toutes, s'établit au détriment de l'humanité. Les rois éprouvèrent des humiliations, des injustices ; et les peuples, dans leurs malheurs, comptèrent un fléau de plus.

Il faut abandonner un sujet aussi triste, et jeter les yeux sur cette époque si remarquable non-seulement de l'histoire d'Italie, mais de toute l'histoire du moyen âge. Rappelant les temps héroïques de l'antiquité, elle offre des couleurs à l'épopée, et des sujets au génie dramatique. Je veux parler de ces intrépides Normands, qui fondèrent un nouvel Etat dans le royaume de Naples, et parmi lesquels on remarque les fils de Tancrède de Hauteville. L'auteur décrit leurs exploits, suit leur fortune, fait connaître l'accroissement de leur puissance. Il montre l'infamie du pape Léon IX, qui, s'étant ligué avec l'empereur d'Occident pour combattre les princes normands, fut battu par eux et fait prisonnier ; mais lui ayant témoigné le plus religieux respect, Léon leur accorde le surnom de *Princes pieux*, déclare légitimes leurs conquêtes faites ou à faire, abandonne lâchement son allié, et joint ses troupes à celles des Normands.

Roger devient roi de Naples, et des cardinaux viennent en Sicile lui poser sur sa tête victorieuse une couronne envoyée par leur chef, l'anti-pape Anaclet. On décrit l'histoire de ses successeurs, de Guillaume-le-Mauvais, de Guillaume-le-Bon, de l'illustre et infor-

Digitized by Google

tuné Tancrède. La couronne passe sur la tête des Suabes, et le trône de Naples est successivement occupé par les empereurs Henri VI, Frédéric II, Conrad et Mainfroi. C'est pour occuper le trône de ce dernier, excommunié par Urbain IV, que Charles d'Anjou, frère de saint Louis, vint à Naples; il se soumet lâchement à un tribut annuel de mille onces d'or et d'une haquenée blanche envers le pontife, lui accorde la nomination aux évêchés du royaume, l'appel aux tribunaux de Rome dans toute affaire ecclésiastique, et des immunités en faveur de l'Eglise.

Comment concilier la conduite honteuse de saint Louis, à cette occasion, avec les éloges qui lui ont été accordés par les modernes? Ils ont sans doute pensé qu'un souverain qui priait, se confessait, jeûnait, qui se donnait la discipline, et qui, pardessus tout, était le père nourricier d'une foule de pieux fainéans, devait être mis au rang des grands hommes. Ne pouvant y parvenir, ils en ont fait un saint.

La dynastie des Angevins comprend, outre le règne de Charles d'Anjou, qui en est le chef, le règne de Charles II, de Robert-le-Sage, de Jeanne Ière., de Charles de Durazzo, de Ladislas, de Jeanne II.

Plus fatale que la race de Pelops, la dynastie des Angevins ne montre qu'une suite de princes barbares, plus ou moins célèbres par des crimes épouvantables. Le règne de Charles d'Anjou commence par le trépas de l'illustre Mainfroi, le supplice du jeune Conradin et de son oncle, le duc d'Autriche. Les nombreux abus de pouvoir commis par Charles, la férocité de son caractère, lui aliènent l'esprit de ses sujets. Il perd la Sicile, et tous les Français qui se trouvaient dans cette île sont massacrés au moment des vêpres. Sa cruauté fit naître des révoltes, et il mourut d'une fièvre dont la violence, proportionnée à celle de son caractère, le précipita en peu de jours dans la tombe. Son fils, Charles II, qui alors était prisonnier des Siciliens, lui succéda : ce prince eut un règne très-agité, parce que

Digitized by Google

les papes figuraient toujours avec le double caractère de souverains temporels et de chefs de la religion, et qu'ils voulaient toujours influer sur les destinées du royaume de Naples. Robert, malgré les guerres qu'il eut à soutenir contre les Gibelins ou impériaux, dans l'intérêt des papes, fut digne du surnom de *Sage* que lui a conservé la postérité. Savant lui-même, il récompensa les savans, les poëtes et les artistes. Au nombre de ses amis, il eut l'honneur de compter Boccace et Pétrarque. Sa cour, modèle de politesse et de goût, était l'exemple de toutes les cours de l'Europe.

Il faut passer sous silence le règne des autres princes de cette race; c'est un tissu de turpitudes, de monstruosités dont le détail fait frémir. « Ces règnes font mieux sentir les absurdes prétentions et les vices de la cour de Rome, l'ambition de ses pontifes, et leur despotisme sur l'esprit superstitieux des peuples de l'Europe; et cependant, continue l'auteur, déjà les sciences et les arts, ennemis naturels de l'ignorance, renaissaient en Italie, appelaient à leur aide la saine philosophie, qui presque toujours les suit de près. Ainsi ce qui doit consoler l'ami de l'humanité, plus les maux sont grands, plus la fin en est proche; et plus la tyrannie est oppressive, plus les nations touchent, sinon toujours à leur délivrance complète, du moins à quelque changement heureux dans leur situation. »

La dynastie des Aragonais, qui succéda à celle des Angevins, compte cinq monarques, Alphonse I, Ferdinand I, Alphonse II, Ferdinand II, et Frédéric d'Aragon.

Le *bon roi* René, appelé au trône par le choix de Jeanne, vint prendre possession du royaume de Naples, auquel il était appelé, et fut obligé, après trois années de guerre, de retourner dans son royaume de Provence.

Si le règne d'Alphonse Ier. fut mémorable par les institutions dont ce prince jeta les bases, celui de Ferdinand Ier. fut fertile en événemens à la fois glorieux et funestes. Brave dans les combats, ce prince, dirigé par un atroce esprit de vengeance et de rapacité, fut

Digitized by Google

parjure et cruel. Aussi fut-il abandonné de ses sujets, lorsque Charles VIII, roi de France, vint faire valoir ses justes prétentions sur le royaume de Naples. Il mourut de chagrin ; et son successeur, Alphonse II, vint occuper un trône revendiqué par une puissance aussi forte que belliqueuse. Alphonse, aussi lâche que cruel, abdiqua en faveur de son fils Ferdinand II, et se retira dans un couvent. Malgré la bravoure et les qualités du jeune roi, Charles VIII entra dans Naples moins comme un conquérant que comme un libérateur. La jalousie des princes d'Italie, qui avaient formé une alliance à laquelle ils avaient donné le nom de *ligue sainte*, quoiqu'il n'y ait rien de saint et même de sacré parmi ces gens-là, le débarquement d'une armée en Calabre de Gonzalve de Courdoue, forcèrent Charles VIII à s'éloigner de son nouveau royaume, et de revenir en France. Ferdinand fut remis en possession de ses Etats, et mourut bientôt après, étant à peine âgé de vingt-huit ans. Frédéric d'Aragon lui succéda ; et quand, par la trahison de Ferdinand-le-Catholique et celle de Gonzalve, le roi de France Louis XII se fut emparé d'une partie du royaume de Naples, l'infortuné Ferdinand vint se jeter dans les bras du roi de France, qui lui accorda le duché d'Anjou, avec une pension honorable.

Ferdinand-le-Catholique, toujours dissimulé, élude, par des prétextes frivoles, l'exécution de ses traités avec Louis XII. On prend les armes, et le *Père du peuple*, fatigué d'une guerre qui répugnait à son cœur, négocie la paix, qui fut bientôt conclue. Gonzalve refusa de se soumettre au traité ; son motif, qu'il fit bientôt connaître, était d'attaquer les Français, qui, remplis de confiance dans la paix signée, restaient dans une sécurité parfaite. N'étant point sur la défensive, nos soldats furent battus, ou plutôt massacrés, et obligés de se soumettre au plus injuste comme au plus méprisable des vainqueurs. B. DE ROQUEFORT.

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

LE TEXAS, *ou* Notice historique sur le Champ-d'Asile, *comprenant tout ce qui s'est passé depuis la formation jusqu'à la dissolution de cette Colonie, les causes qui l'ont amenée, et la liste de tous les colons français, avec des renseignemens utiles à leurs familles, et le plan du camp, dédié à MM. les Souscripteurs en faveur des réfugiés*, par MM. Hartemann *et* Millard, *membres du Champ-d'Asile, nouvellement de retour en France* (1).

L'HÉROÏNE DU TEXAS *ou* Voyage de Madame *** *aux Etats-Unis et au Méxique, orné d'une gravure représentant le camp retranché des Français. Cet ouvrage est terminé par une romance de* M. G...n. F.....n. (2).

LORS de la dislocation de l'armée de la Loire, des guerriers français, chargés des lauriers qu'ils avaient cueillis dans toute l'Europe, des hommes couverts d'honorables blessures, qui étaient entrés vainqueurs dans toutes les capitales, furent traités de brigands par une poignée de misérables qui, sûrs de l'impunité, les abreuvèrent de dégoûts et d'humiliation. Plus grands encore dans leurs revers que dans la victoire, ces infortunés, froissés par l'abus de pouvoir, forment le dessein d'abandonner le pays ingrat qu'ils avaient défendu avec tant de gloire, et d'aller au-delà des mers chercher une patrie indépendante. Quel pays leur fera oublier cette belle France, et leurs parens, et leurs amis? Quel pays va recevoir ces fils de Mars, ces favoris de la victoire, ces braves qu'on voudrait en vain déshonorer? Ils s'embarquent pour les Etats-Unis d'Amérique, et font choix d'un vaste terrain, situé près de la rivière de la Trinité, où

(1) Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. A Paris, chez BEGUIN, éditeur, rue Jean-Pain-Mollet, n°. 10.
Et chez PLANCHER, libraire du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

(2) Un volume in-8°. Prix, 2 fr. A Paris, chez PLANCHER, éditeur du *Manuel des Braves*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

ils comptaient terminer leur carrière, et trouver un terme à leurs malheurs.

Ils n'étaient pas encore rendus à leur destination, qu'ils avaient éprouvé de grandes infortunes. Les lames et les vagues firent couler bas une des embarcations, et ces guerriers, qui avaient cent fois affronté la mort au champ d'honneur, terminèrent leur carrière au moment où ils croyaient trouver le repos, oublier l'injustice du sort, et jouir enfin de la liberté. Après le débarquement, manquant de vivres, et tourmentés par la faim, on cherche les moyens de l'appaiser. Une plante semblable à la laitue s'offre à leurs yeux; le feu est allumé, la plante cueillie, et sitôt qu'elle est cuite, les infortunés la mangent avec avidité. C'était un poison violent: tous les convives de ce fatal repas, étendus sur la terre, sont en proie aux plus terribles convulsions. Trois individus seulement ne furent pas atteints de la contagion : ils s'étaient abstenus de toucher à ces herbes vénéneuses. Enfin le hasard conduit dans ces lieux un Indien de la nation des Cochatis; il reconnaît la cause du mal, part avec la rapidité de l'éclair, revient bientôt après avec des herbes qu'il avait cueillies. Après les avoir fait bouillir, on en fait avaler une potion à chacun des empoisonnés, auxquels on est obligé d'ouvrir la bouche à l'aide d'un morceau de bois. Tous revinrent à la vie, et n'éprouvèrent que deux ou trois jours de souffrances.

Sitôt l'arrivée des embarcations au Texas, et lorsque tous les colons furent réunis, on les organisa en cohortes. On s'occupa de tracer un camp défendu par quatre forts, et les travaux étaient dirigés par des officiers d'artillerie.

Tout faisait présumer le plus heureux avenir, et concevoir les plus flatteuses espérances; tout enfin annonçait qu'après tant d'infortunes, nos braves compatriotes allaient jouir du vrai bonheur; déjà plusieurs nations indiennes avaient envoyé des députés offrir le calumet de paix, et rendre leurs hommages au brave général

Digitized by Google

Lallemand. On remarquait les nations des Chactas, des Cochatis, des Alabamos, des Dankaves, etc.; on se fit des présens de part et d'autre; enfin tout semblait faire présumer que la colonie du Texas deviendrait considérable. Mais on apprend avec surprise que les garnisons espagnoles de Saint-Antoine et de Labadie, soutenues de quelques peuplades indiennes qui leur étaient dévouées, marchaient pour faire évacuer le nouvel établissement. La première résolution fut d'attendre les assaillans et de les punir de leur témérité. Le général ayant fait observer que les vivres pourraient manquer, que le camp pouvait être cerné, ordonna d'évacuer le Champ-d'Asile, et de se retirer à Galweston; ce qui fut exécuté.

Le manque de vivres force d'abandonner l'île de Galweston, et nos compatriotes se séparent. Les uns se rendent à la Louisiane, d'autres à la Nouvelle-Orléans, et d'autres en Europe.

Je passe sous silence une foule d'anecdotes curieuses, de détails intéressans, de faits remarquables. Qu'il me soit permis de dire, en terminant cet article, que les deux ouvrages que nous annonçons sont remplis d'intérêt. Le premier, rédigé par des militaires, acteurs ou témoins des événemens qu'ils rapportent, fait connaître une foule de détails qui ne se trouvent pas dans l'autre. L'auteur de l'*Héroïne du Texas*, en rapportant tous les faits principaux, a voulu particulièrement travailler pour les dames. Il a placé les horreurs du tableau dans un cadre agréable. Tout est joli et tout semble respirer le bonheur jusque dans les désastres les plus grands. Au surplus, on admire son héroïne qui ne cesse jamais de plaire et d'intéresser. GOUJON, fils.

Nota. La romance qui se trouve à la fin de l'*Héroïne du Texas*, et que cette dame a mise en musique avec accompagnement de forte-piano, se vend 1 fr. 50 c., chez PLANCHER, libraire du *Mercure*. La musique en est agréable, chantante et parfaitement appropriée aux paroles Cette romance ne peut manquer d'obtenir un grand succès. Nous osons espérer qu'on la chantera dans tous les salons, et qu'elle se trouvera sur tous les pianos.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

VUES PITTORESQUES ET PERSPECTIVES *des salles du Musée des Monumens français, et des principaux ouvrages d'architecture, de sculpture et de peinture sur verre qu'elles renferment; gravées au burin en vingt estampes, par* MM. RÉVILLE *et* LAVALLÉE, *d'après les dessins de* M. VAUZELLES; *avec un texte explicatif par* B. DE ROQUEFORT. *Ouvrage dédié et présenté au Roi* (1).

LORSQU'ON entreprit le grand ouvrage que nous nous proposons de faire connaître, la collection, importante à plusieurs égards, dont il doit retracer les vues pittoresques et perspectives, existait encore. Dispersée depuis, elle ne peut se reproduire que par les souvenirs, et ce qui, pour les beaux arts, est sans doute préférable, par les descriptions où le crayon de l'artiste est associé aux talens du littérateur. Si le Musée-Français établi aux Petits-Augustins, subsistait de nos jours, l'ouvrage dont on annonce la première livraison, n'en serait ni moins utile, ni moins curieux, par l'heureuse et savante composition des planches, par leur exacte description,

(1) Paris, imprimerie de Pierre Didot. — Se trouve chez JOUBERT, rue Pavée, n°. 3. Première et deuxième livraisons, composées de chacune quatre planches et de quatre feuilles de texte; format atlantique *Prix de la souscription :* chaque livraison en papier fin, 36 fr.; en papier vélin, 48 fr.; papier vélin, épreuves avant la lettre, 72 fr.; et chez PLANCHER, libraire du *Mercure*, rue Poupée, n. 7.

Nota. La liste des souscripteurs sera imprimée à la fin de l'ouvrage, qui aura cinq livraisons. Les personnes qui souscriront avant le 25 août ne paieront la livraison que 30 fr. papier fin, 40 fr. papier vélin, et 60 f. les épreuves avant la lettre. Passé cette époque les prix indiqués ci-dessus seront irrévocablement maintenus.

Digitized by Google

par l'ensemble de faits et d'idées qu'elles réunissent ; car cet ensemble en ferait comme un cours historique et général sur les arts du dessin en France ; cours où l'exemple serait toujours placé à côté du précepte.

Mais l'utilité déjà si grande d'un pareil ouvrage, s'accroît encore par la suppression de l'établissement public qui en est le sujet : l'intérêt des arts avait seul déterminé sa formation ; des intérêts supérieurs, sans doute, celui des grands noms de notre histoire, des grands souvenirs de la monarchie, le respect pour les morts, qui n'est dans les nations qu'une sorte de piété filiale, ont remis la plupart des monumens assemblés dans ce Musée, à la place que la reconnaissance publique ou de royales volontés avaient d'abord assignée aux restes vénérables qu'ils renfermaient presque tous. C'est ce premier et noble motif de leur édification, qui semble s'être renouvelé pour opérer leur récente dispersion, et suffire aussi à la justifier. Nous sommes trop près de la plupart des illustres personnages qui reposent dans ces tombeaux, pour que leurs marbres religieux ne soient déjà plus pour nous que des monumens de nos arts ; et les sentimens qui pénètrent l'âme à leur aspect, semblent bien peu propices aux attentives et froides observations de l'étude. Comment les porter sur le chef-d'œuvre du ciseau de Tuby qu'a dirigé le crayon de Lebrun, sans être obligé d'oublier qu'il recélait en lui les reliques du grand Turenne ? Et comment oublier le héros, pour ne chercher que la main de l'artiste ? Si les intérêts de la morale sont supérieurs aux intérêts des arts, laissons Turenne reposer au milieu des héritiers de ses vertus et de son courage ; c'est là son véritable tombeau de famille ; et pour être justes à la fois et conséquens, gardons-nous de confondre ici les monumens de l'antiquité avec ceux de nos âges modernes. Les premiers n'offrent en général que des noms ou des faits ignorés ; ils peuvent ne plus servir qu'à la réputation de l'artiste ou à l'histoire des arts ; mais les seconds appartiennent encore à nos affections, à notre

Digitized by Google

gloire, à celle de la patrie. Respectons-les, et conservons-les d'abord à ces titres; leur étude ne doit venir qu'après.

Ce n'est pas que nous considérions les belles productions de nos arts comme étrangères à cette gloire; toutes les créations du génie ajoutent aussi à son éclat, et l'histoire nomme, avec un égal empressement, les grands artistes et les bons princes.

On peut dire que l'ouvrage qui fournit le sujet de ces réflexions, doit contribuer à faire vivre la mémoire des uns et des autres; on y parle à la fois de Louis XII et de Henri IV, de Jean Goujon et de Pujet.

La description des planches y est précédé d'une introduction où l'auteur, M. de Roquefort, connu par de bonnes recherches sur le moyen âge, a réuni, dans un cadre resserré, des considérations générales sur l'origine des arts en France, qu'il rattache, par quelques conjectures, aux premières relations des Gaules avec les peuples de la Grèce. Il indique ensuite les modifications que leurs principes et leurs règles durent subir par l'influence des Romains et les invasions des peuplades septentrionales, sous les deux premières races des rois Francs. Enfin il est conduit, par l'ordre des temps, à examiner plus spécialement quelle fut la véritable origine de l'architecture vulgairement appelée *gothique*, employée dans nos vieux temples chrétiens, et dont l'arbitraire des proportions, le grêle élancement des formes et les arcs en ogive sont les principaux caractères.

Comme toutes les questions de fait, cette difficulté doit être résolue par les faits, les opinions ne pouvant pas entrer comme élémens dans son examen, à moins qu'elles ne soient des conséquences rigoureuses des premiers. Ici de graves autorités nous laissent incertains entre des avis contraires également imposans par le nom de leurs auteurs. M. Quatremère de Quincy est cité, par M. Roquefort, comme attribuant aux Sarrasins d'Espagne l'introduction en France de l'architec-

Digitized by Google

ture gothique. Ce savant académicien rapporte en effet aux conquêtes des Arabes et aux guerres que leur fit Charlemagne dans la Péninsule, cette communication du goût et ces imitations du style arabe qu'on retrouve dans notre architecture gothique des neuvième et dixième siècles (1), et il serait difficile de ne pas reconnaître la vérité de cette observation, à laquelle nombre de monumens de cette époque rendent témoignage; mais elle ne préjuge rien spécialement à l'égard de l'invention de l'arc en ogive, qui est ici l'un des points importans de la difficulté, puisque les voûtes de ce genre ne se retrouvent que dans des constructions postérieures au dixième siècle de l'ère vulgaire. M. Quatremère de Quincy n'a donc point voulu dire que l'arc en ogive fût une de ces imitations du style arabe qui, dans les neuvième et dixième siècles, furent adoptées pour notre architecture. M. de La Borde, qui a si bien vu les monumens de l'Espagne, a constaté en effet qu'il existe une singulière analogie entre les édifices arabes et nos édifices gothiques; mais il affirme en même temps qu'il n'y a aucune trace de la voûte en ogive dans les constructions arabes de l'Espagne, de Fez et de Maroc (2). Il nous paraît résulter des recherches des deux académiciens, 1°. que notre architecture gothique a, dans son ensemble, une singulière analogie avec l'architecture des Arabes; 2°. que cette analogie est le résultat de leur invasion en Espagne et dans la plus grande partie de la France; 3°. que l'arc en ogive, le principal caractère de l'architecture gothique, n'est point employé dans les édifices arabes; 4°. que l'époque et les causes de son adoption restent encore ignorées. Les trois premières propositions sont irréfragables, et c'est en les isolant de la quatrième, en les considérant comme des règles absolues et certaines, que l'on voit

(1) *Encyclopédie méthodique*, Dictionnaire d'Architecture, t. I, p. 73.

(2) *Voyage pittoresque d'Espagne*, notice historique, t. I, p. 43.

Digitized by Google

toutes les incertitudes relatives à l'origine de l'architecture gothique, se réduire en une seule dans ces termes : Quelles sont l'époque et les causes de l'invention de la voûte en ogive qui est particulière à cette architecture? Pour contredire les premières propositions, il faudrait montrer, dans nôtre architecture, quelques traits arabes sur les édifices antérieurs à nos relations avec ce peuple ; mais jusque-là tout y est, bien ou mal, grec ou romain, italique ou lombard.

Faut-il donc, comme le veut M. Roquefort (page 8 de l'Introduction), ne voir dans l'invention de l'arc en ogive qu'une preuve de la complète décadence de l'art de bâtir dans ces temps malheureux, et de l'ignorance des artistes, incapables alors de construire des voûtes en plein-ceintre? Tant de considérations doivent concourir à l'examen de cette question, qu'on n'oserait facilement préférer aux doutes qui obscurcissent les raisons sur lesquelles l'auteur du texte de cet ouvrage fonde son opinion ; et s'il était reconnu que tel arc en ogive à plusieurs ceintres exigeait plus de science qu'un autre en plein ceintre qui n'est qu'un arc de cercle, il faudrait dès-lors avouer, peut-être, que ce genre de construction fut plutôt un caprice ou une erreur du goût, qu'un effet de l'impuissance des artistes.

Mais quelle que soit l'opinion des habiles sur cette matière, l'érudition de l'auteur qui la traite de nouveau, l'intérêt qu'il a répandu sur cette discussion en recueillant et comparant des analogies et des dissemblances que fournissent plusieurs monumens de l'antiquité, le soin avec lequel il indique les nombreux ouvrages qu'il a consultés, doivent faire du sien, à plusieurs égards, un bon guide pour les artistes, et ajoutent un grand intérêt à celui qu'excitent déjà les estampes qui le composent.

La première et la seconde livraison en contiennent chacune quatre ; elles représentent le *tombeau du roi Dagobert* dans le jardin Elysée, où il était placé ; la *salle du treizième siècle*, la *salle du quinzième siècle*,

Digitized by Google

la *salle du seizième siècle*, la *salle du dix-septième siècle*, vue du fond ; la *salle du dix-huitième siècle*, vue de la porte d'entrée, vue du *tombeau* d'Héloïse et d'Abaelard. Ces planches sont exécutées avec le plus grand soin ; l'architecture surtout y est savamment traitée, et c'est une nouvelle preuve du beau talent de M. Réville, l'un de nos plus habiles artistes en ce genre. L'estampe de la salle du treizième siècle se distingue des autres par son fini précieux, son exacte perspective, et la convenance des teintes, qui distribue habilement la lumière sous ces voûtes spacieuses, et laisse facilement distinguer les monumens qu'elles couvrent. Cette planche nous a paru la plus parfaite, et elles ont toutes un grand mérite. On pourra remarquer, dans celle qui représente la salle du quinzième siècle, que le fond, un peu noir, ne se dégrade pas assez dans l'intérêt de la perspective, et que, dans le tombeau de Dagobert comme dans le tombeau d'Abaelard, le paysage, d'ailleurs bien composé, bien exécuté, écrase le monument qui semble fuir le premier plan, et où des tailles pénibles et trop fortes donnent aux détails des bas-reliefs, le même noir qu'à l'ensemble de ces tombeaux. Mais ces légères imperfections, qui ne tiennent point à l'insuffisance des artistes, peuvent être facilement évitées dans les trois livraisons suivantes. Nous avons dit de la première et de la seconde assez de bien, et elles le méritent, pour que cette belle entreprise obtienne des artistes studieux et des amateurs qui s'intéressent aux plus importantes productions de notre école, les suffrages et les encouragemens auxquels cet ouvrage nous semble avoir des droits assurés.

Le roi, en lui accordant une publique protection, et permettant qu'il s'achève sous ses augustes auspices, a décerné d'avance à ses auteurs la plus honorable récompense.

L'exécution typographique du texte répond complétement à la bonne exécution des planches : c'est assez de dire qu'il sort des presses de M. P. Didot l'aîné, si

Digitized by Google

justement célèbres, et qui sont pour la France l'une de ses plus réelles et de ses plus utiles *supériorités*.

J. J. CHAMPOLLION-FIGEAC.

FABLES *par M. le baron de* Stassart, *des académies de Lyon, de Marseille, de Vaucluse, etc.* (1).

ON a cru long-temps la langue française peu propre à traiter le genre de l'apologue. Dans cette persuasion, Patru voulait détourner La Fontaine de son dessein d'écrire des fables. Heureusement le bon homme aima mieux suivre son génie que les conseils de Patru.

Le législateur du Parnasse, Boileau, ne croyait pas non plus la langue française susceptible de se prêter à cette variété de tons, à cette précision et à cette naïveté qu'exige la fable : aussi en donnant, dans son *Art poétique*, des règles de tous les genres de poésie depuis l'épopée jusqu'à l'épigramme, il ne dit pas un mot de la fable.

La fable est donc, en France, une plante exotique, qui y a été naturalisée par La Fontaine ; elle y a jeté des racines profondes, et c'est à présent une de celles que l'on voit le plus souvent fleurir dans les champs de notre littérature.

Les paraboles des livres sacrés des Hébreux, et les apologues de l'Indien Bidpaï ou Pilpaï, paraissent être les plus anciens monumens que l'on connaisse en ce genre. Les Orientaux ont beaucoup vanté leur Lockman ; il est célèbre chez eux depuis des milliers d'années : il passe pour avoir été, comme Esope, esclave laid et contrefait. Mahomet faisait un si grand cas des

(1) Un vol. in-12 ; 3e. édition. Paris, 1819 ; chez MONGIE aîné, libraire, boulevard Poissonnière.

Et chez PLANCHER, libraire du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

apologues de Lockman, qu'il a consacré un chapitre entier de son Koran pour vanter la sagesse de ce fabuliste. Ce chapitre porte le nom de Lockman.

Les recueils publiés en grec sous les noms d'Esope, de Gabrias, ont été pour la plupart imités des fabulistes dont nous venons de parler : ils sont, à leur tour, devenus les modèles des fabulistes latins, parmi lesquels on distingue Phèdre, Saint-Cyrille, Aphtonius, Romulus, Avien, Falerne, Abstemius, Camerarius, etc.

Les écrivains arabes ont, en quelque sorte, fait de l'apologue la base de toutes leurs compositions ; en sorte qu'il devient impossible de les citer. Les trouvères et les écrivains du moyen âge ont aussi cultivé cette plaine, que La Fontaine a trouvée si fertile, qu'il a dit :

> Et ce champ ne se peut tellement moisonner,
> Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Parmi cette foule de glaneurs que l'on voit se presser sur les pas du bon homme La Fontaine, nous distinguons Lamotte, Lenoble, Florian, Dorat, Imbert, Grosellier, Fumars d'Ardenne, Ganeau, le duc de Nivernois, l'abbé Aubert, Le Bailly, Arnault, et autres. Et voilà M. le baron de Stassart qui arrive, son recueil à la main ; il annonce qu'ayant joui en 1818, à la campagne, d'un loisir que d'importans et nombreux travaux ne lui avaient pas encore permis de goûter, il a succombé à la tentation de faire des fables, et que, sans s'en douter le moins du monde, il s'est trouvé, à la fin de l'hiver, avoir composé un recueil de cent vingt-neuf fables, en y comprenant le prologue et l'épilogue. Tudieu ! M. le baron, comme vous y allez ! La Fontaine n'avait pas cette fécondité ! Pourquoi nous mettez-vous dans votre confidence ? On pourrait croire, à la manière dont quelques-uns de vos apologues sont tournés, qu'ils n'ont pas été jetés à la volée, comme vous voulez bien nous le dire. Par exemple, je demande au lecteur si la fable que je vais mettre sous ses yeux, n'a pas été travaillée avec soin.

Digitized by Google

LE LION ÉDENTÉ.

Du lion amoureux on connaît l'imprudence.
Sans griffes, sans dents, sans défense,
Poursuivi par les chiens, il eut force embarras
Pour se tirer du mauvais pas
Où l'avait entraîné sa folle imprévoyance.
Enfin, mais non sans peine, il gagne ses états.
Qu'y trouve-t-il? Tout est dans l'anarchie.
On avait méconnu ses lois.
Mais s'il voulait qu'on respectât ses droits,
Devait-il quitter sa patrie?
Le retour du monarque ébranla les esprits.
On ignorait, dans le pays,
Les détails de son aventure.
Les animaux, grands et petits,
Craignaient une déconfiture.
Pourtant notre sire Lion
Connaissait sa position.
Ce n'était point le cas de se montrer sévère.
Il prit donc un ton débonnaire,
Fit une proclamation
Où paraissait le roi beaucoup moins que le père:
De ce qui s'était dit, de ce qui s'était fait,
Il promit à chacun l'oubli le plus complet.
C'était indulgence plénière.
Un seul point déplaisait. En style trop pompeux,
A tout propos, et dans chaque ordonnance,
On rappelait ce pardon généreux.
Du reste, il eut d'abord une heureuse influence.
On voyait, pleins de confiance,
Sous un sceptre de paix tous les cœurs réunis.
Mais au respect, à la reconnaissance
Bientôt succéda le mépris;
Car chacun sut que la clémence
(La gueule du lion, vraiment,
Le prouvait assez clairement)
Etait le fruit de l'impuissance.
Honni de ses sujets, notre sire édenté
Du trône fut précipité.

Digitized by Google

Pardonner, c'est, je crois, agir avec sagesse.
Mais se donner des airs de magnanimité
Sans y joindre l'autorité,
N'est-ce pas au grand jour exposer sa faiblesse?

Il est vrai, M. le baron, que toutes les fables de votre recueil ne sont pas à comparer à celle-ci; il en est beaucoup qui ressentent la précipitation avec laquelle vous les avez composées. Votre première édition offrait beaucoup de taches qui ont disparu à la seconde. D'heureux changemens font distinguer votre troisième édition. Au lieu de grossir votre volume, corrigez et polissez sans cesse les apologues déjà faits; c'est ainsi que vos fables s'avanceront vers la perfection dont elles sont susceptibles; mais, pour y arriver, *Hâtez-vous lentement*, et surtout

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

La Fontaine a employé toute sa vie à composer un recueil qui n'est pas le double en grosseur de celui qui ne vous a coûté que trois mois.

A la suite des fables de M. de Stassart, se trouvent des notes: elles n'ont pas été placées uniquement pour allonger le volume, comme cela se pratique. Ces notes présentent beaucoup d'intérêt.

Malgré la promptitude avec laquelle M. de Stassart dit avoir composé ses fables, on peut assurer que leurs *sujets* sont en général bien choisis; que la versification en est aisée et facile, et qu'elles se feront toujours lire avec plaisir. C. DE ST.-D.

VARIÉTÉS.

De l'influence de la politique sur la littérature, les sciences et les arts.

AVANT la révolution, les hommes livrés à la politique étaient en petit nombre, comparativement à l'époque

Digitized by Google

présente. Ce nombre se bornait à ceux qui aidaient le prince à gouverner l'Etat, qui occupaient ou sollicitaient les hauts emplois.

En 1787, l'assemblée des notables commença à faire germer dans toutes les têtes ces idées nouvelles qui amenèrent des changemens si importans dans la situation particulière de la nation.

En 1789, l'assemblée nationale fit éclore toutes ces idées, et, au nom de la liberté, la politique s'empara exclusivement de tous les esprits. Les agriculteurs, les manufacturiers, les marchands, enfin toutes les classes de la société se livrèrent aux discussions des droits des peuples; les écrivains suivirent le torrent, et le Mercure de France lui-même ne put se mettre à l'abri de la contagion.

Les Muses, effarouchées à la vue de nos fureurs, désertèrent un pays si cher à leurs souvenirs; on brisa leurs lyres, et la politique menaça de les remplacer par la barbarie.

Enfans informes de la politique, l'opinion, l'esprit de parti vinrent régner avec elle, et la venger de l'oubli où les beaux-arts, les sciences et les lettres l'avaient tenue si long-temps. C'est à eux que l'on doit ces ouvrages si bizarres qui dégradèrent la scène et l'imprimerie.

Le calme sembla renaître sous l'empire de Napoléon, malgré tant de guerres d'abord glorieuses et ensuite si fatales! Les lettres, les sciences et les arts brillèrent d'un nouvel éclat, et il suffit de citer des noms pour prouver qu'au milieu des agitations d'une longue révolution le génie n'avait pu s'éteindre. Ainsi, de la foule de nos hommes les plus recommandables, soit que nous pleurions leur perte récente, soit que nous les possédions encore, nous nous bornerons à nommer MM. Aignan, Arago, Arnault, le général Andréossy, Boyeldieu, Biot, Berthollet, Chénier, Castellan, Chérubini, Choiseul-Gouffier, Cuvier, Chaptal, David, Ducis, Daunou, Delille, le général Dumas, Etienne, Four-

Digitized by Google

croy, Girodet, Ginguené, Gros, Grétry, Jay, Lalande, Lagrange, Langlès, Légouvé, Laplace, Lacroix, Lemercier, Monge, Millin, Méhul, Monsigny, Quatremère de Quincy, Raynouard, Silvestre de Sacy, Say, Vauquelin, Vien, Visconti et tant d'autres encore.

Sans des prétentions exagérées la révolution, renouvelée au commencement de 1815, eût été terminée après le premier retour du roi. La politicomanie, qui avait pensé nous coûter si cher, reprit de nouvelles forces, et l'inquiétude des esprits ayant favorisé le 20 mars, il fallut que le second retour nous rendît à nous-mêmes en nous promettant un sage repos, pour que nous puissions espérer un avenir plus convenable à nos habitudes et à nos goûts. Mais les esprits ne s'appaisèrent point tout d'abord. Il eût été imprudent alors de publier un journal purement littéraire, et il était destiné au Mercure d'en fournir la preuve.

Aujourd'hui, que nos institutions sont établies sur des bases fixes, que nous sommes déjà loin des évènemens qui avaient troublé notre tranquillité, et changé jusqu'à nos mœurs, tout porte à croire que le charme des lettres remplacera bientôt cette fureur politique qui n'était excusable qu'alors qu'il ne nous était point permis de compter sur l'avenir.

Dans un prochain numéro nous reviendrons sur un sujet intéressant, que nous abandonnons aujourd'hui pour ne pas retarder notre première publication.

Puissions-nous parvenir à convaincre nos compatriotes qu'en s'abandonnant, ainsi qu'ils l'ont fait jusqu'à présent, à ces discussions politiques qui énervent les facultés de l'âme et du goût, ils peuvent nous ramener à la barbarie de nos premières années; que ces discussions nuisent à notre commerce, à notre industrie, à notre gloire, à notre bonheur! Puissions-nous les ramener à leur ancien amour pour les lettres, les sciences et les arts, qui peut seul nous rendre cette richesse et ce repos que la politque nous a si cruellement enlevés! E. T. B.

Digitized by Google

DU BONHEUR DES ROIS.

Volaire savait bien que la meilleure condition n'est pas celle des rois. Il avait vu de près, et appprecié à sa juste valeur, cette grandeur imposante qui cache le prince à ses sujets. Il pensait que la justice et la bonté peuvent seules rendre les rois heureux.

Les souverains n'auraient aucun repos, n'éprouveraient aucune jouissance si, se sacrifiant aux devoirs attachés à la royauté, ils livraient tous leurs momens aux méditations profondes que semble leur imposer le bonheur des peuples, que les peuples leur ont confié.

C'est dans le travail des lois, dans les mesures sans nombre commandées par l'intérêt de ses peuples, c'est dans la représentation qu'exige l'exercice du pouvoir suprême, que quelques écrivains disent, mais sans raison, être un excès de vanité chez le prince; c'est dans les plans les plus étendus de la politique, qu'un roi demeure presque toujours étranger au bonheur.

Tous ses instans lui sont ravis par ses ministres, par les grands de sa cour, par les ambassadeurs des puissances. Tantôt occupé des moindres intérêts des citoyens; tantôt des moyens de se défendre contre une aggression étrangère; soit sur son trône, soit dans son cabinet, soit à la tête des armées, ses jours, qu'il a dû destiner entièrement à ses peuples, ses jours s'écoulent dans des occupations toujours renaissantes. Qu'il est malheureux si des conspirations contre l'état viennent ajouter encore des tourmens à ses nombreuses fatigues!

Après être parvenu à déjouer les projets des conspirateurs, à ramener ses ennemis à une politique plus conforme au bien-être des nations, il lui faut un grand amour de ses sujets pour le porter à sacrifier des plaisirs dont l'image l'entoure constamment.

Digitized by Google

Mais s'il maintient la paix dans son royaume, quelle charge ne lui reste-t-il pas encore? quels sont ses délassemens? Peut-on trouver quelque douceur dans une situation qui devrait être si peu désirable? On dirait, à voir avec quelle fureur, souvent, on envie le trône, que le bonheur est attaché à sa possession. Les rois savent difficilement être heureux.

Après l'exécution des quatre mille cinq cents partisans de Witikind, qui ne cherchaient qu'à secouer le joug français, Charlemagne fut-il plus grand! Un peuple qui se soulève contre une domination étrangère, est-il donc si coupable! De quel droit Charlemagne voulait-il régner sur les Saxons? par la force?.... La force commande-t-elle l'amour? Si Charles eût pardonné, il eût acquis l'estime, le respect, et il eût senti tout ce qu'un trait de générosité a de délicieux pour le cœur d'un monarque; générosité qui sert presque toujours la politique : la clémence eût fait trouver à Charles le véritable bonheur.

Henri IV connaissait bien cette ressource des souverains, de pardonner à ses ennemis. Après une guerre civile, due à la faiblesse moins qu'à l'hypocrisie de Henri III, à l'ambition du duc de Mayenne, au fanatisme des ecclésiastiques; Henri, au lieu de punir des Français égarés, au lieu de les chasser de leur patrie, se conserva, se fit des sujets fidèles, en promettant d'oublier qu'ils avaient été coupables.

Si la clémence est la vertu des rois, si elle prouve une grande élévation d'âme, nous avons raison de dire, avec Montesquieu, que c'est un bonheur pour eux d'avoir à l'exercer.

La Clémence était une divinité des anciens, qui la représentaient une branche de laurier d'une main, et une lance de l'autre. A Athènes, le pied de sa statue fut un asile. A Rome, on lui éleva des temples et des autels. Quel peuple a jamais douté que la clémence fût la plus brillante vertu des rois? A la suite des révolutions, il y a toujours eu de grands coupables; et ce qui

Digitized by Google

fait la gloire de quelques princes, c'est de leur avoir accordé un généreux pardon. Souvent même le nombre des criminels fut si grand, que, quelque sévère que soit la justice, elle dut s'en effrayer. Eh bien, la clémence des bons rois peut voler au-devant d'eux.

Nous ne ferons pas de la maxime de La Rochefoucault, une maxime générale : la clémence des princes, dit-il, n'est qu'une politique pour gagner l'affection des peuples. Nous croyons, au contraire, que les rois sont heureux lorsqu'ils peuvent en faire usage, et que c'est elle seule qui constitue leur bonheur. E. T. B.

MÉDAILLE DÉCERNÉE A DAVID.

Noble modèle des grands talens et des belles actions, M. David, accueilli chez nos voisins, a su donner à ses ouvrages une destination bienfaisante ; il a fait exposer son superbe tableau d'*Eucharis et de Télémaque*, au profit de la classe indigente dans différentes villes du royaume des Pays-Bas. La ville de Gand a décerné à cette occasion, au peintre européen, une médaille très-riche et d'un grand modèle. Cette médaille rend, d'un côté, les traits mêmes du tableau, appuyé contre une colonne isolée, sur laquelle la ville de Gand, protectrice des beaux arts et des lettres, et désignée par ses attributs, vient de tracer de la main droite, en caractères grecs d'une forme très-antique, le nom de ΤΗΛΕΜΑΧΟΣ ; et en caractères cursifs français, le nom d'*Eucharis ;* plus bas, en lettres lapidaires, URBS. GANDA. Gr. On devine qu'occupée à tracer le mot *Grata*, elle ne songe qu'à exprimer sa reconnaissance.

Sur le socle sont transférés les mots mêmes qui font la signature du tableau : *David, pinx. Bruxell.* 1818. De la main gauche, elle pose six couronnes ou branches de laurier sur le tableau.

Digitized by Google

La légende porte :

Soc. reg. bonar. art. et litter. L. David. pictori. principi.

L'exergue :

Gandæ.
Mense. jun. MDCCCXVIII.

Sur le revers, on lit l'inscription suivante :

Quod
Tabulam
Urbis Gandæ incolis
Ostendendo,
Pietatis in pauperes,
Amicitiæ erga sodales,
Boni erga Belgos animi
Triplex specimen obtulit;
Hospiti grato
Hospites et ipsi gratissimi,
Ne rei memoria periret,
Hoc numisma
Præmium beneficii;
D. D.

On sait que le tableau de *Télémaque et d'Eucharis* fait aujourd'hui l'ornement de la galerie de M. le comte de Schœnborn à Munich. Les nombreux élèves de M. David n'apprendront pas sans intérêt que, s'ils sont encore privés de la présence de leur maître et de leur ami, les villes mettent leur orgueil à l'accueillir; qu'elles préparent, pour chacun de ses ouvrages, des expositions philantropiques et triomphales, et qu'elles s'empressent d'ajouter de nouveaux lauriers aux couronnes accumulées sur son front, en décrétant des monumens impérissables pour perpétuer la gloire de ses chefs-d'œuvre et le souvenir de ses bienfaits. T.

Ayant appris que les Journaux se disposaient à proposer une souscription en faveur de madame veuve Desarnod, nous nous empressons de faire connaître

Digitized by Google

que cette souscription a pour but de former une rente viagère à cette dame, âgée de soixante-dix ans, mère et grand'mère de dix enfans.

Les services que feu M. Desarnod a rendus comme architecte, ingénieur, caminalogiste, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur des foyers salubres et économiques, qui portent son nom, et de plusieurs autres constructions pyrothecniques, engageront sans doute nos abonnés à concourir à une bonne œuvre.

Notre Bureau recevra les souscriptions.

MERCURIALE.

L'IMPRESSION de notre premier Numéro était déjà fort avancée lorsque nous avons reçu cette lettre, que nous nous empressons d'offrir à nos lecteurs.

A MM. les Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS,

Vous avez dû rencontrer dans le monde quelques-uns de ces individus qui, par leurs prétentions à de profondes connaissances, semblent vouloir sortir de la sphère où ils sont placés, c'est-à-dire, faire oublier que l'état qu'ils professent est bien l'état qui leur convient. Chacun veut paraître au-dessus de soi-même. Le médecin se ferait croire magistrat, si l'habitude de tâter le pouls ne le ramenait insensiblement à sa première profession. L'avocat paraîtrait un grand législateur, si, journellement occupé du soin de commenter les lois existantes, il ne divaguait alors qu'il propose des lois nouvelles. Le commis d'un ministre pourrait passer pour un diplomate distingué si, dans les rapports qu'il voudrait établir entre les souverains, il apportait de la pénétration

Digitized by Google

et du jugement, qualités très-rares chez les burocrates, du moins en général. Enfin, quels que soient leurs moyens, dans quelque classe de la société qu'ils se trouvent, ces hommes, dont j'attaque la malheureuse espèce, font à la fois l'ennui et la risée de ceux qui sont dans l'obligation de les entendre.

Si c'est une confiance déplacée, un vice chez les gens d'un état recommandable, dans ceux d'un état moins élevé, c'est un ridicule des plus grands. Les limonadiers, par exemple, qui, le tablier assuré sur les hanches et la serviette à la main, devraient se borner à servir et desservir le public ; les limonadiers semblent maintenant vouloir être des personnages. Vous entrez dans un café, on vous sert : pressé de vous retirer, vous frappez, vous appelez le garçon ; mais c'est le maître qui se présente. Quelle est votre surprise ! un homme très-bien mis, sans tablier ni serviette, que vous avez entendu parler assez haut et d'un ton peu mesuré, c'est celui-là qui va sonner et qui commande à son garçon de recevoir votre argent ! Orgueil ! que tu changes les hommes !

J'en connais un grand nombre atteints de ce genre de folie. Mais ce sont ceux-là avoisinant le plus les théâtres que leur importance suffirait pour rendre insoutenables, si, à la sottise de leur air, ils ne joignaient encore celle de leurs discours.

Je ne vous en peindrai qu'un, qui peut servir de type à beaucoup d'autres. Vous a-t-il vu plusieurs fois, a-t-il cru s'apercevoir que vous l'avez traité avec quelque considération, dès-lors il oublie sa cafetière et ses fourneaux ; il vous adresse librement la parole ; en vain vous vous réduisez à des monosyllabes, il poursuit toujours, veut avoir votre avis, ou plutôt il veut vous amener à approuver le sien. Des habitués causent-ils ensemble, et s'agit il d'ouvrages nouveaux, de littérature ou de politique, le voilà se mêlant de la conversation, contredisant sans égard, et soutenant son opinion avec une chaleur impertinente. Qu'il soit question

Digitized by Google

de voyages, de poésie, d'histoire, des résultats d'une science quelconque, il faut qu'il raisonne, qu'il discute, qu'il prouve. On ne s'arrête pas en aussi bon chemin. Le cafetier discoureur, enthousiaste de lui-même, fier de son faux savoir, devient insolent. Les habitués se lassent, s'éclipsent. On ne va pas où il n'y a pas foule. Les passans, ne voyant personne, vont ailleurs, et le fat est bientôt dans l'isolement au milieu de son café.

Cette rage de vouloir être quelque chose est pernicieuse à nombre de petits marchands, qui se croient de grands génies, parce que de plus imbécilles qu'eux, ou de plus intéressés, prêtent une oreille complaisante à toutes les niaiseries qu'il leur plaît de débiter.

Je conclus donc, Messieurs, à ce que, dans un article aussi court que vous pourrez le faire sur ce sujet, vous fassiez comprendre à cette grande quantité de savans en boutique, et en particulier à mon cafetier raisonneur, autant pour l'intérêt du public que pour le leur, qu'il y a vanité et inconvenance dans leur conduite; qu'on se voue sinon au mépris, du moins à la satire de ses concitoyens, en s'efforçant de paraître ce qu'on n'est pas en effet; qu'on commence par être ennuyeux, qu'on finit par être insupportable et ridicule.

Que le ciel vous préserve de la rencontre de six espèces de gens qui sont assez communs aujourd'hui : d'un politique forcené, d'un médecin coureur de procès, d'un avocat législateur, d'un commis diplomate, d'un marchand qui se croit déplacé dans son commerce; mais surtout d'un cafetier bel esprit.

Recevez, Messieurs, etc. E.

Un graveur, M. L—, connu par sa difformité et par son amour pour les jolies servantes, vient de donner au public une scène des plus ridicules.

Afin d'ôter à la médisance tout prétexte de le noir-

Digitized by Google

cir, il logeait sa jeune et intéressante gouvernante dans une chambre de sa maison, mais *un tant soit peu éloignée de son appartement.* Là, méprisant les bontés de son maître, chaque jour, à onze heures du soir, cette aimable personne recevait M. P..., libraire, qui, grand, bien fait, doué d'une force physique rare, lui offrait un bien doux dédommagement des entreprises déplaisantes de M. L....

Mais qui sait jusqu'à quel oubli de soi-même l'excès d'une jalousie horrible peut conduire un honnête homme! M. L..., instruit des déréglemens de sa chère servante, l'enferme dans son appartement; et voulant punir l'audace de son heureux rival, il la remplace au rendez-vous accoutumé, et s'arme d'une paire de pistolets. M. P... arrive, frappe trois coups; on lui ouvre; mais, ô ciel! qui se présente à ses yeux? Après les premières invectives, on allait en venir aux mains, lorsque M. L..., dans l'aveuglement de sa colère, s'avise de crier au voleur. M. P... croit prudent de se sauver. Mais qui peut éviter son destin! A peine est-il dans la rue, toujours poursuivi par son adversaire, qu'une patrouille qui passait, hape celui que sa fuite et le bruit de M. L... indiquaient pour le voleur. Parmi les hommes de la patrouille, il y avait deux libraires; on se reconnut. Quoi! c'est vous, L...! — C'est vous, C...! — Quoi! c'est vous, P...! vous, un voleur!!! On va au corps-de-garde du Pont-Neuf; on s'explique, et le chef du poste, suffisamment éclairé, ordonne la mise en liberté du prévenu. Tout semblait devoir finir là. Cependant M. L..., plus furieux encore de voir sa proie lui échapper à si bon compte, que d'avoir été bafoué par un poste entier, rejoint M. P... sur le quai des Orfèvres, et le menace de nouveau de le tuer s'il ne se rend pas à un autre poste. Il eût été facile à M. P... de prendre ce fou et de le jeter dans la rivière, lui et ses pistolets; mais il céda. Les voilà arrivés au corps-de-garde du Pont-au-Change, occupé par des soldats de la ligne. L'officier entend la plainte de M. L...; et

Digitized by Google

comme il ne s'agissait rien moins que d'une tentative de vol, M. P... est provisoirement gardé. Le lendemain matin, conduit par-devant le commissaire de police, ce libraire se fit réclamer, et parvint enfin à rentrer chez lui.

Ce n'est pas tout encore! Amour, puisque tu perdis Troie, il te fut bien facile de faire perdre le sens commun à ce pauvre M. L.... Il forme une plainte contre son rival, et l'attaque en police correctionnelle. Le tribunal, saisi de la cause, et après avoir entendu les parties et leurs avocats, renvoya le prononcé de son jugement à huitaine, voulant sans doute favoriser un arrangement.

On assure que M. L..., qui n'est pas tout-à-fait une bête, surtout lorsqu'il s'agit de sa jolie servante, a obtenu, lui payant les frais, que le jugement ne serait pas prononcé.

On dit que M. L... excusait sa servante par ce raisonnement, qu'il est pardonnable à la vertu de trébucher quand elle n'a pas de meilleur appui qu'un homme laid et difforme. Ainsi Vénus ne fut ni moins belle, ni moins aimée après que Vulcain eut prouvé à tous les dieux qu'il était un sot.

— On dit que M. M**********, critique aussi spirituel que mauvais écrivain politique, se décide à ne plus s'occuper que de théâtres. Nous donnons cette nouvelle, bien qu'elle nous paraisse dénuée de fondement, pour que nos lecteurs soient à portée de juger, plus tard, si le charme des lettres peut l'emporter jamais sur la frénésie de l'opinion.

—Que les gourmands sont heureux! pourquoi n'existe-t-il plus de ces gros prieurs à face rubiconde? Ils n'auraient plus à craindre ces indigestions auxquelles ils étaient accoutumés, grace aux talens des chimistes modernes. Outre la *Liqueur des Grandes-Indes*, chez le sieur Reveil, rue Servandoni, n°. 16, ils auraient le *Petit Lait d'Henry IV*, la *Liqueur des Braves* qui est

Digitized by Google

d'une force..... Mais pour faire ombre au tableau, M. Moreaux Barbaroux, marchand de liqueurs, place de de l'Ecole, n°. 4. vient de mettre en vente l'*Huile des Libéraux*. Ce breuvage, d'une douceur extrême, participe de l'anisette et du noyau. Peut-être les *Ultrà* rebuteraient-ils d'abord cette liqueur sur son titre; mais s'ils en avaient une fois goûté, nous ne doutons pas qu'ils ne passassent sur l'étiquette du sac.

Un dépôt de l'*Huile des Libéraux* se trouve au café Sauvat, quai des Orfèvres, n°. 6, près le Pont Saint-Michel.

— Il paraît certain, d'après ce qu'on nous écrit de Bruxelles, que M. David termine en ce moment le dernier tableau (Achille s'emportant contre Agamemnon) dont il veuille désormais s'occuper. Peut-être, s'il était en France, que l'orgueil qui naît de l'admiration de ses compatriotes l'engagerait à changer une résolution si douloureuses pour les beaux arts.

— On sait que les laines vigognes et grises de Cachemire perdent, à raison de leur nuance, une grande partie de leur prix. M. Gannal, élève de M. Thenard, vient de découvrir un procédé à l'aide duquel il les décolore et leur donne une blancheur égale à celles des laines blanches naturelles. Une pareille découverte peut avoir d'importans résultats. Il n'est pas douteux que le Gouvernement ne croie devoir encourager les premiers essais de M. Gannal.

— Connaissez-vous le Café lyonnais, galerie vitrée, Palais-Royal, n°. 212, *à la renommée des Ris au lait?* Eh! vîte, vîte, amis de Comus, empressez-vous d'aller visiter le grand-prêtre de ce temple. Il offre aux gourmets des mêts délicieux, des morceaux choisis, des vins exquis dont on peut faire des libations aussi nombreuses que délectables. Ce qui ajoute encore un nouvel intérêt en faveur de cet établissement, c'est le prix modéré des objets de consommation; c'est que le service

Digitized by Google

est vivement fait, et enfin que les garçons y sont d'une politesse digne d'éloges.

—Gaspard l'Avisé traîne une charrette de fagots qui tous portent une inscription ; sur l'un on lit : Chapelets *pour les gens comme il faut.* Prix courant, en corail, 1 fr. 25 cent. rouge d'Amérique, 1 fr. 15 cent., etc. Idem, *pour les gens du commun*, en bois ordinaire et de couleur, 25 cent. ; crucifix de 2 pouces, 60 cent., *idem*, de 6 pouces, 1 fr. 80 cent. ; estampes des Martyrs, à bon marché, 75 cent. ; scapulaires, 50 cent. ; cierges de toutes grandeurs à 3 fr. la liv. Dans le lointain se voit une procession avec croix et bannière se rendant au Calvaire, les mots significatifs Fagots!!! Fagots!!! sont l'inscription de cette caricature qui se vend à Paris, chez PLANCHER, rue Poupée, n°. 7. Le sujet de cette Caricature est tiré de la *Bibliothèque historique* du mois de juin 1819.

— Le programme du concours pour le grand prix de peinture était ainsi conçu :

« Thémistocle, pour se soustraire à la haine des » Athéniens, se réfugia chez Admète, roi des Mo- » losses, et se fit suppliant de ce roi.

» Il prit le fils du roi entre ses bras ; et se mettant à » genoux près de l'autel domestique, il se recommanda » à la générosité ; ce qu'il fit par le conseil de la reine, » qui lui indiqua ce moyen de supplication en usage, » et le plus puissant dans le pays. L'action se passe » dans le vestibule du palais. »

Ce sujet de tableau paraît bien choisi ; mais nous le croyons d'un ordre beaucoup trop fort pour de jeunes élèves. Nous pensons qu'un peintre exercé, quelle que soit la confiance qui naît du talent, ne serait pas à l'abri de toute crainte, en s'occupant d'un sujet pareil. Qui ne s'effrayerait d'avoir à faire naître dans l'âme de ses spectateurs ce sentiment, difficile à caractériser, ce sentiment qu'on éprouve à la vue d'un grand homme réduit au malheur de s'abaisser, même devant un roi !

Digitized by Google

Nous rendrons compte des productions de nos jeunes artistes, satisfaits si nous pouvons seulement trouver lieu, dans ces productions, à louer autre chose que le zèle.

— Le directeur de la Monnaie a prévenu MM. les chefs des corps, tant militaires que civils, qui ont souscrit pour la restauration de la statue de Henri IV, qu'il leur fera parvenir les médailles accordées par S. M., aussitôt qu'ils lui auront adressé la liste des souscripteurs appartenant à leurs corps.

Le ministre de la guerre a bien voulu que les médailles destinées aux militaires, fussent remises dans ses bureaux.

Les souscripteurs particuliers de Paris et des départemens pourront se présenter au bureau de la Monnaie, rue Guénégaud, n°. 8, tous les jours depuis 11 heures jusqu'à 4, pour y recevoir leurs médailles.

SPECTACLES.

En attendant que nous puissions entretenir nos lecteurs des nouveautés qui seront offertes par les différens théâtres de la capitale, nous allons essayer de dire quelques mots sur leur situation actuelle. Un coup-d'œil rapide jeté sur les spectacles, est, je crois, un moyen facile de faire mieux juger de leur succès ou de leur décadence. Les succès sont rares : je parle des succès mérités ; et la décadence est inévitable si l'on en croit certains louangeurs du temps passé ; quant à moi, qui ai applaudi des auteurs et des artistes célèbres que nous ne possédons plus, je ne me crois pas obligé pour cela de déprécier ceux que nous possédons. Je voudrais pouvoir inviter nos auteurs et nos acteurs médiocres à marcher sur les traces de leurs prédéces-

Digitized by Google

seurs, et à retarder, par des efforts réunis, cette décadence prochaine dont on nous menace depuis si long-temps.

« Que dirons-nous de l'Opéra? » Ce qu'en disait Labruyère il y a environ cent ans, et ce qu'il en dirait encore aujourd'hui :

« On voit bien que l'Opéra est l'ébauche d'un grand « spectacle; il en donne l'idée. Je ne sais pas comment, « avec une musique si parfaite et une dépense toute « royale, il a pu parvenir à m'ennuyer. »

Il est vrai que la musique a fait des progrès remarquables, qu'on a perfectionné les costumes, les décorations, la chorégraphie; mais ne semble-t-il pas quelquefois qu'on y ait perfectionné l'ennui?

Espérons pourtant que les nouveautés qu'on prépare à ce théâtre prouveront encore à l'Europe entière que les Français, bien qu'admirateurs des productions étrangères qui ont parfois embelli la scène, peuvent préférer à juste titre aux noms en *i* et en *r*, les Berton, les Catel, les Lesueur, les Boieldieu et d'autres encore que nous sommes fiers de compter parmi nous, et dont le brillant génie promet déjà de se reproduire dans plusieurs de leurs élèves.

Les succès de Lecomte, qui fait oublier Lavigne, ceux qu'a obtenus Damoreau, les encouragemens qu'on a prodigués à mademoiselle Caroline, le brillant début de madame Fay, présentent un puissant renfort qui secondera dignement les artistes qui captivent à de si justes titres l'admiration du public.

Le Théâtre-Français ne coûte rien au gouvernement, et rapporte beaucoup aux desservans privilégiés de Melpomène et de Thalie. Ne devrait-il donc pas faire plus que l'Opéra, à qui il suffit d'éblouir les yeux et de flatter l'oreille, qu'il déchire parfois. Il devrait confirmer les étrangers dans la haute estime qu'ils ont pour nos chefs-d'œuvre dramatiques, il s'en faut bien pourtant qu'il s'acquitte d'une manière satisfaisante de cette obligation que lui impose notre gloire nationale.

Digitized by Google

Il semble concourir, au contraire, à exciter plus que jamais les alarmes des amateurs de l'art théâtral et de nos poètes tragiques, qui ont le courage d'espérer qu'on finira par représenter leurs ouvrages reçus à la fin du 18e. siècle. On allait jouer *Bélisaire*, mais la pièce a été interdite. Nous avons eu *Jeanne-d'Arc*, et le cours de ses représentations et de celles de la *Fille d'honneur* est arrêté, parce que les premiers sujets, abusant de l'importance de leurs services, font arbitrairement la loi aux autres sociétaires. Ceux-ci ne sont pas coupables d'un désordre dont le public ne doit point souffrir; il appartiendrait à l'autorité seule de prévenir de pareils excès, si elle s'occupait plus sérieusement d'une administration qui est une des plus considérables du luxe national.

Nous parlerons plus tard des propositions raisonnables que Lafond a faites au comité pour le moment où il sera libre de se retirer, du départ présumé de Monrose, des débutans qui ont paru nouvellement, et notamment de mademoiselle Corneille qui n'a pas senti, en s'exposant à paraître sur la scène française toutes les obligations que lui imposent le nom fameux qu'elle porte, et l'état qu'elle veut embrasser.

Second Théatre-Français. — Pour que nos lecteurs soient à même de prévoir quel pourra être le sort de ce théâtre, nous allons leur faire connaître la composition de sa troupe.

Tragédie.

MM.		Mesd.	
Joanny, Victor,	*premiers rôles.*	Petit, Laroche, Clebert,	*reines et grandes princesses.*
Eric-Bernard, Lafargue,	*rois.*	Guerin,	*grandes princesses.*
David, Provost, Remy,	*jeunes premiers.*	Perroud, Falcon,	*jeunes premières.*
Duvernoy, 3e.	*amoureux et confid.*	Dufrenoy, Casaneuve,	*grandes confidentes.*
Thénard, 3es.	*rôles.*		
Coquerel,	*confidens et utilités.*		

Digitized by Google

Comédie.

MM.		Mesd.	
Valmore,	*premiers rôles.*	Délia, Grasseau,	*premiers rôles.*
David, Provost, Remy,	*jeunes premiers.*	Fleury, Perroud, Falcon,	*jeunes premières et ingénuités.*
Duvernoy, 3es.	*amoureux.*	Gorin-Flot, Guilbert,	3es. *amoureuses.*
Thénard,	*raisonneurs.*	Milen, Clairet,	*soubrettes.*
Samson, Armand, Charles,	*premiers comiques.*	Dufrenoy, Casaneuve, Sabattier,	*mères nobles et caractère*
Perroud, Chazel,	*manteaux et financiers.*		
Duparay,	*pères-grimes.*		
Menétrier, Sabattier, Edouard,	*utilités.*		

Les sociétaires sont MM. Perroud, Chazel, Armand, Thénard, et mademoiselle Fleury. M. Loraux (à demi-part), est secrétaire général, et M. Picard (à 8000 f., quelle que soit la recette) est directeur.

L'ouverture aura lieu par *Iphigénie* ou *Cinna;* et la première pièce nouvelle qui sera jouée est l'ouvrage d'un jeune poëte connu par d'anciens succès.

On jouera le grand répertoire. Après les pièces du premier ordre, on exhumera du second ordre celles que le discernement indique depuis long-temps. Il ne sera conservé, des comédies de l'Odéon, que le *Chevalier de Canolles*, et la *Famille Glinet.* On assure cependant que M. Picard qui, par un excès de modestie, n'a pas voulu mettre au courant du nouveau répertoire aucun de ses charmans ouvrages, a promis de ménager au public, pour 1821, quelques reprises et quelques nouvelles productions, afin de le dédommager des privations de plaisir auxquelles il l'a condamné.

Nous nous abstiendrons de toute observation jusqu'après l'ouverture, définitiuement fixée au 1er. septembre prochain.

Théâtre Feydeau. — Il n'est pas rare, dans le monde, de voir l'activité succéder au mérite; si elle ne peut le

Digitized by Google

remplacer, elle s'efforce au moins d'occuper sa place. Lors de *la savante retraite* d'Elleviou, ses camarades sociétaires sentirent qu'ils n'avaient d'autres moyens, pour éviter les suites de cette perte, que de remettre d'anciens et bons ouvrages, d'en monter de nouveaux ; et un plein succès eût couronné leurs efforts, si, plus sévères dans le choix des nouveautés, et moins esclaves de leurs intérêts personnels, ils n'eussent pas négligé des auteurs dont les charmantes productions ont souvent allégés leurs travaux, enflé leur part, et leur promettaient de nouveaux et nombreux triomphes.

Depuis le *Petit-Chaperon*, ce théâtre n'a pas été heureux ; les *Epoux-Indiscrets*, *Babilary*, de triste mémoire, et quelques autres ouvrages de même force, ne pouvaient y attirer la foule.

D'autres opéra y ont pourtant obtenu quelque demi-succès; le *Premier-Venu* en aurait obtenu un complet, si l'ouvrage eût été neuf. La musique est, suivant moi, ce que M. Herold a fait de mieux. Celle des *Troqueurs* manque de couleur locale ; elle exprimerait mieux les sentimens des habitués de nos salons, que ceux des naïfs habitans de la campagne. *L'Officier-Enlevé* n'a pas répondu à la réputation des auteurs, non pas que M. Catel puisse mal faire ; mais je pense qu'il aurait pu exiger de l'auteur du poëme des situations plus musicales. Quant à *Marini*, le *Camp-Volant* a dit, avec raison, que cette pièce n'était point une tragédie-lyrique, pas même une fable de grand opéra, et encore moins une comédie mêlée d'ariettes. Comment M. Dourlen, dont le talent est connu, pouvait-il être inspiré; et quel autre que lui aurait tiré un plus heureux parti de la seule situation (la romance chantée par Ponchard) qu'il ait trouvée dans cet ouvrage ?

Le *Voyage-Incognito* ne peut se flatter d'un succès : j'ai peine à croire que cette musique soit chantée dans les salons, quoiqu'il y ait pourtant quelques jolis motifs. Le reste est vague. Au total, on assure que le caissier de Feydeau est assez content du public : on

Digitized by Google

ajoute que MM. les Sociétaires, devenus plus sages, ne veulent plus lutter avec le Théâtre de *Pierre*; qu'ils promettent du repos au peintre et au machiniste, et un bulletin favorable aux ouvrages dans lesquels il y aura moins de féerie et de mélodrame, que d'esprit et de bon goût.

Le malin Vaudeville, escorté d'acteurs aimés du public, continue, en chancelant quelquefois, le chemin que lui indique la gaîté française. Grâce aux traits de la critique, il ne s'en écarte que pour y revenir bientôt. Nous ne manquerons pas d'occasions de nous étendre plus longuement sur son chapitre.

Le Théâtre des Variétés s'est peu ressenti de la perte de Potier : sa désertion a valu à cette entreprise plusieurs jolies pièces qui en auraient été écartées. Le *Duel et le Déjeûner*, les *Deux-Maris*, *Angeline*, et plusieurs autres, ont mis Lepeintre à même de déployer son talent, et ont prouvé que le public peut abandonner les canevas qui n'excitent que le gros rire, et suivre avec plus d'empressement les ouvrages dont le fonds se rapproche au moins du ton de la bonne société.

La Porte-Saint-Martin, qui n'a pas échoué sur le *Banc-de-Sable*, n'a pas évité la chute de *la Maison du Corrégidor*. On redonne pourtant l'ouvrage, ainsi que de coutume. Il y avait une pièce dans ce sujet, mais il fallait la faire, et l'auteur de *Palmerin* pouvait s'en donner la peine. En général, ce théâtre n'est point encore administré comme il faudrait qu'il le fût : si beaucoup de gens inutiles y étaient remplacés par un ou deux sujets à talent, s'il s'occupait sérieusement d'engager une femme un peu *forte*, et d'encourager celles qui annoncent des dispositions, il pourrait attendre plus patiemment le retour du soi-disant indispensable Potier, que le public ne pourra recevoir avec indifférence, mais dont le mérite original n'a pas cependant fait fureur au vrai temple du mélodrame.

Cet infatigable voyageur reparaîtra, dit-on, dans les *Petites-Danaïdes*, non comme celles de l'Opéra,

Digitized by Google

armées de poignards, mais nouvelles Hebé, versant à la guinguette le nectar de Surêne. On dit encore que l'auteur d'un des meilleurs romans qui aient paru depuis long-temps, vient de faire recevoir au théâtre un mélodrame de sa façon. Que n'a-t-il commencé par en faire un roman? nous aurions deux bons ouvrages. En attendant, les *Frères-Invisibles* continuent à se montrer, et le talent qu'a déployé Emile dans un rôle qui ne lui était pas destiné, n'a pas peu contribué au plaisir qu'on a éprouvé à les voir.

La *Bataille de Pultawa* fait du bruit à l'Ambigu; ce mélodrame a produit, à sa reprise, autant d'effet que dans sa nouveauté, tant il est vrai que ce qui rappelle de grands souvenirs est toujours agréable aux Français.

A la Gaîté, la *Fille de l'Exilé* marche toujours à pas de géant, pour le bien de ce Théâtre.; la *Feuille-Morte* est encore verte; et le *Proscrit*, un peu plus savamment conduit, aurait enfin prouvé que des sujets tirés de l'histoire, et traités avec soin, peuvent, sans le secours du décors et de l'eau-forte, plaire au genre de spectateurs qui fréquentent les théâtres des boulevards, et qui n'y trouveraient, au lieu de tableaux de brigandages et d'assassinats, que des exemples de patriotisme et de vertu.

ROYER.

MODES.

DANS les réunions, les femmes portent des chapeaux à petits bords, ornés de marabouts, et ont des robes de percale, des crevés en mousseline.

Les robes à manches courtes se font beaucoup remarquer, de même que la longueur des ceintures de ruban.

On porte peu de chapeaux de gros de Naples, à

Digitized by Google

passe; ils sont doublés et bordés de rose. Les chapeaux de gaze sont garnis de gueules de loup et d'une grosse torsade.

On voit assez généralement des fleurs former un jet sur le côté gauche de la passe des chapeaux. On porte plus souvent les couronnes derrière la calotte d'un chapeau, qu'au bout de la passe.

Quelques modistes font serpenter des gances de paille sur des passes blanches. Elles placent aussi des rubans blancs bordés d'une gance de paille de chaque côté de leurs chapeaux.

Les voiles de gaze blanche et les fichus de dentelle noire sont toujours à la mode. Il n'y a plus que les vieilles coquettes qui portent des voiles verts.

Dans nos dernières fêtes, et particulièrement à Tivoli, on a vu beaucoup de garnitures en crevés de mousseline, qui montaient jusqu'aux genoux. Chaque rangée de crevés était triple ou quadruple.

Il est toujours de bon ton, pour les hommes, de porter le pantalon noir boutonné par le bas; de se couvrir d'un chapeau à larges bords, qu'on appelle maintenant un *missionnaire*. Ce qui est surprenant, c'est qu'il ne soit pas de mauvais goût de se montrer, dans nos promenades, vêtu d'une redingotte. Il est vrai, à la rigueur, qu'on pourrait les prendre pour des habits de l'ancienne mode. L.

MOTS

DE L'ÉNIGME, DE LA CHARADE ET DU LOGOGRYPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le samedi 31 *janvier* 1818.

Le mot de l'Enigme est LIBERTÉ;

Celui de la Charade est CHIENDENT;

Et celui du Logogriphe est LOIR, dans lequel on trouve *loi* et *Loir*.

Digitized by Google

ANNONCES.

Revue générale et Examen critique des principales inscriptions latines qui ont paru depuis la restauration jusqu'à présent dans les journaux français ; par M. Sixto, *Professeur émérite de Philosophie et de Littérature à Madrid.*

Brochure in-8°. de 28 p., prix, 1 fr. 50 c.

A Paris, chez Dentu, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

Les amateurs du style lapidaire liront cette brochure avec intérêt, et les gens instruits partageront l'avis de l'auteur au sujet de l'inscription de M. Quatremère de Quincy, relativement à la statue d'Henry IV. Comment l'Académie des belles-lettres n'a-t-elle pas fait un choix dans le grand nombre d'inscriptions qui lui ont été envoyées? Pourquoi compromettre sa réputation et s'exposer à une foule de critiques plus ou moins fondées? Il faut encore lire les observations de M. Sixto au sujet des épitaphes de Molière et de La Fontaine; elles sont à la fois courtes, justes et substantielles. Le seul défaut de ce traité est le manque d'ordre; mais l'auteur sera bientôt excusé lorsqu'on saura qu'il est Espagnol.

X.

Correspondance de Bernadotte, Prince Royal de Suède, avec Napoléon, depuis 1810 *jusqu'en* 1814, *précédée de notices sur la situation de la Suède, depuis son élévation au trône des Scandinaves, pièces officielles recueillies et publiées par M.* Bail, *Ancien Inspecteur aux revues, Membre de la Légion-d'Honneur.*

A Paris, chez L'Huillier, Libraire, rue et hôtel Serpente, n. 16.

Prix, 2 fr. 50. et 3 f. par la poste.

On vient de mettre en vente chez Didot, rue Jacob, n. 24, un poëme épique de M. le prince de Canino, en douze chants, intitulé la *Cirnéide.*

Cet ouvrage se fait remarquer par de grandes beautés. Nous en rendrons un compte détaillé dans un de nos prochains numéros.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi à la librairie du *Mercure*, chez Plancher, rue Poupée, n. 7.

Digitized by Google

LE

MERCURE

DE FRANCE;

Journal

de Littérature, des Sciences et Arts,

rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

LES EXILÉS.

Aux murs de Washington, sur les bords de la Dyle,
Aux monts Helvétiens, errans et sans asyle,
De malheureux Bannis, des Français égarés,
Traînent dans la douleur des jours désespérés.
Les frimats ont trois fois attristé la nature,
Trois printemps à la terre ont rendu sa parure,
Depuis le jour fatal où la rigueur des lois,
Oubliant leurs travaux, leur gloire, leurs exploits,
A fermé sur leurs pas le seuil de la patrie,
Et proscrit leur mémoire insultée et flétrie...
Fortunés citoyens dont les vents et le sort
Ont toujours enchaîné le vaisseau dans le port,

Digitized by Google

Paisiblement assis au foyer de vos pères,
Pouvez-vous de l'exil vous peindre les misères ?
Savez-vous les chagrins qui, sous d'autres climats,
De ces infortunés environnent les pas ?
Votre cœur de leurs maux ignore l'étendue,
Pour chérir sa patrie, il faut l'avoir perdue...
Lorsque sur l'échaffaud, frappé du fer des lois,
Le coupable périt, il ne meurt qu'une fois ;
Mais chaque jour l'on meurt, loin de tout ce qu'on aime,
Chaque jour dans l'exil on survit à soi-même.
Contemplez ces Proscrits, languissans, abattus,
Concentrant dans leurs cœurs, leurs maux et leurs vertus.
Ah ! qu'ils sont différens de ceux-là qui naguère
Revenaient le front ceint des palmes de la guerre,
Ou qui de Melpomène exprimant les fureurs,
Au théâtre, attendris, s'enivraient de nos pleurs!
Où sont ces magistrats, ces légistes célèbres,
Dont la voix du barreau dissipa les ténèbres ;
Qui de l'Escaut au Tibre, à vingt peuples amis,
Dictaient ou confirmaient les arrêts de Thémis ?
Est-ce là l'orateur dont la douce éloquence
Aux mains du despotisme enchaînait la vengeance ?
Ou l'artiste fameux dont le mâle pinceau,
Des plus nobles vertus a tracé le tableau ?
Tandis que leurs écrits, leurs exploits, leurs ouvrages,
Des peuples étonnés recueillent les hommages,
Ces illustres Bannis moins heureux que leur nom,
De climats en climats, de prison en prison,
Promènent au hasard leur fuite vagabonde,
L'Europe les repousse et leur ferme le monde...
Toi qui pourrais d'un mot dissiper leurs douleurs,
Toi qui pourrais tarir la source de leurs pleurs!
De ces cœurs ulcérés entreprends la conquête,
Entends ces malheureux dont je suis l'interprète...
Que dis-je ? je le suis de leur famille en deuil,
Je le suis des Français dont ils étaient l'orgueil.
Le barreau de Merlin réclame les oracles.
Du pinceau de David, si fertile en miracles,
Le Louvre en pleurs attend des chefs-d'œuvre nouveaux.
Nos guerriers à grands cris rappellent leurs rivaux ;
Ces vainqueurs d'Iéna, d'Austerlitz et d'Arcole.

Digitized by Google

Du trépas de Ducis souffre qu'Arnault console
Melpomène, dont seul, par d'éclatans succès,
Il peut sécher les pleurs et calmer les regrets.
Quelle honte pour nous, si, sur d'autres rivages,
S'enflâmaient leur génie et naissaient leurs ouvrages;
Si, dépouillant Paris de la palme des arts,
Bruxelles, dans ses murs, voyait de toutes parts
Accourir empressés d'admirer les modèles
Les enfans d'Apollon aux grands maîtres fidèles.

S. D.

L'OCÉAN.

ODE.

Indomptable Océan, tumultueux abîme,
O toi de l'Eternel enfantement sublime,
Que ton pouvoir immense émerveille mes yeux!
Ton onde aux profondeurs à jamais méconnues,
Quand tu combats les nues,
Epouvante la terre et fait frémir les cieux.

Que j'aime de tes eaux l'imposante harmonie!
Je sens à ton aspect s'agrandir mon génie.
Seconde mes transports, ô mer! inspire moi;
Inspire-moi des chants dignes de ta puissance;
Que ta magnificence
Eclate dans mes vers, superbes comme toi

Tu donnes la naissance à ces sources fécondes,
A ces fleuves pompeux dont les eaux vagabondes
Prodiguent leur richesse à cent états rivaux.
C'est de toi que nous vient cette douce rosée
Dont la terre épuisée
Abreuve sa langueur et nourrit ses travaux.

Oh! quel brillant tableau le passé me déroule!
Des siècles devant moi le torrent qui s'écoule,
Atteste ton pouvoir sur ce vaste univers.
Tu commandes; Siclon se lève éblouissante,
Et long-temps menacante,
Devient reine à la fois du commerce et des mers.

Digitized by Google

Des fiers Carthaginois l'audace aventurière,
Du rivage africain déserte la barrière,
Egare à l'Orient son indomptable essor.
Quand l'aigle des Romains les déchire en furie,
Aux murs d'Alexandrie
Carthage reparait plus magnifique encor.

Du commerce et des arts réparant les naufrages,
La mâle liberté qu'abreuvaient tant d'outrages,
Fonde aux bords d'Illyrie une vaste cité.
Sur la mer sans repos Venise se repose ;
Et les lois qu'elle impose
Enchaînent le commerce et l'Orient dompté.

Un monde éclatant d'or à tes yeux vient de naître.
Audacieux Colomb, tu cours le reconnaître.
L'Océan stupéfait s'applanit devant toi :
Des peuples inconnus l'hommage t'environne ;
Et t'offrant sa couronne,
Un roi brigue l'honneur d'obéir à ta loi.

Gama que tant de gloire incessamment tourmente,
Au mépris des écueils fend la mer écumante,
D'un nouvel Océan nous ouvre les trésors ;
Et le grand Albuquerque, heureux vainqueur de l'Inde,
Aux remparts de Mélinde
Fonde un état géant, fruit d'étonnans efforts.

Quel prodige nouveau l'Europe voit éclore ?
Thétis cède à Cybèle un sceptre qu'elle implore.
Un peuple tout entier sort du milieu des eaux.
Le courageux Batave a conquis sa patrie ;
Et la libre industrie
Sous le poids des trésors fait gémir ses vaisseaux.

Et toi, riche Albion, reine altière des ondes,
Regarde de tes ports aux confins des deux mondes
S'élancer hardiment tes nombreux bataillons ;
Admirant tes vaisseaux qu'appelle la fortune,
Le superbe Neptune
Lègue son fier trident à tes fiers pavillons.

Digitized by Google

Ivre de tes honneurs, crains ta grandeur suprême :
Le temps qui détruit tout, t'engloutira toi-même ;
N'en crois pas éviter l'inévitable écueil :
Un jour le Barde assis sur tes tristes murailles,
Dira les funérailles
D'Albion étendue au fond de son cercueil.

Des Empires fameux les chûtes immortelles,
De son flux et reflux images si fidèles,
Montrent de l'Océan le pouvoir indompté.
Sur lui la main du Temps n'imprime point ses traces ;
Monarque sans disgrâces,
Son empire est sans fin comme l'éternité.

ALBERT MONTÉMONT.

ENIGME.

Un brutal m'enlève à ma mère,
M'arrache d'abord les cheveux,
Prélude, hélas ! des maux affreux
Qui doivent combler ma misère.
Le fer à la main mon bourreau
Me fait... tu frémis, ô nature !
Me fait au ventre une ouverture,
Et me vide ainsi qu'un levreau
Puis il retourne sa victime,
Et sans pitié me fend le dos,
Me mutile, et dans un abîme,
Où croupissent de noires eaux,
Me précipite au gré de son caprice ;
Et m'y replonge mille fois.
Il faut après un tel supplice,
Galoper sous sa main, oh ! le rude exercice !
Il me met souvent aux abois,
Mais je suis seul contre trois.
Lecteur tu plains mon sort, eh bien, je le parie,
Tu n'es pas exempt de noirceur.
Cruel ! tes mains avec furie
En ont fait autant à ma sœur.

Digitized by Google

CHARADE.

Quand mon premier est mon dernier,
C'est alors qu'il est mon entier.

LOGOGRIPHE.

Sans trop savoir quel était mon parain,
Mon nom pourtant est tant soit peu romain,
Sache, lecteur, qu'entr'eux je suis l'aîné,
(Non qu'autrefois ce droit me fut donné.)
Lorsque je nais je fais naître ma mère;
Mais voici bien encore autre mystère.
Dans mes sept pieds je renferme mon père;
Un bien très-cher, ce qui manque aux romains,
Une liqueur; ce qu'on devient par elle;
Du livre saint un écrivain fidèle;
Ce qui n'est point; deux villes des Normands;
Le nid d'un aigle, une maison flottante;
Pas dangereux; des jardins une plante;
Une vapeur que transportent les vents;
Le bord d'un fleuve; un mois, deux élémens;
Terme au tric-trac; une note; un reptile;
Le nom qu'on donne au chemin d'une ville;
Un passe temps; un stupide animal;
Un vieux français; un péché capital;
Cherche, lecteur, dans cette pacotille,
J'y suis nommé par mon nom de famille.

MOTS

DE L'ÉNIGME, DE LA CHARADE ET DU LOGOGRIPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le samedi 31 *juillet* 1819.

Le mot de l'Enigme est Fumée;
Celui de la Charade est Préface;
Et celui du Logogriphe est Livre.

Digitized by Google

HISTOIRE.

Mémoires historiques, politiques et littéraires sur le royaume de Naples, par M. le comte Grégoire Orloff, *sénateur de l'empire de Russie. Ouvrage orné de deux cartes géographiques, publié avec des notes et additions, par* Amaury Duval, *membre de l'Institut de France.* (1)

Qu'il me soit permis, avant d'entrer en matière, de rapporter le sentiment de M. le comte Orloff, au sujet de la versatilité du peuple napolitain.

Toute dynastie nouvelle apporte des changemens dans la constitution d'un état, dans l'administration, dans les mœurs. Il est du devoir de l'historien de faire observer les altérations qui s'introduisent dans les formes d'un gouvernement, lorsqu'il passe successivement dans les mains de maîtres qui sont étrangers au pays; de rechercher les principales causes de ces modifications qui influent plus ou moins sur le sort des peuples. Naples, peut-être plus que tous les autres pays, offre sur ce sujet un vaste champ d'observations; fournit à la fois et l'exemple et la preuve des principes qu'on ne peut s'empêcher d'en déduire.

Cette réunion plus ou moins grande d'hommes, que l'on appelle un *peuple*, se forme par deux moyens très-divers, ou par une aggrégation libre et volontaire de plusieurs peuplades voisines et amies, ou par un mélange hétérogène et forcé de peuplades souvent incon-

(1) Deux vol. in-8°. Prix, 15 fr. A Paris, chez Chasseriau et Hècart, libraires, *au Dépôt bibliographique*, rue de Choiseul, n°. 3. Et chez Plancher, libraire du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

nues les unes aux autres. Dans le premier cas, la confiance, l'amitié, des intérêts communs font les liens de l'association ; dans l'autre, la puissance qui la forma peut seule la maintenir, et souvent la fusion de ces élémens, de nature différente, ne s'opère jamais. Les nations qui doivent leur existence au premier de ces moyens, sont aussi rares, qu'elles deviennent heureuses et puissantes. Si l'on interroge les débris épars qui nous restent de l'histoire des états de Naples dans l'ancien âge, ils offriront les preuves d'une population autonome, d'autant plus considérable, que lorsqu'un beau climat, et une terre féconde répondent aux besoins des hommes, la tyrannie seule peut alors s'opposer à leur multiplication.

Dans le moyen âge, des barbares, féroces conquérans, viennent fondre sur le royaume de Naples, dont ils s'emparent. Les habitans des sombres climats de la Germanie se mêlent aux habitans de l'ancienne Parthenopolis, et cette alliance se prolongea jusqu'à ce qu'un autre âge vint ouvrir une carrière encore plus triste et plus sanglante.

Les Lombards vinrent les premiers se mêler aux peuples du royaume de Naples, les Normands leur succèdent ; enfin, la maison d'Anjou attira après elle une foule de Français et d'étrangers qui se fondirent encore avec un peuple déjà mélangé de vingt peuples divers.

De pareilles réunions forment des amas d'hommes, mais jamais une *nation*. Aussi ce peuple manque-t-il d'esprit public ; il n'a point le sentiment de l'honneur national, de la gloire de la patrie. « Et comment d'aussi nobles sentimens, ces généreux principes, les seuls garans des vertus comme du bonheur des nations, jetteraient-ils de profondes et bienfaisantes racines dans des âmes froissées et avilies, dans des esprits courbés sous le triple esclavage de la superstition, de l'ignoguorance et de la tyrannie féodale. » En général, les réflexions de M. le comte Orloff sont très-sages ; il les

Digitized by Google

rend avec une force rare de logique ; et répandues dans cet ouvrage, elles ajoutent encore un nouveau degré d'intérêt à celui de l'histoire.

Ferdinand-le-Catholique, après avoir donné l'ordre de massacrer nos soldats, garde les Etats de Naples, qui étaient devenus la conquête de Gonzalve, par son affreuse politique et son épée. En moins de vingt mois, on avait vu monter sur ce trône, et en descendre, cinq souverains rivaux. Ferdinand, pour se venger de son gendre, Philippe d'Autriche, fait la paix avec Louis XII, qui lui accorde en mariage sa sœur, Germaine de Foix. Jaloux des talens qu'avait déployé Gonzalve de Courdoue dans l'administration, redoutant l'admiration et l'attachement que lui témoignait le peuple, il emmena le héros en Espagne. C'est de cette époque que date l'institution des vice-rois, chargés, pendant l'absence des monarques espagnols, de gouverner le royaume de Naples. Le comte de Ripa-Corsa fut le premier nommé à cette place importante. Don Raymond Cardone lui succéda.

En terminant le règne de ce Ferdinand, l'auteur fournit une preuve nouvelle que, pour se faire un nom dans la postérité, il suffit le plus souvent d'avoir été favorisé par les circonstances. Par son mariage avec Isabelle, ce prince réunit la Castille à l'Espagne. Le hasard lui fournit un grand capitaine, lequel fait la conquête du royaume de Grenade sur les Maures ; et, plus tard, le rend maître du royaume de Naples ; un second hasard lui envoie Colomb, et il s'empara de l'Amérique. Hypocrite et dissimulé, il ne tenait aucun engagement. Il affectait les mœurs les plus pures, et il en avait de dissolues : il paraissait animé d'un zèle ardent pour la religion, et il n'était que superstitieux. Aussi un prince, son contemporain, disait de lui : *Avant de compter sur ses promesses, je voudrais qu'il jurât par un Dieu en qui il crût.* « C'est au chef de la chrétienté, dit M. Orloff, qu'il dut le surnom de *Catholique ;* et il était loin de le mériter, si ce nom sup-

Digitized by Google

pose, dans celui qui le porte, une âme franche, l'amour de la justice, enfin toutes les vertus que commande l'Evangile. » N'avons-nous pas en France le faux et astucieux Louis XI, qui reçut du Saint-Père le surnom de *Majesté très-chrétienne* et *de fils aîné de l'Eglise*. Ce prince ne le cédait en rien à Ferdinand, pour la bassesse et la turpitude des sentimens ; tous deux furent mauvais fils et mauvais pères. D'après les surnoms qu'ils ont reçus, qui pourrait douter de l'infaillibilité des papes !

Les vice-rois envoyés pour quelques années dans un pays, munis des pouvoirs du souverain, ne songent guère à l'embellir, à le faire prospérer. Ne trouvant aucune récompense pour les améliorations qu'ils pourraient introduire, les vice-rois employaient tous les moyens pour s'enrichir.

L'auteur décrit, avec beaucoup de talent, les règnes de Charles-Quint, de Léon X, et les grands événemens qui rendent le seizième siècle un des plus mémorables de l'histoire moderne.

Le prince de Vaudemont, qui descendait des princes de la maison d'Anjou, prend le titre de roi de Naples, et se présente à la tête d'une armée navale, que François Ier., d'accord avec lui, avait mis à sa disposition. Débarqué à Gaëte, Vaudemont saccage Mola, prend Castellamare, Sorrento, Salerne. Mais le comte de Lannoy, vice-roi de Naples, suivi d'une forte armée, force le nouveau prétendant à se retirer. Henri VIII et François Ier., soutenus des Vénitiens, ayant formé une puissante armée, le célèbre Lautrec, qui la commandait, s'empare des Abbruzzes et de la Pouille. Ce général poursuit ses succès ; et il assiégeait Naples, lorsque la peste réduisit sa troupe à un très-petit nombre d'hommes. Il fallut capituler.

Parmi les vice-rois qui ont gouverné Naples, on doit justement distinguer Pierre de Tolède, marquis de Villa-Franca, homme droit, juste, sévère, qui unissait aux vertus du guerrier les talens de l'administra-

Digitized by Google

teur éclairé. Ne pouvant cicatriser la plaie qui désolait le royaume, il empêcha qu'elle ne devînt mortelle. La justice fut égale pour tous, et les nobles qui, sûrs de l'impunité, commettaient chaque jour de nouveaux crimes, furent enfin punis. Les palais des hommes puissans et les églises cessèrent de servir d'asiles où le crime se mettait à l'abri des lois. Lorsque Charles-Quint visita son royaume, les nobles osèrent demander la destitution de cet homme estimable ; mais la voix du peuple trouva moyen, cette fois, d'arriver jusqu'au trône.

La vengeance que Tolède tira de ses détracteurs, fut celle des grandes âmes ; il les dédaigna, et continua de faire le bien.

Il fit fortifier Naples et plusieurs villes du royaume. Un palais fut élevé pour le souverain, et prit le nom de château royal. Tolède fit percer cette rue magnifique qui traverse la ville dans toute sa longueur, où la plupart des autres rues viennent aboutir. La reconnaissance publique y attacha son nom ; cette rue n'en pouvait porter un plus honorable.

La seule faute commise par ce grand homme est d'avoir voulu établir le tribunal de l'inquisition à Naples. Craignant les progrès du luthérianisme, qui se répandait rapidement en Italie, il écrit au pape, qui lui envoie un commissaire porteur d'un bref qui organisait le redoutable tribunal. A cette nouvelle, un cri d'indignation et d'horreur se fait entendre ; le peuple le plus léger, le plus insouciant devient le plus opiniâtre et le plus séditieux. L'édit affiché à plusieurs reprises fut toujours déchiré. Le peuple se révolta ; le gouverneur voulut agir d'autorité et se mit en défense, et le sang coula des deux côtés. Enfin l'empereur supprima le tribunal du Saint-Office, prononça un pardon général, et la paix rentra dans Naples.

Philippe II ayant épousé Marie, fille aînée d'Henry VIII, proclamée reine d'Angleterre, Charles-Quint voulut que son fils fût aussi décoré du titre de roi. Il

Digitized by Google

lui fit solennellement la cession des royaumes de Sicile et de Naples, ainsi que de l'état de Milan.

M. le comte Orloff décrit avec beaucoup de talent les heureux effets que produisit la révolution salutaire qui, dans le 16e. siècle, s'opéra dans les opinions, dans les sciences et dans les arts. La découverte de l'imprimerie répand l'instruction dans presque toutes les classes de la société; l'emploi de la poudre à canon fait adopter une tactique nouvelle, et force les guerriers à joindre d'utiles connaissances à la valeur. Les querelles religieuses attirent l'attention générale sur des objets que l'on aurait craint de soumettre à l'attention et à l'examen; l'édifice de la suprématie pontificale de Rome est ébranlée jusque dans ses fondemens.

Philippe II, d'exécrable mémoire, dépositaire du pouvoir souverain envoie en sa place à Naples le marquis de Pescara; une nouvelle guerre ne tarde pas à s'allumer. Le fougueux Paul IV, sous de légers prétextes, prononce la déchéance de Philippe à la couronne de Naples, traite avec Henri II, roi de France, qui envoie en Italie une armée commandée par le duc de Guise. Philippe oppose à ce guerrier le trop fameux duc d'Albe, et après une suite de revers et de succès il remporte la victoire.

La paix étant signée, le royaume de Naples fut tourmenté par les plus cruels fléaux qui puissent frapper une nation: la famine, les maladies contagieuses et les tremblemens de terre. Des bandes de brigands parcouraient à main armée les provinces, les rançonnaient et les pillaient. Le duc d'Alcala, vice-roi, répara par ses soins une partie de ces malheurs, dissipa les brigands et rétablit la tranquillité dans le pays. Il s'opposa aux décrets du concile de Trente, qui accordaient tous les pouvoirs civils aux ecclésiastiques, et lutta avec courage contre l'ambition démesurée de Pie IV, et surtout de Pie V. Partout où les bulles étaient affichées, elles étaient enlevées et lacérées; on sévis-

Digitized by Google

sait contre les curés qui osaient en prescrire l'exécution. Malgré les excommunications et le refus de sacrement, cette fameuse bulle *in cœna Domini*, millième monument de l'infamie des papes, fut proscrite dans le royaume de Naples.

C'est en 1580 que le calendrier, réformé par Grégoire XIII, fut reçu à Naples, comme il l'avait été dans les autres royaumes de la chrétienté. Avant de l'introduire dans l'état, le vice-roi, prince de Pietrapersia, en avait ordonné un mûr examen. Il ne fut adopté qu'avec des restrictions. Tout ce qui venait de Rome était suspect à Naples, et ce n'était pas sans raison.

Quelques révoltes, des bandes de brigands qui parcourent les provinces, signalent le règne de Philippe III, auquel succède Philippe IV, sous le règne duquel la monarchie espagnole déclina avec une rapidité si effrayante.

La suite de cet ouvrage sera l'objet d'un troisième et dernier extrait. B. DE ROQUEFORT.

Journal historique sur la campagne du prince Eugène en Italie, pendant les années 1813 *et* 1814. (1)

L'art de la guerre ne consiste pas seulement à livrer bataille à ses ennemis, à les attaquer avec courage et à les poursuivre avec vigueur lorsqu'on a eu le bonheur de les vaincre; les peuples les plus barbares, les moins policés, sont également capables de ces exploits; mais l'expérience ayant démontré qu'une victoire sanglante est souvent plus funeste qu'un léger revers, on a reconnu que la science militaire était de se procurer les avantages d'une guerre heureuse avec le moins de perte, en ménageant dans toutes les occasions le sang du soldat et sa peine. Un des moyens les plus sûrs pour parvenir à ce but, c'est de se rendre habile dans la partie de la

(1) Un volume in-8°. avec une carte de l'Italie supérieure. A Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

stratégie, qui traite des campemens et des marches. Une armée campée avantageusement subsiste avec plus de facilité, et peut couper les vivres à l'ennemi, l'inquiéter et l'obliger à faire plusieurs mouvemens dont on peut profiter pour le vaincre. Un général habile dans l'art des campemens est presque certain du succès de la campagne, même avec des forces inférieures à celles de l'ennemi.

L'art des marches n'est pas moins important; le succès d'une campagne, et quelquefois les destins d'un empire, ont dépendu de la ponctualité d'un corps à se trouver au moment précis, au point où il devait combattre: Wagram et Waterloo offrent des exemples remarquables de cette vérité; et quand le grand Frédéric et Napoléon disaient que tout l'art de la guerre était dans les jambes, ils révélaient un des plus importans secrets du métier.

Il serait donc avantageux de mettre sous les yeux des jeunes militaires l'histoire des campagnes des généraux qui se sont distingués dans ces deux parties de la science.

L'élève de Napoléon, le prince Eugène de Beauharnais, a déployé, dans l'art des campemens et des marches, de profondes connaissances. L'Europe sait que la campagne de Russie fut pour lui une source de gloire et de calamités tout à la fois: commandant du 4e. corps, il fit avec lui des prodiges de valeur et de science, aux combats d'Ostrowno et de Mohilow, à la bataille de la Moskowa et généralement à toutes les affaires qui eurent lieu à cette époque; mais c'est surtout dans la retraite qu'il excita l'admiration de l'armée par son dévouement, ses soins et ses attentions généreuses envers le soldat, dont il partagea toujours les fatigues et les privations. On le vit souvent faire l'arrière-garde avec un fusil sur l'épaule; et c'est à lui et au maréchal Ney que l'on doit la conservation des illustres débris de cette malheureuse campagne. Chargé du commandement en chef de l'armée, après le départ de Murat,

Digitized by Google

il fit sa retraite en bon ordre, et défendit le terrain pied à pied, fut encore quelquefois vainqueur, et ne revint en France que lorsque sa présence fut devenue inutile à l'armée. On le revit en 1813 à la bataille de Lutzen, où il commandait la gauche, et où il se conduisit avec sa bravoure accoutumée.

Renvoyé en Italie pour y diriger les opérations contre les Autrichiens, il les battit d'abord à Laybach, dont il s'empara, défendit ensuite l'Italie contr'eux en janvier et février 1814; il serait sans doute venu à bout de les en chasser, si Murat, par sa défection inattendue, n'eût opéré une diversion puissante en leur faveur.

M. L.. D...., capitaine attaché à l'état-major du prince vice-roi, publie aujourd'hui le journal historique de cette campagne d'Italie, en 1813 et 1814, campagne dans laquelle le prince Engène déploya tous ses talens. Les grands événemens qui avaient lieu au commencement de 1814, absorbaient tellement l'attention que l'on s'occupa peu de ce qui se passait au-delà des Alpes. On n'avait encore rien écrit sur ce sujet, le journal historique de M. L... D..... vient donc à propos pour remplir cette lacune.

Voici comment M. le capitaine L.... D..... parle de la défection du roi Murat.

« Bonaparte avait annoncé que les Napolitains, restés fidèles et dévoués à sa cause, allaient se porter » sur le Pô, au nombre de 30,000 hommes, afin de » seconder nos efforts contre l'ennemi commun; le roi » Murat devait les commander en personne. On attendait avec impatience ces troupes, elles étaient nécessaires pour dégager notre droite; nous espérions » même, avec leur aide, être sous peu de temps en » état de reprendre l'offensive et de rejeter les Autrichiens au-delà des frontières du royaume. Nos prétendus alliés, après une marche assez lente, arrivèrent enfin le 30 décembre et jours suivans à Bologne, » ce qui nous causa une grande satisfaction; mais

Digitized by Google

» nous apprîmes bientôt que les régimens napolitains, » entrés précédemment comme passagers à Ancône, » loin de vouloir quitter cette ville, cherchaient, sous » divers prétextes, à s'emparer de la citadelle; que « d'un autre côté les généraux avaient refusé de nous » soutenir dans plusieurs expéditions; et qu'en outre, » les troupes autrichiennes se rétiraient sans faire la » moindre résistance devant celles de Murat : cette » manière d'agir nous inspira de la défiance.

» Peu de jours ensuite, les Napolitains s'étant emparés » militairement du gouvernement de Rome, après » avoir forcé le général Miollis à se renfermer dans le » château Saint-Ange, et paraissant disposés à faire » le siége de la citadelle d'Ancône, leurs intentions » hostiles, à notre égard, ne furent plus douteuses. » Murat acheva de se démasquer en laissant connaître, » sans cependant le publier, son traité d'alliance avec » l'Autriche.

» La plus vive indignation se manifesta alors dans nos » rangs. C'est donc-là, disaient quelques-uns, ce » prince dont on élevait si haut les vertus guerrières? » comme si, étant séparées de la loyauté et de la gran- » deur d'âme, elles ne devaient rien perdre de leur » prix! Combien sa conduite est odieuse! Il combat- » tait tout récemment avec les Français, et c'est con- » tr'eux, contre ses compatriotes qu'il tourne aujour- » d'hui les armes! Quand l'homme qui le combla de » biens et le tira de l'obscurité pour le faire général, » prince, roi, réclame instamment son secours, le » voilà qui s'unit aux ennemis de son bienfaiteur! » Nous recevons ses soldats en alliés, en amis, en » frères; les places de plusieurs provinces du Royaume » leurs sont ouvertes, ils puisent dans les caisses publi- » ques, dans nos magasins, dans nos arsenaux. Com- » ment répond-t-il à tant de confiance et de générosité? » par une déclaration de guerre! Mais quels sont ses » projets, ses espérances? Si la France sort victorieuse » de la lutte terrible où elle est engagée, ne doit-il pas

Digitized by Google

» craindre notre juste ressentiment ? Dans le cas con-
» traire, peut-il espérer que les monarques alliés le
» laisseront, au préjudice du prince légitime, paisible
» possesseur d'un trône sur lequel la force seule a pu
» le faire monter ? Ah ! sans doute, la perfide lâcheté
» de cet homme recevra tôt ou tard sa récompense.
» Rapportons-nous-en à la Providence qui punit l'in-
» gratitude, venge les sermens trahis et l'hospitalité
» violée. »

L'auteur ne se borne pas à détailler des marches et des campemens; il entremêle par fois sa narration des épisodes qui pourront distraire le lecteur de ce que des détails, purement militaires, ont de sec et d'aride. Voici un passage que nos lecteurs seront bien aises de trouver ici.

Après avoir décrit l'amphithéâtre de Vérone, connu sous le nom des Arènes, il dit :

« Non loin de l'*Aréna*, dans un lieu retiré, se
» trouve un autre monument qui occupe peu d'espace,
» mais dont les cœurs tendres et mélancoliques ne peu-
» vent approcher sans émotion. Un soir j'allais le visiter
» avec plusieurs officiers ; nous frappâmes à la porte
» du couvent de *Sainte-Claire*, une femme, courbée
» sous le poids des années, et marchant aidée d'un
» bâton, vint nous recevoir; elle nous conduisit lente-
» ment au milieu d'un petit jardin, presque abandonné,
» où nos regards s'arrêtèrent sur une pierre de quelques
» pieds, creusée et à moitié cachée sous l'herbe. C'est
» dans cette tombe, nous dit d'une voix tremblante,
» notre guide, c'est dans cette tombe qu'elle fut ense-
» velie ; c'est à cette place qu'ils sont morts..... Mes
» compagnons se regardèrent avec étonnement ; leur
» attente avait été trompée, ils s'étaient imaginés qu'on
» allait leur montrer un ouvrage curieux, un tombeau
» d'une riche architecture, et ils ne voyaient qu'une
» pierre. Quoi, me dirent-ils en s'en allant, vous restez
» seul ici ? Seul, leur répondis-je ; non, je suis avec
» *Roméo* et *Juliette !* Vis-à-vis de cette pierre qu'ils

Digitized by Google

» venaient de quitter dédaigneusement, assis sur un » banc de gazon, appuyé contre un vieux arbre, je » pensai long-temps à la fin tragique de ces deux amans » dignes d'un meilleur sort ; et lorsque le soleil fut » couché, il me sembla, à la dernière lueur du crépus- » cule, voir errer autour de moi leurs ombres..... » Le tintement prolongé de la cloche du couvent vint » me tirer de ma rêverie et m'avertir qu'il était temps » d'abandonner ces lieux. »

Nous croyons que cet ouvrage, utile aux militaires, sera encore agréable aux lecteurs de toutes les classes.

Une carte du théâtre de la guerre dans la partie supérieure de l'Italie, est jointe à l'ouvrage de M. L... D... On y a tracé les marches et positions des armées françaises et celles des armées alliées.

COUPÉ DE SAINT-DONAT.

FÉNÉLON, *ou* LES VERTUS CHRÉTIENNES, *poëme en trois chants, précédé d'une notice historique sur la vie de Fénélon; suivi de notes, d'anecdotes et de quelques poésies; dédié à la jeunesse française. Par M.* Paccard (1).

FÉNÉLON, né dans le Périgord, en 1651, fut élevé par le marquis de Fénélon, évêque de Sarlat, son oncle, et dirigé par l'abbé Tronson, au séminaire de Saint-Sulpice. C'est au collége de Cahors qu'il fit ses études, et qu'il les termina âgé seulement de dix-neuf ans.

« Employé plusieurs années à la conversion des cal- » vinistes, prédicateur, théologien, et très-bel esprit, » il était encore l'homme du monde le plus aimable....

(1) Un vol. in-8°. de 92 pages, et orné d'un portrait de Fénélon. Chez l'auteur, libraire, rue Neuve-de-Luxembourg. Prix, 2 fr., broché.

Digitized by Google

» Son génie était créateur et lumineux; son goût sûr » et naturel ; son imagination douce et brillante ; sa » conversation instructive et délicieuse ; sa plume, » celle même des grâces. Charmant dans un cercle de » courtisans et de femmes, de savans et de beaux es- » prits, souhaité partout, et ne se livrant qu'à des » amis intimes, aimant et rendant aimable la vertu, » fait pour le peuple et le grand monde, la ville et la » cour, il n'y parut que pour en être le modèle. » (*L'abbé* IRAILH.)

Son livre *des Maximes des Saints*, qu'il avait composé dans l'intention de rectifier tout ce qu'on reprochait à madame Guyon, pieuse *contemplative*, dont *l'amour pur et parfait* était la folie d'un esprit trop ardent ; ses *Réflexions à Louis XIV, sur les gouvernemens*, et l'animosité du grand Bossuet, furent les motifs qui engagèrent le monarque à prononcer son éloignement. La lecture de ce livre des *Maximes des Saints* ne pouvait qu'édifier et rendre propre à une religion plus tendre. Les femmes l'appelaient *le Livre d'Or*, ou *la Bible de la petite Eglise*. Mais on ne voyait, dans cet ouvrage, que l'apologie des rêveries de madame Guyon, et la tourbe ecclésiastique s'était soulevée contre lui ; ses *Réflexions sur les gouvernemens* ne paraissaient à Louis XIV qu'une belle théorie, que le rêve d'un homme qui n'était point à la hauteur de son souverain. Il fut nommé à l'archevêché de Cambrai, malgré la protection du duc de Bourgogne, dont il avait été le précepteur, et de madame de Maintenon. La méchanceté attaqua ses liaisons avec madame Guyon. On prétendit que l'amour *pur et parfait* de cette dame n'avait pas Dieu seul pour objet ; et pour le prouver, on alla jusqu'à dire que cette délicatesse de pensées, ce charme de style répandus dans l'ouvrage des *Maximes des Saints*, ne pouvaient être produits que par l'ivresse d'un sentiment du cœur. Quand le *Télémaque* parut, on chercha à insinuer à Louis XIV, que son auteur

Digitized by Google

avait voulu jeter du ridicule sur le gouvernement du roi.

Si ce poëme eût paru de nos jours, les éditions se seraient rapidement succédées, tant les Français sont devenus enthousiastes des allusions critiques.

Tant d'ennuis, de dégoûts, la mort du jeune duc de Bourgogne, ses courses nombreuses dans toute l'étendue de son diocèse, hâtèrent sa mort. La France eut la douleur de le perdre, à la suite d'une inflammation de poitrine, le 7 janvier 1715, âgé de soixante-trois ans. Cet écrivain enchanteur et solide, ce prélat si bon, si humain, est du petit nombre de ces hommes qui ont fait l'honneur de leur siècle, et feront toujours l'orgueil de la nation.

Tel était le cadre sur lequel M. Paccard avait à broder son poëme.

La Notice que M. Paccard a mise en tête de ce poëme, n'apprend rien. Quelques faits ne sont point à leur véritable place. Si l'auteur a eu l'intention de faire l'éloge de Fénélon, il s'est trompé. Son but, dit-il, a été d'être utile; nous pensons qu'il n'y a pas mieux réussi.

Son poëme, dédié à la jeunesse, est divisé en trois chants, suivi de notes.

L'invocation du premier chant est adressée à

La religion sainte et long-temps outragée,
Mais par tous nos revers peut-être trop vengée !....

Dans un autre poëme de M. Paccard, intitulé : *La Fénéloniade*, ou *le Cygne de Cambrai*, publié en 1809, le premier chant commence ainsi :

Toi, qui dans l'Elysée habites près d'un roi,
O chantre de Henri, Voltaire, inspire-moi !....
Guide mes pas tremblans, incertains dans leur course ;
Des vers harmonieux enseigne-moi la source.

Si nous nous permettons ce court rapprochement,

Digitized by Google

c'est afin de mettre nos lecteurs à portée de s'assurer que les événemens politiques ont singulièrement mûri, depuis 1809, l'esprit de M. Paccard, et que, cette année, il n'a pas cru Voltaire digne de l'inspirer. Le mandement de nosseigneurs les vicaires-généraux aura sans doute effrayé M. Paccard.

Mais poursuivons. Son invocation de 1819 est terminée ainsi :

Cédons à mon devoir si long-temps combattu ;
Il est beau de prouver qu'on chérit la vertu ;
Il est beau de louer, dans le siècle où nous sommes,
Le prélat de Cambrai, le bienfaiteur des hommes.

Il aurait bien dû ne pas mettre au nombre de ses devoirs, pour ne pas avoir à perdre un temps si long à le combattre, et dans l'intérêt du public, l'obligation de chanter le *Cygne de Cambrai.*

Ne croirait-on pas, après avoir lu les deux derniers vers, que la publication de ce poëme est aujourd'hui un acte de grand courage!

Nous avons lu cette espèce de poëme, et nous y avons apporté toute l'attention que le nom de Fénélon imposait. Cette tâche, pieusement remplie, il en reste encore une non moins pénible que la première, celle d'exprimer franchement notre opinion sur cet ouvrage.

Nous pensons qu'un homme qui, comme M. Paccard, écrit sans réflexion, qui remplit ses vers de mots placés là sans choix pour former la mesure, qui, dans un discours de trois chants, vide d'invention et d'intérêt, où l'on remarque une absence totale de cette verve poétique qui relève, par le charme des détails, la nullité de l'action, et de ces images qui donnent la vie au style, même le plus simple, n'a point su trouver le moyen de faire dix vers qu'on puisse lire de suite, ne devrait pas avoir l'orgueil d'espérer pouvoir être utile.

Pour prouver à nos lecteurs toute l'impartialité de

Digitized by Google

ce jugement, nous allons l'appuyer de quelques citations prises au hasard.

Fénélon...

« Avait su parvenir à former un grand cœur.
(*Il est question du duc de Bourgogne.*)
» A cet heureux succès, Louis sourit en père :
» Louis des grands talens admirateur sincère,
» Et qui, pour redoubler leur vol ambitieux,
» Daignait les enchaîner à son char glorieux,
» Voulut, dans Fénélon, récompenser le zèle,
» Ou plutôt des vertus honorer le modèle.
» De vos soins, lui dit-il, recueillez donc le fruit ;
» Mon petit-fils, par vous, à la sagesse instruit,
» Des devoirs du guerrier va faire apprentissage ;
» Je vais le confier aux héros de notre âge.
» Mais je dois m'acquitter envers son précepteur.
» Cambrai, dans ce moment, a besoin d'un pasteur :
» Portez dans ses remparts votre sagesse austère,
» Cet esprit de douceur, cet heureux caractère!...
» Dans votre humilité, vous paraissez surpris,
» Allez, votre vertu mérite un plus haut prix. »

Le duc de Bourgogne part pour commander l'armée, et il va consulter Fénélon.

« Oui, je vais, lui dit-il, commander une armée,
» Qui, par d'anciens exploits, par la gloire animée,
» Saura vaincre bientôt d'obstinés ennemis.
» Pourtant, je vous revois ; il m'est enfin permis
» De jouir de ce bien si cher à ma tendresse!
» Aux regrets, aux chagrins, succède l'allégresse.
» Que j'ai maudit ce jour, à jamais détesté,
» Où mon sage mentor, hélas! me fut ôté,
» Où de nouveau trahi par ma faiblesse extrême,
» Je vis tous mes défauts s'armer contre moi-même!
» Dans cet état affreux, je me disais souvent :
» Vertueux Fénélon, que fais-tu maintenant ?
» Et prélat, ne peux-tu te donner à l'élève
» Trop tôt privé de toi? reviens l'instruire, achève
» Ce qu'avec tant d'ardeur ton zèle a commencé ;

Digitized by Google

» Je suis docile encore, et bien plus empressé
» A suivre les leçons de l'austère sagesse.
» Reviens, ou sans éclat se perdra ma jeunesse.
» A son mentor charmé, parlait ainsi Bourbon.
» Attendri, gémissant, répliqua Fénélon:
» Vous allez, lui dit-il, trop avide de gloire
» Et d'éclatans exploits, voler à la victoire.
» Je vous plains!... cependant, faites votre devoir,
» Petit-fils de Louis, remplissez son espoir,
» Soyez l'émule heureux des héros de notre âge;
» Pourtant, soyez humain, même au sein du carnage.
» S'il est beau de dompter d'orgueilleux ennemis,
» Il l'est bien plus encore, alors qu'ils sont soumis,
» De paraître envers eux sensible et pitoyable.
» On abhorre surtout un héros intraitable.
» Prince et Français, ayez les vertus d'un grand cœur,
» Et montrez-vous clément, si vous êtes vainqueur. »

Nous demandons pardon à nos lecteurs de la longueur de ces deux citations; mais autant il nous importait de les fixer sur ce livre autrement que par notre propre opinion, autant nous souhaitions que l'auteur coupable fût obligé de rendre justice à notre bonne foi.

Avant de terminer cet article, nous ne célerons point que notre surprise a été extrême de ne pas voir, dans l'édition de 1819, que M. Paccard ait daigné rappeler au public que ce livre avait déjà paru en 1809. La seule excuse que puisse donner cet auteur, et que nous attendons de sa modestie, c'est la conviction où il pouvait être qu'ayant paru *incognito* en 1809, son livre devait être oublié dix ans plus tard, et qu'une mutilation nouvelle le rendait méconnaissable.

Nous ne parlerons point des pièces de poésie qui terminent le volume que nous annonçons, moins pour rendre compte d'un bon ouvrage, que pour prévenir nos lecteurs contre l'appât du titre.

E. T. B.

Digitized by Google

LES SOUVENIRS DE M. LE COMTE REGNAULT DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY, *suivis d'une table alphabétique des personnages cités dans ce recueil.* (1)

Ainsi que les empires, les lettres ont leur révolution : j'oserai presque dire leurs modes et une sorte de changement qu'il est impossible de pouvoir désigner. En ce moment, les *Mémoires* et les *Correspondances* font fureur. On a publié les mémoires de MM. Fouché, Savary, Carnot, etc., et les Souvenirs du comte Regnault auront du moins l'avantage d'être les plus amusans, de provoquer la gaîté, et de faire rire par fois.

N'allez pas y chercher les secrets de la cour de l'ex-empereur ; non, l'auteur n'a pas jugé à propos de faire un livre sérieux, il a donné un joli roman semé d'anecdotes galantes.

Pour M. le comte il n'est point de cruelles ; et, semblable à César, il lui suffit de se présenter pour remporter la victoire. Le caducée de Mercure, la tête de Méduse, la baguette d'Armide, avaient moins d'influence que la personne de M. Regnault : la beauté se dispute ses hommages, lui pardonne ses infidélités ; et malgré ses incartades, on l'aime, on l'adore.

Suivant le romancier, je voulais dire l'auteur, M. Regnault, après avoir fait de bonnes études à Bordeaux, et son stage à Rennes, où il fut reçu avocat, serait venu à Paris, en 1793, pour être garçon du sieur Lefebvre, marchand épicier, rue de Bretagne. Il avait donc la manie de se faire imprimer, puisqu'il est dit que ses œuvres légères servirent souvent d'enveloppe au poivre et au café. Dans ses courses il passait chez son imprimeur, où il remplissait sa serpillière des

(1) Deux vol. in-12, avec figure. Prix, 6 fr. A Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

exemplaires de ses ouvrages ; puis il s'en allait aux Tuileries, où il criait, d'une voix de Stentor : *Rendez-nous nos dix-huit francs !* ou telle autre de ses productions.

Par suite d'un événement peu vraisemblable, il rend un service au premier consul, qui, dès cet instant, l'accabla de ses bienfaits. Le hasard lui fait rencontrer une jeune personne fort romanesque, qui le rendit l'*allié de l'empereur Napoléon.* Le chapitre de la *visite* et celui du *poëte* qui en est la suite, sont amusans sans doute ; mais le héros y paraît à peine. Il reprend ses avantages dans la *harangue* et le *franc parler*, où l'auteur fait dire à Napoléon : « La poésie est un goût inné dans ma famille. J'ai versifié, au collége, un poëme sur la *Corse délivrée*, et, franchement, tout aussi-bien que l'aurait fait mon frère le Démocrate. » Je ne sais où l'auteur a puisé cette anecdote. Ce qu'il y a de certain, c'est que Napoléon, jeune officier d'artillerie, avait composé une Histoire générale de la Corse, et l'avait soumise à l'examen de l'abbé Raynal, qui l'avait aidé de ses conseils. C'est ce que nous apprend une lettre du *Musée Egerton*, que sa Révérence vient de publier.

Des intrigues galantes occupent tous les momens du héros, qui reçoit l'ordre de parcourir une partie de l'Italie sous un nom supposé. Il emmène avec lui cette Annette, belle-sœur de l'*artilleur couronné*, et l'un de ses amis, jeune poëte. Le voyage de nos trois personnages est une suite d'aventures plus ou moins plaisantes. Ils sont accusés, à la Pacaudière, près Moulins, d'avoir enlevé la fille d'un maire, laquelle avait suivi un jeune officier. Leur belle compagne les quitte à Lyon, pour suivre un capitaine.

Les deux amis arrivent à Rome ; et, dans l'intervalle d'une semaine, ils ont chacun trois aventures. « L'amour chez les Romains, dit le romancier, est un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin.... Il est un lieu commun de conversation,

Digitized by Google

ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin, de la procession du soir. On en parle aux filles devant les mères; les mères mêmes en parlent devant leurs filles.» Les autres réflexions de l'auteur sont pleines de justesse; elles seront lues avec plaisir par les personnes qui ont été en Italie; elles instruiront les personnes qui n'ont pas visité ce beau pays, en même temps qu'elles produiront sur elles un grand étonnement.

La mission de M. Regnault le force de retourner à Milan, où le nouveau roi d'Italie venait d'arriver. En passant par Gênes, un marquis d'Arcano lui escroque mille écus; et la marquise, qui a suivi M. le comte, trouve le moyen de le débarrasser du reste de sa bourse et de ses bijoux.

Admis près du monarque, le héros du roman rend compte de sa mission, et présente son ami, qui fait hommage au nouveau souverain d'un poëme sur la Couronne de Fer. Les fêtes achevées, on se préparait à aller visiter Genève et son lac; mais le chapitre n'eut pas été complet, si l'auteur n'y avait pas fait entrer une intrigue amoureuse. Le poëte Saclas s'enflamme subitement pour la nièce d'un banquier que rien ne pouvait endormir, pas même les Œuvres de M. de Bonald. Le poëte se fait présenter; il demande la main de la jeune personne, à laquelle il fait la déclaration la plus brûlante; mais il est éconduit par l'oncle. Enfin, on propose au tendre objet un voyage impromptu en France, ce qui est accepté. Un ami, que le poëte avait mis dans la confidence, emprunte au banquier une assez forte somme au nom de l'amant, et enlève la jeune personne. Qu'on se figure la fureur de cet amant misanthrope! C'est en vain qu'on veut le calmer; il veut absolument se rendre dans le chef-lieu du département du Rhône.

M. le comte qui, en passant le Mont-Cénis, avait dit: « Grâce au despote, au lieu de mule dont on se servait, on peut, sans péril, traverser en berline, et sans la quitter, le Mont-Cénis, comme la butte des

Digitized by Google

Moulins. » M. le comte traverse le Simplon, qui présente les mêmes avantages. Pendant le repas, M. le comte examine une jeune personne qu'accompagnait un officier. Il lui vient à l'esprit qu'elle pouvait bien être la dulcinée de son ami. Il s'en éclaircit, et ses soupçons se changent en certitude. Alors, élevant la voix, il se présente comme un ami du banquier, envoyé à la recherche de sa nièce et de son ravisseur, qui abandonne sa proie sitôt qu'il est reconnu. Il emmène cette nouvelle conquête, manque d'être assassiné par une troupe de brigands, et il ne doit son salut qu'au capitaine de la bande, auquel il avait rendu service, et qui l'accompagne dans la patrie de l'auteur du *Contrat social*.

Le poëte est revenu sans avoir retrouvé sa belle fugitive; et le soir de son arrivée, cette amante part pour Paris, sous la surveillance de deux dames. Des amours de coulisses occupent les momens de loisir des deux amis, en attendant mieux. Ils reçoivent la visite du comte de Barr.... Beauv...., que, pour consoler de ses longs malheurs, la première femme de Napoléon avait fait nommer, malgré ses opinions, inspecteur des poids et mesures de cinq départemens, et avait obtenu en outre une pension de mille écus pour sa famille, et le placement de ses deux fils dans un lycée.

On dînait à table d'hôte, et M. Regnault est prévenu que trois places marquées étaient destinées à une jeune personne et à ses parens. Vite, préparons nos batteries, et formons le siége de cette citadelle. La tante, femme extrêmement ridicule, et sourde comme un pot; l'oncle, ancien militaire, ayant toute la tournure de l'acteur Brunet dans le *Vieux-Major*. Quant à Sophie, c'était un prodige de grâce et de beauté. On emploie le langage des yeux, une déclaration est envoyée, et le soir on se rencontre au spectacle. M. le comte, apercevant sa belle, va se placer dans la loge voisine; il est à côté d'elle, et la vue de Sophie le fait soupirer. Il lui remet un billet doux, et sort bientôt après. Le hasard lui pro-

Digitized by Google

cure une nouvelle conquête. En lui faisant réponse, Sophie prévient le comte qu'elle doit se rendre le soir au théâtre de la *Fantasmagorie*, accompagnée seulement de la tante. On s'y trouve ; les deux amans ont une longue conversation, à l'issue de laquelle il remporte la victoire. Une visite à Ferney, dont madame d'Hautpoult, qui occupait le château, fit les honneurs. Des anecdotes curieuses sur Voltaire, Rousseau, le prince de Ligne, la séance d'une société secrète pour le rétablissement des Bourbons, terminent le second volume de cet ouvrage, qui doit être bientôt suivi de deux autres, desquels nous parlerons.

Qu'il nous soit permis d'assurer que ces Mémoires, fort amusans et bien contés, intéresseront le lecteur.

GOUJON fils.

LA HARPE PEINT PAR LUI-MÊME; *ouvrage contenant des détails inconnus sur sa conversion, sur son exil à Corbeil en* 1804, *ses jugemens sur les écrivains les plus distingués de son temps, etc., avec cette épigraphe* : Ex operibus eorom cognoscetis eos (1).

Si La Harpe ne fut pas mort avant la publication du fameux dictionnaire des Girouettes, son nom aurait figuré en première ligne dans cet ouvrage, et le petit livre que nous annonçons aurait été d'un grand secours au rédacteur de sa notice biographique ; mais la postérité a commencé pour La Harpe. Les grands services que le Quintilien moderne a rendus à la littérature, effacent les ridicules de sa vieillesse. Chénier, dans son épître à Voltaire, s'exprime ainsi :

« La Harpe aux sombres bords t'aura conté peut-être
» Des préjugés détruits le burlesque retour,
» Et comment il advint que lui-même un beau jour,
» De convertir le monde eut la sainte manie.
» Tu lui pardonneras, il a fait Mélanie. »

---

(1) Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 50 c. Paris, à la librairie du *Mercure*.

Digitized by Google

Il est vrai que La Harpe se permit dans le temps de juger, avec une extrême sévérité, des morts célèbres, ses anciens amis ; mais est-il bien généreux d'user de représailles ? Croit-on faire connaître cet écrivain, en rassemblant des lambeaux épars de ses œuvres, et en opposant les uns aux autres ceux qui peuvent offrir quelque disparate ? Quel est l'auteur qui, s'il était soumis à une telle dissection, ne fournirait pas quelques pages à la malice ?

Quoiqu'il en soit, l'auteur de cette compilation a trouvé le moyen d'intéresser, en opposant La Harpe à lui-même ; il rapporte des jugemens qui forment le contraste le plus bisarre et le plus singulier. C'est un véritable cadeau à faire aux amateurs de scandale.

Après avoir épuisé toutes les formes de l'adulation pour louer Voltaire, lui avoir dédié la Tragédie du *comte de Warwick*, La Harpe va jusqu'à dire que le *grand homme*, quelqu'ait été son talent, *n'eût pas dû trouver d'asyle dans l'Europe*, parce qu'il avait fait la Pucelle. Hélas ! je vais la relire par pénitence, et pour expier l'imprécation du Quintilien moderne.

J.-J. Rousseau, Diderot, Le Franc de Pompignan et l'abbé Delille excitent aussi la bile de La Harpe ; mais pour dérider les lecteurs, on a placé un article très-plaisant sur le chevalier de Boufflers, et son précepteur, cet abbé Porquet qui rêvait trois mois à un quatrain. S'il eut vécu de nos jours, il eût été l'heureux rival du poëte Fayole. On connaît cette épigramme de Lebrun.

> Fayolle peut encore augmenter son destin,
> Le héros du distique est l'espoir du quatrain.

L'abbé Porquet fut nommé aumônier du roi Stanislas ; la première fois qu'il en fallut faire les fonctions à table, l'abbé ne savait pas le *benedicite*. Madame de Boufflers, sa protectrice, le raccomoda avec le vieux Roi qui ne plaisantait pas sur l'article du *benedicite*. Il était bien différent du prince de Conti qui avait nommé

Digitized by Google

l'abbé Prévost, le faiseur de romans, pour son aumônier. Celui-ci vint le remercier, et le prévenir qu'il n'avait jamais dit de messes. — *Cela ne fait rien, l'abbé, moi je ne l'entends jamais.*

On ne doit pas être surpris si La Harpe est injuste à l'égard du malheureux Gilbert. « Sa satyre du XVIII^e^. siècle, dit-il, est sans esprit, sans goût, pleine de lieux communs et de mauvais vers. » Il gardait rancune à cet infortuné jeune homme pour ces quatre vers qui lui sont relatifs :

C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour sa prose et pour ses vers sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chûte en chûte au trône académique.

La Harpe, philosophe, avait oublié la piqûre; mais La Harpe s'étant fait dévot, a dû nécessairement devenir méchant, irrascible et injuste.

Les articles sur l'abbé de Bernis, Raynal, D'arnaud, *le pleureur*, Mably, Lebrun, Mercier et une foule d'autres auteurs, sont remplis d'anecdotes piquantes, de jolis vers et de détails agréables. Ainsi, nous ne doutons pas d'un succès complet de cet ouvrage auprès des amateurs de la méchanceté.

C. de St. D.

BEAUX-ARTS.

Arts mécaniques. — Industrie. — Nouvelle invention.

Si, dans les derniers temps, des événemens publics ou des circonstances fortuites et particulières, ont influé si puissamment sur la vocation et la destinée du plus grand nombre des individus, souvent aussi ils ont

Digitized by Google

produit d'heureux effets dans les sciences et dans les arts. C'est ainsi que les vingt-cinq années de guerre qui viennent de s'écouler, ont dirigé vers la fabrication des armes beaucoup de jeunes gens, que d'autres événemens en auraient, pour la plupart, éloignés. L'attention que le gouvernement a été obligé de porter à ce genre de travail, les soins, l'adresse et l'intelligence qu'y ont mis ceux qui en étaient chargés, ont amené, dans cette partie, une amélioration telle, que les armes à feu fabriquées en France passent, sans contredit, pour les meilleures de l'Europe.

C'est sans doute à ces causes, autant qu'à l'émulation toujours si favorable à toutes choses, que nous devons l'ingénieuse invention des fusils à pistons du sieur Pauly, auxquels on a conservé le nom de l'inventeur, pour le distinguer de beaucoup d'autres fusils à pistons qui existent dans le commerce. Ces armes, qui s'appliquent plus particulièrement à la chasse, ont dû éprouver de grands obstacles avant d'être adoptées par les chasseurs. Si l'on considère, en effet, la crainte, le doute et les imperfections réelles qu'elles pouvaient présenter à leur naissance, les habitudes qu'il fallait changer, les préjugés et les intérêts froissés qu'il fallait peut-être détruire ou calmer, on trouvera sans doute assez de motifs à la temporisation que la prudence commandait. Mais à présent que le temps a mûri toutes ces raisons, et que l'expérience est venue confirmer aux chasseurs les espérances que cette découverte leur promettait, on doit en favoriser la propagation en la faisant connaître, et accorder quelques éloges au fabricant, que des sacrifices et des entraves de toute nature n'ont pu détourner de son entreprise.

Ces armes ont subi, depuis leur origine, des changemens si notoires, des perfectionnemens si remarquables, et l'usage commence à en devenir si multiplié, que nous croyons faire plaisir à beaucoup de nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux les avantages qu'elles

Digitized by Google

présentent, tant sous le rapport du mécanisme, que sous celui du parti qu'on en peut tirer à la chasse.

Leur construction est à la fois simple, agréable et solide. Elle est simple, en ce qu'elle paraît formée du plus petit nombre de pièces possible ; un corps de platine, un grand ressort, une noix qui fait marteau, un piston, une gachette, un ressort de gachette, et une bascule, sont en effet les seules qui la composent.

Elle est agréable, en ce que toutes les pièces sont fermées dans une espèce de boîte formée au tonnerre du canon, par la bascule et la platine. Un morceau de fer taillé en forme de chien, qui sert à manœuvrer les différens temps de la platine, est la seule pièce que l'on aperçoive à l'extérieur ; en sorte qu'on a moins à redouter les effets de la pluie ou de l'humidité sur les différentes parties des pièces.

Enfin, elle est solide, en ce que toutes les parties en sont bien combinées, fortement attachées entr'elles, et éprouvées avant d'être employées. Cet article laissera encore moins de doute, lorsqu'on saura qu'il est de toute impossibilité de faire de fausses charges avec les fusils construits d'après ce procédé.

Les avantages qu'ils présentent dans leur usage sont encore bien plus considérables que ceux qu'ils offrent à la vue. Nous allons essayer d'en donner une idée générale, en rapportant également le résultat de deux expériences publiques qui ont été annoncées, et faites les 5 août et 25 septembre derniers. Toutefois nous ne prétendons pas, dans la description que nous allons en faire, entrer dans des détails trop minutieux sur les dimensions des pièces et leurs rapports entr'elles ; nous renverrons, pour cela, le lecteur à l'examen qu'il pourra en faire, soit à la fabrique, rue des Trois-Frères, n°. 4, ou entre les mains de ceux qui en possèdent.

Les canons de ces fusils se forgent avec deux tourillons enlevés à droite et à gauche sur la masse de fer, et placés l'un et l'autre à un pouce de distance de l'ex-

Digitized by Google

trémité du tonnerre. Une bascule de 7 pouces environ de long, s'applique à cette extrémité du canon, opère un mouvement de rotation sur les deux tourillons, et vient se fermer à l'origine de la joue, au moyen d'un ressort à crochet. Par ce mouvement qui se fait à volonté, on ouvre ou on ferme l'âme du canon ; la platine est placée verticalement dessous la bascule, qui porte seulement avec elle le piston. Le tout est monté sur un bois dans la forme d'un fusil ordinaire.

Deux chambres sont pratiquées au tonnerre du canon ; l'une, de trois pouces environ de profondeur, a pour objet d'augmenter, dans cet endroit, le diamètre de l'âme du canon, de manière à ce que celui de la cartouche puisse être plus fort de l'épaisseur du papier qui l'enveloppe, que celui du reste du tube ; par ce moyen, on évite qu'une portion du fluide que la poudre produit lorsqu'elle s'enflamme, ne s'échappe circulairement entre le plomb et le paroi du canon. La seconde chambre, d'une ligne environ de profondeur, est pratiquée tout-à-fait à l'orifice du tonnerre, et sert à recevoir la culasse mobile en cuivre qui s'adapte à chaque cartouche. La bascule étant fermée, appuie sur cette culasse qui clot hermétiquement le canon au tonnerre.

Cette description sommaire étant posée, voici comment on se sert de l'arme : on suppose qu'on est muni d'un certain nombre de cartouches, construites à l'aide d'un mandrin, semblable à celui dont on se sert pour faire les cartouches de guerre, et armées chacune d'une culasse mobile portant son amorce. Pour charger, on presse sur le crochet qui est à la queue de la bascule, et qui la tient fermée, on la dégage et on la lève verticalement. L'âme du canon étant, par ce moyen, à découvert au tonnerre, on prend une cartouche préparée, comme nous venons de l'indiquer, on l'introduit dans le canon, on ferme la bascule, on arme ; et en pressant la détente avec le doigt, le coup part. On recommence cette manœuvre, en ayant soin d'ôter et de garder la

Digitized by Google

culasse mobile qui était attachée à la cartouche, et qui peut s'adapter de nouveau à d'autres.

Il résulte de ce que nous venons de dire, qu'on peut, avec un fusil construit d'après ce procédé, tirer de suite et rapidement un grand nombre de coups. Si l'on a l'ennui de faire les cartouches chez soi, on en est bien dédommagé à la chasse, par la facilité avec laquelle on charge sans s'arrêter;

Qu'on peut aussi, à sa volonté, changer la charge de son fusil sans perdre ni détériorer la première;

Qu'on ne peut jamais faire de fausses charges, puisqu'une fois qu'il y en a une dans le canon, il est de toute impossibilité d'y en introduire une autre;

Que la déflagration de l'amorce et de la charge se faisant entièremeut en dedans, le feu ou la fumée du bassinet ne viennent point blesser ou gêner les yeux du chasseur, qui les ferme souvent malgré lui au moment où la poudre s'enflamme;

Que le chasseur est garanti des accidens qui peuvent souvent lui arriver par hazard ou par distraction, en chargeant à baguette;

Que la détonnation est plus prompte parce que l'amorce est placée plus près du centre de la charge, dans laquelle elle est d'ailleurs chassée avec une grande force par le piston;

Que l'on doit tirer avec beaucoup plus de justesse, puisqu'il n'y a jamais de long feu;

Et qu'enfin ces fusils portent beaucoup plus loin la dragée ce qui est aux yeux du chasseur d'un avantage inappréciable. (1)

---

(1) On peut faire de la poudre d'amorce, pour ces armes, de plusieurs manières. Chacune de ces poudres est tellement préparée qu'on peut en faire usage sans craindre aucun accident; la matière inflammable qu'elles renferment est si bien mitigée et affaiblie, qu'il faut une percussion très-forte entre deux métaux durs pour la faire détonner; l'appréhension qu'ont beaucoup de personnes de se servir de ces armes, par rapport au danger que pourrait présenter cette poudre d'amorce, est donc mal fondée;

Digitized by Google

L'expérience publique qui fut faite le 5 août 1818, avait pour but de faire connaître le mécanisme de ces armes, la manière de les charger, de les tirer, la promptitude de leur départ, et le nombre de coups qu'on pouvait tirer sans s'arrêter et sans le nettoyer; elle était nécessaire pour détruire bien des incertitudes, et former les amateurs à leur maniement.

La seconde expérience avait un but au moins aussi important, qui était de prouver qu'elles avaient une plus grande portée que les fusils à pierre; le succès a confirmé l'annonce qui en avait été faite, et il ne reste aujourd'hui plus de doute à cet égard. On a proposé d'ailleurs de recommencer ces épreuves sur la demande qui pourrait en être faite par ceux qui n'auraient pas pu y assister eux-mêmes. Cet avantage qui était déjà connu de beaucoup de personnes, a donné lieu à plusieurs dissertations parmi les chasseurs pour en découvrir la cause. Il paraît certain qu'elle provient de la manière dont la poudre s'enflamme. Lorsque le piston percute l'amorce, une aigrette de feu est lancée avec violence dans la charge, la traverse au même instant dans le sein de son axe, et produit une déflagration uniforme et instantanée qui permet au fluide élastique et expantif qu'elle

---

nous pouvons l'assurer d'après divers essais que nous avons vu faire devant nous, et d'après l'opinion qu'en ont d'ailleurs les chasseurs qui en font usage.

Dans l'origine de cette découverte, on s'est servi d'une poudre d'amorce dans la composition de laquelle il entrait principalement du muriate suroxigéné de potasse. Ce sel avait le double inconvénient d'oxider le fer et d'attirer l'humidité, en sorte qu'on a cherché parmi les matières inflammables par la percussion, celle qui pourrait le remplacer avec avantage. On a trouvé en effet une substance qui, combinée avec d'autres, remplit parfaitement le but qu'on s'était proposé. On ne fait point un mistère de cette composition que l'on fait connaître à tous ceux qui le désirent. Cette amorce réunit tous les avantages, elle s'enflamme convenablement par la percussion, peut se fabriquer, manier et se transporter sans danger; elle ne se déterriore pas facilement par le contact de l'air et n'altère pas le fer. Toutes ces qualités bien reconnues aujourd'hui nous paraissent assurer le succès des fusils à piston.

Digitized by Google

engendre, d'avoir toute sa force au même moment. La différence de diamètre de la chambre qui reçoit la cartouche avec celui du reste du canon, peut aussi contribuer à produire ce résultat, en ce qu'au premier mouvement le plomb est de suite engagé dans un tube plus étroit, d'où il est chassé par la bourre intermédiaire et épaisse qui le remplit, et qui empêche à aucune partie du fluide de le précéder. On pourrait peut-être dans ce cas comparer l'effet de la poudre à celui d'un ressort qui, arrivé à sa plus grande tension, serait abandonné à lui-même. Cette comparaison de l'action de la poudre à celle d'un ressort paraît d'autant plus fondée, que si elle n'agissait pas ainsi, les tubes ou canons les plus courts porteraient le plomb aussi loin que les plus lougs, ce qui est contraire à l'expérience.

La poudre enflammée acquiert une puissance, en raison de la résistance qu'elle éprouve. Il s'agirait de savoir qu'elle résistance on devrait opposer à une quantité de poudre donnée, placée dans un canon pour produire le plus grand effet, ou, en d'autres termes, quelle augmentation de résistance il faudrait ajouter à la charge au moment du départ, soit en bourrant ou en augmentant dans les fusils à piston la profondeur de la rayure de la spirale dans les carabines, ou par d'autres moyens obtenir la plus grande portée possible ; ce problème, qui ne paraît pas avoir encore été résolu, mérite bien, ce nous semble, de fixer l'attention de ceux qui s'occupeut de la balistique. Mais revenons aux armes qui font l'objet de cet article. On doit à notre avis non-seulement accorder de l'encouragement à cette branche nouvelle de notre industrie nationale, mais encore fixer l'attention du chasseur, et peut être du guerrier, sur une découverte que le temps ne fait de plus en plus que développer et fortifier. L'histoire nous apprend que ce n'est qu'après quarante ans d'existence, qu'on osa, pour la première fois, faire armer des soldats avec les fusils à silex.

H. R.

Digitized by Google

RECUEIL *de quelques vues de sites et de monumens de France, spécialement de Normandie, et de divers costumes des habitans de cette province, dessinés d'après nature, et gravés à l'equ-forte; avec la Notice historique et descriptive de chaque planche. Par* E. H. LANGLOIS, du Pont-de-l'Arche (1).

L'AUTEUR de cet ouvrage intéressant est avantageusement connu dans les arts, par ses compositions spirituelles, faciles et naïves, par l'heureuse fertilité de son imagination, surtout par la fidélité et l'exactitude avec lesquelles il représente les antiquités, les vues pittoresques, les costumes et les différens styles d'architecture. On doit à M. Langlois les dessins qui ornent la belle édition des *Fabliaux* de Barbazan; nombre de dessins et de gravures dans l'*Atlas de l'Etat des arts en France*, par A. Lenoir; dans les *Monumens français inédits*, par N. X. Willemin; dans divers recueils d'antiquités, etc., ainsi qu'un grand nombre de sujets détachés.

La Normandie, si célèbre dans notre histoire, est l'une des provinces de France la plus riche en monumens du moyen-âge, et en vues pittoresques. Partout on rencontre les ruines du Castel hospitalier, du Manoir féodal, du Château-fort, et de sombres églises jadis ornées avec magnificence. La révolution, d'autres arrangemens, ou enfin le temps qui détruit tout, menacent de les faire disparaître. Assez et trop longtemps, les Français ont montré une coupable indiffé-

(1) Première livraison; in-4°. contenant vingt-six pages de texe et huit estampes, avec des culs-de-lampes et des vignettes. Prix, 6 fr. A Paris, chez Delpech, marchand d'estampes, quai de Voltaire, n°. 23, près la rue de Beaune.

A Rouen, chez l'auteur, rue du Val-de-la-Jatte, n°. 8; et chez Frère, libraire, sur le port.

Digitized by Google

rence pour les constructions élevées par leurs pères ; en prolonger la durée, c'est avancer vers la barbarie, compagne de l'ignorance. Rien n'égale le respect de la nation anglaise, pour les édifices anciens et pour les monumens des arts. On se contente, en France, de les admirer froidement, et de les délaisser lorsque des mains profanes ne les dégradent pas. Pourra-t-on jamais croire que cette belle statue de François Ier., sculptée par Pierre Bontemps (1), est couverte de plus de deux mille noms gravés avec la pointe? Que les religieux de l'abbaye de Saint-Denis (2), peu de temps avant leur suppression, et lors d'une restauration de leur église, aient fait détruire une vingtaine de statues des douzième et treizième siècles? Un édifice est à peine achevé, qu'il est couvert de noms propres, et de figures qui ne le sont pas.

M. Langlois a formé la noble entreprise de représenter et de décrire les monumens qui rappellent les hauts faits et la gloire de sa patrie : plusieurs offrent un tel état de délabrement, qu'ils sont menacés d'une ruine totale.

Que d'idées inspiratrices se rattachent à ces constructions du moyen-âge, dont l'aspect réveille l'imagination et la sensibilité! L'histoire de la chevalerie, de cette institution admirable qui a sauvé l'Europe en attaquant le monstre de la féodalité, et qui est la source de cette galanterie que nous possédons plus qu'aucun autre peuple, vient se retracer à la mémoire. Le voilà ce preux pour lequel les travaux d'Hercule ne sont que de véritables jeux d'enfans! il sort pour défendre la beauté, pour protéger la veuve et l'orphelin ; il va porter ses pas là où l'innocence et la justice auront besoin

(1) Musée des monumens français, salle du seixième siècle, cette statue appartient au tombeau du père des lettres et des arts, dont le replacement s'opère actuellement dans l'église royale de Saint-Denis. Voy. *Annales des Bâtimens*, n°. 7, pag. 300.

(2) *Annales*, n°. 10, pag. 518.

Digitized by Google

du secours de son bras. *Dieu*, *mon Roi*, *ma Dame*, telle est la devise qui brille sur son bouclier. Mais.... j'aperçois un trouverre, la foule se précipite sur ses pas ; les ménestrels dont il est accompagné, ne font point résonner la harpe harmonieuse. Il raconte sans doute le gai *Fabliau*, l'aventure plaisante ou peut-être les malheurs de *Tristan* et d'*Yseult-la-Blonde*, les amours du beau *Lancelot* et de *Genèvre*, femme du grand *Artus*, régénérateur de la *Table-Ronde*.

Je m'aperçois que, séduit par ces idées aimables, je m'éloigne beaucoup trop de mon sujet ; je m'empresse d'y revenir, en faisant connaître les différens objets traités par l'auteur.

On remarque d'abord la vue du village de Criquebeuf-sur-Seine. Le site, par l'originalité des fabriques qui se grouppent avec l'église, par la couleur harmonieuse et brillante de cet aspect, présente beaucoup d'intérêt. Il se termine à l'horizon, par la forêt de Bord, qui s'élève en amphithéâtre. Au milieu de la rivière sont deux îles plantées d'arbres, qui sont d'un effet charmant.

Les restes de la célèbre abbaye de Bon-Port, fondée en 1190, sont extrêmement remarquables, surtout le grand réfectoire, qui rappelle le temps florissant de la règle de saint Bernard ; plusieurs centaines de religieux pouvaient alors y manger à table commune. L'architecture en est aussi noble que simple ; les voûtes sont armées de nervures croisées, et les murs sont flanqués de contreforts à ressaut.

Dans le mur de clôture se trouve une niche dans laquelle était un grouppe représentant Marie, ayant sur ses genoux son fils mort, dont un ange baisait les plaies. Cette vierge était la providence des mères et des nourrices. Le 23 juin, veille de la saint Jean, une multitude de femmes, suivies de leurs enfans, venait prier devant elle. Puis à midi, lorsque la cloche du monastère faisait entendre le premier coup de l'*Angelus*, les bonnes femmes qui avaient déshabillé leurs

Digitized by Google

marmots, les plongeaient simultanément dans la Seine. Cette cérémonie était considérée comme le préservatif et la cure de diverses maladies.

La maison des Templiers, sise à Louviers, et dont la construction remonte à la fin du douzième siècle, est extrêmement curieuse. Cet édifice est divisé en trois étages, dont les planchers en bois et fort bas, portent vers leur centre sur de courtes colonnes également de bois. Ces colonnes, par le caractère et la bizarrerie de leurs chapiteaux, attestent la haute ancienneté de cet édifice, dont l'étendue et la profondeur sont assez médiocres.

La façade de l'église du village de Léri est une des plus curieuses de la Normandie, par sa décoration extérieure, dont le style remarquable la classe parmi les monumens, aujourd'hui si rares, des temps de la dynastie carlovingienne. Je renvoie à l'ouvrage de M. Langlois, pour mieux en connaître la description, et je ferai seulement observer que les chapiteaux à doubles tailloirs qui décorent ce temple, sont parfaitement semblables à ceux de quelques chapelles de l'église souterraine de Saint-Denis.

Les vitres de la façade principale représentaient autrefois des sujets fort curieux de la vie de saint Louis; il n'en reste pas aujourd'hui le moindre vestige. Bientôt, si notre indifférence continue à l'égard des vitraux colorés, ils finiront par disparaître entièrement. Dans les petites villes et dans les campagnes, le zèle mal éclairé, le glorieux désir d'immortaliser son nom sur le registre de la Fabrique, exposent les monumens religieux, qu'il est toujours question de *rajeunir*, aux contrastes les plus ridicules, aux métamorphoses les plus monstrueuses, aux altérations les plus criantes.

Nos pères pensaient, avec raison, que ce mystérieux demi-jour dans les temples, concentrait dans leur âme cette piété attentive, ce recueillement profond que doivent inspirer la présence et la majesté des lieux saints. Aujourd'hui les églises sont éclairées comme les

Digitized by Google

boutiques des marchands. Ces magnifiques vitraux des dixième, onzième, douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, les chefs d'œuvre des Jean Cousin, des Henri Mellein, des Bernard de Palissy, et de tant d'autres artistes recommandables dans le seizième siècle, seront bientôt anéantis, et disparaîtront pour toujours. Ces vitraux représentaient l'histoire d'une foule de personnages célèbres et de familles illustres ; ils fournissaient les indices et les preuves d'une immensité de faits du ressort de nos chroniques nationales.

M. Langlois témoigne son indignation contre ces iconoclastes modernes et contre les monstrueuses mutilations qu'on fait subir à nos temples, sous le prétexte de les embellir. Il termine par cette phrase, dont tous les amis des arts, tous les Français jaloux de la gloire et de l'illustration de la patrie ne pourront contester la triste vérité : « Aussi attentatoires au respect dû aux » temples mêmes et à la mémoire de nos ancêtres, que » préjudiciables à la gloire de la monarchie française » et aux arts, ces mutilations barbares, propagées par » la crasse ignorance et le frivole amour de la nou- » veauté, sont-elles donc de la nature des cas qui ne » peuvent déterminer aucune mesure repressive ? »

Rien n'est plus intéressant que l'historique du Château-Gaillard des Andelys, dont l'auteur a donné deux vues différentes. Dans cette Notice, qui est parfaitement écrite, M. Langlois a tracé rapidement tous les faits héroïques que l'attaque ou la défense de cette forteresse ont fait naître. Bâti par Richard-Cœur-de-Lion, en 1195, le Château-Gaillard fut démantelé d'abord en 1606, puis en 1610.

Les deux gravures qui terminent le charmant recueil de M. Langlois, montrent des costumes de la Normandie. Dans la première, une jeune fille du canton du Pont-de-l'Arche, en habit de fête, vient consulter la sorcière, au sujet de son amant qui est à l'armée. La vieille fait la divination par la clef qui doit tourner *d'elle-même* à certain passage. La sybille répond, *sur*

Digitized by Google

sa damnation éternelle, que l'absent est vivant, et du contraire si la clef ne tourne pas. Mais s'il est avec le ciel des accommodemens, on doit se douter que cette clef magique doit se comporter de manière à renvoyer les pratiques satisfaites.

La deuxième gravure des costumes, représente la divination par les cartes, faite à une jeune fille du canton du Pont de-l'Arche, en habit de tous les jours. Le devin prédit à la jeune personne son futur mariage, par la rencontre mystérieuse du roi et de la dame de cœur, près de l'as du même jeu, dont la *détourne*, en qualité de carte de *surprise*, achève de donner le plus grand poids à cette grave prophétie.

J'en ai dit assez pour faire sentir tout le mérite du recueil publié par M. E. H. Langlois, qui, dans cette production, a donné une nouvelle preuve de ses talens et de ses connaissances. Cet ouvrage, dont les amateurs attendront vivement la suite, doit lui faire honneur sous tous les rapports, comme dessinateur, comme graveur et comme écrivain. On ne saurait trop encourager une entreprise aussi bien conçue que bien exécutée. Tout milite en faveur de cet ouvrage, qui renferme de jolies planches, des vues qui piquent la curiosité, des vignettes parfaitement exécutées, des costumes d'une justesse étonnante, et des descriptions tout à la fois vives, animées, et remplies d'intérêt.

B. DE ROQUEFORT.

MERCURIALE.

Lettre au Conseil Spécial des Prisons de Paris sur le service de santé des Infirmeries des Maisons de détention; par M. Camille PIRON, Médecin en chef de la Maison de Ste.-Pélagie.

L'objet de cette lettre est très-intéressant; je ne doute point que le Conseil des prisons, qui a déjà donné

Digitized by Google

des preuves de son zèle (voir le rapport de M. le comte Daru), ne s'occupe promptement des moyens de remédier aux inconveniens que M. Piron vient de lui signaler, d'avoir des gens inhabiles pour faire le service des infirmeries des prisons.

Ce service est confié à des infirmiers pris, en général, parmi des gens qui n'ont aucune connaissance, qui ignorent la valeur des médicamens qu'ils sont chargés d'administrer, et souvent même prennent les uns pour les autres. Ils tiennent aussi le cahier de visite. Je citerai M. Piron :

« ..... Quels que soient les talens et le courage du » médecin, pourra-t-il faire tout le bien que l'on at- » tend de ses lumières et de son zèle, si, pour le secon- » der dans ces circonstances difficiles, il n'a près de » lui qu'un ignorant mercenaire?

» Ceux qui croyent que les infirmiers sont capables » d'exercer ce qu'on nomme la *petite chirurgie*, se trom- » pent fort. Les plus minces opérations de notre art ne » peuvent être faites par des hommes entièrement inex- » périmentés, sans plus ou moins de danger pour le » malade. Mal pansée, la plus légère blessure peut être » suivie d'accidens funestes; les soins mal entendus, » mal appliqués, occasionnent des douleurs qu'une » main habile eut épargnées. Toujours le médecin est » dans la dure nécessité d'examiner le lendemain ce que » l'infirmier a fait la veille : ainsi, nouveaux pansemens, » nouvelles douleurs.

» Ce n'est pas tout encore. De grands cas de chirur- » gie se rencontrent assez fréquemment dans toutes les » infirmeries des prisons, et nécessitent des opérations » importantes. De qui l'opérateur est-il principalement » assisté? de l'infirmier. A qui confie-t-il la garde de » l'opération? à l'infirmier.....

» ..... Sur le rapport de leur personne, de leur con- » duite, de leurs penchans, de leurs habitudes, les in- » firmiers, en général, ne peuvent être avantageuse- » ment considérés. La plupart ont essayé de plusieurs

Digitized by Google

» états, et n'ont réussi dans aucun. Les places d'infir-
» miers sont peu lucratives : elles suffisent à peine à
» l'entretien de ceux qui les remplissent ; elles ne peu-
» vent subvenir aux besoins d'une famille. Que doit-on
» espérer d'un homme réduit, parce qu'il n'est bon à
» rien, à se confiner pour toute sa vie dans l'infirme-
» rie d'une prison? La fréquentation continuelle des
» gardiens, guichetiers, etc., mène inévitablement les
» infirmiers à l'intempérance. »

Après avoir indiqué le mal, M. Piron indique le remède. Il propose de faire faire le principal service par des élèves nommés au concours, et le service secondaire par des élèves internes : la durée de leurs fonctions serait de quatre années. On fixerait leurs appointemens à 5 et à 400 francs, et on les logerait dans la maison.

Bien que les motifs qui font agir M. Piron semblent lui avoir été inspirés par l'incapacité absolue de l'infirmier de Sainte-Pélagie, Bonnet, dont l'infirmerie de la maison serait déjà débarrassé depuis long-tems sans la protection que lui accorde un sieur Dive, employé à la Préfecture de police, ses observations s'appliquent à presque tous les infirmiers des prisons.

Nous ne pouvons point douter que les vues bienfaisantes de M. Piron ne soient vivement secondées par MM. les Membres du Conseil des Prisons.

E.

SPECTACLES.

Bon! me suis-je écrié, en voyant dans la première partie du *Lycée français* un article de M. Briffaut sur l'état actuel du théâtre en France; le nom de l'auteur et l'intérêt du sujet promettent! Sans doute il va nous développer la cause du malheur qu'il redoute, et nous indiquer le moyen d'y échapper. On ne pouvait atten-

Digitized by Google

dre moins de son esprit observateur. Cependant, loin que mon espoir ait été rempli, je me suis vu forcé de remarquer avec peine que, souvent en contradiction avec lui-même, l'auteur n'avait point abordé franchement la question, et que ce serait peut-être agir inconséquemment que de suivre à la lettre les conseils qu'il donne.

Je suppose que la plupart de mes lecteurs ont déjà pris connaissance de l'article que je cite, et je les prie de vouloir bien se reporter à son contenu, afin de leur éviter la répétition entière des paragraphes qui, je n'en doute pas, leur ont déjà fourni matière à de nombreuses réflexions.

« Chez nos ancêtres *accoutumés à être gouvernés* » *sans savoir comment, et sans demander pourquoi*, » etc. »

Ceci ne me paraît pas d'une vérité incontestable. Je ne me hasarderai pourtant pas à combattre M. Briffaut sur ce point, et je conviendrai même avec lui que nos ancêtres étaient d'assez bonnes gens.

Mais le reste de ce paragraphe, et ce qui suit, me semble renfermer encore une foule d'erreurs.

D'abord on ne voit pas pourquoi « il ne résulterait » que du plaisir et de la gloire pour les auteurs de ce » que l'établissement des théâtres chez nos pères, ne » pouvait avoir aucun but pour l'utilité publique. »

Quoi donc, qui dans ce sens pouvait aggrandir leur sphère?... Où l'auteur a-t-il vu que le génie pouvait alors, plus que celui des écrivains de nos jours, « puiser aux sources antiques, sans dédaigner d'en chercher de nouvelles, ajouter aux beautés *plus près* de » la nature, des beautés *plus rafinées?* » On aurait de la la peine à le deviner : c'est « que les premiers n'étaient » pas obligés comme ceux-ci, pour satisfaire l'esprit » national, de faire entrer cet esprit dans leurs productions. »

C'est dans notre histoire que M. Briffaut invite nos

Digitized by Google

jeunes auteurs à puiser exclusivement leurs sujets et leurs modèles.

Il faut désormais, dit M. Briffaut, « pour mériter » notre attention, que le système dramatique se lie à » notre système politique ; il faut que la nation se re- » trouve sans cesse devant elle-même. C'est dans les » grands événemens de son histoire, c'est dans les » actions mémorables des rois et des héros qui l'ont » illustrée, qu'elle aime à chercher des souvenirs et à » trouver des leçons. Si vous venez lui parler encore » d'Athènes et de Rome, elle s'ennuie, si vous essayez » encore de l'attendrir sur des disgraces amoureuses, » elle se rit de vos peintures surannées : tant de catas- » trophes lui ont appris qu'il existait de plus grands » malheurs que d'être trahis par une infidèle. »

Plus bas, M. Briffaut ajoute :

« Elle est destinée (la comédie) comme la tragédie, » à subir une révolution. Depuis que la politique s'est » emparée de l'esprit français ; depuis qu'elle a envahi » toutes les classes, usurpé tous les salons, et empreint » nos mœurs d'une nouvelle teinte, il est certain que » l'auteur comique ne peut se dispenser de recevoir » sa loi. »

L'auteur de cet article est beaucoup trop exclusif.

L'histoire ancienne offre encore une mine riche à exploiter ; c'est aller trop loin d'affirmer que nos auteurs tragiques auraient tort d'y puiser aujourd'hui.

Nous sommes encore remplis de ridicules et de vices, et les sujets de comédie ne manquent point. Nous avons aussi nos marchands qui se croient des gentilshommes, et nos gentilshommes qui font les marchands. Nous avons de grands personnages qui ne se contentent pas de donner à jouer, et vont jusqu'à appeler le secours des *tailleurs* de M. de Boursault. Nous avons des petits-maîtres et des libertins ; et il est toujours de mode, comme au siècle passé, d'avoir une actrice pour maîtresse. Il est vrai que nous avons un travers de plus,

Digitized by Google

celui de la politique. Cette folie est indigne de la scène, où l'on ne saurait y montrer tous les malheurs que la rage de l'opinion a causé de nos jours. Le souvenir de nos dissensions cruelles est encore trop près de l'effet qu'elles ont produit. Et si nous pouvions voir au théâtre le résultat de nos fureurs, les divisions des amis, des familles, et l'esprit de parti promenant en tous lieux le venin de la calomnie, et conduisant le fer assassin, tout nous dit que nous ajouterions à nos premiers troubles. Voyez quel a été le sort de *Germanicus* et de *l'Esprit de parti!* Non, jeunes auteurs, ne vous laissez pas aller au conseil de M. Briffaut; laissez à vos successeurs le soin de retracer nos faiblesses, pour en prémunir leur âge. Voyez jusqu'où va l'embarras de M. Briffaut. « Notre Thalie, dit-il, ne doit être ni » ultrà, ni libérale. » Sera-t-elle tous les deux? Et, d'ailleurs, que veulent dire ces mots-là? quel est des deux celui qui désigne l'ami de son pays, le plus sage et le plus fou? En révolution, c'est le plus fort qui est le plus raisonnable; à la suite des révolutions, ce n'est ni le plus fort ni le plus faible. Ne faisons point de Thalie une déesse politique, nous la ferions mourir. Melpomène viendrait revendiquer ses droits; et, en les obtenant, son poignard n'attaquerait pas seulement notre imagination, il irait chercher jusqu'à nos cœurs. Jeunes auteurs, M. Briffaut veut vous égarer. La muse tragique peut trouver de nombreux matériaux dans notre histoire; mais il faut une grande rectitude dans le jugement, pour ne point s'y laisser tromper, et je crois pouvoir affirmer qu'il serait impossible que l'esprit de parti ne dictât pas le choix. Ainsi, la tragédie de Charles IX, jouée pendant la révolution, tendait à nous inspirer de la haine pour les rois. Celle des Templiers, plus tard, vint nous indiquer le mal que peut faire un souverain faible et sans caractère. Croyez-moi, jeunes auteurs, ce n'est pas à la suite des tempêtes politiques qu'on peut traiter un sujet national, parce qu'il est toujours favorable à un parti, et que c'est exciter

Digitized by Google

le parti contraire. Suivre les conseils de M. Briffaut, ce serait faire du théâtre un auxiliaire de nos journaux, pour envahir la bonne et saine littérature.

La prospérité des arts tient à la tranquillité publique; la sagesse de notre souverain nous en offre l'heureux présage. Espérons que bientôt il se réalisera. Alors Thalie ne sera plus accusée « d'être *l'interprète des partis*; nos écrivains exploiteront, sans craindre d'être lézés dans leurs travaux, *le vaste champ* que la discorde a rendu trop long-temps inculte. » Nos acteurs du premier ordre, plus prévenans envers les auteurs, moins avides d'argent que de gloire, et surtout mieux dirigés par l'autorité compétente, s'éloigneront moins souvent de la capitale, *s'occuperont exclusivement de leur état*, et encourageront les talens naissans qui se montreront les plus dignes de les remplacer un jour sur la scène française.

Jeunes auteurs, prenez garde à M. Briffaut.

LEROY.

ANNONCES.

Histoire des Missionnaires dans le Midi de la France, en 1819; *Lettre d'un Marin à un Hussard.* un vol. in-8°., orné d'une gravure enluminée, prix, 2 fr. 50 cent.

A Paris, chez PLANCHER, libraire du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Cet ouvrage ne peut manquer d'avoir un succès complet.

Le Curé du Village, *Histoire véritable*, *écrite par* Christian Simplicius, *sacristain et bedeau de l'église d'Isaourens*, *et publié par* Alphonse Mahul. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez L. COLAS, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine, n. 32.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE;

Journal

de Littérature, des Sciences et Arts,

rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

ÉLÉGIE DE PROPERCE,

TIRÉE DU LIVRE TROISIÈME.

Description d'un Triomphe.

De l'Inde et de son or méditant la conquête,
Déjà du dieu César toute la flotte est prête
A sillonner des mers les gouffres opulens;
Dignes prix d'un héros, des triomphes brillans
Sont préparés pour nous aux bornes de la terre;
Le Tigre enfin soumis, l'Euphrate tributaire
Vont couler sous nos lois, et les Sères lointains
Viendront courber leur front sous les faisceaux romains,

Digitized by Google

Et du Parthe vaincu les haines étouffées
A notre Jupiter soumettront leurs trophées.
Partez flottes, partez ; sur les flots écumans
Déployez la terreur de vos mâts conquérans :
Coursiers Romains, du Parthe apportez la dépouille ;
Je prédis vos succès : plus d'affront qui nous souille !
Purifiée enfin dans le sang des vaincus,
Rome a lavé sa honte et la mort de Crassus :
Partez flottes, partez ; de victoires nouvelles,
De nos fastes chargez les pages immortelles.
O toi, Mars, protecteur et père des Latins,
Feux sacrés de Vesta qui réglez nos destins,
Ah ! protégez mes jours jusqu'à ce jour de gloire,
Où je verrai César sur un char de victoire,
Du peuple ivre d'amour fendant les flots pressés,
Ralentir ses coursiers par nos mains caressés :
Je le contemplerai des bras de ma Cynthie,
Je lirai par son nom chaque ville asservie ;
Je compterai les traits du Parthe fugitif,
Et les arcs recourbés de l'Indien captif,
Et leurs chefs enchaînés sur un long amas d'armes.
O Vénus ! si jadis objet de tes alarmes
Ton Énée à César transmit ton sang divin,
Protèges-en le reste, et veille à son destin.
Jouissent les vainqueurs du fruit de leur conquête,
Mes vœux au capitole accompagnent leur fête !
L'Amour, le tendre Amour est le dieu de la paix,
De la paix les amans encensent les attraits,
Et cependant autour d'une maîtresse altière
Je soutiens des assauts et suis toujours en guerre.
L'or ne me tente point : sous de riches lambris
On ne m'aura point vu boire dans un rubis,
Ni dans la Campanie en une même plaine
Mille arpens fatiguer mes taureaux hors d'haleine,
Ni l'achat insensé de cent vases d'airain
Aux débris de Corinthe associer mon bien.

O du fils de Japet argile infortunée !
De son art trop grossier notre âme dédaignée,
Accessoire du corps, de la droite raison,
Pour se guider sur terre eut à peine un rayon.
Amoureux d'ennemis, de dangers, de tempêtes

Digitized by Google

Nous courons entasser conquêtes sur conquêtes!
Nous n'embarquerons pas notre or sur l'Achéron,
Nu, l'on n'a qu'une obole à donner à Caron!
Là, seront confondus les lâches et les braves
Et les Romains vainqueurs et les Parthes esclaves :
Là, le roi de Lydie est assis près d'Irus
Et Jugurtha captif non loin de Marius.
La mort dont la nature, en ses lois toujours stable,
Nous a marqué le terme, est la plus souhaitable;
Pour moi, mêlé tout jeune aux danses des neufs sœurs,
Du paisible Hélicon j'aime à cueillir les fleurs;
Si mon souci noyé, dans la coupe repose,
J'aime un léger sommeil sur des feuilles de rose.
Quand chassant devant soi les amours et les jeux,
L'âge pesant viendra ravager mes cheveux,
Alors je sonderai les lois de la nature,
Je saurai qui du monde ordonna la structure;
Sur quel rivage naît et meurt l'astre des jours;
Et pourquoi de la lune inégale en son cours,
En disque tous les mois les croissans s'arrondissent;
Sur la face des mers pourquoi les vents frémissent;
Quelles lois dans les airs retiennent suspendus
Ces flots qu'a bus cent fois le souffle de l'Eurus;
De l'arc pourpré des cieux quel doigt traça la route,
Et si du monde un jour doit s'écrouler la voûte.
Je saurai qui du Pinde ébranle les sommets,
Et du soleil en deuil fait mourir tous les traits;
Du char de Bootès qui retarde la course,
Et des feux de Maïa qui fait pâlir la source.
Quelle main dans leur lit emprisonna les mers,
Et divisa l'année en quatre temps divers;
Si des dieux souterrains donnent des lois aux ombres,
S'il gémit des géans en des cavernes sombres,
Sur le front d'Alecto s'il siffle des serpens,
Si Phinée est à jeûn de fouets déchirans,
Si Tisiphone frappe Alcméon parricide,
Quel malheureux montant au haut d'un mont rapide
Pousse une lourde roche, et dans de noirs roseaux
D'une éternelle soif qui brûle au sein des eaux?
Je saurai dans quel lieu heurle un chien à trois têtes,
Si rongé d'un vautour aux griffes toujours prêtes

Digitized by Google

Titye est attaché sur neuf vastes arpens,
(Espace trop étroit pour ses membres sanglans!)
Et pour le peuple seul si le sage veut feindre
Que par de-là la tombe il est des dieux à craindre.

DENNE-BARON.

FRAGMENT

D'UNE TRADUCTION NOUVELLE DE L'ILIADE.

Regrets de Briséis et d'Achille sur la mort de Patrocle.
(*Chant XIX*)

La jeune Briséis paraît; son œil tremblant
Du malheureux Patrocle a vu le corps sanglant;
Elle tombe éperdue, et de ses mains outrage
L'albâtre de son sein, les lys de son visage;
Ses regards sont voilés d'un nuage de pleurs,
Et belle, sa beauté s'accroît de ses douleurs.
« O toi dont j'ai vu l'âme à la mienne attachée,
» O Patrocle, à ces lieux quand je fus arrachée,
» Je t'y laissai vivant, je t'y retrouve mort!
» Plus que le tien, hélas! je dois pleurer mon sort.
» La misère pour moi succède à la misère.
» L'époux que me choisit ma vénérable mère,
» Je le vis succomber aux pieds de nos remparts....
» J'eux trois frères.... leur sang coula sous mes regards.
» Quand, la flamme à la main, l'impétueux Achille
» Foudroyant de Minès la glorieuse ville,
» D'un époux adoré privait mon jeune amour,
» Toi seul séchait mes pleurs; tu me disais qu'un jour
» Achille, dans Larysse, emmenant sa conquête,
» D'un pompeux hymènée ordonnerait la fête;
» Doux ami, je te perds!.. un trépas si cruel
» Sera de mes douleurs l'aliment éternel. »
A ce touchant discours les captives répondent,
Le malheur les unit, leurs larmes se confondent;
Mais si leur triste voix gémit sur le héros,
Leur cœur n'a de pitié que pour leurs propres maux.
Près d'Achille rangés, tous les chefs de la Grèce
En vain à leurs banquets invitent sa tristesse:

Digitized by Google

« Ah! si je vous suis cher, dit-il en soupirant,
» Respectez de mon deuil le sujet déchirant;
» Pour céder à vos vœux ma douleur solitaire
» Attendra que Phébus n'éclaire plus la terre,
» Partez. » on obéit : près du héros encor
Restent Idoménée, et Phœnix et Nestor,
Et le divin Ulysse et les deux fils d'Atrée.
D'un chagrin non moins vif son âme est pénétrée;
Le trépas d'un ami lui dicte son devoir :
Combattre et le venger voilà tout son espoir.
« Infortuné Patrocle! a-t-il dit, quand nos armes
» Aux enfans d'Ilion renvoyaient les alarmes,
» C'est toi qui dans ma tente apprêtais mes festins;
» Qui me rendra tes soins? vaincu par les destins,
» Tu succombes, hélas! et moi je vis encore!
» Je vis.... mais loin de moi ces festins que j'abhorre!
» Il n'est pas de malheur à mon malheur égal,
» Non, quand même en ce jour un message fatal
» M'instruirait que la parque a frappé mon vieux père,
» Traînant dans son palais le poids de sa misère;
» En ce moment, peut-être, il gémit, et ses pleurs
» Redemandent le fils, objet de ses douleurs;
» Ce fils, qui doit périr sur la rive troyenne,
» Victime d'Ilion et du crime d'Hélène.
» Avec moins de chagrins j'apprendrais que la mort
» Du beau Néoptolème a terminé le sort.
» Mon cœur s'était bercé d'une orgueilleuse joie,
» Loin d'Argos j'espérais tomber seul devant Troie;
» J'espérais qu'un ami des rives de Scyros
» Aux champs Thessaliens conduisant ce héros,
» De son père envers lui déploirait la tendresse,
» Et sur le trône enfin placerait sa jeunesse.
» Hélas! Pélée est mort, ou sa longue douleur
» Fléchissant sous le poids des ans et du malheur,
» Pour descendre au séjour de la nuit éternelle,
» Attend de mon trépas la sanglante nouvelle. »

A. Bignan Fils.

Digitized by Google

ENIGME.

Toujours dans la même attitude,
Et d'exacte similitude,
Les pieds en bas, la tête en l'air,
Mon frère et moi sommes de pair;
Nous conservons la même longitude,
Nous conservons la même latitude;
Nous avons grand nombre d'enfans,
Pour les unir à nous on nous perce les flancs.
Entre mon frère et moi jamais de préséance;
Nous nous tenons à très-peu de distance;
Si nous voulions plus près nous rapprocher
Nos enfans seraient là pour nous en empêcher;
Loin d'être comme nous sur une même ligne,
Ils observent entr'eux une distance insigne.
Quoiqu'on foule aux pieds les derniers,
Et qu'on paraisse avoir pour les premiers
Bien plus d'égards; aucun d'eux ne s'expose
A montrer de l'orgueil, et c'est à juste cause:
Car tel se trouve au premier rang placé
Qui peut au dernier rang se trouver renversé.

LOGOGRIPHE.

Je suis dans l'Inde sur cinq pieds;
Le vainqueur de l'Asie est venu jusqu'à moi.
Je suis aux cieux sur quatre pieds;
Qui le voudrait n'est pas au même rang que moi.
On me respecte sur trois pieds,
Et ce respect n'est dû souvent qu'à moi.
J'ai douze enfans avec deux pieds,
Et chacun d'eux a plus d'enfans que moi.

CHARADE.

Quand mon premier roule sur mon dernier,
Arrête, ou gare la culbute;
Mais si mon tout s'abat, c'est bien une autre chûte;
Adieu la cave et le grenier.

Digitized by Google

MOTS

DE L'ÉNIGME, DE LA CHARADE ET DU LOGOGRIPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le samedi 26 juillet 1819.

Le mot de la Charade est VINAIGRE ;
Celui de l'Enigme est PLUME à écrire ;
Et celui celui du Logogriphe est JANVIER, dans lequel se trouvent : an, vie, vrai, vain, ivre. jean, en, vivre, air, jan, ver, jeu, ire.

HISTOIRE.

ELOGE HISTORIQUE DE L'ABBÉ DE L'EPÉE ; *discours qui a remporté le second prix proposé par la Société royale académique des sciences de Paris. Par M.* BAZOT, *membre de l'Athénée des Arts*, etc. (1).

CHARLES-MICHEL DE L'EPÉE, naquit à Versailles le 25 novembre 1712. Son père, architecte du roi, homme sage et éclairé, donna tous ses soins à son éducation, et lui inspira de bonne heure le goût des études solides et l'amour de toutes les vertus. Le jeune de l'Epée avait reçu, en naissant, cette heureuse pénétration, ce jugement sain, ce desir de s'instruire qui font devancer l'âge où l'on est ordinairement capable d'entreprendre pour l'avenir.

(1) Seconde édition, chez Barba, libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n°. 51, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

Destiné à suivre la carrière des sciences, on reconnut bientôt sa vocation ; et, à dix-sept ans, il aurait obtenu les premiers degrés du sacerdoce, si ses principes religieux lui eussent permis de signer une *formule* qu'on présentait à son approbation. Il se livra à l'étude des lois, et ses progrès ayant été rapides, il se fit bientôt après recevoir avocat au parlement de Paris. Revenu à son premier penchant, il renonça au barreau. L'évêque de Troyes, neveu du grand Bossuet, lui conféra les ordres sacrés, et le nomma chanoine de l'église de Troyes. Ses idées religieuses, conformes à celles du respectable Soanen, évêque de Senez, lui attirèrent l'inimitié de M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui l'interdit de ses fonctions, et lui ordonna de ne plus entendre la confession de ses jeunes élèves. Il se soumit. Ne voulant point cesser d'être utile, il se voua dès-lors à l'instruction des sourds-muets. Parvenu, à force de travail, à établir une méthode sûre, toute sa vie s'écoula à la perfectionner encore.

Il mourut, le 23 décembre 1789, à soixante-dix-sept ans. Son oraison funèbre fut prononcée, le 23 février 1790, par l'abbé Fauchet, prédicateur ordinaire du roi, en présence d'une députation de l'assemblée nationale, du maire de Paris et des représentans de la commune.

M. Bazot a divisé son éloge en deux parties. Dans la première, il nous conduit jusqu'au moment où M. l'abbé de l'Epée fut obligé de quitter l'église. Dans la seconde, il nous peint ce digne et bon ecclésiastique réunissant tous ses efforts, tous ses moyens, sacrifiant tous ses momens « à créer le langage universel de l'in-» telligence, avec lequel on peut s'entendre et commu-» niquer dans tous les idiômes de l'univers. »

Cette division est simple, et convenait au sujet. Mais c'était la moins grande des difficultés à vaincre. Il en existait une, qui existe encore, malgré le travail de M. Bazot : c'était de s'élever à la hauteur des travaux de M. l'abbé de l'Epée. Ce n'est pas que l'auteur ne

Digitized by Google

mérite aucun encouragement; mais son style ressemble à celui d'un jeune homme sorti récemment du collége, ou à celui d'un homme très-pressé d'achever ce qu'il a commencé: il n'est ni châtié ni correct. L'éloge, lorsqu'il est bien senti et qu'on est plein de son objet, doit être écrit sur un ton vif, animé; les expressions doivent être choisies, grandes; il faut de l'expansion; il faut s'identifier avec son personnage, et se lier à ses travaux: un éloge est difficile à bien faire.

Nous engagerons nos lecteurs à se procurer ce petit ouvrage; et si l'intention de l'auteur ne suffisait pas pour les y décider, nous nous empresserons de leur faire part qu'on a imprimé à la suite de cet éloge, une lettre adressée à M. Bazot, par M. Paulmier, élève et adjoint de M. l'abbé Sicard, qui se recommande à l'attention, par la nature de l'objet qui y est discuté, moins encore que par l'intérêt que M. Paulmier a su y répandre.

VIE DE POGGIO BRACCIOLINI, *Secrétaire des Papes Boniface IX, Innocent VII, Grégoire XII, etc., Prieur des Arts et Chancelier de Florence*; par M. SHEPHERT, traduit de l'anglais (1).

La révolution religieuse qui s'opéra au commencement du seizième siècle, et qu'on peut regarder comme une des plus brillantes conquêtes du génie humain, ne fut pas le produit d'une effervescence subite dans les esprits et dans les opinions, déterminée par la corruption des mœurs et l'affaiblissement des idées chrétiennes; elle fut l'ouvrage lent de la raison, faisant de nouveaux efforts pour se dégager de ce joug humiliant qui dégradait sa céleste origine, et surtout de ce sentiment

(1) Un vol. in-8°., Paris, Verdières, quai des Augustins, n°. 25, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

si vif chez l'homme de sa propre grandeur et de la haute dignité de son être; sentiment qui n'est que la lumière de la raison que les hommes peuvent voiler en passant, mais qui tôt ou tard finit par briser les enveloppes dont on ose la couvrir.

Il faut remonter plusieurs siècles en arrière à la réforme pour en découvrir la source: elle se place dans les abus de pouvoir des pontifes romains, dans cette funeste ambition des honneurs et des gloires de ce monde, à laquelle ils sacrifièrent le repos et le sang des hommes, dans cet amas de superstitions grossières, restes impurs de siècles d'idolâtrie, et dont l'empire, entretenu par eux, ne pouvait tenir contre la toute-puissance des lumières. Sans doute, puisque l'homme fut acteur dans cette mémorable révolution, il dut y apporter quelques-unes de ses passions: l'amour de la nouveauté, des desirs orgueilleux d'indépendance et de liberté; tout cela fut développé et mis en mouvement par des causes étrangères, et placées loin de lui.

Un homme se rencontra sur le trône de St.-Pierre, dont l'effrayante domination prépara et hâta le soulèvement de l'opinion contre la cour de Rome. Il fut donné à ce pontife, pendant près d'un quart de siècle, d'humilier les rois, de briser les diadêmes, d'ôter, dans sa colère, ou de distribuer les couronnes. S'il fut resté plus long-temps sur la terre, il eut fait sa proie de l'univers entier. Son passage laissa dans les esprits des semences de haîne qui, transmises de générations en générations, n'attendaient pour être fécondées que la voix d'un de ces êtres que la nature envoie à de longs intervalles pour changer la face du monde.

Quelques-uns des successeurs de Grégoire VII, par leurs déportemens, et les fureurs de leur despotisme, amenèrent de nouvelles haînes contre le Saint-Siège, et accrurent les dispositions hostiles de l'opinion du moment. Le christianisme avait rendu la liberté à l'homme, ils tentèrent de le rejeter dans l'esclavage: les peuples et les monarques n'étaient que des vassaux qu'ils au-

Digitized by Google

raient voulu dépouiller à leur gré. Quiconque résistait à leurs exactions était frappé de foudre et d'anathèmes; mais le ciel s'ouvrait à qui avait assez d'or pour acheter les indulgences qu'ils faisaient publier par toute la terre. Un moine, chargé de ce trafic honteux, annonça, chose horrible! qu'il avait le pouvoir de remettre tous les péchés, *eut-on même violé la mère de Dieu*. Ce serait outrager le christianisme que de l'accuser de ces folies, et l'équité, que d'en rendre coupables tous les pontifes romains.

La raison s'indignait, mais en silence; personne n'osait à haute voix révéler des iniquités commises si ouvertement. A peine quelques hommes plus hardis avaient-ils le courage d'appeler à un concile national de ces abus monstrueux; c'était le vœu de ce qu'il y avait de plus grand en sciences et en vertus, d'un Laugenstein de Hesse, d'un d'Ailly, d'un Gerson.

Le schisme qui eut lieu en Occident, à la fin du quinzième siècle, parut devoir devancer l'époque d'une réforme désirée par tous ceux en qui n'était point altérée la pureté primitive du christianisme. Un concile s'était assemblé à Constance, pour pacifier l'Eglise: les princes de la terre, les universités des divers royaumes, avaient cru l'instant propice pour envoyer des députés à cette assemblée du monde chrétien, chargés de demander une réforme dans les chefs et les membres de l'Eglise catholique. Poggio parle de trois cents cardinaux, de cinq cents prélats qui assistèrent à cette grande réunion; mais tout le spectacle qu'ils donnèrent au monde et à Dieu, fut le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague!

C'est un problême historique qu'environnent beaucoup de difficultés et de mystères, si Jean Huss, en paraissant au concile, fut la victime de son imprudente confiance ou de la perfidie de son prince. L'auteur de la vie de Poggio penche pour cette dernière opinion, et de fervens catholiques la partagent avec lui. M. Jondot, dans un article biographique sur cet hérésiarque,

Digitized by Google

soutient au contraire qu'il vint à Constance sans sauf-conduit ; et l'argument le plus fort dont il appuie son sentiment, est une lettre où Huss dit de lui : *Venimus sine salvo conductu ;* mais presque tous les critiques lisent *papæ* après *conductu ;* et ce n'est point là *un subterfuge de l'esprit de parti*, c'est la leçon des meilleures éditions de cette lettre. Point d'historien contemporain qui ait nié l'existence du sauf-conduit, point de voix qui se soit élevée en faveur de Sigismond, qui l'accorda, et ce silence accuse assez ce prince. Poggio ne doute pas de sa déloyauté, pas plus que de l'existence du sauf-conduit.

Poggio fut témoin du supplice de Huss et de son disciple Jérome de Prague. Rien de plus touchant que le récit qu'il nous a laissé de la mort de ce dernier.

« Jamais stoïque, dit-il, dans une de ses lettres, n'avait aussi courageusement bravé la mort. Arrivé au lieu de l'exécution, il se dépouilla lui-même de ses habits, s'agenouilla devant le poteau auquel il fut attaché avec des chaînes et des cordes mouillées. Lorsqu'on eut mis le feu au bûcher, il entonna d'une voix sonore un hymne que la fumée et les flammes purent à peine interrompre. Je n'omettrais pas ici une circonstance bien propre à montrer son âme intrépide. Le bourreau portait le feu derrière lui afin de lui en dérober la vue ; Jerôme s'en aperçut et lui dit : viens de ce côté et allume devant moi ; si j'avais craint le feu je ne serai pas ici....

» Je n'oserais prendre une décision sur la doctrine de Jérôme ; mais assurément il ne méritait pas la mort : il eut beaucoup de vertus, et on doit des larmes à son malheur.... »

Cet attendrissement que témoigne ici Poggio est bien remarquable à une époque où le fanatisme et la superstition avaient éteints dans les âmes, même élevées, toute pitié et toute indulgence. C'était le temps où les hommes puissans se faisaient un jeu d'égorger ou d'empoisonner au milieu d'un repas amical le rival

Digitized by Google

imprudent qui se remettait dans leurs mains, où un Visconti parcourait les rues de Milan, entouré de chiens énormes qu'il lançait contre ses ennemis, où un archevêque condamnait le comte Ugolino et ses enfans à mourir de faim au fond d'un cachot obscur (1).

Les écrivains de cette époque n'avaient pu échapper entièrement à l'influence du siècle. Poggio lui-même, dans une de ses lettres, traite les pères du concile de Bâle, *de chiens enragés*, *de bêtes féroces*, *qu'il faut jeter dans les flammes*; et Félix l'antipape, *de cerbère*, *de veau d'or*, *de Mahomet*, *et d'antechrist*.

Chez Bracciolini, et chez les hommes de lettres qui lui sont contemporains, ce travers d'imagination, expression d'une société dont les mœurs comme le langage ont dû être gâtés par le perpétuel spectacle des guerres dont l'Europe était alors agitée, ne doit pas affaiblir les titres qu'ils ont à nos hommages et à notre reconnaissance.

Personne peut-être ne contribua plus efficacement que Poggio à rallumer le flambeau des lettres, moins encore par ses lumières que par celles de ces génies anciens dont son héroïque patience, son zèle infatigable pour la science, lui firent découvrir les immortels ouvrages. Sans lui, les institutions de Quintilien, l'oraison de Cicéron pour Cœlina, Valerius Flaccus, Diodore de Sicile, etc., seraient peut-être inconnus au monde savant. Les écrits de ces hommes, qu'on lit avec d'autant plus d'activité qu'on les croyait perdus à jamais, durent exercer une salutaire influence sur les développemens de l'esprit.

Il est peu d'hommes aussi qui aient assisté à de plus grands spectacles, et c'est sans doute là la cause de cette hauteur d'expressions et de pensées qu'on remarque dans ses écrits. Il vit le grand schisme d'Occident, les querelles sanglantes des papes d'Avignon et de Rome, la fin tragique de Jean Huss et de Jérôme de Prague,

(1) Muller, Histoire universelle.

Digitized by Google

les troubles de Naples, la guerre des Hussites, la proscription de Côme, la déposition de Vinceslas, la révolte du duc de Glocester contre Richard II d'Angleterre. La plupart de ces faits, racontés par l'écrivain anglais, forment un tableau aussi brillant que varié, qu'il a mêlé, avec beaucoup d'art, au récit de la vie de Poggio. Ce n'est ni un simple narrateur, ni un froid biographe; il recherche et détermine les causes des évènemens, leur assigne même de nouvelles solutions, d'après des résistances et des combinaisons qu'ils auraient pu éprouver; et ses hypothèses, si elles ne sont pas toujours profondes, sont extrêmement ingénieuses. Nous devons donc quelque reconnaissance à l'homme de lettres qui a fait passer dans notre langue l'ouvrage de l'historien anglais, et ce dernier lui en doit assurément beaucoup, pour la fidélité et l'élégance avec lesquelles il a rendu ses pensées. AUDIN.

HISTOIRE *des Missionnaires dans le midi de la France, en* 1819, ou *Lettres d'un marin à un hussard* (1).

LE dix-huitième siècle avait vu la destruction des jésuites, de cette corporation dévouée aux papes, et qui, en pervertissant la jeunesse, menaçait le trône des souverains de l'un et de l'autre hémisphère. Qui aurait pensé que, dans le dix-neuvième siècle, cette horde hideuse serait réhabilitée, qu'elle reparaîtrait, et que ses membres se feraient appeler les *Pères de la Foi?*

C'est une chose digne de remarque, de voir que la France renferme un nombre considérable de maisons

(1) Première partie, un vol. in-8°., orné d'une gravure enluminée. Prix, 2 fr. 50 c. A Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

peuplées de lazaristes, de cordeliers, de pères de la Trappe, de jésuites, etc.; d'ursulines, bénédictines, visitandines, et autres pieux fainéans qui s'engraissent aux dépens du peuple, qui brouillent les familles, s'emparent de l'éducation, et se font donner des legs considérables dans les testamens (1).

Que font ces gens sans mission, qui, sous le nom de missionnaires, parcourent les départemens, la torche du fanatisme à la main? Ils ont abusé de la crédulité des faibles; ils ont semé de toutes parts le désordre, le trouble et les dissensions; ils ont enlevé la confiance du sein des familles, ils ont rompu les liens qui les unissaient. Ce vagabondage, d'une espèce nouvelle, peut trouver des appuis!

Le calviniste, le luthérien, l'israélite, honoraient librement la divinité. On voyait le curé constitutionnel et le prêtre assermenté desservir le maître-autel. Les acquéreurs de biens nationaux vivaient sans remords; et des époux, unis seulement par le maire, se croyaient légitimement mariés. Tout cela était trop scandaleux aux yeux de ces missionnaires, pour durer plus longtemps. Et vîte, vîte, des cérémonies extérieures du culte; des représentations de ces parades publiques, appelées processions; des suisses en grand beaudrier, des gendarmes, des gardes nationaux, de la troupe de ligne, des tambours, de la musique. Comment avez-vous trouvé notre cérémonie d'hier, disait un missionnaire à une dévote, sa pénitente? Très-belle, mon père; aussi ai-je envoyé cinquante louis à votre supérieur. — Ange de Dieu! nous parlerons toujours de

(1) Le dernier curé de la paroisse Sainte-Marguerite à Paris, qui jouissait de 25 à 30,000 fr. de rente, a laissé tout son bien aux lazaristes; et son malheureux frère, auquel il devait la vie pour l'avoir recueilli et caché pendant les momens désastreux de la révolution, qui lui avait fourni tous les secours dont il pouvait avoir besoin, eh bien! ce frère a été compris dans le testament pour une rente viagère de 800 fr., et chose incroyable, c'est qu'il a eu beaucoup de peine pour obtenir son contrat.

Digitized by Google

vous dans nos prières. Mais nous éprouvons encore des besoins, nous avons des pauvres. — Puisqu'il en est ainsi, je double la somme. — Ah! ma chère sœur, je vous accorde deux ans d'indulgence.

Connaissez-vous l'abbé de Rauzan, maître des cérémonies et chef de la mission de Bayonne? En ouvrant le *Dictionnaire des Girouettes*, vous y lirez que ce digne abbé a juré d'être chapelain du souverain qui régnera en France. Chapelain de la maison de l'ex-empereur, il priait pour Napoléon lorsque ce dernier était en guerre ouverte avec le pape. Les prières de cet abbé doivent avoir changé d'objet, puisqu'il s'est fait nommer chapelain par quartier du roi. On assure, au surplus, que pour l'art de retourner les phrases suivant les circonstances, il vaut un sénateur. On ajoute même qu'il disputerait la palme à M. le marquis de Fontanes, fabricant des discours prononcés par Napoléon.

A l'arrivée des *zélés serviteurs de Dieu* (c'est le nom que se donnent MM. les missionnaires), on sonne les cloches. Les autorités civiles et militaires, le clergé, les jeunes filles vont à leur rencontre. On les conduit dans la plus belle maison de la ville. On a eu soin d'y envoyer les meilleures cuisinières, les mets les plus délicats, les vins les plus exquis. Chacun se dispute l'honneur de fournir l'argenterie, la batterie de cuisine et les meubles, qui, par la beauté des formes, semblent plutôt être destinés au boudoir d'une jolie femme, qu'à la cellule d'un pauvre anachorète.

Les secours distribués chaque mois aux indigens, prennent une autre direction. Une liste de souscription est ouverte, et aussitôt remplie de signatures. Aussi sacs d'écus d'abonder chez *les zélés serviteurs*. Qui dès-lors ne prendrait goût au métier?

Afin de séparer les hommes des femmes, les missionnaires de Bayonne établirent une cloison, laquelle traversait l'église dans toute sa longueur, et désignèrent à chaque sexe une porte différente. On dressa aux portes de l'église des petites boutiques où ces bons

Digitized by Google

pères font vendre, à leur profit, des chapelets, des croix, des scapulaires, des estampes, des médailles, des formulaires et des cantiques. Ils ont oublié, sans doute, que le fils de Dieu avait chassé les vendeurs du temple. Pour ceux-là, c'étaient des israélites. Mais comme nos missionnaires « ne cessent de répéter qu'ils ont reçu une procuration de Jésus-Christ, il s'en suit qu'ils font de Dieu un marchand en gros, dont ils sont les commis voyageurs. »

Voici un trait, parmi tous ceux que renferme l'histoire des missionnaires, qui fera connaître l'amabilité, la douceur, la politesse et l'esprit de charité qui distingue ces bons pères. « M. Bertrand, négociant d'un certain âge, homme estimable sous tous les rapports, attendait sa femme et ses filles à la porte de l'église. M. de Ranzan s'imagine qu'il s'est posté là pour lorgner les demoiselles. Il l'apostrophe avec violence à plusieurs reprises, de le faire prendre par la garde. En vain M. Bertrand proteste de son innocence ; en vain sa femme et ses filles sortant en même temps de l'église, intercèdent en sa faveur... M. l'abbé est inexorable. Il repousse le chanoine Borda lui-même, qui joignait ses prières à celles de ses dames. On dit que l'autorité n'a pu réussir à arranger cette affaire, et que M. Bertrand est décidé à porter plainte à Paris. »

Les missionnaires ne commencent jamais ce qu'ils appellent leurs exercices, et que je nommerai leurs farces, sans, au préalable, faire une procession. Les enfans ont toujours aimé à *jouer à la chapelle*, et nos bons pères gagnent trop d'argent à ce métier, pour ne pas le trouver délicieux. Sans peine, sans travail, sans contention d'esprit, l'argent pleut chez eux. Une table délicatement servie, une cave bien garnie, les plus jolies femmes.... Combien ils sont à plaindre!

Voici l'ordre d'une procession. La marche est ouverte par un double peloton de soldats et de gendarmes. Vient ensuite une riche bannière portée par trois jolies personnes : derrière elles est un essaim de jeunes beau-

Digitized by Google

tés, dont les chants agréables célébrent l'Eternel sur les airs : *La république nous appelle; allons danser sous ces ormeaux; des folies d'Espagne; il faut des époux assortis*, et autres de ce genre. La croix est suivie des étudians du séminaire, des prêtres de chaque paroisse, des suisses, bedaux, et autres gens de pareille farine. Enfin viennent les missionnaires, puis l'évêque, revêtu de ses habillemens pontificaux. Le cortége, qui marche entre deux rangs de vieilles moustaches de la garnison, se termine par un double peloton de soldats et de gendarmes.

On doit bien s'attendre à ce que les *zélés serviteurs* prononcent quelques sermons. Ils en débitent trois par jour, et je vais en indiquer la recette, dans l'intérêt des missions futures :

Style lourd et diffus ; beaucoup de fiel dans le discours et de morgue dans les discussions ; expressions triviales, phrases entortillées, et surtout force idées ridicules. En parlant de Jean-Jacques et de Voltaire, traiter l'un de *pauvre* et l'autre de *misérable ;* cela est absolument de rigueur. En même temps saisir l'à-propos pour demander un auto-da-fé de leurs ouvrages. Afin d'attendrir l'auditoire, il est nécessaire de répandre quelques larmes sur ce bon temps où l'on brûlait les philosophes, et de regretter qu'il ne soit pas encore revenu, de même que la très-sainte inquisition. Affirmer que les époux mariés seulement par un maire, ne sont point mariés, que les femmes sont des concubines, et les enfans déclarés illégitimes. Tonner, menacer de la damnation éternelle l'acquéreur de biens nationaux qui a refusé de les restituer à leur ancien propriétaire. Parler des crimes de la révolution, de la perversité et de l'irréligion du siècle. Proscrire l'enseignement mutuel; vanter les grâces, la tournure des ignorantins et la bonne tenue de leurs écoles. Il faut encore parler de gouvernement paternel, de dynastie légitime, de serment, de loi, d'amour de la patrie, de haine à tout ce qui peut rappeler le règne de l'usurpateur. On

Digitized by Google

est véritablement édifié de voir l'abbé de Rauzan, jadis chapelain impérial, user de pareilles ressources. Ne penserait-on pas qu'en fait de dynastie légitime et de l'inviolabilité des sermens, M. l'abbé en parle comme un sourd de la musique ou un aveugle des couleurs? On doit présumer qu'il est très-fort en théorie.

On jugera de l'effet du sermon, par le nombre de juifs ou de protestans qui viendront demander le baptême, ou plutôt de l'argent; par celui des soldats qui communieront; enfin le succès sera complet, si l'on y joint le miracle du diable expulsé d'un corps virginal, et l'élévation d'un bûcher pour les Œuvres de Voltaire et de Rousseau.

Un aspirant de marine assistait à ce verbiage, que l'abbé Rauzan appelle *sermon*. Peu touché de l'éloquence du prédicateur impérial, royal et missionnaire, il s'endormit profondément. Dormir au sermon.... Eh pourquoi pas?

> . . . . . Jamais un honnête homme,
> Pour la gloire de Dieu, n'a craint de faire un somme;
> Ce n'est pas pour veiller qu'on se rend au sermon.

Persuadés de cette vérité, les missionnaires ont la précaution de charger l'un d'entr'eux, ancien militaire, de faire des rondes dans l'église, pour éveiller les dormeurs. Celui-ci arrive au marin, et le secouant avec violence, il l'apostrophe d'un ton auquel un officier français n'est point accoutumé. « Il l'appelle excommunié, disciple de Voltaire, suppôt de l'ange des ténèbres; et termine cette virulente philippique par lui dire qu'il est ancien officier, et qu'il saura lui donner satisfaction de ses injures. Le marin lui serre la main, et lui demande où il pourra le joindre. A l'église, répond le *zélé serviteur*, à l'église; je vous y attends demain dans la matinée. N'y manquez pas. — Non, à demain. »

Le marin, suivi d'un témoin, se rend à l'église à l'heure désignée. Quelle est son indignation, de voir le missionnaire en chaire, et de l'entendre interrompre tout-à-coup le fil de son discours, pour s'écrier: « Vous

Digitized by Google

» croyiez sans doute, mes très-chers frères, que j'étais » mort à la suite de la dispute qne j'avais eue hier au » soir avec cet officier de marine. Non, mes frères ; » non, je l'attends.... au tribunal de la pénitence. »

Les intrigans connus sous la dénomination de missionnaires, de défenseurs de la foi, de zélés défenseurs, ne s'arrêtent point dans les campagnes ; il n'y aurait point d'argent à gagner ; au lieu que les villes, indépendamment des provisions de bouche, présentent toujours l'espoir d'une moisson abondante. Par exemple, le produit des chaises, lors de leur séjour à Bayonne, leur rapportait, à six sous pour les trois exercices, plus de 900. francs par jour, et en moins de deux mois ils s'étaient procuré, par ce moyen, la somme de 45,000 fr. Je ne parle pas des cantiques qu'ils vendaient à des gens qui ne savaient pas lire, ni des chapelets qu'ils forçaient des malheureux d'acheter, quoiqu'ils eussent à peine de quoi subsister.

On conçoit à peu près le besoin d'une mission pour aller convertir les Algonquins, les Esquimaux, les Iroquois, les Chactas, les Chiruguagues, et autres sauvages ; mais, nouveaux pasteurs, aller dans des villes qui s'honorent d'un clergé recommandable, présidé par des prélats éminemment distingués par leur piété et leur bienfaisance, c'est ce qui ne peut se concevoir.

Il m'est impossible de rapporter toutes les infamies, toutes les turpitudes, les abus de pouvoir, les actes arbitraires commis par les cinq à six cuistres se disant missionnaires. Je renvoie à l'ouvrage même dont on ne saurait trop recommander la lecture aux citoyens de toutes les classes, et particulièrement à ceux qui habitent les départemens. C'est le meilleur moyen à employer pour les prémunir contre les jongleries de ces charlatans en soutanne.

Les huit lettres que nous annonçons contiennent l'histoire de la mission de Bayonne ; elles forment la première partie de cet ouvrage. La seconde contiendra

Digitized by Google

le récit des farces exécutées par les deux troupes qui ont dressé leurs batteries dans le Languedoc et la Provence. Nous ne doutons pas que cet ouvrage ait un grand succès.

Veut-on des preuves matérielles du danger qu'il y a de laisser agir librement ces vagabonds qui s'appellent *les Pères de la foi*, ces missionnaires sans mission, des jésuites enfin? le fait suivant les fournira aux plus incrédules.

L'abbé François, missionnaire du séminaire de Montrouge, en fonction au Bourg-la-Reine, canton de Sceaux, refusa, dans le courant du mois passé, de marier la fille du sieur Rousseleau, chantre ou serpent de l'église du lieu. L'abbé donnait pour raison de son refus, 1°. que dans un jour de noces on faisait gras; 2°. que le jour choisi par les époux était un samedi, jour maigre; 3°. que sa *moralité* ne pouvait lui permettre d'exercer son ministère, et par conséquent de donner lieu à enfreindre les lois de la religion. Après un assez long colloque, on abandonna cet imbécille de missionnaire. Le curé de Fontenay fut appelé, et dès son arrivée, en présence même du caffard, le vénérable pasteur administra le sacrement de mariage aux deux époux.

A la même époque, et je parle du mois passé, ce même abbé François était chargé de la direction des enfans qui devaient faire ou renouveler leur première communion, le 27 juin. Dans cette auguste cérémonie, le missionnaire se comporta d'une manière tellement indécente, que les enfans se plaignirent à leurs parens, et refusèrent de retourner vers cet homme. Madame Godemer, maîtresse de pension, avait mis ses élèves sous la direction de ce fougueux père de la foi. Indignée de la conduite qu'il avait tenue, cette dame s'est rendue au chapitre métropolitain de Paris, et a porté sa plainte au nom des parens. D'après la décision des vicaires-généraux, le jésuite missionnaire a été rappelé

Digitized by Google

de suite, et la première communion a été administrée par le curé de Chevilly.

On assure que le misérable auteur de tout ce scandale a été renvoyé dans une autre commune. Cet homme, qui paraît incorrigible, renouvellera sans doute ses farces, et l'auteur de cet ouvrage ne manquera pas d'en faire part au public.

GOUJON fils.

LITTÉRATURE.

VOLTAIRE JUGÉ PAR LES FAITS; *brochure in* 8°. *de* 72 *pages, avec cette épigraphe, tirée de la page* 54 : Les erreurs finissent et, avec elles, les réputations qui n'ont pas eu d'autres bases (1).

JUSQU'A l'époque de la dernière loi, sur la liberté de la presse, il est souvent arrivé que, même après avoir permis la publication d'un ouvrage, les vénérables inquisiteurs de la pensée en entravaient la circulation, soit en défendant aux journaux de le mentionner, soit en l'arrêtant à la poste, ou bien en presrcivant aux préfets des dispositions locales pour l'étouffer, à son apparition, dans les départemens. Un ci-devant employé de la ci-devant police générale nous a montré un rapport au ministre, sur une brochure déposée, où l'on concluait à la mise en jugement de l'auteur; on faisait néanmoins observer qu'il pouvait en résulter un éclat scandaleux; et, dans le cas où cette considération déterminerait son excellence à laisser paraître le livre, on promettait de prendre, pour paralyser son succès, *les*

(1) A Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7, et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal. Prix, 2 fr.

Digitized by Google

mesures ordinaires. Il y a eu en effet, beaucoup de paralysies produites par l'application des *mesures ordinaires*. Tel écrivain leur doit d'être mort-né, tel autre de n'avoir vécu, comme la reine des fleurs, que l'espace d'un matin. Celui-ci se serait enorgueilli d'un succès de vogue, il n'a compté qu'un succès d'estime; celui-là, qui marcherait l'égal d'un rédacteur de la *Minerve*, n'aperçoit, au-dessous de lui, que l'imperceptible M. de *Lourdoueix* à travers *les mesures ordinaires* et même extraordinaires; on a vu, pourtant, plus d'un écrit faire route et atteindre son but; celui que je rapelle est du nombre. Il fut aidé, j'en conviens, par la *Gazette de France* qui eut l'attention de lui décerner de grosses injures, et par le *Constitutionnel* qui n'en acheva pas l'éloge, je dirai pourquoi. Dans sa feuille du 29 avril 1817, ce journal s'exprimait ainsi :

« L'auteur de *Voltaire jugé* a les deux premières qualités de tout homme qui veut défendre une cause, la bonne foi et le zèle. Il y joint le talent et un attachement pour Voltaire, qui a toute la chaleur d'une passion, sans en avoir l'aveuglement. Convaincu de tout le mépris que son héros avait pour l'exagération, et ce qu'on appelle les phrases, il ne fait pas de la prose poétique, sur l'auteur de tant d'ouvrages, marqués au coin de la saine raison et du goût. Il ne se répand pas en éloges magnifiques; il ne déploie pas le luxe et l'abondance stérile d'un jeune homme qui veut remporter un prix d'académie. Il se contente de rappeler les actions de Voltaire; il expose à nos yeux la vie de cet homme célèbre, et y trouve d'irrésistibles argumens contre la calomnie. . . . . .

« . . . . Entraînés par l'ascendant et le charme du sujet, nous n'avons fait qu'annoncer la brochure intéressante que nous voulions recommander à l'attention publique et qui doit devenir le *vade mecum* des amis de Voltaire. Dans un second article, nous rappelerons, rapidement, les diverses époques de la vie du philosophe, et nous paierons un juste tribut d'éloges à

Digitized by Google

l'esprit et à la verve de son véridique apologiste. «

Ce second article ne parut pas ; on défendit d'en publier encore un, à moins qu'il ne fût d'une extrême insignifiance. L'estimable rédacteur, M. *F. Tissot*, aima mieux se taire et fit bien ; mais le public s'expliqua la cause de son silence ; la brochure se vendit. Le titre qu'elle porte en annonce, clairement, la marche et l'objet. Voici comment elle débute :

« A dater du fameux 18 brumaire, l'écrivain français que l'Europe admira pendant un siècle, descendit, comme poëte tragique, au niveau de *Dubelloi*. Comme moraliste, historien, critique et romancier, sa dégradation fut plus ignominieuse encore. Attaché tous les matins au pilori d'un feuilleton, il y recevait, tantôt les apostrophes du mépris, tantôt les stigmates de l'opprobre. Et quel était l'exécuteur de ses hautes œuvres ? Un ex-abbé de cinique mémoire, un sycophante percé à jour. Sa bassesse et sa vénalité pouvaient d'autant moins se dissimuler, qu'il lui fallait, pour exercer son emploi, l'autorisation, si ce n'est l'ordre exprès du consul. On me dispensera, sans doute, d'expliquer l'intérêt du dernier, dans cette association d'infâmies ; déshonorer les pensées et les sentimens généreux, en déshonorant ceux qui les professent, c'est l'A B C des tyrans. Poëtes, prosateurs, assurés de la volonté du maître s'empressèrent d'offrir chacun leur holocauste, et de peur que le dix-huitième siècle ne fournit pas assez de victimes, on en chercha bien plus loin. M. *Fievée* fit son affaire de Tacite, et l'entreprit ; j'ignore quel misérable scrupule ne lui permit pas de l'achever. J'ignore, aussi, comment ce Voltaire, complétement disloqué, dans les mains du lévite, a pu survivre à sa dislocation, au point de rendre nécessaire que Joseph-Hercule *Berchoux*, vint ensuite l'attérer de sa massue. O prodige ! il respirait, même après les coups de massue, et, pour l'anéantir, il n'a fallu rien moins que la pieuse intervention de MM. les vicaires-généraux du siége de Paris. Mais, par où le panagériste d'Henri IV,

Digitized by Google

s'attira-t-il donc un traitement si malhonnête, de la part de *si honnêtes-gens ?* Ne me dites pas que vous le savez ; j'écris pour ceux qui ne l'ont jamais su ou qui l'ont oublié. Que le demi-quart de tous ceux-là me lisent, j'aurai plus de lecteurs que n'en ont eu Joseph-Hercule *Berchoux* et les faiseurs de mandemens. » (1)

En s'imposant l'obligation de faire ressortir l'apologie de Voltaire, des faits mêmes de sa vie ; l'auteur de la brochure a procédé comme un juge impartial ; il a trouvé dans les actions de l'homme, la justification de l'écrivain. Les ennemis du philosophe de Ferney l'ont accusé : ils l'accusent encore des vices les plus odieux. Son défenseur leur prouve qu'il posséda, précisément, les vertus opposées à ces vices, et sa preuve achevée, il s'écrie, avec ce ton de confiance qui suppose une conviction profonde :

« Le voilà donc cet homme à qui *la corruption de son cœur ne permit jamais de garder en rien une juste mesure !* (Expressions de M. Saint-Victor dans le journal de l'Empire) On a vu comme il haissait sa patrie, l'écrivain qui, privé de la liberté par un acte arbitraire, puni, sans être coupable, célébrait, au fond de sa prison, le plus grand de nos rois ; comme s'il était incapable d'amitié, le philosophe qui s'attacha des amis si dévoués et conserva, jusqu'au tombeau, tous ceux de sa jeunesse ; comme il s'encrouta d'avarice, celui qui ne recevait aucun émolument de ses ouvrages, qui prodiguait sa fortune aux malheureux, que l'ingratitude ne découragea point, et dont le luxe consistait à créer des ateliers, à fonder des colonies ; comme il était insensible aux disgrâces, soit publiques, soit particulières, celui qui, pour y mettre un terme, compromit, tant de fois, son repos et sa sûreté ; comme, enfin, il vécut de discordes, celui que ses zoïles, ses calomniateurs, accablèrent d'outrages, avant d'éprouver sa vengeance. »

(1) M. Berchoux est auteur d'un poëme plattement ridicule, intitulé: *Voltaire* ou *le Triomphe de la philosophie.*

Digitized by Google

Sans contester au plan suivi dans la brochure, d'être le plus simple et le plus convenable, j'en ferai remarquer un inconvénient grave; c'est de reproduire, inévitablement, des faits que personne n'ignore. L'auteur ne pouvait pas se le dissimuler; il l'avoue lui-même vers la fin du morceau par lequel il débute, et que j'ai rapporté. Peut-être aurait-il dû s'en tenir à grouper les faits principaux, dans un sommaire rapide, et réserver les détails pour les circonstances moins connues de la vie de son héros. Au surplus, je conviens qu'il a su rajeunir la plupart de ces faits, par l'originalité des cadres. Tel est, par exemple, l'ingénieux tableau des savans, des beaux-esprits, des philosophes, à la cour du roi de Prusse. Telle est, encore, l'évocation de Voltaire, sortant du tombeau, paraissant devant ses juges rassemblés, et leur révélant la cause de cette haine du catholicisme qui fut la passion, le besoin de son âme. Ici, l'auteur nous semble avoir poussé la hardiesse jusqu'à l'audace, et l'audace jusqu'à la témérité, si l'on observe que sa production parut, il y a plus de deux ans. Voltaire lui-même n'aurait pas désavoué le langage qu'on lui fait tenir et que ses écrits justifient. Ce passage est, véritablement, remarquable, par la vigueur du style et du raisonnement. La brochure est terminée par un apologue dédié à M. Joseph-Hercule *Berchoux*, qui, je crois, se serait bien passé de cet hommage. L'apologue est long, trop long; mais il étincelle de vers heureux, de saillies piquantes; c'est une apothéose de Voltaire dont le plus ignoble des quadrupèdes a voulu renverser la statue. Avant de l'essayer, le hargneux baudet s'exprime de la sorte :

Je te vois, lui dit-il, philosophe cynique,
Destructeur des abus, ennemi de l'erreur !
C'est toi qui, contre nous, déployant ta fureur,
Osas nous enlever notre héritage antique !
De quel droit l'as-tu fait ? à quel propos ? réponds,
Pourquoi semer du blé où croissent les chardons,
Et de ce vaste champ qu'ils tenaient de leurs pères

Digitized by Google

Exiler mes ayeux, mes amis et mes frères ?
Aujourd'hui que d'un peuple orgueilleux et têtu,
Grâces à tes conseils, le froid mépris remplace
Le tribut de respect et d'amour qui m'est dû,
Te voilà, n'est-ce pas, bien plus gras, plus dodu ?
Monstre, je punirai ta sacrilége audace.

Son apostrophe achevée, l'animal se met à l'œuvre; il ne parvient pas même à écorner le piédestal de la statue, et, du haut du tertre où la reconnaissance publique l'a placé, il tombe, il roule dans une mare qui devient son tombeau.

Passans, ne pleurez pas ce vilain personnage.
De quiconque l'imite, âne, singe ou cheval,
Comme à sottise égale il faut un prix égal,
Puisse toujours ainsi se terminer l'histoire.
Des talens, des vertus insulter la mémoire,
C'est à la fois, un trait brutal
Et la plus haute des folies;
Grichoux finit dans le canal,
Ce furent là, ses gémonies.

Je crois, comme le rédacteur du *Constitutionnel*, que cet intéressant ouvrage de M. *Lebrun-Tossa* doit être le *vade mecum* des amis de Voltaire. Pour ceux qui possèdent une des éditions de notre philosophe, il sera la pièce justificative de leur attachement à l'écrivain des temps modernes qui fut, sans contredit, le plus éminemment utile. O. V.

Mémoires *pour servir à la vie d'un homme célèbre, par M. M.....* (1)

Que Clio prenne ses pinceaux et trace à grands traits le tableau des évènemens extraordinaires qui ont illustré ces derniers temps; qu'elle montre les différens ac-

(1) 2 vol. in-8°., à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7. Prix, 9 fr. et 12 fr. par la poste.

Digitized by Google

teurs du théâtre politique, luttans, tour-à-tour, dans les champs de la guerre et dans ceux de la diplomatie; qu'elle se prépare à révéler les secrets des souverains, mais qu'elle réserve le fruit de son travail pour nos descendans. La génération présente n'est pas à même de profiter des leçons de sa propre histoire.

L'histoire, a-t-on dit, est un roman convenu; flatterie et satyre, voilà les deux pivots sur lesquels roulent tous les faits historiques dont les sujets ont presque toujours un fonds de vérité, mais qu'on altère lorsqu'on écrit l'histoire contemporaine. Les uns élèvent les rois aux dépens des peuples; les autres placent les peuples beaucoup trop au-dessus des rois. Il faut repousser toute exagération : être vrai ou se taire.

L'édition entière a été épuisée avec une rapidité surprenante, ce qui prouve que l'auteur ne s'est pas trompé, lorsque, rassemblant les faits anecdotiques qui concernent l'*homme*, que tous les partis s'accordent à nommer *extraordinaire*, il a cru qu'il pourrait exciter l'intérêt de tous les partis.

Il considère successivement Napoléon dans sa vie privée, dans l'intérieur de sa Cour, et enfin dans son exil à Sainte-Hélène. On trouve, dans le second volume, des détails curieux sur S. A. I. l'archiduchesse Marie-Louise, sur le jeune duc de Reichstedt, et sur le prisonnier de Sainte-Hélène. On y remarque aussi la pétition de Las-Casas adressée, en faveur de son maître, au parlement d'Angleterre.

Depuis trente ans, toutes nos histoires sont mensongères, les faits y sont accumulés; mais l'influence des gouvernemens du jour s'y fait constamment sentir.

L'historien, plus tard, devra être doué d'une perspicacité extrême pour rétablir les évènemens tels qu'ils se sont passés, et donner, à chacun des hommes qui ont figuré dans notre tableau politique, la physionomie qui lui appartient. Il devra compulser aussi ces recueils d'anecdotes qui n'ont jamais lassé, malgré leur nombre,

Digitized by Google

l'avidité des curieux politiques. Celui que nous annonçons aujourd'hui lui en fournira beaucoup.

M. M..... a consulté un grand nombre d'ouvrages; ceux de M. de Pradt n'ont pas été épargnés. Il y a pris mot à mot les détails relatifs à l'arrivée de Napoléon à Warsovie, lors de son retour de Moscow, et un passage injurieux à M. le comte Matuschewitz, ministre des finances du grand duché, d'où il résulterait que ce ministre, un des hommes les plus éclairés de la Pologne, aurait été obligé d'emprunter la plume de *Monseigneur* pour composer une harangue au fameux général. C'est-là une de ces forfanteries si familières à M. de Pradt. M. de Matuschewitz n'avait pas plus besoin de M. l'archevêque de Malines pour rendre compte des affaires de son ministère, que M. l'archevêque n'aurait eu besoin de M. le ministre des finances du grand duché pour administrer la confirmation. Il est vrai que M. l'ambassadeur se mêlait par fois de finances. En voici la preuve : Napoléon, après l'invasion de la Lithuanie, prit la mesure extrême de mettre en circulation une grande quantité de billets de banque russes contrefaits, afin de discréditer ce papier. La livraison fut expédiée par un courrier extraordinaire à M. l'ambassadeur, qui chargea un M. Franckel, banquier à Warsovie, de se rendre à Wilna, et d'y solder avec cette étrange monnaie une fourniture de chevaux pour les nouveaux régimens et l'artillerie. M. Franckel, qui n'était pas dans la confidence, se trouva dans le plus grand embarras. Sur le point d'être arrêté, il fut obligé de se soustraire par la fuite, et de venir se réfugier sous la protection du complaisant prélat. M. de Pradt n'a pas dit un mot de cette aventure dans son livre de l'ambassade à Warsovie.

Tout ce qui est relatif à la fameuse entrevue de Napoléon avec Monseigneur, est sans doute fort plaisant; mais un témoin oculaire de cette entrevue, l'auteur de cet article, assure que M. l'archevêque a fait beaucoup de frais d'imagination dans la rédaction de cette partie

Digitized by Google

de son histoire. Il ne conçoit pas comment Monseigneur ne s'est pas rappelé une sortie violente de l'ex-empereur, qui reprocha à M. l'ambassadeur d'avoir, entr'autres mesures fausses, empêché la mise en état de défense de la forteresse de *Modlin*, et de s'être mêlé d'administration militaire, à laquelle il ne comprenait rien. Il croit avoir entendu prononcer le mot de *brouillon;* et il ne doute pas que si le souverain n'a pas traité, dans cette occasion, son ambassadeur comme il traitait parfois ses chambellans, ce fut par respect pour la dignité épiscopale. Mais M. de Pradt fut disgracié, et remit, le lendemain même, le porte-feuille de l'ambassade à M. Bignon.... *Inde ira.*

Pour donner une idée de cet ouvrage, nous allons citer un passage relatif au prince de Canino (*Lucien Bonaparte*). « Lucien, né fier et indépendant, ne voulut jamais se plier aux caprices de Napoléon. Quelque temps avant leur rupture définitive, celui-ci prétendit l'humilier, et lui reprocher, d'une manière un peu forte, certaines faiblesses qui sont le partage d'une âme sensible. Napoléon, qui voulait que toute sa famille pliât sous sa volonté de fer, eût désiré que Lucien portât la même dureté au sein de la sienne. Ces reproches irritèrent Lucien : — Monsieur, lui dit-il dans la chaleur de son ressentiment, quelle que soit la supériorité que le hasard, autant que les talens, vous ait donné sur vos proches, il n'est pas décent de la leur faire sentir à tout moment. Je suis le seul de la famille qui ne tremble pas devant vous, je le sais ; mais cette exception me fait honneur ; et pour vous prouver que je ne suis pas fait pour éprouver vos dédains, je sors à l'instant de chez vous, pour n'y plus rentrer ; mais n'oubliez pas que je suis votre aîné, et point du tout votre courtisan. — Cette sortie ferma la bouche à Napoléon, qui ne put que répondre : Je me le tiens pour dit. Néanmoins il l'envoya chercher le lendemain. »

Les Mémoires pour servir à l'histoire de la vie d'un homme célèbre, nous paraissent devoir plaire à toutes

Digitized by Google

les classes de lecteurs. Ils ont été contrefaits à l'étranger. On devait s'y attendre; tel est le sort de tous les ouvrages qui piquent vivement la curiosité.

COUPÉ DE SAINT-DONAT.

MERCURIALE.

Le 14 juillet, anniversaire du jour glorieux où la nation française reconquit ses droits, a été choisi pour transporter les reliques de Nicolas Boileau-Despreaux. Enterré dans l'église basse de la Sainte-Chapelle du Palais, ses restes furent transférés au Musée des Monumens français. Ils viennent d'être enlevés et conduits en l'église de Saint-Germain-des-Prés, pour y être déposés.

Des députations de l'académie française, de l'académie des inscriptions, de la société royale des antiquaires de France, de la société philotechnique, et un grand nombre de savans se sont fait un devoir d'accompagner les restes de cet homme célèbre, de ce grand poëte, surnommé, à si juste titre, le législateur du Parnasse. Avant d'enlever les cendres du grand-homme, les présidens des deux classes de l'institut ont prononcé chacun un discours.

Le maire et ses adjoints faisaient partie du cortége, et une partie de la garde nationale du X^e^. arrondissement accompagnait le convoi. Enfin, le char funèbre était escorté de sept voitures de deuil, ni plus ni moins. Quel excès de générosité et de grandeur!

Arrivé à l'église, le clergé a fait les prières d'usage pour l'auteur du *Lutrin*, puis on a déposé dans une capsule les reliques du Poëte, et scellé la pierre tumulaire. Les autorités ont dressé procès-verbal de cette

Digitized by Google

mince cérémonie, et tous les acteurs y ont apposé leurs signatures.

La troisième classe de l'institut a composé l'inscription suivante. Nous en sommes fâchés pour la troisième classe de l'institut : elle a manqué l'inscription pour la statue d'Henri IV; malheureusement celle-ci ne ressemble à rien, ou plutôt elle ressemble à tout. Nos lecteurs vont en juger.

Hoc sub titulo, fatis diù jactati, in omne ævum tandem compositi, jacent Nicolai Boileau-Despreaux, *Parisiensis, qui, versibus castissimis, hominum et scriptorum vitia notavit, carmine scribendi leges condidit : Flacci æmulus haud impar, in jocis etiam nulli secundus, obiit XIII°. mart. MDCCXI. Exequiarum solemnia instaurata XIV jul. MDCCXIX. Curante urbis præfecto; parentantibus quondam; regia utraque, tum gallicæ linguæ, tum inscriptionum humanarumque litterarum, Academia.*

On ne peut supposer, d'après la lecture de cette inscription, que nous ne voulons pas juger, que l'auteur ait dit avec Sosie :

Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses.

Il est en effet pitoyable de voir une académie des inscriptions faire du latin pareil à celui d'un écolier de sixième, de se rendre ridicule autant par ses écrits que par les choix ignobles et scandaleux qu'elle fait depuis la restauration. Les personnes qui désireront avoir le mot de l'énigme, peuvent s'adresser à M. Quatremère de Quincy, et surtout à M. Sylvestre de Sacy.

— Le 14 de ce mois, les dames de la halle et du marché d'Aguesseau ont obtenu de poser une couronne sur la statue de Henri IV, pour célébrer la fête de saint Henri, qui avait lieu le lendemain, 15.

— Un porteur de la halle, placé aux troisièmes galeries de l'Ambigu, était appuyé sur une rampe de fer : cette rampe s'est détachée; elle est tombée dans le parterre, où il ne se trouvait que peu de monde. Heureu-

Digitized by Google

sement personne n'a été atteint. Cet homme serait tombé avec la rampe, s'il n'avait eu la présence d'esprit d'embrasser fortement la colonne près de laquelle il se trouvait.

— Un évènement comique a égayé, lundi dernier, les habitués de la Chaumière, boulevard du Mont-Parnasse. Une dame est venue réclamer l'intervention de la force armée pour reconquérir son mari, que lui enlevait, disait-elle, une jeune servante du quartier; en effet, l'époux infidèle se promenait très-paisiblement avec sa belle, dans une des allées sombres du jardin. Il n'a pas été peu surpris de se voir gourmander par sa femme qu'il ne croyait pas assurément aussi près de lui. Cette dernière se propose de poursuivre sa rivale en adultère. Voilà un grand scandale pour bien peu de chose.

HYGIÈNE DES DAMES *par M.* M***, *membre de plusieurs Académies et sociétés savantes* (1).

Les anciens avaient su réunir dans leur code les préceptes de la morale et ceux de la médecine. Hygie, déesse de la santé, avait un culte, et ce culte consistait principalement dans l'accomplissement de cette foule de petites pratiques qui, en contribuant à la propreté, préviennent les maladies, et souvent les guérissent. Delà, ces ablutions, ces immersions, ces onctions encore en usage chez certains peuples qui les pratiquent à la rigueur, tandis que d'autres n'en ont conservé qu'un vain simulacre dans leurs cérémonies religieuses, et sont même venus à regarder comme immodeste ce qui, dans l'origine, était saint et sacré

On conçoit que les fêtes de Vesta et de la bonne

(1) Un volume in-12, avec une gravure représentant la toilette de Psyché. Prix, 2 fr. 50 c. Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

déesse auxquelles les femmes seules étaient admises, auxquelle on initiait les jeunes filles à un certain âge, n'avaient, dans le principe, d'autre but que la pratique des préceptes d'Hygie. Les mystères n'étaient autres que les mystères de la toilette. La corruption des mœurs étant arrivée à son comble, les sexes se mêlèrent et les mystères de Cybèle furent profanés par des hommes qui, suivant Juvénal, n'étaient plus dignes d'en conserver la marque.

Hic turpis Cybeles, et fructu voce loquendi
Libertus; et crine senex fanaticus albo
Sacrorum antistes, rarum ac memorabile magni
Gutturis exemplum, conducendusque magister,
Quid tamen expectunt, Phrygio quos tempus erat June
More supervacuum cultris abscindere carenm?
Juv, Sat. II.

Les Baptes, ainsi nommés, parce qu'ils se purifiaient en se plongeant dans l'eau, célébraient entr'eux les mystères des Cotis; il s'y passait, dit-on, des choses infâmes; on a adressé les mêmes reproches aux chrétiens des premiers temps; mais les chrétiens étaient persécutés. Obligés de fuir l'œil de leurs tyrans, ils célébraient leurs mystères dans l'ombre : on les a calomnié, cela est dans l'ordre. Remarquons que l'usage où l'on est encore, en entrant dans les temples, d'humecter d'eau bénite le front, l'une et l'autre épaule et la partie inférieure du tronc, est le reste d'une pratique judaïque, à laquelle les chrétiens s'étaient soumis, et qui consistait à employer l'eau de la piscine, placée à l'entrée du temple pour se laver la tête, les aisselles et les autres parties secrètes du corps. Les dames font actuellement ces purifications dans l'intérieur de leurs appartemens, ce qui est beaucoup plus décent que si elles les pratiquaient dans le bénitier de leurs paroisses.

M. M*** leur offre aujourd'hui l'*Hygiène des Dames*; son petit livre traite de tout ce qui a rapport aux développemens des avantages physiques reçus de la nature, les moyens de conserver la beauté par la propreté, de ce qui a rapport aux vêtemens et aux habi-

Digitized by Google

lations, de ce qui a rapport à la nourriture et aux secrétions du corps ; il donne les moyens de retarder la perte des avantages reçus de la nature, du danger de certains cosmétiques, et des excitans de toutes sortes, et des moyens de retarder la vieillesse et les infirmités.

Cet ouvrage est un véritable cadeau fait au beau sexe ; aussi est-ce à la coquetterie bien entendue, qui est le confident le plus intime des femmes, leur meilleur conseiller et le mieux écouté, qu'il adresse son opuscule. Nous croyons, comme l'auteur, qu'une lecture attentive et méditée de cet ouvrage peut être profitable, non-seulement à toutes les classes de femmes déjà adultes, mais encore influer sur la santé de la génération future, en guidant les mères de famille ou les maîtresses de pension qui, trop rarement, comptent au nombre de leurs devoirs envers leurs élèves, l'usage des plus simples préceptes d'*Hygiène* et de propreté, dont toute la suite de la vie physique n'est souvent qu'une conséquence.

S. D. de la Société médicale de Paris

Le Curé de Village, *Histoire véritable, écrite par* Christian Simplicius, *sacristain d'Isaourens, et publiée par* A. Mahul. (1)

Je commencerai par rendre justice au caractère de l'auteur de cet ouvrage. Je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de courage à donner des conseils de sagesse au milieu du désordre, à répondre par la raison aux argumens erronnés d'une troupe de furieux, qui, armés des flambeaux du fanatisme et de l'ignorance, parcourent impunément la France, et y répandent la discorde et la confusion. Souvent, à la vue de ces ardens missionnaires, je me suis demandé si la religion de nos

(1) A Paris, chez Collas, libraire, rue Dauphine, no. 32, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7. Prix 2 fr. et 2 fr 50 c. franc de port.

Digitized by Google

pères était détruite; dans ma bonhomie, je m'étais persuadé qu'une croyance aussi divine n'avait pas besoin d'apologistes, puisqu'elle était toute entière dans nos cœurs; je me suis trompé, et j'avoue mon ignorance en toute humilité.

Voltaire, dans son Dictionnaire philosophique, a déjà tracé la conduite que doit tenir un curé de village, et malgré l'aveu sincère que le sacristain d'Isaourens fait de son peu de connaissances littéraires, je pourrais, avec raison, l'accuser d'avoir paraphrasé le discours du philosophe de Ferney, si ses bonnes intentions et sa franchise ne me forçaient à me réconcilier avec lui.

Mathias Paterne, le héros de ce livre, après avoir fait ses études ecclésiastiques, comme les ont faites un si grand nombre de ses confrères, se trouve forcé, pour devenir curé d'Isaourens, de signer la bulle *unigenitus*, malgré sa répugnance. Pendant quelques années, il ne s'occupe que du bonheur de ses ouailles, jusqu'au moment où la révolution arrive. Il ne voulut point émigrer, attendu, répondait-il à ceux qui le lui conseillaient, que Dieu lui avait confié pour la vie le soin de son troupeau et qu'il avait juré de ne jamais l'abandonner. Au milieu des orages et des tempêtes révolutionnaires, il reste toujours le même, attaché à sa patrie, chéri de ses paroissiens, parce qu'il se montre leur père et leur ami. C'est au commencement de la seconde restauration, que le bon curé, chargé d'années, descend dans la tombe, sur laquelle les habitans de son village viennent, tous les jours, répéter leurs prières et répandre des pleurs.

Cet ouvrage ne peut manquer d'avoir du succès. Ecrit avec la plus grande simplicité, il renferme une morale douce et persuasive. Il intéresse, il attache, et après l'avoir lu, on regrette que son auteur ne lui ait pas donné plus d'étendue. C. D'A.

Digitized by Google

Les Cafés de Paris, ou *Revue politique, critique et littéraire des mœurs du siècle, par* un Flaneur patenté. (1)

Voici un nouvel ouvrage passablement scandaleux. L'auteur dressant la statistique des principaux cafés de Paris, fait connaître les individus qui les fréquentent, les anecdotes plaisantes qui s'y sont passées. Dans ces descriptions, l'historien des cafés n'oublie rien, et semblable aux héros d'Homère, il dit un mot sur les liqueurs froides et chaudes : grand dégustateur, et sans doute l'un des acolytes du célèbre auteur de l'almanach des gourmands, il indique les lieux où l'on trouve les meilleurs déjeuners froids et chauds. Toujours galant, il indique la jolie limonadière, et rien de ce qui peut flatter les sens n'est oublié.

Puisque le *café Valois* sert de rassemblement aux voltigeurs de Louis XIV, aux flanqueurs de Louis XIII et à cette foule d'hoberaux, lesquels ont plus de trente ans de service au coin de leur feu, et auxquels il ne manque plus que des hommes pour les porter en avant, je m'en éloigne pour toujours.

Pour faire ombre au tableau, ou pour rappeler le système de M. Azaïs, se trouve à l'extremité de la même galerie, le *café Lemblin*, où se rassemblent tous nos braves militaires. L'auteur brûle un grain d'encens aux pieds du trône de la belle limonadière, qui, depuis vingt ans, fait admirer ses charmes; critique avec raison cet ignoble *café des Aveugles*, entre au *café Montansier*, « celèbre par les évènemens qui s'y sont passés. » Mais comment parler du ventriloque Borel qui depuis un an n'existe plus; sa mort n'a pas été glorieuse comme celle de son rival Fitz-James. Borel a terminé ses jours à l'hôpital, et dans une misère extrême. Je ne suivrai point l'éditeur dans ses excursions, j'apel-

(1) Un volume in-12, Paris, chez l'Écrivain, libraire, boulevard des Capucines, no. 1.

Digitized by Google

lerai seulement l'attention sur les anecdotes concernant les cafés du *Sauvage*, du *Caveau Corinthien*, célèbre par la *Sopa d'olla podrida*, *des Milles Pilastres*, où l'auteur admire les jolis petits pieds de la dame du comptoir. Le café *Minerve* est l'endroit où se rend M. Ledoux qui a l'entreprise générale des succès à tous les théâtres. On fait connaître les moyens employés par ce brave général pour *travailler son affaire*, *soigner une entrée* et faire manœuvrer avec ordre sa troupe qui est disséminée dans toute la salle. *Café du Théâtre français*, critique sur M. Lablée. L'auteur a la bonté de s'affecter de l'ignorance des habitués au café de la Régence. Ces bonnes gens ne savent pas en effet que J. J. Rousseau et le musicien Philidor s'y rendaient chaque jour pour faire la partie d'échecs. Au sujet du *café Militaire*, l'auteur aiguise ses traits, et dénonce à l'opinion ces âmes vénales qui, pour 300 fr. et pour 600 fr. vendaient et achetaient des Croix de la Légion-d'Honneur et de Saint-Louis. Tous les ans, à l'époque du renouvellement de l'année théâtrale, le *café de Malthe*, rue de l'Arbre-sec, sert de lieu de rendez-vous aux acteurs de tous les genres, qui cherchent des engagemens pour la province ; les cafés des *Panorama* et des *Variétés* fournissent des anecdotes plaisantes au sujet des auteurs et des ouvrages répresentés au théâtre de Brunet. A l'article *café Hardi*, on rapporte l'aventure arrivée au général Don... qui reçût des soufflets d'un colonel qu'il avait dénoncé. Ce soufflet eut des suites, car le général Don... eût la joue très-enflée.... Le *café Dufils* a été témoin de la querelle entre M. Arnault fils et M. M.... Le *café des Arts* est plus paisible ; des artistes distingués le fréquentent, ainsi que tous nos joyeux chansonniers. Le café *Procope* fut le rendez-vous de Voltaire, de Piron, de J. B. Rousseau, de Fontenelle, de Crébillon, de Sainte-Foix, de Lemierre, de Debelloy, etc. L'auteur rapporte l'aventure de MM. Malte-Brun et Cadet-Gassicourt fils. En voilà assez, sans doute, pour piquer la curiosité, et

Digitized by Google

pour engager à lire ce petit ouvrage. Je reprocherai à l'auteur un oubli impardonnable : il n'a pas parlé du café *Desmares* qui rivalise avec les meilleurs restaurateurs de la Capitale. G. T.

SPECTACLES.

Presque tous les Journaux quotidiens se sont emparés de la question qui divise aujourd'hui le Théâtre-Français; et tous ceux qui en ont parlé, l'ont fait à peu près dans le même esprit. Je n'ai remarqué, dans cette coïncidence d'opinions, qu'une seule dissidence : elle était seulement dans le nom de l'artiste qui avait inspiré ou commandé l'article.

C'est ainsi que le *Constitutionnel*, qui pense libéralement, a déclaré la guerre aux principes sur lesquels reposent la stabilité et la fortune acquise du Théâtre-Français. En vain lui objecte-t-on que la société est une maison de commerce, que chaque acteur est actionnaire, et que les bénéfices sont en rapport du temps du service et de l'importance de l'emploi. Le *Constitutionnel*, fidèle au grand système de liberté qu'il a adopté, ne cesse de crier, nouveau Caton, il faut détruire la société de la Comédie-Française.

Là-dessus, Evariste D..., le spadassin du Journal, écrivasse, entasse injures sur sottises, et sottises sur injures, pour prouver que mademoiselle Bourgoin joue admirablement bien la *Coquette* hors du boudoir, et mettre mademoiselle Mars à la pension de l'heureux directeur, dont l'influence dictatoriale devra, dit Evariste D..., ramener les jours heureux du Théâtre-Français.

Que dirait le susdit Evariste D...., ce grand préconiseur de l'aristocratie théâtrale, lui qui veut que le talent soit honoré et surtout payé, lui qui accable si libéralement ces mauvais acteurs, à l'exception de l'exactrice *Félicie*, si quelqu'un lui posait ce petit dilemme :

Digitized by Google

Seigneur Evariste, votre système est juste. Aussi nous empressons-nous de le mettre à exécution. Il existe de par le monde un Journal assez connu, la *Minerve :* au nombre de ses rédacteurs responsables, on compte un nommé Evariste Dumoulin ; mais jusqu'ici cet habile sire n'a signé d'autres articles dans le pamphlet, que les reçus de l'argent qu'il palpe chaque mois à la caisse. Or, que dirait ce Dumoulin, si les vrais rédacteurs de la *Minerve*, si ces hommes à talent, qui se sont associés un homme inutile, pour ne rien dire de plus, lui disaient : Allez, vampire littéraire, cessez d'accoler votre nom à des noms illustrés ; cessez surtout de partager des bénéfices auxquels vous n'avez aucun droit, ainsi le veulent le destin et la justice? Ou je me trompe fort, ou le seigneur Evariste, que je crois très-proche parent de Dumoulin, crierait, jurerait, plaiderait, et finirait peut-être par avoir raison, en dépit des maximes contraires professées par Evariste D..., dans le *Constitutionnel*, contre ces pauvres acteurs du Théâtre-Français.

En voilà assez pour ce pauvre homme. Je veux lui donner le temps d'aller fouiller dans le *Moniteur*, pour y trouver quelque bon gros discours bien oublié, et s'en faire une arme contre moi, comme il s'en est fait bravement une contre un vieillard, qui lui a seulement fait savoir tout le mépris que lui inspirait sa conduite.

Pour en revenir au Théâtre-Français, et à la discussion qui le divise, il suffit de ramener la question à ces termes : Sociétaire, vous vous êtes engagé à des conditions que vous connaissiez, vous les violez, donc vous encourez une peine ; cette peine est prévue, il ne faut que l'appliquer.

Alors le gentilhomme surintendant, et M. l'intendant des Menus-plaisirs, n'ont qu'à agir ; eux seuls sont autorité, eux seuls peuvent punir. Si les artistes qui enfreignent le pacte social ne sont pas mis à l'ordre, il n'en faut pas accuser le comité et la comédie, contre lesquels êtres, purement passifs, aboie courageusement un confrère quotidien; mais la faiblesse de l'au-

Digitized by Google

torité, qui ne sait jamais prendre que des demi-mesures. Si Talma, mesdemoiselles Mars et Duchesnois avaient été imposés fortement et mis à l'Abbaye ou autre lieu, à la place d'aller exploiter la province, ils auraient réfléchi à manquer tant de fois au public d'une manière si scandaleuse, et nous auraient évité de voir le premier théâtre de la nation avili, et jusqu'aux articles d'Evariste D...; ce que les gens de goût n'auraient pas compté pour peu de chose. NELSON.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M. Noyrigat n'ayant obtenu que peu de succès dans ses débuts, retourne faire les délices de Montpellier. Il mérite sans doute de fixer à plus d'un titre les suffrages des habitans du Midi; mais ceux de la capitale, sans s'armer de trop de sévérité, ont jugé son talent; ils lui ont reconnu une voix assez belle qui aurait produit plus d'effet, si M. Noyrigat eut joint un maintien plus aisé et des bras moins ridicules.

L'air que cet acteur vient de respirer, l'aura, sans doute, rendu plus digne de sa province. Nous l'invitons à en profiter, si dans quelques années il veut renouveller ses débuts à l'Académie royale.

Mademoiselle Caroline est, dit-on, engagée; madame Fay qui sera probablement reçue, doit bientôt reprendre le cours de ses débuts, et reparaître dans le beau rôle d'*Alceste*.

M. Margaillan s'est aussi fait connaître ces jours derniers dans le rôle d'Usca de la *Caravanne*. Une belle voix, une bonne méthode lui ont valu un accueil assez flatteur; mais attendons encore pour le juger.

On répète en ce moment *Olympie*; mais cet opéra est trop long pour pouvoir être précédé d'un petit acte ou petit ballet. On prétend que le poëme et la musique suffiront pour assurer plus d'une belle soirée aux amateurs du *grandiose*.

Digitized by Google

THÉATRE FRANÇAIS.

L'IRRÉSOLU, *comédie en un acte et en vers.*

Quoique le succès de cet ouvrage paraisse assuré pour long temps, il ne doit point trop éblouir son auteur; une marche rapide, nombre de jolis vers ont suppléé au vide d'un sujet trop connu. M. Leroy n'a point fait une comédie de caractère; il n'a point uni assez de fonds pour en faire du moins une comédie mixte. Ceux qui connaissent l'*Irrésolu* de Destouches ont dit comme La Harpe, que cette pièce serait restée au théâtre, si l'auteur l'eut présentée en un acte. M. Leroy a bien fait de suivre cet avis; il eût mieux fait peut-être de ne point s'occuper d'un sujet si peu dramatique.

Au troisième et imprudent début de mademoiselle Corneille, a succédé celui de madame Paradol. Cette actrice qui entre à peine dans une carrière si difficile à parcourir, a dirigé son premier élan vers le Théâtre Français. Il est possible qu'elle s'y fasse remarquer un jour; mais jusque-là, elle a encore beaucoup à travailler.

Je l'ai vu dans Sémiramis, pièce de début choisie par elle.

Son organe a de la noblesse, mais il n'est pas toujours assez flexible. Sa diction est tantôt trop lente et tantôt trop vive. Elle n'a point assez observé les nuances des différentes positions où Sémiramis se trouve : dans la septième scène du second acte, lorsqu'elle est en présence d'Assur, elle a oublié qu'elle parlait au confident, au complice de son crime, à celui qui seul pouvait la perdre, et elle s'est mal-à-propos emportée, puisqu'une minute après, elle lui dit : « Je suis faible et timide, etc. » Elle a racheté cette faute par des momens d'inspiration, par une chaleur qui part de l'âme et une intelligence peu commune.

Au reste, soit indulgence, soit justice, jamais le

Digitized by Google

public n'a montré plus de bienveillance pour une débutante; madame Paradol a dû remarquer même que, dans quelques traits qu'elle a rendus moins heureusement, il n'a témoigné son improbation que par un profond silence, tandis que, dans d'autres instans, ses applaudissemens ont été jusqu'à l'enthousiasme.

Lafon a très-bien rendu Arsace, et le chant de mademoiselle Volnais s'est encore perfectionné.

Talma va d'autant mieux qu'il est affranchi de l'amende que son retour tardif lui avait fait imposer; est-ce une raison pour que nous le revoyons bientôt?

L'entier rétablissement de Michelot, l'équité avec laquelle le comité a fait droit aux réclamations de mademoiselle Duchesnois, peuvent-ils aussi laisser espérer qu'on nous rendra incessamment *Jeanne d'Arc*? et la disparition future de notre première tragédienne ne retardera-t-elle pas la mise en scène de *Henri VIII*, qu'on promet pour le mois de septembre, et dans laquelle mademoiselle Duchesnois est chargée du rôle d'*Anne de Boulen*?

SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Les répétitions se poursuivent avec activité. Mais les sociétaires ne sont point encore fixés sur la pièce d'ouverture, attendu la longue absence de Victor, qui ne sera de retour que vers le milieu du mois prochain. Les nombreux amateurs de l'art dramatique attendent, avec la plus vive impatience, que le second Théâtre-Français ait commencé le cours de ses représentations. Les talens des comédiens élus font espérer un résultat heureux pour les lettres, de la rivalité qui va s'établir entre nos deux premiers Théâtres.

THÉATRE FEYDEAU.

La reprise d'*Azémia* est venue à propos pour effacer le déficit que les chutes et la saison devaient faire éprouver à ce théâtre. La charmante musique de feu Dalairac, qu'on entend toujours avec un nouveau plai-

Digitized by Google

sir, a dû causer cette heureuse diversion. Ce qui y a contribué peut-être, c'est la magnifique décoration de *l'Isle de Babilary*. L'effet étonnant qu'elle produit est dû au talent et aux soins de l'administrateur Paul. On prétend que la recette de la quatrième représentation s'est élevée à 4000 francs. Cette bonne aubaine semble enfin avoir fait ouvrir les yeux aux sociétaires, et il est déjà question de remettre *Beniowski*, *Euphrosine*, et surtout *Guillaume Tell*, dont la musique peut être citée comme l'un des chefs-d'œuvre de Grétry.

On parle aussi de l'opéra de *Corisandre*, dont le célèbre Berton a promis la partition pour le courant du mois prochain ; et celle de *Gustave - Adolphe*, qu'il promet également de livrer au commencement de l'hiver.

Madame Lemonnier - Regnault doit aller donner quelques représentations à Lille.

Fay, qui avait déjà débuté avec succès l'année dernière, va, à ce que l'on assure, reparaître sur ce théâtre, où sa place semble être, depuis long-temps, indiquée.

VAUDEVILLE.

Ce théâtre, qu'on pourrait appeler l'hôpital dramatique, car la plupart des acteurs y sont souvent malades, ne marche, pour ainsi dire, qu'avec le *Prêté-Rendu*, comédie très-faible ; les *Deux-Peintres*, ouvrage sans gaîté ; le *Procès de Jeanne d'Acre*, méchante critique des comédiens et des modes ; *M. Champagne*, et enfin le *Château de mon Oncle*, dont l'auteur, s'il a prétendu donner une parade, n'a pas fait un château en Espagne.

On répète en ce moment, à ce théâtre, les *Deux-Duègnes*, pièce dont on dit du bien, et qu'on assure devoir être jouée avec ensemble, ce qui sera neuf. Espérons pourtant que ces duègnes futures nous offriront quelques situations nouvelles, ou du moins rajeunies avec esprit et gaîté.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Le *Moulin de Bayard*, espèce de carcasse de mélodrame chantant, amplement assaisonné du pathos qui distingue si plaisamment ce genre, n'est qu'une macédoine dans laquelle on ne rencontre que des situations de mille et une pièces, notamment du *Maréchal de Luxembourg*, de la *Vallée de Barcelonnette*, etc. etc. Pourtant quelques couplets ont été redemandés, et l'ouvrage a été vivement applaudi par les amis placés sous le lustre, et un peu sifflée par quelques voisins malencontreux.

J'espérais admirer Lepeintre dans le rôle de Bayard; n'ayant point entendu parler Bayard, je n'ai pu reconnaître l'acteur. Les auteurs ont bien fait de garder l'anonyme.

On annonce, car tout se dit et se sait, que Bosquier-Gavaudan doit aller donner quelques représentations en province. Cet acteur laissera un grand vide au second théâtre de la Folie. Mais quelles seront les villes qu'il visitera de préférence ?

« A tous les cœurs biens nés que la patrie est chère ! »

Ses parens et lui même étant du Midi, il transporte ses talens dans les villes de Nismes et d'Avignon. On peut répondre d'avance de l'accueil qu'il doit y recevoir.

PORTE SAINT-MARTIN,

Le caissier *des Frères Invisibles* ayant été malade, le caissier de ce théâtre s'en est ressenti pendant quelques jours; mais *Emile* a reparu à temps pour régler les comptes des Brigands de Raguse qui vont bientôt s'en retourner, et dont la place n'en sera pas moins occupée par *Wallace* ou *les Chefs Ecossais*, ouvrage qu'on répète depuis quelque temps. On assure que les décors et les costumes doivent surpasser ce que nous avons vu de mieux dans ce genre.

Digitized by Google

Si l'on en croit certains rapports, les auteurs des *Machabées* auraient aussi fait recevoir un mélodrame à ce théâtre. Que le public se tienne bien sur ses gardes ! Ces Messieurs lui ont fait voir le paradis à l'Ambigu ; mais on prétend, qu'en attirant ici les spectateurs, leur intention est de leur faire tâter de l'enfer.....

Qu'on se rassure pourtant, Potier qui est à Bruxelles, séjournera peu de temps à *Spa* ; ne s'arrêtera qu'un moment à Nancy et à Metz, et arrivera peut-être assez à temps pour les égayer.

Je dirai, pour terminer l'article des théâtres, que la *Bataille de Pultawa* ne cesse de faire venir la foule à l'Ambigu, et *que le Fils proscrit* continue d'arracher des larmes aux habitués de la Gaîté.

CORRESPONDANCE.

Il est parvenu à notre bureau une lettre datée de Paris, le 16 juillet, et signée Renard, ancien abonné du *Mercure*, par laquelle nous sommes accusés d'être *ministériels*, soutenus par le ministère, et d'avoir l'intention d'aider à ramener les Français *au goût* des *choses futiles*, pour les empêcher de s'occuper de *leur liberté et de leurs droits*.

Cette accusation est extraordinaire. Nous n'y répondrions point s'il ne s'agissait que de savoir si nous sommes encouragés ou non par le ministère. Il ne serait pas moins flatteur pour nous qu'honorable pour MM. les ministres, que leurs excellences soutinssent un journal purement littéraire, dont le but est de faire renaître le goût des belles-lettres, perdu en France depuis que nos compatriotes croient indispensable d'avoir d'émettre une opinion sur les affaires publiques. Un peuple a sans doute raison de chercher à connaître, à conquérir, à conserver ses droits : celui qui aime sincèrement son pays, ne saurait rester indifférent à tout ce qui l'intéresse. Mais après vingt-cinq années de

Digitized by Google

troubles, et employées en essais sur ce qui convient le mieux à la patrie; mais après quatre ans de tranquillité, quand notre repos semble définitivement assuré, que les bases de nos institutions paraissent solidement établies, n'est-il pas temps enfin de laisser là la politique? Vous avez un gouvernement constitutionnel, dont la division des pouvoirs est fixée et garantie par la Charte; vous avez des colléges électoraux et des représentans: laissez-les donc faire; veuillez donc votre bonheur. Vous devez être las de ces discussions de tribune, qui, maintenant, ne peuvent avoir d'autre résultat que de faire parler un moment de leurs auteurs. Vous devez être fatigués de ces journaux quotidiens, qui ressemblent presque tous à des arènes où l'opinion appelle des combattans aveugles. N'en doutez point, les journalistes ultràs de tous les partis, ne veulent que de l'argent. Le *Drapeau-Blanc*, la *Quotidienne*, les *Débats*, attaquent la bourse de ceux qui tiennent au nouveau système, et, par exagération, au vieux temps. Le *Journal de Paris*, le *Courrier* soutiennent un des trois pouvoirs, et visent au coffre-fort des solliciteurs de grâces et d'emploi. Le *Constitutionnel*, l'*Indépendant* et la *Renommée* mettent plus d'art dans le trafic de leur esprit; et sachant bien qu'une couleur tranchante est la sauve-garde de leurs feuilles, ils ont adopté le libéralisme, qui a toujours été d'un rapport certain et considérable, parce qu'il s'adresse aux sentimens les plus élevés. Cette vertu est le patriotisme pur. Mais soyez bien convaincus qu'on en ferait de grands pêcheurs, si on les obligeait d'être gratuitement libéraux ou patriotes. Les Journaux périodiques ou semi-périodiques ont le même but que les quotidiens, et suivent à peu près la même route. Le *Conservateur*, privé de discernement, fait l'apologie des vieilles doctrines; la *Minerve*, ampoulée et déjà vieille, que M. Etienne seul a pu préserver d'un plus triste destin, a la prétention de soutenir les nouvelles, qui se soutiendraient bien sans son secours. Les *Lettres-Normandes* ne sont

Digitized by Google

presqu'autre chose qu'un recueil de méchancetés. La *Bibliothèque-Historique* est peut-être le seul qui présente quelqu'utilité. Ainsi la politique vous accable; les écrivains ne vous entretiennent que des bienfaits qu'il vous serait facile de retirer du parti auquel l'appât du gain, moins que l'amour du bien-être de tous, les a successivement attachés. Et vous tiendriez encore à cet état cruel où la politique vous a jetés! Les dissensions des familles, l'éloignement des amis, la haine amenée par l'opinion, et qui se fait sentir dans les rapports les plus communs, ne doivent-ils pas vous faire détester le motif qui les a causés!

L'étude de la littérature, des sciences, des arts, a toujours été chérie en France. Elle a produit une partie de notre gloire, en même temps que nous tenions d'elle nos plaisirs les plus vifs et les plus durables. N'est-ce point en composant un ouvrage sur l'industrie nationale, en préparant une édition plus complète, plus méthodique de Buffon, en écrivant l'histoire de Venise, que MM. Chaptal, Lacépède et Daru, se délassaient du poids des affaires et du tracas de la politique.

En publiant un Journal littéraire, nous avons eu l'intention, et c'est la seule, d'essayer de combattre ce vertige qui s'est emparé de tous les esprits. Nous n'avons point fait de calcul honteux, notre conscience s'y serait opposée. Si nous restons au-dessous de notre dessein, si nous sommes trahis par nos propres forces, on nous pardonnera peut-être en faveur du motif qui nous guide.

Nous ne pensons pas avoir d'autre réponse à faire à M. Renard. E. T. B.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE;
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

ÉPITRE

A M. ÉTIENNE, DE L'INSTITUT DE FRANCE

Sur sa comédie des Deux-Gendres.

QUAND jadis de son mieux, un fils de Loyola
Aux règles du théâtre ajustait Conaxa,
Et, d'un poëte en *us* gardant le privilége,
Y jettait tout le sel de l'esprit du collége,
Il ne s'attendait pas qu'échappée au tombeau,
Sa pièce après cent ans, chef-d'œuvre encor nouveau,
En partis acharnés divisant le parterre,
Sur la scène française amènerait la guerre;

Digitized by Google

Y ferait oublier et Molière et Regnard ;
Et, peuplant le désert où prêche en vain Picard ;
Sur les pas d'une injuste et bruyante cabale,
Verrait à l'Odéon courir la capitale.
Etrange déraison de frivoles esprits
Qui, lorsqu'un bon ouvrage est si rare à Paris,
S'en vont malignement, dans une farce ancienne,
Applaudir un régent, pour désoler Étienne !
Pour moi, de ces messieurs je n'ai point le secret ;
Je ne connais Hoffman, ni Tossa, ni Bouvet ;
Mais j'ai lu plusieurs fois, mais j'ai vu sur la scène
Des Deux-Gendres dupés l'éclatant phénomène ;
Et frappé du bon ton, charmés des traits heureux,
Dont brille à chaque mot ce drame ingénieux,
Sans songer à l'auteur, occupé de l'ouvrage,
La pièce a su me plaire et je lui rends hommage ?
— D'un vieux conte gaulois le sujet en est pris !
— Eh ! que m'importe à moi, messieurs les beaux-esprits,
Qu'Etienne, comme un autre, ait connu ce vieux conte ?
Le Jésuite et Piron en ont bien fait leur compte.
Seul ne pouvait-il pas en profiter aussi ?
Et faut-il le blâmer d'avoir mieux réussi ?
Oui, c'est-là ce qui rend son vol impardonnable :
S'il avait moins d'esprit il serait moins coupable.
On n'a point accusé l'auteur des Fils ingrats,
Et d'Etienne tombé on ne se plaindrait pas.
— Le plan n'est pas de lui ! — Mais les vers, mais le style !
Mais le *vis comica* ; ce point si difficile !
Et ce doux philantrope, obligeant par métier !
Et cet homme de cour ! Et ce vil maltôtier
Qui, couvrant de grands mots sa banqueroute infâme,
Court, dit-il, *s'enterrer au château de sa femme.*
Répondez, je vous prie, est-ce dans Conaxa
Que notre jeune auteur a trouvé tout cela ?
D'un bon plan, je le sais, la savante ordonnance,
En tout genre d'écrit est de haute importance,
Mais le plus important c'est l'exécution.
La Phèdre de Racine est celle de Pradon ;

Digitized by Google

L'un et l'autre enfermés dans leur bibliothèque,
Ils pouvaient consulter Euripide et Sénèque :
C'était un bien public, un fonds commun entr'eux,
Et même quant au plan Pradon l'entendait mieux.
Pour suivre dans son vol l'auteur d'Iphigénie.
Qu'est-ce donc qui manquait à Pradon? Le génie.
Regardez La Fontaine : il n'a rien inventé,
Lui-même il en convient avec simplicité,
Lorsqu'il fait sans préface annoncer chez Bilaine,
Esope mis en vers par Jean de La Fontaine.
Sublimes inventeurs! qui de vous aujourd'hui
Ne se contenterait d'écrire comme lui!
Il ne m'appartient pas, juge simple et timide,
De dire mon avis lorsque Bouvet décide.
J'ai bien lu quelquefois Molière et Despréaux;
Mais je connais fort peu nos chefs-d'œuvre nouveaux;
Et de nos vieux auteurs follement idolâtre,
On ne me verra point sur les bancs d'un théâtre,
Parmi ce jeune essaim de connaisseurs brillans,
Au sortir du collége, arbitres des talens,
Par mon opinion sur l'écrit le plus mince,
Compromettre à Paris le goût de ma province;
Toutefois si l'on peut, avec ménagement,
Sans offenser personne, ouvrir son sentiment,
Ce larcin, dont on fait un fracas si terrible,
Qui trouve-t-on enfin de si répréhensible?
Le Brun à son ami donne un écrit poudreux.
Ils en veulent d'abord faire un chef-d'œuvre à deux.
Un chef-d'œuvre aujourd'hui n'est pas chose ordinaire.
Le Brun se rend justice et laisse Etienne faire.
Quel crime s'il vous plaît trouve-t-on à cela,
Et de quel trait si noir se plaint monsieur Tessa?
— Mais, direz-vous, six vers de la pièce d'Etienne,
S'y trouvent mot à mot empruntés de l'ancienne!
— Sur deux fois mille vers pleins de grâce et d'esprit,
En prendre six mauvais dans un vieux manuscrit!
Quel audace en effet! Quel crime abominable!
Au temps passé peut-être on était plus traitable.
Le vol alors passait pour imitation.

Digitized by Google

Virgile vole Homère, Horace Anacréon,
Despréaux Juvénal, et Molière Térence ;
Mais on ne permet plus de pareils vols en France.
On ne le permet plus ! l'instituteur Bouvet,
Qui met tous les matins cent vers latins au net,
L'instituteur Bouvet lit Horace et Virgile,
Mais il se garde bien de dérober leur style.
Ecrivain timoré, mais écrivain d'honneur,
On voit bien qu'il craindrait de passer pour voleur.
Etienne n'eut jamais cette délicatesse,
C'est aux anciens qu'il doit le succès de sa pièce :
On voit qu'il les a lus ; qu'il en a profité.
Tout ce qu'il dit est bien, mais n'est pas inventé.
Il n'a pas de ces vers mal aisés à comprendre,
Qu'il faut étudier avant d'y rien entendre.
Son style est naturel, doux, facile, coulant :
Chacun croirait d'abord qu'il va en faire autant.
Pouvait-il espérer en rimant de la sorte,
Qu'on lui pardonnerait les palmes qu'il emporte,
Les suffrages du prince et la faveur des grands,
A l'honneur de siéger au nombre des savans?
Non, de quelque chagrin toute joie est suivie,
Et le mérite doit un tribut à l'envie.
Toi que l'heureux éclat d'un si noble début
Porte comme en triomphe aux murs de l'Institut,
Disciple ingénieux de Plaute et de Molière,
Poursuis sans t'arrêter ta brillante carrière ;
Tu pourras sur la route essuyer des dégoûts ;
Molière en essuirait s'il vivait parmi nous.
N'en sois pas moins fidèle aux lois d'un si grand maître ;
Vole le feu sacré quelque part qu'il puisse être.
Un sot n'imprime rien qui ne soit bien de lui ;
Daignerait-il descendre à consulter autrui ?
Toi, ne néglige pas ces vulgaires ressources.
Grecs et Romains, lis tout ; puise à toutes les sources ;
Mais pour notre intérêt et d'abord pour le tien,
Quand Bouvet écrira, surtout ne lui prends rien.
Veux-tu voir échouer d'odieuses manœuvres?
Confonds tes ennemis par de nouveaux chefs-d'œuvre ;
Sur la scène au grand jour expose leurs travers,
Leurs révélations, leurs brochures, leurs vers ;

Digitized by Google

Et que sifflés, hués, n'osant plus rien écrire,
Ils soient à ton triomphe obligés de souscrire.

L.-V. RAOUL (1).

LE JOUR D'AUTOMNE.

ÉLÉGIE.

AUTOUR de moi dans la nature,
Tout s'efface et s'évanouit :
Le ruisseau, qui sous la verdure
En se jouant cachait son bruit,
Entraîne dans son eau moins pure
Les fleurs que l'aquilon détruit.
L'oiseau dont la voix innocente
Charmait l'horreur de ces déserts,
Périt dans la fougue des airs
Avec la feuille jaunissante
Qui tombe au souffle des hivers.
Tout dans ces funestes images
N'offre à mon regard attristé,
Que la mort semant ses ravages
Sur l'univers épouvanté.
Ces tendres fleurs que je vis naître,
L'oiseau dont le chant ingénu
M'attirait dans ce lieu champêtre.
Vivaient hier... Comme eux, peut-être,
Demain aussi j'aurai vécu.
Et lorsqu'une saison nouvelle
Couvrira la terre plus belle,
De tous les dons qu'elle a perdus,
On verra d'autres fleurs éclore ;
Des oiseaux chanteront encore,
Et moi je n'écouterai plus!

ED. CORBIÈRE.

(1) Auteur de la traduction en vers français des Satires de Juvénal et de Perse.

Digitized by Google

ÉPITRE A TALMA.

Vainqueur de Roscius, toi qui vins sur la scène
Ajouter un laurier au front de Melpomène;
Toi qui, guidant ton art vers des progrès nouveaux,
Sus lui marquer le but qu'ignoraient tes rivaux :
Dis-nous par quels secrets, quels ressorts pathétiques,
Tu portes dans nos sens tes mouvemens tragiques?
Soumise aux passions qui semblent t'assiéger,
Ton âme les éprouve et les fait partager.
Avec quels sentimens s'offrent à ma pensée
Ces momens où ta voix dans tous les cœurs poussée,
En longs frémissemens, répand autour de toi,
La rage et le remords, la vengeance et l'effroi!
Ce ne sont plus ces lieux où la foule attentive,
Dévore en frissonnant l'erreur qui la captive.
C'est Hamlet et Néron, Oreste et Manlius
Qui fixent, tour-à-tour, tous mes sens suspendus;
Et, dans l'enchantement où ton aspect me plonge,
La vérité me frappe où je cherchais un songe.
Qui n'a pas tressailli d'épouvante et d'horreur,
Lorsqu'Oreste en ton sein, fait passer sa fureur?...
Je vois encore ta main frémissante de rage,
Repousser des serpens le hideux assemblage.....
Et, quand l'œil courroucé de Manlius trahi,
Cherche l'œil incertain de son trop faible ami,
Avec quelle terreur ta bouche sait suspendre,
Le reproche fatal que l'on frémit d'entendre!
Un poignard brille, part; un cri perce, et soudain
Chacun fuit le poignard arrêté dans ta main.....
Néron m'est apparu sous tes dehors sublimes :
Ton sein semblait cacher et fomenter ses crimes.
J'ai vu, lu dans tes yeux, sur ton front menaçant,
Tous les malheurs de Rome, et le *Monstre naissant*.
Hamlet,.... A ce seul nom, une froide épouvante
Suspend mes doigts glacés sur ma plume tremblante;

Digitized by Google

Et mon cœur, encor plein de ces longs souvenirs,
Se plaît à retracer ses horribles plaisirs.
En vain, avec froideur, l'égoïste vieillesse,
Saisit, pour son *Le Kain*, la palme qu'on t'adresse;
Melpomène, en dépit de ces juges altiers,
A placé, dans ta main, son sceptre et ses lauriers.
Mais son culte a trouvé dans tes travaux habiles,
Et des progrès brillans, et des succès utiles.
Melpomène avant toi, recouverte au hasard,
Portait, sans dignité, des vêtemens sans art.
C'est toi qui, façonnant la pourpre dramatique,
Revêtis dignement la tragédie antique.
Sur ton corps gracieux, la toge, en ondoyant,
Suivit, sans embarras, ton noble mouvement;
Et lorsque tu parus, pour illustrer la scène,
On crut voir un César sous la pourpre romaine.

Pardonne à mes efforts, si mes crayons tremblans
N'offrent qu'un faible éloge à tes nobles talens.
Ma muse, en ses tableaux, peut-être peu fidèle,
Trahit son impuissance, en te prouvant son zèle;
Mais si ma jeune main peut, un jour, pour ton front,
Détacher un laurier au poétique Mont,
Je croirai, satisfait de ma douce victoire,
Servir toute la France, en l'offrant à ta gloire.

Ed. Corbière.

ENIGME.

Dans l'antiquité fabuleuse,
J'occupais un poste éminent
Et de la terre au firmament,
Je faisais mainte course heureuse.
Sans changer aujourd'hui de nom,
Mon destin a changé de face;
Je suis le courrier du Parnasse
Et le trompette d'Apollon;
Vous trouverez dans ma besace
Du mauvais, du faible et du bon;
La Chronique du temps qui passe
Et la mode de la saison.

Digitized by Google

CHARADE.

J'OFFRE dans mon premier un être fort à craindre;
Dans mon second, lecteur, celui que tu dois plaindre.
L'un et l'autre irrités, enfin poussés à bout,
Impriment la terreur en devenant mon tout.

LOGOGRIPHE.

CHEZ nos savans aïeux je n'ai point existé;
Et bien qu'avec six pieds je sois chose légère,
Cependant, cher lecteur, cette légèreté
Soutient plus d'un mortel qui ne s'en vante guère,
Et c'est par moi qu'il vole à la postérité.
Mes six pieds renversés ont un sort tout contraire,
Ils offrent à tes yeux une divinité
Que Rome en ses jardins plaçait avec mystère,
Et qui, devant le jour à la beauté,
Avait le dieu du vin pour père.

MOTS

DE L'ÉNIGME, DE LA CHARADE ET DU LOGOGRIPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le samedi 31 *juillet* 1819.

Le mot de la Charade est CHARPENTE;
Celui de l'Enigme est ECHELLE,
Et celui celui du Logogriphe est GANGE, dans lequel on trouve, ange, âge et an.

Digitized by Google

SCIENCES.

De l'influence des corps animés sur la boussole.

Comment parler, aujourd'hui, du magnétisme? C'est impossible, en France du moins, puisqu'il a été livré au ridicule. *L'opinion est la reine du monde*; c'est un ancien adage : *Les rois doivent gouverner d'après elle*, c'est un axiôme nouveau, mais qui prend faveur. Ce qu'elle réprouve, *ils doivent* le proscrire; ce qu'elle adopte, il faut qu'ils l'adorent et le fassent proclamer religieusement. Or, cette opinion doit réprouver le magnétisme. En effet, comment pourrait-elle s'arrêter, s'asseoir, se laisser influencer, endormir? Conçoit-on mieux un baquet magnétique autour duquel seraient placés des hommes et des femmes de *toutes couleurs* (ce mot pris dans la signification du jour)? L'Ultrà et l'Indépendant, le Ministériel et le Libéral, le Royaliste et le Constitutionnel, l'Immobile et les Réformatrices, tous la corde au cou, le fer affilé sur le cœur, se serrant l'un à l'autre le pouce, en cadence? Si nos pères ont pu croire à l'effet de ce jeu innocent, pour rétablir l'équilibre du fluide universel et l'harmonie de chaque être dans l'harmonie de l'univers, ils ne nous en ont pas transmis la croyance certaine. Beaucoup d'entre nous ne se figurent pas même comment cela se pratiquait. Les autels de la religion relevés et éclairés par la *lumière d'en haut*, ont fait voir d'ailleurs que l'esprit des ténèbres agissait seul dans ces mystères; que ces convulsions, ces extases, cette science des langues, de l'anatomie et de la matière médicale, ces divinations, ces influences à distance et par le seul acte de la volonté (1), que tous ces faits pouvaient être réels, mais

(1) Madame de Staël, de l'Allemagne, tom. 3, page 154.

Digitized by Google

qu'ils n'étaient, au fonds, que la répétition des prodiges, des faux miracles que le démon a faits dans tous les temps, lorsque Dieu le lui a permis, pour confondre la vanité humaine (2).

La gauche et la droite des esprits se sont levées contre cette proposition; mais le centre est là (*in medio stat virtus*), et il attend, pour juger la question, les discours des commissaires du pouvoir. Satan, qui le sait apparemment, paraît prendre, pour continuer aujourd'hui ses opérations magnétiques et gagner la majorité, le même chemin par lequel il parvint à l'oreille d'Eve et au cœur d'Adam. C'est du haut de l'arbre de la science qu'il a imaginé de crier : « Mes amis, mes frères, apprenez le magnétisme, ou bien vous n'avez plus de boussole sûre pour vous conduire. »

En effet, un des correspondans de l'Académie des Sciences a adressé à cette Académie, il y a quinze jours, un Mémoire où sont décrites des expériences nouvelles d'après lesquelles le corps humain peut exercer, à distance, une influence très-sensible sur l'aiguille aimantée, et la détourner ainsi de sa vraie direction. Il avait pris soin de joindre à son Mémoire un acte rapporté par un notaire, qui y atteste sans doute, que devant lui ont comparu et la boussole et son magnétiseur, et les parens et les témoins, et que, devant lui, s'est passé l'acte du congrès.

Mais ni le Mémoire, ni l'acte à l'appui, n'ont été lus à l'Académie; ce qui, dans une séance suivante, a amené une réclamation et une première discussion. Les âmes timorées ont pu croire y reconnaître l'irritation

---

(2) « Les effets du magnétisme et ceux du somnambulisme, » n'appartiennent pas à l'ordre naturel..... On ne peut pas davantage en trouver la vraie cause dans les expériences de la » physique, car rien de vraiment physique ne le produit..... Ce » sont les œuvres du démon ».

Voir le Mystère des Magnet. et Somnamb. dévoilé aux âmes droites et vertueuses, 1 vol. in-8°., qui a été publié à Paris en 1815.

Digitized by Google

des passions excitées par Satan, cet ennemi du genre humain, qui tourmente, comme on sait, et conduit aux enfers la plus grande partie des faibles mortels. Mais les esprits forts en ont auguré, au contraire, que de ce choc des opinions naîtrait, comme toujours, la lumière, et qu'à cette étincelle s'allumerait peut être un nouveau flambeau de vérité. Un professeur, aussi profond qu'éloquent, s'est chargé de répéter, dans son cabinet, les expériences que le correspondant a décrites, qui sont très-délicates, et ne réussissent pas toujours. Il en fera un rapport à l'Académie. Pour le moment, elle s'est contentée de sourire à l'acte de notoriété d'un phénomène auquel elle n'a point paru vouloir croire absolument jusqu'à plus ample information.

Mais, dira-t-on, pourquoi n'avoir pas mis les académiciens à portée, par la lecture du Mémoire, de répéter eux-mêmes ces expériences? Pourquoi n'y avoir pas engagé le public, par l'annonce d'un phénomène aperçu seulement, il est vrai, mais qui est de la plus grande grande importance? Ce n'est plus, on le conçoit, sous le rapport de l'art de guérir la migraine ou les maux de nerfs, que la découverte serait importante, le ridicule y est attaché; c'est dans le but bien plus grand de prévenir les *déviations* tant sur mer que sur terre. Or, jamais danger fut-il plus imminent? Et quel évènement pour le siècle, qu'un nouvel élan de la mode vers les sciences naturelles! Quelle invention heureuse de faire succéder au kaléidoscope, emblême de la mobilité et de la bigarrure simétrique de la raison spéculative, la boussole, emblême de la force par laquelle la raison pratique, au milieu de ses oscillations, est ramenée toujours vers les deux pôles sur lesquels roule le monde, la vérité et la justice! Quel heureux spectacle que celui de la boussole dans toutes les mains, dans celles de la jeunesse surtout, la présentant au doigt de l'amitié ou de l'amour, et inquiète de son accord avec des impressions intérieures déjà jugées!

Tel sera dans le public, on peut le penser, le résultat

Digitized by Google

du rapport à l'Académie, s'il est favorable à la découverte du correspondant; tel il eût été tout d'abord, par l'effet d'une annonce détaillée de phénomène seulement entrevu. C'était, au reste, à l'auteur à faire cette publication; il le peut si, maintenant qu'il a satisfait à son devoir envers la Société à laquelle il a l'honneur d'appartenir, il trouve que le rapport tarde trop à paraître au gré de son impatience, au gré de celle du public, qui ne peut manquer d'égaler la sienne. Il faut avouer que (influence ou non du magnétisme animal sur le magnétisme de l'aimant) on s'est servi jusqu'ici, avec assez de sûreté, de la boussole; mais à cette question il s'en joint une autre bien faite pour piquer la curiosité de cet esprit humain désireux de tout pénétrer, de tout atteindre,

Cælum ipsum petimus, stultitiâ!

c'est la question d'une influence électrique possible, et contraste d'homme à homme, d'homme à bête, d'homme à pierre, semblable à celle qui nous a tant étonné dans le galvanisme, malgré nos connaissances antérieures sur l'électricité. Il serait curieux de voir un jour former des piles d'animaux, comme on en fait aujourd'hui, de toute forme, en plaques de métal; et l'on croit devoir faire remarquer en passant, que la découverte nouvelle se rapporte à une foule de faits qui peuvent en faire concevoir la probabilité. Jusqu'ici ces faits n'ont mérité, à ceux qui les ont annoncés, que des persécutions, parce que, médecins pour la plupart, on a a voulu les confondre avec des charlatans, bien que, dans leurs recherches, ils eussent écarté toutes considérations médicales.

On pourra revenir sur cette matière, si le public paraît s'y intéresser. L. C. V.

Digitized by Google

HISTOIRE.

MÉMOIRES HISTORIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES SUR LE ROYAUME DE NAPLES, *par* M. le comte Grégoire ORLOFF, *sénateur de l'empire de Russie. Ouvrage orné de deux cartes géographiques, publié avec des notes et additions par* Amaury DUVAL, *membre de l'Institut de France.* (1)

PHILIPPE III légua à son fils son indolence de caractère et sa nullité. Dès que ce dernier fut monté sur le trône en 1621, il s'empressa de chasser les favoris de son père; mais il se hâta d'en choisir un qui, seul, causa plus de maux à l'Espagne que tous ses prédécesseurs. « C'était le fameux comte Olivarès, ministre, dont l'humanité entière doit accuser l'ambition et la cruelle inflexibilité; à qui l'histoire attribue de grands talens politiques, et qu'elle a souvent comparé à Richelieu, son contemporain; mais qui, s'il avait autant de génie que son rival, ne fut point aussi heureux dans ses entreprises. » Par ses fautes multipliées, ce ministre fit perdre à l'Espagne les fertiles provinces des Pays-Bas, ainsi que le royaume du Portugal.

Olivarès ayant voulu enlever les priviléges de la Catalogne. Cette province leva l'étendard de la révolte qui se propagea, avec la rapidité de l'éclair, dans les provinces voisines. Les peuples furent surchargés d'impôts, et les états de Naples, comme les plus opulens, étaient plus continuellement et plus fortement imposés. La dépréciation des monnaies suspendit toutes les transactions commerciales. Les Turcs, en s'emparant d'un grand nombre de vaisseaux napolitains, firent plusieurs descentes sur les côtes voisines de la Capitale.

(1) Paris, Chasseriau et Hécart, libraires, au dépôt bibliographique, rue de Choiseul, n°. 3, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

Les tremblemens de terre en 1626 et 1627 occasionnèrent la destruction de plusieurs villes ; des villages entiers furent renversés, et le nombre des individus qui périrent était si considérable, que ne pouvant leur donner à tous la sépulture, on fut obligé de brûler les corps. Enfin, pour comble de malheurs, une peste affreuse ravageait la Sicile.

Eh bien ! pourrait-on penser, qu'instruite de tant d'infortunes, la cour de Madrid ne rougissait pas d'exiger sans cesse des états napolitains d'excessives rétributions.

Le duc d'Alcala, vice-roi, rappelé en 1631, est remplacé par le comte de Monterey. Ce nouveau gouverneur fut accueilli à son arrivée par une violente éruption du Vésuve. Il sortit du volcan des torrens de boues brûlantes qui couvrirent les campagnes voisines, et menacèrent d'engloutir Naples. Un grand nombre d'édifices furent renversés par les tremblemens de terre, et des montagnes mêmes s'ouvrirent.

Le comte de Monterey, dans l'espace de six ans d'administration à Naples, avait fourni à l'Espagne plus de 50 mille soldats et trois millions et demi d'écus. La Cour peu satisfaite, fit remplacer ce gouverneur par le duc de Médina qui avait reçu l'ordre de ne rien ménager, ni respecter pour se procurer des hommes et de l'argent. Les beaux jours de l'Espagne etaient passés, et cette puissance avançait rapidement vers la décadence. A la force de l'âge viril, devait promptement succéder une vieillesse agitée. Avec la misère générale devait revenir le brigandage ; il reparût avec tous les maux qui en sont l'escorte ordinaire. Les nations qui souffrent sont rarement vertueuses, et le besoin est père du crime.

Dès le moment de son installation, le duc de Médina déploya un génie fiscal qui devait lui promettre une longue résidence. Le nombre d'impôts qu'il fit peser sur toutes les classes de la société, y excita le mécontentement, fit naître le désespoir. Une conspiration,

Digitized by Google

dont le but était de chasser les Espagnols, se trama à Rome. Malheureusement elle fut révelée au vice-roi par un des conjurés : une partie des conspirateurs eut la tête tranchée.

Enfin, Philippe IV ouvrit les yeux sur l'abyme où son favori précipitait la monarchie. En lui retirant le pouvoir, il exile Olivarès, et la chûte de ce ministre devait entraîner celle du duc de Médina.

D. Jean Alphonse Henriquez, amiral de Castille, nommé en 1644 a été le seul vice-roi qui ait ressenti les effets de tous les maux qui accablaient le royaume de Naples. Il s'apperçut qu'il était impossible de pouvoir guérir des plaies aussi profondes; il se promit de ne pas les aggraver. Sa conduite étant taxée de faiblesse, pressé par les ministres pour avoir de l'argent, n'en pouvant demander à une nation ruinée, sans commettre d'horribles exactions, l'amiral de Castille demande sa démission, et le duc d'Arcos lui succède.

Les injustices, les abus de pouvoir commis par les agens de l'Espagne entraînent le peuple à la désobéissance; l'exemple de l'indépendance que s'étaient procurés plusieurs états voisins ne fut pas sans influence.

Suivant les ordres de la cour, le duc d'Arcos s'avise de mettre un nouvel impôt sur les légumes et les fruits; objets de première nécessité à Naples, puisque pendant l'été ils forment uniquement la nourriture du pauvre. Le gouverneur est publiquement insulté, et, comme tous les gouvernans, il croit pouvoir faire tête à l'orage et maintenir le nouvel impôt; l'explosion de la colère publique lui prouve bientôt qu'il s'était abusé.

L'auteur rapporte, avec beaucoup de détails, l'histoire de la révolution opérée par Mas'Aniello (contraction de Thomas Aniello) laquelle eut lieu le 7 juillet 1647. Cet évènement prouve qu'il ne faut souvent qu'une étincelle pour allumer un grand incendie.

Masaniello est assassiné par les ordres du duc d'Arcos; dès-lors on devait présumer que l'émeute allait cesser. « Mais le vice-roi et ses partisans, trop fiers

Digitized by Google

d'une victoire qu'ils devaient plutôt à la fortune qu'à leur courage, se comportèrent en vainqueurs insolens.» Tels ont toujours été les nobles, lorsqu'ils sont revêtus du pouvoir, tels ils sont encore, et tels ils seront. La turpitude de ces misérables anime la fureur d'autres misérables, et le tumulte recommence avec plus de violence.

L'infâme gouverneur est assiégé de nouveau dans un des châteaux forts; semblable à ces nobles qui, dans la prospérité, sont insolens, il devint lâche, bas et rampant comme un gentilhomme qui a peur. Malgré l'armée de don Juan d'Autriche, réunie aux troupes du vice-roi, les Napolitains proclament la république; et c'est sous le feu du canon des Espagnols que les armoiries du souverain sont renversées.

Henri de Lorraine, duc de Guise, que d'adroits émissaires avaient présenté comme le protecteur de la liberté, fut reçu avec les acclamations de tout le peuple. Ce prince avait un ennemi dangereux dans Gennaro Annèse, successeur de Masaniello. Ce rival fit échouer tous les projets du duc, qui, descendant de René d'Anjou par les femmes, se croyait des droits assurés au trône de Naples; de son côté, l'ambassadeur de France voulait y placer un monarque français.

Enfin, après neuf mois de troubles, les Espagnols, qui avaient des intelligences avec les insurgés, reprirent les postes importans; ils leurs furent livrés sans qu'il fût besoin de combattre.

A l'exemple de ses semblables, malgré la foi jurée et les conditions de l'amnistie, le comte d'Onatte fit périr les Napolitains qui avaient trempé dans cette révolution. Arrêtés sur de simples dénonciations, les uns étaient secrètement égorgés dans les prisons, les autres périssaient sur l'échafaud. Telle fut la fin de cet Annèse, à qui l'Espagne avait tant d'obligations, puisque, sans lui, elle eût perdu le royaume de Naples.

« Le dix-huitième siècle commence, et avec lui d'autres mœurs, d'autres intérêts, d'autres opinions.

Digitized by Google

Les lumières et l'esprit philosophique ont pénétré dans presque toutes les classes de la société, et jusques dans les Cours. Les manières sont devenues plus polies, les négociations plus faciles ; les guerres même seront moins sanglantes, les haines moins longues et moins violentes. Les pontifes de Rome, plus modestes et plus sages, n'affecteront plus la domination universelle, ou dissimuleront au moins leurs ambitieux projets. »

L'Europe présentait cette situation lorsque Charles II, en mourant, légua un nouveau trône à la maison de France, et une nouvelle guerre à l'Europe. Il institua un seul héritier de sa couronne : ce fut Philippe d'Anjou, petit-fils puîné de sa sœur Marie-Thérèse et de Louis XIV. Le nom du nouveau souverain fut solennellement proclamé à Naples, par les ordres du vice-roi Medina-Celi. Le peuple prit fort peu d'intérêt à cet évènement, puisqu'il était destiné à n'être jamais gouverné que par des vice-rois. Mais la noblesse était entièrement dévouée à la maison d'Autriche. La cour de Vienne voulut profiter de ces dispositions, et porter le peuple à la révolte. Elle ne put y parvenir, les Napolitains avaient trop appris, à leurs dépens, qu'ils ne pouvaient se fier aux promesses des grands, qui travaillaient toujours dans leur intérêt particulier, et jamais dans l'intérêt général. Ils n'avaient pas oublié non plus que, pendant la révolte de Masaniello, les nobles avaient abandonné le peuple. Aussi la rebellion fomentée par les Autrichiens, ne dura que trois jours.

Philippe V vint visiter, en 1702, ses Etats de Naples ; et pendant un séjour de deux mois, il abolit des impôts, fit la remise de plusieurs millions d'arrérages, distribua des récompenses, des dignités, des honneurs, et enfin amnistia plusieurs coupables. Aussi la nation s'empressa-t-elle de voter l'érection de la statue en bronze pour son roi, et la somme de 300,000 ducats ; somme qui, pour cette fois, fut payée sans contrainte.

Le royaume passa, en 1708, sous la domination autrichienne ; et l'on sait que les Italiens en général, mais

Digitized by Google

surtout les Napolitains, ont toujours eu pour les Allemands une violente antipathie. Par le traité d'Utrecht, l'infant don Carlos, souverain des Etats de Parme et de Plaisance, monte sur le trône de Naples, et il est reconnu sous le nom de Charles III. Pour récompenser les seigneurs qui avaient montré plus dedévouement à sa cause, le monarque institua l'ordre de Saint-Janvier, dont il se déclara le grand-maître. De tout temps il a fallu des hochets aux hommes de cour, et Charles connaissait les gens auxquels il avait à faire.

Le règne de ce prince est mémorable. Comme son aïeul Louis XIV, il fit élever de magnifiques édifices et des monumens publics. Charles eut le bonheur de trouver un ami dans son ministre Tanucci, qui, nouveau Colbert, sut imprimer aux opérations du monarque, une grandeur inconnue jusqu'alors. La seule faute qu'on puisse reprocher à ce grand homme, c'est d'avoir négligé l'armée et tout ce qui tenait au militaire, à un tel point qu'elle tomba dans une décadence parfaite; système qui, par suite, devint bien funeste.

En allant prendre les rênes du royaume d'Espagne, Charles laissa le trône de Naples à Ferdinand IV, son troisième fils, prince aujourd'hui régnant : il assure pour toujours l'indépendance de cette couronne, en déclarant qu'elle ne pourrait jamais retourner à la couronne d'Espagne. B. DE ROQUEFORT.

(*La suite au prochain numéro.*)

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI, ou *Saint-Domingue, l'Esclavage et les Colons; par* M. Civique de GASTINE (1).

CET ouvrage aurait été annoncé avec éloge par tous les Journaux qui se piquent de libéralisme, s'il n'était

(1) Un volume in-8°. Prix, 4 fr. Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

le plus hardi qui ait été publié sur *l'émancipation des peuples*, et si l'auteur ne paraissait moins touché des profondes infortunes des colons, qu'indigné de leur conduite, avant et depuis la *réintégration des Français dans leurs droits*. On ne convient pas encore, avec sa courageuse franchise, que les faux systèmes, les préjugés de toute espèce, la coupable soif de l'or, l'appel à l'étranger et la violation des droits de l'humanité ont produit les malheurs et les désastres que le parti colonial attribue aux idées d'indépendance, et que M. de Gastine reproche à l'esprit de domination, avec une énergie que rien n'égale, sinon l'effrayante peinture des crimes imputés aux ennemis des noirs. Les hommes de couleur ne sont pas, il est vrai, ménagés par cet écrivain; cependant, si on doit l'en croire, le manque de foi, de révoltantes injustices, des traitemens barbares ont toujours causé les terribles représailles commises, dans des excès de rage ou de désespoir, par les esclaves. Ces victimes des planteurs ne trouvaient pas même de consolation aux pieds des autels; car l'usage qu'on faisait de la religion, à leur égard, les portait à reconnaître en elle le plus dangereux instrument du despotisme. Ils ne pouvaient voir des frères en Jésus-Christ dans des maîtres presqu'aussi cruels que ces Castillans qui accomplissaient le vœu sacrilége d'égorger chaque jour, en l'honneur des douze apôtres, un pareil nombre d'Indiens.

Ce n'est pas seulement pour mériter d'être lu avec intérêt, après les Raynal, les Grégoire, les de Pradt; ce n'est pas comme plus exact, moins superficiel et plus piquant que M. Albert de Lattre, apologiste du général Rochambeau; ce n'est pas comme aussi bon Français et penseur plus profond que M. Pamphile de Lacroix, que M. de Gastine peut compter sur d'honorables succès, mais bien encore parce qu'il apprend de nouveau et d'important à ses lecteurs. Il met sous leurs yeux la correspondance et les négociations ouvertes en 1816, entre un conseiller d'état, M. Esmangart, che-

Digitized by Google

valier de l'ordre royal de la Légion-d'honneur, M. le vicomte de Fontanges, lieutenant-général des armées du roi, commandant de l'ordre de Saint-Louis, etc., tous deux commissaires du gouvernement français, et le citoyen Pétion, président de la république d'Haïti. Rien n'est assurément plus curieux : c'est une pleine et entière révélation des secrets de notre diplomatie, à cette époque trop fameuse. Chaque dépêche des agens du ministère fait naître une foule de réflexions, que M. de Gastine a développées avec une liberté et une franchise d'expression qui surpasse ce que nous admirons le plus en ce genre, dans son illustre compatriote, M. Laujuinais. Il aurait pu, sans affaiblir l'éclat de ses couleurs, ne pas peindre les envoyés du roi avec trop ou trop peu de ressemblance. On aurait peut-être dû leur épargner le ridicule. Il fallait même ne pas user de tous ses avantages contre les Dauxions, les Dravenant, les Levaisse de Medina, dont l'inhabileté aurait dû rendre le ministère beaucoup plus difficile qu'il ne l'a été dans le choix de leurs successeurs. Au reste, cette partie, l'une des plus saillantes de l'ouvrage, que les politiques verront, les uns avec plaisir, les autres avec dépit, sera lue avec avidité par ceux qui aiment une critique sans réserve, et ne craignent point une sorte de scandale.

Quant à nous, le huitième chapitre nous paraît bien autrement préférable : il étincelle de vérités fortes, auxquelles l'arrivée des négociateurs d'Haïti ajoute un grand prix. Nous rappelons, avec M. de Gastine, à ces citoyens que le gouvernement anglais profita du départ des Français de leur île, pour y secouer les brandons de la discorde....

« Les nègres de St.-Domingue, livrés à eux-mêmes, se seraient créés un gouvernement libéral... L'Anglais conçut le détestable et criminel projet d'y allumer le feu dévorant de la guerre civile.... Également protégés par l'Anglais, deux prétendans à la souveraineté d'Haïti, se montrèrent dans le même temps... Sous les auspices

Digitized by Google

de ce digne allié, deux gouvernemens se formèrent dans l'île de Saint-Domingue. Mais, ô rafinement de perfidie !.... une république se forma dans la partie du sud où s'étaient retirés les noirs les plus civilisés ;... un royaume féodal et despotique, dans l'autre partie. Deux états d'une nature si différente, et commandés, chacun, par un prétendant à la souveraineté de l'île entière, ne pouvaient manquer, excités par l'Anglais, de se faire une guerre désastreuse. Mais dans la crainte que la France ne pût, dans la suite, profiter de la désunion qui existait entre les Haïtiens, et pour rétablir, dans l'île, la puissance qui y est le génie du mal, un traité d'alliance, entre ces deux Etats ennemis, fut conclu sous l'influence de l'Angleterre ; elle fit cesser, de part et d'autre, les hostilités, afin de réunir les forces des deux ennemis, et de pouvoir les tourner contre les Français.... »

Le système suivi depuis Guillaume Pitt, consiste à dépouiller les Français de leurs colonies, afin de les réduire, disait-il en 1755, *à la condition que l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde, doit imposer à toutes les nations qui y possèdent des établissemens.*

En attendant la libération des colonies par le progrès des lumières, l'Angleterre tenta l'anéantissement de la Guadeloupe ; mais la bravoure des colons ayant effrayé les agresseurs, ceux-ci dévastèrent et livrèrent aux flammes un grand nombre d'habitations. La Martinique, et plusieurs autres colonies, se soumirent aux incendiaires, préférant être régis par eux, à être ruinés par leurs torches.

L'Espagne craignant pour ses colonies, voulut négocier avec l'avide léopard ; mais Pitt répondit au roi très-chrétien : « J'écouterai vos propositions quand, l'épée à la main, vous aurez emporté la tour de Londres. »

Le même ministre pensait que *l'Angleterre n'aurait*

Digitized by Google

pas eu vingt-quatre heures d'existence, si elle avait agi avec loyauté envers la France.

Selon l'abbé Raynal, le desir de rendre leur commerce exclusif, *a fait commettre aux Anglais de grandes injustices, et les met dans la cruelle nécessité de les continuer.* Les nations ne se lasseront-elles jamais, ajoutait-il, *d'une tyrannie qui les brave et les avilit ? Supporteront-elles éternellement un tel despotisme ?*

Que de maux on aurait épargné à l'ancien et au Nouveau-Monde, en exauçant les vœux de l'*historien des Deux-Indes !* Mais la *sagesse des rois* n'est rien moins qu'une providence.

Oublions aujourd'hui, s'il est possible, les fautes, les malheurs et les crimes ! Il suffira de rappeler à notre ministère que Turgot, le meilleur de nos conseillers, et Pitt le plus implacable de nos ennemis, prévoyaient également l'indépendance de Saint-Domingue. Ils reconnaissaient, comme M. de Gastine, que, semblables aux individus, les colonies tendent, d'une manière plus ou moins sensible, et dès leur naissance, vers l'affranchissement et la liberté, seules sources de bonheur. C'est donc attenter aux droits de la nation et des gens, que de vouloir les soumettre à des métropoles dont leurs souvenirs, leurs intérêts et leurs lumières repoussent la domination.

D'autres motifs doivent à présent nous interdire de tenter une conquête que n'a pu faire l'intrépide général Leclerc, à la tête de la plus belle armée des temps modernes.

Si l'Angleterre se montrait aujourd'hui disposée à favoriser une pareille entreprise, au lieu de s'y opposer, comme elle le fit lorsque le *dieu Mars* présidait aux destinées de la France, c'est, prétend M. de Gastine, qu'elle y a un intérêt auquel nos *périls nouveaux* pourraient bien n'être pas étrangers.

Si la France adoptait, au contraire, le beau et généreux principe de l'indépendance d'Haïti, il en résulte-

Digitized by Google

rait les plus grands avantages pour les deux Etats : non-seulement cette cité ne tarderait point à être, pour les objets de notre languissante industrie et de notre commerce presque ruiné, un lieu d'exportation considérable, et un marché qui, rendant la vie à nos manufactures, retiendrait parmi nous d'habiles ouvriers que la main du désespoir conduit jusques sous les glaces du Nord. Nos relations d'amitié nous fourniraient, outre d'incalculables richesses que n'arroserait plus le sang humain, les bois de construction qui nous manquent, et nous ouvriraient des ports nombreux, sûrs et commodes, où se formeraient des flottes destinées au commerce, et des vaisseaux de guerre qui seraient, dans peu d'années, en état de balancer les forces navales qu'entretiennent ordinairement les Anglais dans ces parages.

Ami de l'humanité et de la justice, autant que de la patrie et de sa puissance, M. de Gastine ajoute que s'il importe à la France d'avoir des colonies, il ne lui importe du moins ni de s'en procurer à tout prix, ni par toutes sortes de moyens.

Dans cet ouvrage, comme dans celui sur la *liberté des peuples et les droits des monarques appelés à les gouverner*, M. de Gastine montre une grande force de raison. Dès le premier, il a pris rang parmi les publicistes, et mérité d'être honorablement cité dans le bel ouvrage de M. Carnot, sur la *mise en harmonie du Code d'instruction criminelle et du Code pénal, avec la Charte*, etc. Dans le second, en coupant mieux ses phrases et donnant plus de précision, de rapidité et de clarté à son style, il promet à la république des lettres un écrivain très-recommandable. T.B.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

Une scene du monde, ou *le Collier de perles, imité de l'allemand* (1).

Il est, dit-on, dans le mariage une foule de petits chagrins qu'un époux ne saurait approfondir, et qui, pourtant, ont besoin de consolation. Par exemple, à la vue d'une mode nouvelle, d'une parure délicieuse, comment une jolie femme pourrait-elle ne pas former le desir de l'obtenir, et combien ne lui survient-il pas d'embarras lorsqu'elle veut parvenir à son but. Le plus grand de tous, et c'est ce que pensait la jeune baronne de Rosma, était de parler seulement de cette dépense à un époux, tout occupé d'économie politique ou domestique; et plus empressé d'accroître sa fortune que de la dissiper, pour satisfaire à des fantaisies trop répétées. Elle avait remarqué dans le monde, qu'un adorateur reçoit toujours ces sortes d'épanchemeus de la meilleure grâce. Le mot d'économie ne saurait entrer dans ses discours, et celui d'impossible est, pour lui, comme pour les grands génies, banni de son langage, ou, s'il est rappelé quelquefois, c'est avec la galanterie de ce contrôleur des finances, qui disait à une reine jeune et belle : — « Si ce que vous ordonnez, madame, n'était que difficile, on demanderait du temps, mais c'est impossible, il faut donc que cela soit fait sur-le-champ. »

(1) Ce conte est tiré d'un choix de Nouvelles, imitées de plusieurs auteurs allemands, ouvrage en deux volumes qui va bientôt paraître.

Digitized by Google

Quoique élevée d'après les meilleurs principes, cette différence qui existe entre un adorateur et un mari, était si frappante, qu'il ne paraîtra pas étonnant que la baronne l'ait remarquée. Elle trouvait dans son époux le plus parfait modèle de la tendresse conjugale, mais en même temps celui de la plus sage économie. Le baron eut été capable, s'il l'avait fallu, de mourir d'amour; s'agissait-il de dépenses superflues, il savait résister aux prières, aux caresses, aux pleurs même de sa Caroline. Il reconnaissait que la femme est une divinité; que son époux, le premier, lui doit un culte, des adorations, et cependant il eut été assez esprit fort, pour rire d'une déesse qui eût commandé des sacrifices.

Ce n'était pas ainsi que se conduisait, à l'égard de la jolie baronne, le comte de Rheinegk. Jaloux de mériter sa confiance, il n'oubliait rien de ce qui pouvait l'y faire parvenir, quelques bisarres qu'eussent été ses desirs, quelque somme qu'il dût lui en coûter, jamais le comte n'eût osé affecter un air de distraction, encore moins eût-il voulu paraître froncer le sourcil.

Mais, par malheur, le baron voulait, dans son système d'économie, que tous les hommes parussent à sa femme être aussi économes que lui. Par suite de cette originalité, il eut trouvé mauvais, que, sans être allié à sa femme, et même parvenu à un âge mûr, comme celui de soixante ou de quatre-vingts ans, on se fût hasardé de faire des présens à sa divinité.

Aucun lien de parenté n'unissait le comte de Rheinegk à la jolie baronne; étant loin aussi de compter quatre-vingts ans, il se trouva dans un grand embarras lorsqu'un jour il lut clairement dans les deux beaux yeux de Caroline, le plus vif desir d'avoir un collier de perles, et le déplaisir d'affliger un honnête juif qui l'avait apporté en le renvoyant sans acheter. Mais un trait de lumière vint l'éclairer, lorsqu'il entendit dire au marchand de revenir le lendemain avec le collier, et qu'on verrait si l'on devait se décider à le prendre.

Digitized by Google

— Comment avez-vous trouvé ces perles? demanda la baronne quand le juif fut parti.

— J'en ai peu vu d'aussi belles, répondit le comte.

— Il n'y a, reprit la baronne, qu'une seule femme dans la ville qui en ait de comparables. C'est cette folle orgueilleuse, la présidente de Leinhof. Et celles-ci sont, je crois, plus grosses et d'une plus belle eau. Je ne conçois pas comment Moïse peut donner une aussi belle chose pour trois mille écus : c'est en vérité pour rien. Emilie Galotti (1) prétend que les perles font pleurer les femmes; je le crois, mais ce doit être de plaisir; et j'ai une telle envie de celles qu'on vient de me montrer, que je serais capable d'aimer mon mari s'il m'en faisait la galanterie.

— Je veux, madame, dit le comte, vous sauver d'une faiblesse qui ferait, de la femme la plus aimable, l'être le plus ridicule du monde; oui, je vous sauverai, dussé-je dépouiller de leurs perles tous les marchands, et même les dames qui, pour raison, s'en dégoûtent. Mais vous n'ignorez pas le travers du baron à mon sujet. Il voit mon respectueux attachement pour vous, avec les yeux soupçonneux d'un époux. Je voudrais vous offrir ce collier, mais je crains qu'il n'éveille sa jalousie, ou ne m'attire quelque disgrâce de sa part.

— Il me vient une idée, dit la baronne avec vivacité, il faut que le baron me l'achète? Pouvez-vous seulement me prêter deux mille écus pour quelques jours?

Ces mots *deux mille écus*, sonnent d'une manière fort différente suivant qu'on les offre ou qu'on les demande. Le comte fit le mouvement de se gratter l'oreille, mais il s'arrêta en songeant ce qu'il se devait à lui-même. Au lieu donc de réfléchir, il saisit la main

(1) Femme d'esprit qu'un poëte allemand, Lessing, a rendu célèbre par ses vers.

Digitized by Google

de la baronne, la baisa tendrement, et protesta qu'il ne pouvait trouver de termes assez forts pour exprimer combien il mettait de prix à la confiance qu'elle voulait bien lui témoigner.

Dès le jour suivant, le juif Moïse vint chez le baron.

— Monseigneur ne voudrait-il rien acheter? une belle tabatière? une montre? quelques bagues, quelques bijoux pour madame la baronne?

— Que le diable emporte le juif, dit le baron.

— Le diable serait bien embarrassé, il ne saurait qu'en faire là-bas, reprit Moïse, et il se mit à déballer ses marchandises aussi promptement que s'il avait eu à faire à quelqu'un impatient d'acheter. Il ouvrit un écrin, puis un autre, un autre encore, et les plaça devant le baron.

— Ote-moi toutes ces bagatelles, s'écria celui-ci en le repoussant avec humeur; va-t-en, puisses-tu te rompre le cou, toi et tes confrères!

— Oh! cela ne presse pas. Et que deviendrait le commerce? Mais voyez seulement, monseigneur, comme cet or est fin! comme ces diamans sont beaux! et l'honnête homme qui les vend n'est-il pas votre brave marchand Moïse?

Le baron, sans daigner jeter un regard sur les bijoux, dit qu'il ne voulait rien acheter.

— Ah! monseigneur, vous ne refuserez pas d'étrenner le pauvre Moïse! Quelques milliers d'écus de plus ou de moins, ce n'est pas grand'chose pour V. Exc. Ces perles, par exemple (et il ouvrait l'écrin qui contenait le fameux collier), ces perles, qui peut les voir et avoir le cœur assez dur pour leur préférer des rouleaux d'or ou d'argent. Regardez ce collier; sur mon âme il est aussi beau que celui de la reine d'Arabie lorsqu'elle vint visiter le sage Salomon. Que je sois volé, si des seigneurs que je connais et de jolies femmes, ne se jetteraient pas au cou du pauvre Moïse pour obtenir la préférence; mais je n'ai pas pour eux l'inclination que je me sens

Digitized by Google

pour monseigneur. Ce bijou vaut plus de quatre mille écus ; mais pour vous, monseigneur, je rabattrai quelque chose. Regardez-le bien, et fixez vous-même le prix.

— Faut-il le répéter cent fois, que je ne veux rien acheter? dit le baron ; cependant il prenait le collier et l'examinait. Combien dis-tu qu'il vaut?

— Monseigneur, répartit le juif à voix basse, et d'un air mystérieux, ce collier doit être vendu aujourd'hui même, et argent comptant. La personne qui s'en défait ne peut le donner qu'à cette condition, et surtout ne veut pas qu'il tombe dans les mains de petites gens. Enfin, un acheteur tel que V. Exc. l'aura pour la moitié de sa valeur.

— Et la moitié de sa valeur, qu'elle est-elle dans le langage des juifs ?

— La moitié de quatre mille écus : c'est deux mille écus.

— Et la moitié de la valeur du juif Isaac Moïse, y compris sa petite vanité, est celle d'un fripon entier, n'est-ce pas ?

— Monseigneur, répartit Moïse, on est un pauvre fripon tant qu'on vend au lieu d'acheter. Allons, monseigneur aime à rire, et j'entends la plaisanterie; l'un va avec l'autre. Mais vendre à bon marché et être honnête homme c'est la même chose ; je défie, n'importe quel chrétien, de me surpasser aujourd'hui en probité.

— C'est bon, c'est bon ; mais on peut, sans crainte, offrir au juif le plus honnête la moitié de ce qu'il demande. Tu veux deux mille écus, je t'en donne mille. Allons va, et ne me romps plus la tête.

Moïse répondit que c'était impossible, qu'il voulait renoncer à la terre promise s'il le donnait à un denier moins de quinze cens écus ; enfin, deux minutes après, il le laissa pour mille. Le baron lui ayant compté son argent, le juif court chez la baronne pour lui dire que

Digitized by Google

le stratagême avait réussi, et pour recevoir les deux mille écus qui lui revenaient encore.

— Eh bien! je l'ai emporté, dit-elle le soir au comte qui vint la voir, le collier est à moi, le baron, tenté par la médiocrité du prix, l'a acheté. C'est demain mon jour de naissance, il ne manquera pas...

Avant que le comte eut pu répondre, le baron parut. Il salua d'abord l'ami de la maison, puis se tournant vers sa femme : — Félicite-moi; ma chère amie, lui dit-il d'un air assez railleur, j'ai fait une emplète qui étonnerait la femme qui achète le mieux, toi-même enfin; admire mon bon marché, j'ai eu des perles, non pas pour moi, tu le penses; je me suis souvenu de l'aimable femme que j'ai le bonheur de posséder. Enfin, j'ai eu pour mille écus un collier que le joaillier de la cour a estimé trois mille. Demain, ma charmante Caroline, nous célébrons ta fête, et tu verras ce collier au cou de ta nièce lorsqu'elle viendra te présenter son bouquet. J'ai pensé que je remplirais parfaitement ton attention en faisant ce présent à cette chère enfant que nous allons marier. Je suis généreux, tu le vois, à bon marché. Je me doute même qu'il y a quelque chose de mystérieux dans cette aventure, le prix étant réellement trop modique; mais je n'ai rien à me reprocher; je ne suis pas responsable des friponneries d'un marchand : ou de ceux qui les mettent en avant. J'ai donné ce qu'il m'a demandé, seulement je regrette de ne pas m'être informé davantage. Pendant que le baron parlait, Caroline devint pâle et se troubla, la contenance du comte était embarrassée. Eh bien! qu'as tu donc, reprit le baron, n'ai-je pas agi comme tu aurais agi toi-même? La tendre amitié que tu as pour ma nièce, m'a fait penser que tu me pardonnerais de ne pas t'avoir offert ce présent, mais la faute est faite, sois assez bonne pour m'excuser; Moïse reviendra, et je saisirai cette occasion pour te la faire oublier tout à fait. Mais quoi? tu ne prends donc point part à la joie que j'éprouve d'avoir donné quelque chose digne

Digitized by Google

de tous les deux à ta charmante nièce? Tu détournes les yeux! Ah! M. le comte aussi! Vous semblez me désapprouver l'un et l'autre.... On dirait, à votre air, que vous avez perdu les deux mille écus que j'ai gagnés par mon marché.

En disant ces mots, le baron souriant malignement, salua sa femme et le comte, et sortit. La baronne ne pouvait plus douter, bien qu'elle fût sûre de la discrétion du juif, que son mari n'eût découvert le mystère. Quelle humiliation pour une femme de se voir dupe de sa propre ruse! Et le comte! combien il eut mieux aime avoir perdu quatre mille écus au jeu. Il se consola en pensant que la revanche lui appartenait. Mais comme un malheur est toujours suivi d'un autre, le baron, qui avait trouvé bon le marché que sa femme et le comte lui avait fait faire, trouva mauvais que le galant comte continua ses visites chez la baronne. Il saisit donc l'occasion, ou plutôt il la fit naître, pour rompre cette liaison qui lui déplaisait. Dès ce moment, le tort fut de son côté, du moins, dans le monde; ce ne fut qu'un cri unanime contre le mari bourru, qui osait refuser des adorateurs à sa femme.

Quand à la baronne, comme elle était aussi bonne que belle, elle devait finir par tout oublier. Seulement le dépit revint quelquefois mouiller sa paupière; elle disait alors : « Émilie Galotti a raison : les perles font couler les larmes. »

S. V.

La Guerre de trois jours, *poëme héroï-comique en trois chants, dédié aux Elèves de l'Ecole de Droit de Paris, par* A. B. D. G. (1).

Ce petit poëme est l'ouvrage d'un jeune homme qui

(1) Chez Ladvocat, Palais-Royal, galerie de bois, n°. 197 et 198; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

manie adroitement l'arme de l'ironie. Il inspire la gaîté en même temps qu'il sait attacher à son sujet.

Je crois inutile d'annoncer que l'intention de l'auteur a été de peindre les événemens qui se sont passés à l'Ecole de Droit.

Ce poëme est divisé en trois chants.

Dans le premier,

La sombre nuit couvrait d'une aile noire
Bourse, Institut, Palais, Observatoire....
Lors un Doyen, rempli de ses discours,
Sur l'édredon attend l'astre du jour.
Des Facultés, compagnes et rivales,
Ce chef fameux rappelant les annales,
En soupirant avait fermé les yeux.
La Jalousie, au regard furieux,
Au cœur brûlant, à la bouche sanglante,
De l'antre obscur où l'honneur la tourmente,
Entendit trop ce funeste soupir;
Son sein cruel en frémit de plaisir.
Au même instant d'une course rapide,
Près du Doyen la Vengeance la guide.
De son alcove elle ouvre les rideaux,
Et parle ainsi : « Toi, de qui les travaux
» Depuis trente ans, honneur de cette école,
» Ont ajouté des pavots à Barthole,
» Doyen, tu dors... Tu dors, quand Bavolin
» M'accable encor de son souris malin !.....
» A Bavolin suppose des secrets
» Qui de Louis attaquent la puissance,
» Alors sers toi de ta lourde éloquence.
» Prouve, Doyen, que ce fier avocat
» Par ses discours peut renverser l'état;
» Qu'aux étudians, sa coupable méthode,
» Apprend, grand dieux!... à connaître le code,
» Quand à ton cours on n'apprend qu'à dormir....»
Elle avait dit : à ce conseil affreux,....
Le vieux Doyen soulève enfin sa tête;
Ainsi Neptune appelle la tempête.
Les noirs Soucis voltigent près de lui,

Digitized by Google

Ses yeux sont pleins de fureur et d'ennui.

« J'obéirai, divinité chérie !
» Dit-il alors.....
» A moi, valets, courez chez mes confrères,
» Deux ont des droits à mes palmes altières.
» Pardessous, lui, dont l'esprit égala
» En sots discours le chantre d'Atala.
» Du gros Soufflot gourmandez la paresse ;
» Il dort sans doute aux pieds d'une duchesse !
» Allez valets ; qu'ils viennent à l'instant... »

Le conseil s'assemble enfin; mais tandis que chacun y est occupé à donner son avis, Sainte-Geneviéve vole chez Bavolin, l'instruit du complot qui se trame contre lui. Rien ne peut arrêter le sage professeur, ni le complot, ni les prières de son épouse; il se rend à son cours. A peine a-t-il commencé sa leçon, l'orage gronde, le Doyen arrive, le tumulte est à son comble, et l'école est provisoirement fermée.

Dans le second chant, après son invocation aux nymphes du Parnasse, l'auteur suit la Jalousie aux enfers, et lui prête ce discours aux mégères :

« Pour moi, mes sœurs, on se rosse là-haut,
» Dit-elle. Eh bien! à quoi servent ces flammes?
» Ah! faisons voir que nous sommes des femmes!
» Fières toujours dans nos ressentimens,
» Faisons siffler ces horribles serpens.
» Voyez, mes sœurs, ce mortel intrépide
» Qui de nos droits est devenu l'égide ;
» Sa plume est fiel, aussi Martin-bâton
» Gagna souvent la moitié de son nom.
» Il en est tant qui, fiers de leur naissance,
» Et de leur nom que la fortune encense,
» Malgré la croix, l'épée et le ruban
» Voudraient enfin pouvoir en dire autant.
» Martin-bâton, arlequin, journaliste,
» Qui suit de loin les bons mots à la piste,
» Est mon vengeur, mon fils et mon appui ;
» Donc sans façon allons dîner chez lui. »

Digitized by Google

Les filles infernales se rendent au banquet préparé par Martin. Elles y trouvent le Doyen. Martin rend compte des évènemens de la veille. Il relève le courage abattu du Doyen. Il appaise une légère discussion qui s'est élevée entre les professeurs présens, au nombre desquels l'auteur fait paraître Barthole et Cujas. On délibère sur la conduite qu'il convient de tenir. Chacun dit ce qui lui passe par la tête. On remarque le discours de Cujas....

Et de Cujas la redoutable voix
Profère alors ces grands mots d'autrefois :
« Comme ainsi soit qu'un professeur ignare,
» Aurait traité le bon temps de barbare;
» Que le susdit Bavolin de son nom,
» A donc forfait de science et leçon.
» Or sus, messieurs, alors que la noblesse
» Bravait les rois au sortir de la messe,
» Il arriva qu'en cette faculté
» Un professeur fut céans culbuté.
» Il avait tort, on ne put s'y méprendre :
» Aussi, messieurs, le parlement fit pendre
» Le professeur, *item*, les étudians :
» Par cet arrêt tout fut calmé céans.
» Comme ainsi soit, il appert que l'on pende
» Et Bavolin et toute sa légende....»

La division se mêle dans le conseil ; mais enfin chacun croit qu'il faut suivre l'avis de Martin, et l'on se rend, en conséquence, à Sainte-Geneviève, faire chanter un *Te Deum*, afin de rendre favorable la bonne patrone de Paris. Tout cela s'est passé pendant le dîner. Tandis qu'ils sont en marche pour se rendre au temple, M. Bavolin cherche à calmer la tendre inquiétude de son épouse. Cependant ils arrivent. Je regrette de ne pouvoir faire connaître à mes lecteurs la réception que leur fit la sainte; car il ne saurait leur suffire de savoir que la douce Geneviève les fit chasser. La troupe doctorale allait maltraiter le sot donneur de conseil, quand, heureusement pour lui, arrive à propos le Conserva-

Digitized by Google

teur. Il les presse sur son cœur, parvient à les tranquiliser, et à faire renaître quelqu'espoir dans leur âme et à leur inspirer quelque peu de patience.

Au troisième chant, le Doyen et les siens, dirigés par le Conservateur, interrogent cet astre découvert par l'illustre M. Marcellus, cet astre qui doit les instruire de leurs destins. Chacun les y découvre à sa manière. Mais, pourtant, M. Pardessous réunit tous les frages à l'exactitude de ce qu'il a vu :

« Messieurs, dit-il, notre ordonnance est prête ;
» Et je la lis même très-couramment
» Près de la queue ; écoutez seulement.
» La Faculté, qui jamais ne plaisante,
» De son Doyen est vraiment très-contente ;
» Et Bavolin, ce faiseur de discours,
» Du corps sans tache est banni pour toujours. »

La joie se répand sur tous les visages, et l'on s'assemble de nouveau chez le Doyen. Là, le Conservateur, qui a rallié les esprits, furieux de nos docteurs, les engage, pour mieux se faire respecter, à appeler à leur secours la police et la gendarmerie, car, dit-il :

« Ces bambins ont la tête un peu chaude.» L'opinion descend parmi eux et les poursuit de sa colère. Elle termine ainsi le discours qu'elle leur adresse :

« O des partis funeste illusion !
» Plus de vertu, d'esprit ni d'union.
» Du sang, des pleurs, voilà leur nourriture ;
» Au nom français un Français fait injure.
» Ah ! puisqu'enfin vous aimez votre roi,
» Soyez unis, c'est l'esprit de la loi. »

La foudre gronde à ces nobles paroles.
On se repent ; regrets vains et frivoles !...
Car du combat déjà les cris affreux,
Retentissaient dans l'écho de ces lieux.
Les étudians se pressent vers la chaire ;
Mais on les chasse..... ô douleur ! ô colère !

Digitized by Google

De Bavolin le sort est proclamé,
Il est proscrit, insulté, diffammé.....
Ces jeunes cœurs frémissent de vengeance;
Rien ne fléchit leur aveugle imprudence.
De Bavolin on invoque le nom.....
Il s'éloignait, mais on retient ses pas,
Les étudians l'élèvent dans leurs bras,
Et c'est alors que le Doyen sévère
Leur montre un front blanchi par la colère.....

Le vent mugit dans les cieux embrâsés;
Les étudians en deux corps divisés,
De cris aigus font retentir la place!
Le désespoir augmente leur audace.
Des alguasils, bientôt le régiment,
Le sabre en main vient entourer le champ.....

L'Opinion, la reine de la terre,
Des combattans vient suspendre l'ardeur;
On se regarde, on écoute, on a peur.
« Jeunes Français, arrêtez, leur dit-elle,
» Tout est fini, j'ai jugé la querelle.....
» Soumettez-vous, et montrez à la France
» Que ses enfans abhorent la licence.
» Enfans heureux! l'avenir vous attend;
» On peut céder sans cesser d'être grand.
» Et si de sots fleurit encore l'empire
» Vengez vous donc puisque vous savez rire.»
Après ces mots, d'une puissante main,
L'opinion emporte Bavolin:
On se regarde, on cesse le carnage,
Car le présent passe comme un nuage.

L'auteur termine ainsi son récit:

Mais à quelqu'un si j'avais pu déplaire,
Ah! dites lui, que d'un fiel imprudent
Mon jeune cœur fut toujours innocent.
J'ai voulu rire, et l'on sait bien qu'en France
C'est un péché qu'on pardonne d'avance.

Digitized by Google

Malheurs, combats, révolutions,
Tout doit chez nous finir par des chansons.

La critique aurait bien quelque chose à reprendre dans l'ordonnance du plan de ce poëme, dans quelques incorrections de style; mais je pense que ce serait s'armer de beaucoup trop de sévérité pour juger un poëme léger, écrit avec une grande facilité, rempli de vers agréablement tournés, un poëme enfin où les pensées vives, sont rendues avec chaleur, où l'intérêt va toujours croissant, où l'on est entraîné vers la conclusion par des sentimens presque toujours heureusement exprimés, et par cette gaîté franche et délicate qui attache l'esprit sans le fatiguer.

Je ne doute point que ce petit ouvrage ne fasse fortune, et ne donne bon nombre de lecteurs et d'amis à son auteur.

CHRONIQUE.

Dans un des numéros de la Gazette littéraire de Léipsick, de cette année, nous avons remarqué la lettre suivante, adressée à M. Gail, membre de l'Institut; nous en offrons aujourdui un extrait à nos lecteurs, pour leur donner une idée de l'urbanité germanique des hommes de lettres du Nord.

« La lecture du no. 50 de la Gazette littéraire, m'apprend que M. Gail, professeur à Paris, a fait insérer dans le *Philologue*, journal qui paraît dans la même ville, quelques lettres à mon adresse, écrites en langue française. Si, comme je dois le supposer, il attend une réponse à ses lettres, je l'invite à se servir à l'avenir de la langue allemande, de la latine, ou de la grecque, à volonté; car j'ai une trop haute opinion

Digitized by Google

de la dignité du peuple allemand et de sa langue, pour répondre à une lettre écrite en français. M. Gail ne manquera certainement pas de regarder ma déclaration comme une offense dirigée contre la grande et aimable nation dont il est le défenseur, comme chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de Saint-Waldimir; il ne manquera certainement pas non plus de m'offrir des exemples d'une plus grande modestie; mais je suis fâché de lui dire, que je regarde comme plus honorable d'être critiqué par un Français que d'en etre loué, etc., etc. *Signé* POPPE.

Nous nous bornerons à citer ce passage de cette lettre, écrite d'un bout à l'autre dans le même style, et certes elle ne fait pas honneur à son auteur.

Quelles que soient les opinions de ces savans sur les talens et les travaux de M. Gail, on ne peut que le louer du courage et du zèle avec lequel, pendant toute sa vie, il a procuré les recherches sur la littérature grecque. Si ses travaux n'ont pas toujours été couronnés du succès, il serait injuste de l'en accuser, puisqu'il avait souvent contre lui, et l'aridité du sujet, et le préjugé contre une langue, adoptée depuis si peu de temps dans l'éducation. Une pareille réponse n'est pas très-propre à encourager la communication avec les savans de l'Allemagne. Mais, malgré les observations de M. Poppe, nous sommes bien persuadés que la générosité et l'amabilité du peuple français, n'ont rien perdu dans l'opinion des nations étrangères.

— Il est permis d'être impudent, mais non pas au point d'abuser de la confiance du public, d'une manière aussi scandaleuse qu'un M. Mossé vient de se le permettre. Pour avoir fourni quelques articles au *Mercure de France*, il ose prendre la qualité d'ancien rédacteur de cette feuille, à laquelle il n'a jamais coopéré. Le sieur Mossé en impose; il n'a jamais eu cette qualité; elle ne lui appartient pas, et, qui plus est, ne lui a jamais appartenue.

Digitized by Google

Si tous les écrivains qui font insérer des articles dans un journal, pouvaient se qualifier du titre de ses rédacteurs, il n'existe pas de feuille qui ne puisse, de cette manière, compter quelques centaines d'individus attachés à sa rédaction.

Les noms des rédacteurs du Mercure de 1812 et années suivantes, se lisaient sur la couverture de ce journal, et nous défions le sieur Mossé, de prouver que le sien y ait jamais figuré. On y remarquait, parmi les coopérateurs, MM. Cuvier, Le Breton, Ginguené, Roquefort, Vanderbourg, Amaury Duval, Lacretelle.

Il est à présumer que ces savans n'auraient jamais consenti à l'admission d'un sieur Mossé parmi eux. Ce prétendu rédacteur, dont le nom et le talent sont également inconnus, vient de faire paraître une nouvelle feuille. A lui permis :

Ecrive qui voudra; chacun à ce métier
Peut perdre impunément son encre et son papier.

Mais en faisant annoncer sa feuille dans le *Pilote* du jeudi 5, il a *osé dire* qu'elle était rédigée par MM. les collaborateurs du Mercure de 1812. Nous annonçons que le sieur Mossé en impose à lui-même et au public, nous le désignons à son propre mépris et à celui de tous les honnêtes gens, dans le cas où il ne prouverait pas l'assertion du Pilote, où bien s'il ne se hâtait de la détruire.

J'admire de Mossé l'ignorance profonde,
Le sot fait le tranchant, mais on le lui rend bien!
Il dit du mal de tout le monde
Personne aussi de lui ne dit de bien.

— M. Drovetti, ancien consul de France à Alexandrie, a recueilli dans la haute Egypte des monumens très-précieux; il revient en Europe, mande-t-on de Livourne, avec une collection d'objets d'un grand prix, pour jouir du fruit de ses savantes recherches.

Digitized by Google

—*La Société Linéenne*, qui s'est formée à Bordeaux, a tenu, en plein air, dans le courant de juillet, une séance destinée à célébrer la fête de Linnée sur le côteau pittoresque de Florac. Le professeur Latterade, directeur de la société, a prononcé un discours qui a été suivi de plusieurs lectures, et d'un repas frugal sur le gazon.

On y a porté des toasts à la mémoire de Linnée, de Bauhin, de Tournefort et de Jassieu.

— M. le comte Vaublanc va, dit-on, publier entre ces deux sessions, son poëme épique *sur la prise de Constantinople, par Mahomet II.*

— Par ordre du comité central d'artillerie, des essais ont été faits sur cinq nouveaux produits de la manufacture d'acierie, établie à la Bévadière, près Saint-Etienne, par M. le receveur-général de la Moselle. Deux *aciers fondus* ont donné de très-bons ciseaux et d'excellens burins ; un des *trois aciers corroyés*, dits *à deux colonnes* a été trouvé excellent pour les burins durs et déliés. Le comité en a fait faire des crochets pour tourner la fonte de fer, épreuve très-forte à laquelle l'acier anglais, mis en comparaison, a moins résisté.

— Le gouvernement napolitain fait continuer les fouilles de Pompeïa. On sait combien elles avaient été encouragées par les rois Joseph et Joachim, lesquels ont considérablement enrichi et augmenté le beau musée de Portici. Il a été découvert plusieurs édifices le long de la rue principale qui conduit aux temples d'Isis et d'Hercule, ainsi qu'au théâtre. Dans l'une des maisons précitées, on a trouvé des instrumens de chirurgie en bronze, et parfaitement conservés. Ils font connaître les moyens employés dans le premier siècle de l'ère vulgaire par les disciples d'Hypocrate et de Gallien. Des peintures d'une bonne conservation, représentant des fruits et des animanx, faisaient partie de la découverte.

— L'administration des fouilles de Tibre, vient de nommer un conservateur général. Ces fouilles, qui doi-

Digitized by Google

vent commencer incessamment, promettent une ample moisson. Les romains, à la mort ou à la déchéance de leurs Empereurs, avaient la coutume, lorsqu'ils n'en avaient pas été contens, de jeter dans le Tibre les statues, les bustes et les médailles qui rappellaient les traits du tyran qu'ils avaient renversé. Ces monumens doivent être cachés par la vase que roule continuellement le Tibre. Espérons pour les arts que ces fouilles seront fructueuses.

— La machine inventée par M. Christian, directeur du conservatoire des arts, pour la préparation du lin, *sans rouissage*, vient d'être exécutée à Nantes avec beaucoup de succès. Le prix en est fixé à 400 fr.

— Un habitant de Vérone a fait une découverte assez importante; il est parvenu à rendre aux cloches fêlées leur son, sans qu'il soit nécessaire de les refondre. *C'est ce que nous verrons, car il faut le voir pour le croire.*

— Les comédiens, les musiciens, les chanteurs, les danseurs, les tailleurs, les décorateurs, les machinistes et cette foule d'individus qui s'attachent au théâtre, soit que la médiocrité de leurs talens les laisse sans emploi, ou les dégoûte du public; soit que l'intrigue des coulisses paralyse leurs moyens ou leurs bonnes intentions; soit enfin que l'ambition les tourmente: peuvent se réjouir et espérer un meilleur avenir. La Russie, la Nouvelle-Orléans et la Martinique demandent des sujets, et des engagemens vont avoir lieu pour ces pays, où il suffira d'être français pour faire fureur. Si les correspondans qui sont chargés de faire les engagemens n'exigent pas des acteurs une grande connaissance de notre langue, et de nos chanteurs qu'ils ne sacrifient point la musique à leurs caprices, on peut leur promettre d'avance une moisson abondante.

L'empereur des Russies vient d'assurer à la veuve de M. Kotzebue, pour toute sa vie, le payement du trai-

Digitized by Google

tement dont jouissait son mari, en sa qualité de conseiller-d'état.

— La cour d'assises a acquitté, à l'unanimité du Jury, le jeune Baudouin qui était accusé de banqueroute frauduleuse.

Voici le fait :

En 1814, le sieur Baudouin tenait deux maisons de commission, l'une grande-rue Batellière, et l'autre sous le nom de son fils, âgé de vingt ans, rue Pelletier. L'état de ses affaires dans lesquelles il avait intéressé son fils, le réduisit au désespoir, et il se suicida. Le jeune Baudoin fut accusé de banqueroute frauduleuse, après la mort de son père ; mais il ne se présenta pas. Le 28 de ce mois, appelé de nouveau, il a comparu devant la cour. Le Jury a dû reconnaître que ce jeune homme n'avait été, dans les mains de son père, qu'un instrument purement passif.

L'auditoire n'a jamais été, peut-être, plus attendri lorsqu'on a lu à la cour une lettre du sieur Baudouin, dans laquelle il fait connaître que c'est le désespoir d'avoir compromis son fils qui l'a entraîné dans l'abyme.... Par cette lettre il recommande son fils à ses créanciers.

SPECTACLES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

On s'occupe exclusivement à ce théâtre de l'opéra d'Olympie.

Madame Fay a continué ses débuts dans le rôle de la *Vestale*. Son succès n'a pas été moins brillant qu'aux premiers jours de son apparition. On eut cependant désiré la voir remplir un personnage moins jeune. La

Digitized by Google

voix, le physique et le talent de Mme. Fay semblent l'appeler à l'emploi que remplissait avec tant de talent Mlle. Maillard. Qu'elle ait le bon esprit de s'y placer, et nul doute quelle ne fixe long-temps encore la bienveillance du public.

THÉATRE FRANÇAIS.

Continuation des débuts de madame PARADOL, *dans le rôle d'Emilie.*

Ce qui a été dit de cette actrice, à l'occasion de ses deux premiers essais dans le rôle de *Sémiramis*, est à répéter au sujet de son troisième début.

Sans pourtant la placer au-dessus de Mlle. Georges, les anciens habitués du théâtre-Français ne se souviennent pas d'avoir vu une débutante y apporter d'aussi beaux moyens : taille, figure, organe, âme et dignité, voilà ce qui la distingue éminemment.

Quoiqu'elle ait pu acquérir un peu d'habitude dans quelques rôles d'opéras qu'elle a joués en province, on ne peut voir qu'avec étonnement l'intelligence qu'elle apporte dans le nouveau genre quelle embrasse. De tous ces avantages, on seroit tenté de conclure, qu'elle est bien près de la perfection ; mais outre que nos engagemens envers le public nous obligent de dire la vérité, ce serait rendre un très mauvais service à Mme. Paradol que de lui donner lieu de croire qu'elle ne laisse rien à désirer. Son défaut le plus remarquable, est une trop grande précipitation dans le débit, défaut qui la rend par fois inintelligible, précipitation qui, souvent, n'est pas inhérente à la situation ; ce défaut est toujours inexcusable, même quand le succès le commande, si l'acteur ne redouble pas d'attention pour que sa prononciation soit distincte.

Il est un autre écueil contre lequel on doit prévenir

Digitized by Google

Mme. Paradol ; écueil d'autant plus à craindre, qu'il se cache sous les apparences les plus séduisantes. Mme. Paradol possède au plus haut degré la noblesse de l'attitude et du geste ; mais par cela même qu'elle lui est naturelle, elle doit moins l'affecter : vouloir mieux faire que ce qui est bien, c'est tomber dans l'exagération qui, en toute chose, est vicieuse. D'ailleurs la débutante ne doit pas ignorer que l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

C'est en général, vers cet excès, que Mme. Paradol paraît se laisser plus facilement emporter. Certes, quelques graves que soient ces reproches, il est peu de débutantes, peut-être n'y en eût-il jamais une qui en méritât aussi peu. Ces reproches sont, toutefois, d'une telle importance, que de l'attention qu'apportera cette intéressante actrice à réformer ces imperfections, va dépendre le rang qu'elle devra tenir sur la scène française. On ne hasarde rien de trop en affirmant qu'il dépend d'elle de se placer au premier rang, sans lui dissimuler que faute de soins elle peut se condamner à une éternelle médiocrité.

Lorsqu'il est question de la représentation d'un des chefs-d'œuvre de Corneille, ce serait remplir bien superficiellement les devoirs d'un critique que de ne faire mention, quoiqu'en dise certain journaliste de notre connaissance, que d'un seul rôle. Celui de *Cinna* est un chef-d'œuvre, mais nous sommes convaincus que celui d'*Auguste* est un des plus beaux qui existent au théâtre. On doit se rappeler de la perfection avec laquelle il était joué par Mouvel, malgré son organe épuisé et sa prononciation pénible; mais son talent magique et son exquise sensibilité, surmontaient tout ces obstacles, et portaient l'émotion dans l'âme des spectateurs ; ceux qui se souviennent de plus loin, ont eu le modèle d'une bien plus grande supériorité dans l'acteur Brizard, dont rien aujourd'hui ne peut retracer l'idée. A la noblesse du jeu il réunissait celle de la

Digitized by Google

figure, et avait porté le talent à dire la tragédie presque sans déclamation.

Je passerai sous silence la manière dont le rôle d'*Auguste* a été rendu par Colson; c'est lui rendre service que de ne pas le faire entrer en comparaison avec les deux acteurs précités. Peut-être sans ces souvenirs aurait-il laissé moins à désirer, car il a passablement rendu quelques scènes, entre autres la première du cinquième acte, si ce n'est le vers :

Prends un siège Cinna, etc.

qu'il a dit d'un air trop impérieux, et même menaçant. Lafon a eu de beaux momens. Comment Mme. Paradol ne se laisserait-elle pas emporter à cette précipitation que je lui ai reprochée, lorsque cet acteur consommé tombe lui-même quelquefois dans cette erreur, avec cette différence pourtant que ma critique ne porte point sur sa prononciation, qui est toujours très-distincte.

SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Closel a obtenu son ordre de début : il paraîtra d'abord dans les rôles d'*Alceste*, du *Misantrope*, de *Dorsan*, de la *Femme jalouse* et plusieurs autres de ce genre, quoiqu'il se destine à remplir par la suite l'emploi des pères nobles.

THÉATRE FEYDEAU.

Il serait fort heureux pour le premier Théâtre-Français de posséder quelques doublures de plusieurs chefs d'emplois. Il pourrait, comme on le voit à Feydeau pour Martin, faire oublier l'absence de Talma. Depuis quelques temps Baptiste a réuni tous les efforts de son talent. Sa voix est devenue plus fraîche et plus sonore. Je ne serais point surpris qu'il fût destiné un jour à remplacer dignement Martin.

Digitized by Google

C'est après l'avoir entendu dans les charmans opéras de *Jeannot et Colin* et de *Joconde*, joués dernièrement, que j'ai cru pouvoir le juger aussi favorablement.

THÉATRE ROYAL ITALIEN.

Rien n'est moins difficile, pour le choix de ses sujets, qu'un auteur de pièces italiennes; pourvu que son poëme soit le sujet d'une musique savante et mélodieuse, qu'il s'y trouve quelques situations favorables au talent de chaque auteur, le public, le musicien, les acteurs seront satisfaits. Ce que je viens de dire en général, je l'appliquerai en particulier au nouveau drame de l'*Agnese*. Plusieurs pièces ont été mises à contribution, entr'autres le *Fitz-Henri* de M. René-Perrin; et le ballet d'*Irma*, le triomphe de Mlle. Bigottini. Peu importait le sujet à M. Paër; il était sûr de créer un nouveau chef-d'œuvre musical, et ses espérances n'ont pas été déçues. Sans être un enfant de la terre de l'harmonie, sans être animé du feu qui respire dans les ouvrages des *Cimarosa*, des *Paesiello*, des *Piccini*, il est impossible de résister aux accens doux, mélodieux, à ces accords célestes, majestueux, qui s'échappent de sa lyre. Le triomphe de M. Paër a été complet; mais il est de toute justice d'accorder une partie de la couronne à Pellegrini, et à Mme. Mainvielle Fodor. Tous deux ont rivalisé de zèle et de talent pour faire valoir la savante production de M. Paer.

VAUDEVILLE.

On a donné à ce théâtre, mercredi passé, la première représentation d'*un Dimanche à Passy*. Annoncer que ce vaudeville est de MM. Désaugiers, Léger et un troisième, c'est prévenir qu'il renferme plusieurs

Digitized by Google

couplets d'une bonne facture. Malheureusement cette pièce n'offre rien de plus ; point d'intrigue, les scènes se suivent sans avoir entr'elles aucune liaison. Tout l'intérêt et le peu de comique du *Dimanche à Passy*, consistent à faire jeûner une espèce de niais qui comptait faire un bon dîné chez des amis qui ont une maison de campagne au bois de Boulogne. Les amis de la décence sont prévenus qu'il se trouve des amours et que la pièce est terminée par un mariage. On a sifflé quelques scènes longues et froides, mais les jolis couplets ont été applaudis et les auteurs nommés. En voilà plus qu'il n'en faut au théâtre du Vaudeville, pour légitimer un succès.

VARIÉTÉS.

Depuis le succès d'*Angeline* et du *Mariage à la hussarde*, ce théâtre est devenu une mer orageuse sur laquelle les naufrages sont très-fréquens. *Alfred et Eugène*, vaudeville en un acte, vient cependant d'échapper à la tourmente, et, grâce à l'équipage qui a su opposer au danger l'adresse et la gaité, et entonner à propos quelques couplets heureux, ce léger esquif est enfin arrivé au port; sa faible construction ne laisse pas espérer qu'il puisse faire un voyage de long cours.

PORTE-SAINT-MARTIN,

La *Double Fête de Village*. Ce ballet, de la composition de M. Blache, père, fut représenté avec succès en 1791, à Bordeaux. Son fils, M. Frédéric Blache, maître de ballets de la Porte-Saint-Martin, et déjà connu par nombre de jolies productions, vient de faire revivre cet ouvrage.

Le sujet en est faible et ressemble à tout, mais quel-

Digitized by Google

ques détails agréables, des danses gracieuses et des pas très-bien exécutés par Mmes. Zélie-Mollard, Elisa, Pierson, et MM. Hullin, Victor et Mérante, ont fait obtenir un nouveau succès à ce tableau villageois, que les amateurs reverront souvent avec plaisir.

On doit aussi des éloges à la décoration de M. Moench.

Mme. Armand continue avec encouragement ses débuts dans le rôle difficile de *Camille, des Frères invisibles*. Un bel organe, une prononciatiou nette, assez d'entente de la scène, tout en elle semble enfin promettre un sujet utile pour ce théâtre qui n'en a pas encore.

Les auteurs de *Mahomet II* s'empressent de nous apprendre que cette pièce vient d'être reçue et qu'elle doit succéder à *Wallace*, ouvrage du Corneille du mélodrame. Ils font savoir en même temps qu'ils ont obtenu des succès *dans plus d'un genre de littérature*; souhaitons-leur de n'être pas frustrés dans leur nouvelle attente, car malgré le tour de faveur qu'ils ont obtenu, ils ont des devanciers qui ne sont pas gens à leur céder leurs droits une autre fois.

Philippe, dit-on, vient de signer un engagement pour le grand théâtre de Bordeaux. Quoique cet acteur ne soit pas doué d'un talent extraordinaire, il n'en sera pas moins difficile de le remplacer dans une grande quantité de rôles qu'il avait créés, et dans lesquels ils a toujours obtenu les applaudissemens du public.

On répète en ce moment le *Passepartout*, vaudeville posthume de Montperlier, auteur du *Panier de Cerises*. On assure également que l'auteur des premiers chefs-d'œuvre des boulevards va faire éclore le *Bouton de Rose* à la Gaîté, c'est un mélodrame-féérie, pour lequel l'administration fait de grandes dépenses, et que l'*Héritage de Jeannette*, dont on s'occupe maintenant, ne pourra sans doute couvrir que difficilement.

S'il fallait rendre compte de tous les *on dit*, nous ajouterions qu'on répète aussi à l'Ambigu un *Imbroglio*

Digitized by Google

de l'auteur de la *Maison du Corrégidor*; mais pour ne pas fatiguer nos lecteurs, et leur laisser au moins le plaisir de la surprise, je me bornerai à leur apprendre encore que, couvert de lauriers qu'il a recueillis en province, et cuirassé d'un engagement de vingt mille roubles, l'acteur St.-Félix, cet heureux imitateur de Potier, est en route pour St.-Pétersbourg : *Audaces fortuna juvat!*

— Au sujet d'un article, inséré dans le sixième cahier du huitième volume, page 371 de la Bibliothèque historique, M. Renaud, rédacteur de ce Journal, s'est battu avec M. le colonel de Croquenbourg, qu'on dit être fort attaché à madame Hlamelin.

— Le lendemain vendredi 6, M. David, rédacteur de l'Indépendant, s'est battu avec un soi-disant Garde-du-Corps. Le premier a été tué sur place et l'autre est, dit-on, mort le lendemain.

— On annonce que les amateurs du scandale auront de quoi s'amuser à Blois pendant quelque temps. Il est question d'une soustraction considérable en argent, bijoux, contrats, argenterie, etc., faite à des créanciers légitimes dans la succession d'un habitant de la ville. Une amie du défunt va se porter partie civile, et démasquer la turpitude de quelques personnes qui jouissent de la considération publique. M. ******, notaire à Blois, un avocat et la veuve, sont, dit-on, vivement impliqués dans cette affaire; M. le procureur du roi sera saisi incessamment de la cause, et un avocat de Paris, justement estimé, plaidera pour la partie civile.

— A Château-Roux, une épouse a trouvé son mari en tête à tête plus qu'équivoque avec une dame de ses amies. Piquée jusqu'au vif de l'affront qu'elle venait de recevoir, elle proposa à sa rivale de se battre au pistolet; la dame accepta, et nos deux amazones se rendirent sur le terrain avec des témoins. On convint des distances, et elles tirèrent toutes les deux à la fois. Heureusement elles se sont manquées, et MM. les témoins, connus par leur galanterie, sont parvenus à les réconcilier.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE;
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

ÉPITRE AU ROI

SUR LE RAPPEL DES EXILÉS (1).

Non ignara mali, miseris succurrere.
VIRG. *Æneide.*

PRINCE, si jusqu'au trône où siégeaient tes aïeux,
J'élève librement et ma voix et mes vœux,
C'est un droit des Français reconnu par toi-même,
Alors que modérant l'autorité suprême,
Dans cet acte fameux qui fixe leurs pouvoirs
Des peuples et des rois tu traças les devoirs.

(1) L'auteur de cette pièce en avait communiqué des fragmens. Nous la publions aujourd'hui dans son entier.

Digitized by Google

Ils ne sont plus ces temps où nos faibles ancêtres,
Gaulois dégénérés, ne voyaient dans leurs maîtres
Que des dieux irrités qu'ils servaient à genoux.
De ses droits aujourd'hui le peuple est plus jaloux :
Comme aux jours glorieux de la Grèce et de Rome,
Dans le chef de l'État il ne voit plus qu'un homme ;
Et le prince lui-même, éclairé sur ses droits,
Sait qu'on ne règne plus qu'en régnant par les lois.
De cette liberté je crois t'offrir l'hommage
En osant contre toi m'armer de ton ouvrage,
Et rappeler, sans crainte, à ton cœur, à tes soins,
Des maux que je tairais si je t'estimais moins.
Aux murs de Wasingston, sur les bords de la Dyle,
Aux monts Helvétiens, errans et sans asyle,
Louis, des malheureux, des Français égarés,
Traînent dans la douleur des jours désespérés.
Les frimats ont trois fois attristé la nature,
Trois printemps à la terre ont rendu sa parure,
Depuis le jour fatal où la rigueur des lois,
Oubliant leurs travaux, leur gloire et leurs exploits,
A fermé sur leurs pas le seuil de la patrie
Et proscrit leur mémoire insultée et flétrie.
Ah! quels que soient leurs torts ils les ont expiés ;
L'étranger les a vus, bannis, humiliés,
Dans les murs qu'ils ont pris, au sein de leurs conquêtes,
Abaisser leurs lauriers et prosterner leurs têtes.
Ils vivent séparés de leur famille en deuil,
Loin des regards d'un fils, autrefois leur orgueil,
D'un fils qui n'aura pas peut-être l'espérance
De venger leur exil en mourant pour la France.
Fortunés citoyens, dont les vents et le sort
Ont toujours enchaîné le vaisseau dans le port,
Paisiblement assis aux foyers de vos pères,
Pouvez-vous de l'exil vous peindre les misères,
Savez-vous les chagrins qui, sous d'autres climats,
De ces infortunés environnent les pas?....
Votre âme de leurs maux ignore l'étendue ?
Pour chérir sa patrie il faut l'avoir perdue ;
Il faut avoir vu fuir, sans espoir de retour,
L'heureux toit où nos yeux se sont ouverts au jour.
Il se fait de l'exil une trompeuse image,

Digitized by Google

Celui qui dans l'exil n'apperçoit qu'un voyage,
Un léger châtiment qui prolonge des jours
Dont la hache inflexible allait trancher le cours.
Un léger châtiment! ta sévère justice
N'arma jamais son bras d'un plus cruel supplice.
Lorsque sur l'échafaud, frappé du fer des lois,
Le coupable périt, il ne meurt qu'une fois:
Et chaque jour l'on meurt, loin de tout ce qu'on aime,
Chaque jour dans l'exil on survit à soi-même.
Contemplez ces proscrits, languissans, abattus,
Concentrant dans leur cœur leurs maux et leurs vertus,
Ah! qu'ils sont différens de ceux là qui naguère
Revenaient le front ceint des palmes de la guerre,
Où, qui de Melpomène exprimant les fureurs,
Au théâtre attendri s'enivraient de nos pleurs!
Où sont ces magistrats, ces légistes célèbres,
Dont la voix du barreau dissipa les ténèbres,
Qui de l'Escaut au Tibre, à vingt peuples amis,
Dictaient ou confirmaient les arrêts de Thémis?
Est-ce là l'orateur dont la douce éloquence
Aux mains du despotisme enchaînait la vengeance,
Où l'artiste fameux dont le mâle pinceau
Des plus mâles vertus a tracé le tableau?
Tandis que leurs écrits, leurs exploits, leurs ouvrages
Des peuples enchantés recueillent les hommages,
Ces illustres Bannis, moins heureux que leurs noms,
De climats en climats, de prisons en prisons,
Promènent au hasard leur course vagabonde.
L'Europe les repousse et leur ferme le monde.
Pour eux dans l'Univers il n'est plus de pitié.
A l'implorer en vain leur orgueil s'est plié;
Jamais sa douce voix n'a calmé leurs alarmes
Et nulle part leurs yeux n'ont rencontré des larmes.
Prince, c'est trop long-temps à l'opprobre, au mépris,
De la grandeur française exposer les débris:
Dans ces proscrits qu'insulte un délire sauvage,
C'est la France, c'est toi, Louis, qu'on outrage.
L'étranger, qui n'a pas oublié ses malheurs,
En les persécutant croit punir ses vainqueurs:
Et sur des malheureux chargés d'ans et de gloire

Digitized by Google

Venge de ses revers l'importune mémoire.
Des rois dont les sermens nous ont juré la paix
Frémissent de colère au seul nom d'un Français.
Qu'il a fait éclater une vertu plus rare,
Qu'il fut plus généreux, ce Teuton, ce barbare
Dont le fer épargna les jours de Marius!
De ses concitoyens par ce héros vaincus,
Son bras sur le vainqueur peut venger le carnage;...
Mais il a reconnu cet auguste visage,
Ce front où quarante ans Rome a lu ses destins:
Prêt à frapper, le glaive échappe de ses mains,
Il fuit, et, moins cruel que Minturne et que Rome,
Sait dans un ennemi respecter un grand homme.
Eh! qui doit à leurs maux plus que toi compâtir,
Ces chagrins de l'exil qui peut mieux les sentir?
Comme eux, tu fus privé du ciel de ta patrie,
Tu regrettas comme eux cette terre chérie.
Oublié de la France et du monde et des rois,
Tu ne te consolais qu'aux bruits de nos exploits.
Tes mains applaudissaient à ta patrie absente,
Tes vœux accompagnaient sa marche triomphante.
Si le malheur t'appris à plaindre le malheur,
Prince, de la pitié, sa compagne et sa sœur,
Dont la voix si souvent dissipa tes alarmes,
Pourrais-tu repousser la prière et les larmes?
Crains qu'on ne dise un jour dans la postérité:
Louis, qui si long-temps connut l'adversité,
A laissé des Français, aux rives étrangères,
Expirer dans l'exil dont il sçut les misères,
D'illustres citoyens, d'intrépides guerriers
Qui ne lui demandaient pour prix de leurs lauriers
Que de mourir aux lieux où le ciel les fit naître....
A la même faveur tous n'ont pas droit peut-être;
Quelques-uns, je l'avoue, en ces temps orageux,
Que voudrait oublier le Français plus heureux,
Ont osé sur leur roi porter leurs mains fatales,
Et d'un grand attentat ont souillé nos annales.
Mais enfin ce saint roi, ce monarque martyr;
Qui reçoit des autels de notre repentir,
Leur pardonnait encore en tombant leur victime.
N'entends-tu pas des cieux ce prince magnanime

Digitized by Google

Te crier : « Ne sois pas moins généreux que moi.
» De quel droit punis-tu ceux qu'épargna ton roi ?
» Je l'étais, quand moi-même excusant leur audace,
» Dans mon dernier écrit j'ai proclamé leur grâce. »
De ces infortunés ravis à ton amour
Le seul tort serait-il ce trop funeste jour
Qui d'un guerrier fatal recommença l'empire,
Ralluma sur nos bords un dangereux délire,
Et livra de nouveau nos cités et nos biens
A l'étranger surpris et tremblant pour les siens.
Tu peux les rappeler, ils ne sont pas coupables.
Des maux que nous souffrons seuls ils sont responsables,
Seuls ils sont criminels, ceux-là qui sous ton nom,
Réveillaient dans les cœurs la crainte et le soupçon;
Qui prêtant leur orgueil et leurs vœux à leurs princes,
A la glèbe en espoir rattachaient nos provinces.
Des préjugés vaincus, gothiques partisans,
S'ils n'avaient pas trahi leurs regrets impuissans,
Les hameaux n'auraient pas repoussé ta tendresse
Et du fils de Henri délaissé la vieillesse.
Et vous, nobles guerriers, pour la première fois,
De la patrie en pleurs méconnaissant la voix;
Vous n'auriez pas, aigris par des conseils parjures,
Sacrifié l'Etat à vos propres injures.
O toi qui peut d'un mot dissiper leurs douleurs,
Louis, daigne tarir la source de leurs pleurs!
De ces cœurs ulcérés entreprends la conquête,
Pardonne aux malheureux dont je suis l'interprète;
Que dis-je? Je le suis de leur famille en deuil.
Je le suis des Français dont ils furent l'orgueil.
Quelle honte pour nous, si sur d'autres rivages
S'enflammaient leur génie et naissaient leurs ouvrages;
Si dépouillant Paris de la palme des arts,
Bruxelles dans ses murs voyait de toutes parts,
Accourir empressés d'admirer leur modèles,
Les enfans d'Apollon aux grands maîtres fidèles!
Ces palmes que l'on veut envain nous enlever
La clémence à nos vœux saura les conserver.
Le pardon que ton cœur accorde même aux crimes,
De nos dissensions les touchantes victimes,

Digitized by Google

De nobles exilés ne l'obtiendront-ils pas?
Tant que chez l'étranger ils traîneront leurs pas,
Des Français vainement tu te diras le père;
Prince, tu n'en auras le sacré caractère
Qu'alors que sur ton sein, unis et repentans,
Tu pourras de l'Etat presser tous les enfans.

P. C.

CHARADE.

Mon premier sous mon tout peut trouver un ombrage,
Où mon second lui peut servir de pâturage.

ENIGME.

Au singulier je suis la fortune du sage
Et des héros enflamme le courage;
Guidé par son orgueil, très-souvent l'homme altier,
Pour m'avoir au pluriel, ne perd au singulier.

LOGOGRIPHE.

Dans l'ordre naturel, lecteur, je suis en France
Un être de peu d'importance.
Qu'est-ce, en effet, qu'une interjection?
Mais étant pris en sens inverse
Au royaume d'Asie, au-delà de la Perse
Sur quatre pieds je sais donner nn nom.

MOTS

DE LA CHARADE, DE L'ÉNIGME ET DU LOGOGRIPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le lundi 9 août 1819.

Le mot de la Charade est Fougueux;
Celui de l'Enigme est Mercure,
Et celui celui du Logogriphe est Papier dans lequel on trouve, Priape.

Digitized by Google

HISTOIRE.

MÉMOIRES HISTORIQUES, POLITIQUES ET LITTERAIRES SUR LE ROYAUME DE NAPLES, *par* M. le comte Grégoire ORLOFF, *sénateur de l'empire de Russie. Ouvrage orné de deux cartes géographiques, publié avec des notes et additions par* Amaury DUVAL, *membre de l'Institut de France.* (1)

QUATRIÈME ET DERNIER EXTRAIT.

On aura sans doute remarqué le grand nombre de révolutions que le gouvernement du pays napolitain a subies avant de parvenir à une sorte de stabilité. Les Romains opérèrent la première révolution dans son gouvernement; ils anéantirent toutes les petites républiques qui couvraient cette contrée; républiques peu fortunées, où l'aristocratie était dans une lutte continuelle avec la démocratie.

La seconde révolution fut l'ouvrage des Barbares, qui apportèrent avec eux le gouvernement féodal, c'est-à-dire l'anarchie, l'ignorance, la superstition, l'avilissement et l'oppression.

Vinrent ensuite les Normands. Roger, un de leurs rois, fonde un Etat puissant: Frédéric lui donne des lois; mais les papes renversèrent cet édifice social: ils y envoyèrent un usurpateur; le pouvoir sacerdotal et un gouvernement arbitraire pesèrent à la fois sur les

(1) Paris, Chasseriau et Hécart, libraires, au dépôt bibliographique, rue de Choiseul, n°. 3, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

peuples. Après lui, le système féodal reprit sa vigueur. Les prêtres et les barons règnèrent despotiquement.

Ferdinand-le-Catholique, transformant le royaume en province, lui porta un coup non moins funeste: c'était le condamner à la misère, aux désordres, à la corruption.

Charles III et son ministre eurent la gloire de réformer de grands abus, d'appeler la nation à une vie nouvelle, et de fonder enfin une véritable monarchie. En quittant le trône de Naples, il regrettait de voir son ouvrage imparfait.

Il y laissa Tannuci, en lui recommandant le soin d'exécuter les améliorations qu'ils avaient projetées. On ne peut concevoir comment Charles confia l'éducation de son fils au plus borné, au plus inepte des grands de sa Cour.

Lors du départ de son père, Ferdinand venait d'atteindre sa huitième année, et ce prince n'eut d'autre éducation que celle du dernier de ses sujets. La pêche, la chasse, et d'autres amusemens de cette espèce, furent les seules occupations de sa jeunesse et de son adolescence. Aussi le travail du cabinet est-il pour lui d'une fatigue insupportable. Ce prince, si négligé, a reçu de la nature un jugement sain, un cœur droit; aussi reprocha-t-il souvent à son indigne gouverneur, de ne lui avoir donné aucune instruction.

Tannuci régnait de fait, en attendant la majorité de Ferdinand. A l'exemple de tous les princes de l'Europe, ce ministre chassa les jésuites des Deux-Siciles. Qui aurait jamais pensé que ces prêtres, ennemis des trônes et des rois, reparaîtraient en France en 1819, sous le nom de *Pères de la foi;* qu'ils feraient des missions, et qu'ils voleraient impunément le denier de la veuve et de l'orphelin.

Ayant atteint sa dix-huitième année, Ferdinand épousa Marie-Caroline d'Autriche. Dès ce moment, l'influence du cabinet de Madrid cessa, et l'Angleterre prit le plus grand ascendant sur les affaires de Naples

Digitized by Google

et de l'Italie. Dans le contrat de mariage de Ferdinand et de Caroline, il fut stipulé qu'après la naissance de son premier fils, la reine entrerait dans le conseil, en ferait partie, et qu'elle y aurait même voix délibérative. Tannuci connut, mais trop tard, la faute qu'il avait faite, en ne s'opposant pas à une clause pareille. La reine l'accable de dégoûts, et le fait renvoyer. Elle cherche un homme entièrement dévoué à ses volontés, et elle le trouve dans le marquis de Sambuca. Voulant relever la marine, la reine jette les yeux sur le chevalier Acton, officier français; lequel, après avoir servi dans la marine de son pays, commandait les forces navales du grand-duc de Toscane.

Elle donne un grand pouvoir à cet officier, et lui confie le porte-feuille de la marine. Acton ne fit que des sottises; et croyant avoir à se plaindre de la France, il se conduisit de manière à faire éclater la guerre entre les deux puissances.

« La France était dans l'usage d'acheter, dans les Calabres, des bois de construction. Sous prétexte que ces bois étaient nécessaires à la marine que l'on s'occupait à former, Acton empêcha la France d'en exporter du royaume. La cour de Versailles dissimula son ressentiment.

» A la même époque, en 1783, arriva cet épouvantable tremblement de terre de la Calabre, où périrent tant de milliers d'hommes, où tant d'autres restèrent sans asyle et sans pain. A la nouvelle de ce désastre, la cour de France, oubliant tous ses justes motifs de mécontentement, fit expédier une frégate chargée de blé, afin que le roi de Naples pût procurer promptement des secours aux malheureux habitans des pays ravagés. Le ministre fit refuser sèchement un don qui certes n'avait rien d'injurieux, et qui ne pouvait être que désintéressé. Tant la haine est déraisonnable! »

Cette conduite envers la France irrita le roi Charles; il ordonne à son fils de renvoyer un ministre qui abusait ainsi de sa confiance. Soutenu de la faveur de la

Digitized by Google

reine, Acton brave le courroux du roi d'Espagne, insulte ses agens et ceux de la France. L'Autriche et l'Angleterre devinrent les seules puissances qui furent accueillies avec intérêt. Le favori va bientôt avoir tout l'Etat entre ses mains; indépendamment de ses places, il joint encore les ministères des affaires étrangères et de la justice. Toutes les places sont distribuées à des étrangers, particulièrement les places lucratives. Le baron de Salis Grison, officier au service de France, fut choisi pour l'organisation des troupes. M. de Pommereul fut aussi appelé pour organiser l'artillerie, la défense des places, etc.

Ces réformes faites par des étrangers excitèrent de violens murmures; c'était à l'époque où la révolution française venait de commencer. La reine, effrayée, voulut former une coalition: l'agent de la république fut abreuvé d'humiliations. L'amiral Latouche-Tréville parut tout-à-coup dans le golfe de Naples avec son escadre, et il força le gouvernement napolitain à signer une déclaration de neutralité. La reine, qui redoutait le mécontentement du peuple, signa parce qu'elle craignait une insurrection. A Rome, l'ambassadeur est assassiné dans son palais, et tous les Français répandus dans la ville eussent été massacrés, si la terreur que l'escadre française avait inspirée au roi de Naples n'eut passée dans l'âme du pape. S. S. ne pouvait pardonner à une nation qui avait exproprié le clergé de tous ses biens.

La menace de renouveler les vêpres siciliennes ne cessa qu'à l'époque de nos victoires en Italie; le gouvernement napolitain, tremblant, irrésolu, abandonna le ton de jactance qu'il avait osé prendre, et s'empressa de faire la paix avec la France, au moment où l'empereur d'Allemagne éprouvait le plus grand besoin de sa coopération.

La reine et Acton, qui n'avaient rien négligé pour dégoûter à jamais Ferdinand des affaires publiques, imaginent d'organiser une sorte de tribunal révolutionnaire, ou de cour prévôtale, laquelle jugeait de suite

Digitized by Google

et sans appel. Les abus de pouvoir commis par ce tribunal d'inquisition politique, jeta la désolation dans toutes les âmes. D'un autre côté, la reine changea la destination de sept banques publiques; elle les convertit en banques de cour, et s'empara de trente-sept millions de ducats qui leur avaient été confiés. Un papier-monnaie est mis en émission; il perd bientôt plus des deux tiers de sa valeur. La guerre vient ajouter à tous ces maux; la nation fit les plus grands sacrifices. Le général Mack, auquel on avait fait une réputation qu'il était loin de mériter, est appelé; tout semblait militer en faveur des Napolitains. Une proclamation est publiée le 21 novembre 1798, et leur armée, divisée en sept colonnes, est en marche. Championnet, soutenu par les généraux Macdonald et Kellermann, commandait les Français à Rome; sur la nouvelle de la marche des Napolitains, il se décide à attaquer une armée quatre fois plus forte que la sienne. Dès les premiers momens de la lutte, l'armée napolitaine a cessé d'exister. Mack rétrograde avec plus de rapidité qu'il ne s'était avancé. Dans sa fuite il entraîne le roi de Naples qui, quelques instans plus tard, eut été fait prisonnier.

Le désastre de l'armée, la crainte d'une insurrection, déterminèrent le roi et sa cour à s'embarquer pour la Sicile, emportant avec lui tout ce que ses palais contenaient de plus précieux. M. Orloff semble regarder comme un bruit populaire l'ordre donné par la reine à ses agens de porter la populace de Naples aux derniers excès, et d'incendier cette grande ville, qui la détestait, et qu'elle regardait comme un repaire de traîtres.

A la nouvelle de la capitulation avec les Français, les lazzaronis prennent les armes. Mack, effrayé, vient à la tête de sa troupe chercher un refuge chez les vainqueurs. Le plus grand trouble règne dans la ville: les honnêtes gens sont assassinés, leurs richesses pillées, et leurs maisons incendiées. Les lazzaronis veulent s'opposer à l'entrée des troupes françaises; ils osent se présenter devant les premiers postes de notre armée,

Digitized by Google

et les insulter. L'artillerie les foudroie; ils reculent dans la ville, vainqueurs et vaincus y entrent pêle-mêle, et malgré le carnage horrible qu'on en fait ils tiennent pendant trois jours.

Ce fut le 22 janvier 1799, que l'armée française s'empara de Naples. Championnet établit de suite un gouvernement provisoire, et pour prix de ses services il fut indignement destitué par le Directoire. Macdonald lui succéda. Le gouvernement provisoire, dirigé par des commissaires républicains, commit les fautes les plus grandes. Instruit de ce qui se passait, le cardinal Ruffo, débarque dans la Calabre; quelques jours après son arrivée il est à la tête d'une armée, et les soldats français sont forcés d'évacuer Naples.

Lors de la rentrée des royalistes, une populace effrenée se joignit aux vainqueurs. Tous les crimes imaginables furent commis, et le cardinal Ruffo ne fit rien pour arrêter ce torrent de crimes. Les patriotes napolitains, qui s'étaient retranchés dans un fort, soutiennent plusieurs assauts, et finissent par obtenir une capitulation honorable, laquelle fut signé de Ruffo, de Micheroux, général du roi, du commodore Food, commandant l'escadre anglaise, de tous les chefs des troupes alliées, du colonel Mejean, commandant les Français. « Enfin, Ruffo donne des ôtages pour garantie de l'exécution du traité. La politique et l'humanité avaient dicté toutes les clauses de cette solennelle convention; l'honneur, le droit des gens, ne permettaient pas d'en violer une seule. Qui le croirait? Ce fut la fille de Marie-Thérèse, une reine, une femme qui, moins humaine que des guerriers, plus inflexible qu'un prêtre, désapprouve un acte qui épargnait le sang de ses sujets. »

L'amiral Nelson se couvrit d'infamie en se rendant le complice des assassinats ordonnés par la reine. Mejean, c'est, dit M. Orloff, le nom de cet homme qui ne mérite ni titre d'officier, ni celui de Français, signe une capitulation honteuse et déshonorante. Sitôt la rentrée du roi et de la reine, une junte fut nommée

Digitized by Google

pour juger les Napolitains qu'on appelait des rebelles, et quelques milliers d'individus furent condamnés à mort. Des ruisseaux de sang inondèrent les échafauds. On ne sait où se serait arrêté la barbarie des royalistes, s'ils n'avaient appris la victoire de Marengo. Lâches et pusillanimes, on les vit recourir humblement à des négociations pour fléchir la colère du vainqueur. M. Orloff fait aussi remarquer que, si le gouvernement royal embrassa enfin le parti de la modération, c'est qu'il lui restait peu de victimes à immoler.

La cour de Naples avait tant de fois violé les traités les plus solennels, que le Premier Consul exigea qu'une armée française occupa la partie orientale du royaume. D'après un traité particulier, ces troupes se retirent et aussitôt la reine accède à la nouvelle coalition qui venait de s'armer contre la république. L'indignation fait recourir aux armes, et, en 1805, les Français s'emparent de Naples, et bientôt le royaume subit la loi des vainqueurs. Joseph Bonaparte fut d'abord nommé gouverneur avant de s'asseoir sur le trône.

Ce prince régna deux ans, et allant occuper le trône des Espagnes, il annonça aux Napolitains qu'il serait remplacé par Joachim Murat. Accueilli avec de vifs transports de joie, celui-ci sentit qu'il fallait signaler son avènement à la couronne par un acte éclatant de valeur et d'audace. Le golfe de Naples était asservi aux Anglais, qui s'étaient retranchés dans l'île de Capri où ils s'étaient fortifiés; malgré une forte garnison la place fut enlevée. D'intolérables vexations, commises par les officiers de l'armée du nouveau souverain, lui aliènent l'esprit de ses sujets, ainsi que son infructueuse expédition de Sicile. De retour de la campagne de Russie, et après la trop célèbre bataille de Léipsick, Murat se lie avec les puissances alliées, puis les abandonne en 1815 pour suivre la fortune de Napoléon. Le sort trahit ses espérances; chassé de son royaume, il veut y rentrer en entant de soulever les peuples. Arrêté le 10 octobre 1815, il est fusillé le 14.

Digitized by Google

Ferdinand, de retour à Naples, vint habiter le palais de Portici; il le trouva presqu'entièrement reconstruit sur un meilleur plan et remeublé avec autant de goût que de magnificence. « Il a même conservé tels ornemens qui auraient pu le choquer, puisqu'ils étaient propres à lui rappeler la conquête de son trône et de ses états. Mais il n'a pas la ridicule prétention de vouloir faire oublier que, pendant un assez long intervalle de temps, il a été absent de ses états, ni faire croire qu'il régnait quand un autre occupait son trône.»

Les malheurs de la reine Caroline, l'histoire des deux sectes, connues sous les noms de *Carbonari* et de *Calderari*, les prétentions turbulentes des prêtres, les prétentions surannées du pape, qui s'est toujours conservé ses antiques priviléges, terminent le travail de M. le comte Orloff.

Par ce qui a été dit, on peut juger de l'importance des Mémoires historiques sur le royaume de Naples, l'un des ouvrages les plus recommandables qui aient paru depuis long-temps. Le talent avec lequel l'auteur a traité et envisagé son sujet est vraiment digne de remarque. Cet ouvrage, objet de grandes recherches, est écrit avec autant de goût que de force. La vérité historique semble avoir été le but que M. le comte Orloff a constamment cherché à atteindre. Il est vrai de dire que M. Amaury-Duval, éditeur de ces Mémoires, les a revus avec soin. Ce savant, qui partage avec l'auteur une bonne partie des éloges qui sont dus à ce dernier a enrichi ces Mémoires d'un supplément qui contient les évènemens survenus à Naples depuis 1816, jusqu'à ce jour, avec des notes et additions extrêmement curieuses. Son article sur les *Carbonari* et sur les *Calderari*, a été jugé si intéressant, qu'il a été copié en entier dans le journal la *Renommée*; sans qu'on ait pris soin d'en faire connaître l'auteur.

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

Digitized by Google

Dire que ces Mémoires sont ornés de deux belles cartes, revues par M. Barbier-Duboccage, c'est assurer de leur exactitude ; annoncer que l'ouvrage sort des presses de M. Firmin-Didot, c'est ajouter à l'éloge de ce livre

B. DE ROQUEFORT.

SCIENCES.

Essai sur l'art de l'ingénieur en instrumens de physyque expérimentale en verre ; par l'Ingénieur CHEVALLIER (1).

QUI ne connaît l'ingénieur Chevallier et son thermomètre? Depuis plusieurs années le Journal de Paris s'est chargé de la réputation de l'auteur et de son instrument. Ils veulent bien apprendre aux Parisiens quel temps il a fait la veille; le degré de froid ou de chaud, et plusieurs choses aussi intéressantes.

L'Ingénieur Chevallier est connu par le *Conservateur de la vue*, ouvrage qui a obtenu trois éditions, et par l'invention où la fabrication de divers instrumens de physique, tels que le baromètre mécanique à cadrans, l'alcohomètre, les cadrans solaires horisontaux et universels, le caféomètre, le galactomètre, etc.

(1) Ouvrage traitant de tout ce qui a rapport à la construction et à la perfection de ces divers instrumens ; offrant une théorie neuve et complète de l'aréométrie, et de ses différentes applications aux sciences et aux arts chimiques, boissons, teinture, saumure, tanniu, vin, cidre, bierre, lait, huiles, sels, vinaigres, etc., etc. 1 vol. in-8. de XVI 618 pag., avec quinze planches. Prix, 9 fr. et 11 fr. 50 c. franc de port, à Paris, chez l'auteur, Tour de l'Horloge du Palais, n°. 1, et à la librairie du Mercure, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

L'auteur fournit des détails curieux sur la manière de fondre le verre à la lampe d'émailleur; il veut faciliter aux amateurs de province la facilité de raccommoder eux-mêmes des instrumens de physique. On indique pour le verre, le moyen de souder, de faire des boules, de souffler une bombe, de faire des pétards, de courber les tubes, de filer le verre, les siphons, etc.; enfin tous les différens instrumens dont l'Ingénieur Chevallier fait la description.

Je ne suivrai pas l'auteur dans toutes ses recherches sur le vinaigre, la bierre (1), le cidre; sur la teinture de la laine, du coton, de la soie; sur les huiles, etc.; mais je m'arrêterai sur la manière de pouvoir distinguer le lait pur d'avec celui qui a été altéré. Un instrument, appelé *galactomètre*, en fournira les moyens. Au premier coup-d'œil, la bonne ménagère pourra juger si le lait qu'elle emploie a été falsifié, et jusqu'à quel degré s'élève la falsication.

Venons au café, breuvage, dont l'usage est répandu dans toutes les classes de la société. Je passerai sous silence l'histoire de sa plantation et des moyens qu'on a pris pour l'acclimater dans les colonies françaises, sous le vent et dans l'Inde. Rien ne serait plus difficile, et ne demanderait de plus grandes précautions, comme la manière de rôtir le café. M. Chevallier prétend que le bon goût et la qualité de ce breuvage dépendent absolument de cette première opération. S'il n'est pas assez rôti, le café perd de sa qualité et charge l'estomac; s'il l'est trop, il devient aigre, fade et prend un goût de brûlé désagréable. Vestris, *lou diou de la danse*, voyait beaucoup de choses dans un menuet; eh bien M. Chevallier en voit encore davantage dans l'art de la préparation du café.

---

(1) Plusieurs journaux ont donné la recette de faire une bierre sans le concours d'aucune substance farineuse.

Digitized by Google

L'auteur donne tant de bonnes qualités à la fève de l'Arabie que l'on est vraiment forcé de dire :

Qui vit sans café n'est pas digne de vivre.

Il donne ensuite la description de l'*aréomètre*, en fait connaître l'usage, et indique la manière de préparer le divin breuvage.

L'emploi de l'*aréomètre*, ou pèse-sirop, pour la cuite du sucre, son raffinage, et pour les sirops, convient également à la bonne ménagère. La *galamètre* indique scrupuleusement le degré de pesanteur spécifique, les qualités et la bonté du lait d'une nourrice. M. Chevallier vous présente encore des instrumens pour connaître la force ou la pesanteur spécifique des esprits, eaux-de-vie, vins, moût. Des tableaux comparatifs sont des guides certains qui empêchent de s'égarer.

Les malades liront avec intérêt le chapitre des Ablutions et des divers bains nécessaires à la santé, de l'Ablution des habitations, de leur température. L'auteur décrit ses aréomètres pour connaître la pesanteur spécifique des eaux minérales. La manière de travailler la cire, etc.; enfin, la météorologie offre une foule d'observations curieuses sur le mercure, sur toutes les espèces de baromètre, leur construction et leur emploi.

Cet ouvrage fait honneur au talent de M. Chevallier, qui, dans cette occasion, rend un vrai service à toutes les classes de la société, et particulièrement aux physiciens, ou professeurs de physique des départemens; au moyen d'une dépense légère et de quelques essais, ils auront l'inappréciable avantage de pouvoir rétablir des instrumens qu'ils sont obligés d'envoyer fort loin pour les remettre en état. Les figures qui accompagnent cet *Essai* sont le développement des moyens indiqués et décrits par l'auteur. G. F.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

La Cirneïde, *poëme en douze chants; par* Lucien Bonaparte, *prince de Canino* (1).

Dans le compte qui a été rendu des *Souvenirs* de M. le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély (Mercure du 26 juillet 1819, page 73), nos lecteurs auront remarqué ce passage : « La poésie, disait Napoléon, est un goût inné dans ma famille. J'ai versifié, au collége, un poëme sur la *Corse délivrée*, et franchement tout aussi bien que l'aurait fait mon frère le *démocrate* ». C'est ainsi qu'il désignait *Lucien*. Si les *Souvenirs* de M. le comte Regnault étaient autre chose qu'un *roman*, on pourrait presque inférer de là que ce n'est pas Lucien Bonaparte, mais bien Napoléon, qui est l'auteur de la *Cirneïde*. Cela ne contribuerait pas peu à piquer la curiosité du public. Un des traits de ressemblance de Napoléon avec le Grand Frédéric, serait alors d'avoir, comme lui, ambitionné tous les genres de gloire, et d'avoir, comme lui encore, manié la lyre moins habilement que l'épée.

Voltaire donnait, au roi de Prusse, le nom de *Cottin-Alaric*. Je doute qu'il ait donné le nom de *Virgile-César* à l'auteur de la *Corse délivrée*.

La *Cirneïde* appartient incontestablement au prince de Canino. Cependant il est assez singulier qu'en 1812 j'aie vu, entre les mains d'un Anglais qui les montrait

(1) 1 vol. in-8. Paris, chez Firmin-Didot, imprimeur-libraire, rue Jacob, n°. 24, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

à qui voulait les voir, quelques dixains manuscrits extraits de ce poëme, au bas desquels était écrit en anglais : *It proceeds from an anonysmous but very illustrious hand* (ceci vient d'une main anonyme, mais très-illustre). A qui s'adresse cette épithète *très-illustre?* Cela paraîtrait pompeux s'il était question de Lucien, qui alors n'ambitionnait que le rang de simple particulier.

M. le prince de Canino s'est déjà fait connaître dans le monde savant, par des discours écrits avec force, et par un poëme de Charlemagne.

L'auteur, à l'exemple des Italiens, voulut employer la coupe de vers de ces derniers, et cet essai ne fut pas heureux. Il ne s'est pas tenu pour battu ; et, dans ses momens de loisir, le prince de Canino a composé un nouveau poëme épique de sept mille deux cent dix vers sur le même rythme : c'est la *Cirneïde*, ou l'Expulsion des Maures de l'île de Corse. *Isolier*, paladin corse, l'un des héros du poëme de Charlemagne, est le personnage principal de la *Cirneïde*.

Les Grecs connaissaient la Corse sous le nom de *Cirnos*. Cette île était nommée d'abord *Tercepne :* on lui donna le nom de *Cirnos*, soit à cause de Cyrnus, fils d'Hercule, ainsi que le pense Strabon, soit, plus vraisemblablement, à cause du grand nombre d'arbres résineux que produit cette île. Les Romains lui donnèrent le nom de *Corsica*, qui était celui d'une femme de Ligurie, nommée *Corsa Bubulca ;* laquelle eut le courage d'y conduire une colonie de son pays. L'histoire ancienne de la Corse est fort obscure : il paraît que cette île fut successivement occupée par les Phocéens, les Carthaginois et les Romains. Ceux-ci y introduisirent les arts et l'industrie.

Les Goths et les Vandales ayant chassé les Romains de la Corse, Narsès, général de Justinien, y rentra à la tête d'une armée, et remit l'île sous l'obéissance des empereurs d'Orient. Mais les Lombards chassèrent de nouveau les Romains, et s'y établirent.

Digitized by Google

Quatre ans après l'établissement des Lombards, *Athime*, chef arabe, s'empara d'*Aleria*, et fut proclamé roi de Corse. Il tenta d'introduire le mahométisme dans l'île. La différence des religions devint la cause et le prétexte de désordres nombreux.

Les Corses implorèrent l'assistance de Charles Martel; ce héros, la terreur des Maures, rassembla, dit-on, des troupes, fit une descente en Corse, et en trois jours la délivra du joug mahométan, après avoir tué de sa propre main le monarque Sarrazin. Cependant cette défaite, en supposant qu'elle ait eu lieu, ne fut pas si complète que les infidèles n'aient pu se réunir. Après le départ de Charles Martel, ils se choisirent un nouveau chef, Nuguloë ou Nugolone, et relevèrent les drapeaux du croissant.

Étienne IV occupait alors le siége de Saint-Pierre. Effrayé de voir en quelque sorte, aux portes de Rome, s'élever le culte de Mahomet, il excite le zèle de Hugues Colonna, et lui promet la souveraineté de la Corse, s'il en chasse les Sarrasins. Colonne, fort disposé à recevoir une couronne, rassemble deux cents chevaux et mille hommes d'infanterie. Il descend dans les plaines d'Alerio, attaque Nugoloë, le défait, et revient à Rome recevoir la souveraineté de la Corse. Cependant la guerre continua; et ce ne fut qu'après de longs et sanglans combats, que les Corses, aidés par les secours de Charlemagne, parvinrent enfin à opérer la délivrance entière de leur pays, en chassant Abdel, fils de Nugolone.

Tels sont les faits historiques sur lesquels le prince de Canino avait à établir le plan de son poëme : c'est cette lutte entre les insulaires et les Sarrasins; c'est cette délivrance de sa patrie, après soixante-dix ans de guerre et d'oppression, qui forme l'objet principal de la *Cirneïde*. En adoptant d'anciennes traditions qui donnent pour fondateur à la ville d'Ajaccio, un fils d'Ajax-le-Télamonien, le prince de Canino trouve le moyen de mêler à son sujet une foule de réminiscences

Digitized by Google

poétiques de l'ancienne Grèce ; et, il faut le dire, c'est là une inspiration heureuse, et la source des principales beautés de son ouvrage. Colonna, qui est le premier personnage dans l'histoire, n'est qu'en second dans le poëme de M. Lucien Bonaparte. C'est Isolier, comme nous l'avons dit, qui est le héros de la *Cirneïde*. Ceux qui ont lu le *Charlemagne*, ont déjà fait connaissance avec ce personnage ; c'est lui qui combat les Sarrasins, c'est lui qui appaise les troubles, qui bat les infidèles qui donnent asyle aux chrétiens fugitifs, et qui, retranché dans la province d'Ajaccio, finit par reconquérir la Corse avec les secours de la flotte française, commandée par Hugues Colonna. L'action du poëme ne dure que vingt jours ; elle commence trois mois après le départ du jeune Isolier, et trente ans après la délivrance de Rome par Charlemagne, et se termine à l'expulsion des Sarrasins.

Quand l'action commence, le chef des Musulmans, Abdel, fils de Nugolone, est d'autant mieux établi dans une partie de la Corse, qu'il a conclu avec Vivare, l'un des chefs du pays, une alliance à laquelle Vivare n'a été amené que par son ambition, et pour ne pas partager le pouvoir avec Isolier. Celui-ci, sans compter sur les secours qu'il attend de Charlemagne, auprès duquel il a envoyé son fils Lisimor pour les solliciter, prend le parti d'assembler ses vassaux, et de marcher à l'ennemi ; mais avant de combattre, il prend un déguisement, et pénètre jusqu'à Vivare, qu'il détache du parti musulman. C'est *Mosole, saint et martyr* de la Corse, qui lui est apparu, et qui lui a suggéré ce moyen de réunir tous les chrétiens sous une même bannière. Après ce premier succès, Isolier, de retour à Ajace, retrouve son fils Lisimor : il en apprend que l'empereur, n'oubliant pas son ancien compagnon d'armes, lui envoie des secours. Le récit de Lisimor contient le détail de la pompe de la cour d'Aix-la-Chapelle.

Abdel cependant paraît, avec une flotte, à la vue d'Ajace : il croit cette place sans défense ; mais Isolier,

Digitized by Google

pour la sauver, fait des prodiges de valeur. Hugues Colonne, conduisant la flotte française, vient secourir Ajace, et force Abdel à la retraite. L'ange des forfaits excite la désunion entre Colonne et Isolier. De retour dans ses Etats, le chef musulman se venge sur les chrétiens prisonniers. Dans leur nombre se trouve Stellina, fille d'Isolier ; le tyran la réservait comme ôtage. Cependant les chrétiens se réunissent ; ils assiégent Aléric, dernier asile d'Abdel, et s'en rendent maîtres. Abdel, pour satisfaire une atroce vengeance, fait attacher à une baliste la malheureuse Stellina, et la fait lancer dans le camp des chrétiens. Elle tombe expirante sous les yeux d'Isolier. Son apothéose finit le poëme.

L'ange des ténèbres et saint Mosole, patron de la Corse, sont les seuls personnages merveilleux de l'ouvrage. Le prince de Canino, à l'exemple d'Homère et de Virgile, se sert d'un de ses personnages merveilleux pour faire prophétiser à Isolier la future splendeur de sa race. Or, cet Isolier n'est autre que la tige de la famille de l'auteur lui-même. On sent le parti que le poëte a dû tirer de ce moyen pour nous ramener sur l'histoire du temps présent.

En général, le plan de l'ouvrage me paraît simple et assez bien conçu ; l'auteur y a peut-être cousu un trop grand nombre d'épisodes : le style en est inégal, et l'on serait tenté, quelquefois, de le croire de deux mains différentes. On y trouve fréquemment des mots étonnés de se trouver au milieu d'un vers, comme *pic*, *carrés*, *plateformes*, *voltigeurs*, *villages* ; des tournures très-peu poétiques à côté d'autres qui annoncent le poëte exercé. M. Lucien Bonaparte aurait-il par hasard fait usage, dans son poëme, des essais de collége de monsieur son frère ?

Le prince de Canino, accoutumé dès l'enfance à la marche des poëtes italiens et au rythme de leurs ouvrages divisés par octaves et par dixains, a cru pouvoir introduire le même rythme dans la poésie française. Ses deux poëmes sont écrits par dixains, et chaque

Digitized by Google

dixain se compose d'abord de cinq vers alexandrins, à la suite desquels vient un demi-vers de six syllabes, puis un quatrain. Cette coupe a quelque chose de désagréable à l'oreille, et on est obligé de s'y habituer pour pouvoir continuer sa lecture. Je ne crois pas que cet *italianisme* fasse fortune en France. M. le prince de Canino s'est créé des difficultés, afin d'avoir le plaisir de les vaincre. Il y a souvent réussi d'une manière fort heureuse. Mais ce n'est pas la difficulté vaincue que l'on cherche dans un poëme-épique.

Il est temps de satisfaire l'impatience du lecteur, qui doit s'attendre à voir justifier mes critiques et mes éloges.

L'auteur commence ainsi :

I.

Gloire à l'homme puissant, au monarque vainqueur
Qui, surmontant l'écueil d'une haute fortune,
Dompte ses passions, d'une âme peu commune,
Et devant l'Eternel abaisse sa grandeur !
Sur ma lyre jadis j'ai chanté cette gloire.
C'est une autre victoire
Que je prends aujourd'hui pour sujet de mes chants :
Dompter l'adversité ! pour servir sa patrie,
Supporter le fardeau des maux les plus pesants !....
Telles sont les vertus à qui je sacrifie.

II.

Reviens *donc* animer les cordes de ma lyre,
O Muse ! d'Isolier redis-nous les malheurs.
Rappelle nous comment des Maures destructeurs
S'écroula sur nos bords le sacrilége empire.
Douze lustres entiers pour punir nos aïeux,
La colère des cieux
Les livre sans relâche aux hordes sarrasines ;
Les revers d'Isolier surpassent ses exploits ;
Mais le croissant pâlit ; et du sein des ruines
Cirnos voit triompher l'étendard de la croix.

Digitized by Google

Ce début d'un poëme épique ne ressemble point à celui que l'usage a adopté.

Muse chantez la colère d'Achille, — dit Homère
Arma virum que cano — Virgile.
Canto l'arma pietosi. — Le Tasse.
Je chante ce héros qui régna sur la France. — Voltaire.
Je chante les combats de ce prélat terrible. — Boileau.

Le début de M. le prince de Canino est plutôt le commencement d'une épître ou d'un discours en vers. M. Charles Millevoie avait ainsi commencé sa pièce du *Voyageur* :

Gloire à l'homme inspiré que l'ardeur de connaître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître.

Je cite ces deux vers, parce qu'ils reviennent naturellement à la mémoire, et qu'il aurait été facile de commencer un ouvrage aussi important que la *Cirnéïde*, autrement que par une réminiscence.

Tout le premier dixain paraît un peu entortillé ; c'est surtout dans une exposition qu'il faut être clair. Qu'est-ce que *surmonter d'une âme peu commune, l'écueil d'une haute fortune ?*

Reviens *donc* animer les cordes de ma lyre.

Donc peut très-bien s'employer pour conclure une démonstration de géométrie ; mais ce mot n'est pas poétique. On reprochera encore à M. le prince de Canino, quelques expressions telles que *Pièvre*, *Piton*, etc., qui reviennent trop souvent. Je me hâte de passer sur ces taches légères, et j'arrive à un morceau qui m'a paru l'un des plus saillans et des plus singuliers de l'ouvrage ; c'est celui du huitième chant, où, comme je l'ai déjà dit, à l'exemple de Virgile, le poëte fait prophétiser à Isolier, par saint Mosole, la splendeur future de sa race.

Digitized by Google

LXXI.

« Isolier, dit alors le messager céleste,
» Tes neveux règneront dans la suite des tems;
» Mais avant ce grand jour, tes premiers descendans
» Plus d'une fois encore auront un sort funeste :
» En butte aux factions des bords Ajaciens
» Aux champs Etruriens
» Transportant les foyers de leur famille errante,
» Ils sembleront deux fois par le sort accablés.
» Ajace reverra ta race triomphante
» Quand sept siècles obscurs se seront écoulés.

LXXII.

» Partout des factions affrontant la fureur,
» Au parti de l'église elle sera fidèle,
» Un surnom glorieux attestera son zèle :
» A nous présager sa prochaine splendeur
» Quand *Cirnos* à la France unira sa banniere,
» Dans le sein de la guerre
» De deux rameaux unis d'Oline et d'Isolier
» Sortira cette branche en hauts exploits féconde;
» Elle se couvrira d'un immortel laurier,
» Sa gloire, en peu de jours, embrassera le monde.

LXXIII.

» Le plus grand de tes fils dans un siecle d'orage
» Triomphera, porté sur cent mille pavois;
» Ses mains releveront et le trône et la croix.
» L'huile sainte, des Francs consacrera l'hommage;
» Des Alpes aux Pyrénées, et du Rhin aux deux mers,
» Mille joyeux concerts
» De vingt peuples charmés rediront l'espérance...
» L'hymne du conquérant a comblé les souhaits,
» La fille des Césars, partage sa puissance,
» Leur fils est pour l'Europe un doux gage de paix.

LXXIV.

» Puisse enfin cette paix consoler l'Univers!
» Puisse le conquérant jouir de tant de gloire!

Digitized by Google

» Mais s'il est délaissé, trahi par la victoire,
» Il restera toujours plus grand que ses revers.
» Des triomphes mondains un jour détruit la trace :
» Le ciel garde à ta race,
» Apres tant de grandeurs les maux les plus pesans...
» Sur ce roc escarpé, vois dans la mer profonde
» Celui qui releva tant de rois supplians,
» Il est seul, dans les fers, aux limites du monde. »

Il faut convenir que c'est là de la poésie, et de la haute poésie. Je laisserai aux jurés, peseurs d'hémistiches, le soin de relever quelques légères incorrections.

Un des plus grands poëtes de l'Angleterre, lord Byron, a regrété que M. le prince de Canino n'ait pas écrit ses deux poëmes en *italien*. Maître de tous les secrets de la langue du Tasse, pouvant, dans un idiôme aussi riche, se livrer tout entier aux brillantes saillies de son imagination, il eût probablement, dit-il, ajouté une nouvelle épopée à celles que possède déjà l'Italie; et le *Charlemagne* et la *Cirneïde*, traduits dans toutes les langues de l'Europe, eussent obtenu un succès qui leur sera peut-être contesté en France.

En résumé, nous pensons qu'à côté des défauts que l'on reproche aux poëtes italiens, on trouve, dans la *Cirneïde*, des beautés du premier ordre, et que le temps ne peut qu'accroître la réputation de ce poëme, sinon parfait, au moins très-singulier.

C. D. St.-D

Le départ du poète, *Epître dédiée à M.* de Jouy, *par* A. Beraud (1).

C'est à l'élégant auteur de l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, que M. Beraud adresse son Epître. Tous deux

(1) Brochure in-8. Prix, 1 fr. Paris, chez Rosa, libraire, grande cour du Palais-Royal.

Digitized by Google

ont eu à se plaindre de la fortune. L'un, jeune encore, a vu ses plus belles années s'écouler dans les camps ou dans les déserts glacés de la Sibérie; l'autre, quoique le front ceint d'une triple couronne, n'a pu se défendre des attaques de l'envie; et, dernièrement encore, on a refusé les honneurs de la scène à son *Bélisaire*.

Je n'ai pas besoin de discuter ici toutes les raisons qui m'engageraient à prêcher une croisade littéraire contre ces novateurs dangereux, plus avides d'argent que de gloire, et dont les déclamations inutiles ont enfin réussi à changer le caractère d'une nation jusqu'à ce jour aimable et polie; tout homme jaloux de voir la littérature française reprendre le rang qu'elle a occupé, sentira, tout aussi-bien que moi, sur quels fondemens reposent mes raisons.

Fatigué des entraves que l'on oppose chaque jour à son zèle, des critiques journalières de nos procustes littéraires, l'auteur fuit un pays que la politique semble avoir envahi pour toujours, où l'on ne trouve plus de Mécènes pour protéger les nouveaux Virgiles qui pourraient s'élever dans son sein; il compare avec art le temps actuel, avec ces temps d'ignorance et de barbarie, où le peuple courbait la tête en silence sous le joug des moines et des princes qu'ils gouvernaient.

Je remonte (dit-il) à ces temps, second berceau du monde,
Où, près de s'engloutir dans une nuit profonde,
Esclave d'un concile où d'un moine empereur
Fanatiques rivaux d'ignorance et d'erreur,
L'Orient s'endormait sous le feu des Vandales.
Le présent m'a redit ces époques fatales;
Le talent, loin de nous, a cherché des autels;
Le feu sacré s'éteint; dépeuplé d'immortels,
Le Pinde est affaissé sous la tribune altière,
Et du sceptre des arts, dédaigneuse héritière,
La France au sein des flots de son peuple orateur,
Ose à peine à Racine accorder un lecteur?

Qui pourrait récuser la vérité de ce tableau? N'avons-nous pas sous les yeux, tous les jours, la preuve de ce

Digitized by Google

que l'auteur avance ? La description de l'antre de la politique est faite de main de maître ; non pas cette politique qui dicta les ouvrages immortels des Montesquieu, des Sully, ni cette science amie de l'humanité, qui sert à éclairer les rois sur leurs véritables intérêts et sur ceux de leurs peuples, mais bien celle qui produit des déclamations si froides, si ampoulées, inspirées par la haine des partis, par le choc des opinions différentes, qui, dans vingt feuilles quotidiennes, servent à égarer les esprits qu'on devrait guider avec le flambeau de la Raison.

Chez ce peuple rival, si vain de nos malheurs,
Et dont l'indépendance à l'enchère est soumise,
Dans ces murs enfumés que lave la Tamise,
Il est un antre immense, effroyable, odieux,
Où jamais n'a jailli le pur éclat des cieux ;
Seule, une lampe avare, au milieu des ténèbres,
Verse de loin en loin quelques lueurs funèbres.
Sur un trône brûlant, hurlant au bruit des fers,
Là règne un monstre affreux qu'ont vomi les enfers,
La politique ?... Ami, ce n'est pas la déesse
Que jadis, à la Brède, adora la sagesse.
Déesse, espoir du peuple, et flambeau des bons rois !
La liberté t'honore, et parle par ta voix,
Dans Athènes, on a vu ta brûlante éloquence
De Philippe vainqueur balancer la puissance ;
Tu formas parmi nous tous ces grands citoyens
Qui, de nos droits sacrés, intrépides soutiens,
Protègent le présent contre un passé gothique,
Et veillent aux destins de la moderne Attique ;
Et de toi seule enfin, nous devons obtenir
Le gage indépendant d'un tranquille avenir.
Honneur à tes autels !... Le monstre qui t'outrage
A pris ton nom sacré, mais non pas ton langage.

La mode même a contribué à donner à ce monstre une espèce d'empire sur l'esprit de ce sexe charmant, qui s'éloigne ainsi de la destination qu'il reçut de la nature.

Digitized by Google

Tout a changé, la brochure a tenu la place du roman; la romance s'est vu abandonnée sur la harpe silencieuse; les discussions financières ont pris la place des doux propos d'amour; en un mot....

.....La Beauté moins docile aux amours,
Des couleurs d'un parti follement idolâtre,
Du mortier doctoral chargea son front d'albâtre.
On la vit transformant en sa mobilité,
Tout boudoir en forum, tout cercle en comité;
Des cercles, des boudoirs, les grâces s'exilèrent;
Sur l'aile des amours, les Muses s'envolèrent.
C'est ainsi que bientôt, maître d'un *sexe roi*,
Le monstre a sur la France appesanti sa loi.

Si je voulais citer tout ce qui est bon, je citerais presque l'Epître en entier, qui fait honneur à son auteur; elle est digne de l'homme de lettres auquel elle est adressée. M. Beraud aurait tort de fuir son pays; personne mieux que lui ne peut, par son talent naissant, chercher à combattre cette rage qui s'est emparée de tous les Français. Ah! s'il m'avait été permis de donner les derniers conseils à ces malheureux qui s'exilaient volontairement sur des plages éloignées, je leur aurais dit: Ne quittez point cette patrie qui vous a vu naître; ne vous éloignez point des lieux témoins de votre enfance: où trouverez-vous jamais des amis et des frères qui vous chérissent plus que ceux que vous abandonnez? Voyez le Lapon sur les glaces, le Sauvage sous le climat brûlant qui le dévore; ont-ils jamais voulu changer leurs toits rustiques contre les palais de nos cités? Non. Ce sentiment qui naît et meurt avec nous, cet amour de la patrie, les retient attachés au sol témoin de leurs misères. Peut-être en m'écoutant auraient-ils changé leurs projets, et nous n'aurions pas à déplorer la perte d'un si grand nombre de bons compatriotes! CH. D'A.

Digitized by Google

Les Aventures de Télamon ou *les Athéniens sous la Monarchie ; par madame* de Renneville. (1)

Annoncer un nouveau roman de madame de Renneville, c'est annoncer des plaisirs à l'enfance, des leçons utiles à la jeunesse, des sujets de méditation à l'âge mûr et des délassemens à la vieillsse. Personne, mieux qu'elle, n'a su revêtird'une forme plus gracieuse les préceptes de la morale. Ses apologues moraux développent dans l'âme le germe des passions généreuses, et y étouffent celui des vices. C'est surtout en lisant madame de Renneville que l'on se dit :

Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer la morale avec lui.

On sait que le bonhomme La Fontaine a dit :

Si *Peau-d'Ane* m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême.

Eh bien ! moi, j'en dis autant de *Croque-Mitaine*. Madame de Renneville prend aujourd'hui un vol plus élevé ; c'est aux hommes d'état, aux rois et aux peuples qu'elle prétend donner des leçons. Elle nous transporte sous le beau ciel de la Grèce, et nous y place à l'époque des temps héroïques, sous le règne de Ménès, contemporain de Sésostris. S'emparant de toutes les traductions fabuleuses ou historiques de cette époque, elle brode sur ce cannevas un roman politico-moral, dont plusieurs évènemens ressemblent beaucoup aux évènemens de notre histoire moderne.

(1) 3 vol. in-12, avec figures, Paris, chez Villet, libraire, rue du Battoir-St-André, n°, 20, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 1.

Digitized by Google

Télamon, neveu du roi de Trézènes, est élevé à la cour de Ménès, roi d'Athènes; on lui donne pour gouverneur le sage et sévère *Pyttachus*, qui inspire à son élève l'amour de la vertu et l'horreur du vice. La guerre éclate entre les Athéniens et les Béotiens. Télamon, déjà en état de porter les armes, s'y distingue, et mérite le titre de grand capitaine. Cependant cette guerre n'est pas heureuse; Ménès est fait prisonnier. La défaite de l'armée et la prise du roi causent à Athènes une affliction générale : l'état tombe dans l'anarchie; deux partis, celui de Télamon et celui de Menesthée se disputent le pouvoir. Menesthée était un riche citoyen d'Athènes, homme ambitieux, qui voulait s'emparer du gouvernement, et marchait à son but par les voies sourdes de l'intrigue et de la perfidie. C'est dans l'ouvrage même de madame de Renneville qu'il faut lire les évènemens qui naissent, et de cette rivalité, et de ces deux caractères habilement opposés. Dans le temps où madame de Renneville suppose son action, la France n'était encore qu'un pays sauvage, couvert de forêts, et absolument inconnu. Madame de Renneville a su lier à son sujet l'épisode de la découverte de la Gaule, de la fondation de Marseille et de Lyon; enfin, celle de Paris par une colonie d'Egyptiens. En lisant cette partie de l'ouvrage, on croit lire quelques-unes de nos relations de voyage dans le Canada ou chez les Esquimaux. Au total, madame de Renneville a fait une grande dépense d'esprit, d'imagination et d'érudition dans ce nouveau roman; tout ce qui a rapport au gouvernement d'Athènes, y est historique. Nous nous abstiendrons de faire de cet ouvrage, une analyse plus étendue; un roman dont on connaît d'avance la marche et le dénouement, est une énigme dont on a le mot : on perd par conséquent le plaisir de le chercher, et je veux laisser ce plaisir au lecteur.

A la suite des aventures de Télamon, madame de Renneville a placé une nouvelle de M. Rigomer-Bazin, dont le but moral est de détruire la manie des duels;

Digitized by Google

cette nouvelle mérite d'être lue. Je doute pourtant qu'elle produise l'effet que s'est proposé madame de Renneville. Cette manie du duel, tient à uneabberration de l'esprit qui place l'honneur là où il n'est pas : cela est incontestable ; mais il est bien difficile de convertir ceux qui sont atteints de cette espèce de folie. Les préjugés sont comme les modes : l'homme raisonnable s'en mocque quelquefois ; mais il s'y soumet tout en s'en mocquant. On disserte éloquemment sur la fureur des duels, et après avoir étalé tous les lieux communs, que peut fournir cette matière, on demande réparation d'une injure, ou bien l'on accepte un cartel. Pourquoi ? C'est que ce n'est pas la sagesse, mais bien l'opinion qui est la reine du monde.

C. de St. D.

LE BUSTE,

NOUVELLE ;

par Madame Dufresnoy.

« Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie ! »

Ce vers, sorti du cœur de Dubelloy, a souvent retenti dans le mien. Non, la belle et riche Italie, cette terre miraculeuse où la nature et les arts rivalisent de magnificence, offrent à chaque pas un nouvel objet à l'admiration, l'Italie dont le nom seul rappelle à la fois tant de souvenirs imposans, ne semble plus qu'un lieu d'exil au Français qu'elle retient long-temps éloigné de sa patrie. Aucun séjour ne peut dédommager du séjour de la France, parce que ce n'est pas aux contrées qu'on s'attache, mais aux hommes qui les habitent, et qu'on chercherait vainement sous d'autres cieux la douce urbanité, la bienveillante politesse, l'or

Digitized by Google

bligeance active, l'aimable désintéressement et cette grâce de probité qui caractérise le Français. Peut-être quelques censeurs atrabilaires accuseront ce portrait d'être flatté : il est de mode aujourd'hui de calomnier notre nation ; on voudrait l'accabler sous le poids du crime de quelques hommes, et l'on prend à peine garde aux sublimes dévouemens qui les ont plus que rachetés. Sans doute cette dernière époque de notre histoire offrira quelques pages sanglantes à la postérité. Ces pages furent souvent arrosées de mes larmes : j'ai souffert dans tout ce que j'aimai. Mais ouvrons les annales des autres peuples, et nous verrons, sans remonter très-haut, qu'ils ont été plus souvent que nous les artisans et les victimes de ces épouvantables catastrophes, où l'édifice sacré des lois et du pouvoir, renversé jusques dans ses fondemens, ne permet plus de discerner qu'à travers un voile épais le juste de l'injuste. Alors l'ivresse et la fureur des partis érigent en vertus de hardis forfaits ; alors quelque fois l'homme énergique, séduit par l'éclat et par le danger même d'une entreprise extraordinaire, s'élève avec transport dans la lice ouverte aux diverses ambitions, et croit s'assurer un immortel honneur, quand les effroyables résultats, dus à ses talens, à son audace, à ses succès, n'impriment à son nom qu'une fatale renommée ; l'histoire des autres peuples est, je le répète, beaucoup plus chargée que la nôtre du récit de ces erreurs coupables, de ces scènes atroces, fruits amers des bouleversemens politiques. Ainsi donc, aucun d'eux n'a le droit de nous reprocher des égaremens couverts d'ailleurs par tant de faits illustres expiés par tant de malheurs!

Les détracteurs de notre gloire se plaisent surtout à rehausser continuellement la générosité des peuples rivaux ; ils proclament avec enthousiasme les récompenses accordées par eux au génie, et nous accusent en même temps de ne pas l'encourager! Ils citent à l'appui de cette assertion l'exemple de quelques-uns de nos célèbres compatriotes, vieillis et morts dans

Digitized by Google

la misère. Ces torts n'appartiennent pas à l'époque actuelle; il est au contraire à remarquer qu'au milieu des horribles tempêtes qui, depuis un quart de siècle, ont tant de fois brisé le gouvernail du vaisseau de l'Etat, dirigé par une foule de pilotes plus ou moins habiles, les littérateurs, les savans, les artistes distingués qui, passagers ou matelots heureux, échappèrent à ses désastres, sont pour la plupart montés, par la seule considération due à leur mérite, au faîte des honneurs et de la fortune.

Où trouve-t-on ailleurs qu'en France un amour plus éclairé des arts? L'étranger les accueille par ostentation, et le Français par sentiment. Ah! si parmi nous l'homme d'un talent véritable, victime de quelques circonstances fâcheuses meurt au sein de la misère, il peut du moins se consoler en songeant qu'il laisse à ses fils, en héritage, un nom qui leur assure à jamais un port contre les orages de la fortune; il n'en est pas toujours ainsi chez les peuples voisins: j'en rapporterai plus tard une preuve.

Des affaires m'appelaient en Lombardie, l'aspect de ce délicieux pays me causa un ravissement que je ne puis décrire: je me croyais dans l'Eden. J'avais des lettres de recommandation pour les personnes les plus considérables de Milan; je séjournai dans cette ville, j'en visitai les monumens; la salle du grand Opéra me parut d'une incomparable beauté; mais, en dépit des charmes d'une musique divine, le spectacle m'ennuya. Je n'aperçus dans les acteurs que des acteurs, et jamais les personnages qu'ils représentaient; leurs grimaces, la froideur de leur débit, les salutations qu'ils faisaient au public chaque fois qu'ils en recevaient des applaudissemens m'enlevaient toute illusion; et, présent au superbe Opéra de Milan, je regrettai l'Opéra de Paris.

Je fus invité à plusieurs repas; ils étaient magnifiques, mais leur monotonie me fatigua. Le cérémonial empêchait la gaîté de s'asseoir à table avec les

Digitized by Google

convives; le vin le plus exquis n'avait pas le pouvoir de leur inspirer un mot gracieux ou piquant : je regrettai les dîners de Paris.

On m'avait beaucoup vanté les promenades de Milan; je m'y rendis un dimanche, jour plus spécialement consacré à cette espèce de distraction. Le jardin royal et les boulevards de cette capitale, sont, si je puis m'exprimer ainsi, nos boulevards et nos Tuileries en miniature. J'y rencontrai une affluence considérable de personnes de tous les rangs; j'y vis de brillans équipages, et je leur trouvai plus de pompe que d'élégance. Les Milanaises ont, en général, des figures à la romaine, et leur taille élevée et forte s'accorde parfaitement avec les traits de leur visage, mais elles ont plus de beauté que de grâces : elles frappent plus qu'elles ne plaisent; toutes semblent formées sur le même moule, et leur réunion n'offre pas les argumens de la variété, enfin, au milieu des promenades de Milan, je regrettai les promenades de Paris.

Les grands seigneurs milanais se vantent d'aimer les arts, et mettent beaucoup de faste à paraître les protéger. Le luxe de leurs palais consiste principalement dans une longue galerie, construite à l'effet de recevoir des tableaux et des sculptures rassemblés à prix d'or; et le plus grand plaisir qu'ils trouvent à posséder des chefs-d'œuvre, est celui de donner aux étrangers une haute idée de leur opulence et de leur goût.

Un d'eux, le duc de ***, m'engagea à venir voir sa galerie, une des plus riches de Milan. J'acceptai; il me la fit examiner en détail; j'admirai tour-à-tour plusieurs tableaux, et parmi les objets de sculpture, je distinguai le buste de ***, sculpté en marbre, par Houdon. « J'ai payé ce buste trois mille écus milanais, me dit le duc de ***, mais je ne les regrette pas : outre que c'est un morceau admirable, il m'offre la ressemblance parfaite d'un de nos plus célèbres compositeurs de musique, dont je m'honore d'avoir été l'ami, et je devais à sa mémoire de ne pas laisser passer ce buste dans

Digitized by Google

d'autres mains que dans les miennes. » Je louai le duc de ce sentiment.

Comme je sortais de son palais, je vis arriver un jeune homme, dont les vêtemens annonçaient plus que l'indigence ; il demanda le duc : il est sorti, lui répondit-on en refermant brusquement la porte-cochère ; il poussa un profond soupir. Je levai les yeux sur lui : les traits de sa figure me semblèrent les mêmes que ceux du buste que je venais de regarder avec attention. Une tendre pitié me parle en sa faveur. « Le portier se trompe, lui dis-je, le duc n'est pas sorti. — Il l'est souvent pour moi ; il ne l'était jamais pour mon père. —Seriez vous le fils du célèbre ***? — Hélas oui, madame.—Vous portez un beau nom.—J'en suis bien plus à plaindre ! — Seriez-vous poursuivi par la fortune? — Mon sort est affreux ; toutefois je le supporterais avec courage si je n'étais pas père. — Vous avez des enfans ? — J'en ai trois, Madame, et je n'ai pas de pain à leur donner ! — Vous, aujourd'hui ! O mon Dieu.....! Mes larmes coulaient ; je portai ma main à ma poche, ensuite je tremblai d'humilier M***, je ne pouvais lui offrir que peu de chose. Comment se fait-il, lui dis-je très-émue, comme se fait-il que vous soyez réduit à une extremité semblable? Le duc de *** chérissait M. votre père; le duc est puissant, riche, généreux. — Voilà la réfléxion que mon malheur suggère d'abord à tout le monde ; je le sais, et cela m'afflige presque autant que ma pauvreté. Madame, ajouta-t-il avec feu, je suis honnête homme, associé dans une maison de banque, des banqueroutes m'ont enlevé mon patrimoine et le fruit de mes propres travaux. Jusqu'à l'époque de mon désastre, le duc m'avait toujours bien accueilli; depuis, il m'a traité avec moins de considération : cependant, j'espérais, par son appui, être pourvu de quelque emploi. Deux ans se sont passés sans que mon attente ait été remplie. J'ai vendu tous mes effets, tout absolument ; il ne me reste plus qu'un mauvais lit. Pressé par la misère, je me décidai, le mois dernier,

Digitized by Google

à demander quelque secours au duc, il me remit deux doubles. (28 fr.) Et vous le voyez, sa porte ne s'ouvre plus pour moi. — Eh bien, je vais retourner chez lui; il m'a parlé avec estime, avec tendresse de M. votre père, je lui peindrai avec chaleur votre situation. — Ah! Madame, n'en faites rien, je vous conjure; il rougirait de ses procédés, et je serais perdu. Si l'amitié d'un grand ne nous est pas toujours utile, sa haine nous est toujours funeste. L'homme en crédit n'a jamais tort : malheur à l'indigent dont il prononce le nom avec dédain! C'est un arrêt d'accusation contre lequel personne ne réclame. Ah! c'est peut-être la plus cruelle de toutes les infortunes, que d'avoir à se plaindre d'un grand; et qu'il ne s'abuse point sur sa conduite, non-seulement il ne vous protège pas, mais il vous ferme toutes les avenues de la protection. »

Le discours de M*** me donna soudain la solution de plus d'un problème. « Vous avez raison, lui répondis-je, cette démarche vous nuirait au lieu de vous servir. Je n'ai nul crédit, ajoutai-je, cependant le hasard pourrait me fournir une occasion de vous être utile : laissez-moi votre adresse. » Pendant qu'il me la remit, je lui glissai un louis dans la main, en lui disant : « je suis presque aussi pauvre que vous, je ne puis disposer que de cette modique somme, daignez la recevoir. » Il rougit, et voulut me rendre le louis. « De grâce, repris-je, ne me refusez pas, songez à vos enfans. » L'infortuné prit le louis, enfonça son chapeau sur sa tête, et se retira.

Je regagnai tristement mon auberge. Par économie je mangeai à table d'hôte : la providence permit que ce jour-là, un riche négociant français y dînât avec moi. Je lui racontai l'histoire de M*** « J'avais l'intention, me dit aussi-tôt ce digne homme, d'acheter un tableau du Corrège qui me plaît beaucoup; on m'en demande dix mille fr., je me passerai du tableau, et j'emploierai mes dix mille fr. à sauver de la misère le fils d'un artiste célèbre, cela vaudra mieux. » Le négociant exécuta

Digitized by Google

dès le soir même ce projet ; M. *** rentra dans la banque, et rétablit ses affaires. Le duc ne lui ferma plus sa porte, et se mit même en avant pour lui faire obtenir un intérêt dans une entreprise honorable et lucrative. Tout le monde exalta la bonté du seigneur italien, personne ne parla de la noble action du négociant français ; mais M. *** ne l'oublia pas, et prit pour devise : *Vivent les Français !*

Madame Dufresnoy.

CHRONIQUE.

Si l'*Indépendant* n'avait, pour assurer le succès de sa feuille, que la rédaction des mélodramaturges et des vaudevillistes qui lui sont attachés, ou des rédacteurs de la force de celui qui est chargé de sa *Mercuriale*, je doute fort qu'on n'eût point déjà chanté son oraison funèbre. Ce dernier, en rendant compte de la résurrection du *Mercure de France*, nous gourmande, au sujet d'un article contre M. Evariste-Dumoulin, inséré dans notre Numéro du 31 juillet dernier, qu'il a charitablement rapporté presqu'en entier. Ainsi que mes collaborateurs, je suis fâché que cet article ait paru dans notre Journal. C'est une erreur dont je suis prêt à donner l'explication à M. Dumoulin.

Si le rédacteur de la *Mercuriale* de l'*Indépendant* s'était borné à dire que M. Nelson est attaché à la rédaction du *Mercure*, bien qu'il n'en soit rien, je ne lui répondrais pas ; mais il nous accuse d'adresser une humble supplique à MM. les ministres, pour obtenir leur protection, et part de là pour nous lancer une méchante injure. Je le répète, nous ne demandons rien, ni à ces libéraux si purs, ni aux ministres, ni aux ultrà-

Digitized by Google

royalistes, chez lesquelles gens l'*opinion* ou l'*esprit de parti* est un calcul d'intérêt. Nous aimons notre patrie, et nous pensons que c'est suffisamment le prouver, que de chercher à combattre les excès de la politique, et à ranimer le goût presqu'éteint de la littérature.

Ce rédacteur nous accuse aussi de ne pas être *très-forts* en chronologie, parce que nous avons dit que le dernier Numéro de l'ancien *Mercure* avait paru le 31 janvier 1818 : il aurait voulu que nous disions 1817. Je ne profiterai pas de l'erreur de ce journaliste, que je crois être un auteur de vaudevilles, ou M. Roujoux, pour lui renvoyer son impertinence.

C'est sans doute ici l'occasion de faire remarquer que les écrivains exhumés par nos Journaux quotidiens, surtout ceux qui ont quitté les muses pour la politique, ont presqu'entièrement perdu cette aménité, cette politesse dans la discussion, dont l'usage dénotait autrefois l'homme spirituel, en même temps que l'homme du monde. Il y a des convenances qu'on ne peut oublier sans qu'il en résulte un grand tort pour soi-même.

E. T. B.

— Dans le Numéro du 8 de ce mois, M. Léon Thiessé, en faisant connaître à ses lecteurs l'apparition du *Mercure*, poursuit le cours de ses gentillesses, en injuriant les rédacteurs de cette dernière feuille, et même ceux qu'il lui prête. M. Cousin d'Avalon est du nombre de ceux-ci. Il traite M. de Roquefort de *pionnier de la littérature*. Voici les droits de ce savant au titre dont le gratifie si libéralement M. Léon Thiessé ;

1°. Glossaire de la langue romaine, 2 vol. in-8°.

2°. Etat de la poésie française dans les XII et XIII^e. siècles, 1 vol. in-8°.

3°. Recueil de Dissertations sur différens points de l'Histoire de France, 1 vol. in-8°.

4°. Notices dans le Recueil de l'Institut, ouvrage couronné par l'Institut en 1810, 1 vol. in-4°.

5°. Voyage d'Ali-Bey, 3 vol. in-8°.

Digitized by Google

6°. Vie privée de Legrand d'Aussy, (deuxième édition), 3 vol. in-8°.

7°. Texte des vues pittoresques des monumens français, 1 vol. in-f°.

8°. Poésies de Marie de France, 1 vol. in-8°.

9°. Supplément au Glossaire de la langue romane, 1 vol. in-8°.

10°. Suite à la Vie privée des Français, 3 vol. in-8°.

Articles dans l'ancien et le nouveau Mercure, dans le Moniteur, dans le Magasin encyclopédique, dans le Dictionnaire historique de Prudhomme, deuxième édition, dans la Biographie universelle, dans l'Encyclopédie, etc., etc.

Je vais examiner maintenant les titres de M. Léon Thiessé à s'ériger en critique si sévère.

1°. Il a réuni les pièces du procès du général Cambrone.

Cet ouvrage a été saisi, et si son compilateur-auteur n'a point été mis en jugement, il ne le doit qu'à une *protection puissante;* ce qui explique peut-être la suite du propos tenu par M. Léon Thiessé, que si le ministère voulait lui faire 4,000 fr. il serait ministériel. M. Thiessée est-il à prix fixe ?

2°. Le Palais-Royal en miniature.

Je ne puis guère expliquer le peu de rapport que cet ouvrage a été pour le libraire, que par le choix du sujet, qui est sale et repoussant, et par le style, parfaitement adapté au sujet. Les étudians étant maltraités dans cette brochure, plusieurs d'entr'eux voulurent donner une correction à son auteur ; mais ils s'en tinrent à leurs menaces, et firent bien : ils n'auraient point modifié l'esprit de M. Léon Thiessé, dont tout le fonds est une méchanceté presque toujours grossière et triviale.

3°. Zuleïka, traduit de lord Byron.

La fadeur et la niaiserie de cette traduction nuisirent beaucoup en France à la réputation du célèbre lord : le libraire en a encore été pour ses frais.

Digitized by Google

4°. Session de 1816.

On assure que le libraire a destiné cet ouvrage à être vendu à la rame.

M. Léon Thiessé a rédigé quelques temps les séances de la Chambre des députés dans le Constitutionnel.

Je ne pense pas devoir répondre plus longuement au rédacteur des *Lettres Normandes*. Il y a des jugemens sur certaines matières, qui, en cela seulement qu'ils sont prononcés par quelques hommes, soit comme hommes, soit comme écrivains, ne doivent pas occuper plus d'un moment. Tel est celui de M. Léon Thiessé sur le *Mercure*. E. T. B.

— La France s'était enrichie de la découverte d'une mine de sel gemme, trouvée près de Vic, le 14 mai 1818. Les recherches faites d'après quelques indices imprévus auxquels on est redevable de cette mine, seule de cette espèce qui ait jamais été connue en France, ont été exécutées par une société, en tête de laquelle se trouve M. Thonnelier, ancien payeur général des armées, et d'après une autorisation obtenue, à cet effet, de M. le directeur général des mines, en date du 20 avril 1819. Jamais réussite n'a été accompagnée de plus heureuses circonstances. Le sel de cette mine a la blancheur de l'albâtre; ses cristaux sont plus purs et plus brillans que les échantillons que l'on a pu se procurer des mines de Pologne et d'Autriche. Sa qualité est parfaite, et tout annonce que sa masse sera énorme. Informé, par les auteurs de cette découverte, que la sonde avait déjà pénétré de dix pieds dans le cristal pur, le directeur général des mines s'est empressé de donner des ordres pour que l'ingénieur du département de la Meurthe se rendît sur les lieux, afin de constater, par procès-verbal, cette importante découverte, et tous les faits qui peuvent y être relatifs.

— L'exposition que l'on prépare dans les salles du Conservatoire des arts et métiers, aura lieu à la même epoque que l'exposition des produits de l'industrie française au Louvre.

Digitized by Google

On croit qu'elle offrira des objets d'un grand intérêt.

— Un jeune violon, M. Fontaine, qui donne déjà les plus belles espérances, et qui a obtenu les plus brillans succès dans les départemens, vient d'être attaché à la chapelle du Roi.

— M. Caillaud a fait présent, au Musée de Nantes, d'une momie qu'il a apporté d'Egypte.

— La première livraison de la *Chronique de Paris, ouvrage semi-périodique littéraire*, rédigé par M. Mossé, a paru, le 5 de ce mois, après la composition de notre quatrième Numéro.

Si nous jugions cet ouvrage d'après sa première livraison, nous pourrions être injustes. Notre impartialité nous engage donc à suspendre tout jugement jusqu'à ce que plusieurs Numéros aient été publiés, si toutefois M. Mossé pense devoir se rappeler du tort que lui a fait cette première livraison dans l'opinion du public et dans celles des gens de lettres.

— *Le Journal Lyrique et Anecdotique* est rédigé avec autant d'esprit que de goût. Persuadé qu'un Journal doit un tribut à la malice, M. Edmond Corbière s'est servi du fouet d'Apollon et de la marotte de Momus. La première livraison de cette feuille, à laquelle on ne peut reprocher qu'un peu d'exiguité, contient plusieurs anecdotes assez piquantes; et nous ne doutons pas que les *Dilettanti* de toutes les classes ne s'empressent de lire le *Journal Lyrique*. On s'abonne au bureau, à Paris, rue Hautefeuille, n°. 11, et à la librairie du Mercure. Le prix de l'abonnement du trimestre est de 5 fr.

— MM. Baudouin frères, libraires, rue de Vaugirard, n°. 36, viennent de mettre en vente le premier cahier du tome 3e. de la *Chronique religieuse*, qui paraît une fois la semaine.

Cette feuille, rédigée par MM. Agier, Grégoire, Lanjuinais et Tabarod, se fait remarquer par une saine doctrine et une grande force de logique. Il suffit de nommer ses rédacteurs pour lui assurer des succès.

Digitized by Google

SPECTACLES. (1)

PORTE-SAINT-MARTIN,

Première représentation du *Passe-Partout*, vaudeville en un acte.

10 Aout. — M. Duchemin, bon rentier au Marais, consent à donner sa nièce au jeune Edmond, aspirant de marine ; mais l'oncle de celui-ci, vieux marin habitant Bordeaux, refuse son consentement, et invite M. Duchemin à chasser Edmond de chez lui ; ce qu'il a fait. Le bonhomme d'oncle part pour sa promenade au Jardin du Roi, et il oublie le passe-partout à la petite porte de son jardin. Un ami d'Edmond, directeur de spectacle, ruiné, poursuivi par des huissiers qu'il fuit, voyant le passe-partout, le tourne dans la serrure, pousse la porte, entre dans le jardin, et se trouve bientôt entre les bras d'Edmond, qu'il n'avait pa vu depuis dix ans, Edmond qui, après avoir escaladé un mur pour voir Cécile, se désespérait avec sa maîtresse de ne point trouver le moyen de décider son oncle. Le nouveau venu, fertile en expédiens, pour les tirer d'embarras, leur offre de jouer auprès du bonhomme Duchemin le rôle du vieux marin. On accepte, après quelques difficultés; mais tandis qu'il est occupé à se travestir, l'oncle d'Edmond arrive. Que fait notre directeur de spectacle? il prend les habits de M. Duchemin, et trompe, sous ce costume, le rusé marin qui, pressé par

(1) Le lecteur est prévenu qu'il ne sera plus rendu compte désormais, que des premières représentations.

Digitized by Google

le faux oncle de Cécile, et par Cécile elle-même, donne enfin son consentement. M. Duchemin rentre. Grand tracas, qui se termine par le mariage des deux amans.

Ce petit ouvrage, qui aurait paru plus agréable encore sur un moins grand théâtre, qu'on aurait entendu avec plaisir au Vaudeville, a complètement réussi. Le dialogue et les couplets sont écrits avec beaucoup de facilité et d'esprit. Ce vaudeville, joué avec intelligence et ensemble, est de feu Montperlier.

On a fait répéter les deux couplets suivans du vaudeville final.

LE VIEUX MARIN.

Bravant le feu de la mitraille,
Courant où l'attend un succès,
Il n'est ni porte ni muraille
Qui puisse arrêter un Français.
De nos guerriers que l'ardeur encourage,
En tous les temps tels sont les goûts,
Et leur valeur et leur courage
Sont toujours les passe-partouts.

CÉCILE au public.

Séduit par le desir de plaire,
Qui fait excuser bien des torts,
Pour désarmer le goût sévère,
Notre auteur a doublé d'efforts.
Comme une clé sert à plus d'un usage,
Ce soir, messieurs, nous tremblons tous :
Ah! pour sauver le nôtre du naufrage,
Cachez bien vos passe-partouts.

Il est certain que Notaire partira à la fin de ce mois pour la Nouvelle-Orléans.

Je conçois qu'il ait pu se décider à s'expatrier : on lui promet 45,000 fr. pour trois ans, et une représentation à bénéfice par année. Le départ de cet acteur laissera un vide à ce théâtre. E. T. B.

Digitized by Google

Tivoli. — Ce jardin est toujours suivi ; les agrémens y sont très-variés. Les montagnes qui ont une pente douce et prolongée ; la tour d'éole ; la balançoire-russe, la balançoire française ; le jeu de bague ; Olivier ; les Fantoccini, présentent des amusemens que le public paraît fort empressé de rechercher. Les feux d'artifice sont très-bien ordonnés, et l'orchestre exécute avec beaucoup de goût les contredanses et les walses les plus nouvelles.

JEUX ET EXERCICES CHEVALERESQUES.

Avenue de Neuilly, parc des Sablons.

Le public de Paris, quoique très-capricieux et très-inconstant dans ses goûts, ne laisse pas d'aller toujours avec la même satisfaction visiter les *Jeux chevaleresques.* Cet établissement, qui se soutient avec succès depuis près d'un an, est, selon nous, un de ceux qui conserveront le plus long-temps l'avantage d'intéresser les amateurs. Dimanche dernier, les courses de chevaux, les promenades en char et à cheval eurent lieu, presque sans interruption, depuis cinq heures jusqu'à neuf et demie. Vers le soir la foule devint très-nombreuse. Sur les neuf heures, le parc, entièrement illuminé, offrait un coup-d'œil tout-à-fait intéressant. Un très-beau feu d'artifice termina la soirée.

MODES.

Les chapeaux reprennent la forme ambitieuse qu'ils avaient il y a quelques années. Les parterres, écrasés par la mode, reparaissent plus touffus que jamais sur la tête de nos dames. Les bottes d'œillets, les rosiers avec leurs branches, leurs feuilles, et bientôt leurs racines, seront dans peu les ornemens admis. Quelques

Digitized by Google

chapeaux offrent ces fleurs entre des bouffes de gaze placées sur le haut de la forme, en une demi-couronne. Des capotes, appelées capotes angelines, sont d'une forme très étroite, mais très-allongée, et terminées par un fond arrondi; ce fond est couvert d'une rosette de rubans très-fournie; une semblable occupe le côté gauche de la forme. Ces capotes se font en moiré ou en gaze.

Une nouvelle sparterie vient d'être publiée; elle sert à la fabrications des chapeaux, sous le nom d'*Ecorce de bois*; les grands carreaux qu'elle forme sont d'un agréable effet.

La batiste d'Ecosse est toujours en faveur pour les capotes qui sont surmontées de fleurs très-variées et exécutées aussi en batiste.

Les pailles cousues ne se portent que dans un grand négligé; le rose, le paille et le blanc continuent de régner.

Les robes n'éprouvent aucun changement; les mantilles de dentelle noire sont aujourd'hui un peu moins nombreuses; on en voit beaucoup en tulle de coton brodé.

Les bouts de quelques ceintures présentent des glands ou des olives qui, déjà, avaient été remarqués aux coins des voiles de gaze.

Ces voiles sont maintenant bordés de trois petits rubans de satin posés à plat, et laissant entr'eux deux lignes au plus de distance; d'autres sont aussi sur les bords, brochés en soie platte.

Les étoffes du jour pour gilets se nomment *Valencias*. Ces étoffes sont de couleur, coupées par une quantité de petites raies et parfaitement nuancées; ces nouveaux dessins nous ont été donnés par la nation américaine, qui prouve chaque jour son goût pour la toilette. Le fonds de ces étoffes est bleu, paille, lapis, verd de chasse, cuisse de nymphe émue, tourterelle, épiscopal, dos de cerf ou ventre de biche, etc.

Les couleurs de raies sont laurier du Canada,

Digitized by Google

tabac de Virginie, blanc, verd émeraude, chamois foncé, terre du Texas, eau du Nil, paille, bleu foncé, soufre, Champ-d'Asile, café Moka, lilas, etc.

On voit aussi des cravattes de mousselines de grande largeur; elles ont des bordures de différentes couleurs dans les nuances indiquées ci-dessus. Ce genre de gilets et de cravattes doivent se porter avec les chapeaux nouveaux. On dit que les échantillons de ces étoffes sont sortis d'une manufacture élevée par les frères Lallemand et Lefevre-Desnouettes dans leur nouvelle colonie.

Les chapeaux gris à la *Bolivard* disparaissent insensiblement, et les cannes, qui semblaient proscrites, sont reprises, en ce moment, sous la forme de béguille, à poignée petite et en argent. L'Observateur.

ANNONCE.

Catinat est un de ces génies rares, qui n'attendent que l'occasion pour se faire connaître. Son père, doyen des conseillers du parlement de Paris, l'avait destiné au barreau. Son premier plaidoyer n'ayant pu sauver son client de la perte d'une cause qui semblait bonne au jeune avocat, il quitta la robe pour suivre la carrière des armes. Il entra dans la cavalerie; et, en 1667, Louis XIV lui donna une lieutenance dans le régiment des Gardes, en récompense d'une action courageuse. Elevé successivement aux premiers grades militaires, toute sa vie fut employée au service de son pays, excepté les dix années qui précédèrent sa mort; encore n'avait-il quitté les camps qu'après avoir vu passer son commandement dans les mains de Villeroi, sous lequel il fit ses dernières campagnes sans murmurer, quoiqu'il eût pu se plaindre, avec raison, qu'on obligeât un élève de Turenne et de Condé d'obéir à un maréchal si peu savant, dont toute la gloire se bornait à avoir été le précepteur de Louis XIV. Né en 1637, il mourut dans sa terre de Saint-Gratien, en 1712, en philosophe, ainsi qu'il avait vécu.

Digitized by Google

Son caractère était celui d'un homme franc, simple, honnête. Ennemi des préjugés, il n'affectait point de les mépriser. Il détestait le faste et les courtisans. Il avait étudié l'art de la guerre, non en général qui fonde l'espérance de sa gloire sur la valeur de ses soldats, mais en chef sage, qui tient en même temps à conserver ses troupes et à bien défendre sa patrie. Dans tout ce qui l'occupait, il apportait une grande application d'esprit. Voltaire a dit de Catinat, qu'il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général.

Ce peu de mots sur un de nos plus célèbres maréchaux, nous ont été suggérés par un *Prospectus* que vient de faire publier M. Rouyer de Saint-Gervais. Il annonce, comme devant paraître dans le courant de ce mois, chez Mongie, libraire, boulevard Poissonnière, n°. 18; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7, *les Mémoires et Correspondance du maréchal de Catinat, mis en ordre et publiés d'après les manuscrits autographes et inédits conservés jusqu'à ce jour dans sa famille; avec gravures, portrait*, fac simile, *cartes, plans, ordres de bataille*, etc. (1).

Cet ouvrage, qui manquait à la littérature, non-seulement parce qu'il doit faire partie des matériaux de l'histoire, mais encore parce qu'on n'avait, jusqu'à ce jour, rien que d'incomplet et d'inexact sur Catinat, offrira un appât de plus aux amateurs de jugemens sur de grands personnages du temps, en leur donnant, indépendamment de tout ce qui est relatif aux opérations militaires et diplomatiques dont ce maréchal fut chargé, un grand nombre de ses lettres, écrites dans l'intimité, à M. de Croiselles, celui de ses frères qu'il chérissait le plus, dans lesquelles il s'expliquait librement et sur les individus et sur les évènemens de son époque.

Nous croyons être agréables à la plupart de nos lecteurs, en leur faisant connaître à l'avance la prochaine publication de ces Mémoires. E. T. B.

(1) Prix des trois volumes qui formeront l'ouvrage, 30 fr., et 35 fr. franc de port.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE;
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE

FRAGMENT

D'UNE TRADUCTION NOUVELLE DE L'ILLIADE;

Arrivée d'Ulysse à Chrysa.

CHANT PREMIER.

....Mais Ulysse, guidant l'hécatombe sacrée,
Touche enfin de Chrysa la rive désirée.
A peine les rameurs, par un commun effort,
Gagnent rapidement la profondeur du port,
Par l'ordre de leur chef les voiles détachées
Dans les flancs du vaisseau déjà dorment cachées;
Les uns du mât superbe abaissent la hauteur;
D'autres ont étendu le cable protecteur,

Digitized by Google

Et l'ancre au fond des mers retient la nef captive.
Tandis que tous les Grecs, répandus sur la rive,
Etalent de leurs dons les tributs solennels,
Ulysse, conduisant la captive aux autels,
La remet dans les mains d'un père ivre de joie :
« Agamemnon, dit-il, auprès de toi m'envoie,
» Chrysès ! reprends l'objet que pleurait ton amour.
» J'apporte des présens au monarque du jour,
» Et puisse-t-il, fléchi par la sainte hécatombe,
» Sauver les fils des Grecs sur le bord de la tombe! »
Dans le sein paternel Chryséïs a volé,
Le vieillard la reçoit et renait consolé.
Déjà sur les autels, couronnés de guirlandes,
Les Grecs ont déposé leurs brillantes offrandes,
L'orge sainte s'apprête, et quant le flot lustral
Sur leurs pieuses mains a versé son cristal,
Les bras levés au ciel adressant sa prière :
« Phœbus, dit le pontife; ô roi de la lumière,
» Qu'adore Ténédos, que révère Chrysa,
» Rappelle toi quels vœux ton pouvoir exauça.
» Si ton bras ennemi s'étendit sur la Grèce,
» Qu'il désarme en ce jour sa fureur vengeresse;
» J'implore ton courroux, j'implore ta bonté. »
Jusqu'au trône du dieu son desir est monté.
Tandis que vers le ciel la prière s'élève,
Les taureaux gémissans sous le tranchant du glaive
Tombent; le fer pénètre en leurs flancs entr'ouverts
Et la graisse deux fois enveloppe les chairs.
Le pontife aussitôt livre aux flammes sacrées
Les lambeaux tout sanglans des cuisses séparées.
A peine d'un vin noir il a versé les flots,
Il ordonne, et les Grecs, armés de javelots,
Fixent au fer aigu des pointes opposées
Les membres palpitans et les chairs divisées;
Et quand leur main docile aux brasiers allumés
Arrache des taureaux les restes consumés,
Du banquet fraternel la table enfin se dresse;
Tous les Grecs confondus en partagent l'ivresse :
Aux présens de Cérès Bacchus mêle ses dons,
Et, grace aux soins rivaux des jeunes échansons,
Bientôt de main en main les coupes promenées

Digitized by Google

Brillent, d'un nectar pur et de fleurs couronnées.
Durant le jour entier s'élèvent dans les airs
Du pœan solennel les glorieux concerts;
Et, prêtant à leurs voix une oreille charmée,
Le dieu laisse dormir sa fureur désarmée.
Mais lorsque le soleil dans le sein de Thétis
Voit s'éteindre l'éclat de ses feux amortis,
Tous les Grecs vont goûter sur la nef solitaire
Du nocturne repos la faveur salutaire.
Dès que sur l'horison l'Aurore au front riant
Des roses du matin a semé l'orient,
Le mât est redressé, la voile se déploie;
Et, secondé des vents qu'un dieu propice envoie,
Le vaisseau fendant l'onde avec rapidité,
Entend gémir le flot mollement agité;
Bientôt au camp des Grecs triomphant il arrive;
Mille bras à l'envi le traînant sur la rive,
Par de solides nœuds l'y retiennent fixé,
Et l'essaim des rameurs vole au loin dispersé.

A. Bignan.

L'USURIER.

Un usurier est un homme intraitable,
Et ne sourit qu'en voyant son argent.
Il n'entend rien, son âme inexorable,
Est insensible aux maux de l'indigent.

Au débiteur qu'il voit baigné de larmes,
Sans s'émouvoir, et d'un air patelin:
Calmez, dit-il, vos mortelles alarmes,
Votre billet n'échoira que demain.

A votre sort vraiment je m'intéresse,
Vous trouverez, j'en suis sûr, des amis.
De me payer, ma foi! si je vous presse,
C'est qu'il me faut l'argent qu'on m'a promis.

Digitized by Google

Mais, songes donc, répond un honnête homme,
Que des malheurs sont venus m'accabler.
Je le crois bien, dit-il. Payez la somme,
Et je promets de ne plus vous troubler.

Pour moi, du moins, ayez quelque indulgence ;
J'ai des enfans, et je tiens à l'honneur.
Soit donc, Monsieur, je prendrai patience ;
Encore un jour, j'attendrai de bon cœur.

Malheur à ceux qu'une méchante affaire,
A l'usurier contraint d'avoir recours.
A l'usurier, s'ils ont pu se soustraire,
Qu'ils prennent soin de le fuir pour toujours.

J. B. L.

BOUTADE A A.

Que j'étais sot, grands dieux! quand je t'aimais!
Dans mes discours respirait ma folie!
A tout moment je te renouvelais
Ces doux sermens d'aimer toute la vie.
Aurais-je pu laisser passer un jour
Sans t'exprimer l'excès de mon amour!
Aurais-je pu, tant j'avais de tendresse,
Etre un moment sans te parler de toi!
Aurais-je pu vers une autre maîtresse
Porter un cœur qui vivait sous ta loi!
Il a fallu que tu fusses parjure ;
Et que rompant un lien enchanteur
Que j'adorais, tu pusses, sans murmure,
De mes mépris mériter la rigueur.
Comme autrefois je ne suis plus tes traces.
Tu ne vois plus, tremblant à tes genoux,
Ce fol amant si sottement jaloux!
On peut vanter ton esprit et tes grâces,
Te trouver belle et te vouloir aimer ;
Citer ta voix, si douce et si touchante!
Ta danse simple autant que séduisante :

Digitized by Google

On ne saurait maintenant m'alarmer.
Je suis tranquille. Une froideur extrême
A remplacé ce feu de l'amour même,
Ce feu divin qui consumait mon cœur ;
Qui m'élevait, qui faisait mon bonheur.
Tu m'as trompé ! c'est malgré toi peut-être !
Ah ! puisses-tu ne jamais mieux connaître
Et n'avoir point à redouter un jour
Tous les tourmens qui suivent l'inconstance !
On veut cacher, par son indifférence,
La cruauté d'un si triste retour,
Et ce qu'on souffre est encore de l'amour !

E. T. B.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de M. de LA FAYETTE.

AMI de Wasingthon et de la liberté
Il a lutté, souffert et triomphé pour elle ;
Jamais il ne trahit la foi, la vérité,
Son nom resta sans tache et sa gloire immortelle.

M. B.

L'abus qu'on fait aujourd'hui de la lythographie, a inspiré cet impromptu à M. T. P.

GRACE à ce procédé nouveau,
Dont le succès n'a point à redouter d'entrave,
Chacun peut, à son choix, ou cracher sur un brave
Ou se moucher dans un drapeau.

CHARADE.

MON premier est un métal,
Mon second un végétal,
Et mon tout un minéral

Digitized by Google

ENIGME.

Ronde, longue, bonne ou mauvaise,
Dans les palais, dans un réduit,
De me voir chacun est bien-aise
Quand il est de bon appétit.
Bonne, je donne de l'esprit,
Et même, ne vous en déplaise,
De la faveur et du crédit.
Tel qui se pavane à son aise
Dans un fauteuil de l'Institut,
Malgré son art pour l'antithèse,
Sans moi n'eut point atteint ce but.
Petite, on me voit chez le sage
Qui fait sans cesse de moitié
Avec la céleste amitié,
Qu'il sait fixer dans son ménage.

LOGOGRIPHE.

Avec sept pieds je suis fort peu de chose,
Tantôt volant,
Tantôt marchant,
Otez les deux premiers, je suis moindre, et pour cause,
Le fanatisme anime tous mes pas;
On est damné quand on n'est pas
De l'opinion dont nous sommes :
Je dis nous et voilà pourquoi :
Nous faisons corps, mes sectateurs et moi;
Nous crions anathème à tous les autres hommes,
Et pourtant je ne suis, dit un savant auteur,
Que le ralliement de l'erreur.

Digitized by Google

MOTS

DE LA CHARADE, DE L'ÉNIGME ET DU LOGOGRIPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le mardi 17 *août* 1819.

Le mot de la Charade est CHEVRE-FEUILLE ;

Celui de l'Enigme est HONNEUR,

Et celui celui du Logogriphe est MAIS dans lequel on trouve, *Siam.*

HISTOIRE.

HISTOIRE DE CROMWEL ; *par M.* VILLEMAIN (1).

C'EST à une époque de décadence dans la littérature, qu'on doit particulièrement remarquer ces ouvrages dictés par la raison des meilleurs temps. L'attention qu'on leur assigne, c'est la mesure du sentiment et du goût. Le livre de M. Villemain mériterait de donner cet éloge. En l'analysant avec soin, on pourrait faire observer, au milieu des récits de l'historien, l'âme du jeune orateur, animant tout, les passions comme les intérêts. Cette remarque serait du moins digne du talent de cet écrivain ; mais l'obligation de la faire entraînerait trop loin, et dépasserait le cadre où je me suis proposé de renfermer quelques réflexions.

C'était un tableau vaste, digne des hautes méditations de l'esprit, celui de retracer, dans la vie d'un homme fameux, les circonstances qui l'ont conduit au pouvoir. Les révolutions sociales ont une cause qui se dérobe à

(1) 2 vol. in-8 Prix, 12 fr. Paris, chez Maradan, libraire, rue Guénégaud.

Digitized by Google

l'attention des hommes, et que l'historien ressaisit comme à travers les ressorts cachés qui meuvent les empires !... On sait quelle réunion de talens suppose l'historien. Voltaire et Montesquieu le disaient doué des dons du génie. Comme un poëte, l'imagination lui est nécessaire : c'est avec elle qu'il relève Athènes et Rome, déchues de la puissance et de la gloire, et tant de cités célèbres, dont il n'est plus resté qu'un souvenir !.... Joignez donc à l'imagination dans l'historien, une âme éprise de sentimens généreux, une tête forte, un talent prononcé ; vous aurez et les grands tableaux de la société générale, et les beaux mouvemens de l'éloquence. M. Villemain l'a senti parfois; son imagination domine souvent dans l'enchaînement des faits, dans le récit des temps, dans la peinture des caractères, et dans les hautes considérations où le porte sa pensée. Le sujet de ce livre, d'un grand intérêt, était digne d'être fécondé par un beau talent.

M. Villemain prend Cromwel dès l'enfance, et le montre dans les divers périodes de sa vie obscure et privée. A quarante-deux ans, il le transporte au milieu d'une grande révolution, et sur cette scène agitée par les passions les plus haineuses et les plus viles, au nom de quelques réformes politiques et religieuses. Ces derniers évènemens pourraient ainsi : se résumer Charles Ier., condamné, marche à l'échafaud ; Cromwel précipite l'exécution de l'arrêt de sang : il fait plus, il s'avance au pouvoir par les armes, d'où il domine enfin par la terreur et la gloire !.... Sous son administration, un certain ordre rétablit les grandeurs de l'Angleterre... Mais Londres, libre sous la monarchie, esclave sous le protectorat ; Londres, où chaque citoyen se tait ou s'incline, n'a fait qu'échanger le joug de la souveraineté et des lois, contre le joug de l'audace et du crime !

C'est dans l'ouvrage de M. Villemain qu'on suit avec intérêt la marche des évènemens et des hommes de cette époque. La révolution anglaise, qu'on accuse déjà

Digitized by Google

moins dès qu'on réfléchit que l'arbitraire a été l'âme de ses causes, développa des caractères héroïques, et amena des réformes importantes. L'histoire élève pourtant un reproche contre les temps et les hommes; c'est le déchaînement des passions contre tout ordre établi, la mort de Charles Ier., dont le despotisme ne fut qu'une conséquence des vices remarqués dans la législation. M. Villemain a bien développé cette partie de son sujet; il a montré ensuite la cause qui donna tant de puissance à Cromwel, et le ressort qui la maintint tant d'années entre ses mains. Il a retracé, au milieu d'une fureur universelle, le fanatisme et le génie, élevant un soldat à la dictature, sur les débris des libertés publiques. Ici M. Villemain a insisté sur une observation que je crois juste; c'est que Cromwel fut d'abord fanatique, et que, dans la suite des temps, il raisonna l'hypocrisie, en fit un système, et de ce système la bâse de ses actions. A l'appui de cette remarque, nous pouvons rapporter quelques-unes des maximes que Cromwel exprimait sur la fin de sa vie. Il disait, par exemple : *L'artifice et la tromperie donnent à vivre la moitié de l'année; l'artifice et la tromperie donnent à vivre l'autre moitié. Veux-tu n'être pas trompé par tes ennemis, cesse de te fier à tes amis. Les peuples qui servent par crainte, doivent toujours être tenus par le frein et la crainte. La populace est semblable à un homme fou, qui mord et qui outrage en caressant; il n'y a que la chaîne qui puisse la retenir.*

Ainsi le fourbe qui seconda le mouvement d'un grand peuple vers la liberté, proclamait plus tard, en essayant, l'usurpation des maximes contraires à la morale et à la justice. C'est le fait d'un ambitieux que la fortune a porté bien haut, d'imposer au peuple même la haine qu'il suça dans son sein contre les classes privilégiées. Rien ne condamne plus hautement l'ambition, que ces différences de conduite.

Des réflexions plus étendues, écarteraient du sujet. Nous sommes aussi amenés, par les bornes de ce Jour-

Digitized by Google

nal, a faire précisément remarquer ce qui distingue l'ouvrage de M. Villemain.

Le style varié, élégant, élevé et concis, est digne d'éloge. Sa rapidité, sa justesse, sa profondeur, sont éminemment remarquables. On est étonné que tant de raison s'unisse à tant d'éloquence.

Les portraits, ou plutôt la partie qui traite spécialement des hommes et des passions, est remarquable par la vérité et l'intérêt semé dans les détails. En commençant cet article, je m'étais déterminé à ne pas citer; cependant je manquerai à cette règle, en faveur des deux morceaux suivans, qui me paraissent donner un degré de mérite qu'on trouve dans cet ouvrage :

« Milton combat avec force la cause si mal défendue par Saumain. Plein des images sanglantes de la muse hébraïque, les fureurs républicaines et la haine des rois s'allument au même foyer qui embrâsa son génie. Il invoque moins souvent le poignard de Brutus, que le couteau sacré de Samuel ou de Joad. Milton se glorifiait de consumer, dans ce travail, les restes de sa vue affaiblie. Ainsi se préparait l'Homère des croyances chrétiennes. Ainsi nourrie dans les factions, exercée par tous les fanatismes de la religion, de la liberté, de la poésie, cette âme orageuse et sublime, en frondant le spectacle du monde, devait un jour retrouver, dans ses souvenirs, le modèle des passions de l'enfer, et produire du fond de sa rêverie, que la réalité n'interrompait plus, deux créations également idéales, également inattendues dans ce siècle farouche, la félicité du ciel et l'innocence de la terre. Mais avant que Milton ait couvert des rayons d'une gloire si pure la triste célébrité qu'avait encourus ses premiers ouvrages, nous trouverons du moins, dans la cause malheureuse où il s'était engagé, son nom plus d'une fois honoré par les leçons hardies qu'il adressait à Cromwel. Les égaremens du fanatisme, et non les calculs de la bassesse, pou-

Digitized by Google

vaient s'accorder avec tant de génie. (*Tome premier, page* 234.)

» .... Mais il se trouvait, dans la chambre des communes, d'autres hommes qui, sous l'apparente unanimité d'une opposition vraiment nationale, cachaient de plus profonds desseins. Le sentiment secret de ces hommes était l'horreur de toute primauté politique et religieuse. Ils ne savaient pas, ils ne calculaient pas jusqu'où irait leur puissance de détruire ; mais ils avaient une volonté inflexible et une haine inexorable. Quelques-uns ne reconnaissaient d'autre religion que le déisme. Ce parti, le moins nombreux de tous, se distinguait par la supériorité des caractères. Il comptait quelques âmes stoïques éprises de la liberté à la manière des héros de Plutarque, et profondément indignées de ce qu'elles appelaient l'esclavage et la superstition de leurs concitoyens. Le chef de ce parti était Sidney, républicain violent et incorruptible, plein du génie de l'ancienne Rome. Il fit la guerre à Charles Ier., comme il eut conspiré contre César. (*Page* 33, *tome premier.*)

» .... Charles l'aimait (la reine Henriette) avec une extrême tendresse ; et lorsqu'il vit cette femme, aimable et légère, résister avec un courage héroïque aux malheurs où peut-être elle l'avait engagé, lorsqu'il la vit fugitive, proscrite, traversant la mer pour lui amener des secours, son estime et sa reconnaissance durent redoubler pour elle. Ainsi les vertus privées peuvent entrer au nombre des faiblesses d'un roi. (*Page* 50, *tome premier.*)

»... Les révolutions ne s'achèvent que par les mains d'une faction : elles commencent sous le nom de réforme, avec le suffrage public ; et c'est pour cela qu'elles commencent. (*Page* 30, *tome premier.*) »

M. Villemain fait cette réflexion sur Charles Ier., condamné de mort : « Dans ces derniers jours (ceux

Digitized by Google

qui précédèrent l'exécution du jugement), Charles, éprouvé par tant de souffrances, avait recueilli tout ce que la religion peut ajouter de grandeur à une âme forte et sensible : il était prêt pour l'échafaud. »

Les personnes à qui la lecture de ces divers extraits n'aurait pas donné la plus belle idée du talent, sont assurément privées de goût pour l'éloquence, ou comme aveuglées par des passions. Quelques critiques éclairés ont dit cependant que le *Cromwel* de M. Villemain, si on me permet cette expression, ressortait avec trop peu de force et d'éclat, de la foule des personnages qui ont figuré à la même époque de l'histoire d'Angleterre. Cette critique est spécieuse, mais peu fondée; car une composition historique n'est point une composition oratoire, et en diffère essentiellement : dans l'une, la vérité s'exprime avant tout; dans l'autre, la vérité se trouve modifiée par sa forme, qui est rare, et ne saurait comporter le mélange d'intérêts divers. Un jeune écrivain de beaucoup d'esprit et de beaucoup trop d'imagination, disait, en exprimant le même avis : *Je voudrais que M. V.... fût monté sur les épaules de Cromwel, et que de là il eût vu et retracé les évènemens de l'Angleterre.* Il ajoutait : *C'est, moi, ce que j'aurais fait.* Si madame de Staël écrivait encore du français en allemand, elle approuverait et cette idée *colossale*, et ce galimathias triple que ses admirateurs pourraient placer à côté *de la méditation abandonnée à ses impressions solitaires, de la pétrification de sa pensée*, et de tant d'autres graves niaiseries, sans en excepter la *perfectibilité sociale*, système creusé par la même dame, qui croyait y gagner quelque chose.

ALFRED F.

Digitized by Google

VOYAGES DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU BRÉSIL, *depuis* 1809 *jusqu'en* 1815, *comprenant les provinces de Pernambuco* (*Fernambouc*); *Seara*, *Paraïba*, *Marignan*, *etc.*; par Henri HOSTER, *traduits de l'anglais par* A. JAY, *ornés de huit planches coloriées et de deux cartes* (1).

DE toutes les vastes contrées que les européens ont découvertes depuis quelques siècles, il en est peu, qui, pour la beauté du climat, les avantages du sol et la richesse des productions, soient préférables au Brésil. Ce pays, où le défaut d'un gouvernement bien organisé, et d'une administration régulière et prévoyante, avait long-temps retardé les progrès de l'industrie, du commerce et de la civilisation, éprouve aujourd'hui des changemens favorables dus à la révolution de la métropole. Depuis la résidence de la Cour de Portugal à Rio de Janéiro, la situation du Brésil gagne beaucoup, comparativement à ce qu'elle était auparavant. Les sciences et les arts s'y introduisent, l'industrie agricole et manufacturière y est protégée et encouragée, la circulation des denrées y devient plus libre dans l'intérieur, et tous les ports s'y trouvent ouverts à la navigation et au commerce étrangers.

Ce nouvel état du Brésil a sans doute des droits trop particuliers à l'attention des peuples civilisés, pour qu'ils n'accueillent pas avec empressement tous les détails relatifs à la situation actuelle de ce pays. Aussi la relation du voyage de Henri Hoster, dans la partie septentrionale du Brésil, depuis 1809 jusqu'en 1815, a-t-elle obtenu en

---

(1) 2 vol. in-8. Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n°. 243, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

Angleterre un succès aussi complet que mérité. Aux particularités les plus nombreuses et aux détails les plus étendus cet ouvrage joint les notions les plus exactes qui eussent encore été publiées sur les mœurs, les coutumes, le commerce, l'agriculture et l'industrie de l'importante province de Pernambuco, dite Fernambouc, où Henri Hoster a long-temps résidé et où il a même exploité deux plantations assez considérables, ce qui l'a mis à portée de s'assurer par lui-même de l'exactitude des faits qu'il rapporte, et doit donner le plus grand poids à ses observations. Quoique dans sa relation Henri Hoster semble d'abord avoir uniquement en vue de raconter les particularités qui le concernent personnellement, ou dont il a été témoin, néanmoins il ne laisse pas d'entrer ensuite dans des détails généraux qui finissent en quelque sorte par faire de ses Mémoires une Histoire moderne du Brésil. Ainsi, par exemple, on sait par lui que la population présente du Brésil est composée de neuf espèces d'hommes, savoir : 1°. des Européens; 2°. des Brésiliens, c'est-à-dire, des Blancs nés au Brésil; 3°. des Mulâtres, ou la race mêlée des Blancs et des Nègres; 4°. des *Mamalucos*, ou la race mêlée des Blancs et des Indiens dans toutes ses variétés; 5°. des Indiens civilisés; 6°. de ceux qui mènent encore une vie sauvage; 7°. des Nègres nés au Brésil et des Africains affranchis; 8°. des *Mestizoz*, ou la race mêlée des Indiens et des Nègres; 9°. enfin, des esclaves qui sont Africains, Nègres, Créoles, Mulâtres, ou *Mestizoz*. Les détails qu'il donne relativement aux animaux, aux végétaux et aux minéraux, ne sont pas moins curieux ni moins instructifs que ceux dans lesquels il entre relativement aux habitans, aux mœurs et aux usages. S'il se rencontre certains endroits qu'on pourrait trouver un peu minutieux, ce léger défaut, qui toutefois n'en est pas un pour beaucoup de personnes, ne diminue rien de l'intérêt qu'inspire la lecture d'un ouvrage aussi précieux que celui dont il s'agit.

Digitized by Google

Il appartenait à un homme que ses talens et ses lumières placent à juste titre au rang de nos meilleurs écrivains, de traduire dans notre langue les Voyages de Henri Hoster, et d'enrichir notre littérature d'un des ouvrages les plus utiles et les plus curieux qui aient paru depuis plusieurs années. La manière habile avec laquelle M. A. Jay a rempli cette tâche, prouve que si la langue anglaise lui est très-familière, personne en même temps ne possède mieux que lui les secrets de la nôtre.

Cet homme savant et laborieux, qui malgré ses nombreuses occupations a su trouver encore des momens pour les consacrer à la traduction d'un ouvrage recommandable sous tous les rapports, a joint par-là un titre de plus à tous ceux qui lui ont si justement acquis jusqu'à ce jour la reconnaissance du public. Quoique la traduction des ouvrages écrits en langues vivantes soit, en général, un travail plus pénible que glorieux, M. A. Jay a néanmoins fourni la preuve que ce travail est autant le partage du véritable talent qu'une composition du premier mérite; et n'eût-il fait rien autre chose que d'avoir traduit les Voyages de Henri Hoster, il se serait, par cela seul, assigné une place distinguée parmi nos écrivains les plus estimés.

Victor Verger.

BEAUX-ARTS.

Antiquités Romaines; *par* Alexandre Adams. (1)

Il y avait dans les villes principales de l'ancienne Grèce et du Latium, des personnes de distinction chargées de montrer et d'expliquer au voyageur les

(1) 2 vol. in-8. Paris, 1819.

Digitized by Google

merveilles de la cité qu'il venait visiter, ses temples sacrés et profanes, ses gymnases, ses statues, ses tombeaux, ses trophées. Ces personnes devaient surtout fixer l'attention de l'étranger sur les institutions, les découvertes et les grandes inspirations des hommes qui y étaient passés ou qui y passaient encore; car les peuples anciens regardaient la vie comme un voyage, et l'homme comme un voyageur. C'était la vanité des Grecs ou des Romains qui avaient imaginé cette fonction; ceux qui la remplissaient ne recevaient aucun émolument de l'état; elle avait même quelque chose de sacré et de religieux, puisque les termes, sous lesquels on désignait ceux qui l'obtenaient, étaient pris dans la Mythologie. Pausanias les nomme *Exègètoi*, les Siciliens *Mustagôgoi*, les Latins *Interprètes*.

Un savant Anglais, sir Alexandre Adams, connu par plusieurs ouvrages estimés, s'est chargé d'être l'*Exégète* du peuple romain. Dix-huit siècles ont passé sur les monumens de ce grand peuple; le temps en a fait des ruines, et ces ruines passeront. Sir Alexandre ne s'est point occupé de monumens fugitifs; ce n'est point un antiquaire qui vient après d'autres antiquaires, nous faire admirer des corniches, des entablemens, des tronçons de statues, des fragmens de temple; il ne nous appelera pas au milieu des jardins de Sylla sous les fraîches ombres de Tusculum, près des restes du *Formianum* de Cicéron ou de la maison de campagne d'Horace, non loin de laquelle coulait la *Digena*; il ne montre ni le Capitole que Manlius sauva, et du haut duquel il fut précipité, ni l'emplacement de ce *Forum* qui réveille à l'imagination le souvenir de tant de merveilles opérées par l'éloquence. Sir Alexandre a voulu décrire les mœurs, les habitudes, les institutions des anciens Romains; leurs usages et tous ces soins qui occupent l'homme du berceau à la mort. Après l'avoir lu, on connaît tout ce qui soutenait ou amusait l'existence de ces maîtres du Monde; leurs repas, leurs monnaies, leurs parures,

Digitized by Google

leurs jeux, leurs sacrifices. Comme tout finit, ou s'arrête à la tombe, l'auteur aurait du terminer son livre par les funérailles des Romains.

Dans le chapitre que l'Ecrivain anglais a consacré à expliquer les derniers hommages que l'homme rendait à la cendre de l'homme, j'ai cherché vainement quelques mots sur la figure de l'*ascia* et de l'A, dédicace du *sub ascia* qui a enfanté tant d'explications diverses, usé les veilles et la plume de tant d'érudits, sans qu'ils ayent pu fonder que des théories ingénieuses, des systèmes brillans qui, pris isolément, satisfont l'esprit; mais, rapprochés, éclairés les uns par les autres, ils ne laissent plus que ténèbres et incertitudes.

On connaît à peu-près toutes les monnaies romaines; mais leur valeur échappe aux calculs. Qui nous dira, par exemple, celle du petit *sesterce*? Valait-il deux sous un denier suivant Bouteroue (1). Dix-huit deniers, d'après d'Ablancourt (2). Trois sous dix deniers et demi selon Sir Alexandre Adams, ou huit centimes trois quarts comme l'estime M. Garnier.

Si le système de notre économiste était adopté, tout le merveilleux des richesses des anciens Romains s'évanouirait, ce serait toutefois encore le peuple le plus riche qui aura jamais été. Mais leurs richesses n'auront rien d'effrayant, réduites dans le rapport de deux et demi à un.

Crassus ne possédera plus en terres, trente-huit millions sept cent cinquante mille francs, outre son argent, ses pierreries, ses meubles estimés autant, c'est assez de trente-six millions en terres, en esclaves et en argent.

Sénèque ne prêchera plus le mépris des richesses, la douceur de la solitude, le bonheur des champs ou de cette médiocrité d'or tant vantée par Horace.

(1) Traité des Monnaies.

(2) Préface de Tacite.

Digitized by Google

Avec une fortune de trente-quatre millions, il est permis de célébrer la pauvreté et de rire des vanités du monde.

Auguste qui, en mourant, se plaignait de la fortune qui ne lui laissait que quelques millions (1) ne sera plus accusé d'avoir dévoré quatre milliards que ses amis lui avaient légués dans leurs testamens, outre le revenu annuel de la république, lequel était de cinq à six milliards.

Vespasien à son avènement à l'Empire ne portera pas son budjet à *quadringenties millies*, sept milliards environ, somme effrayante et plus considérable que la dette d'*Angleterre en* 1791. D'après M. Garnier le *quadringinties millies* ne représenterait que trois milliards et quelques millions. Je ferai remarquer ici une erreur assez grave dans laquelle est tombé le dernier traducteur de Suétone, en rendant *quadringinties millies* par huit cent millions de francs. C'est huit milliards qu'il aurait du dire, puisqu'il met lui-même *sesterce* à vingt centimes, il n'aura point fait attention au mot de *millies*.

Enfin, si la réduction du *sesterce*, selon M. Garnier, est fondée, nous ne verrons plus Caligula dépenser à un seul repas deux millions, Esopus vingt mille francs pour un seul plat. César, pour acheter l'amitié de Curion, ne donnera pas onze millions, *sexcenties sestertium*, ce qui serait beaucoup assurément, même pour un homme qui, à son entrée dans Rome, au commencement des guerres civiles, aurait enlevé vingt-six millions du trésor. En supposant à nos ministres les richesses du vainqueur des Gaules, je doute qu'ils voulussent acheter la majorité des deux chambres ce que César acheta un seul homme.

J'ai parlé des repas de Caligula, tous n'étaient pas aussi chers à Rome; le repas d'un simple bourgeois

(1) Suétone, Vie d'Auguste.

Digitized by Google

était comme chez nous de cinq à six francs ; il y avait le *cœna recta*, espèce de repas de fête qui coûtait fort cher. Sir Alexandre n'a pas marqué assez clairement la différence qui existait entre ce *cœna recta* et le *sportula*.

Promissa est nobis sportula, recta data est.

a dit Martial (1), *cœna recta* désignait communément un repas splendide, et *sportula*, quelquefois, par opposition, un mauvais repas. De *sportula* nous avons fait portion (2).

L'auteur des antiquités désigne le repas sous le nom générique de *convivium*; je crois pourtant que *convivium* se disait plutôt d'un repas donné à des amis, à des parens (3).

Il a confondu la victime et l'hostie, *victima* et *hostia*. La victime ne pouvait être immolée que par celui qui avait vaincu l'ennemi, l'hostie pouvait l'être par tout le monde, son sacrifice précédait celui de la victime (4).

Dans le chapitre sur les vêtemens et la parure des Romains, Sir Alexandre, d'après Macrobe, dit que les Romains portaient l'anneau à l'avant dernier doigt de la main gauche ; il aurait dû ajouter que le doigt du milieu, chez eux étant réputé infâme (5), on n'y pla-

(1) Epig. Liv. IV.

(2) Ménage, Etymolog.

(3) *Benè majores accubationem epularum amicorum, quia vitæ conjunctionem haberet, convivium nominaverunt, meliùs quam Græci qui compotationem et concœnationem nuncupant.* (Cicéron de la Vieillesse.)

(4) *Rosinus de Antiquitatibus Romanis.* Dacier, Sanadon, Remarques sur Horace.

(5) Perse, Satyr. 2. Martial, Lib. VI, Epig. 70. Isidor, Laerce, Tertullien, etc.....

Digitized by Google

çait jamais ni bagues ni diamans. L'artiste dont le pinceau magique a rendu sensible aux yeux les progrès mystérieux que faisait l'amour dans le cœur de Didon au récit des malheurs d'Enée, a eu tort de placer un anneau au doigt du milieu de la main gauche de la reine. Cette faute a été déjà relevée par un homme de beaucoup d'instruction, M. l'abbé Guillon, dans ses articles sur le salon de 1817.

Les omissions, les erreurs que j'ai relevées dans l'ouvrage de Sir Alexandre, d'autres que peut-être que je releverais, si cet article n'était pas déjà trop long, n'en déparent ni n'en détruisent le mérite. Il était digne de tout le succès qu'il a obtenu en Angleterre, où les colléges les plus célèbres l'ont adopté comme ouvrage *classique*. Le public éclairé de France n'a pas accueilli avec moins d'empressement les traductions qu'on vient d'en publier. Cet accord de suffrages est un bel hommage rendu au mérite de ce livre même ; et à ces lettres, source de gloire et de félicité pour les nations, de jouissances qui ne sont mêlées d'aucunes amertumes, de triomphes qui ne coûtent ni larmes, ni regrets ; à ces lettres qui élèvent des monumens que ne sauraient détruire ni la pluie, ni l'aquilon furieux, ni des années sans nombre, ni la fuite rapide du temps.

Quæ non imber edax non aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.

AUDIN.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

L'Évangile et le Budjet, ou *les Réductions faciles*; *par* M. Talon-Brusse, *Marguillier de sa paroisse, et rentier consolidé* (1).

Assis au banc de l'œuvre, le marguillier Talon-Brusse, qui n'est autre que M. *Lebrun-Tossa*, chef de bureau dans les Droits-Réunis ou Contributions Indirectes, jusqu'à la bienfaisante époque des épurations de 1815; le marguillier, disons-nous, s'est trouvé très-heureusement placé pour comparer la simplicité du culte évangélique et la dispendieuse magnificence du culte catholique. Le résultat de ce parallèle est qu'on peut, la charte des chrétiens à la main, beaucoup réduire le budjet sacerdotal qui grève, outre mesure, le budjet national. Ainsi, par le double titre du livre, l'*Evangile et le Budjet*, ou *les Réductions faciles*, s'expliquent, avec clarté, le motif, les moyens et le but de l'auteur. La lance au poing, la visière baissée, il accourut des premiers sur le champ de bataille, lorque, naguère, on exhumait le fameux concordat du fond de la tombe où repose François Ier., mort à cinquante-deux ans, et vous savez de quoi. Que n'a-t-il vécu de nos jours, cet aventureux monarque! Ce n'est point la veuve *Mittié* qui l'eût rendu malade, mais elle aurait guéri la belle *Feronière* et lui, pour un peu moins de cinq livres tournois.

Notre expéditif marguillier n'a pas perdu son temps

(1) Broch. in-8. A la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

à disséquer ce honteux concordat qui détruisit la pragmatique-sanction, et en vertu duquel la puissance temporelle posséda le spirituel, et la puissance spirituelle posséda le temporel. *François* nommait aux bénéfices, et le pape en touchait, à chaque nomination, les revenus d'une année; impôt très-onéreux, que le fisc pontifical percevait, en France, sous la dénomination d'*annates*. La perception se faisait d'après un tarif bien gradué; plus les bénéfices rapportaient, plus les titulaires et la Cour de Rome y trouvaient leur compte: jugez si l'on perdait les occasions d'en augmenter le nombre et la valeur. Vous concevez également que de fréquentes épizooties dans le clergé eussent été, pour le pape, une bonne fortune. Il n'est point question de ces accessoires dans l'ouvrage dont je m'occupe, le marguillier va droit au but; il frappe au cœur la bête de l'Apocalypse, *qui montait, des profondeurs de l'abîme, avec sept têtes, dix cornes, un diadême sur chaque corne; et de plus, sur chaque tête, une inscription blasphématoire*. Exposons, en peu de mots, la manière dont il s'y prend pour consommer l'opération.

Suivant lui, et, je crois, suivant tous les véritables chrétiens dont je me fais gloire de grossir le petit nombre, le christianisme est dans l'Evangile; mais le catholicisme de Grégoire VII et d'Alexandre VI n'y est certainement pas. L'Evangile renferme les dogmes, la morale, la doctrine et même la discipline, même la hiérarchie de l'Eglise chrétienne; mais on n'y trouve le pape qu'au moyen d'un calembour introduit dans la Vulgate, par le grand saint Jérôme, qui se plaisait beaucoup à lire Martial. On n'y trouve ni cardinaux, ni archevêques, ni chapitres, ni couvens, ni abbés, ni abbesses, pas même des capucins et des jésuites. On peut donc, en toute sûreté de conscience; disons mieux, on doit, pour se restreindre à l'exécution littérale de la charte sacrée, commencer par supprimer les cardinalats, les métropoles, les canonicats, et ces bâtards du visionnaire *Ignace*, qui s'intitulent les *Pères de la foi*.

Digitized by Google

Alors, au lieu de dépenser cinquante millions de plus, demandés par François Ier., M. de *Blacas d'Aulps* et sa sainteté Pie VII, nous dégrèverons notre budjet d'une somme assez forte, ou du moins, comme le veut le marguillier, nous appliquerons cette somme aux besoins des curés, recteurs, vicaires et desservans, qui, sans aucun doute, sont mentionnés dans l'Evangile. Ce seul aperçu justifie le second titre de la brochure, *les Réductions faciles*.

L'auteur n'a garde de réformer les évêques, l'Evangile les a institués; mais, en les ramenant à leurs fonctions primitives d'inspecteurs, on en limiterait le nombre à une demi-douzaine, pour toute l'étendue de la France. Ces six évêques se la distribueraient par égales portions, et chacun d'eux visiterait, deux ou trois fois l'année, son arrondissement, ainsi que cela se pratique, pour le service des administrations financières. Outre leur surveillance à l'égard des ministres du culte, des besoins des églises, de l'enseignement des fidèles, de la distribution des aumônes, et d'une foule d'autres détails, les évêques, en tournée, prêcheraient la pure morale évangélique sans discussion, sans controverse, afin de réparer le mal qu'ont fait les missionnaires, et d'accoutumer la chaire de vérité à n'être plus la chaire du sophisme, du mensonge, des injures, des invectives et du scandale. Ils donneraient des primes d'encouragement aux prêtres qui ressembleraient le moins à MM. les abbés de la Mennais, de Rauzan, Fayet, François, etc. etc. etc. Ils feraient les ordinations, ils confirmeraient les enfans et même les vieilles moustaches, s'il s'en présentait quelqu'une. Notre marguillier a oublié de leur conférer le privilége de couronner les Rosières; je remplis cette lacune. Il fera bien d'associer la perspective des récompenses dans l'autre monde, à celles que la sagesse obtient si rarement dans celui-ci. Ne craignons pas d'aller trop loin, les occasions d'être prodigues ne sont pas quotidiennes.

Voilà, bénévoles lecteurs, le résumé succinct des

Digitized by Google

conceptions de M. Talon-Brusse ; mais il faut voir, dans son Ecrit de 200 pages au plus, avec quelle rectitude de jugement il les a développées, et comment il accable de sa pieuse érudition, de son inexorable dialectique, ce catholicisme qui semble n'être venu se greffer de bonne-heure sur le christianisme, que pour le défigurer. Honorez Dieu, aimez-vous, payez l'impôt, gardez vos femmes; c'est là tout l'enseignement du Fils de la Vierge. Candeur, douce philantropie, gravité sans faste, inaltérable bonté, ce fut là son caractère. Oh! qu'il y a loin de Jésus-Christ à Léon X, et de l'Evangile au concile de Trente! Quel génie infernal, s'écrie M. Talon, a pu faire du manuel de la sagesse et d'un simple recueil de préceptes lumineux, un vaste atelier de discordes, un moyen facile d'envahir et de vider nos coffres? « Où le Dieu des chrétiens a-t-il établi, sous le nom de dispenses, des taxes réelles sur le mariage, le divorce et les bâtards? A-t-il dit en quelque endroit que, pour pouvoir s'épouser, la cousine et le cousin germains paieraient au pape cinquante tournois, douze ducats et six carlins; qu'il n'en coûterait qu'un peu plus de la moitié moins aux beaux-frères et belles-sœurs; mais que s'il s'agissait de gens fort riches, de grands seigneurs ou princes, il n'y avait pas à marchander, on paierait cent mille écus? Est-ce Jésus de Nazareth qui tarifa le simple divorce à sept tournois, un ducat, six carlins, avec exclusion formelle des pauvres, attendu que n'ayant point d'argent à donner, *non possunt consolari*, ils n'ont pas droit aux consolations de ce monde? Est-ce lui qui, pour légitimer des enfans nés avant le divorce, exigeait neuf tournois, un ducat et dix carlins; comme si ces enfans étaient incontestablement des bâtards? On peut faire les mêmes questions à l'égard des autres branches du fisc pontifical, presque aucune qui ne soit un scandale. Il faut payer les nominations, institutions, promotions, permutations, délégations, collations, cumulations de bénéfices, sécularisations, annulations de vœux, investitures, sacres,

Digitized by Google

couronnemens, etc. etc. Après avoir été marié, bigame, soldat ou juge au criminel, voulez-vous devenir prêtre? payez. Voulez-vous l'être avant l'âge requis? payez. Malgré des imperfections corporelles? payez. Est-ce l'œil droit qui vous manque? payez. Est-ce l'œil gauche? un peu plus cher. Y a-t il un déficit dans les attributs de votre virilité? tant. Le déficit est-il complet? le double. Voulez-vous dire la messe, et cohabiter incognito? payez. Voulez-vous la dire et rester laïc? trente-six tournois, neuf ducats. Vous êtes-vous permis un de ces crimes bien conditionnés dont se compose l'abondante cathégorie de cas réservés à l'absolution du pape ou de ses grands pénitentiers? Avez-vous, par exemple, fait avorter votre épouse? payez. L'avez-vous tuée, afin d'en prendre une autre? même somme que pour dire la messe sans titre, et vous pourrez garder votre nouvelle amie, qui ne vous en coûtera pas un sou de plus. Aux cas réservés appartiennent aussi le gros péché d'Oreste, l'inceste d'Amnon, fils de l'adultère David, et celui du malencontreux Œdipe. Que n'étaient-ils catholiques-romains! de légers déboursés auraient acquitté leurs consciences. »

Ce passage est appuyé dans l'ouvrage, de l'autorité de saint Bernard, qui demandait, il y a sept cents ans, si une action criminelle ne l'est plus où l'est moins quand le pape l'a permise. Il est encore appuyé de cet adage latin: *Curia romana non quærit ovem, sine lanâ* (Pauvres brebis, si l'Eglise romaine vous appelle, elle a l'intention de vous tondre.) Et d'une note curieuse sur les indulgences que Léon X donnait à bail, comme les droits de douane. Un siècle avant Léon X, le pape, Jean XXII, auteur des taxes de la chancellerie et d'un livre qui a pour titre, *le Trésor des pauvres*, avait ramassé vingt-cinq millions d'or, c'est-à-dire, plus que n'en possédaient ensemble, à cette époque, tous les princes de l'Europe.

Une autre citation, par exemple, que je ne fais pas sans choix, est la suivante: Il s'agit du mot *tolé-*

Digitized by Google

rance, dans son application à l'exercice des religions.

« La tolérance étant moins un bienfait à accorder qu'un devoir à remplir, croyez-vous ce devoir caractérisé par une expression juste? On tolère des abus, des défauts, des vices même qu'il serait intempestif ou difficile de détruire. On tolère le mal dont il résulte quelque bien, ou qui serait inévitablement remplacé par un mal plus grand. La tolérance s'applique aux meurtres devant témoins, que nous nommons affaires d'honneur, aux biribis, aux loteries, aux filles publiques, etc. Tolérez-vous les uns les autres; nous recommande l'Evangile, ce qui veut dire que des coupables n'ont pas le droit de lapider leur complice. Oui, je reconnais dans ces divers exemples une incontestable propriété de termes. Y a-t-il aucune espèce d'analogie entr'eux et la profession d'un culte? Ma pensée m'appartient, le domaine des consciences n'est et ne peut être soumis à la juridiction du prince; car, pour qu'il l'exerçât, il ne lui suffirait pas de vouloir et d'ordonner, il faudrait de plus qu'il pût convaincre et persuader. Ma persuasion n'étant pas en son pouvoir, je reste le maître absolu, le propriétaire indépendant de ma croyance. De ce droit de propriété découle celui de l'exercer, suivant les formes et les rits que je préfère..... La liberté des cultes ne peut être un problème, sinon pour ceux qui en font un de la liberté individuelle; et, s'il serait absurde de dire qu'on tolère celle-ci, il ne l'est pas moins de dire qu'on tolère celle-là. Ensuite, comme il n'existe point de véritable liberté, sous quelque rapport qu'on la considère, qui ne repose essentiellement sur une entière égalité de droits, je pourrais démontrer au besoin qu'on porte atteinte à la liberté des cultes, en consacrant pour un d'eux des priviléges exclusifs. C'est à l'égard de ces priviléges que le mot *tolérance* recevrait une plus juste application. Espérons que ceux des gouvernemens européens où toutes les religions sont admises, se décideront un jour à suivre sans déviation le système d'égalité re-

Digitized by Google

commandé par la justice, la saine politique et le docteur *Priestey*. Qu'ils effacent du moins de leurs constitutions, où s'abstiennent d'y mettre le mot impropre que je signale, et qui, dans l'espèce, exprime une contradiction grossière, une injure grave au plus légitime de nos droits, la liberté de conscience. »

Je regrette de ne pouvoir, faut d'espace, multiplier mes extraits de cette production, tout juge impartial serait, je pense, convaincu comme moi qu'elle est une des plus saillantes qui aient paru depuis la double restauration. Aussi fut-il interdit au Journal de la Librairie et aux Feuilles périodiques de l'annoncer, aussi, plusieurs préfets la dénoncèrent à Son Exc. le ministre de la police, et un libraire de Cherbourg, militaire à la demi-solde, se vit molesté pour l'avoir mise en vente. On m'assure que l'édition se trouve à peu près épuisée, et que cependant on ne se propose pas d'en donner une nouvelle. L'estimable marguillier s'est-il donc endormi sur le banc de l'œuvre? Qu'il se réveille et se rappelle que l'écrivain qui combat les abus, et le guerrier qui combat les ennemis, n'ont rien fait tant qu'il leur reste à faire. O. V.

DU SUICIDE.

Certains journalistes donnent une liste exacte des suicides et des crimes qui se commettent dans tout le royaume. Ils n'annoncent jamais un suicide sans accompagner cette nouvelle d'une pieuse jérémiade sur l'irréligion et la perversité du siècle, comme si la mort tragique d'un individu en était une conséquence nécessaire ou le déplorable résultat. A les entendre, on dirait que pour détruire cette funeste manie, il ne s'agirait que de multiplier les missions, de fermer les écoles

Digitized by Google

d'enseignement mutuel, de créer partout des chaires pour les Pères de la foi et les Frères ignorantins.

C'est se tromper bien étrangement que d'attribuer, au défaut de principes réligieux et aux progrès des lumières, les innombrables accidens de ce genre. Si l'on faisait un exact relevé de tous les suicides commis depuis dix ans, on serait bientôt convaincu qu'ils ont une toute autre cause. Certes on n'était ni plus moral, ni plus religieux en 1810, 1811, 1812, 1813, qu'on ne l'a été pendant les années 1814, 1815, 1816, 1817, 1818 et 1819; nous étions loin d'avoir, dans les deux premières années de la restauration, tant de missionnaires, tant de religieux et de religieuses, tant de princes et de princesses d'une piété exemplaire, tant de dévots fonctionnaires, d'*excellens* préfets et de pieux magistrats. Avions-nous, comme à présent, une aussi grande quantité de saluts, d'oraisons, de prières de quarante heures, de processions, de croix, de reliques, de scapulaires et de chapelets? Les suicides étaient-ils alors plus communs ou plus rares qu'ils ne le sont aujourd'hui? Il faut l'avouer, c'est depuis le retour des bonnes doctrines, des bons exemples, des prédications, des conversions enfin que les suicides se sont multipliés d'une manière effrayante.

Les animaux n'ont point de confesseurs ni de prédicateurs; ils ne connaissent point de religion ni de morale; eh bien! les animaux n'attentent jamais à leur vie. Ils souffrent et meurent tout bêtement, quand la maladie ou des ennemis terminent leur existence. Il faut donc reconnaître que l'impiété et l'immoralité ne font rien à la chose. Les êtres animés répugnent à la mort, tous ont pour la destruction une horreur secrète. L'homme est le seul qui sache vaincre la terreur du trépas; il est le seul qui ose abréger et trancher le fil de ses jours. Certes, une pareille détermination ne peut se prendre, parce qu'on croit ou que l'on ne croit pas à la Vierge, à saint Joseph, etc. Rarement les douleurs physiques déterminent l'homme à se tuer; les

Digitized by Google

brutes ne connaissent que celles-là ; et combien n'est-il pas de genres et d'espèces de douleurs pour l'être raisonnable, pour l'être moral ? Les voilà ces peines que l'homme craint plus que la mort, plus que l'enfer même. Or, quels sont ces maux? La misère, la honte, l'esclavage. Faites disparaître ces fléaux d'un pays, et le suicide disparaît avec eux. Vainement proposerait-on pour l'anéantir le rétablissement du supplice hideux que nos lois anciennes infligeaient aux restes des infortunés qui avaient été réduits à ces actes de désespoir. Jamais remède n'aura de puissance ni d'efficacité contre un mal quelconque s'il n'en détruit la cause première. A quoi pourrait servir l'horrible spectacle d'un cadavre traîné sur la claie ? Pour produire un effet salutaire, pour rendre les suicides plus rares, ce n'est pas un corps inanimé qu'il faut traîner sur un instrument d'opprobres!

Il faut y attacher l'homme puissant qui, par caprice, par esprit de parti, ou qui, par tout autre motif, aurait dépouillé le malheureux de son état ; il faut y attacher l'injuste magistrat qui l'aurait poursuivi et ruiné pour un crime imaginaire ; le fonctionnaire qui l'aurait vexé dans ses biens, dans sa liberté, dans son honneur ; qui l'aurait outragé par des menaces, par des injures ; il faudrait y attacher ce vil délateur qui, en lui faisant perdre son emploi, l'aurait réduit à l'indigence et au désespoir. Que dire enfin ? Qu'à chaque suicide il faudrait traîner sur la claie ces monstres qui spéculent sur la misère publique, et qui augmentent chaque jour le nombre des malheureux.

Si les missionnaires ont des armes contre de si grands fléaux ; s'ils peuvent faire entendre la voix d'un Dieu vengeur à ces cœurs endurcis, je serai le premier à crier au miracle. Malheureusement le pli est pris ; les missionnaires se borneront à torturer la conscience des faibles et des ignorans pour en extorquer le peu que leur laisse le fisc ; ils ne tariront jamais la source de nos misères. Ne garantissant personne du désespoir,

Digitized by Google

ils n'arracheront personne à l'affreuse résolution de mourir.

Combien ils mentent à leurs consciences, les misérables qui osent dire qu'ils sont tous des impies et des êtres dépravés, les hommes qui se dérobent à la vie. Non, ce sont simplement des hommes malheureux. Mais vous qui, insultant à leur mémoire, voulez outrager leurs cadavres, les vouer à l'infâmie, est-ce bien la religion, la morale et l'humanité ou l'horreur du crime qui vous inspirent ? En le supposant, réservez votre courroux et vos rigueurs pour le vrai coupable. Le suicide est à plaindre parce qu'il était malheureux ; les auteurs de ses maux sont de véritables meurtriers..... Ceux qui connaissant ses douleurs ne l'ont pas secouru et consolé, sont les complices du meurtre. Voilà les impies contre lesquels il faut sévir ; loin d'avoir à exercer des vengeances contre un suicide, la société me semble lui devoir des expiations. N'a-t-il pas préféré la mort au déshonneur ; et vous semble-t-il plus religieux, le misérable qui, pour ne pas se tuer lui-même, tue les autres, au risque d'être tué à son tour. Il est vrai qu'en mourant de la main du bourreau, il a l'inestimable avantage de mourir confessé.

Serait-il plus méprisable aux yeux de l'Eternel et des hommes celui qui, révolté de l'injustice de ses semblables, et croyant à une meilleure vie, s'arrache des mains de ses persécuteurs pour s'élancer avec confiance dans le sein d'un Père bon, clément et miséricordieux.

Le suicide est un crime quand il n'est pas un délire ; mais il n'est pas un crime individuel et particulier à celui qui le commet. C'est un crime public et presque national ; c'est une accusation terrible contre tous ceux qui pouvaient le prévenir où l'empêcher. Le suicide ne prouve point la lâcheté, l'impiété, la dépravation : il atteste le malheur. On ne hait pas la vie par cela seul qu'on est sans religion ou sans mœurs, on ne la déteste que parce qu'elle est un tourment. On quitte la vie pour chercher un asyle contre des peines cui-

Digitized by Google

santes, un port contre les flots de l'adversité. Si l'immoralité et l'impiété poussaient dans ce refuge du désespoir, ce n'eut pas été Lucrèce, mais Tarquin, ce n'eut pas été Caton, mais César, ce n'eut pas été Brutus, mais Octave, qui chez les Romains en auraient donné le funeste exemple. Et de nos jours, ce ne serait pas le destitué, mais le destituant; l'opprimé, mais l'oppresseur; le dépouillé, mais le spoliateur; enfin le dénoncé, mais le délateur que nous verrions s'arracher à la vie. Il y a sans doute plus de mérite, plus de gloire, plus de grandeur d'âme à faire tête à l'orage. L'homme aux prises avec la fortune et luttant contre l'adversité est le plus beau spectacle que peut offrir l'humanité. Il est douloureux de penser que tous les malheureux ne sont pas doué de cette force d'âme. Que dire d'un mortel qui, élevé au sommet des grandeurs, tomberait subitement au dernier degré de l'infortune, et qui, après avoir porté le foudre et la terreur aux extrémités de la terre, se trouvant réduit à vivre attaché sur un rocher aride, braverait le sort et la mauvaise fortune. Supérieur aux évènemens, sans se laisser aller aux désespoir, sans invoquer la mort, qui ne voudrait point déserter la vie; la regardant comme un poste où il a été placé par le Maître Suprême de ses destinées, ou comme un champ de bataille, qu'en soldat fidèle il ne peut quitter avant que son général lui ait donné le signal de la retraite. Ses ennemis, en parlant de ce mortel, s'écrieraient : Voilà l'homme extraordinaire que nous a dépeint Sénèque. Ne pas mourir dans une situation pareille, ce serait vaincre plus que le monde entier : vaincre à soi seul, sans généraux, sans soldats, sans autres armes que son propre courage, non-seulement tous les rois conjurés, mais de toutes les coalitions la plus formidable, la coalition des souvenirs, des sentimens à la fois les plus doux et les plus déchirans; la coalition de tous les ennuis, de toutes les humiliations, de toutes les douleurs physiques et morales. Quelle victoire unique dans les fastes du monde! Aux

Digitized by Google

siècles d'ignorance, elle eut fait obtenir des autels au vainqueur, et à cette époque les cœurs généreux l'entoureraient de leur admiration.

Je crois presqu'impossible de trouver un homme doué de cette force de caractère. Il faut donc conclure que ce n'est pas l'homme qui s'est suicidé, qui a nui à la morale, mais bien celui qui l'a porté à cet acte de désespoir. Aussi les grands qui exercent une influence directe et active sur leurs semblables, ne sauraient-ils donner trop d'attention à toutes les mesures qu'ils prescrivent, et qui ont pour objet de disposer du sort des individus. X.

REVUE LITTÉRAIRE.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, *Satyre politique*; par M. Ed. CORBIÈRE (1).

CETTE Satyre, d'un mauvais goût, est remplie de vers pitoyables et de personnalités offensantes. Elle est telle que je ne puis en donner aucun extrait au lecteur. S'il est permis de faire entendre la voix de la sagesse à cet auteur, j'engagerai M. Ed. Corbière à se borner à cet essai.

SALMIGONDIS *aux Journalistes*; par M. COUDURIER (2).

DES vers de huit syllabes, lorsqu'ils ne sont ni faciles ni piquants, sont des vers fort ennuyeux à lire. Quand l'auteur n'a point de but, que son récit est sans

(1) Paris, chez Mademoiselle Donnas, rue St.-Marc, n°. 10.

(2) Paris, chez Ladvocat, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n°. 197.

Digitized by Google

action comme sans intérêt, il prouve sa stérilité et son manque de savoir faire : on doit l'inviter alors à mesurer ses forces, et à ne point rendre le public victime de son trop de faiblesse.

L'HOMME, Ode, *suivie d'une élégie sur la mort de S. A. R. la princesse Louise-Isabelle d'Artois, Mademoiselle; d'autres vers et de quelques notes;* par Jean-Justin ARISTIPPE (de Gallia) (1).

JE laisserai le soin à mes lecteurs de porter un jugement sur les productions de M. Aristippe, en leur donnant deux extraits du livre qui m'occupe.

Vers à ma Muse, sur mon nom DEMONVEL *que je quitte pour* DEGALLIA.

« Tu quittes Demonvel ; eh ! pourquoi cette envie ?
— » Je chéris la patrie,
» Et je veux dès l'instant prendre Degallia.
— » C'est bien, si le Roi l'autorise.
— » Peut-être, un jour, touché de ma franchise,
» Sa bonté le consacrera. »

Autres vers à ma Muse, sur le même sujet.

« Facultés du savoir, dons heureux du génie !
» Livres que je chéris, vous tous mes compagnons,
» Aimables et constans dans toutes les saisons !
» Vous qui semez des fleurs les beaux ans de ma vie,
» Ecrits, le temps arrive où plein de ma patrie,
» Je prends *Degallia* pour quitter *Demonvel*.
» Je suis toujours *Jean-Justin Aristippes*,
» Ami du beau, du vrai, fidèle à mes principes,
» Aimant toujours les hommes et le ciel. »

Je pense que mes lecteurs me sauront gré d'avoir eu la patience de copier de pareils vers.

(1) Paris, chez Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n°. 5, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

UN SOUVENIR ENTRE MILLE, ou *Poëme de Lutzen ;* par Léonard CHEVERRY (1).

LE second titre de cet opuscule présente une élision qui ne peut être soufferte. Il fallait : *Poëme sur la bataille de Luzten.* L'usage a consacré de dire : *Poëme de Fontenoy ;* mais l'usage à tort, et nos jeunes auteurs devraient bien se défendre de ces innovations grammaticales, qui sont des fautes graves. Ne semblerait-il pas que l'auteur de la Bataille de Lutzen, se nomme Lutzen?

Dans sa préface, M. Cheverry émet des opinions littéraires que je suis loin de partager. Le plan d'un poëme qui décrit une bataille où les Français firent des prodiges de valeur, doit être intéressant, ou l'auteur mérite de grands reproches. L'armée ne prévoyait pas une affaire; tous ses corps n'étaient point réunis; elle manquait de cavalerie : l'ennemi l'attaque, et, après de nombreux efforts, la victoire se range sous nos drapeaux. Je pense que cette action offre assez d'intérêt. Ici le merveilleux était inutile, et M. Cheverry a bien fait de ne pas l'employer. Cet auteur avance que Voltaire et Millevoye ont échoué. Il puise les motifs de ses jugemens dans l'apologie que le premier fait d'un grand nombre d'officiers supérieurs, et dans le peu d'éloges de ces mêmes officiers faits par le second pour ne se livrer qu'à celui d'un seul homme. L'*ode* sur le Passage du Rhin lui paraît *un modèle parfait du ton sublime de l'épopée* (2). En littérature, de pareilles opinions sont de véritables hérésies. Mais je me hâte d'arriver à l'examen du poëme.

« Ainsi de Marius allant chercher la tête,
» Le Cimbre qui, dans l'ombre, à l'égorger s'apprête,
» Accourt, le voit, suspend ses pas irrésolus,
» Le fer tombe, un coup-d'œil a sauvé Marius. »

(1) Paris, chez Ladvocat, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n°. 197, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

(2) L'auteur a voulu parler de la quatrième épître de Boileau, qui n'est pas une ode. M. Cheverry n'a pas la mémoire heureuse.

Digitized by Google

A l'exception de ces quatre vers qui font allusion à la bonne contenance de M. le général Compans, à l'exception de la prise de Kaïa, et de quelques autres vers assez heureux, il n'y a rien de remarquable dans ce petit ouvrage, si ce n'est la pauvreté de la poésie et la nullité de l'action. L'auteur n'a point su tirer parti des nombreux matériaux dont il pouvait disposer. Rien ne me rappelle ce sang-froid, cette intrépidité, ce courage de nos généraux et de nos soldats, obligés de lutter contre le désavantage de la position, le nombre et une cavalerie considérable. Je cherche en vain quelques-uns de ces traits de nos braves, qui les recommandent à l'admiration de leurs compatriotes, au burin de l'histoire et à la postérité.

Je m'attendais à trouver quelque chose dans ce poëme, et je n'y ai presque rien vu. Si je n'eusse apprécié l'intention de l'auteur, je me serais arrêté dès la deuxième page. Je crois M. Cheverry un jeune homme. Qu'il étudie davantage ses sujets ; qu'il lise attentivement nos bons auteurs, afin d'habituer son oreille aux beaux vers, et de mieux juger les siens ; surtout qu'il se pénètre bien de ce conseil de Boileau :

> Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
> Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
> Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Alors il pourra livrer le fruit de ses veilles à un public difficile en fait de poésie, et peut-être aussi prétendre à un nom dans les lettres.

Malgré la *Panhypocrisiade* de M. Lemercier, et la *Cirneïde* de M. le prince Lucien, on voit que nous sommes pauvres en nouveautés poétiques. La politique tue la littérature, et l'avenir paraît encore fort incertain pour elle. Quel est donc le charme que cette politique exclusive inspire, que nos troubles intérieurs, nos divisions particulières, ne puissent faire sortir de son

Digitized by Google

aveuglement la majorité d'un grand peuple ! Les Français ne sont-ils plus capables maintenant d'éprouver les plaisirs les plus purs ! J'espère encore qu'ils reviendront de leur erreur, et que le moment ne saurait en être éloigné, tant je désire voir renaître chez nous la tranquillité et le bonheur.

On vient de m'apporter un nouvel œuvre poétique ; *la Médecine vengée*, poëme en quatre chants ; par M. ***, avec cette épigraphe :

Ne nostros contemne orsus medicumque laborem,
Quidquid id est; Deus hæc quondam dignatus Appolo est (1).

FRACASTOR.

On raconte que le docteur Frampton, d'Oxford, qui s'acquit la réputation d'un grand médecin, était cependant hérétique en médecine. Il était gissant sur son lit ; sa chambre était remplie de membres de la Faculté, qui cherchaient à le déterminer à faire usage pour lui-même de quelques drogues dont il avait souvent vanté l'efficacité à ses malades. Le moribond fait un effort, se met sur son séant, et leur dit avec humeur : « Eh ! pour Dieu, messieurs, pourquoi venez-vous me tourmenter ; ne savez-vous pas, aussi-bien que moi, que l'art que vous professez n'est fondé que sur l'opinion ! » En disant ces mots, il tourne le dos et meurt. Cette petite anecdote rappelle les deux augures dont parle Cicéron : Deux médecins ne pourraient-ils donc se regarder sans rire ? Pline, Montaigne, Molière et Rousseau, auraient-ils eu raison d'afficher tant d'incrédulité sur le savoir faire des médecins ? Je me garderai bien de prononcer dans une question aussi-grave ; la fièvre peut, d'un moment à l'autre, déranger l'harmonie de ma faible machine ; et si j'avais alors la faiblesse d'ap-

(1) Paris, chez Béchet jeune, libraire, rue de l'Observance, n°. 5 ; chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n°. 243 ; et à la librairie du Mercure, rue Poupée, n° 7.

Digitized by Google

peler un médecin, il se croirait peut-être obligé de venger sur moi, chétif, l'honneur d'Hypocrate et de Gallien. Il est des gens avec lesquels il ne faut pas badiner.

Je n'examinerai donc pas sérieusement le poëme de la *Médecine vengée*, qui n'est pas l'ouvrage d'un poëte. Dans sa Préface, l'auteur dit : « Qu'on ne s'effraie pas du titre de ce poëme, la médecine et la poésie ne sont pas aussi incompatibles qu'on le pense communément. » J'avoue ingénuement que je ne croyais guère à la compatibilité de ces deux arts. Les poëmes du docteur Salcombe n'avaient pu me faire revenir de ma prévention, et mon esprit est encore dans la même situation, après avoir lu M. ***. Voici mon jugement : L'ouvrage de ce dernier ne sera jamais considéré comme livre de médecine, ni comme poëme. Malgré le titre pompeux de *Médecine vengée*, la médecine a, plus que jamais, besoin de trouver un vengeur. E. T. B.

RUSTIQUE-LE-FLANEUR. — N°. Ier.

Je fais partie d'une société qui se réunit trois fois la semaine, entre cinq et six heures du soir, dans un petit café peu éloigné du centre de la ville, et dont quelques motifs personnels me font cacher aujourd'hui le nom sous celui du *Laurier-rose*. Il n'y a pas encore deux ans qu'une telle enseigne aurait éveillé l'attention de cette académie de curieux dont le successeur de M. Lenoir paie les honoraires. Le laurier-rose, si j'ai bonne mémoire, avait été consacré, par l'ingénieuse reconnaissance, à une jeune divinité qui, les mains pleines de roses (douces fleurs négligées en France trop long-temps), était venue les suspendre en festons à nos innombrables lauriers. Depuis cette époque, ceux des Tuileries, nuancés d'un brillant incarnat, avaient offert

Digitized by Google

les espérances de la paix parmi les trophées de la guerre ; et malgré des orages récens, l'arbuste qui reproduit les uns en rappelant les autres, n'est nullement flétri. Ceux qui décorent de leur nom et de leur joli feuillage la terrasse de notre petit café, y furent plantés par les mains mutilées d'un officier à la demi-solde, avec lequel je répète souvent certaine partie de dames polonaises, qu'il a apprise du héros Poniatowski. C'est sous ce berceau à la fois militaire et galant, que ce brave (je parle de l'officier), trois amis communs et moi, passons les trois à quatre heures les plus agréables d'une journée diversement occupée. L'occasion se présentera de faire connaître plus en détail ces quatre personnages, dont il suffira qu'on sache aujourd'hui que l'un est un marchand de la rue Quincampoix, l'autre un avocat de la Cité, et le troisième un caissier dans une maison de banque de la Chaussée-d'Antin. Quant à moi, qui n'ai point d'état, ou, comme vous l'allez voir, qui tiens mon état de mon caractère ; il faut bien que j'explique, dès à présent, les motifs qui me mettent en relation avec le public.

On saura d'abord que de la maison que j'habite au café où je vais digérer, il y a tout juste 1759 pas géométriques, selon la ligne la plus directe, et 1891 pas et demi si l'on fait un détour. Cette distance est incontestable ; je la mesure à peu près tous les jours, et l'ai vérifiée deux fois, la toise à la main. Or, durant un trajet de près de deux tiers de lieue, le spectacle offert à qui le parcourt, change et se renouvelle bien des fois ; et comme il est dans ma nature d'aimer à l'excès la mobilité des scènes, qu'il est dans mes habitudes de ne quitter qu'à leur dénouement, il en résulte que, parti de chez moi à trois heures un quart, je n'arrive pas à ma destination avant sept heures et demie, c'est-à-dire deux grandes heures après que mes amis y sont rassemblés. Il est vrai que je m'indemnise de ce retard, en prolongeant quelquefois au-delà de minuit la séance qui, selon les règlemens de police, doit être close à

Digitized by Google

onze heures ; et il n'est pas rare que, durant la belle saison, l'aurore m'ait surpris comme je rentrais dans mon appartement. J'ajoute même que, pour un promeneur de profession, une nuit de Paris offre des incidens beaucoup plus singuliers que ceux de la journée : plus d'un lecteur l'a sans doute éprouvé, et je me charge de le démontrer, par la suite, aux autres.

Ceci posé, l'on ne trouvera donc pas étonnant qu'avant-hier je sois arrivé précisément à l'heure de la clôture. Jamais ma marche n'avait été plus lente ; et jamais, occupée par plus de variété, elle ne m'avait semblé plus courte. On établit deux nouvelles fontaines sur le boulevard : je les avais inspectées ; trois caricatures des plus piquantes m'avaient collé plus de quarante minutes aux fenêtres de Martinet ; j'avais eu à passer la revue d'une légion qui défilait sur le quai : en traversant le Pont-Neuf, j'avais découvert cinq fautes de quantité dans une inscription proposée par l'Académie pour la statue ; et tandis, qu'au bas du Pont-au-Change, j'écoutais le centenaire qui causait du système de Law avec un page du régent, je m'émerveillais que la température réelle ne s'élevât pas à 14°., tandis qu'elle faisait monter l'esprit-de-vin à plus de 19 dans le thermomètre de l'Ingénieur Chevallier, chevalier du Saint-Sépulchre.

Je me disposais à faire valoir ces excuses, quand l'avocat qui, quoique consultant, a conservé des droits au monopole de la parole, entama contre moi un exorde monté sur le ton de la première catilinaire : « Jusqu'à quand, s'écria-t-il avec un fausset presque aussi aigre que celui de Me. Le Roux ; jusqu'à quand, ô Rustique ! abuserez vous à la fois du bénéfice de votre nom, de l'attribut de votre caractère et de l'indulgence de vos amis ? *Quousquè tandem abutere patientiâ nostrâ ?* La nature vous fit sincère, et votre parrain vous nomma Rustique : vous argumentez de là pour faire ce qui vous plaît et pour dire ce qui déplaît aux autres; *Quousquè !* La nature, quinze cents livres de rentes,

Digitized by Google

et le célibat, ont constitué pour vous en titre d'office, l'état jusqu'alors indépendant de promeneur-juré, d'oisif dignitaire, de *Flaneur* patenté. Vous en concluez que pour bien remplir un tel emploi, il faut l'exagérer; et que, soit dans vos discours, soit surtout dans vos courses, plus vous serez prolixe et divergent, mieux vous accomplissez vos obligations; *quousquè tandem!* Enfin, votre bon ange fit choix tout exprès, pour en faire vos amis, de quatre mortels dont l'indulgence sans bornes, la patience infinie, l'inépuisable longanimité, loin de vous être une invitation à préciser vos phrases et à abréger vos marches, semblent des amorces pour amplifier les unes, et pour faire de chacune des autres un voyage de long cours; *quousquè tandem abutere patientiâ nostrâ!* Du moins si vous tourniez au profit commun ces travers, ces écarts, ces ridicules. Au défaut de qualités et de vertus, l'on doit à la société le tribut de ses torts; et peut-être les vices concourent-ils autant qu'elles à l'harmonie générale. Les vôtres, par exemple, mon cher Rustique, sont d'un exemple contagieux; mais ils ne sont certes pas d'une nature perverse. On peut être franc jusqu'à la rudesse, et, quoiqu'incommode aux oreilles chatouilleuses, paraître estimable dans sa rusticité; on peut vaguer dans ses promenades et divaguer dans ses soliloques; mais il est des ridicules qui excitent la gaîté, s'ils sont originaux, et qui finissent par inspirer de l'attachement, s'ils n'excluent pas la bonhomie. Peut-on haïr, en effet, le bonhomme qui vous fait rire; et Molière, qui joua sa comédie aux dépens de Cotin, ou La Fontaine qui la donne à ses propres dépens, indépendamment de l'admiration, n'ont-ils pas droit à notre amitié?»

Mon collègue l'avocat n'a pas oublié la facture d'un exorde; mais je doute qu'il ait jamais su conclure; et, entre nous, je crois que c'est pour cela qu'il a cessé de plaider. Au fait, lui répétait quelquefois M. le président! Concluez, ajoutait souvent l'avocat *adverse!* Quand il s'agit de l'intérêt des autres, je suppose que cette mé-

Digitized by Google

thode dilatoire ne leur convient que tout juste ; on doit penser que, quand à moi, je la trouve fort agréable, en ce quelle démêle brin à brin, et dévide lentement les fils de la pensée. En écoutant maître des Branches, je m'efforçais de saisir la sienne ; et à travers les nuages de sa rhétorique, je crus deviner ce qu'on voulait de moi. Tout oisif par nature, tout promeneur par plaisir ou par besoin, est comtemplateur; tout flaneur le devient. Que faire en un gite ; à moins que l'on ne songe, a dit le Fablier? Que faire en flanant, à moins que l'on n'observe, puis-je le répéter, en le parodiant? Cependant le flaneur qui contemple la comète; celui qui, le diaphragme comprimé sur le parapet du Pont-au-Change, regarde naviguer sur la Seine un train mouillé des flots de la Marne, le flaneur qui, de l'allée du Printemps, va promener son inutilité chez Tortoni et de là digérer à Coblentz ; tous ces flaneurs, qu'ils me pardonnent, n'observent point. Automates un peu moins compliqués que ceux de Vaucanson, ils connaissent moins la mesure que son flûteur; mais par comtemplation, ils digèrent aussi bien que son canard. M. Azaïs doit être content.

Il ne le sera pas moins, lorsqu'en parcourant cette première feuille, il y découvrira une nouvelle preuve de son système. Vous êtes oisif, donc inutile, dirait l'artisan que le premier chant du coq trouve la navette à la main ; vous êtes promeneur, donc superflu, ajouterait ce vieil escompteur, dont cinquante années de postemens consécutifs ont usé le fauteuil de cuir ; vous êtes flaneur, donc incommode, conclurait cette élégante de la rue de Cérutti, qui ne conçoit pas que les jambes soient faites pour marcher, et qui ne voit dans les piétons que des obstacles à la rapidité de son bockai. Le philosophe des compensations raisonne autrement. L'oisiveté, dira-t-il, voilà le mal ; mais dans un homme honnête, l'oisiveté, c'est le repos, et dans un cerveau bien organisé, c'est la méditation : voilà les avantages et tout est compensé. Sans les promeneurs, les

Digitized by Google

Tuileries seraient désertes; et vers la huitième heure du soir, quand le soleil prêt à s'envelopper de voiles de pourpre sur les hauteurs de Meudon, fait, avec le jet de l'octogone, un arc de 45 degrés, que deviendraient ces nymphes légères qui, comme des hamadryades, sorties tout-à-coup des Maronniers, dessinent à travers la verdure rembrunie, leurs formes sveltes et fugitives? Supprimez les promenades et fixez les promeneurs, vous condamnez ces tendres déités à imiter Diogène, et en s'adressant au grouppe fraternel des enfans de Léda, à s'essayer au refus. Quant aux flaneurs enfin, si, sous prétexte de concurrence avec les observateurs de M Decaze, une ordonnance, qu'on pourrait dater de 1815, s'avisait de les supprimer; le Suisse, vendeur des simples du Mont-d'Or cueillies à Romainville, n'ayant plus d'auditoire pourrait bien manquer d'acheteurs; le parapet des ponts, les contre-allées du boulevard seraient privés de leur galerie toujours mobile et sans cesse renouvelée; les affiches n'auraient plus de lecteurs; les conférences de l'abbé Frayssinous, d'auditeurs; les parades de Bobèche, d'admirateurs; la Cour d'assises, d'habitués; et le musée de la rue du Coq verrait s'évanouir ces grouppes d'amateurs, plus grotesques parfois que ses caricatures.

Tels sont, au besoin, les argumens dont le Socrate des compensations étaierait sa flanerie; et, au fonds, ces raisonnemens sont-ils plus mauvais que ceux qu'il puisa dans son système pour soutenir le ministère? Soit dit en passant, c'est un riche et commode arsenal, où l'on trouve des armes de toutes formes et pour tout objet. La France, ridiculement indignée contre une administration qui disait toujours *je vas*, et qui n'allait jamais; la France en réclamait-elle le changement, le bon M. Azaïs prenait ses balances, et mettant dans un bassin le soliveau léthargique, et dans l'autre le héron ictyophage, il démontrait que l'immobilité est très-bonne à qui le mouvement donne des convulsions, et

Digitized by Google

qu'il vaut mieux dormir, quand l'estomac est creux, que de veiller pour endurer la faim. Le ministère endormeur ou endormi, tombe-t-il? Vous allez croire M. Azaïs embarrassé : nullement. Il est nécessaire de ne pas s'agiter quand on a la fièvre, de dormir lorqu'avec un appétit strident l'on n'a pas de quoi s'appaiser; il est utile de se réveiller quand les vivres ont reparu; il est doux de manger quand l'accès est passé. Doctrine ingénieuse et commode, qui aurait fait sourire le Béarnais, mais que Sully *le négatif* n'aurait payée que par un dur sarcasme. Il est vrai que sous un régime moins économique, le sage foudateur de cette belle théorie eût été mieux apprécié; et l'abbé Terray, de rongeante mémoire, aurait compensé par quelques bons d'escompte les bouteilles d'encre taries à son service.

Revenons aux flaneries, dont les compensations d'ailleurs ne nous ont pas tant écartés. Mes amis du café, tirant de l'exorde de maître des Branches, une conséquence à peu près nécessaire, concluent à ce que consacrant au public ces éternelles promenades, que je ne croyais utiles qu'à ma santé, je lui offre, mais sans la moindre importance, le tribut de mon oisiveté. Avec plus de vénération pour lui, j'aurais pu refuser peut-être : je l'aurais dû surtout avec plus de défiance de moi-même; mais comment résister à la tentation de transformer en moyen utile, ou du moins agréable, de petits écarts assez ridicules? J'avoue que c'est un piége où j'ai cru abandonner mon cœur, tandis que peut-être je n'y fais trébucher que ma vanité. L'un et l'autre du moins sont d'une bonne composition; et cette véracité, que j'exerce volontiers sur mon prochain, je ne me l'épargne pas à moi-même.

Puisque je prends la résolution de causer périodiquement avec quelques centaines d'honnêtes oisifs que les *assembleurs* de phrases nomment fastueusement le public, il me semble donc qu'en échange d'un peu d'attention que je leur demande, je leur dois quelques confidences. Les premières pages de tout écrit, comme

Digitized by Google

les premières phrases de toute conversation, ressemblent plus ou moins aux premières scènes d'une pièce de théâtre : par les uns comme par les autres, le sujet s'expose, le plan se dessine, les caractères s'établissent et l'action commence. Mon exposition sera moins régulière, et l'on ne tardera pas à remarquer que la méthode n'est pas plus dans mon caractère que dans mon projet.

Mon caractère, on l'a déjà pressenti, est celui d'un homme ingénu et d'un bourgeois indépendant, chez lequel l'indépendance n'est que le moyen et le gage de la sincérité ; mes habitudes jusqu'alors furent celles d'un franc musard qui se promenait pour se promener; mais qui, maintenant, se promène pour observer, et qui observera pour devenir utile. D'autres, comme je l'ai dit, consacrent à la société leur industrie et leurs travaux : moi, je lui voue mon oisiveté. Toutefois cette oisiveté n'étant point de la paresse, mes excursions perpétuelles vaudront peut-être les séances permanentes de quelques corporations scientifiques ou politiques. Ceci soit dit sans en offenser aucunes ; car une chambre législative et une réunion académique, ont des droits à la reconnaissance d'un flaneur autant qu'à son respect.

Me voilà donc le *flaneur* en titre, et, comme m'ont qualifié mes amis des Lauriers-Roses, promeneur en mission, oisif à brevet, en un mot musard par régime et par état. Baptisé sous le nom de *Rustique* (car il n'est pas mauvais qu'on sache que je suis chrétien, et que je n'en rougis pas), j'ai presque toujours justifié ce prénom, changé pour moi en épithète, par une franchise un peu crue, que certaines gens de l'ancien et du nouveau régime ont appelée brutale : de manière que cette grande véracité, combinée avec mes continuelles *musarderies*, m'ont fait nommer, ou pour mieux dire, surnommer partout RUSTIQUE-LE-FLANEUR.

Vous commencez, lecteur bénévole, à vous mettre un peu au fait de mon caractère, du moins de ce qui en

Digitized by Google

fait le fonds : quelques détails, en achevant de me faire connaître, acheveront peut-être aussi de vous intéresser. Probablement nous allons parcourir ensemble ne route assez longue; et il ne peut vous sembler indifférent de pouvoir juger votre compagnon de voyage.

Né dans une petite ville qui sépare la Lorraine de la Champagne, ou plutôt qui les unit, on m'a souvent reproché de joindre la rudesse, qu'une ancienne inimitié impute aux Lorrains, à la niaiserie dont les préjugés accusent les Champenois. Jusqu'à certain point, ce reproche était fondé; et, dans ma première jeunesse, mon exemple eût confirmé la justesse de ces proverbes provinciaux qui sont, dit-on, la sagesse pratique des nations. Mais l'éducation polit la rusticité, et l'expérience corrige de la niaiserie. Il ne m'est resté de ces qualités incommodes ou ridicules, qu'un grand fonds de franchise jointe à une curiosité que tout émeut, qu'un rien satisfait. L'influence de l'une et de l'autre a régné sur ma vie entière.

J'étais riche, et demeurai long-temps fils unique : double motif pour qu'une éducation indulgente développât en les fortifiant, mes deux inclinations naturelles. En effet, aprés avoir commencé à poindre dès le berceau, elles n'ont pas cessé de m'escorter durant le cours d'une vie de cinquante ans, et de se manifester plus ou moins, selon l'occasion. Le poupon qui flanait à dix mois sur le sein de sa nourrice, est devenu l'enfant qui flana en faisant pirouetter sa toupie; l'écolier qui a flané entre les chants de Virgile et le compas d'Archimède; l'adolescent, que l'aspect d'une jeune beauté qui faisait palpiter son cœur n'empêcha point de flaner; le jeune homme qui manqua plus d'un rendez-vous, parce qu'il avait flané en y allant; l'homme enfin qui entremêle de flanerie et ses plaisirs et ses affaires. Aujourd'hui surtout que dix lustres amassés sur mes cheveux grisonnans m'ont donné quelqu'expérience de la valeur des hommes et du prix des choses, plus et mieux qu'autrefois je suis curieux et je flane. Ce qui se passe depuis

Digitized by Google

trente ans valant mieux à voir qu'à faire; je me serais fait flaneur par prudence, quand je ne l'eusse pas été par inclination. Au milieu des tragédies, des comédies, et surtout des mélodrames que chaque parti a joués tour à tour sur le théâtre de la révolution, qu'y avait-il de plus sage que de se confondre parmi les spectateurs? Du moins si l'on payait, on jouissait du spectacle; et quoique par un édit renouvelé de Néron, il fut défendu de siffler les acteurs tant qu'ils étaient en scène, on goûtait le plaisir de préparer les sifflets pour les solder quand ils n'y seraient plus. Moi, plus véridique, je n'ai pas toujours attendu qu'ils en fussent sortis pour faire retentir l'aigre instrument.

Ce sont donc les recherches de ma curiosité, et les découvertes de mes flaneries, que je prétends publier. Un recueil *irrégulièrement périodique*, comme a dit un législateur, qui entend mieux le fisc qu'il ne connaît le français, m'offre à cet effet un coin non occupé; et rien ne convient mieux à mon active oisiveté qu'un coin de journal. Les académiciens, dont je deviens le confrère par ricochet, se doutent-ils de combien d'inutilités ils chargent les leurs, sans toujours les remplir? Pourquoi ne serait-il permis qu'aux journalistes officiels de vendre de l'ennui avec cautionnement?

Moi du moins, si j'en débite, ce sera économiquement et de loin en loin. Je m'entretiendrai ainsi avec ceux des abonnés au *Mercure*, qui ne redoutent ni les digressions d'un musard, ni le franc-parler d'un homme sincère. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je sens, est du ressort de ma plume babillarde, et fait partie de mes attributions. Quoiqu'on ne dise pas toujours la vérité à l'audience d'un ministre, on y flane autant qu'à celle d'un faiseur de tours; et je vois encore plus d'oisifs dans nos tribunaux qu'au parterre de l'Opéra-Bouffon.

Maintenant si, après avoir exposé mon caractère, indiqué une partie de mes mœurs, et laissé entrevoir l'objet que je me propose, le lecteur désire connaître

Digitized by Google

la forme sous laquelle tout cela s'enveloppe, il pourra satisfaire pleinement sa curiosité devant le muséum de la rue du Coq, vulgairement appelé *boutique du libraire Martinet.* Parmi les nombreuses caricatures qui en décorent les vitres, il n'a qu'à remarquer la figure d'un homme maigre, long, bien portant, quoique sec; vêtu de vert, parapluie flambé sous un bras, un volume du *Spectateur* sous l'autre, tenant de sa main droite une loupe, et de la gauche un cœur dont il examine curieusement les fibres et les mouvemens. Sous un air de bonhomie, ce long visage laisse deviner quelque malice; et quoiqu'avec une allure nonchalante et flaneuse, ces jambes fluettes ne laissent pas que de faire du chemin. Lecteur bénévole, vous démêlerez le portrait de Rustique-le-Flaneur, très-loin de l'*Ultrà*, qui pleure sur la loi des élections, et tout près du *Libéral*, qui applaudit à celle du recrutement.

Je relis ce que je viens de crayonner : est-ce un Discours préliminaire, un Avis au lecteur, une Préface? C'est, si l'on veut, tout cela. Avant de hasarder sur les vagues de l'opinion son aérostat vacillant, tout auteur ne doit-il pas au public un ballon d'essai? Voilà le mien, bigarré, dieu merci, d'assez de couleurs pour pouvoir passer comme neutre sous tous pavillons. Quelle route vais-je tenir, et de quelles *miennes* oisivetés amuserai-je l'oisiveté de mes lecteurs prochains? Dieu le sait; mais les hommes sont bien petits, Paris est bien grand, et mon écritoire n'est point à sec.

CHRONIQUE.

Nous prévenons nos lecteurs qu'il a été ouvert une souscription au bureau de l'*Indépendant*, pour l'érection d'un monument qui doit être élevé à la mémoire de M. le capitaine David, victime d'un duel

Digitized by Google

avec un maître d'armes des compagnies des Gardes du corps.

— Un parent de M. le maréchal Brune a, dit on, provoqué en duel M. Martainville à l'issue de l'audience, dans laquelle celui-ci a été acquitté de l'accusation de calomnie contre la mémoire du maréchal; M. Martainville a refusé de se battre, et a répondu : Vous aviez deux voies à prendre, celle de l'honneur et celle des tribunaux; vous avez choisi l'une, il n'est plus temps de recourir à l'autre. On se rappelle que M. Martainville ayant appelé M. Arnault fils devant les tribunaux, pour y demander raison des coups de bâton qu'il avait reçus, a cependant encore demandé une seconde réparation à M. Arnault, qui n'a pas cru devoir employer le dilemme victorieux, dont M. Martainville vient de se servir avec tant de succès.

— Nous annonçons avec plaisir, et comme une chose certaine, que les Français revenus du Champ-d'Asile ont reçu un secours de 400 francs. On ajoute même que les rédacteurs de la *Minerve* qui s'étaient chargés de recevoir les souscriptions, vont enfin rendre compte à ces infortunés du montant des sommes qui leur ont été envoyées.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE;
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

LA GRANDEUR DANS L'ADVERSITÉ,

OU

SAINT LOUIS DANS LES FERS.

ODE.

IVRES d'audace et de puissance,
Partez, farouches conquérans;
Sous une prompte obéissance
Courbez les peuples expirans :
En vain, du haut de votre gloire,
Vous foulez, dans votre victoire,

Digitized by Google

Le front sanglant de l'Univers :
Pour mesurer, d'un esprit sage,
La grandeur de votre courage,
Je vous attends dans les revers.

Rempli d'une force invincible,
Armé de toute sa fierté,
Le vrai héros, d'un œil paisible,
Voit la sinistre adversité.
Les cris, la rage étincelante,
Les poignards et la mort sanglante,
Rien, rien ne le fait reculer :
Ferme sur sa vertu solide,
Il verrait, d'un œil intrépide,
Le monde, à grand bruit, s'écrouler.

Saint Louis, voilà ton partage !
Ah ! tes désastres triomphans
Sont un immortel héritage
Que tu lègues à tes enfans !
Bravant tous les coups de la Parque,
Tu portes ton sceptre en monarque,
Tu portes tes fers en héros ;
Et leur rage, qui te châtie,
Te transforme en vivante hostie,
Offerte à Dieu par tes bourreaux.

O foi sainte, où mon cœur s'enflamme,
Viens, et chante ce roi pieux,
Arborant l'antique oriflamme
Dans les parvis de ses aïeux :
Les pieds nus, la tête baissée,
De ses sanglots l'âme oppressée,
Quel vœu va-t-il donc accomplir ?
Il semble un humble solitaire,
Que les rigueurs d'un monastère
Vont dans le jeûne ensevelir.

Louis part, franchit l'onde, arrive,
Ecrase une armée en fureur,

Digitized by Google

Et toute l'infidèle rive
Tremble, et jette un cri de terreur.
En vain Damiette épouvantée
De sa force, long-temps vantée,
Se hérisse de toutes parts :
Louis s'élance, prend sa foudre,
Frappe, renverse et met en poudre
L'insolence de ses ramparts.

Un vautour que sa force entraîne,
Dit, dans son vol audacieux :
« La terre n'est point mon domaine,
Conquérons l'abîme des cieux. »
Et son aile envahit l'espace,
Et son œil, enflammé d'audace,
Brave l'Océan de clarté :
De tant d'orgueil, le Ciel se venge,
Lance la foudre, et dans la fange
Plonge son essor effronté.

Dis, Massora, quel grand courage
De nos preux illustre le bras,
Quand leur glaive, fumant de rage,
O d'Artois! venge ton trépas;
Quand, affrontant toute une armée,
Du Roi la vengeance enflammée
Enfonce, abat les rangs entiers,
Foule leurs débris sur la terre,
Et d'un seul coup de cimeterre
Renverse six fougeux guerriers.

Tout cède à son bras intrépide;
Mais cette ardente région
Oppose à son succès rapide
L'homicide contagion :
Le coursier se débat et tombe;
Le soldat descend dans la tombe,
Qu'ouvrent ses tourmens inouis;
Dévorant toute ta victoire,
La peste insulte à tant de gloire,
Et te met des fers, ô Louis!!!

Digitized by Google

Va, ton esclave t'honore,
Vaincu, tu sembles le vainqueur ;
Tu règnes sur tes fers encore,
Par l'ascendant de ton grand cœur.
Sauvant l'honneur du diadême,
Tu règles ta rançon toi-même,
Et ton maître a subi ta loi ;
Son peuple, admirant cet hommage,
Prosterné devant ton courage,
Doute un moment quel est son roi.

Moadin, que l'orgueil transporte,
Périt d'un barbare tourment ;
A Louis l'assassin apporte
Et son sceptre, et son cœur fumant.
O triomphe !... l'horrible Crime,
Admirant la vertu sublime,
Rougit, baisse ses yeux hagards ;
Louis confond son insolence
Du haut mépris de son silence,
Du fier refus de ses regards.

Toi, mon culte, et mon saint délire,
O magnifique Adversité !
Echauffe l'âme de ma lyre,
Et charme la Postérité.
Ouvrant les fastes de l'histoire,
Où trouver dans toute leur gloire,
Des triomphes plus éclatans ?
Ah ! cite encor à tous les âges
Celui qui rend à nos rivages
Louis désiré si long-temps.

Vingt ans battu de la tempête,
Disciple des nobles douleurs,
Jamais il n'a courbé la tête,
Plus grand que ses plus grands malheurs.
Tu l'as vu, superbe Angleterre,
Dans un asile solitaire,
Suivre nos revers, nos succès ;
Et son héroïque vengeance

Digitized by Google

Méditait, dans un long silence,
La prospérité des Français.

Par tant de malheurs qui t'honorent,
Si, prosternés devant tes lois,
Quelques tristes bannis t'implorent,
Imite un Dieu mort sur la croix :
Oui, la vertu qui t'environne,
La Foi qui soutient ta couronne,
Ton âme semble l'ordonner.
O mon roi, qui peut te contraindre ?
Ton grand cœur est trop fort pour craindre,
Trop fier pour ne point pardonner.

C.-L. MOLLEVAUT,
Membre de l'Institut Royal de France.

LE SOUFFLE,

ÉLÉGIE.

Lis, quand ta bouche vermeille
Vient de plus près à mon oreille
Murmurer ses mots innocens,
Un doux frisson trouble mes sens.
Non, cette haleine virginale
Qu'on prête au jeune amant des fleurs,
N'égala jamais les douceurs
Du baume que ta bouche exhale.
Combien j'aime l'air épuré
Qui s'échappe avec ton sourire !
Avec quel bien mon sein respire
L'air que ton sein a respiré !
Trésor de grâce et de décence,
Ton souffle est l'âme d'une fleur,
Et, dans sa légère vapeur,
Je crois m'enivrer d'innocence.

ED. CORBIÈRE.

Digitized by Google

CHARADE.

Sur mon premier, non sans dessein,
L'amour commet plus d'un larcin,
Fait plus d'une vive piqûre ;
Mais il en rit, et l'assassin,
Fier du sentiment qu'il procure,
Gaîment se charge de la cure,
Et s'en tire en grand médecin.
Mon dernier, dans sa vie obscure,
Prouva, par un régime sain,
Que sous le froc d'un capucin
Des plaisirs, enfans d'Epicure,
On peut voir folâtrer l'essaim.
O vous, qu'un doux espoir entraîne aux pieds des belles,
Désirez-vous, admis près d'elles,
Fixer leur choix, flatter leur goût,
Et triompher des plus rebelles ?
Employez sans cesse mon tout ;
N'oubliez pas d'être fidèles.
Pressez, priez, portez le dernier coup,
Et..... vous m'en direz des nouvelles.

ENIGME.

Charme de l'amitié, délice de l'amour,
Je fais sentir à tous mon attrait invincible ;
Combien tu dois chérir, mortel doux et sensible,
L'aimable et tendre couple qui me donna le jour!
Si j'existe par lui, je l'anime à mon tour,
Et je rends par mon feu sa couleur plus vermeille.
Echappée aux ennuis d'une froide langueur,
L'intéressante Agnès à ma voix se réveille ;
Par l'instinct du plaisir j'enhardis sa pudeur ;
Sur ses lèvres, tantôt paisible je repose ;
Tantôt j'y sens son cœur voler, battre et frémir.
Par mon divin parfum je surpasse la rose ;
Mon murmure est plus doux que celui du zéphir.

Digitized by Google

Un dernier mot me fera mieux comprendre :
Le ciel fit aux mortels mille présens bien doux,
Mais je suis le seul, entre nous,
Que l'on puisse et recevoir et rendre.

LOGOGRIPHE.

Je suis l'effet de la magie,
Des grâces ou de la beauté ;
Si mon second pied m'est ôté
Alors j'occupe un rang parmi ceux dont la vie
Jadis était vouée à la religion.
Retranche mon premier ainsi que mon second,
Pour attaquer et même pour défendre
Ami lecteur, je deviens bon.
Outre mes deux premiers, ôte mon quatrième,
Sans moi tu ne peux vivre Enfin mon pénultième
Joint avec mon dernier, composent un pronom.

MOTS

DE LA CHARADE, DE L'ÉNIGME ET DU LOGOGRIPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le samedi 21 *août* 1819.

Le mot de la Charade est Orpin,
Celui de l'Enigme est Table,
Et celui celui du Logogriphe est Insecte, dans lequel on trouve *Secte*.

Digitized by Google

HISTOIRE.

La Vérité sur Jeanne d'Arc, ou *Eclaircissemens sur son origine* ; par P. Caze (1).

Premier article.

La race des Valois, race à jamais fatale, est célèbre par les crimes nombreux qui signalèrent son existence et son gouvernement. Malheureuse dans le premier Valois qui monta sur le trône, le dernier meurt assassiné, laissant le royaume en proie à l'anarchie, aux fureurs de la guerre civile, et des dissensions religieuses. Le règne de Charles VI présente l'affreux spectacle d'un roi privé de sa raison, d'une reine, mère dénaturée, épouse infidèle, et femme sans foi comme sans principes. Elle s'allie aux Anglais, donne sa fille à un monarque de cette nation, et le fait couronner roi de France dans l'église de Notre-Dame.

Elevé à l'école du malheur, Charles VII profita peu des leçons qu'il avait reçues. La légèreté de son caractère, la futilité de ses goûts, son amour trop vif pour les plaisirs, ne lui permettaient pas de réfléchir sur l'état précaire où il se trouvait. Chacun sait le bon mot de Lahire. Pendant que le roi d'Angleterre s'emparait d'une partie de la France, Charles VII s'occuppait des apprêts d'une fête. Que vous en semble, demanda-t'il au brave chevalier? Ah! sire, très-bien, fort bien, je vous assure qu'il est impossible de perdre plus gaî-

(1) Deux vol. in-8. Paris, Rosa, libraire, grande cour du Palais-Royal, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

ment un royaume? Et cette Agnès Sorel, modèle de toutes les favorites, ne menaça-t-elle pas son amant de le quitter parce qu'elle ne voulait aimer, disait-elle, qu'un homme courageux. C'est dans ces circonstances que parut la Pucelle, cette fille inconcevable, qui en tirant le monarque de sa léthargie, lui inspira le desir de combattre les Anglais; elle réveille la nation, rétablit la confiance, et bientôt le soldat aspire à marcher contre l'ennemi. On connaît l'issue des travaux de cette fille illustre, qui fit couronner son roi à Reims. Faite prisonnière par les Bourguignons dans une sortie, elle est vendue aux Anglais, jugée comme sorcière, et la libératrice de la France termine ses jours sur un bûcher.

Un grand nombre d'auteurs ont écrit l'histoire de la Pucelle; parmi les principaux, on remarque Léon Tripault, Lenglet du Fresnoy, Laverdy, MM. Berriat Saint-Prix, Lebrun des Charmettes, et enfin M. Caze. Parmi ces trois derniers écrivains, M. Berriat est le seul qui ait écrit une histoire, raisonnée et fondée sur des preuves irrécusables. M. Lebrun a revu et augmenté le travail de Laverdy; mais il a commis une erreur impardonnable en ne voulant voir dans tous les événemens relatifs à Jeanne, que des miracles, l'intervention divine, le doigt de Dieu et des choses surnaturelles. Aussi a-t-on reproché à cet auteur, *sous-préfet*, d'avoir altéré la vérité historique afin d'obtenir de l'avancement, et d'avoir été fort mauvais courtisan. Quant à M. Caze, c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais trop systématique. L'ardeur de son imagination l'égare, l'entraîne. Il rêve un système bon ou mauvais, puis ensuite, armé de toutes pièces, il entre dans la lice afin de combattre tous ceux qui ne partageraient pas les élucubrations d'une imagination un peu trop vagabonde.

Dans sa préface, l'auteur fait avec raison l'éloge de la véritable héroïne française. Il gémit que ses actions n'aient pas enflammé le génie de Chapelain, blâme le

Digitized by Google

législateur du Parnasse, d'avoir imprimé un ridicule indélébile sur le poëte distributeur des pensions du cardinal de Richelieu. Mais c'est sur Voltaire que M. Caze fait retomber tout son courroux. Jamais missionnaire, vicaire-général de Paris, voir même les abbés Rauzan, la Mennais, François, enfin tous ces Pères de la foi, n'ont mis plus de fiel en parlant du patriarche de Ferney, de l'homme extraordinaire et immortel du XVIII^e. siècle. Cependant M. Caze, qui parfois est bouffon, lui reconnaît quelque mérite, puisqu'il s'écrie assez comiquement : « Pourquoi ce beau talent des vers n'a-t-il pas appartenu à l'honnête Chapelain ? »

Voltaire, en traitant le sujet de Jeanne d'Arc d'une manière héroïco-burlesque, a fait ce que l'on peut appeler une débauche d'esprit; mais il ne s'en suit pas de là que l'on puisse l'appeler génie profondément corrompu, ni qualifier son ouvrage de poëme licencieux, la honte de l'esprit français. Dans ses ouvrages sérieux, le grand homme a rendu justice à la libératrice de la France, il en a parlé avec la dignité convenable. Homère ne s'est il pas amusé, dans sa *Batrachomyomachie*, des mêmes dieux qu'il avait chantés dans ses poëmes sérieux ? M. Caze me paraît d'un rigorisme extrême; j'ai lu souvent et je vais relire la Pucelle, qui est un chef-d'œuvre dans son genre, et je n'en serai pas moins l'admirateur de la fille guerrière qui

> Sauva son roi de la rage anglicane,
> Et le fit oindre au maître-autel de Reims.

C'est avec les ouvrages de MM. de Laverdy, Berriat Saint-Prix et Lebrun des Charmettes que M. Caze a composé le sien. J'en excepte le système de l'auteur, système assez ingénieux que je vais faire connaître, afin de pouvoir suivre plus facilement l'analyse que je vais en tracer.

Peu de princesses ont mené une conduite plus licen-

Digitized by Google

cieuse que la reine Isabeau de Bavière. Parmi le peuple de ses amans, on remarque Louis, duc d'Orléans, frère du roi, qui entretint pendant plusieurs années un commerce incestueux avec elle. Une pareille intimité portait obstacle aux vues du duc de Bourgogne, qui convoitait le pouvoir. Ce prince, aussi ambitieux que scélérat, résolut donc de rompre cette intimité, et il exécuta ce projet en faisant assassiner le duc d'Orléans à l'instant où celui-ci revenait de chez la reine, qui alors était en couche.

Les historiens parlent en effet de cet état de la reine à l'époque où fut assassiné son amant. Ils disent que l'enfant dont elle était enceinte mourut vingt-quatre heures après sa naissance; M. Caze prétend au contraire que cet enfant était Jeanne elle-même. Il veut qu'elle soit née dans le courant de novembre 1407. Cette fille fut élevée dans la Lorraine, employée aux soins du ménage ou des troupeaux, et conduisit même la charrue. Fort pieuse, Jeanne se confessait et communiait fréquemment. Il paraît que les marques de puberté ne s'étant jamais fait remarquer chez elle, le sang lui monta à la tête et lui donna ce ton d'inspirée, qui lui fut reproché par ses bourreaux. Dès l'âge de treize ans, elle avait souvent des apparitions et des révélations multipliées. Jeanne parlait peu, vivait fort retirée, et ne se mêlait jamais aux jeux des filles de son âge. Sa province tenait au parti du Dauphin; elle entendait souvent parler des abus du pouvoir commis par la reine et les princes; à ces récits, le jeune cœur de la Pucelle s'enflammait et ses yeux se remplissaient de larmes. Elle a des visions, dans lesquelles apparaissent des anges; il lui est ordonné d'aller vers le roi, elle hésite; mais les anges, en la tourmentant comme des diables, la forcèrent à se mettre en route. Jeanne fait part de ses visions au gouverneur de sa province; étonné de l'assurance de cette fille, croyant apercevoir en elle quelque chose de divin, il la conduit à Chinon, où se trouvait la Cour.

Digitized by Google

Cette présentation eut lieu vers la fin du mois de février 1429, nouveau style.

M. Caze veut encore voir dans Charles VII un enfant du duc d'Orléans; et, selon l'auteur, cette particularité n'aurait pas été ignorée de Jeanne, qui avait composé, à cet égard, une prière qu'elle récitait journellement. Elle connaissait aussi le secret de sa naissance, et on la loue de ce qu'elle ne l'a jamais révélé. L'auteur avance que le nom de *Pucelle d'Orléans* fut déféré à Jeanne, « non à titre d'honneur, mais par suite d'une habitude populaire, dont l'effet est de transporter à un objet qui appartient à la religion, ou aux arts en général, le nom du lieu où cet objet est placé. »

Je ferai d'abord observer que dans les 11, 12, 13, 14 et 15es. siècles, le titre de *Pucelle* était donné indifféremment à toutes les jeunes filles; quant au surnom d'*Orleans*, il n'a du être accordé à Jeanne qu'après la catastrophe qui termina sa vie.

Pour soutenir son système, M. Caze prévient qu'il ne prétend pas nier absolument la vérité des faits; il avance que les auteurs ne se sont jamais attachés qu'à l'*écorce*, à la *superficie*, à l'*apparence* de l'affaire, et qu'ils en ont totalement négligé l'*intérieur* ou la *nature intime*.

Les historiens contemporains ont porté, sur l'héroïne de la Lorraine, le même jugement que les auteurs modernes. Les uns ne voient, dans cette femme, qu'une visionnaire, une illuminée, une espèce de cerveau dérangé. Les autres ne voient, dans les actions de Jeanne, qu'une suite d'inspirations divines et de miracles.

Sitôt son arrivée à Chinon, la Pucelle désira posséder une épée. Une arme ordinaire ne pouvait satisfaire une servante d'auberge. Des anges lui révèlent que derrière l'autel de l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, est enseveli un glaive marqué de cinq croix ou de cinq fleurs de lys. Jeanne fait sa déclaration, la terre est fouillée à l'endroit désigné, et l'on ne tarde pas à découvrir l'arme demandée. Elle était fort rouillée ladite

Digitized by Google

épée ; mais les prêtres qui avaient présidé à cette recherche, la frottèrent, et la rouille disparut aussitôt.

Lors du procès de cette femme célèbre, on lui demanda ce que signifiaient les cinq croix qui étaient gravées sur l'épée de Fierbois. Elle répondit : *Je n'en sais rien.*

M. Caze s'extasie au sujet de cette réponse, et la trouve admirable ; mais il nie les croix, et veut absolument les remplacer par des fleurs de lys. Il est tellement persuadé au sujet des fleurs de lys, qu'il a fait exprès un voyage à Fierbois, pour s'en éclaircir.

J'ai déjà annoncé que M. Caze était doué de beaucoup d'imagination, et c'est en décrivant les lieux visités par la Pucelle, qu'il en fournit la preuve complète par les nombreux écarts qu'il lui permet. Ses tableaux ne manquent pas de grâce ; malheureusement son style se rapproche parfois un peu trop du pathos de l'auteur d'*Atala*, de la *sensiblerie* et du romantique de madame de Staël, et enfin du galimathias quadruple de M. de Bonald (1).

Je passe sous silence toutes les visions qu'eut M. Caze: je ferai seulement observer que son voyage est semé de de détails agréables. Il arrive à Chinon, visite le château et les environs, qu'il fait connaître dans tous leurs détails. Il remarque le *caillou sentimental* sur lequel Jeanne mit le pied en arrivant pour la première fois à Chinon. L'auteur parcourt le chemin suivi par la Pucelle pour se rendre au château, celui par lequel elle en descendit pour se rendre à l'église principale, et la route par laquelle Jeanne dut arriver à Chinon. Si près

---

(1) Un de nos abonnés nous a invité dernièrement de remplacer les énigmes, charades et logogriphes du Mercure par des passages extraits des écrits de MM. Châteaubriant, Bonald, O-Mahoni, Castel-Bajac et autres gens de pareille farine. Il serait fondé des prix pour les Œdipes, et dans le cas où l'auteur cité parviendrait à se comprendre ou à pouvoir se faire comprendre, le prix serait doublé.

Digitized by Google

de Fierbois, M. Caze ne pouvait se dispenser de se rendre dansce lieu, pour y voir ce que personne n'avait vu avant lui. Le curé d'une ville voisine, qui l'accompagnait, lui donna l'assurance que la fameuse épée, qu'il n'avait jamais vue, portait des fleurs de lys sur la lame. Qu'il est heureux, M. Caze! l'abondance de ses idées semble chasserle raisonnement, et, pour ma part, j'en suis vraiment fâché. Je vois, avec bien du chagrin, que la génération présente veut suivre les mauvais et faux principes des Chateaubriant, des Staël, des Bonald : il faudra nécessairement établir quelques succursales de l'hospice de Charenton. Ecoutons M. Caze, afin de le mieux juger.

« Au bas de la colline de Fierbois, le chemin tourne : il quitte la direction du nord pour prendre celle du sud; et conduit ainsi sur la hauteur par une rue spacieuse, bien pavée et d'une pente rapide; je fus involontairement frappé, en la montant, d'un trouble religieux. Croyant marcher sur un sol sanctifié, sur une terre de prodiges, tant l'habitude des premières impressions a de force même contre les sentimens réfléchis. La dernière maison qui occupe la droite, à la sommité de la rue, attira mon attention. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. »

Eh bien! pas un de nos bons Tourangeaux ne se doute de toutes ces belles choses, qui se trouvent à Fierbois. J'ai consulté, à cet égard, un Chinonois, qui n'avait pas la moindre idée de ce que je lui demandais. Il a été fort content de cette découverte, dont il doit faire part à tous les pélerins qui voudront se rendre à Jérusalem. Il les engagera à venir visiter Fierbois; point de dangers à courir, point de coups de bâton de la part de ces maudits Turcs, point de crainte d'être volé, pillé, battu, ou d'être mis en esclavage. J'oubliais d'annoncer que, sur toute la route, on y trouvait des *bons logis*, où l'on donnait à boire et à manger à juste prix.

Alte-là, me dira M. Caze; et le privilége de mentir

Digitized by Google

impunément, de parler de soi, de se rendre intéressant? Si l'ermite Châteaubriant s'était rendu dans la Touraine, aurait-il composé une description de tempête qu'il n'a pas éprouvée; aurait-il menacé un pacha de le corriger avec son fouet de poste; aurait-il entendu des enfans crier: *En avant, marche!* et autres gentillesses de ce genre. Eh non, monsieur; eh non, votre proposition n'est pas admissible. D'ailleurs, pour voyager ainsi, il faut être possesseur d'une foi robuste, il faut être suffisamment pourvu de *premières impressions, d'une chaleur ardente, du trouble religieux, d'amour divin, de pensées longues et larges, mystérieuses et sombres.* Il faut commencer toutes ses phrases par un *Pange lingua*, et les terminer par un *de Profundis.*

Voilà un raisonnement spécieux, auquel je suis forcé de me rendre. Les voyages sont les romans de l'histoire, et nul ne sera bon voyageur, s'il ne ment avec autant d'impudence qu'un laquais de bonne maison.

Je reviens à ce bâtiment compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. C'était un ancien hospice *desservi par des religieux qui y demeuraient.* Avant la révolution, le curé de Sainte-Catherine de Fierbois y faisait sa résidence. Le compagnon de voyage de M. Caze lui apprit qu'on y conservait, en l'honneur de Jeanne d'Arc, une espèce de bière dans laquelle étaient renfermés des morceaux d'étoffe parsemés de fleurs de lys. On voyait aussi, contre la muraille, une estampe faite du temps de François Ier., sur laquelle étaient tracés des vers à la louange de l'héroïne.

Il n'en fallut pas davantage à M. Caze, pour être persuadé que la bière précitée avait d'abord renfermé le glaive de la Pucelle, puisque la lame devait porter des fleurs de lys.

Je ne fais pas mention d'une infinité d'autres découvertes aussi intéressantes. Dans un second article, je donnerai l'analyse du second volume de cet ouvrage.

GOUJON fils.

Digitized by Google

SCIENCES.

De l'Influence exercée à distance sur la Boussole, par les corps animés.

SECOND ARTICLE.

S'IL y a eu quelque vraisemblance à juger de l'intérêt ou de la curiosité du public par l'affluence des amateurs à la séance de l'Académie des sciences du lundi, 16 août, on a pu se croire obligé d'ajouter quelque chose ici à ce qui a été dit dans notre quatrième Numéro, des expériences de M. du Trochet, sur l'aiguille aimantée. On sait que l'Académie permet à quelques personnes d'assister à ses séances ordinaires. Celle de lundi seize, désignée pour le rapport de M. Biot, sur le Mémoire du correspondant de l'Académie, a été des plus remarquables. La salle semblait être trop petite. On se plaît à l'observer, en opposition avec cette opinion trop répandue que les Français ne veulent plus s'occuper que de débats politiques. Le Français, sans doute, a senti que la chose publique était la première des choses : mais, par l'effet même de cette haute pensée, il voudra user de plus en plus de cette facilité de conception qui l'a toujours distingué. Il voudra étendre cette ardeur qui le caractérise, à tout ce qui peut parer et ennoblir la vie. Quel plus sûr moyen que d'étendre les lumières qui lui ont suggéré son amour de la politique? Comme tout se tient dans l'univers, tout se tient dans les Etats. S'il n'y a qu'une science, celle de la nature, il n'y a qu'une science politique, celle de toutes les forces morales et physiques, qui concourent au

Digitized by Google

bonheur des hommes. Comment voudrait-on donc, chez une des nations les plus avancées en civilisation, séparer la politique des belles connaissances des lettres, des sciences et des beaux-arts?

M. Biot, membre très-célèbre de la première classe de l'Institut, et professeur singulièrement goûté du public, avait été chargé de répéter les expériences sur l'aiguille aimantée, annoncées depuis environ un mois à l'Académie, dans un Mémoire qui lui avait été adressé par M. le docteur du Trochet, son correspondant. C'est avec la méthode, la clarté, la facilité et la grâce d'élocution qui lui sont propres, que M. Biot a d'abord énoncé la seule expérience qui lui a été possible de répéter, et l'explication qu'il croyait devoir lui donner d'après les lois déjà connues de la mécanique, sans le concours de celles des forces vitales. Il a indiqué ensuite les deux autres expériences qui ont apparu une fois seulement à l'auteur, et qui, produites à ses yeux par le hasard, n'ont pu être répétées.

La première expérience consistait à placer dans l'embrâsure d'une fenêtre, où régnait un courant d'air, un pivot d'acier poli et très-fin, sur lequel se trouvait portée, par sa chape d'agathe, une aiguille de boussole bien aimantée. « Après quelques oscillations, a dit M. Biot, l'aiguille prend la direction polaire; mais si on lui présente les doigts à quelque distance, l'aiguille change de direction. Les doigts retirés, elle conserve cette fausse direction lors même que l'on fait tourner doucement sous elle le pivot qui la soutient; mais si l'on donne une secousse, l'aiguille reprend sa direction polaire. » On se flatte de n'avoir rien omis d'essentiel dans cet énoncé de l'expérience. Le rapporteur s'est montré très-concis et très-abrégé dans l'exposé du fait, ainsi que dans son explication; il a dit ce qu'il a cru le plus important à savoir pour MM. les Académiciens, et ce qui pouvait informer suffisamment le public. Ainsi, écartant beaucoup de circonstances, il n'a rapporté aucun des calculs sur lesquels aiment à s'appuyer

Digitized by Google

aujourd'hui les théories; mais il a formellement dit que ce phénomène s'expliquait par les lois connues de la mécanique; que l'influence des doigts n'était autre chose qu'un obstacle qui, modifiant le courant d'air, lui faisait détourner l'aiguille de sa direction; que du bois ou tel autre corps que ce soit, produisait le même effet. Quant à la permanence de l'aiguille déviée jusqu'à ce qu'une secousse lui eût permis de reprendre sa situation naturelle, elle s'explique, a ajouté M. Biot, par le frottement de la chape sur le pivot. Le rapporteur a voulu vérifier par une expérience artificielle, pour ainsi dire, l'explication qu'il a donnée à celle de M. du Trochet. Aidé de trois personnes dont l'habileté et l'adresse dans les expériences de physiques sont connues, il s'est procuré un courant d'air constant, au moyen d'un sommier d'orgue; il a placé, dans ce courant, une aiguille aimantée, mais à chape de cuivre, et portée sur une épingle de cuivre, comme l'avait fait M. du Trochet. L'expérience a d'autant mieux réussi, que le frottement entre la chape et le pivot était plus fort.

Quant aux deux autres expériences qui n'ont pu être répétées, elles consistent en un mouvement très-sensible dans l'aiguille d'une boussole, produit par l'approche fortuite, et toujours à distance d'une personne, et, dans un pareil effet produit sur la même boussole, par le passage à distance d'un coléoptère (1). Enfin, témoignant tout le respect dû à la sagacité, à la prudence et à la loyauté du docteur du Trochet, M. Biot a observé que Coulomb, inventeur de *la balance électrique*, comme il a appelé lui-même une machine propre à montrer et à mesurer les plus petites forces de l'électricité et du magnétisme, Coulomb a fait une foule d'expériences analogues à celles de M. du Trochet, et n'a jamais découvert l'influence même des changemens momentanés de la température, de l'humidité et de la

(1) Insecte à ailes en étui.

Digitized by Google

sécheresse de l'air, dont les effets sont cependant si sensibles dans des instrumens très-exacts. Tel a été en substance le rapport de M. Biot.

Le silence de l'attention qui avait régné pendant qu'il parlait, s'est changé en un silence produit par des sentimens très-opposés sans doute. Ce que l'on pouvait le mieux remarquer, c'était un air de science certaine sur la figure de quelques personnes, celui du doute ou de la raillerie sur celles de plusieurs, de la malice enfin dans un plus grand nombre; car le diable, naturellement dépité de voir qu'il ne serait pour rien dans l'affaire, tout se trouvant expliqué par les lois *de la physique*; que le magnétisme, son grand moyen sur les *âmes droites et vertueuses*, qui a été *dévoilé* en 1815, allait rester dans l'abandon auquel le changement de mode d'abord, puis les soins de la politique, paraissaient l'avoir condamné, il s'agitait pour trouver un esprit rétif qui voulût crier le terrible *nego consequentiam* de la philosophie de la vieille école, ou seulement le doucereux *distinguo*: il en trouva par douzaine; mais ce ne fut qu'à la sortie, tant le respect du public pour l'Académie, et sa reconnaissance pour la participation qu'elle lui accorde à ses travaux, ajoutaient au caractère imposant du sanctuaire de la science. A la fin de la séance, vingt groupes se formèrent, dissertant, se débattant comme si vraiment plusieurs eussent été poussés par le malin esprit. « Quelle clarté, quelle éloquence!» disaient les uns en parlant du professeur. « Oui, répondaient les autres; mais les lois connues ne sont pas toutes les lois de la nature. Pourquoi n'avoir pas abordé plus franchement la question? Celle qui a été posée par le correspondant, porte sur une loi encore inconnue, mais entrevue souvent et déjà dans la plus haute antiquité. Dans le même temps où l'ambre frotté attira, pour la première fois, aux yeux des hommes, les pailles légères, l'électricité des métaux, que nous avons nommée *galvanisme*, ne pouvait guère être reconnue, puisque les hommes avaient tiré peu de métaux de la

Digitized by Google

terre. Cependant, les effets de l'aimant furent bientôt remarqués ; l'électricité des végétaux était reconnue dans le chêne, qu'on savait dès-lors attirer la foudre ; elle était comme sentie dans les animaux, dans l'effet des sympathies et des antipathies ; par le soulagement que l'enfance ou la vieillesse éprouvait à l'approche de la jeunesse et de l'adolescence ; par la force singulière du regard du serpent qui arrête l'oiseau dans son vol, et après l'avoir fait tournoyer, le voit se précipiter dans sa gueule ; par l'observation des plantes qui s'élancent des grottes obscures vers la lumière ; des arbres qui penchaient leurs branches sur l'eau, et d'où vint sans doute l'idée de chercher les sources par le secours de ces branches, et plus tard les minerais par celui des verges métalliques. » Tous ces faits avaient été observés par les anciens, et seront expliqués par les modernes, s'ils peuvent enfin connaître l'électricité dans toute son étendue. — « Oui, oui, s'écriait une autre voix, voilà comme tous les charlatanismes, toutes les superstitions, toutes les erreurs s'enchaînent. » — « Des erreurs de fait ne peuvent subsister qu'autant qu'on ne veut pas les examiner. Le fait seul de l'opinion constante des hommes à supposer un fait véritable, est déjà une forte présomption de sa vérité : *Vox populi, vox Dei.* C'est aux siècles éclairés qu'il appartient de la débattre ; mais rejeter sans examen, n'est pas discuter ni juger : oser dire que tout est trouvé, c'est affirmer que rien ne s'est perdu, que le jour commence par chaque région de la terre, par l'apparition du soleil au zénith. Vouloir tout expliquer par les mêmes notions, c'est vouloir, comme le danseur Marcel, tout trouver dans un menuet. » — « Voltaire l'a dit en vers, bons à rappeler, ajouta un autre :

« Je plains un esprit foible, aveugle en sa manie,
» Qui, dans un seul objet, confina son génie,
» Et qui de son idole adorateur charmé,
» Veut immoler le reste au dieu qu'il a formé.

Digitized by Google

» Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,
» A la démarche lente, au teint pâle, à l'œil triste,
» Qui d'un calcul aride, à peine encore instruit,
» Sait que quatre est à deux ce que quatre est à huit.
» Il méprise Racine, il insulte à Corneille
. . . . . .
» Des *a*, *a*, redoublés admirant la puissance,
» Il s'étonne surtout, qu'inspiré par l'amour,
» Sans l'algèbre autrefois Quinault charmât la cour.»

« Mais, s'est écrié un autre (un peu piqué de l'apostrophe à la géométrie), pourquoi, dans un temps où non-seulement ce qui est, mais ce qui n'est pas encore et ce qui ne sera peut-être que probable, lorsque tout, en un mot, est soumis à des calculs immanquables, pourquoi n'avoir pas démontré, par leur secours, l'accord de la théorie avec l'ouverture de l'angle de la déviation de l'aiguille? Et dans la formule, on eût marqué la place au moins de l'expression des forces électriques excitées par ces frottemens, puisqu'on les mesure si juste aujourd'hui dans la balance de Coulomb. Alors on aurait espéré d'y voir ajouter un jour les forces de l'électricité animale, sans rien changer à la formule générale.

» Sans doute, dit un personnage, car l'existence du magnétisme animal ne peut, aujourd'hui, être mise en problème. Si ses forces, ses propriétés ne sont pas déterminées, elles n'en sont pas moins réelles. Tant de personnes simples transformées en esprits supérieurs sous l'influence souvent de personnes aussi simples qu'elles; tant de malades ressuscités ou morts entre les mains des médecins magnétiseurs (l'électricité qui guérit de la paralysie dans les machines de M. Charles, tue quand elle sort du nuage); tant de bons puits et de trésors cachés qui ont été découverts par la baguette divinatoire, sous les yeux des savans mêmes; des mines précieuses indiquées par elle au rapport de gens de

Digitized by Google

beaucoup d'esprit, et qui y avaient un intérêt (1), tout ne prouve-t il pas qu'il y a *quelque chose* de remarquable dans le magnétisme animal? Ecoutez les savans, la plupart vous disent qu'il y a *quelque chose ;* c'est le *je ne sais quoi* de tous les temps, qui a toujours fini par être expliqué ensuite.

» Eh! *ce je ne sais quoi*, s'écria une voix de Stentor, c'est l'âme de la nature, c'est la réunion des deux forces de l'électricité. Elles se montrent partout ; l'une enfante le repos, image de la mort ; l'autre, la vie dont le mouvement est le symbole ; celle-ci combat la mort elle-même, et la réduit en une simple transformation. *Mourir, c'est commencer d'être autrement*, a dit un grand propriétaire de Rome, et qui, de plus, était philosophe, Sénèque, s'il m'en souvient (on vit que l'orateur était un peu goguenard) ; et cette force de vie qui prend évidemment sa source dans le soleil, c'est elle qui donne le talent et le génie ; elle les prodigue quelquefois à ses détracteurs eux-mêmes. »

Ensuite il se mit à déclamer cette strophe si connue, d'un ode presque oublié :

« Le Nil a vu sur ses rivages,
» De noirs habitans du désert,
» Insulter, par leurs cris sauvages,
» L'astre éclatant de l'Univers.
» Cris impuissans ! fureurs bisarres !
» Tandis que ces monstres barbares
» Poussent d'insolentes clameurs,
» Le Dieu, poursuivant sa carrière,
» Verse des torrens de lumière
» Sur ses obscurs blasphémateurs. »

L. C. V.

---

(1) Voir les œuvres choisies, littér., hist. et milit. du prince de Ligne, Genève 1819, t. 11, p. 305, et les écrits de Thouvenel, Ritter, Amoretti, Sigault de la Fond, etc., etc.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

Elémens de morale ; par A.-Ch. Renouard (1).

De toutes les connaissances que l'homme est susceptible d'acquérir, la plus précieuse, la plus importante, la plus indispensable, est assurément celle de la morale. Quelque soit l'état, quelque soit le rang auquel on se trouve appelé, comme il faut, avant tout, être homme de bien, personne n'est dispensé de s'instruire des sages préceptes qui forment à la fois le bon père, le bon fils, le bon époux, le bon frère, le bon citoyen, et qui sont la bâse de toutes les vertus sociales. En vain l'on aura de l'esprit et du talent, en vain l'on possédera de grandes richesses, on n'en sera pas moins un être méprisable, dangereux peut-être, si de saines maximes n'ont fait germer dans le cœur un respect inviolable pour l'équité, la probité et les bonnes mœurs. La morale seule est le sûr garant de la prospérité des Etats, de la félicité des peuples, de la paix des familles, du bonheur des particuliers ; elle seule enseigne à pratiquer la vertu, parce qu'elle est aimable ; à détester le vice, parce qu'il est odieux, et à faire le bien sans aucunes vues d'intérêt ou d'amour-propre ; elle seule peut faire goûter cette satisfaction pure, ce contentement solide qui résulte de l'accomplissement de nos devoirs.

Un Traité de morale à la portée de tout le monde, dans lequel sont exposés, d'une manière claire, précise

(1) Un vol. in-12, Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, et à la librairie du Mercure rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

et succincte, les préceptes d'éternelle vérité que tout homme doit connaître pour se conduire sagement dans la vie, est donc le présent le plus utile qu'un individu puisse faire à ses semblables. Tels sont les Elémens de Morale publiés par M. A.-Ch. Renouard. Le but de cet ouvrage, qui a pour objet d'offrir, dans un cadre étroit, les principales vérités morales nécessaires au bonheur de notre existence, n'a point été manqué par l'auteur; on peut même dire qu'il l'a rempli d'une manière fort heureuse. Son livre convient également à tous les âges; et les solides instructions qui y sont renfermées, ne se trouvent pas moins à la portée de l'adolescent, qu'à celle de l'homme fait.

Considérer l'homme dans ses rapports avec les autres hommes, dans ses rapports avec lui-même, dans ses rapports avec Dieu, tel est le plan suivi par M. Renouard. Dans la première de ces trois parties, après avoir envisagé l'homme à l'instant de sa naissance, il traite successivement de l'amour des parens envers leurs enfans, de l'éducation physique et morale, et de l'instruction de ces derniers, des devoirs des parens qui ont plusieurs enfans; il émet des considérations importantes sur les enfans, les époux, les maîtres et les serviteurs; il raisonne des différens devoirs de société, de parenté, d'amitié, d'âge, de sexe, de rang, de fortune, enfin des devoirs généraux; puis il termine par un examen sommaire du citoyen, et en particulier du citoyen français. La seconde embrasse l'étude de soi-même, la liberté, l'amour de soi, la sympathie qui rapproche les hommes, le devoir envers les semblables, les récompenses et les peines, l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. Dans la troisième, l'auteur s'attache à prouver la nécessité d'un culte, la vérité de la religion et de la morale chrétienne, et l'excellence de l'Evangile.

On remarque, en général, dans l'ouvrage de M. Renouard, un style soigné, une diction pure, et des pensées heureuses. On lit avec plaisir ce passage, dans lequel il dit, au sujet de la foi: « Il y a, pour l'esprit hu-

Digitized by Google

» main, quelque chose de plus humiliant que son im-
» puissance, c'est sa puérile crédulité ; et les esprits
» forts sont souvent moins exempts que les autres de
» la superstition. Tel qui ne croit pas aux révélations
» faites par Dieu lui-même, a une entière confiance dans
» les décisions d'une aveugle fatalité; il croit à des rap-
» ports de nombre, à de vagues pressentimens ; il croit
» à tous les mensonges de ses passions, à toutes les
» folies de ses systèmes ; il croit aux rêveries et aux
» contradictions dans lesquelles il se jette pour ne pas
» croire, et il ne veut pas plier devant des mystères
» dont l'autorité le gêne et l'étonne. Les plus grands
» génies dont l'humanité s'honore, se sont respectueu-
» sement soumis à l'autorité de la religion; et parce
» qu'ils connaissaient leur raison, ils ont su qu'elle
» avait des bornes. »

Le seul reproche que l'on pourrait faire à M. Renouard, serait d'avoir traité, d'un ton peut-être un peu trop sérieux, une matière déjà très-sérieuse par elle-même, et de ne s'être pas attaché à recourir, de temps en temps, à d'ingénieuses allégories, qui, tout en délassant l'imagination du lecteur, n'auraient pas laissé de tourner au profit de l'ouvrage ; car il ne faut pas l'oublier,

> Une morale nue apporte de l'ennui;
> Le conte fait passer le précepte avec lui.

Au reste, on doit rendre à M. Renouard cette justice que son livre est un des meilleurs essais qui, depuis long-temps, aient été publiés sur une matière qui exige des connaissances aussi solides et d'aussi profondes réflexions. Le véritable talent dont il a fait preuve dans un âge où les idées fortes commencent à peine à se développer chez les autres hommes, ne permet pas de douter qu'à l'avenir il ne fasse encore mieux.

Victor Verger.

Digitized by Google

Epitres et Elégies de M. Charles Loyson (1).

Depuis quelque temps une foule de jeunes gens, échappés aux discussions politiques, se sont jetés dans la carrière de la littérature avec plus d'ardeur que jamais. Déjà quelques uns promettent de devenir un jour les appuis du théâtre, d'autres les soutiens du barreau, de la chaire, et les successeurs de nos savans les plus distingués. Ce n'est pas que par ce préambule, je regarde M. Loyson comme devant un jour siéger au milieu de nos grands génies, mais je saisis toujours l'occasion de rappeler au lecteur, que le goût de la bonne littérature n'est pas encore perdu parmi nous, et qu'il finira par l'emporter sur la manie déplorable qui, maintenant, s'est emparée de tous les esprits.

M. Charles Loyson vient de publier un volume d'Epitres et d'Elégies, la plupart sur différens sujets philosophiques. Son début n'est pas heureux; dès la première page on y trouve une expression singulière, pour ne rien dire de plus.

> Bonheur, attrait de l'homme, et la fin éternelle,
> Bien, volupté, repos, *ou comment qu'on l'appelle.*

Plusieurs poëtes, dans des épîtres pleines de verve et d'énergie, ont discuté quelques points de la philosophie ancienne et moderne. Boileau, et surtout Voltaire, ont surpassé tout ce qu'on avait fait jusqu'alors. Je ne prétends pas interdire cette route à nos jeunes littérateurs, mais je voudrais qu'on s'y présentât avec plus d'assurance que M. Loyson. Autant il a répandu de charmes sur quelques-unes de ses élégies, et de ses descriptions, autant il a rendu secs et arides des sujets qu'il n'est pas encore capable de traiter. Au milieu de

(1) Un vol. in-8. Paris, chez Delestre, libraire, rue Neuve de Seine, no. 79, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

ses rêveries philosophiques, je trouve un morceau qui ne peut manquer de faire plaisir, c'est dans l'épître adressée à M. Cousin, professeur d'histoire de la philosophie. L'auteur, retiré à la campagne auprès d'un de ses amis, l'abandonne en le voyant entouré d'une foule de solliciteurs qui viennent le consulter sur leurs intérêts.

Tandis que sous leurs coups mon hôte est aux abois,
Un fusil à la main, je m'enfuis dans les bois;
Là, seul, pensif, errant loin de tout œil profane,
Je rencontre ma Muse où je cherchais Diane.
En vain l'ardent Médor bat les taillis voisins;
Désormais oubliant mes projets assassins,
Je vais chasser aux bords de la docte fontaine;
Mais ne voila-t-il pas, lorsque tout hors d'haleine,
Après de longs efforts je crois saisir un vers,
Qu'un lièvre étourdi part, et se jette à travers!
J'arme, je mets à l'œil; Médor joyeux aboie:
Ami, qu'il est mal sûr de chasser double proie!
Précédé de l'éclair, le plomb mortel a fui,
Mon lièvre fuit plus vite et ma rime avec lui.

Cette description a de la grâce. Je retrouve la même facilité dans l'Epître aux Femmes; l'auteur reproche à ce sexe aimable d'avoir abandonné le sceptre que la nature accorde à leurs charmes, pour s'immiscer dans les affaires publiques, et changer leurs boudoirs en *forum* où l'on discute les intérêts de la patrie.

Wighs, Thoris, sont-ce là des noms faits pour les belles?
Régir la république est-ce donc un emploi
Qui leur convienne, et doivent elles,
Juger entre Bussy, les Guises et le Roi?
Votre rôle est plus doux, soyez en satisfaites;
Régnez dans les boudoirs, gouvernez les toilettes,
Et laissez dans les mains du prince et du sénat,
Laissez flotter sans vous les rênes de l'état.

Plus loin, après avoir déploré le temps où, rassem-

Digitized by Google

blés à la même table, nos mères faisaient de leurs petits soupers, la source de mille plaisirs, il s'écrie :

Hélas! la froide politique
Envahit aujourd'hui nos banquets attristés ;
La haine au cœur de fiel, la dispute caustique,
Chasse de son aspect la gaîté pacifique,
Et l'esprit de parti préside à ses côtés ;
Monstre affreux, d'humeur sombre et noire,
Qui, fronçant un sourcil épais,
Semble crier *qui vive* avant d'offrir un mets,
Retient soudain le bras qui vous versait à boire,
Et sur un front *ultrà* réprime le souris,
Qu'un bon mot *libéral* avait presque surpris.

Je conclus de ces citations, que M. Loyson doit plutôt s'abandonner à un genre facile et léger, qu'à ces discussions métaphysiques, qui ne peuvent passer qu'à force de bons vers. Ses Elégies ont un charme qui attache, on voit qu'il a répandu toute sa mélancolie, tout sa sensibilité, dans ces petites pièces de vers. La réputation de bon poëte élégiaque n'est pas à dédaigner, et je conseille à M. Loyson de s'en tenir à celle-là.

Ch. d'A.

LES DEUX SŒURS.

NOUVELLE.

M. *de Lénival*, veuf depuis plusieurs années, n'avait pas voulu contracter de nouveaux liens, et s'était entièrement consacré à l'éducation de ses deux filles. *Emma* et *Caroline*, quoique jeunes, avaient su apprécier le dévouement de leur père, et, par leur douceur, leurs complaisances, leur application, elles s'efforçaient

Digitized by Google

de lui faire oublier la perte d'une épouse chérie. M. *de Lénival*, répandu autrefois dans le grand monde, en avait fait le charme, par ses talens et les agrémens de son esprit. Après avoir rempli les emplois les plus élevés, il s'était retiré avec une fortune suffisante, et habitait, tantôt la ville, tantôt une campagne agréable qu'il avait à plusieurs lieues de la capitale. Le chagrin que lui avait causé la mort de madame *de Lénival* ne s'était pas affaibli, mais changé en une douce mélancolie qui se répandait sur toutes ses actions et augmentait encore son attachement pour ses enfans. Ainsi, désirant les voir se distinguer un jour plutôt par les grâces de leur esprit, que par les charmes extérieurs que la nature développait déjà en eux, il eut soin de leur donner, de bonne heure, les maîtres les plus habiles, et les plus propres à leur former le cœur et l'esprit.

Caroline, l'aînée, était une brune piquante dont la vivacité contrastait avec la douceur de sa sœur. D'une imagination vive et bouillante, son âme était ouverte à toutes les impressions, que pouvaient lui donner les idées sublimes dont on nourrissait son esprit. Grande, bien faite, elle inspirait, par sa tournure noble et majestueuse, une émotion dont on ne pouvait se défendre. *Emma*, au contraire, était blonde et timide; ses beaux yeux bleus, toujours baissés, donnaient à sa physionomie la douceur des anges. Moins brillante, moins vive que sa sœur, ce qu'elle faisait portait la teinte d'une tendre mélancolie. Elle se plaisait à rendre dans ses tableaux des scènes douces et paisibles : une mère allaitant son enfant, l'innocence aux pieds des autels. Sa voix soupirait les romances les plus plaintives; en un mot, *Caroline* eut fait respecter ses lois, *Emma* les eut fait chérir.

Cette différence de caractère, bien loin de les éloigner l'une de l'autre, ne servait qu'à redoubler leur mutuelle tendresse. C'est ainsi qu'au sein des arts et

Digitized by Google

de l'amitié, elles parvinrent, *Caroline*, à sa dix-huitième année, *Emma*, à sa seizième.

M. *de Lénival*, peu jaloux de se retrouver dans un monde qui lui avait autrefois montré, sous les apparences les plus aimables et les plus séduisantes, tous les défauts et tous les vices, croyait qu'il serait toujours trop tôt de lui livrer ce qu'il avait de plus cher. Cependant il ne put résister aux nombreuses invitations qui lui arrivaient de toutes parts. Son cœur se trouvait flatté en pensant aux succès que ses enfans ne pouvaient manquer d'obtenir, aussi les concerts d'éloges qui retentirent autour de lui furent-ils la plus douce récompense des soins et des peines qu'il s'était donnés.

Depuis leur entrée dans le monde, leurs grâces, leurs talens, leur amabilité n'avaient pas manqué de fixer sur elles tous les regards. Chacun s'était hâté de leur offrir son tribut d'hommages. Mais on remarquait surtout parmi les plus empressés à leur plaire, le colonel *de Fréville*, aussi distingué par sa bravoure que par ses qualités personnelles, et *Auguste Térigny*, jeune homme qui donnait déjà les plus hautes espérances. *Fréville* n'avait pu se défendre de rechercher l'affection de Caroline; parvenu de lui-même au grade élevé dont on avait récompensé sa valeur et ses vertus, possesseur d'une figure aimable et d'une grande fortune, il cherchait le bonheur dans la possession d'une épouse à qui il croirait avoir inspiré le même amour.

Térigny, d'une imagination exaltée, n'avait pu voir sans émotion la sensible *Emma*; toutes ses idées romanesques se ranimèrent en admirant la douceur angélique de ses regards, ce front si pur, et cette esquise sensibilité qui donnait du prix à ses moindres actions. Liés depuis long-temps d'une amitié sincère, *Fréville* et *Térigny* ne tardèrent point à se confier leurs secrets; empressés d'être heureux, tous deux demandèrent les mains de *Caroline* et d'*Emma*, promettant de ne jamais se séparer, et de faire toujours la félicité d'un père chéri et de deux épouses adorées. M. *de Lénival*

Digitized by Google

exauça avec joie les vœux de ces deux jeunes prétendans. Les fiançailles furent célébrées avec éclat, et les noces de *Caroline* et de *Fréville* les suivirent bientôt. Celles d'*Emma* et de *Térigny* furent retardées par plusieurs événemens imprévus, qui éloignèrent pendant quelque temps ce dernier de la capitale. Séparation passagère qui devait en annoncer une, hélas! bien plus longue. Le mariage d'*Emma* devait avoir lieu au château de M. *de Lénival*. *Fréville* et la nouvelle épouse partirent les premiers pour ordonner les préparatifs nécessaires. Mais fallait il que le sort leur laissât goûter les prémices d'un bonheur aussi parfait pour les plonger ensuite dans la plus cruelle affliction. Aussi galant qu'aimable, le colonel avait rassemblé d'avance au château la nombreuse société qui devait faire l'ornement de la fête préparée à son amie. Chaque jour amenait de nouveaux plaisirs: la chasse, la pêche, les promenades sur l'eau, remplissaient tous les instans de la journée. Ce fut dans une de ces parties de plaisir, que *Fréville* trouva la fin d'une vie qu'il désirait tant consacrer à la défense de sa patrie, et au bonheur de son épouse.

On avait préparé, pour le soir, une promenade charmante; des barques légères couvraient les eaux du parc; les unes, remplies de musiciens, faisaient entendre les plus doux concerts; les autres, dirigées par les jeunes gens, portaient les dames de la société. *Fréville* avait voulu conduire lui-même une de ces barques; mais, par l'imprudence de quelques jeunes gens qui se balançaient sur le bord, la fragile nacelle chavira. *Fréville* voulut secourir les victimes de cette imprudence; mais en cherchant à les sauver, sa jambe s'embarrassa entre le gouvernail et la barque. L'effort qu'il fit pour se dégager, l'attira sur lui, et en le renversant l'accabla de son poids!!!

Caroline vit son époux succomber, la pâleur de la mort couvrit tout-à-coup son visage: elle tomba évanouïe. En vain s'efforça-t-on de porter secours au malheureux colonel, il avait cessé d'exister. Quel au-

Digitized by Google

rait été le désespoir de son épouse, si elle eût possédé la raison en revenant à elle. Mais une fièvre brûlante s'était allumée dans son sang; un délire effrayant s'était emparé de son esprit, elle appelait à grands cris son époux, son père; tout était sourd à ses gémissemens. Et qu'aurait-on pu lui dire pour calmer sa douleur?

Emma fut bientôt instruite de l'état de sa sœur; *son père*, *Térigny*, se rendirent aussitôt auprès de *Caroline*. Les consolations de l'amitié furent inutiles. Sa raison, égarée, ne lui permit pas même de reconnaître ses plus chers amis; pâle, défigurée, les cheveux épars, son œil fixe et hagard, inspirait la terreur: elle repoussait tous ceux qui approchaient d'elle, et ne demandait qu'à rejoindre l'époux qu'elle avait perdu pour toujours.

Les médecins ramenèrent enfin l'espoir dans la famille. Peu à peu elle reconnut son père et sa sœur; mais ses discours n'étaient point de nature à faire cesser leurs larmes.

Quel changement cet affreux événement avait apporté dans le château, naguère le séjour des plaisirs, et maintenant celui de la douleur!

Partageant le chagrin de M. *de Lénival*, un soir que chacun s'était retiré avec plus d'espérance, *Emma* seule s'était rendue à la chapelle funèbre, pour prier près des restes de son frère. Pendant ces heures de désolation, on eût dit que la nature voulait prendre part à ce deuil général; des nuages effrayans s'étaient rassemblés sur l'horizon, et redoublaient l'obscurité que les éclairs et les éclats du tonnerre dissipaient seulement par intervalle. *Emma* n'avait pu se défendre d'une secrète horreur. Tout à coup un bruit léger se fait entendre dans le corridor; la porte s'ouvre, et elle aperçoit sa sœur, qui s'était échappée à la surveillanc de la garde, et s'était traînée jusque-là pour venir contempler les restes inanimés du malheureux *Fréville*. A la vue d'*Emma*, *Caroline* voulut s'approcher pour la presser dans ses bras affaiblis; mais les forces l'abandonnent, et en

Digitized by Google

s'agenouillant sur le cercueil de son époux, elle exhala son dernier soupir.

La douleur d'Emma fut à son comble. Elle voyait s'évanouir en un jour toutes les idées de bonheur qu'elle s'était plu à former pour l'avenir ; l'amie, la compagne de son enfance, était séparée d'elle pour toujours ; et cette pensée accablante, la rendit encore plus mélancolique. Ni les tendres assurances de *Térigny*, ni les caresses d'un père, qui ne voyait plus qu'elle pour consolation de sa vieillesse, ne purent l'engager à rapprocher l'époque de son mariage, qu'elle avait fixé à un an après la mort de son infortunée sœur.

Avant que l'on quittât cette maison de douleur et de deuil, on célébra les funérailles des deux époux ; une tombe modeste ombragée d'arbres épais et silencieux, réunit leurs cendres froides et inanimées, et sur la pierre funèbre qui la séparait du monde, on grava cette touchante épitaphe :

Ils devaient toujours être unis.

Emma s'arracha avec peine de ces lieux ; mais le devoir lui ordonnait de se consacrer toute entière à son père, et elle le suivit dans la capitale, non sans avoir versé bien des larmes et répandu des fleurs sur le cercueil solitaire de ses amis.

L'année s'écoule : bientôt *Térigny* rappela les promesses faites pour assurer son bonheur. Il s'était toujours montré le même auprès de l'épouse qu'il s'était choisie. Tendre, soumis, prévenant, il promettait de ne jamais changer. Aussi la jeune Emma ne refusa-t-elle pas d'obéir à ses desirs, et le mariage fut célébré.

Les premiers momens, comme ils le sont toujours, furent délicieux. *Térigny* croyait qu'ils dureraient toujours, parce qu'il s'était habitué de bonne heure à juger de la durée d'un sentiment, par la vivacité de la passion qui l'entraînait vers un objet quelconque. Mais en perdant *Fréville*, il ne s'était pas aperçu qu'il avait perdu son

Digitized by Google

plus ferme appui. Prévenu contre les piéges du monde par une longue expérience, formé par l'étude et la réflexion, *Fréville* s'était mis de bonne heure en garde contre les séductions de la société. En entrant dans l'état militaire, il avait été plutôt affligé que séduit à la vue de la conduite de ses compagnons d'armes, dont la vie bruyante et oisive est d'un exemple si terrible pour les jeunes gens. Il aimait l'étude, et s'y était livré avec la plus grande ardeur. *Terigny* avait un bon cœur, une belle âme, mais son extrême confiance, et son imagination exaltée, le jetaient souvent dans les plus grandes perplexités. La mort de son ami l'affligea vivement. Pendant long-temps l'existence lui fut à charge; il ne pouvait plus jouir de ses entretiens intéressans, dans lesquels *Fréville* se dévoilait tout entier. L'inquiétude qu'il éprouvait depuis cette cruelle séparation l'avait forcée de chercher quelque distraction dans le monde. Son projet était de ne s'attacher à personne, de ne former que quelques connaissances passagères, qu'il put rompre au moment de son mariage; mais il était dit qu'avant de parvenir au bonheur, il devait subir quelques épreuves un peu cruelles. Parmi les jeunes gens qu'il fréquentait, le chevalier d'Alton était celui qui lui plaisait davantage. Son air ouvert, sa bravoure, sa modestie l'avaient prévenu en sa faveur. *Térigny* s'attacha fortement à lui; et sans son amour pour *Emma*, peut-être eut-il tout quitté pour suivre son nouvel ami. Cependant voyons quel était cet homme qui se présentait sous de si brillantes apparences. Le chevalier d'Alton, orphelin dès l'âge le plus tendre, avait été confié à un de ses oncles, homme sans mœurs, qui regarda plutôt comme une peine, que comme un devoir honorable à remplir, le choix qu'on venait de faire de lui. Uniquement occupé de ses plaisirs, il abandonna son neveu aux soins de ses domestiques, et, grâce à cette éducation, il s'habitua facilement à tous les vices et à tous les excès qu'il avait sans cesse sous les yeux. La jeunesse passa, le moment de se présenter dans le

Digitized by Google

monde arriva, et c'est alors qu'il se fit une révolution totale dans l'âme du chevalier. Doué d'un extérieur remarquable, il ne put voir sans frémir quelle était son ignorance, et combien il s'était rendu coupable d'avoir ainsi passé les premières années de sa jeunesse dans l'oisiveté. Une certaine fierté naturelle, fit ce que les conseils de quelques vieux parens n'avaient pu faire. Habitué à dissimuler, il cacha sous un voile brillant ses défauts et ses vices; et, par cette conduite, parvint en peu de temps à acquérir l'estime et la confiance qu'il n'aurait jamais pu mériter.

Reçu dans la maison de M. de *Lénival*, la vue d'*Emma* avait fait sur lui une forte impression. Tant que celle-ci ne fut point unie à *Térigny*, il avait eu l'espérance de traverser leurs amours. Mais lorsque le mariage fut célébré, sa passion se changea en rage, et il se promit bien, sous l'apparence de l'amitié, de chercher à se venger de ces deux époux. Depuis quelque temps on était retourné à la campagne; *Térigny*, entraîné par le chevalier, n'avait plus pensé aux cendres de son ami, qui reposaient si près de lui. *Emma*, qui voyait avec peine cette nouvelle liaison, n'avait pas voulu lui rappeler ses devoirs envers ses meilleurs amis; elle aimait mieux que son cœur le lui apprît. Elle ne s'attendait pas à ce qui la menaçait.

Le chevalier d'*Alton* avait commencé, comme il l'avait projeté, l'éducation de *Térigny*; son but était de mettre la dissension entre les deux époux, et il ne croyait pas devoir mieux faire que de le prévenir contre les femmes en général, par ses discours. Chacune de ses paroles, de ses actions, n'avait pas d'autre but; et quand *Térigny*, pour répondre à ses soupçons, lui montrait *Emma*, le chevalier, en remuant la tête, lui faisait entendre qu'elle pouvait être un jour tout aussi coupable que les autres.

Peu à peu cette conduite réussit; *Térigny* devint sombre et rêveur; il commençait à croire que le mariage pouvait bien n'être qu'une chaîne pesante. Il cherchait

Digitized by Google

les moyens de la rompre, lorsqu'un évènement singulier vint le dissiper un moment de sa rêverie. Presque toujours avec d'*Alton*, il n'avait jamais pensé à surveiller la conduite de sa femme ; mais depuis que ce dernier avait soufflé le poison de la jalousie dans son âme, il devint plus sédentaire. Il remarqua que chaque jour, au commencement de la nuit, son épouse sortait, et restait presqu'une heure absente. Au premier instant, il crut qu'elle allait dans le voisinage ; mais ayant confié cette remarque au chevalier, ce dernier, ravi de trouver une occasion aussi favorable, lui fit entendre que ce pourrait bien être un rendez-vous, et qu'il fallait s'en éclaircir. Le malheureux *Térigny* ne put résister à ce coup : la rage qui dévorait le cœur du chevalier, parut dans le sien, et dès le soir même il résolut de découvrir le mystère qui entourait la conduite d'*Emma*.

En effet, malgré le trouble dans lequel le jette une pareille découverte, il s'arme d'une épée ; et, la nuit close, il se dirige sur les pas de l'infidèle *Emma*. L'agitation dans laquelle il se trouvait, ne lui permit pas de se rappeler, dans ce moment, que la tombe de *Fréville* et de *Caroline* était située de ce côté. Aussi que devint-il, lorsqu'au lieu de trouver son épouse dans les bras d'un amant, il la voit agenouillée sur la pierre solitaire, adressant au ciel ses ferventes prières ? *Grand Dieu !* s'écriait-elle, *pourquoi m'avoir privé de ce que j'avais de plus cher sur la terre ; et vous, fidèles amis, qui vivez maintenant dans un monde meilleur, protégez votre chère* Emma, *ramenez-lui son époux, et ne souffrez pas qu'il l'abandonne aux perfides conseils des méchans qui l'entourent.* O *Emma !* s'écrie *Térigny*, et il est dans les bras de son épouse. Que veut dire cette exclamation ? reprend cette dernière ; que signifie cette arme meurtrière ?—Que ton époux était le plus insensé des hommes, reprend *Térigny*, en la pressant sur son cœur. Et j'ai pu douter du cœur de mon *Emma !* Le ciel devrait me punir d'un pareil soupçon.

Depuis ce moment, *Térigny* n'est plus le même

Digitized by Google

homme. Après avoir repoussé loin de lui le faux ami qui s'était emparé pour un moment de sa confiance, il s'est tout entier consacré au bonheur de sa femme. *Emma* va devenir mère ; et cette circonstance, sans augmenter l'amour de *Térigny*, ne servira qu'à serrer davantage les liens qui unirent ces époux fortunés.

CH. D'A.

CHRONIQUE.

Il y a quelques années, la section des sciences morales et politiques de l'Institut, proposa pour sujet de concours la question suivante :

« Jusqu'à quel point les mauvais traitemens exercés envers les animaux intéressent-ils la morale publique ? Convient-il de faire des lois à cet égard ? »

Cette question fut retirée du concours, dans le courant de la même année.

Le sujet pouvait être utile à l'humanité, et je suis très-fâché qu'il n'ait point été traité. Nos législateurs, éclairés par les écrivains, auraient sans doute grossi le recueil de M. Rondonneau, mais cette fois, avec raison, d'une bonne loi contre ces individus qu'une cruauté sans motif porte à faire souffrir les animaux. Nous n'aurions plus le *combat du taureau*, où tant de gens vont chercher le plaisir de la douleur ; nos bouchers ne maltraiteraient plus ces pauvres bêtes, dont notre estomac réclame l'existence ; la misère ne compterait plus sur l'obéissance forcée des chiens, des singes, des poissons et des oiseaux, pour obtenir les secours de la pitié, et bon nombre d'individus, *sans compter les charretiers*, seraient obligés de mettre un frein à leur inhumanité.

Digitized by Google

La question proposée par l'Institut était vraiment digne qu'on s'en occupât. Je suis amené à regretter qu'on ne l'ait pas cru susceptible d'une grande attention, par deux faits que je vais citer, et qui viennent de se passer.

Un jeune homme voulant se défaire de son chien, monte dans un bateau ; et lorsqu'il est au milieu de la rivière, il y plonge l'innocent animal, qu'il empêchait de gagner le bord en le poussant avec l'aviron. Dans ses efforts, il perd l'équilibre, tombe, et il se serait infailliblement noyé, si son chien, plus humain que lui, ne l'eût sauvé du danger.

Dans le quartier Poissonnière, un loueur de voitures renvoie un cocher dont il était mécontent. Celui-ci, pour se venger, rode le soir dans le voisinage, attire le chien de la maison, et, la nuit, vient le clouer par les quatre pattes à la porte de son maître.

Je demande si ces deux faits ne sont point de nature à inspirer la plus grande horreur, et si les hommes qui s'en sont rendus coupables ne devraient pas être punis sévèrement, particulièrement le second, qui a montré un raffinement de cruauté.

Peut-être viendra-t-il un jour où l'on croira la morale intéressée à ce que l'humanité ne soit plus si hideusement outragée. E. T. B.

— Le 14 de ce mois, à minuit moins un quart, un jeune homme bien mis entra dans la maison de jeu de la rue Dauphine ; profitant d'un mouvement qu'a fait le banquier, il s'est emparé de trois rouleaux de chacun mille francs, avec lesquels il s'est enfui. On n'a pu l'atteindre. Ce jeune homme aura cru qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour lui de rentrer dans les pertes qu'il a probablement faites ; car il n'est pas douteux qu'un voleur ordinaire aurait montré moins d'audace.

Les jeux sont des lieux infâmes ; la morale ne les voit qu'avec peine ! Il serait à désirer qu'il se formât une coalition de voleurs capables d'effrayer le plus intrépide

Digitized by Google

fermier, en dévalisant les banquiers. Je suis certain qu'au tribunal de la pénitence, ce péché leur ferait facilement obtenir la rémission de tous ceux qu'ils auraient pu commettre d'ailleurs.

— M. Joachim Lebreton, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts, est mort à Rio-Janéiro, le 9 juin dernier.

Il était connu par plusieurs rapports sur les travaux de sa classe, et par des discours très-spirituellement écrits.

— On a défendu, sous des peines sévères, aux directeurs des bureaux des frontières de l'Autriche, de permettre l'introduction, dans cet état, des Feuilles dites *libérales*, imprimées à Paris et sur les bords du Rhin.

— Notre corsespondant de Liége nous écrit que M. Cochet, citoyen français, aussi recommandable par ses qualités personnelles et ses talens, que par les sentimens d'honneur et de patriotisme qui le caractérisent, convaincu de l'excellence et des avantages inappréciables de l'enseignement mutuel, et voulant témoigner aux habitans de cette ville sa reconnaissance, pour l'accueil hospitalier qu'il y a reçu, vient d'exposer à la Société d'émulation, au profit de notre école d'enseignement mutuel, un tableau en perles de couleur, de la dimension de deux mètres de longueur sur un mètre de hauteur. Le sujet de ce superbe tableau est un fait historique célèbre, l'entrevue de l'empereur Alexandre et de Napoléon, sur le Niémen, à Tilsitz : nous n'entreprendrons pas de faire ici l'éloge de ce travail, vraiment inconcevable, et dont on ne peut se faire une idée exacte qu'en le voyant ; nous nous bornerons à dire qu'il fait le plus grand honneur aux talens et à l'habileté de son auteur. Mais nous ajouterons que ce bel ouvrage a été exécuté par la nièce du propriétaire, et maintenant son épouse, qui, comme l'immortelle madame Lavalette, a été sa libératrice, lors des troubles de Lyon en 1817. Les journaux du temps

Digitized by Google

ont fait connaître le stratagème qu'elle employa pour soustraire son oncle au trépas auquel il était voué. Celui-ci, en reconnaissance de tant d'amour et de générosité, a depuis uni sa destinée à la sienne.

— Souvent nous avons vu des hommes d'un grand génie cacher, sous le voile d'une allégorie ingénieuse et délicate, des vérités quelquefois difficiles à dire. La Fable elle-même, employée avec tant de talens, n'a servi qu'à présenter, sous un aspect aimable, les leçons les plus sages et les plus utiles.

De notre temps, nous n'avons pas manqué de prétendus régénérateurs qui se proposaient de nous rendre plus sages, et qui s'offraient pour les meilleurs modèles à suivre. Dieu sait quels modèles! Mais si parmi eux il s'est trouvé quelques hommes sensés, combien n'en compterait-on pas qui n'ont fait usage du voile de l'allégorie que comme un nouveau moyen d'assurer leurs haines et leurs vengeances particulières. Sans parler d'une multitude d'ouvrages qui, dès leur naissance, ont été voués à un oubli éternel, je ne citerai que l'*Histoire de la Lune ou du Pays des Coqs*, qui paraît en ce moment. Grâce à la manie qui s'est emparée des Français, nous avons maintenant une nouvelle littérature : des *Romans politiques*, des *Comédies politiques*, des *Sermons politiques*, etc., etc. Tout a changé dans notre malheureux pays, excepté l'habitude de médire et de tourner en ridicule et l'homme et le mérite. La lecture de l'*Histoire de la Lune* fournira la preuve de ce que j'avance. Dans un cadre bien usé, on a réuni, dans une douzaine de chapitres, autant d'injures qu'il a été possible à l'auteur d'en rassembler. Nulle convenance n'est gardée ; des personnages respectables sont traités avec la dernière indignité. Enfin cet ouvrage est tellement scandaleux, que je ne veux point partager la honte de son auteur, par aucune analyse ni par des extraits.

CH.-D'A.

— Il est dans les arts des noms qui inspirent un intérêt plus particulier. Celui de Daleyrac, par exemple,

Digitized by Google

moissonné dans le plein de l'âge et du talent, ne pouvait se prononcer sans émotion. La douleur veille sur les dépouilles d'un jeune amant des Muses. Aussi aimons nous, après avoir parcouru les pays où s'est empreint son génie, à retrouver l'intimité de sa vie, ceux qui l'ont connu, ceux qui l'ont aimé, et dont la présence vient diminuer nos regrets. Madame Daleyrac nous offrait ces consolations : elle n'est plus! .... Un beau nom vient de s'éteindre avec elle.... Cette femme aimable était distinguée par toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Aussi sa mort laisse-t-elle les plus vifs regrets.

— On nous écrit de la Belgique que le tableau de M. David est parti pour sa destinatiou. Il est la propriété de M. Parmentier, bourguemestre à Enghein. Ce bel ouvrage a eu l'honneur d'être critiqué par une de ces plumes vénales, qui sont étrangères au beau dans les arts comme à la générosité dans les sentimens.

— On a défendu dans toutes les provinces de l'empire autrichien, l'usage du magnétisme animal; tous les médecins qui s'étaient livrés à l'exercice de cette thérapeutique mensongère, ont été blâmés publiquement par la Faculté générale des docteurs de l'Université, qui ont décidé que tous ceux qui en continueraient l'usage à l'avenir seraient interdits. Il n'y a pas de doute que les magnétiseurs ne parviennent bientôt à former une secte en Autriche : ils feront peut-être des *missions* secrètes dans l'intérieur du pays.

— Le vendredi 20 août, à la chûte du jour, le jeune comte de T.... conduisait, sur le boulevard Coblentz; un élégant bokai. Il est croisé par un cabriolet de place. Le conducteur de ce cabriolet ne se dérangeant pas assez vite au gré de M. le comte, celui-ci lui donne un coup de fouet; il était facile au cocher de place de riposter avec avantage, mais plus prudent que le jeune étourdi il se borne à se plaindre. M. le comte trouve ces plaintes très-inconvenantes, prétend que celui qui ne souffre pas patiemment des coups de cravache d'un

Digitized by Google

homme comme lui, ne peut être qu'un fédéré, un mauvais sujet, un factieux, dont il faut faire justice. Les promeneurs qui s'étaient attroupés sifflèrent M. le comte qui, furieux, poussa la démence jusqu'à se nommer. Nous n'imiterons pas son inconséquence; le nom qu'il a l'honneur de porter doit être respecté. Il a aussi annoncé sa qualité d'officier français; ses camarades l'avertiront probablement qu'il n'en a pas tenu la conduite dans cette circonstance.

— Comme tous les gens sages, je ne tiens guère compte de l'opinion d'un homme, lorsqu'elle ne l'empêche point d'être raisonnable; et, comme tous les gens sages, qui savent employer leurs momens à des choses utiles, je ne lis point les *Lettres Normandes*. Il a donc fallu qu'on vint me prévenir des attaques de M. *Léon Thiessé*, pour me décider à jeter les yeux sur ce journal. S'il ne se fut adressé qu'à moi, j'aurais gardé le silence. Mais je devais répondre pour mon estimable collaborateur, M. B. de Roquefort, *qui ne me désavoue point.*

Aujourd'hui, en cherchant à se justifier à l'égard de ce savant littérateur, M. *Léon-Thiessé* me lance quelques ruades. Cette fois, pourtant, je dois parler parce que ce rédacteur me paraît avoir passé toutes les bornes. Selon M. *Thiessé*, je suis un *obscur diffamateur*, et mes *calomnies* sont, par rapport à lui, de nature à me faire figurer sur les bancs de la *Cour d'assises*.

Calomnier, diffamer; c'est déshonorer. M. *Thiessé* croirait-il que j'ai attaché quelque déshonneur à son nom, pour avoir fait connaître qu'il est l'auteur de plusieurs compilations inutiles, d'une mauvaise traduction et d'un ouvrage anti-moral? Dire ce qu'on pense des productions d'un écrivain, et les poursuivre d'une critique sévère, alors qu'il sont nuisibles au bon goût et aux bonnes mœurs, ce n'est point diffamer, c'est rendre un hommage nécessaire à la vérité. Annoncer qu'un homme est disposé à mettre à l'encan sa plume et ses opinions politiques, c'est calomnier si le fait est

Digitized by Google

faux ; mais s'il est facile à prouver, si on le prouve enfin, on a rempli un de ses devoirs. Ainsi, en instruisant le public que M. *Thiessé*, pour 4000 fr., aurait été ministériel (1); que le *Palais-Royal en miniature* est un livre sale et repoussant, et que son ouvrage sur la *Cession de* 1816 est destiné à être vendu à la rame; je ne puis être coupable envers M. *Thiessé* que d'une simple faute d'idiscrétion, dont les assises ne doivent point connaître.

Dans notre discussion, tous les torts sont du côté de M. le rédacteur des *Lettres Normandes*; les premiers coups ont été portés par lui.

M. *Thiessé*, qui va prônant partout son extrême influence sur le Constitutionnel, la Minerve et la Renommée, jure, à qui veut l'entendre, que les rédacteurs de ces Feuilles se sont joints à lui pour *tuer le Mercure*. J'ai trop bonne opinion de ses soi-disant ailiés, pour jamais croire qu'ils veuillent aider de leurs moyens et de leur réputation, si justement acquise, la vengeance particulière d'un homme qui, pour être spirituel, n'en est pas moins un méchant auteur.

Je crois indispensable de prévenir M. *Thiessé* que je ne redoute aucunement l'effet de ses menaces irréfléchies, et que je me croirai désormais dispensé de lui répondre. E. T. B.

— C'est mardi 17 qu'a eu lieu la distribution des prix entre les quatre colléges royaux de Paris et celui de Versailles. Le discours latin a été prononcé par M. Pierrot jeune, professeur du plus grand talent. Il avait pris pour sujet les différens genres d'éloquence chez les anciens et les modernes.

Un discours prononcé avec fermeté et écrit avec élégance, a obtenu les plus vifs applaudissemens.

M. Royer-Collard a pris ensuite la parole; il a rap-

(1) Le ministère ne paraît pas avoir cru que M. *Thiessé* était un sujet fort intéressant.

Digitized by Google

pelé aux élèves, en termes fort ennuyeux, d'une manière très-monotone, les devoirs qu'ils avaient à remplir envers la religion, le prince et l'Etat. *Une jeunesse turbulente*, a-t-il dit, *agite les nations de pressentimens funestes; une jeunesse docile leur présage la paix et le bonheur: telle la demandait Rome aux dieux, pour la gloire et pour la durée de l'empire.*

Le jeune Cuvelier-Fleury, élève de M. Pierrot, et du collége de Louis-le-Grand, a remporté le prix d'honneur. Le second prix a été remporté aussi par un élève du même collége. Si l'on se rappelle les persécutions qu'ont éprouvé ces jeunes gens dans le cours de cette année, on verra qu'ils ont répondu à leurs détracteurs d'une manière victorieuse; à eux seuls ils ont obtenu trente prix et quarante-deux accessit; c'est plus de la moitié des nominations. Le collége Henri IV a obtenu treize prix et trente-sept accessit. Le collége de Bourbon, huit prix et trente-huit accessit. Et le collége de Versailles, qui concourait pour la première fois, un prix et deux accessit.

Plusieurs personnes de distinction ont assisté à cette solennité; on a remarqué, dans le nombre, M. le marquis Dessoles, président du conseil des ministres. Plusieurs membres de l'Institut, les professeurs de toutes les Facultés. M. Villemain, ancien élève du collége de Louis-le-Grand, a été vivement applaudi par les élèves de ce collége, à son entrée dans la salle où lui-même avait été souvent couronné.

On ne saurait trop encourager la jeunesse par de pareilles fêtes; elles sont propres à inspirer aux jeunes gens l'amour de la gloire et le goût d'une saine littérature, qu'il faut tant craindre de perdre dans un siècle abandonné aux discussions politiques.

— Le jour de la saint Louis a été véritablement un jour de fête pour les Parisiens. Le feu d'artifice et les illuminations ont été très-brillans. Parmi ces dernières, on a remarqué celles de M. le Ministre de l'Intérieur; le soleil, placé au haut de la façade de l'hôtel des Gardes-du-Corps, avec cette devise: *Nec pluribus im-*

Digitized by Google

par; l'étoile de la Légion-d'Honneur; la croix de Saint. Louis, et les fleurs-de-lis de l'Etat-major, etc., etc. Les distributions de comestibles ont été faites avec ordre et décence. Les orchestres, construits dans le Champs-Elysées, ont fait danser tout le peuple de la capitale. Les spectacles, placés dans les carrés, ont constamment amusé la foule, sans cesse renouvelée des spectateurs. Enfin, le beau temps a contribué à cette fête, que tout le monde a trouvé de trop courte durée.

Nous ajoutons seulement qu'on a été, en général, fâché de rencontrer partout cette troupe de gendarmes, qui semblait se multiplier encore au milieu de plaisirs de la fête.

On s'est plaint vivement de la coupe déraisonnable faite dans les Champs-Elysées. Si M. de La Hure eut entendu les nombreux reproches qu'on lui adressait, il en aurait gémi. Tous les torts ne sont pourtant pas de son côté.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Je n'ai jamais douté de la légèreté des Français, surtout dans leurs jugemens. Et ce qui contribue à me confirmer encore plus dans mon opinion, c'est la conduite que tiennent en ce moment les Parisiens envers mademoiselle *Duchesnois*. La voilà donc, la récompense de ses travaux et de ses peines, l'indifférence, je dirais presque le mépris! Et c'est la première actrice de notre scène française, pendant tant d'années accablée de couronnes et d'applaudissemens, que l'on abreuve de dégoûts et d'humiliations! Je n'ai jamais été le champion de la médiocrité, ni le dépréciateur du mérite; j'ai une

Digitized by Google

trop bonne opinion de la fonction que j'exerce, pour me rendre l'organe des intérêts particuliers, ou des calculs de l'ambition et de la jalousie. Dans tous les temps j'ai écrit sans passions, j'ai critiqué avec calme; tel j'ai été, tel je serai toujours. Mais aujourd'hui je regarde comme un devoir de prendre la défense d'une actrice recommandable sous tous les rapports, victime des cabales de ses rivales et de ses ennemis. Les journalistes eux-mêmes, qui précédemment avaient toujours rendu justice à son talent, épousant les intérêts de tel ou tel sociétaire, ont changé de langage. La critique du lendemain a compensé les éloges de la veille. Les succès qui naguère étaient dus au mérite personnel, ne furent plus que des triomphes achetés d'avance, et payés au poids de l'or; on alla même jusqu'à supputer son temps et ses travaux, comme à l'ouvrier qui demande son salaire. Cette conduite indigne devait avoir vivement affligé mademoiselle *Duchesnois*. Aussi n'est-ce pas sans émotion qu'elle a reparu dans le rôle de *Jeanne-d'Arc*. C'est avec une sorte d'amertume que j'ai assisté à cette représentation. Le mal-aise qu'éprouvait l'actrice, la secrète joie qui brillait dans les yeux de ses ennemis, tout m'empêchait de jouir des beaux vers de M. d'*Avrigny*.

J'espère voir bientôt la fin de ces dissensions, et du spectacle encore plus nouveau de deux actrices du plus grand talent, ayant presque les mêmes prétentions, partagées d'une manière aussi inégale; l'une ne recevant que les reproches et le dédain, et l'autre, pour prix de ses caprices, accumulant sur sa tête les récompenses, les vers et les couronnes. Il y a pourtant une observation à faire, c'est qu'à la rentrée de mademoiselle *Mars*, il y eut 1500 francs de moins de recette qu'à celle de mademoiselle *Duchesnois*.

On ne sait pas encore dans quel rôle *Talma* fera sa rentrée. Il est en ce moment à Brunoy, où le retiennent des affaires de famille.

On disait que M. d'*Avrigny* se proposait de donner

Digitized by Google

le rôle de *Jeanne-d'Arc* à madame *Paradol*. J'aime à croire qu'il se respectera assez pour ne pas faire un pareil affront à l'actrice qui a fait le succès de sa tragédie. Madame *Colson* remplace depuis quelque temps, dans cette pièce, mademoiselle *Volnais*, qu'un Journal appelait dernièrement, sans intention, une des premières *cantatrices* du Théâtre-Français.

ECOLE ROYALE DE DÉCLAMATION.

Une nombreuse société s'était réunie mercredi, 18, pour assister aux exercices des élèves de l'Ecole Royale de Déclamation. Quoique privés de toute illusion théâtrale, ils n'en ont pas moins mérités les plus vifs applaudissemens par la vérité de leur jeu. A l'issue de la séance, on a procédé à la distribution des prix, celui de tragédie a été accordé, à la majorité de quatre voix sur sept, à M. Ligier. Le prix de comédie a été accordée à l'unanimité à Mademoiselle Fitzelier. Cette jeune personne, qui à l'extérieur le plus avantageux réunit déjà un talent très distingué, et qui se destine à l'emploi des soubrettes, promet d'avance un excellent sujet au Théâtre-Français, pour lequel, dit-on, elle obtiendra bientôt un ordre de début.

VARIÉTÉS.

Le lundi, 16 août, on a donné, à ce théâtre, la première représentation des *Chiens enragés*, ou *les Coups de fusil*. Les habitués de ce théâtre, ordinairement si indulgens, ont trouvé les équivoques trop graveleuses. Les sifflets ont fait justice de cette misérable rapsodie, le vaudeville final n'a pas été chanté : cette pièce n'est, au surplus, que le petit vaudeville du *Méléagre Champenois*, applaudi il y a quelques années sur le théâtre de la rue de Chartres, que les auteurs, MM. Theaulon et Dartois, ont gâté en voulant l'approprier au genre des Variétés.

Digitized by Google

— Dans un village, je ne sais lequel, se trouve un paysan, dont les traits sont parfaitement semblables à ceux du roi de France; on a pris l'habitude de le faire roi tous les ans, le jour de la saint Henri, et de lui adjoindre une Gabrielle, pour que la fête soit plus complète. C'est la troisième année qu'on célèbre la saint Henri; on va pour préparer le trône du monarque éphémère. Mais par un effet du hasard il est pris par les Ligueurs, qui le croient le véritable roi de France. Sur ces entrefaites, Henri IV et Crillon arrivent incognito. Les paysans lui trouvant de la ressemblance avec leur camarade, lui proposent de monter sur le trône; il accepte. Mais pendant qu'il s'occupe à gouverner ses nouveaux sujets, arrive son prédécesseur, qui s'est échappé des mains des Ligueurs, et trouve fort mauvais qu'un autre ait pris sa place. Grande rumeur, qui n'est appaisée que par l'arrivée des courtisans: on pense bien qu'Henri IV reconnu, la fête se termine par des couplets.

C'est d'après cette aventure que les auteurs ont composé cette bluette, qui a eu beaucoup de succès. Les couplets sont faits avec esprit et par de bons Français.

VAUDEVILLE.

Première représentation du Drapeau Français.

Quelques couplets, dont les refrains sont piquans, ont fait réussir ce petit vaudeville historique, qui n'est presque rien. Le nom des auteurs, MM. Dieulafoi et Gersin, a bien été demandé; mais sans cet enthousiasme qu'un ouvrage de circonstance, lorsqu'il est passable, inspire toujours à ceux qui courent les allusions flatteuses. Plusieurs sifflets ont même été entendus. Cette pièce aura cependant l'honneur de cinq ou six représentations.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE;
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

LES FRANÇAIS
A BORD DU PONTON LA VIEILLE-CASTILLE,
En rade de Cadix, 15 mars 1810. (1)

ODE.

Quels accens belliqueux ont frappé mon oreille?
Où vont ces prisonniers qu'enflamme un saint transport?
Ils sont libres enfin; leur valeur se réveille;

(1) Ils gémissaient dans les fers depuis 18 mois, et étaient encore près de mille, lorsqu'à la faveur d'une nuit orageuse ils exécutèrent la résolution hardie d'échapper à leurs tyrans.

Digitized by Google

Et leur garde sommeille
Du sommeil de la mort.
Tel un lion, la terreur de la Thrace,
Qu'ont surpris du chasseur les rets injurieux,
Brise ses fers, s'élance furieux,
De flots de sang inonde au loin sa trace,
Et fuit dans ses déserts, libre et victorieux.

Sur un affreux ponton gémissait leur courage,
Par des maux inouis tour à tour éprouvés,
D'un peuple fanatique assouvissant la rage,
D'infamie et d'outrage
Ils vivaient abreuvés.
L'heure a sonné : sur le liquide abîme,
Radieux d'espérance, ivres de liberté,
Tous, au mépris de Neptune irrité,
Donnent l'essor à leur fuite sublime,
Armés des fers sanglans de leur captivité.

En vain pour arrêter cette élite intrépide,
Le farouche Espagnol s'agite sur les eaux ;
En vain un chef altier, de massacres avide,
Donne l'ordre rapide
D'assembler ses vaisseaux :
Braves Français, orgueil de la patrie,
Sur un frêle navire où se pressent vos rangs,
Vous défiez les foudres dévorans ;
Au sein des flots votre grand cœur s'écrie :
Oh ! que la fuite est chère à qui fuit ses tyrans !

Le courroux effrené, des ennemis s'empare ;
L'Anglais vous lance au loin ses globes destructeurs ;
Et déjà dans ses forts, plein d'une ardeur barbare,
Le Castillan prépare
Les feux dévastateurs.
Au bruit affreux de ses brûlans tonnerres
Que vomissent sur vous les vaisseaux et le port,
Vous combattez d'un magnanime accord ;
Vous repoussez ces hordes sanguinaires,
Opposant à leurs coups le mépris de la mort.

Digitized by Google

Moreau (1), dont la valeur sème au loin l'épouvante,
Va, vient, dispose, ordonne, et pilote et soldat :
Comme un brillant fanal, sur la plaine mouvante,
Sa prudence savante
Vous éclaire au combat.
L'entendez-vous ? la liberté l'enflamme ;
« Guerriers, bravons, dit-il, tous ces périls nouveaux ;
» Marchons, volons, intrépides rivaux ;
» Et qu'à travers la nuit sombre et la flamme,
» La victoire ou la mort couronne nos travaux. »

Hélas ! en ce moment ce héros qui vous guide,
Tombe au milieu des rangs, frappé d'un trait soudain ;
Il tombe déchiré par l'airain homicide,
Et ce nouvel Alcide
A fui son destin.
O coup funeste ! ô perte irréparable !
Mais le danger pressant vous interdit les pleurs ?
Vaillans guerriers, suspendez vos douleurs ;
L'ennemi vient, dans son sang exécrable (2)
Désaltérez vos fers et vengez vos malheurs.

Quel spectacle ! grands dieux ! quelle scène sanglante !
Des cadavres fumans, de mille coups percés !
Des Français échappés d'une barque croulante,
Sur l'onde turbulente
S'agitant dispersés !
Noble amitié, dans le feu qui l'anime,
De quelle horreur ce brave a soudain tressailli !
Son ami meurt, par le nombre assailli :
Pour le venger, volontaire victime,
Il court, frappe... et dans l'onde expire enseveli (3).

---

(1) Lieutenant de vaisseau qui avait conçu le plan d'évasion.

(2) L'auteur n'a voulu peindre ici que l'indignation du moment ; il n'ignore point les égards que l'on doit aux autres nations.

(3) Autre officier français, dont les relations historiques ont cité le trait sans nommer l'auteur.

Digitized by Google

Soleil, je t'en conjure, ah! suspends ta carrière?
Voile encor ta clarté, si tu veux leur retour;
Du terrible ennemi la troupe meurtrière
Leur ferme la barrière
Et triomphe à son tour.
Avec fureur le combat recommence;
Le sombre désespoir agrandit leurs efforts;
Oh! qui peindra leurs belliqueux transports!
Des flots de sang rougissent l'onde immense;
La mer a disparu sous la foule des morts (1).

Telle autrefois des Grecs l'élite rassemblée,
Aux bords de Salamine, avide de lauriers,
Sur ses hardis vaisseaux, dans l'horrible mêlée,
De la Perse ébranlée
Dévoraient les guerriers.
Dans ces élans que la valeur enfante,
Aux champs de Waterloo, tels, par un beau trépas,
Nos bataillons affamés de combats,
Ont couronné leur chute triomphante.
Aux cris : *la Garde meurt, elle ne se rend pas.*

Mais qu'entends-je? Ecoutez, dignes fils de Bellone;
Quel est donc ce guerrier, ce mortel courageux,
Qui d'un cœur enflammé, que la gloire aiguillonne,
Tout orgueilleux sillonne
L'Océan orageux (2)?
Le voyez-vous affronter la tempête,
S'avancer sur les flots d'un courage indompté?
De la victoire il arrive escorté;
D'une voix fière en nageant il répète :
« Gloire, honneur aux Français! vive la liberté! »

---

(1) Ce n'est point une exagération ; il y eut un carnage horrible entre les Français échappés et les ennemis Espagnols et Anglais, qui venaient de les cerner avec des forces considérables.

(2) Forax, chef d'escadron, qui exposa deux fois sa vie à la nage pour sauver ses compagnons d'infortune et de gloire.

Digitized by Google

A son aspect vos cœurs ont frémi d'allégresse ;
Du carnage et des morts, soldats, reposez-vous ;
Le superbe ennemi, dont la flotte vous presse,
Témoin de votre ivresse,
Se retire en courroux.
Venez, venez, enfans de la victoire,
Partagez ces banquets sur le rivage offerts ;
Consolez-vous de vos tourmens soufferts ;
Consolez-vous ; les chantres de la gloire
De vos faits immortels rempliront l'univers.

ALBERT-MONTÉMONT.

ÉLÉGIE

A UNE FONTAINE.

FONTAINE dont les eaux lustrées
Vont se jouer parmi les fleurs,
Laisse sur tes bords enchanteurs,
Errer mes Muses ignorées.
C'est moi qui formai sous tes flots
Le creux où repose ton onde,
Et qui, d'une voûte profonde,
Recouvris tes naissantes eaux.
C'est moi dont la main veut encore
Entrelacer sur tes canaux
Les jeunes et souples rameaux
Et du lierre et du sycomore.
Bientôt paisible ami des champs,
Tu me verras sous ce feuillage
Méditer des vers innocens
Au bruit de ta nymphe sauvage.
Lorsque le trépas sur mes jours
Répandra ses ombres funestes,
Je veux que tout près de ton cours
L'amitié dépose mes restes;
Et, si jamais la gloire en pleurs,
M'élève un marbre sur ma bière,
Promène au moins vers ma poussière
Tes flots, ton murmure et tes fleurs.

Ed. CORBIÈRES.

Digitized by Google

CHARADE.

Voici quelle est ma destinée;
De mon entêtement victime infortunée,
Souvent pour une obole on me voit cher lecteur,
L'hiver, l'été, toujours en course,
A chaque pas vidant ma bourse;
Ma tête à bas, nouveau malheur,
Il ne me reste plus alors que ma laideur.

ENIGME.

Sans savoir les lois de l'amour
Je n'avais pas un jour que j'épousai mon père,
Que l'on peut assurer n'avoir pas eu de mère;
Lecteur, sans user de détour,
Je te dirai que j'eus un enfant dans l'année,
Que je mourus sans être née.

LOGOGRIPHE.

Sur quatre pieds, je suis habitant des forêts,
Et je crains le fusil autant que les filets;
J'exprime, sur deux pieds, la volonté publique,
Et sur deux pieds encor on me met en musique.

MOTS

DE LA CHARADE, DE L'ÉNIGME ET DU LOGOGRIPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le lundi 30 *août* 1819.

Le mot de la Charade est Prévenance,
Celui de l'Enigme est Baiser,
Et celui celui du Logogriphe est Charme, dans lequel on trouve *carme*, *arme*, *ame* et *me*.

Digitized by Google

HISTOIRE.

La Vérité sur Jeanne d'Arc, ou *Eclaircissemens sur son origine ;* par P. Caze (1).

Second et dernier article.

En revenant de son expédition de Fierbois, M. Caze visite le château du célèbre maréchal de Boucicault. Deux jours après il était à Loches, ville qui doit sa renommée au séjour qui fit la belle et intéressante Agnès Sorel. On sait que cette dame, le modèle des favorites, fut inhumée dans l'église principale de Loches, et qu'un superbe tombeau lui fut érigé au milieu du chœur. Elle combla de ses dons les chanoines, qui oublièrent bientôt ce qu'ils devaient à la mémoire de leur bienfaitrice. Les misérables osèrent envoyer une députation au faux et astucieux Louis XI, pour lui représenter que le monument élevé pour Agnès gênait leurs cérémonies, et qu'il rappelait des souvenirs scandaleux.

Louis XI avait été le plus cruel ennemi d'Agnès ; indigné de l'ingratitude de ces méchants prêtres, il répondit aux députés : « Votre chapitre a reçu des sommes considérables d'Agnès, dès que vous les aurez rendues à ses héritiers, je vous autoriserai à déplacer le mausolée. »

Les chanoines de Loches firent, en 1760, les mêmes démarches auprès de Louis XV, et ils en reçurent la même réponse.

(1) Deux vol. in-8. Paris, Rosa, libraire, grande cour du Palais-Royal, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

Lorsqu'il s'agit de faire du mal, de manquer à des engagemens sacrés, tout prêtre est tenace dans son opinion. Ce sont des gens qui rentrent par les fenêtres lorsqu'on leur a refusé la porte. Les chanoines s'adressèrent, en 1775, à Louis XVI qui, dans cette circonstance, ne considéra pas assez qu'il s'écartait de la politique de ses prédécesseurs, fondée sur les égards dus à Agnès par la postérité. Ce monarque, dont les intentions étaient pures, consentit à la destruction du monument, et ne réfléchit pas assez sur le danger d'approuver, de sanctionner même l'ingratitude ecclésiastique, et de donner le pernicieux exemple de la violation des tombeaux.

Les dépouilles d'Agnès Sorel furent déposées dans la nef, au-dessous de la chaire. Plus tard, à cette époque désastreuse de 1793, elles furent arrachées de ce nouvel asile. Ses cheveux blonds, qui étaient encore d'une extrême beauté; ses dents, qui par leur blancheur les disputaient à l'ivoire, furent distribués entre plusieurs personnes. La fosse commune du cimetière renferma les ossemens, qui y furent jetés pêle-mêle.

Dans des temps plus tranquilles, ces ossemens furent encore exhumés par l'ordre des autorités locales. On les recueillit dans une urne funéraire. Les différentes piéces du mausolée de cette dame, abandonnées derrière le chœur de l'Eglise, furent réparées et transportées dans la tour du château, qui portait le nom d'Agnès; l'urne funéraire a été déposée sous le tombeau qui a été rajusté et reconstruit avec le plus grand soin.

La statue d'Agnès, représentée sous l'habillement des femmes de son temps, est en marbre. Elle a la tête appuyée sur un coussin soutenu par deux petits anges. Les pieds de la favorite de Charles VII reposent sur deux agneaux ingénieusement groupés. Parmi les inscriptions qui entourent le monument, on distingue les vers attribués au Grand François Ier., au protecteur des lettres et des arts.

Digitized by Google

Les habitans de Loches ont le plus grand respect pour les monumens ; il est à regretter que ce respect ne s'étende pas sur la langue latine. Que dire d'un collége dont l'inscription est ainsi conçue : *Collegium Bellilochiensis ?*

J'avais eu dessein d'examiner entièrement l'ouvrage de M. Caze ; la fausseté de son système m'en a empêché. Qu'un objet présente quelques probabilités, soit qu'il en soit totalement dépourvu, rien n'embarrasse cet auteur. Il fait de Dunois un frère de Jeanne d'Arc, érige la chambre de Fierbois en monument expiatoire, élevé par François Ier. aux mânes de la Pucelle. M. Caze a de l'esprit, de la facilité et de l'instruction. Ses analyses des tragédies de *Shakespear* et de *Chiller* sur Jeanne d'Arc, les fragmens d'un poëme sur le même sujet, et plusieurs pages de son livre, en fourniront la preuve. Des facultés de l'entendement humain, la plus vive et la plus ardente, l'imagination, est aussi la première qui se développe. Mais cette faculté, si rare aujourd'hui, demande à être réglée. Dans les arts d'imitation, et particulièrement dans la poésie, il est permis d'en abuser, parce qu'elle forme la plus belle partie de ces mêmes arts ; mais l'historien ne doit s'en servir que pour peindre les mœurs ou pour tracer des portraits. Il doit en bannir l'emploi dans le récit des évènemens historiques, et il ne peut les rapporter qu'en les escortant des preuves et des suffrages des écrivains réputés pour être les plus véridiques.

Au lieu de tous ces faux systèmes, de ces déclamations répétées à satiété contre Voltaire et le poëme de la Pucelle, M. Caze aurait dû envisager plus philosophiquement le grand évènement qu'il avait à décrire. Il devait montrer le duc de Bourgogne s'établissant à Paris par la terreur, le pillage et la mort ; il s'empare de l'autorité, et tient sous sa dépendance le roi et l'héritier présomptif de la couronne. Ce dernier, obligé de fuir pour échapper au sort que subit le duc d'Orléans, et forcé à son tour de donner la mort à ce duc de Bour-

Digitized by Google

gogne, qui voulait arracher le sceptre à son suzerain. M. Caze devait montrer Charles VI descendant au tombeau, et plongé dans un si grand dénuement, qu'on vendit les derniers meubles de sa chambre pour couvrir son corps d'un drap mortuaire. Et cette infâme Isabeau? lors de son décès, son corps fut remis à un batelier, qui le transporta à Saint-Denis. Il fallait montrer Jeanne marchant à la tête des braves Chinonois, les conduire sous les murs d'Orléans, battre les Anglais, éternels ennemis de la France; et, profitant de l'enthousiasme des troupes, aller à Reims faire couronner Charles VII.

La destinée de Jeanne était fixée à des jours trop courts et trop peu nombreux pour la gloire de sa patrie et de son roi. M. Caze l'a bien senti dans les fragmens du poëme qu'il prépare. Les vers sont loin d'être bons; aussi le libraire nous a-t-il supplié de les passer sous silence. Et moi, par bonté d'âme, je souscris à sa demande.

Avant de terminer, pour prouver qu'un grand nous fait toujours assez de bien lorsqu'il ne nous fait pas de mal, je parlerai de la conduite de Charles VII et de ses courtisans, à l'égard de la femme qui avait sauvé la monarchie de la domination anglaise.

Ne *vivons* pas avec les grands,
Les plus doux ont toujours des griffes à la patte.

Les ministres, les gentilshommes, ses compagnons d'armes, personne enfin ne s'intéresse à son malheur. On ne parle point d'offrir sa rançon, ou de négocier pour obtenir sa délivrance. L'armée royale reste dans la stagnation, et n'attaque point l'armée anglaise, déjà si affaiblie par ses défaites. On ne songe nullement à rassembler des forces pour aller délivrer l'héroïne, et l'enlever des mains de ses cruels ennemis. Dès-lors, la tête couronnée de lauriers, riche de ses exploits, cette femme sublime s'offre en holocauste et tend la tête à ses bourreaux. La patronne des Parisiens est une cer-

Digitized by Google

taine Geneviève, bergère de son métier, sur laquelle on a dit plus ou moins de sottises ; si les vertus, le courage, les services rendus à la patrie et à son roi, pouvaient sanctifier, quelle femme mieux que Jeanne d'Arc, également bergère, mériterait plus les honneurs de l'apothéose. GOUJON fils.

LITTÉRATURE.

TROIS MESSÉNIENNES SUR LES MALHEURS DE LA FRANCE, *deuxième édition, augmentée de deux Elégies sur la Vie et la Mort de Jeanne d'Arc ;* par M. Casimir DELAVIGNE (1).

« Pendant quatre siècles entiers, les Lacédemoniens ont ravagé la Messénie, et laissé pour tout partage à ses habitans la guerre ou l'exil, la mort ou l'esclavage. »
(ANACHARSIS.)

Fatigués de la domination des Lacédémoniens, les habitans de la Messénie s'exilèrent volontairement, « et se réfugièrent aux extrémités de la Lybie, dans un pays qui n'a point de commerce avec les nations de la Grèce. » Ils y apprennent pourtant qu'Epaminondas a rendu la liberté à leur patrie ; et, dès cet instant, ils forment le projet d'y revenir. Leurs vaisseaux abordent enfin le rivage chéri en même temps que celui d'Anacharsis. Curieux de connaître les événemens qui ont pu les obliger d'abandonner leur pays, Anacharsis obtient du fils du vieillard Xénoclès l'histoire des guerres qui désolèrent cette malheureuse contrée. Le jeune Xénoclès divise cette histoire en trois parties, que l'abbé Barthélemi a nommé élégies.

(1) Paris, chez Ladvocat, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, no. 197, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

M. Casimir Delavigne, jeune poëte d'une haute espérance, a cru pouvoir donner le titre de *Messéniennes* à des Elégies, ou Chants patriotiques, dans lesquels il déplore nos propres malheurs.

Sa première Messénienne est consacrée à venger la mémoire des braves morts à Mont-Saint-Jean, et à défendre ce qui nous reste de soldats échappés à tant de victoires et à quelques revers.

M. Delavigne, en décrivant l'affaire du 18 juin, rend cet hommage à l'*immortelle Garde*.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à nos yeux vient s'offrir!
Le bataillon sacré, seul devant une armée
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas,
Fier de le conquérir, il y court, s'en empare;
La *Garde*, avait-il dit, *meurt et ne se rend pas.*

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Le jeune poëte engage ensuite les Français à mettre fin à leurs divisions, et termine son premier chant, lequel est rempli de beaux vers, de belles pensées et de bons sentimens, par cette strophe, qui me paraît être fort remarquable :

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas dans votre orgueil,
Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir;
Peut-être que le ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage,
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.

Digitized by Google

La dévastation du Musée et des monumens a inspiré la seconde élégie. Cette pièce est marquée au sceau du génie. Je la trouve si belle, que je suis extrêmement embarassé du choix de l'extrait que je désire en donner au lecteur.

L'etranger s'est emparé de la Vénus de Médicis :

Je crois entendre encor les clameurs des soldats
Entraînant la jeune immortelle ;
Le fer a mutilé ses membres délicats,
Hélas! elle semblait, et plus chaste et plus belle,
Cacher sa honte entre leurs bras.

L'auteur voit qu'on se dispose à enlever le fruit des veilles de nos grands peintres :

Je vois Léonidas. O courage! ô patrie !
Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux ;
Trois cents! quel souvenir!... je pleure... et je m'écrie ;
Dix-huit mille Français ont expiré comme eux !

M. Delavigne s'adresse ensuite aux souverains :

Ah! tant que le soleil luira sur vos états
Il en doit éclairer d'impérissables marques (de notre gloire).
Comment disparaîtront, ô superbes monarques,
Ces champs où les lauriers croissaient pour nos soldats ?
Allez, détruisez donc tant de cités royales
Dont les clefs d'or suivaient nos pompes triomphales ;
Comblez ces fleuves écumans,
Qui nous ont opposé d'impuissantes barrières ;
Applanissez ces monts dont les rochers fumans
Tremblaient sous nos foudres guerrières.
Voilà nos monumens ; c'est là que nos exploits
Redoutent peu l'orgueil d'une injuste victoire ;
Le fer, le feu, le temps plus puissant que les rois,
Ne peut rien contre leur mémoire.

La troisième Messénienne est sur le besoin de s'unir après le départ des étrangers. Elle n'est point déplacée à la suite des deux premières, bien cependant qu'elle

Digitized by Google

laisse à désirer. On y trouve des vers bien frappés; mais ce n'est plus la même chaleur, la même force de pensées : on dirait que le second chant a coûté de grands efforts à M. Delavigne, et qu'il s'est reposé dans le troisième : le véritable talent ne produit jamais rien de mal; seulement il a ses momens de langueur.

Depuis 1815, M. Delavigne avait composé ces trois pièces; depuis ce temps ses amis en avaient communiqué des copies; elles se sont multipliés, au point qu'il est peu d'amateurs qui n'en possède un exemplaire manuscrit. Son ouvrage ayant dû s'altérer en passant par un si grand nombre de mains, bien souvent infidèles, l'auteur a eu raison de le faire imprimer. Il en retire ce double avantage d'avoir mis à même de rétablir dans les copies les passages tronqués, qui les déparaient, et d'avoir permis, par ce moyen, aux journaux d'entretenir leurs lecteurs d'une des productions les plus remarquables de nos jours.

En publiant cet ouvrage, l'estimable auteur a pensé devoir y joindre ses deux Elégies, ou Messéniennes, sur la *Vie et la Mort de Jeanne d'Arc*. Elles ont déjà servi à embellir deux des numéros du *Lycée Français*, journal littéraire, duquel je m'abstiendrai de dire le bien que j'en pense, attendu que le *Mercure* ayant le même but que le sien, celui de combattre les excès de la politique en faveur de la littérature, des sciences et des arts, on pourrait douter de l'impartialité de mon jugement. Ces deux Elégies sont dignes de M. Delavigne, et suffiraient seules pour lui assigner une place élevée parmi nos poëtes les plus distingués.

Le talent de ce jeune et intéressant poëte se prête facilement au genre qu'il s'est choisi. J'ai entendu dire que ces Elégies, où les pensées les plus nobles, les plus fraiches sont rendues en vers harmonieux, où respire l'amour pur de la patrie, se rapprochent trop du ton enthousiasmé, du délire du dithyrambe; mais ce reproche ne peut-être sérieusement adressé à M. Delavigne. Il devait exprimer avec chaleur l'indignation qu'inspire la vue

Digitized by Google

de l'étranger; et ce n'était point en se servant de la lyre de Gesner qu'il devait peindre ces sentimens si douloureux, qui font naître dans le cœur d'un bon Français des malheurs que n'ont pu prévenir ni le courage ni la vertu.

M. Delavigne est encore l'auteur de plusieurs ouvrages dramatiques, que les gens de goût qui ont pu les lire, assurent devoir faire époque dans la littérature moderne. Je le souhaite ardemment, et je n'en doute presque point, s'il est possible de juger ce qu'on peut attendre du poëte a qui l'on est redevable de plusieurs productions si justement estimées.

J'engagerai toujours nos lecteurs à se procurer avec empressement tout ce qui porte ou portera le nom de M. Casimir Delavigne.

E. T. B.

Le Réfugié Espagnol (1).

Il est de ces ouvrages qui se recommandent eux-mêmes à l'attention publique, en dépit de cette défiance calculée que nous éprouvons, presque à notre insçu, pour les titres prétentieux. Blasés aujourd'hui sur toutes les productions littéraires, nous avons reporté notre avidité sur la politique et l'histoire; mais encore faut-il nous mâcher à nous, vieux enfans, tout le pénible de la lecture, et ne nous donner que des *factums* politiques à la Beaumarchais, ou de graves considérations traduites de Swist, et c'est là ce que les auteurs ne veulent pas toujours entendre. Je ne sais quel aiguillon d'amour-propre les pousse à lutter contre le siècle et à lui faire opposition. La mode des in-fol°. est pour-

(1) Paris, chez Béchet, libraire, quai des Augustins, n°. 57, à Marseille, chez Camoin frères, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

tant passée; le brillant in-8°. a chassé le savant in-4°., et le léger in-12 ne tardera pas à les remplacer tous trois. C'est une de ces vérités reconnues qu'on avoue en public, et qu'on s'obstine à nier dans l'application : est-elle ou non profitable à la science ? C'est ce qu'il est inutile d'éclaircir; j'ai hâte d'ailleurs de revenir à mon thême.

Lorsque Vertot assiégeait Malte et tuait, dans son cabinet, le plus innocemment du monde, des milliers de Turcs qui n'avaient jamais porté les armes, ou des chevaliers qui n'avaient eu que la décoration de leur ordre, sans prétendre aux bénéfices ni aux charges qui en pouvaient résulter, il était un peu de notre siècle. On n'attend pas plus aujourd'hui les matériaux historiques qu'on ne les demande, et depuis que l'histoire est devenue un roman, on a trouvé tout naturel de transformer le roman en histoire. De là cette foule de productions androgynes, dont nous sommes périodiquement inondés; de là encore ce commerce d'esprit en menue monnaie, qui suffit à la consommation journalière des cercles. Pour les cotteries, le siècle de Louis XIV fut celui des disputes théologiques; le siècle suivant, celui des anecdotes; le nôtre, est celui des histoires : ce n'est pas que MM. Lacretelle et Villemain aient rendu à l'Europe Robertson et Voltaire; mais l'habitude que nous avons contractée d'être sans cesse hors de nous, de nous occuper d'évènemens politiques, même dans un entr'acte de spectacle, a tourné tous les esprits plutôt vers le passé que vers l'avenir; et, à tout prendre, faute de bulletins on peut bien lire des romans. Cependant, malgré Prevost et Jean-Jacques, malgré Le Sage même, cette mine littéraire, si souvent exploitée en France, est loin d'être encore épuisée : disons mieux, elle n'a pas été creusée bien avant, et la route n'est que frayée à un plus habile; car enfin, et en nous isolant de tout préjugé national, pouvons-nous, de bonne foi, placer Gilblas, le seul roman critique et moral que nous possédions, à côté

Digitized by Google

de Clarisse Harlowe? La littérature française est peut-être celle qui a le moins donné a l'imagination; la servitude du goût, l'imitation des anciens la composent presqu'en entier; et, chose remarquable, tous les auteurs qui ont voulu peindre la nation en déshabillé, ailleurs que sur la scène, ont échoué dans leur entreprise, ou sont restés fort en deçà de leur sujet. Serait-ce parce que nos mœurs étant douces, mais corrompues, donneraient moins de prise à l'observateur? Serait-ce parce que le premier devoir chez nous étant de conserver les apparences, il est difficile de ne pas se laisser prendre à des dehors *plâtrés* sur tous les visages? Voilà une de ces questions qu'il serait peut-être utile d'approfondir. Quoiqu'il en soit, je me crois fondé à soutenir que le roman domestique, seul utile, seul moral, a été totalement négligé chez nous, et les dispositions du moment ne seraient peut-être pas favorables à l'homme de génie qui voudrait s'essayer dans ce genre. Nos romanciers, qui ne sont pourtant pas tous des hommes de génie, l'ont bien senti, et les voilà occupés sans relâche à coudre des contes sur des événemens connus, pour en déguiser la sécheresse; cela s'appelle suivre à la lettre le précepte du Tasse; mais les bords du vase ne sont pas toujours emmiellés.

Ces observations préliminaires auront sans doute effrayé l'auteur du *Réfugié Espagnol;* je m'empresse de le rassurer. Son ouvrage est d'un mauvais genre; mais il est bon, et c'est déjà beaucoup. Présenter aux Français une histoire détaillée de la guerre d'Espagne, c'eût été s'exposer à rouvrir des plaies encore saignantes, et peut-être, à ne pas trouver de lecteurs; mais rattacher à un cadre tracé par l'imagination, les scènes d'horreur dont ces contrées ont été le théâtre; nous faire tressaillir d'orgueil en racontant les exploits de nos guerriers; nous arracher une part d'admiration pour la courageuse résistance d'un pays, jadis notre ami, encore aujourd'hui notre allié, et justifier par le recit des faits, ces braves Castillans qui, s'opposant d'abord

Digitized by Google

aux tentatives du despotisme, ne virent ensuite de salut que dans un gouvernement imposé, voilà de ces idées heureuses qui ne peuvent manquer d'être couronnées par le succès, si celui qui les a conçues les dispose avec méthode, les développe avec clarté et les revêt d'un peu de coloris.

Ce fut une bien grande faute que cette expédition d'Espagne. Comment concevoir en effet que le *Chef* ait pu pousser la vanité impériale jusqu'à vouloir sacrifier l'intérêt de la France, au plaisir de fabriquer un nouveau roi, quand le souverain qu'il s'apprêtait à renverser, lui gardant religieusement la foi jurée, l'aidait de ses trésors, de ses flottes, de ses armées ? L'auteur va nous l'apprendre : « Le nom de l'Espagne ne se lisait point encore dans les bulletins des armées. » Le trait est profond, il est beau, et il porte avec lui ce caractère des traits d'esprit, l'exagération. Je ne pense pas tout à fait avec M. d'A.... que Napoléon ait seulement voulu se procurer le plaisir de *livrer bataille :* il avait ce passe-temps là en Russie ; mais enfin le mot restera. Toutefois, quoique l'on pense, ou que l'on sache des motifs et des préliminaires de l'expédition, on trouve avec surprise, dans l'ouvrage de M. d'A..., plusieurs détails qu'on était loin même de soupçonner. Dans cette confusion des rangs que l'arrivée de nos soldats avait occasionnée dans ce déplacement des peuples, dans ce bouleversement total de l'ordre jusqu'alors établi, les partis réunis en apparence s'étudiaient, en silence, à se déchirer l'un l'autre ; les francésados, les partisans de Charles, ceux de Ferdinand, s'observaient avec inquiétude. Un nouveau parti s'éleva sur les ruines des autres, et ce fut celui des républicains. Des républicains en Espagne ! bon Dieu ! Oui ; mais suivant cette malheureuse coutume humaine de ne parodier que le mal, ils proclamaient Robespierre le premier des hommes d'Etat ; passe encore pour le *primus inter pares*.

Cependant, malgré ces divergences d'opinions, mal-

Digitized by Google

gré ces sourdes menées, ces haines, ces intrigues partielles, ces évènemens politiques qui se décidaient pour les souverains, par une bataille ; pour les sujets, par des coups de poignards, Joseph était parvenu à rallier à lui la saine partie de la nation.

L'auteur, qui est Espagnol, et Espagnol réfugié, n'a jamais négligé, dans le cours de son ouvrage, de remonter aux causes des évènemens ; et, ne sacrifiant pas l'utilité publique à un vain sentiment d'amour-propre, il a omis ses aventures particulières quand il a eu à parler d'intérêts majeurs. Ses récits portent un double caractère de candeur et d'autorité ; car ayant rempli une des premières charges du royaume, il a été plus à portée que tout autre de connaître à fond les faits dont il nous entretient. L'Espagne était donc à peu près calmée ; et, comme il arrive toujours après une révolution, les opposans ne songeaient qu'à se faire pardonner ; les indifférens, qu'à tirer parti d'une neutralité vénale. Tout à coup.... Mais laissons parler l'auteur :

« Tout à coup un orage terrible se forme dans le Nord. L'incendie de Moscou éclaire la destruction de cette armée formidable qui menaçait l'empire russe ; la foudre vengeresse éclate de toutes parts. Le Midi répond, en frémissant, à ce signal de mort, et la bataille d'Arapilles force Joseph à évacuer Madrid, et à se replier sur Valence.... »

L'auteur, forcé d'abandonner sa patrie, en adopte une nouvelle ; et c'est sur le point de franchir les dernières frontières qui vont mettre pour jamais les Pyrénées entre sa terre natale et lui, qu'il écrit cette lettre touchante :

Nos patriam fugimus.

« Adieu, mon digne ami ; le sort, loin de nous avoir réunis, nous sépare peut-être à jamais. Le dénouement de ce drame imposant et terrible dans lequel les empires, les hommes et les élémens ont joué de si grands rôles, est arrivé. Cette nuit je traverserai les Pyrénées,

Digitized by Google

et je quitterai une patrie pour laquelle j'ai tout sacrifié. Ces sacrifices pourront être appréciés par ceux qui, comme vous, sentent combien un homme d'Etat, après avoir vainement travaillé au bonheur de son pays, souffre lorsque les circonstances, l'amour même du bien public, le forcent de s'éloigner de la rigueur de ses principes. Demain, lorsque mon œil humide contemplera la cîme sourcilleuse de ces monts qui vont me séparer des lieux qui me virent naître, j'adresserai mes vœux à l'Eternel, pour la félicité de cette patrie qui aujourd'hui m'exile; et ces vœux qui ont toujours été le premier besoin de mon cœur, je les renouvellerai chaque jour, à chaque instant, et jusqu'au dernier de mon existence. Ah! s'il n'avait fallu que ma vie!... »

Les bornes d'un Journal s'opposent à de plus longues citations : il nous suffira de dire que l'ouvrage de M. d'A....., amusant et instructif pour les gens du monde, peut se trouver à la fois sur la toilette de nos dames et dans le cabinet des moins frivoles : je parierais même que telle petite maîtresse ne sera pas fâchée d'éprouver des émotions fortes en dévorant une histoire artistement voilée sous un titre romanesque; car aujourd'hui que nos Parisiennes s'occupent du budjet en chiffonnant un cachemire, discutent sur la liberté de la presse dans une séance de bal, et réforment la dette publique autour d'une table de jeu, l'esprit n'a plus seul accès dans les boudoirs : la raison est de compagnie..... En vérité, j'en suis presque à me repentir de de m'être tant récrié contre le genre.

F. Rey.

Digitized by Google

LES ANIMAUX PARLANS, *poëme en XXVI chants* de J.-B. CASTI ; *traduit librement en vers français* par L. MARÉCHAL, avec cette épigraphe (1) :

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
(LA FONTAINE.)

LE poëme des Animaux parlans de Casti n'était guère connu en France que de réputation. Résultat d'un long travail où l'imagination d'un jeune homme s'allie à l'expérience d'un vieillard, cet ouvrage fut accueilli avec empressement par tous ceux qui, chez nous, s'occupaient de la littérature italienne. Les hommes de lettres les plus célèbres de l'époque louèrent dignement ce poëme. *Chénier* l'analysa dans la Décade philosophique et traduisit, ou plutôt imita en vers quelques passages du poëte italien. Le plus spirituel de nos conteurs modernes, l'ingénieux auteur des Etourdis, M. Andrieux, fit aussi paraître dans la Décade des fragmens de traduction en vers; il publia même en entier quelques opuscules de Casti, tels que le conte des *Culottes de saint Griffon*; car, outre son grand ouvrage, Casti a laissé encore un grand nombre de nouvelles, qui réunissent à la gaîté naive et aux grâces que l'on admire dans les Contes de La Fontaine, cette spirituelle philosophie, cette fécondité d'imagination, et ce talent de peindre et d'embellir, que nous ne trouvons que dans Voltaire. Ces essais avaient fait naître le desir de connaître l'auteur italien, mais ne l'avaient pas satisfait. Un littéra-

(1) Deux vol. in-8.. Prix, 14 fr., et 17 fr. franc de port. Paris, chez Brissot-Thivars, libraire, rue Neuve des Petits-Pères, nº. 3, près la place des Victoires, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, nº. 7.

Digitized by Google

teur, dont la mémoire sera toujours chère aux Muses françaises et italiennes, feu M. Ginguené, a donné une notice très intéressante sur Casti dans la Biographie des Frères Michaud; il y détaille tous les ouvrages de notre auteur et les indique sommairement.

Plusieurs personnes entreprirent des traductions en prose; M. Paganel, ancien conventionnel, homme de talent, en composa une qu'il garda long-temps en porte-feuille, ce que, dans son exil, il vient de publier à Bruxelles. J'ai lu cette traduction, elle est digne d'éloge et digne de son auteur; mais il m'a semblé qu'une autre traduction, aussi en prose inédite, et dont son auteur, M. Ancelin d'Amiens, m'a lu différens fragmens, lui était supérieure du côté de l'éloquence et de l'exactitude. Une troisième version, aussi en prose, existe encore, m'a t-on dit, dans le porte-feuille d'un littérateur d'Angers. Je ne porterai aucun jugement sur cette production que je ne connais pas, un poëte ne peut-être bien traduit qu'en vers, M. Maréchal a senti cette vérité; il a entrepris la tâche de naturaliser parmi nous le poëme des Animaux parlans. La traduction qu'il vient de publier manquait à notre littérature; il s'est surtout attaché à donner une idée du style piquant et original de Casti, et il y a réussi.

Avant d'examiner l'ouvrage de M. Maréchal, je vais faire connaître en peu de mots le poëte italien.

L'abbé J.-B Casti fut, à coup sûr, l'un des esprits les plus singuliers qu'ait jamais produit l'Italie, pays fertile en singularités littéraires. Il naquit à Monte-Fiascone, petite ville de l'Etat de l'Eglise, en l'année 1721, et mourut à Paris, en 1803, âgé de 82 ans, comme l'Ulysse d'Homère,

Qui moris hominum multorum vidit et urbis.

Il avait parcouru toutes les cours de l'Europe, de Constantinople à Stockolm, de Pétersbourg à Lisbonne, il n'existe peut-être pas une nation européenne, pas une

Digitized by Google

principauté remarquable qu'il n'ait visité. Partout il avait recueilli des anecdotes piquantes, des traits caractéristiques, propres à peindre l'orgueil et la bassesse de ces êtres si petits que nous appelons des grands.

Doué d'un esprit indépendant, Casti conçut à Vienne, dans le palais même de Joseph II, le plan de son ingénieux apologue des Animaux parlans. Casti était déjà célèbre comme poëte; il venait d'être décoré du titre fastueux de *Poëta Cezareo*, titre que laissait vacant la mort du célèbre Métastase. Mais ayant le dessein de livrer au ridicule l'étiquette cérémonieuse des cours, la barbarie des oppresseurs, l'avilissement des opprimés, les mœurs des courtisans, leurs petites méchancetés ou leurs abominables noirceurs, il dut nécessairement fuir une cour où tous les préjugés féodaux étaient en honneur; il vint en France sur la terre de la liberté, et c'est à Paris qu'il écrivit son poëme.

Le cadre du poëme des Animaux parlans n'est pas neuf; Homère, car il faut toujours citer ce patriarche de la littérature ancienne, dans un poëme qui appartient tout entier au genre de l'apologue (*la Batracomyomachie*) avait esquissé quelques traits du grand tableau de Casti: la Circé de Gelli, le poëme anglais du Hibou, par Michel Bruiton, la fable des Abeilles de Mandeville, etc., en offraient encore plusieurs traits, mais l'ouvrage qui ressemble le plus à celui de notre auteur, est à coup sûr notre vieux roman du Renard.

Il paraît que plusieurs romans différens les uns des autres ont porté ce titre; ils ont été ensuite fondus en un seul et même corps d'ouvrage; mais on trouve dans les bibliothèques trois de ces romans du Renard, bien distincts; tous contiennent des anecdotes satiriques du temps, extrêmement curieuses et déguisées sous le voile de l'allégorie.

L'auteur avait pour but de peindre les abus du despotisme et les suites funestes d'une maligne hypocrisie, sous le voile de l'apologue et de la fable; le fonds du roman du Renard a été puisé dans l'Histoire de France;

Digitized by Google

il n'y a que les circonstances qui sont fabuleuses, et il faut y chercher les traits de la conduite d'un grand seigneur du neuvième siècle.

Sur la fin du neuvième siècle, il y avait en Lorraine un comte appelé *Reginard*, ou *Reinard*, qui passait pour le plus rusé politique de son temps; il était chef du conseil de *Zwentebold*, son roi, qui jugea à propos de l'exiler. S'étant retiré secrétement dans un château fortifié, nommé le château de *Maupertuis*, et qui lui appartenait, il joua son suzerain de toutes les manières en suscitant contre lui les peuples voisins, tantôt en provoquant le roi de Germanie. Les peuples voisins, suivant l'usage observé alors, s'égayèrent à faire des chansons sur les principaux traits d'astuces, qu'il avait mis en œuvre : ce fut dans ces chansonnettes que l'on qualifia le seigneur lorrain de Renard (1). C'est ce qui donna occasion au fameux apologue du Renard, u'on lit encoreavec le plus grand plaisir. Le roman du *nouveau Renard*, composé en vers par Jacquemars Gielée, de Lille, en 1290, a la même origine. Ce roman a été imité en prose par Jean Ténessay, et imprimé en caractères gothiques à Paris, en 1487. Mais quoique l'auteur allemand et l'écrivain français aient travaillé sur le même sujet, ils ont traité bien différemment leur matière. Le premier paraît n'avoir eu pour but que de tracer un conte imaginé à plaisir, et l'autre voulait tracer l'histoire d'nn brigand célèbre, en déguisant seulement les noms des principaux auteurs de la scène. La Monnoye, dans le *Menagiana*, donne des extraits d'un vieux roman in-folio, manuscrit ancien de cinq cents ans, intitulé : *Le Renard contrefait*. Le mot *contrefait* signifie *représenté*. L'auteur suppose que le lion, roi des animaux, les ayant tous mandés à sa

(1) C'est de cette époque, le douzième siècle, que l'animal, appelé Renard, prit cette dénomination. On l'appelait *Goupil*, *Vulpil*, *Verpil*, etc., du latin *Vulpes*. Voyez Glossaire de la langue romane, au mot GOPIL.

Digitized by Google

cour, le renard y avait un des premiers supplanté tous les animaux, et parvient au pouvoir, en prouvant la vérité de cet adage :

Finesse vaut mieux que la force.

Notre estimable collaborateur, M. de Roquefort, dans son ouvrage sur l'*Etat de la poésie dans les douzième et treizième siècles*, a donné, sur le roman du *Renard*, des éclaircissemens que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici. Voici comment il s'exprime :

« Le roman du *Renard*, poëme burlesque, composé vers le commencement du treizième siècle, par Perrot de Saint-Cloot ou de Saint-Cloud, offre la description des tours joués par le renard à son oncle et son compère le loup. L'invention primitive de ce roman fut si bien accueillie, que nombre de poëtes du treizième siècle s'exercèrent sur le même sujet. Les aventures qu'ils ajoutèrent, pour faire suite à la première partie, formèrent les nombreuses branches de ce poëme ; en les réunissant, elles peuvent former un ensemble de vingt-cinq à trente mille vers. Le Grand d'Aussy a publié une notice sur l'origine de cet ouvrage. On s'aperçoit que les diverses parties dont il a été successivement composé étant coordonnées entr'elles, pouvaient offrir une sorte d'ensemble que les copistes ont négligé dans les différentes collections qu'ils en ont faites. Dès que ce roman parut, il fut traduit en vers allemands ; et dans le quinzième siècle, il l'était en plusieurs langues. Les branches du roman du *Renard* ont été composées par Jacquemars-Gielée, de Lille en Flandre ; par Rutebeuf, et par un anonyme de la ville de Troyes. » Ceux qui voudront avoir sur ce roman des renseignemens plus précis, pourront consulter les sources que M. de Roquefort indique au bas des pages 161 et 162 de l'ouvrage que nous venons de citer.

Ce poëme du *Renard* est bien évidemment le modèle de celui des *Animaux parlans*.

Digitized by Google

Casti publia son poëme en 1802, un an avant sa mort. La liberté qui l'avait appelé en France n'existait déjà plus ; notre auteur prévit, avec la perspicacité qui lui était propre, où devaient conduire les institutions consulaires ; il conserva donc à son livre la forme de l'Apologue.

. . . . . *Servitus obnoxia,*
Quia quæ volebat, non audebat dicere,
Affectus proprios in fabellas transtulit
Calumniamque fictis clusit jocis.

(PHEDRE, Liv. 3, Prolog.)

Telle est, suivant l'opinion générale, l'origine des fables ; elle est au moins la plus probable. On doit supposer que ces emblêmes frappans, ces allégories plus ou moins ingénieuses, se sont rencontrées sous la plume des hommes écrasés par le despotisme, surtout dans les contrées de l'Orient, où, doués de la vivacité de l'esprit et de l'imagination, tout dans la nature était pour eux images et objets de similitude.

Dans tous les temps, une fière et mordante satire fut la ressource du faible contre les injustices du fort. Les oppresseurs ont quelquefois laissé un libre cours aux plaintes des opprimés, *cantesi pagheranno*, disait Mazarin ; mais quelquefois aussi les dépositaires du pouvoir se sont irrités de cette faible consolation de leurs victimes. Louis XIV ne s'indigna-t il pas de la satire des animaux, publiée contre lui en Hollande ? Ne chercha-t-il pas à faire disparaître ce monument de la lutte d'un peuple libre avec un monarque qui voulait l'asservir ? L'abbé Casti annonce son sujet à la manière des poëtes épiques ; et, devant chanter les animaux au lieu de s'adresser à sa muse, il invoque le Zodiaque : il montre ensuite les plus puissans d'entre les quadrupèdes, pour opposer une digue à l'anarchie, réunis dans un congrès solennel, et délibérant sur la forme du gouvernement la plus convenable à adopter. Comme de raison le gouvernement monarchique obtient la pré-

Digitized by Google

férence. Le lion est proclamé roi, malgré l'opposition de la cabale de l'éléphant ; le chien est premier ministre. Des actions de grâces sont rendues au grand *hou hou*, divinité des quadrupèdes. Description du palais du monarque : le castor est intendant des bâtimens ; le singe, maître des cérémonies ; le chat, ministre de la police ; la souris, bibliothécaire ; la taupe, archiviste.

La maison de la reine est formée avec le même soin ; la tigresse est première dame d'honneur ; l'âne, grand écuyer ; les biches et les chèvres, bêtes de compagnie ; la marte, modiste ; l'hermine, jockey ; et M. civette, page. Cependant l'éléphant est disgracié ; la charge de capitaine des gardes est donnée au rhinocéros. Tous ces détails prennent, sous la plume de Casti, la physionomie la plus piquante ; jongleries de courtisans, jongleries de prêtres, réception solennelle, baisse-main, gala, tout est ridiculisé avec une grâce et une finesse qu'il est bien difficile d'atteindre.

Le lion vieillissait : il n'avait qu'un fils en bas âge ; personne encore n'avait vu l'héritier de la couronne ; mais on en disait des merveilles. Enfin, le roi tombe malade et meurt ; cette mort donne lieu à une régence, et par conséquent à de nouvelles intrigues. Le chien, premier ministre du feu roi, est disgracié ; mais bientôt il se joint au parti des mécontens : il lève l'étendard de la révolte, et fait trembler la régente sur son trône. Les ministres de la lionne sont le renard et le baudet : ce dernier est nommé précepteur du lionceau.

Cependant la guerre civile éclate ; la bataille générale que se livrent les animaux est un des morceaux du poëme où Casti a mis le plus de chaleur. Le lionceau, placé sur une éminence, aperçoit de loin l'éléphant luttant contre l'ours blanc et le loup noir ; il croit que c'est un jeu, il veut voir de plus près : et, malgré le buffle et le cheval qui s'opposent à sa témérité, il est saisi au ventre par le monstrueux animal, qui l'enlève et le fait pirouetter à une telle hauteur, que les deux armées le

Digitized by Google

voient long-temps en l'air, d'où il retombe plus fracassé que ne le furent, dans la suite, Icare et Phaéton.

La défaite des troupes royales suit la mort du lionceau : la lionne apprend la défaite de son armée et la mort de son fils : elle envoie une ambassade à l'éléphant, pour réclamer le cadavre ; cérémonie funèbre ; éloge du défunt prononcé par l'âne.

Cependant les animaux, las de s'entr'égorger, commencent à désirer la paix : on ouvre un congrès pour en poser les bases. Mais ce qui répand beaucoup d'obscurité sur la fin de cette histoire merveilleuse, c'est que tout-à-coup, dans le tumulte des discussions, une épouvantable catastrophe ébranle la terre jusque dans ses fondemens, bouleverse et abîme l'Atlantide dans les gouffres de l'Océan. Toute l'assemblée disparaît ; et c'est de ce moment que toutes les bêtes, stupéfiées sans doute par une si effroyable révolution, perdirent l'intelligence et la parole.

Telle est à peu près la marche de cet ouvrage singulier : une fable de vingt-six chants, dans laquelle tous les ridicules sont passés en revue, fournissait à l'auteur original le moyen de déployer tout entier son génie satirique et observateur, et d'employer cette prodigieuse variété de tout ce qui caractérise son style. Traduire un tel ouvrage, et le traduire en vers, était une entreprise immense. M. Maréchal l'a entreprise et achevée avec beaucoup de succès. Nous terminerons ici cet article, et nous renvoyons à un prochain Numéro ce que nous avons à dire sur la traduction de M. Maréchal.

C. D. St.-D.

Digitized by Google

Epitre au Papier (1).

Voltaire, dans une lettre à Helvétius, lui trace les règles de l'Epitre en douze articles : mais c'est principalement de l'Epitre morale ou philosophique qu'il entendait parler. Nous n'appliquerons point à celle que nous annonçons les préceptes que donne l'auteur de la Henriade. D'ailleurs, l'inspiration, dans quelque genre que ce soit, sert beaucoup mieux le poëte que toutes les règles et les préceptes que prescrivent nos Quintiliens modernes.

L'*Epitre au papier* est le fruit des loisirs d'une personne à qui des occupations sérieuses ne permettent pas toujours de se livrer à son goût pour la poësie ; c'est un badinage léger et sans prétention, où l'auteur a laissé courir sa plume sans efforts ; car, dit-il, en s'adressant au papier :

Rempli pour toi du plus tendre intérêt,
Depuis long-temps j'avais fait le projet
De te rimer, à mon aise, une épître ;
Mais jusqu'ici je n'en fis que le titre....
Dans ce Paris tout est improvisé ;
Et bien qu'on croie encore au libre arbitre,
A ce qu'on fait a-t-on bien avisé ?
Fait-on toujours ce qu'on s'est proposé ?
Toi, sans projets, innocent, impassible,
Prêt à toute heure, à chacun accessible,
Tu souffres tout ; et tu sers au hasard
Le sentiment comme l'indifférence,
Les gens d'esprit, les sots et l'opulence,
Et la misère.....

Brochure in-8. de 16 pages. Prix 75 c., et 1 fr. franc de port. Paris, à la librairie du Mercure, rue Poupée, nº. 7., et chez les Marchands de nouveautés.

Digitized by Google

L'auteur décrit, avec autant d'esprit que de sagacité, les divers et innombrables emplois que l'on fait du papier ; mais nous lui reprocherons de n'avoir point parlé du papier noirci par la politique, et surtout par M. Léon Thiessé qui, depuis trois ans, pèse dans sa balance les intérêts des Gouvernemens des quatre parties du monde. Qui ne connaît M. Léon Thiessé, cet homme qui se dit un des premiers publicistes de la France ? Il faut l'en croire sur parole ; car M. Léon Thiessé, comme le Pape, est infaillible. *Risum teneatis amici.*

Mais, laissant-là ce M. Léon Thiessé et toute sa politique, revenons à notre poëte, et faisons connaître ce qu'on doit attendre de celui qui, en parlant de la stéréotypie, s'exprime ainsi :

Chez l'imprimeur en stéréotypie,
Lorsque la forme assemblée avec art,
Et resserrée en un ferme rempart,
Présente en bronze une page remplie ;
A cette page il faut donner la vie,
Et que le bronze à l'instant soit rendu,
En un seul bloc, sur le métal fondu.
Pour obtenir cette brûlante empreinte,
Qui va servir et de lit et d'enceinte
Au flot ardent tout prêt à s'épancher ?
Est-ce l'acier que l'on ira chercher ?
Non ; au papier on se livre sans crainte ;
Et c'est toi seul que l'on voit chez Herhan
Comme au biscuit se faire au plomb bouillant.

A rendre les procédés des arts, la poësie est très-souvent impuissante ; ici le poëte a vaincu la difficulté.

Si les bornes du Mercure permettaient de parler avec plus d'étendue de ce petit poëme, nous aurions multiplié les citations ; mais en tout il faut s'arrêter. Terminons cet article par le passage suivant qui donnera

Digitized by Google

une idée aussi complète qu'avantageuse du faire de l'auteur.

Si tu fais tant (le papier) pour le bon éditeur,
Ne fais-tu rien aussi pour l'imprimeur ?
Dans son local, et quelqu'en soit l'espace,
C'est toujours toi qu'on voit à chaque place.
Papier en rame, et c'est-là ton début;
Papier qu'on ouvre et que l'on examine ;
Papier de choix et papier de rebut ;
Papier qu'on porte à la bassine;
Papier qu'on trempe avec dextérité ;
Papier qu'on pose avec soin sous la presse ;
Papier qu'on lève, imprimé d'un côté,
Sur l'autre forme avant peu reporté ;
Papier lissé, sous la vis qui le presse
Et du foulage efface la rudesse ;
Papier qui sèche au moyen du cordeau
Qui le reçoit étendu pièce à pièce ;
Papier enfin, qu'au moyen du couteau,
La jeune fille à bien plier s'empresse :
Papier devant le froid compositeur,
Devant le prote un tant soit peu docteur,
Devant celui qui revoit les épreuves,
Et trouve encore des fautes toutes neuves,
Papier partout; et je vois l'ouvrier
Couvrir son chef d'un bonnet de papier.

Ce dernier trait du tableau est charmant. Nous ferons un reproche à l'anteur, celui d'avoir gardé l'anonyme. En ce cas, il a voulu faire la contrepartie du versificateur, d'exigue mémoire, qui laissait tomber avec à-plomb son nom sous le plus mince distique.

G. F.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

NUMISMATIQUE DU VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS, ou *Médailles des beaux temps de la Grèce. Ouvrage dédié au Roi, et publié par* C.-P. LANDON, *Peintre de* S. A. R. Mgr. le Duc de BERRY, Chevalier de la Légion-d'Honneur, Conservateur des tableaux des Musées royaux, Correspondant de l'Institut de France; *accompagné de Descriptions et d'un Essai sur la science des Médailles*, par T.-M. DUMERSAN, Employé au cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque du Roi (1).

LA Grèce et l'Italie ont laissé au monde d'illustres souvenirs. Athènes, dont Rome fut l'émule, porta au plus haut degré les sciences et les arts, et brilla autant par ses philosophes et ses artistes que par ses grands capitaines. Mais les arts ne furent qu'une conquête chez les Romains : ils avaient pris naissance dans la Grèce.

Le savant auteur du *Voyageur du jeune Anacharsis* a tracé d'une manière aussi habile qu'ingénieuse l'histoire de ce pays célèbre : on aime à parcourir avec le jeune voyageur les nombreuses villes de l'Attique; il dirige nos pas au sein de la superbe Athènes, et sait nous communiquer son enthousiasme en nous faisant assister aux jeux olympiques. Mais la lecture de l'ou-

(1) Deux vol. in-8., ornés de 90 planches en taille-douce. Prix, 36 fr., et 72 fr. en papier vélin. Paris, au bureau des *Annales du Musée*, quai de Conti, nº. 15, près la Monnaie, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, nº. 7. On ajoute 2 fr. pour recevoir l'exemplaire franc de port par la poste.

Digitized by Google

vrage de l'abbé Barthélemy fait encore plus vivement regretter que les chefs-d'œuvre d'Apelles et de Phidias n'existent plus, que le Parthénon soit à demi détruit par les siècles, et que tant d'autres monumens de l'art des Grecs, moins heureux que plusieurs belles productions de leur génie, n'aient pas échappé aux ravages du temps.

Des monumens d'une haute antiquité nous sont cependant parvenus intacts ; ce sont les monnaies frappées dans la Grèce. Elles nous offrent la représentation des édifices, l'image des dieux devant lesquels se prosternait chaque peuple ; elles nous apprennent les noms des princes, des magistrats, et de quelques personnages qui, par leurs talens ou leurs vertus, ont bien mérité de leur pays.

Ces monnaies, auxquelles nous avons donné le nom de *médailles*, nous présentent l'art depuis son enfance jusqu'à sa perfection. Ce sont peut être les monumens les moins connus des gens du monde, et pourtant leur étude offre un attrait réel à ceux qui sont jaloux de compléter leur instruction.

Outre l'intérêt historique, les médailles ont encore l'avantage de fournir aux artistes des modèles d'exécution. Après tant de progrès dans les arts, nous sommes fort inférieurs aux anciens dans celui de la gravure en médailles. Si le monnayage est aujourd'hui perfectionné, si la fabrique des pièces est régulière, il faut convenir que les figures ont rarement le beau caractère qui distingue celle des médailles grecques ; et nos graveurs en ce genre n'ont pas encore atteint la perfection des Locriens et des Syracusains.

On pourra trouver quelque plaisir à rapprocher de l'*Atlas d'Anacharsis* ce recueil numismatique, qui réunit les médailles de la plupart des villes importantes où sejourne le jeune voyageur. On y voit le style de l'art dans les diverses contrées de la Grèce, le goût subissant les mêmes révolutions que les peuples, variant comme leur fortune, et marchant avec eux vers la per-

Digitized by Google

fection à mesure qu'ils atteignent à un plus haut degré de grandeur et de puissance.

Mais comme la science des médailles, ainsi que toute autre, a ses élémens, surtout depuis que des hommes du premier mérite l'ont tirée du chaos où elle fut longtemps ensevelie, on a pensé qu'il serait utile d'en donner une idée d'aprés les habiles écrivains auxquels elle a dû sa splendeur. La description des médailles qui se rattachent au *Voyage d'Anacharsis* est précédée d'un *Essai sur la Science des Médailles*, qui forme comme l'introduction et la première partie de l'ouvrage. Cet *Essai* contient onze chapitres, qui ont pour objet l'art monétaire des Grecs, ses inventeurs, le temps où la monnaie fut établie, la matière, le poids, la valeur, la fabrication des anciennes monnaies, leurs diversités, les types, les inscriptions, etc.

La seconde et principale partie de l'ouvrage contient les descriptions des médailles, classées dans l'ordre que Barthélemy a donné à la marche de son *Voyage*. Ces articles sont aussi étendus que le comporte le sujet, et ne laissent rien à désirer pour le complément des détails et l'exactitude des citations. Le premier volume contient 39 planches, le second 51, toutes gravées en taille-douce, et d'une extrême délicatesse de travail.

On a joint, dans le cours de l'ouvrage, des notes de renvoi aux chapitres et aux pages du *Voyage d'Anacharsis*. Ces notes se rapportent aux éditions in-8°. données par Didot le jeune, les plus généralement répandues et les plus correctes. On trouve à la fin du second volume la table générale des matières.

Il a été tiré quelques exemplaires des planches sur papier vélin, format in-4°., pour joindre à l'édition in-4°. du *Voyage d'Anacharsis*. Ces 90 planches sont délivrées sans le texte; mais elles contiennent les descriptions des médailles, et l'on y a joint une table d'indication des chapitres et des pages auxquels se rapportent les différens sujets. Même prix, 36 fr.

Alfred F...

Digitized by Google

CHRONIQUE.

DES JOURNALISTES.

Exscreatote. . . . . .
(PHÈDRE)

Le projet de tracer en peu de lignes l'histoire, la naissance et les progrès de l'aristocratie littéraire, m'avait long-temps souri : à ce préambule de rigueur devait succéder une brève dissertation sur les moyens des littérateurs en titre, la sottise des machines et la bonhomie du public. Mes idées étaient presque toutes arrêtées : je m'étais, suivant l'usage, occupé des détails avant de les avoir groupés autour d'un plan, et j'avais esquissé en croquis quelques portraits qui avaient, au moins, le mérite de la ressemblance. Heureux et fier de ce premier pas, il ne me manquait guères plus que le talent de lier les parties, de les rattacher à un tout, d'y jeter les épisodes, d'en coordonner l'ensemble et d'assaisonner mes réflexions de cette malice à la Beaumarchais, qu'on prend hardiment pour du sel attique; mais une loi protectrice m'atteignit dans mon cabinet; et, en vertu de la liberté de la presse, il me fut impossible de me faire imprimer. La diffamation est poursuivie aujourd'hui comme la calomnie; or, frapper les sots et les intrigans, c'était s'exposer à mille procès. Peu soucieux d'acquérir une réputation aux dépens de mon repos, et préférant le paisible Faubourg St.-Germain à l'honneur d'un château-fort, je renonçai à toutes mes conceptions satiriques, et je ne chevillai que des épigrammes. Voici toutefois un chapitre que j'ai cru

Digitized by Google

pouvoir conserver : le lecteur jugera s'il aurait ou non gagné à un entier sacrifice.

Les Romains modernes ont deux statues antiques appelées Pasquin et Marforio. Les plaisans, bons ou mauvais, sots ou instruits, curieux ou indifférens, viennent, chaque jour, inscrire des demandes et des réponses sur le piédestal des deux statues; elles contiennent, assez fréquemment, l'histoire scandaleuse des cardinaux, des littérateurs, des ministres, du pontife même, de telle sorte que Pasquin et Marforio, riches des bévues et de l'esprit d'autrui, passent pour les deux journalistes de Rome, et ont cet avantage sur les nôtres, qu'il ne sont pas les laquais à livrée du pouvoir.

J'ai recueilli un dialogue qu'on me saura peut-être gré de transcrire : j'en supprime toutes les vérités locales, pour le rendre directement plus applicable aux travers du jour.

MARFORIO.

Est-il vrai, Pasquin, que tu veuilles te faire Journaliste?

PASQUIN.

Pourquoi non? le métier est si facile!

MARFORIO.

D'accord; mais est-ce aussi honorable?

PASQUIN.

Eh! *Carino!* quel jargon parles-tu là? *Honorable*, tu deviens inintelligible.

MARFORIO.

Il se forme, le voisin, il se forme : c'est déjà s'exprimer en Publiciste.

PASQUIN.

J'ai reçu mes instructions.

MARFORIO.

Convenons de nos faits. Un Journaliste doit parler politique : possèdes-tu cette science?

Digitized by Google

PASQUIN.

Pas trop : mais tant d'auteurs ont écrit là-dessus sans y concevoir davantage (1) ?

MARFORIO.

Tu es sans doute plus fort en littérature....

PASQUIN.

Assai, dolce mio, assai : j'ai su lire et écrire.

MARFORIO.

C'est beaucoup : tes articles ne blesseront pas la langue, mais le bon sens ?

PASQUIN.

Oh ! le bon sens d'un Journaliste ! sans avoir lu un ouvrage ni vu représenter une pièce de théâtre, je trouverai tout détestable, et je ne me tromperai pas souvent.

MARFORIO.

Les auteurs se fâcheront ; tu connais le *genus irritabile* !

PASQUIN.

Leur colère n'a jamais tué personne.

MARFORIO.

Ils sont en fonds ; ils t'accableront d'injures.

PASQUIN.

Bénéfice net ; on me lira.

MARFORIO.

Tu mourras sous leur bâton.

PASQUIN.

Piano, pianissimo, doux ami ; passe pour quelques coups de gaule et des égratignures ; on ne tue pas impunément un homme en Italie.

---

(1) On trouve chez Lenormand, libraire, les *Mélanges de politique* de M. le vicomte de Châteaubriand.

Digitized by Google

MARFORIO.

Le public se moquera de toi.

PASQUIN.

Mais il paiera mes articles, voilà l'essentiel.

MARFORIO.

Et tu crois en conscience.....

PASQUIN.

Halte là, voisin; ce mot est biffé de mon dictionnaire; je suis intéressé, c'est le bon ton; mais être consciencieux! Fi donc! Il n'y a plus de bourgeoisie.

MARFORIO.

Misérable!

PASQUIN.

Pauvre sot! crois-tu qu'on cesse facilement d'être Picaros? Avant d'être probe, il faut qu'un journaliste vive.

MARFORIO.

Je n'en vois pas la nécessité.

PASQUIN.

Des épigrammes! bravo! je te charge du feuilleton.

MARFORIO.

Oh! j'en suis incapable.

PASQUIN.

Grapiller par-ci, par-là nos grands maîtres, mordre à belles dents l'homme de mérite, vanter les sots, prendre une couleur et s'y tenir tant qu'elle est à la mode, ne voilà-t-il pas quelque chose de diabolique?

MARFORIO.

Tu en parles à ton aise....

PASQUIN.

Allons, c'est décidé; tu t'adjoins à moi.

MARFORIO.

Te chargeras-tu de mes sottises?

Digitized by Google

PASQUIN.

Non pas ; mon compte serait trop fort ; mais déguise ton nom sous une initiale : prends un X, un C, un E, ce que tu voudras.

MARFORIO.

Je serai reconnu.....

PASQUIN.

Qu'importe ? Un bon désaveu, et te voilà baptisé.

MARFORIO.

Il a réponse à tout. Mais, dis, quelle sera notre couleur ?

PASQUIN.

La moins courue ; opposition au siècle, opposition au siècle ; je ne connais que cela pour réussir.

MARFORIO.

Si ce n'est pas mon opinion ?

PASQUIN.

Est-ce qu'un journaliste doit se mêler d'en avoir une? On écrivasse, on ment, on injurie, on est conspué, et l'on fait fortune ; voilà l'homme et le métier.

Par égard, plus que par crainte, j'abrège de beaucoup ce dialogue. Des journalistes, qui ne sont pas tout-à-fait le public, et de qui dépend cependant le sort de cet ouvrage, pourraient bien me rendre guerre pour guerre, et il m'importe fort que mon libraire ne soit pas réduit à l'hôpital. Je n'ajouterai qu'un mot, et j'ose espérer qu'il ne sera pas déplacé.

Dans un bureau de journal, comme à la Bourse, il est un jeu de hausse et de baisse ; tel rédacteur spécule sur les résultats, tel autre sur les coups de bâton ; on désire une louange de certain confrère, on en craint une de certain autre, tout cela dépend des circonstances ; mais comme je n'ai point en idée de considérer le journaliste en tant que littérateur, car il devient alors estimable, je me hâte de l'examiner en tant que chef de parti.

Digitized by Google

Chef de parti! c'est beaucoup, ne manquera-t-on pas de dire : Dans le temps où deux Feuilles périodiques suffisaient à la France. Je conçois que mon expression eût été exagérée, mais je lis le *Conservateur*, et je persiste dans mon opinion. Il est un art de persuader que je crois essentiel aux charlatans qui se mêlent d'écrire : il faut tailler sa plume suivant les différens sujets qu'on traite; se dire le sage d'Horace, que les débris du monde frapperaient sans ébranler, et amener insensiblement, en filant le *crescendo*, amener le lecteur à la nuance qu'on veut prendre; c'est là le secret, et une transition brusque dégoûterait le public qui paie les abonnemens pour être caressé dans ses opinions de préférence ou de commande. Quelques êtres privilégiés persistent dans leur première couleur : ils sont rares et dignes d'estime; mais ce que j'éviterais soigneusement, si jamais j'avais le talent et le malheur de m'ériger en écrivain politique, ce serait de siéger au côté gauche de la Chambre, d'avoir une action dans le *Courrier*, et de dénigrer sans façon les ministres en petits comité; non que j'interdise à personne le droit d'avoir un intérêt, mais par ce que je crois tout permis, hors de ne pas conserver les apparences. Beaumarchais avait eu tort de ne pas généraliser sa maxime dans la bouche de la vertueuse et lascive Marceline; la même voix qui crie aux femmes d'être considérées, doit aussi se faire entendre aux publicistes, et leur dire : Ayez des talens, si vous pouvez; à défaut, pillez à tort et à travers, faites, en style de Figaro, des homélies *sur la croix vermoulue des solitudes*, travestissez la *Feuille villageoise* de Cérutti, et ajustez la constitution aux principes monarchiques de Dagobert, l'on vous achettera à prix d'or; mais ne changez qu'imperceptiblement d'opinion; souple caméléon ne réfléchissez pas à la fois deux couleurs; ne soyez pas un prisme, ou tout est perdu.

On a souvent comparé les journalistes à nos filles de joie; il est vrai que, comme celles-ci, ils appartiennent

Digitized by Google

au premier venu, et, pour tromper le dernier arrivant, ne font que changer de toilette; mais je ne crois pas à une complète similitude. Dans la grande armée des *Anitus* en crédit, il n'existe pas au moins de jalousie de métier; on écrit plus ou moins mal, c'est une vétille; les Feuilles périodiques sont comme celles de la Sybille, *ludibria ventis:* qu'elles soient claires, obscures, vraies, fausses, sottes, spirituelles, elles sont débitées, et les *Verdelins* subalternes conviennent entr'eux des injures qu'ils vomiront les uns contre les autres, tandis que les Frérons titrés dînent ensemble, et spéculent sur leur couleur. *Ainsi va le monde*, et sans avoir eu comme Babouc et saint Jean, l'honneur d'une vision, je ne suis pas assez fou pour vouloir le corriger.

Voltaire qui avait ses raisons pour ne pas aimer les *Anitus* ses comtemporains, a tracé leur portrait en termes assez cavaliers : « C'est le plus impudent coquin des trois royaumes, dit-il, en parlant de l'un d'eux, nos dogues mordent par instinct de courage; il mord par instinct de bassesse. » Cette définition a vieilli ; les Frérons d'aujourd'hui ne sont plus littéraires : un feuilleton par semaine suffit pour les mélodrames et les comédies papillotées des auteurs à réputation; le reste est prêté à des intérêts majeurs. Sentinelles avancées, les journalistes s'obligent à donner le cri d'alarme; ils sont chargés de reconnaître les patrouilles, de surveiller les postes, d'engager les escarmouches, permis à eux de jeter les armes après la perte de la bataille : selon la bannière sous laquelle ils s'enrôlent; ils s'obligent à prouver que M. B. C. est un sot, ou que M. de C. est un grand homme; ils se parent respectivement des insultes qu'on leur prodigue, se font une morale à eux ; et, sous la protection immédiate du même censeur, se livrent à des divergences de principes, dont ils ne sont point comptables, parce que la veille n'est pas le lendemain. Après le métier de Polichinelle, celui de journaliste est le plus honorable ; facile en ce sens que, semblable à

Digitized by Google

l'âne de la Fable, il suffit au rédacteur d'avoir une voix de Stentor pour faire tomber les fuyards dans les piéges du lion; il a pourtant aussi ses dangers. Ceux qui s'y livrent, sont comme ces espions dont se servent les généraux habiles, mais qu'on est convenu de laisser pendre en cas de surprise. Le grand point est donc de ne pas se laisser cheoir, et, pour cela, une cocarde à deux faces est le plus sûr paratonnerre; demandez à messieurs tels et tels combien de fois ils l'ont retournée!

F. R.

Chroniques de la Tribu Momusienne. Première livraison. — *Du jour de sa fondation au* 6 *août* 1819, *inclusivement.*

L'ARCHIVISTE de l'Olympe rapporte, tome 8 de ses *Mélanges*, page 24 et suivantes, que Momus, las des lambris dorés et du *quant-à-moi*, vint chercher sur terre des êtres un peu moins roques, et d'allures plus joyeuses que le seigneur Jupin.

Il descendit tout droit à Paris, non loin du Palais-Royal. Je l'aurais gagé : tous les étrangers commencent par-là le tour du monde. Il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchait. Le Voltaire de la cuisine le reçut à bras ouverts; vingt apôtres pleins de ferveur composèrent sa garde, sa cour, son sacerdoce; et les *Barba*, les *Eymery*, les *Arthus-Bertrand*, coriphées des libraires aimables, publièrent à l'envi les saillies et les couplets du grand-prêtre, de la malice et de la gaîté. Dieu sait sa joie! Ce fut au point qu'un jour nos refrains firent pouffer de rire M. l'entrepreneur des pompes funèbres, lequel traversait la rue de Richelieu, pour se rendre à Saint-Roch. Mais l'affreuse mort, *au sec et froid squelette*... Paix! il dort ce rubicond nourricier de la tribu momusienne.

Rarement une seconde condition vaut la première : aussi vit-on les momusiens plus tristes, au bout de six mois, que ne l'étaient naguère ces précieuses chèvres

Digitized by Google

du Thibet, que M. Ternaux a si heureusement transplantées en France.

Décidément, nous n'aurons plus d'accointence avec les *parvenus*.

Enfermez ensemble *Barême* et *Lattaignant*, le dernier ne tardera pas à mourir du spléen. Nous étions déjà étiques au deuxième degré, lorsque les ombres de *Lafare*, de *Chaulieu*, etc., nous appelèrent chez le successeur aimable de *Bancelin*, sous les voûtes de l'ancien Caveau. La gaîté revenait avec l'embonpoint. Malheureusement un goutteux avait calculé les distances; et, par amitié pour lui, nous cherchâmes un autre temple. Jugez de nos transports! sur les degrés de celui qu'il a érigé à notre oncle Comus, nous rencontrons un archevêque gros, gras, enluminé, lequel croquait délicieusement un couplet bachique. Et vite, on dételle, on entre; et curé, diacres, sous-diacres, sacristains, chantres et bedeau, tout s'émoustille. Les fleurs couvrent le parquet et l'autel, les lyres sont accordées; *Dusaulçhoy* agite le grelot magique et sacré; lui, *de Rougemont*, *Brasier*, *Moreau*, *Francis* préludent; nos voix se mêlent à leurs voix, leurs gestes guident les nôtres. *Lelu* chante à son tour, et son *disciple d'Epicure* reparaît le front orné d'une rose nouvelle : on prend *d'autres* notes sur les *Petites-Affiches*, de *Frédéric de Courcy*. Le consistoire applaudit à l'*avis* de *Ledoux*, plaint le pauvre *Carmouche* (nouvel initié) des fourberies de la *Petite* SAGE-*Femme*, et ne craint pas d'appuyer, auprès de MM. les députés, la *Pétition des Dames françaises*, présentée en leur nom, avec de nouveaux développemens, par un certain *Félix*, qui, sans doute, n'oubliera pas de réclamer ses *honoraires*.

Je ne vous parle pas des libations, vous savez que les chansons vont mal sans cela. Je ne dis rien non plus ni de la qualité, ni de la profusion des mets et des vins; c'est assez en faire l'éloge, que de vous assurer qu'il a fallu qu'on nous arrachât de la sacristie. Je n'ajouterai même pas un mot sur le compte de notre amphytrion;

Digitized by Google

mais mon voisin pourra vous dire qu'entre des vivans tels que nous, M. LEMELE, l'hilariforme, l'hilarifère LEMELE (1), ne se souvient jamais de son titre de *restaurateur*, que pour crier à chaque instant à ses garçons : *Qu'on apporte du vin !* Pends-toi donc, aimable fou ; pends-toi, brave *C. de St.-D. ; nous avons ri au Caveau moderne, et tu n'y étais pas !*

— Que des hommes habitués à tourner en ridicule les plus saines institutions, à regarder comme inutiles ce qui n'a pas leur approbation ou ne flatte pas leurs intérêts, se permettent d'insulter en public tout ce qui respire la sagesse et l'humanité, je ne m'en étonnerai pas ; mais qu'un instituteur, placé sous la sauve-garde des lois et du gouvernement, ose couvrir de mépris ce que ces lois et ce gouvernement protégent, c'est ce que je regarderai toujours comme un abus susceptible d'attirer l'attention et la sévérité des magistrats.

M. Liotard peut faire jouer la comédie dans le séminaire qu'il dirige, je ne m'y oppose pas : la plupart de ses élèves sont, dit-on, destinés à alimenter les pieuses croisades qui parcourent la France en ce moment, et il fait bien de les y préparer d'une manière convenable ; mais je ne pense pas qu'il lui soit permis de jouer, sur son théâtre, la méthode de l'enseignement mutuel, que la veille même, on citait avec honneur au sein de l'institut, et devant cette commission qui, le lendemain, l'abandonnait à la discrétion d'une troupe de séminaristes, présidée, à ce que je crois, par monseigneur l'archevêque de Paris.

C'est donc en présence de cette docte assemblée, sous les tentures de damas rouge, figurant assez bien un théâtre, que nous avons vu M. *de Craquignac*, gascon s'il en fut, rossant à chaque instant son valet, pour lui inculquer les principes de la nouvelle méthode. Pendant le cours de la représentation, les trépignemens et les

(1) Passage Montesquieu, Cloitre St.-Honoré.

Digitized by Google

cris de joie des assistans m'ont prouvé que la *foi* n'était pas encore perdue en France, puisqu'il se trouvait encore des âmes disposées à repousser toutes les *inventions diaboliques* par lesquelles, depuis quelque temps, un roi sage et prudent voulait nous conduire à la félicité.

— Le siècle dernier, et le nôtre principalement, ont vu paraître plusieurs femmes qui, par leurs travaux, se sont placées au rang des hommes les plus distingués. Les *Sévigné*, les *Staël*(1), les *Riccoboni*, les *Genlis*, les *de Beaunoir*, ont prouvé que, dans le style épistolaire, les romans, le théâtre, les femmes pouvaient disputer avec raison la palme du talent et de l'éloquence. Aucune, jusqu'à ce jour, n'avait osé aborder la morale, ce sujet leur semblait trop sérieux ; mais une jeune femme, douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, cachant son aimable visage sous les traits ridés de la vieillesse, a voulu prouver que La Bruyère ne resterait pas sans successeur. C'est sous le nom *Louise Ernoult* que madame B..... a publié, dans l'*Observateur des Modes*, une galerie morale, écrite avec autant de finesse que de légèreté. La peinture de nos travers et de nos vices y est faite avec grâce, et surtout avec une vérité qui annonce un esprit profond, et une habitude d'observation rare chez une jolie femme, entourée presque toujours d'une foule d'adorateurs. L'ouvrage de madame B..... se recommande assez par lui-même, sans qu'il soit nécessaire de joindre nos éloges à ceux que lui adresse le public. Le seul regret que je puisse éprouver en ce moment, c'est de ne pouvoir la nommer, et déchirer le voile qui la couvre. Mais madame B..... a pris pour devise : *Talent et modestie.*

— Des lettres du Port-au-Prince annoncent, sans en pouvoir douter, que M. Billaud-Varennes y est mort d'une maladie de langueur.

---

(1) Voyez l'*Esprit de madame de Staël*, 2. vol. in-8. Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

SPECTACLES.

Les débuts se suivent toujours avec activité aux Français. Madame Paradol, l'idole du jour, tâche de s'emparer du sceptre tragique. Qu'elle n'écoute pas la foule d'adorateurs qui l'entourent, c'est le meilleur conseil que je puisse lui donner : un sot ami est souvent plus nuisible qu'un ennemi. On a comblé d'éloges madame Paradol, et on ne lui a pas donné un seul avis. Tout était pour elle ; et lorsque dans ses essais elle montrait quelqu'étincelle de talent, de suite on en concluait qu'elle serait le plus ferme soutien de la Comédie-Française. Je ne prétends pas dire par-là qu'elle n'a pas ce qu'il faut pour réussir, bien au contraire ; mais justement par l'intérêt que je lui porte, par l'intérêt que je porte aussi à la prospérité du théâtre, je l'engagerai à se modérer, à ne pas s'abandonner aussi facilement à des impulsions fausses, à étudier davantage ses rôles, et à ne pas faire consister le talent dans la mémoire, qui n'est qu'un accessoire nécessaire, j'en conviens, mais qu'il ne faut pas regarder comme remplaçant dans une actrice beaucoup d'autres qualités essentielles.

Doué d'un physique agréable, d'un bel organe, M. Déricourt n'a pas obtenu de succès dans ses débuts. Je dirais même que l'accueil qu'on lui a fait a montré souvent trop de sévérité dans le parterre. Mais que faire, lorsque tout le monde n'est plus occupé que de la nouvelle débutante ? le plus sage est de ne pas lutter contre le torrent, et d'attendre la fin de l'orage. M. Nanteuil, dont on a déjà parlé avec avantage, succédera à M. Déricourt.

— L'état des travaux de la salle de l'Odéon, permet de penser que cette succursale du Théâtre-Français, sera bientôt ouverte au public. On ne peut se faire une idée

Digitized by Google

de la beauté de la décoration, et de la symétrie qui règne dans la salle. Le plafond est orné des figures des douze grands dieux de la fable, ayant sous leurs pieds les attributs de leur puissance. La loge du Roi, placée au milieu, en face du théâtre, présente l'aspect le plus imposant; c'est une espèce de portique soutenu par deux énormes cariatides, surmonté des armes de France, et qui sera tendu de riches draperies. Les loges et les galeries, plus avancées et plus spacieuses, sont construites de manière qu'on peut voir de tous les points de la salle. Le foyer, qui auparavant n'existait qu'au premier étage, en a maintenant deux: son plafond est aussi orné de peintures et de fresques; une rampe circulaire, placée au second étage, permet de voir jusqu'en-bas, et en même temps de se rendre, par trois portes, sur la terrasse qui domine la place de l'Odéon. Tous les genres d'embellissemens y sont accumulés, en même temps que toutes les plus grandes sûretés. Des réservoirs ont été placés de tous côtés; et en cas de dangers, un rideau de fer, d'une nouvelle invention, préservera de toute atteinte la partie qui ne serait pas encore attaquée par la flamme. Malgré l'inconvénient que présente le gaz hydrogène, il paraît que la salle sera éclairée de cette manière.

— Depuis notre dernier Numéro, mademoiselle Fitzelier, qui a remporté le prix de déclamation au Conservatoire, et dont je me plais à suivre les progrès, a joué, sur un théâtre particulier, le rôle de *Chérubin* dans le *Mariage de Figaro*. Quoique cette pièce ne fût pas très-bien montée, cette jeune actrice n'en a pas moins été vivement applaudie. On a remarqué en elle une souplesse de talent qui fait concevoir les plus flatteuses espérances. Tendre dans les endroits qui exigent du sentiment, spirituelle et mordante dans ceux qui demandent de la finesse et de la légèreté. Elle a tour à tour excité la tristesse ou la gaîté, sans gêne, sans embarras, parce qu'elle prend la nature pour guide, et qu'avec elle on ne se trompe jamais.

Digitized by Google

Si l'on doit juger de la bonté d'une pièce par l'affluence du monde qui se presse à la porte d'un théâtre, celle de M. Pixerécourt, jouée hier soir à la Porte-Saint-Martin, devait être excellente. Cependant le public a été trompé dans son attente. Les *Chefs-Ecossais* ne sont presqu'autre chose que le *Wallace* de l'Opéra-Comique, orné de phrases mélodramatiques, de décorations magnifiques, et de danses exécutées avec la plus grande précision. Je l'avoue avec peine, mais le génie qui enfanta les *Ruines de Babylone*, le *Chien de Montargis*, et tant d'autres merveilles, commence à s'épuiser. M. Guilbert n'est plus créateur, il se contente maintenant de ranimer les vieilles idées de ses confrères, pour en faire de soi-disant pièces nouvelles; et malgré les cent représentations de *la Fille de l'Exilé*, et les cent autres qui attendent sans doute les *Chefs Ecossais*, nous serons forcés de convenir que la carrière du théâtre ne peut plus lui offrir des triomphes. Chaque chose a son temps : pendant vingt années il occupa les cent bouches de la Renommée. Qu'il se repose maintenant, et laisse aux jeunes littérateurs qui se sont malheureusement engagés dans cette route, les moyens de la parcourir à leur tour.

Je dois faire ici la part des acteurs. Philippe a été très-bien dans son rôle. Il va se retirer, dit-on; c'est une perte que la Porte-Saint-Martin ne réparera pas facilement. Defresne, Pierson ont mérité de vifs applaudissemens. Quant à la danse, c'était Hullin, mademoiselle Zélie Mollard et Pierson, qui composaient le ballet. Je laisse à penser si l'on a été satisfait.

En définitif, l'administration a fait trop de dépenses pour que le public ne lui en tienne pas compte; aussi le verrons-nous aller en foule admirer la belle décoration que M. Alin n'a pas dédaigné de faire exécuter aux boulevards.

CH. D'ARGÉ.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE;
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

ODE SACRÉE,

TIRÉE

DES PROPHÉTIES DE NAHUM,

CONTRE NINIVE (1).

Le Seigneur, juge inexorable,
Le Seigneur est un Dieu jaloux :
Malheur, malheur au front coupable
Qu'il a marqué de son courroux !

(1) Cette Ode fait partie d'un Recueil de poésies sacrées qui paraîtra le 1er. janvier 1820.

Digitized by Google

Autant est forte sa puissance,
Autant est grande sa vengeance,
Quand de son cœur il nous bannit.
Long-temps sa justice diffère,
Et c'est le pardon qu'il préfère,
Mais tremblez alors qu'il punit.

Que ne peut sa juste furie ?
Dans trois doigts il tient l'univers ;
Il souffle : la mer est tarie,
Les monts, les vallons se confondent,
Les plus vastes rochers se fondent,
Devant le courroux de ses feux.
Qu'importent toutes vos puissances !
Vous tomberez sous ses vengeances,
Plus promptes que l'autan fougueux.

Frémis, déplorable Ninive !
Qui, dans ta longue impiété,
T'es assise, infâme convive,
Au festin de l'iniquité.
Que devient l'antre de tes crimes,
Où tant d'innocentes victimes
S'élevaient en affreux monceaux ;
Où l'or des villes saccagées,
Le sang des tribus égorgées
Rassasiaient tes lionceaux ?

J'entends les fouets qui retentissent ;
Tremble ! j'entends le bruit des chars,
Et les bouillans coursiers hennissent,
Et l'orage vole au rempart.
Dieux ! tous les glaives étincellent,
De larges flots de sang ruissellent,
Le carnage n'a point de fin.
Frappant sur toi, frappant sans cesse,
La Mort à tes dépens s'engraisse,
Sans pouvoir assouvir sa faim.

Pourquoi t'es-tu prostituée
Au riche comme à l'indigent,

Digitized by Google

Dans une couche habituée
A se vendre au plus vil argent ?
Pourquoi, lascive courtisane !
Sans pudeur, au regard profane
Montrer tes vices séducteurs ;
Et, te couvrant de sacriléges,
Par d'impuniques sortiléges
Enchaîner tes adorateurs ?

« C'est moi, dit le Dieu formidable ;
Je veux t'accabler de tourmens,
Je veux que ma main implacable
Déchire tous tes vêtemens.
Sur ton lit long-temps adultère,
Que, t'insultant, toute la terre
T'arrache un antique respect ;
Que la débauche qui te vante,
Le front livide d'épouvante,
Recule et fuie à ton aspect. »

Tu t'écriais, dans ta détresse :
« Guerriers ! volez à mon secours ;
Du monde je suis la maîtresse ;
Sauvez, et mon sceptre et mes jours.
Voilà que de rage enflammée,
Tout à coup une immense armée
S'élance, couverte d'acier :
Ils poussent d'affreux cris ensemble,
Comme l'ivresse qui rassemble
Le délire d'un peuple entier.

Les bataillons qui se confondent,
Frappent leurs pavois flamboyans ;
Les chars qui se heurtent et grondent,
Roulent des essieux foudroyans.
Voyez ces troupes menaçantes :
Leurs yeux sont des lampes ardentes,
Leur bras est un foudre assassin ;
Et la terre, d'un bruit terrible,
Frémit, sous leur mois son horrible,
Qui se hérisse sur son sein.

Digitized by Google

Ninive, tu vois tes murailles
De fer ceintes de toutes parts ;
Et, sans craindre tes funérailles,
Tu sommeilles sur tes remparts.
Au sein d'une affreuse tempête,
Tel un rocher, dressant sa tête,
Insulte le ciel irrité ;
Sur sa large base il repose,
Et, ferme, à tous les vents oppose
Son immense immobilité.

Sais-tu qui doit briser tes portes
Est-ce le tranchant de l'acier,
Et le sang de tant de cohortes,
Et les coups tonnans du bélier ?
Non : c'est de Dieu la juste haine ;
C'est elle qui gonfle et déchaîne
Du Tigre les flots écumans :
Leur fureur mugit, frappe et roule,
Et ton rempart entier s'écroule,
Dévoré dans ses fondemens.

Partout l'onde en courroux s'élance :
Tu n'es plus qu'une mer sans port,
Où s'engloutit ton opulence.
Où ne surnage que la Mort.
Tu te débats, mais Dieu se venge,
Il plonge ton front dans la fange,
Et son bras s'acharne sur toi.
En vain, dans ta chute profonde,
Tu t'écriais, du fond de l'onde :
« Volez au combat, sauvez-moi ! »

Vainqueurs, dévorez sa richesse,
Exterminez tous ses honneurs,
Et ne laissez à sa détresse
Que le désespoir et les pleurs.
Traînez, dans de viles entraves,
Tous ses guerriers, troupeaux d'esclaves,

Digitized by Google

Loin, loin de leur natal séjour ;
Et que leurs épouses captives,
Comme des colombes plaintives
Gémissent la nuit et le jour.

A l'aspect de tes grands désastres,
O Ninive ! le voyageur
Du Dieu qui maîtrise les astres
Reconnaîtra le bras vengeur ;
Et voyant ton cadavre immonde
Croupir, dernier rebut de l'onde,
Dans la fange et dans les roseaux,
Il rappellera tes parjures,
Et dira, t'accablant d'injures :
« Ninive a mérité ses maux ! »

C.-L. MOLLEVAUT,
Membre de l'Institut Royal de France.

LES ROTURIERS.

CHANSON HISTORIQUE.

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin*,
ou *de la contredanse du Diable à quatre*,
ou *de Pierre et Pierrette* (de M. Désaugiers.)

La roture est digne de mépris,
La naissance
Donne la science ;
Quand on est né duc, comte ou marquis
On sait tout sans avoir rien appris.

Le Pinde obéit aux lois d'*Horace*,
Jusqu'à nous sa gloire a tout franchi ;
Faut-il que le maître du Parnasse,
Ait reçu le jour d'un affranchi !

La roture, etc.

Digitized by Google

Avec chagrin je vois dans Athènes
Un orateur illustrer son nom,
Quelle honte d'être un *Démosthènes*,
Quand on a pour père un forgeron!
La roture, etc.

Virgile trace ses Géorgiques,
A quoi le ciel va-t-il donc songer
D'enrichir de talens poétiques
Qui? le fils d'un pauvre boulanger!
La roture, etc.

Depuis trois mille ans on cite *Homère*
En vain, moi, j'en cherche la raison,
On ne sait pas quel était son père,
Peut-il être de bonne maison?
La roture, etc.

Toujours vrai, toujours inimitable
Et donnant ses leçons à propos,
Ésope est le prince de la fable,
Fils d'esclave, il portait des fagots!
La roture, etc.

De *Piron* j'admire le génie
Mais quel malheur! grands dieux est le sien,
Le gaillard fit la Métromanie
Et son père était un pharmacien!
La roture, etc.

L'*auteur d'Emile* écrit en silence,
Son talent a droit de m'affliger,
Eh quoi! c'est le dieu de l'éloquence
Et son père était un horloger!
La roture, etc.

Il est vrai que le divin *Molière*
Lu partout, connu du monde entier,
Par méprise reçut la lumière
Dans la boutique d'un tapissier.
La roture, etc.

Digitized by Google

Rollin charme, il instruit la jeunesse
Plus d'un maître fut son écolier,
Du bon Rollin, plaignons la bassesse
N'est-il pas le fils d'un coutelier !

La roture, etc.

Tout couvert de palmes immortelles
Fléchier tonne, épouvante les rois,
Mais son père faisait des chandelles,
Peut-on voir un talent plus bourgeois ?

La roture, etc.

Voyez dans les champs de la vaillance
Comme *Chevert* se couvre d'honneur,
S'il triomphe et s'il sauve la France
Il n'en est pas moins fils d'un tailleur.

La roture, etc.

Bois, *Quinault*, dans l'onde aganippide
A ta couronne, ajoute un fleuron,
Je sais fort bien que tu fis Armide,
Mais rougis, n'es-tu pas né mitron ?

La roture, etc.

Un poëte d'un talent immense,
Rousseau qui dans l'ode est le premier
Eh bien ! n'a-t-il pas l'impertinence
De naître le fils d'un cordonnier ?

La roture, etc,

Mais j'aperçois l'étonnant *Voltaire*,
Combien de lauriers chargent son front,
Et c'est dans l'étude d'un notaire
Qu'il s'élance sur le double mont !

La roture est digne de mépris,
La naissance
Donne la science,
Quand on est né duc, comte ou marquis
On sait tout sans avoir rien appris.

Par un Convive du Caveau moderne.

Digitized by Google

L'INFIDÈLE PAR AMOUR.

A mademoiselle ADELE DE MEYLAN.

Non, je ne veux plus vous aimer ;
Vous êtes jeune, aimable, belle,
Votre cœur est tendre et fidèle,
Mais je ne veux plus vous aimer.

Vous avez tout ce qu'il faut pour charmer ;
Esprit, talens, doux caractère,
Divine voix, danse légère,
Mais je ne dois plus vous aimer.

Pourquoi donc ne plus vous aimer ?
Le feu brûlant qui me dévore,
Par le bonheur, doublant encore,
Finirait par nous consumer.

R. DE B.

LA ROSE.

Imitation de l'anglais.

Dans un bosquet délicieux
Un rose s'offre à mes yeux ;
Pour contempler l'éclat que son orgueil étale,
J'approche doucement
Et vois avec étonnement
Une goutte de pluie attachée au pétale.
Quoi l'aquilon a pu dans ses tristes fureurs,
Contre ta tête armer les noirs orages,
L'aurore dans ton sein a versé quelques pleurs.
Ou plutôt d'une mère aimable et douce image,
Ainsi que Philomèle à la fin d'un beau jour,
S'en va redemandant aux échos du bocage

Digitized by Google

Les doux objets de son amour ;
Ainsi dans ta douleur muette,
De l'amour maternel j'admire les effets,
Et crois te voir pleurer malheureuse et discrète,
Le bouton que tu chérissais.
Mais des destins encore affrontant la furie,
Tu peux braver son inutile effort,
Qui n'envierait ton heureux sort ?
Je cours te déposer sur le sein de Sylvie.

CHARADE.

Mon premier de la pureté
Est toujours la vivante image ;
Mon second est la qualité
Qui rend femme aimable à tout âge ;
Et mon tout est une cité
Qu'on trouve sur les bords du Tage.

ENIGME.

D'un père destructeur je reçois la naissance ;
Nous ne pouvons l'un sans l'autre exister.
S'il est caché, je lui donne connaissance ;
Et quand on s'en approche, on cherche à m'éviter.
Ni Dieu ni moi n'éprouvons sa puissance
Pour tout le reste elle est à redouter.

LOGOGRIPHE.

Plein d'effroi pour mon tout, épris de ma moitié,
L'homme pleure sur l'un, et pour l'autre soupire:
S'il n'entrevoit que l'un, il est désespéré ;
S'il est maître de l'autre, il a ce qu'il désire.

Digitized by Google

MOTS

DE LA CHARADE, DE L'ÉNIGME ET DU LOGOGRIPHE

Insérés dans le dernier Numéro, qui a paru le mercredi 8 7^bre. 1819.

Le mot de la Charade est PLAIDEUR,

Celui de l'Enigme est EVE,

Et celui celui du Logogriphe est FAON, dans lequel on trouve *fa*.

SCIENCES.

DES AÉROSTATS.

DANS tous les temps les hommes ont cherché à sortir du cadre étroit dans lequel la nature les avait placés. Jetés sur la terre, par une puissance supérieure, pour accomplir leurs destinées, il semble que la continuelle inquiétude qui agite leurs âmes, que cette tendance à s'élever dans des régions supérieures, soient une preuve de leur origine céleste. Créé roi de la nature, l'homme n'a pas mis de bornes à son ambition. Son adresse, son courage, l'ont fait triompher tour à tour de la fureur des vagues et de la férocité des animaux. Doué d'une intelligence divine, il a conçu et exécuté les plus sublimes projets; les inventions les plus merveilleuses ont été le fruit de ses réflexions et de ses veilles. Les arts, les sciences, lui ont du leur naissance, leurs progrès, leur perfection; et au milieu de ses succès, jaloux de connaître et de découvrir encore, il s'occupait à frayer une route à travers des sentiers inconnus.

A sa naissance, faible enfant de la terre, il n'osait

Digitized by Google

abandonner sa mère et sa bienfaitrice. Mais, peu à peu, son audace croissant avec l'âge, il s'élança dans un frêle esquif sur la surface des eaux. A l'aide d'une voile et de rames légères, il alla saluer des terres inconnues ; bientôt l'intérêt prenant dans son âme la place de l'admiration, il brava les plus grands dangers pour courir aux extrémités du monde chercher des richesses inutiles, et qu'il payait le plus souvent de sa vie, suite inévitable de l'avarice et de la cupidité. La guerre vint répandre ses fléaux sur les premiers humains ; le besoin de se défendre les força de creuser le sein de la terre, et d'en tirer des métaux propres à forger des armes meurtrières. Le coursier, jusqu'alors indompté, souffrit le mors et le joug ; partageant l'humeur guerrière de son maître, il s'élança sur ses ennemis, hennissant de colère et d'orgueil. En un mot, l'homme exalté par une foule de passions contraires, devint cruel, ambitieux, avare, c'est-à-dire qu'il se civilisa.

L'eau, la terre et le feu étaient soumis à sa puissance, mais son orgueil n'était pas satisfait : il aurait voulu pénétrer jusqu'au séjour du tonnerre, déchirer le voile qui le séparait de l'immensité, et donner pour réalité ce qu'il n'avait alors posé que comme hypothèse. La tentative de Dédale, si funeste à l'infortuné Icare, est la seule expérience que nous ait laissé l'antiquité, sur une découverte qui devait être le triomphe de la physique moderne.

Ce Dédale devait être un homme bien étonnant pour son siècle, puisqu'au rapport de Diodore de Sicile, il traversa, à l'aide de ses ailes, la mer appelée *Critique*, et vint aborder en Sicile. Dans le Ménon et l'Eutyphron de Platon, nous voyons qu'il avait construit des statues qui s'enfuyaient avec vitesse lorsqu'elles n'étaient pas fortement retenues. D'autres philosophes s'occupèrent aussi de pareilles découvertes, entr'autres, Architas de Tarente, qui parvint à faire voler une colombe de bois.

Depuis cette époque jusqu'au milieu du seizième

Digitized by Google

siècle, aucune entreprise intéressante en ce genre ne fut tentée. Le premier qui s'en occupa fut un jésuite, le père Lana, qui, dans un ouvrage extrêmement curieux, donna le dessin d'une machine, et en même temps les moyens de l'élever dans les airs. C'était un vaisseau léger, porté sur quatre sphères ou globes, dans lesquels le vide parfait devait être produit. Hooke et Borelli, savans distingués de ce temps, soutinrent qu'un tel projet ne pouvait être exécuté. Personne n'en ayant fait l'expérience, les choses en restèrent là, malgré les efforts que l'on fit souvent pour ouvrir cette nouvelle route à travers les nuages.

Les frères Montgolfier, nés en France, furent les véritables auteurs de cette découverte. L'opinion publique, qui donne la plupart du temps tout au hasard, voulut encore lui attribuer le fruit des veilles laborieuses et des connaissances de ces deux physiciens. On disait que c'était à la vue d'un sac de papier enflammé par son ouverture, et qui s'était élevé en l'air, que Montgolfier avait eu l'idée de construire un grand vaisseau de matières légères, dans l'intérieur duquel il eut fait le vide au moyen du feu. On sait, depuis long-temps, ce qu'on doit penser de toutes ces origines miraculeuses; aussi n'insisterai-je pas davantage, j'aime mieux écouter Montgolfier lui-même, disant à l'Académie réunie: *Que c'était après avoir médité sur l'ascension des vapeurs dans l'atmosphère, où elles se réunirent pour former des nuages, qu'il avait conçu le hardi projet de former, à l'aide d'une vaste enveloppe et d'une vapeur légère, une espèce de nuage que la seule pesanteur de l'air forcerait de s'élever jusqu'à la région des orages; qu'en enfermant dans un vaisseau léger un fluide spécifiquement moins lourd que l'air atmosphérique, il pourrait tirer parti de la rupture d'équilibre de ces deux fluides, pour élever dans l'air des masses proportionnées au volume du corps ascendant.*

Un pareil évènement ne manqua pas d'attirer une foule d'ennemis aux frères Montgolfier, semblables à

Digitized by Google

ces personnages qui soutenaient à Christophe Colomb qu'il n'existait pas de Nouveau Monde, et qui, après la découverte de l'Amérique, voulurent prouver que les anciens connaissaient cette nouvelle partie de la terre. Il se trouva de prétendus savans qui affirmèrent que cette découverte n'était autre chose que des projets de Lana, de Borelli, de Galien, mis à exécution. Ce Galien était un dominicain du dix-septième siècle, qui publia des récréations physiques, dans lesquelles il donne la description d'un vaisseau que l'on pouvait promener partout le monde : il devait contenir des munitions de guerre et de bouche, avec une immense population. Quoique cette description soit une plaisanterie fort ingénieuse, il n'en est pas moins vrai que le principe sur lequel il bâsait son expérience, était incontestable. La pesanteur de l'air décroissant à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, il supposait qu'au moment du départ, en opérant un vide dans le vaisseau, on le forcerait de quitter la terre, et qu'alors la colonne d'air inférieure se trouvant plus pesante, le soutiendrait et le porterait partout où les voyageurs le désireraient. Il y a loin, comme on peut facilement le voir, du bâtiment de Galien à l'aréostat de Montgolfier; mais comme l'envie est presque toujours aveugle, elle n'a pas vu la différence, et s'est efforcée de faire regarder comme plagiat ce qui y ressemblait le moins.

Sûr du succès de son expérience, Montgolfier convoqua une nombreuse assemblée à Annonai; et le jeudi 5 juin 1783, on eut le spectacle le plus étonnant qui eût jamais frappé la vue des hommes, celui d'une machine ayant cent dix pieds de circonférence, s'élevant majestueusement dans les airs, et venant prendre possession d'un nouvel empire que l'homme devait bientôt parcourir lui-même.

Le bruit que fit cette nouveauté se répandit partout; Paris eut bientôt ses aéronautes, et MM. Charles et Robert répétèrent cette expérience au Champ-de-Mars, en présence d'une multitude immense, qui bordait

Digitized by Google

les alentours du lieu où se passait cette scène mémorable.

Jusqu'alors personne n'avait osé s'élancer avec une pareille machine; l'idée de se voir ainsi suspendu à des distances énormes, loin de tout point fixe et de tout secours, avait glacé d'effroi les plus intrépides. Cependant Pilatre des-Rosiers, qui périt si malheureusement dans la traversée de Boulogne à Londres, entreprit, avec M. Giraud de Villète, ce périlleux voyage, qui réussit complètement.

A cette époque, des savans seuls, jaloux d'étendre les bornes de la science, s'occupèrent d'ascensions aérostatiques, abandonnées maintenant à des spéculateurs la plupart du temps ignorans, et plus empressés de faire récompenser leur courage qu'à le faire servir à l'intérêt public. Aujourd'hui une fête ne saurait être complète, si l'on n'y voyait figurer un aérostat; aussi les Blanchard, les Garnerin et leurs épouses, ont-ils fait fortune de cette manière.

Malgré les précautions que l'on prenait continuellement, ces voyages offraient toujours de grands dangers; ce globe pouvait ne pas résister à la dilatation du gaz, les vents contraires pouvaient l'agiter assez pour le déchirer et le détacher des cordages qui le retenaient; aussi avait-on cherché plusieurs moyens pour protéger le navigateur, s'il se trouvait sur le point d'être précipité sur la terre. La belle expérience du parachute, faite par mademoiselle Garnerin, répondit à tout, et fit voir de quelle utilité pouvait être cette nouvelle partie de la physique, puisque l'on pouvait presque braver tous les événemens, et s'abandonner avec plus d'assurance au milieu du séjour des tempêtes.

Je ne regarde pas comme aéronautes ni comme gens capables de reculer les bornes de l'art, MM. Degen, Augustin, et autres qui s'imaginaient pouvoir diriger leurs ballons à l'aide d'ailes, d'avirons, de rames, plus propres à embarrasser la machine qu'à lui faire suivre une direction donnée. Il est de fait qu'on ne peut se diriger

Digitized by Google

dans un élément qui n'offre aucun point d'appui ; qu'au lieu de charger leur appareil de machines inutiles, ils devraient le simplifier, pour résister aux courans d'air qui existent aux différentes hauteurs de l'atmosphère.

Tout le monde connaît la terrible catastrophe arrivée à madame Blanchard. L'habitude qu'elle avait de ces expériences, lui faisait mépriser l'usage d'un parachute. Une ordonnance sage vient d'être rendue, et ne permet plus de pareils voyages, sans que l'aéronaute soit muni d'un aussi puissant auxiliaire. C'est aussi, quelque temps après cet évènement, que je reçus une notice sur un nouveau moyen de diriger les ballons dans l'espace; moyen pour lequel l'auteur désirait prendre acte d'ancienneté. L'engagement que nous avons contracté avec le public, de lui faire part de tout ce qui pourrait être utile aux sciences ou aux arts, m'engage à citer ici quelques morceaux de ce nouveau projet.

Des ballons et de leur direction.

« Le système des ballons, dit l'auteur, est loin d'être perfectionné; de là naissent les dangers de tous genres qui environnent cette expérience, et qui en rendent l'application périlleuse. On ne voit dans l'action de la personne qui s'élève dans les airs qu'un sacrifice intéressé de son existence; elle ne saurait se diriger dans l'espace; c'est un globe abandonné aux vents qui portent l'aéronaute où il ne veut point aller; et quand il s'agit de rejoindre la terre, il ne saurait faire choix de l'endroit qui lui paraît le plus propice. *L'emploi du parachute est le déréglement de l'imagination la plus fautive*; c'est un autre danger que l'on veut affronter. *Les globes aériens furent inventés dans l'antiquité; on supprimait l'air de l'intérieur du globe; et rendu plus léger, il s'élevait quelques instans; l'invention des parachutes n'est pas plus moderne : seulement autrefois on n'attendait pas*

Digitized by Google

le déploiement de l'étoffe, mais pour maintenir l'équilibre, le sommet du dôme avait une ouverture. On a fait de toutes ces choses un emploi différent, mais toujours inutile ; beaucoup de personnes ont rêvé la possibilité de donner une direction aux ballons ; on a dû sourire de leur présomption, et, en effet, n'ayant aucun point d'appui, l'addition de toute espèce de machines au ballon ne devait servir qu'à présenter plus de résistance à l'air, et n'amener par conséquent aucun résultat heureux ; le gouvernail que l'on y a quelquefois joint, ne pouvait servir, dans tous les cas, que comme une espèce de girouette et empêcher pourtant le tournoiement du ballon. Il est donc évident que tous les moyens en usage jusqu'ici, et quelqu'ingénieux qu'ils fussent, devaient rester absolument sans résultat ; mais il ne s'ensuit pas de là que ce qui n'a pas été trouvé ne puisse pas l'être. Le génie créateur ne se décourage pas : l'idée seule de vaincre les obstacles amène souvent à la gloire de les surmonter. »

Ordinairement ce que nous faisons, nous paraît seul bien fait ; aussi l'auteur de cette notice, après avoir dit que l'on ne pouvait pas se diriger dans l'espace, avance-t-il qu'il a trouvé ce moyen.

« La mythologie grecque repose sur des bases vraies ; et la fiction, quoiqu'on en dise, naquit toujours de la vérité. Les chars que les déesses montaient pour franchir l'espace, étaient toujours traînés par quelques animaux qui ne devaient leur naissance qu'à l'imagination vagabonde des poètes : ainsi l'on voit le char du soleil conduit par des chevaux d'une fougue impétueuse. Je me suis dit : s'il existait dans les animaux qui ont la faculté de s'élever au-dessus de la terre, une force et une docilité pareilles à celle du cheval, il serait possible, si ce fait était vrai, d'atteler un tel animal au ballon, et alors de le gouverner, aller contre les vents, et de marcher à son gré ; s'élancer et se maintenir dans les airs était déjà beaucoup pour l'homme,

Digitized by Google

mais s'y diriger serait tout ; parvenir à ce résultat c'est le but de toutes mes pensées. »

Je m'arrête ici, et sans faire observer scrupuleusement la singularité de cette phrase, *que l'emploi du parachute est le déréglement d'une imagination fautive* et autres de même force, qui prouvent que si l'auteur est mécanicien, il n'a pas beaucoup profité des leçons de physique qu'il a pu recevoir dans sa jeunesse ; je me contenterai de dire que son moyen de direction est établi sur la composition d'un certain feu tirant qu'il renferme dans un tube, et au moyen duquel il espère se diriger dans l'atmosphère.

Cette expérience, à ce que je crois, sera faite en public ; on pourra alors juger entre l'auteur du projet et le journaliste qui le critique. Jusqu'à cette époque, on me permettra d'avoir une opinion particulière, parce que la conception de pareilles machines exige une foule de connaissances que ne me paraît pas posséder l'auteur de ce nouveau projet.

Ch. d'Argé.

LITTÉRATURE.

Sur Madame de Stael.

Madame de Stael, à qui nous consacrerons cet article, n'a senti, on peut le dire, ni le charme, ni les convenances des travaux paisibles. Emportée par ses passions dans la lutte orageuse des partis, elle préconisa de bonne heure les principes les plus opposés aux progrès des lettres, et même les vertiges d'une décadence prochaine. Puis, passionnée pour les hautes

Digitized by Google

proportions, elle transporta dans l'idiôme manié par Racine et Voltaire, quelque chose de cette enflure allemande à laquelle son goût s'était accoutumé. Dès son début, la raison avertit madame de Staël qu'elle prenait une fausse route; mais cet avertissement fut inutile, madame de Staël ne marcha plus que sur la ligne qu'elle s'était tracée. La gloire d'entraîner la foule valait sans doute mieux que les succès d'un talent naturel ou gracieux. On conçoit assez que, dans l'ivresse de son triomphe, madame de Staël ait pu dédaigneusement repousser les observations de la critique et les conseils de l'amitié; mais, comme on le lui prédit dès ce moment, le temps devait changer pour elle. L'admiration qu'inspira cette femme célèbre, n'est plus maintenant qu'un souvenir dont les gens de goût se défendent. Nous pourrions faire encore plus, nous pourrions hardiment avancer, sans blesser aucune sorte de convenances, que vingt pages de suite écrites avec pureté, noblesse et génie, ne pourront être extraites des livres qu'elle a donnés. Qu'on les relise sans prévention de parti, on sera assurément de cette opinion.

La réputation de l'auteur de *Corinne* tint à des élémens divers, long-temps à l'éclat de son apparition dans le monde littéraire; puis à ses opinions, à ses haines privées et politiques, puis à une haute existence sociale; enfin, à l'opposition singulière qu'elle manifesta au chef d'un puissant empire. En parlant d'*Aspasie*, nous voulions montrer quelle influence une femme peut exercer dans la société, et comment se tempérait chez les Athéniens, l'éclat de la représentation. En reprenant la même question, et en l'examinant dans l'esprit de nos mœurs et de notre législation, nous dirions que le pouvoir des femmes est déterminé par certaines convenances; nous blâmerions, et par cela même, madame de Staël de s'être placée au-delà des convenances ou des devoirs de son sexe. Une portion de talent ne l'en exemptait point.

Représentons-nous un moment madame de Staël, au

Digitized by Google

milieu des habitudes et des hommes qui flattaient le plus ses passions, nous aurons un tableau du château de Coppet. Pour cela, imaginons cette pauvre Suisse, ce triste Coppet, quelque château assez bisarrement construit, entr'autres choses remarquables, une triste salle, une table où le désordre atteste assez celui de l'auditoire, madame de Staël formant centre auprès de ses illustres amis les docteurs Rebecque, Sismondi, Schlegel frères, Schweigauser.

Madame de Staël pérorant, à perte de vue, sur la liberté indéfinie de l'homme, sur la perfectibilité sociale également indéfinie, sur la poésie française, sur le goût français, sur la supériorité du goût et de la poésie allemande, sur toutes les littératures passées, présentes et futures; enfin, madame de Staël ranimant mille questions oiseuses et usées, et de plus en plus dignes de sa déraison. De la part de madame de Staël, des élans, des cris de pythique ou d'inspirée; de la part de MM. Rebecque, Sismondi, Schlegel frères, Schweigauser, etc., des trépignemens, des éclats à couvrir une surface de lieux.

Ce tableau rappelle moins une de ces conversations brillantes, *où les Grecs au savoir préféraient les bons mots*, qu'une de ces discussions si communes dans les cabarets de Goëtingue et dans les tavernes de Westminster.

Cependant de hautes pensées ont marqué la carrière de madame de Staël. Pour cette raison, il y aurait injustice ou sévérité à juger son mérite philosophique et littéraire, sans le plus mûr examen. Les plaisanteries prouvent peu contre la supériorité. En France, la satire n'atteint jamais que l'impuissance et le ridicule.

Un écrit en faveur de J.-J. Rousseau fut l'ouvrage qui annonça madame de Staël à l'Europe. Au milieu de formes étranges inusitées dans nos classiques, on a pu remarquer, dans ce même livre, des aperçus fins, vivement exprimés, de l'esprit à chaque page, de la raison et même de l'éloquence. On aima dans ce livre,

Digitized by Google

comme l'a si bien fait remarquer un critique illustre, jusqu'à l'excès d'enthousiasme qui se mêlait à l'éloge de Rousseau.

Après le succès de cet ouvrage, et de nouveaux succès dans l'art de *causer*, madame de Staël pouvait-elle convenablement écouter la critique? Ne voyait-elle pas plus haut ? ne voyait-elle pas plus philosophiquement? Mais a-t-elle vu mieux? voilà la question.

Madame de Staël, qui manquait de justesse dans le jugement, donna successivement dans toutes les absurdités philosophiques de l'école de Kant; on la vit, dans son deuxième ouvrage de la *littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, juger des écrivains qu'elle n'avait pu lire, contredire le passé, le présent; infirmer l'histoire en citant l'histoire, et se déclarer l'ardente apologiste de telle idée systématique que le bon sens voulait qu'on rejetât.

Madame de Staël, en établissant sur des assertions controuvées sur des contradictions sans nombre, le système de la perfectibilité sociale, n'a démontré pour nous qu'un calcul faux, qu'une exagération insoutenable.

Certes, la raison s'élève contre ces étranges systèmes qui proclament, au bruit de la chute des empires et sur les débris mutilés des arts, que rien de ce qu'enfanta le génie et la législation ne peut périr; que l'esprit humain ne décroit point, que la civilisation est immuable, parce que l'homme, par le secours de l'homme, transmet ses archives aux siècles. «Rien ne décline ou ne périt dans le monde et dans l'ordre moral, tout tend à un mieux continu dans les sociétés». Impudens sophistes !... Les traces de cette révolution sanglante qui traversa la monarchie des Duguesclin, des Bayard et des Condé ne désillent pas vos yeux? Les excès dans l'ordre politique ne vous soulèvent point! Seraient-ils un pas vers cette *prétendue perfectibilité*, vers le mieux *supposé*. Suivant vous, la marche du corps social, de siècle en siècle, n'est qu'un effet du mouvement *donné phlosophi-*

Digitized by Google

que et moral. Etrange aveuglement qui vous fait repousser et la plus haute pensée de la sagesse antique, et le Dieu et la religion de vos pères !... La religion qui cimenta le pacte des sociétés modernes, et qui, suivant l'expression de M. de Châteaubriand, retarda la chûte de l'empire romain déjà croulant de toutes parts. Vous définissez *la perfectibilité* une *conséquence de l'ordre moral et philosophique;* vous niez que de hauts résultats aient eu une cause supérieure au calcul. Au milieu des grands évènemens qui se sont successivement précipités devant nous, votre raison n'a point supposé la main éternellement puissante qui détruit et relève les empires.

Dans la question des lettres et des arts, madame de Staël va plus loin. Le mérite littéraire des grandes époques de l'antiquité, n'est reconnu que dans une proportion relative aux progrès de la philosophie. Les beaux jours d'Athènes lui paraissent au-dessous des temps où la philosophie fleurit à Rome. Le genre humain du temps de Cicéron, Caton touchait (suivant madame de Staël) à l'âge de la mélancolie qui mène à l'état perfectible.

La littérature, considérée comme un délassement de l'esprit, comme l'expression des sentimens vrais, doux et passionnés, est une occupation futile; la littérature, considérée comme un moyen de développer des questions erronnées, est une occupation faite pour les esprits supérieurs. Ah ! Madame, vous n'aviez garde de vous oublier dans ce partage.

Entre mille assertions remarquables, on trouve qu'Aristote, ce génie sublime, cet homme universel, que les sciences ont nommé leur maître, n'est que l'historien des premières observations des premiers temps philosophiques.

Dans un autre chapitre, madame de Staël avance que le don du génie est le plus funeste qu'une femme puisse recevoir de la nature; qu'une supériorité réelle chez une femme est toujours contestée avec amertume. Ici l'indignation donne à madame de Staël des expres-

Digitized by Google

sions faites pour toucher les âmes les plus irascibles en ce genre. Madame de Staël dit qu'elle tient infiniment à l'opinion publique, au jugement des gens de goût et d'imagination, à condition, cependant, que cette opinion soit en faveur de ses ouvrages. En posant la question inverse ou retournée : Influence des femmes dans la société, décadence des lettres, progrès de *l'amour propre*. Madame de Staël aurait parlé de conviction, et dit assurément des choses plus justes.

Alfred de L***

JOURNAL HISTORIQUE DU BLOCUS DE THIONVILLE, en 1814, et de THIONVILLE, SIERK et DROMMACK, en 1815, *contenant quelques détails sur le siége de* LONGWI, *rédigé sur des rapports et mémoires communiqués par* M. A. AN. ALM**, ancien officier d'état-major au gouvernement de Madrid (1).

PENDANT vingt ans nos soldats avaient tellement multiplié les traits de courage et les actes de dévouement à la patrie, qu'on s'était accoutumé à regarder en quelque sorte comme ordinaire des actions qui, dans d'autres temps moins fertiles en prodiges de valeur, eussent été considérées comme immortelles. La rapidité d'ailleurs avec laquelle se succédaient les événemens de la guerre contre les différens peuples de l'europe, était telle qu'il eût été en quelque sorte impossible de suivre ces événemens dans tous leurs détails. Aussi avait-on pris l'habitude de ne plus faire attention qu'aux grandes batailles, et de passer sous silence une foule d'incidens très-remarquables en eux-mêmes, mais en trop grand nombre pour pouvoir être tous observés.

---

(1) Un vol. in-8. de 224 pas. Blois, chez Verdières. 1819. Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

Aujourd'hui que le calme dont nous jouissons permet de promener à loisir nos regards sur le passé, que de particularités importantes viennent s'offrir à nos yeux ! que d'actions jusqu'à ce jour oubliées viennent réclamer à leur tour un tribut d'éloges justement mérité! Plus on apprend de détails, plus on reconnaît dans chaque militaire français un héros dont le nom mérite une place dans l'histoire. Généraux, officiers, soldats, tous ont donné des preuves de valeur et de dévouement, dont les plus glorieux temps de l'antiquité n'offrent que peu d'exemples ; tous ont les plus augustes droits au respect et à l'admiration de la postérité.

En vain de lâches folliculaires, en vain de fougueux et aveugles fanatiques ont cherché et cherchent encore à flétrir les lauriers qui ombragent les fronts cicatrisés de nos braves. Leur gloire est aussi impérissable que le superbe monument en bronze destiné à en perpétuer le souvenir.

Parmi ces valeureux guerriers, ceux qui, lors des deux invasions de 1814 et de 1815, ont défendu nos places frontières, jusqu'à la dernière extremité, ne se sont pas acquis, sans doute, moins de droits à la reconnaissance nationale, que ceux, qui, en bataille rangée, ont défendu pied à pied le terrain sacré de la patrie contre des ennemis aussi nombreux qu'acharnés.

Les généraux Barbanègre, Hugo et Ducos, résistant contre des corps d'armée entiers avec une poignée d'hommes, la plupart estropiés, dans les importantes places d'Huningue, de Thionville et de Longwi, ne sont pas moins étonnans sans doute qu'un maréchal connu par ses exploits, ne pouvant défendre la capitale de la France avec cent mille hommes à sa disposition.

Comme tous les détails relatifs à la défense, pour ainsi dire miraculeuse, de ces généraux, dans un moment où toute la France était envahie par l'ennemi, ne peuvent qu'intéresser vivement non-seulement nos militaires, mais encore tous les amis de la gloire de leur pays, nous nous empressons d'annoncer le *Journal*

Digitized by Google

historique du Blocus de Thionville, en 1814 *et en* 1815, qui vient d'être publié. Cet ouvrage est rédigé par un anonyme qui paraît très-bien instruit de toutes les particularités qu'il rapporte, à l'occasion des faits qu'il cite. L'auteur pourrait peut-être dire, avec autant de raison que le prince troyen à la reine de Carthage :

. . . . . *Quæque ipse miserrima vidi,*
Et quorum pars magna fui.

offre tout l'intérêt qu'on a lieu d'attendre du récit des travaux et des efforts d'une faible garnison luttant seule, et sans aucun espoir de secours, contre des assiégeans entièrement maîtres du pays, et ayant une supériorité de forces qu'ils sont à portée d'augmenter encore à chaque instant. Cet ouvrage présente le tableau d'un petit nombre de soldats, la plupart vétérans ou invalides, défendant, avec la dernière intrépidité, une place qui eût exigé une garnison six fois plus nombreuse : on voit leur brave commandant, le général Hugo, malgré les pertes immenses que des événemens antérieurs lui ont fait éprouver, et l'incertitude sur son sort à venir, rejetant avec indignation l'offre d'une brillante fortune et d'un poste distingué, qui lui est faite de la part du prince de Hesse.

L'exactitude avec laquelle les événemens et les faits particuliers relatifs aux deux blocus de Thionville, sont consignés dans cet écrit, font regretter que la modestie de son auteur l'oblige à garder l'anonyme. On peut juger d'ailleurs, par le passage suivant, du bon esprit qui a présidé à sa rédaction.

« .... Notre territoire était envahi de toutes parts ; toutes les armées de l'Europe en foulaient les départemens ; la capitale était devenue le quartier-général de leurs souverains, et cependant aucune de nos forteresses ne voyait flotter de pavillons ennemis sur ses remparts ; tous les gouverneurs fidèles à leurs devoirs, conservaient, au sein des malheurs publics, une atti-

Digitized by Google

tude à la fois imposante et sublime. O siècle fécond en prodiges, tu avais aussi cet exemple unique à présenter à la postérité! »

Assurément celui qui s'exprime de la sorte, ne peut être qu'un véritable ami de la patrie et de l'honneur du du nom français.

Victor Verger.

Evènemens arrivés en France depuis la restauration de 1815; par Hélène-Marie Williams, traduit de l'anglais (1).

Marie-Hélène Williams s'était déjà fait connaître par quelques aperçus et observations sur la France, qui, au mérite de l'originalité, réunissaient assez souvent celui de la vérité. Quoique étrangère, loin de dénigrer comme les incorrigibles *ultrà* un peuple qui, au moral comme au physique, tiendra toujours le premier rang parmi les nations de l'Europe; elle s'était plue à l'admirer dans sa bonne comme dans sa mauvaise fortune, et à lui rendre justice sur sa conduite et ses actions, à une époque où il passait pour criminel de trouver quelque chose de louable dans un Français qui n'avait point porté ses armes contre sa patrie, et qui n'avait pas voulu, à l'instar des émigrés et des Vendéens, combattre pour les étrangers, et envoyer des notes secrètes aux puissances alliées, pour les prier de ne point retirer leurs troupes de la France.

L'auteur commence son ouvrage par quelques réflexions générales sur la chambre de 1815, sous l'auspice de laquelle une fatale réaction eut lieu en France,

---

(1) Un vol. in-8 Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Paris, 1819, chez Rosa, libraire, grande cour du Palais-Royal, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

et où la terreur sous un nouveau nom, fut encore une fois à l'ordre du jour. « Des listes de proscriptions, ajoute Hélène-Marie Williams, furent formées. Le Roi voulut en vain lui-même ratifier les mots *oubli* et *pardon* : ces mots, qu'on ne peut retracer sans émotion, prononcés par Louis XVI, avec la sublime magnanimité de la vertu chrétienne, et en présence de l'échafaud. »

Cette réaction s'étendit avec violence sur les protestans du Midi; nous nous abstiendrons de rapporter ce que l'auteur dit à ce sujet, ainsi que les détails des crimes et des assassinats qui en furent l'affreux résultat : ces faits sont connus, et il n'y a pas de bons Français qui ne doive frémir au seul souvenir que ces forfaits inouis furent suscités et dirigés par des Français, qui, se disant amis du trône et de l'autel, ébranlèrent l'un et ne purent parvenir à défendre l'autre.

L'auteur, au sujet de la loi des élections, fait les remarques suivantes : « Les formes d'élection, dit-il, observées en France, sont totalement différentes de celles de l'Angleterre. Dans ce pays, le peuple, dans la première effervescence de l'exercice de ses droits populaires, est exposé au tumulte, tant qu'on le croit nécessaire. La nation sait comment arrêter ce torrent. Elle est sûre d'être entendue quand elle dit : Vous IREZ JUSQUES-LA ET NON PLUS LOIN; au lieu que les assemblées populaires de Westminster seraient du plus grand danger à Paris. »

N'en déplaise à Marie-Hélène Williams, les formes d'élection en Angleterre, ont plutôt l'air de Saturnales que d'assemblées d'un peuple grave, et qui se dit penseur. Au reste, on ne sait donner quel nom à ces assemblées, ou les injures et les coups de poing sont les préliminaires obligés de John Bull, qui prélude à la vente de son suffrage.

La matière du nouveau concordat fournit à notre auteur un chapitre aussi curieux qu'intéressant. Selon lui, « le concordat de Napoléon conciliait assez bien

Digitized by Google

le spirituel et le temporel, et il aurait été prudent de ne pas vouloir améliorer ce qui était déjà une amélioration. On sait que c'est à M. Blacas d'Aulps, que nous sommes redevables d'un si beau présent, et à l'abbé Fraissinous de l'avantage d'en pouvoir saisir toutes les beautés et surtout l'utilité.

» Un membre de l'Eglise gallicane, dit Marie-Hélène Williams, un des premiers prédicateurs de la capitale, a risqué de publier un livre en faveur du concordat et des prétentions du pape. Cet ouvrage est si contraire à l'esprit qui a toujours animé le clergé de France, que quelques personnes ont cru y voir percer le désir pour l'auteur d'obtenir une place dans le sacré collége, et de devenir par là un des héritiers présomptifs de la thiare (1). Cet ecclésiastique a fait pendant quelques temps, à Paris, des conférences religieuses qui ont été très-suivies (2)..... M. l'abbé Frayssinous, en ouvrant ses conférences, il y a deux ans, s'étendait avec beaucoup d'éloquence sur une pensée qui, depuis long-temps était dans tous les esprits de France : *Marchons avec le siècle.* Comme l'abbé n'avait pas défini ces termes avec précision, l'auditoire était loin de soupçonner que le siècle avec lequel il était question de marcher, était celui de François Ier.

Nous ne partageons point l'opinion de Marie-Hélène Williams sur les Sociétés bibliques, dont elle fait le plus grand éloge, et nous sommes à concevoir quel

---

(1) Pourquoi ce fameux prédicateur ne serait-il pas un jour cardinal, puisque l'abbé Maury, de scandaleuse mémoire, l'a bien été ?

(2) Par qui ? Par les étourneaux des salons ; il était alors du bon ton d'aller entendre l'abbé Frayssinous discuter les principes fondamentaux de la religion chrétienne, et pour être accueilli avec intérêt dans un cercle, il fallait de rigueur avoir assisté à Saint-Sulpice, aux conférences du susdit abbé, à qui la tête a manqué de tourner d'un engouement aussi ridicule.

Digitized by Google

grand fruit on peut retirer de la lecture de la Bible ; à deux ou trois épisodes intéressans près que renferme ce livre, nous le croyons propre à donner une idée fausse de la Divinité ; notre sentiment est appuyé par l'abbé de la Mennais, un des coryphées du *Conservateur*, et qui, certes, dans une pareille question, doit être cru sur parole ; selon cet abbé « les Sociétés bibliques sont des sociétés de l'anarchie religieuse, qui mène à l'anarchie politique. Est-ce que nous n'avons pas assez de jacobins ? s'écrie-t-il, nous faut-il encore des puritains (1) ? Les fiers réformateurs de la religion chrétienne ne savaient pas eux-mêmes ce que c'est que la religion. Luther n'a fait que changer l'unité du culte en une démocratie d'opinions. »

Selon ce même abbé, *l'homme des anciens jours*, né pour la plus grande gloire de Dieu, l'édification des fidèles et la conversion des pécheurs ;

> Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé :
> Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.

Mais laissons là l'abbé la Mennais, pour nous occuper un instant des *Missionnaires* et des *Pères de la foi*, dont les hauts faits méritent de figurer dans les annales du dix-neuvième siècle : voici comme s'exprime à leur sujet notre auteur :

« Des missionnaires catholiques ont été envoyés par on ne sait qui, pour errer on ne sait où, dans la France, en pélerinage, et en prêchant les dogmes de la foi catholique, comme s'ils étaient aussi ignorés sus les bords de la Garonne que sur les rives du Mississipi ; ils plantent de grandes croix de fer dans les principales rues des villes et des villages qu'ils traversent ; ils gra-

(1) M. l'abbé a peut-être ses raisons pour ne pas aimer les puritains ; ils n'étaient ni intrigans, ni soudoyés pour écrire des libelles dans un journal.

Digitized by Google

vent des figures de cœurs, et dans chacun le nom d'un de leurs fidèles, ces croix deviennent des objets d'idolâtrie pour les têtes faibles, qui souvent sont en grand nombre : et si Fléchier vivait, ce serait aujourd'hui qu'il serait tenté d'écrire, comme il fit au temps de Louis XIV : « Si Israël devient idolâtre, je briserai le serpent d'airain. »

Ces missionnaires ne plantent pas seulement des croix de fer, mais ils font encore descendre du ciel des lettres de J.-C., de la sainte Vierge et des Saints les plus renommés, lettres qui leurs sont adressées directement, franches de port, et dans lesquelles on les engage à poursuivre leurs missions avec ferveur, en prêchant avec une sainte colère contre les acquéreurs des biens nationaux, et contre ceux qui n'ont pas le bon esprit de croire des choses incroyables. A la tête de ces convertiseurs, plus intéressés qu'intéressans, et qui n'ont pas oublié ce passage de l'Ecriture-Sainte : *Non in solo pane vivit homo*, marche fièrement un des ex-chapelains de Napoléon, l'abbé Rauzan, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Cet abbé vaut à lui seul deux, trois, quatre, cinq, et même six abbés ou missionnaires : c'est bien lui qui peut s'écrier : *Zelus domus tuæ comedit me.*

« Pendant que les missionnaires, poursuit Marie-Hélène Williams, plantaient des croix, les jésuites ont tenté de former de petits séminaires, afin de greffer les principes qui leur sont propres, et leurs doctrines particulières, dans l'esprit de la jeunesse, d'élever une pépinière de nouveaux disciples, et de ressaisir l'empire sur le genre humain. Ces *Pères de la foi*, car tel est le titre qu'ils se donnent, bannis depuis long-temps par les rois, abhorrés des nations, chargés des imprécations de l'Europe, et repoussés en Asie, ont planté leurs tentes au sommet des Alpes; ils ont envahi ce champ d'asile de la liberté; ils semblent de là jeter leurs yeux avides sur le monde, comme s'il devait redevenir leur patrimoine.....»

Digitized by Google

Que Marie-Hélène Williams ne tremble plus, qu'elle se rassure, les jongleries des *Pères de la foi* et des *Missionnaires* peuvent, à la vérité, faire encore un petit nombre de dupes dans quelques villes, bourgs ou villages du Midi, mais l'instant n'est pas éloigné, où la superstition et le fanatisme, justement proscrits par toutes les nations de l'Europe, iront se réfugier chez les inquisiteurs d'Espagne, accoutumés à choyer de pareils hôtes.

On ne lira pas sans intérêt quelques observations de l'auteur sur la loi du recrutement, qui n'est autre chose que la conscription sous une autre dénomination. Le principe fondamental de la conscription avait été posé par l'assemblée constituante. Ce principe était juste, mais son application devint odieuse et inhumaine. Napoléon tourna ce système à sa manière, c'est-à-dire, aux projets de son ambition, à laquelle il tournait tout. D'ailleurs, il avait un mépris souverain pour les hommes, et il le faut avouer, il avait de bonnes raisons de ne pas les considérer beaucoup, les voyant toujours à ses pieds, il pouvait dire :

> Je les vois à mes pieds baisser leur tête altière:
> Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.

Ce que dit l'auteur, des processions catholiques, du congrès d'Aix-la-Chapelle, et de la proposition de changer la loi des élections, n'est point ce qui est le plus remarquable dans son ouvrage; ces chapitres pourront se lire cependant avec intérêt par tous ceux qui ne sont pas bien au cours des événemens. Si Marie-Hélène Williams se trompe quelquefois dans ses aperçus, il faut l'attribuer à cet enthousiasme qu'elle a pour sa patrie, dont elle croit les lois et les institutions aussi justes qu'admirables.

G. F.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Les bureaux du *Mercure de France*, précédemment rue Neuve de Seine, no. 83, viennent d'être transportés rue Poupée, no. 7. C'est dans ce nouveau local que l'on est prié d'adresser franc de port tout ce qui est relatif à ce journal.

A MM. les Rédacteurs du Mercure de France.

Je suis dans la plus étrange position du monde, et c'est à vous que je m'adresse pour en sortir.

Toute ma vie j'ai été dévoré par le desir de faire du bruit dans le monde, et de jouer un personnage. Je prends toutes les formes, toutes les couleurs; je me mets en avant, je me cite, je m'imprime; je ne sais, malgré tant de soins, quel démon se mêle de mes affaires, je ne puis réussir à rien.

Ces nobles dispositions se manifestèrent de bonne heure chez moi. A peine j'étais né, que je criais comme quatre. Parvenu à l'âge de trois ans, j'étourdissais tout le quartier avec mon tambour et ma trompette : je ne puis vous dire combien de fois cet amour de la célébrité m'a valu les étrivières.

A l'âge où l'on est censé avoir de la raison, j'écrivis; mais hors un petit cercle d'amis qui m'applaudissaient, à charge de revanche, mes élucubrations littéraires ne trouvaient pas un seul approbateur, et je jouissais de ma gloire dans le plus parfait incognito. Je m'élançai sur le théâtre; cette fois je crus avoir réussi à sortir de mon obscurité, et je fus applaudi pendant deux ans au moins : mais quand il me fallut compter avec le machiniste, le décorateur, le musicien, les acteurs, ma por-

Digitized by Google

tion de gloire et de réputation se trouva tout à coup réduite à une somme infiniment au-dessous de zéro.

Je changeai de carrière, et me jetai dans la polémique : je trempai ma plume dans le fiel, et tombai courageusement sur les vaincus. L'action était un peu lâche ; mais qu'importe, on parvient à la célébrité par des bassesses, aussi-bien que par de grandes actions. Zoïle est aussi connu qu'Homère : je croyais faire naître du scandale, et n'excitai que le mépris ; c'était bien quelque chose, mais ce sentiment ne dure pas ; il répugne à une âme honnête, et j'en fus bientôt privé. J'outrageai un homme de lettres respectable et malheureux, cela me valut une affaire d'honneur. Etranger à ces sortes d'affaires, j'en fus tout fier ; je ne m'attendais qu'à des coups de bâton. Je me pavanai, j'imprimai mes prouesses, je me délivrai un certificat de bravoure, et j'attendis de cet événement une célébrité qui ne vint point. Dans un billard où j'observais, comme Philibert cadet, les progrès des lumières et de la civilisation, je cherchai noise à un habitant des bords de la Tamise ; je lui jetai bravement la mitaine, et fus l'attendre à l'entrée des Champs-Elysées, près des hommes *qui tiennent les chevaux :* il arriva, et, sous prétexte que je suis un polisson, ce qui, pour être vrai, n'est qu'une mauvaise excuse, il me relança à coups de cravache, à travers les allées, et ne me quitta qu'après m'avoir marqueté comme un zèbre.

Tout récemment j'insultai les mânes d'un guerrier, que de son vivant je n'aurais pas osé regarder en face. Voilà un procès qui s'engage ; on s'occupe pourtant de moi : je plaide ma cause, je la gagne, je sors triomphant. En gagnant un tel procès, plus d'un autre aurait perdu l'honneur : cet accident ne m'arriva pas ; entre nous, nous savons pourquoi.

En voilà plus qu'il n'en faut pour faire la réputation de deux ou trois personnages : eh bien ! tout cela ne me mène à rien : je ne puis parvenir à dompter le public,

Digitized by Google

comme disait Rivarol ; toute ma gloire s'éteint dans la boue deux ou trois jours après.

Ne pourrions-nous pas, Messieurs, établir entre nous un petit échange d'aménités littéraires, engager un petit combat aimable qui tiendrait le parterre en haleine. Je vous donne carte blanche sur mon compte ; dites de moi tout ce que vous trouverez bon ; il y a long-temps qu'on ne peut plus m'insulter, et me dire pire injure que mon nom : je vous répondrais sur le même ton, sans que votre réputation courre le moindre risque, parce qu'il n'y a que mes louanges qui puissent y faire tache. Cet innocent stratagême nous serait profitable à tous, et les uns et les autres nous finirions par nous faire connaître pour ce que nous sommes. Vous, Messieurs, vous ne pouvez qu'y gagner, et moi, depuis bien long-temps, je n'y peux plus rien perdre.

Répondez-moi, s'il vous plaît, par la voie de votre feuille. ONOBALLO.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

J'ai défendu trente mille hommes devant les conseils de guerre, j'ai étudié et j'ai cherché à connaître d'une manière précise toutes et chacune des dispositions de cet amas de lois, de décrets, d'ordonnances, d'arrêts et d'instructions ministérielles épars, multipliés, confus, incohérens, auquel on s'efforce de conserver le nom de *Code pénal militaire*. Surpris qu'il régisse encore nos légions, j'ai osé entreprendre un travail général sur tout ce qui peut et doit constituer l'administration judiciaire des armées.

Je me suis d'abord occupé du régime des prisons : j'ai tracé avec le burin de la vérité, les faits et les abus

Digitized by Google

dont j'ai vu mes nombreux cliens si douloureusement victimes; j'ai proposé des moyens d'amélioration.

C'est ce premier tribut de mes veilles et de mon expérience que j'offre au public sous le titre de

L'INTERIEUR DES PRISONS MILITAIRES,

SUIVI

D'un projet d'organisation des Maisons d'arrêts, de Discipline et de Détention, et particulièrement de celles de l'Abbaye et de Montaigu.

Voulant intéresser l'âme de mes lecteurs, j'ai mis en tête de mon ouvrage une notice des procès *importans* qui, pendant vingt-cinq années, ont occupé les *commissions* et les conseils de guerre.

Dans cet aperçu j'esquisse avec rapidité les faits qui paraissent avoir déterminé l'accusation, le caractère moral et politique des principaux accusés, le prononcé des jugemens intervenus; enfin les actes de dévouement, de résignation, de grandeur et de fermeté qu'ont multiplié les condamnés dans leurs derniers instans.

Cet ouvrage en un vol. in 8°. se vendra 3 fr. 50 c., et paraîtra le 15 octobre prochain, chez *Plancher*, libraire-éditeur du *Manuel des Braves*. (1)

Si vous désirez faire une demande d'un ou de plusieurs exemplaires, ayez la bonté de vous faire immédiatement inscrire chez l'Editeur, rue Poupée, n°. 7.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE BRACHET FERRIERES,

Avocat, rue du Petit-Pont, n° 18.

---

(1) Six volumes in-12, ornés de gravures. Prix 18 fr.

Digitized by Google

— Une question importante a été mise au concours de la société d'Arras pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts. Le prix à décerner en 1820 est fixé à 300 fr.

Voici le sujet de cette question:

« Quelle influence l'instruction élémentaire du peuple peut-elle exercer sur sa manière d'être et sur l'amélioration ou la stabilité des institutions politiques? »

L'académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, dans sa séance du 25 août, a proposé pour sujet de prix, *l'éloge d'Ausonne.* L'auteur qui l'obtiendra, recevra en 1820 une médaille de la valeur de 300 fr.

— Plusieurs journaux se sont prêtés innocemment, on peut le croire, à des vues que l'on peut suspecter; c'est en répétant ce que le gouvernement russe fait pour la prospérité d'Odessa; on sait que ce fut la seconde patrie d'un de nos hommes d'état, dont tout le monde a ratifié cet éloge: *Personne en France ne connait mieux la Bessarabie.*

« Un manifeste impérial, disent ces journaux, a fixé l'ouverture de la franchise du port d'Odessa au 15 de ce mois. Le nombre des fabriques où l'on tisse et imprime les toiles de coton, a tellement augmenté dans cette ville, que les ouvriers étrangers trouvent facilement à se placer. *Ceux qui sont habiles et laborieux, peuvent gagner de 3 à 5 roubles par jour.* »

Or, le rouble de la Russie est porté dans tous les livres de change à 4 f. à peu près. Mais c'est le rouble en argent qu'on ne voit guère en Russie plus que la guinée en Angleterre, c'est à-dire, qui n'existe qu'en papier, avec cette différence qu'en Russie ce papier vaut un franc le rouble au lieu de quatre portés dans le change.

Voudrait-on par hazard faire d'Odessa *le Cap de Bonne Espérance* des Français, et tâcher d'y coloniser aussi ces factieux qui demandent à gagner, par leur travail, quelques centimes des millions qu'ils fournissent annuel-

Digitized by Google

lement pour l'entretien du *Sinécure* et celui de toutes les *aristocraties*, *bureaucraties*, *intrigocraties* nécessaires, à ce qu'il paraît, à tout gouvernemeut ?

On sait que ces projets de colonisation naquirent du 18 brumaire, ainsi que les conspirations contre les conspirateurs et contre ceux qui ne songent rien moins qu'à conspirer.

Mais d'autres journaux dont les couleurs semblent plaire davantage à la majorité de la nation ont fait savoir en même temps que l'affluence des étrangers et des Français, surtout à Odessa, est telle que la plupart y sont sans emploi, et que les moins nécessiteux sont obligés de se cotiser pour venir au secours de ceux qui y meurent de faim.

Heureusement nés Français, restons en France ! chacun sait aujourd'hui ce que c'est que l'émigration. Le motif le plus louable ne peut être substitué au sentiment naturel du devoir. Le premier des devoirs est l'attachement à la patrie ; si l'obligation de ce devoir a des degrés, le plus haut, sans contredit, est le moment où la fortune a ramené au plus bas la grande famille.

— Les amateurs de scandale n'apprendront pas sans plaisir que le sieur Martainville va, de nouveau, faire retentir les voûtes du temple de Thémis. Il vient de faire assigner les rédacteurs de l'*Indépendant à comparoir pour s'entendre condamner eu* 500 *fr. de dommages-intérêts par corps envers ledit sieur Martainville.*

Ce rédacteur du *Drapeau blanc*, que ses exploits au pont du Pecq ont fait surnommer le *Pecquin*, ou *le héros du Pecq*, s'est cru autorisé à poursuivre les auteurs de l'*Indépendant*, parce que dans l'article anniversaire (feuille du 10 de ce mois), ils avaient dit, en parlant du maréchal Brune : *Depuis maréchal de France, assassiné à Avignon en* 1815 *et* CALOMNIÉ *en* 1819 PAR LE DRAPEAU BLANC.

Les tribunaux, il est vrai, ont absous le sieur Mar-

Digitized by Google

tainville du crime de calomnie envers le maréchal Brune ; mais est-il absous dans l'opinion publique ?...

— L'exposition des produits de l'industrie française a inspiré à un jeune homme, une pièce de vers qui n'est pas dépourvue d'un certain talent. Nous y avons remarqué le passage suivant :

Monument imposant de la magnificence
Du plus grand souverain dont s'honore la France,
Oui, c'était dans ton sein qu'on devait admirer
Ces chefs-d'œuvre de l'art faits pour y demeurer.
En franchissant le seuil de tes superbes portes,
D'un sentiment d'orgueil alors tu nous transportes,
Et chacun se répète un Roi qu'on doit chérir,
Un Prince ami des arts et qui les fait fleurir.
Devait de son palais faire le sanctuaire,
De ces mêmes talens dont il se rend le père.

— On disait dernièrement dans un salon, que M. Léon-Thiessé était en littérature ce que sont dans la société ces gueux envieux qui insultent dans la rue les gens bien mis.

— Le libraire du Mercure vient de mettre en vente le trente-deuxième volume de l'édition in-12 des Œuvres complètes de Voltaire ; il contient la Correspondance générale. Prix, 3 fr. 50 c., et 7 fr. en papier vélin. Le trente-troisième volume est sous presse.

— Parmi les maisons d'éducation, situées près de la capitale, on doit distinguer celle de M. Guerin, près la barrière Clichy, n°. 25, maison du Belveder. Nous avons assisté à la distribution des prix de l'année 1818, et nous avons remarqué, à la distribution dernière, des progrès très-remarquables dans la plupart des élèves. Outre l'étude des langues anciennes, M. Guerin enseigne gratuitement la langue anglaise aux enfans, lorsque les parens le désirent. Outre que la nourriture est la même pour les instituteurs que pour les élèves, celui, d'entre ces derniers qui remporte le premier prix, a le droit de choisir un maître d'agré-

Digitized by Google

ment aux frais de l'institution. Nous ajouterons que les enfans sont élevés dans les meilleurs principes, et qu'on en prend autant de soin qu'on pourrait le faire chez des parens. Le prix de la pension est modéré.

— Nous avons vu avec peine depuis quelque temps, une caricature sur Mlle. Duchesnois, exposée sur tous les murs de la capitale. Quelques soient les torts (encore exagérés) de cette actrice, n'est-il pas indigne de la désigner ainsi au mépris public, et à la risée générale. Toutes les fois qu'il paraîtra une caricature dictée par la vengeance, ou par des haines particulières, nous regarderons comme un devoir de la signaler à l'indignation de tous les gens de bien.

— M. R., de Niort, atteint depuis plusieurs années d'un rhumatisme au bras gauche, qui le faisait horriblement souffrir, vient d'en être guéri d'une manière aussi prompte que singulière. Par un temps d'orage, il était assis à sa fenêtre, qui était ouverte, lorsqu'un coup de tonnerre, avec craquement, l'effraya si fort qu'il en tomba de sa chaise. Mais il fut bien dédommagé de son effroi, lorsqu'en se relevant il s'aperçut que la *commotion électrique* l'avait entièrement débarrassé de son rhumatisme. Depuis ce moment son mal n'a point reparu.

SPECTACLES.

Madame Paradol est reçue décidément aux Français. Il nous manquait une reine jeune et belle, qui pût faire oublier mademoiselle Georges, elle est trouvée, et tout annonce que, si l'on réforme encore quelques emplois de la comédie française, ce théâtre reprendra la splendeur dont il devrait toujours briller.

— Madame Hervey, qui pendant si long-temps

Digitized by Google

avait fait les délices du Vaudeville, vient aussi de paraître sur la scène française; les amis de la bonne comédie, se sont rendus avec empressement à ses débuts, qui ont été très-brillans, le second surtout. Malgré le caractère odieux d'Arsinoé, du *Misanthrope*, madame Hervey s'est fait applaudir à côté de mademoiselle Mars, qui jamais peut-être n'a si bien joué le rôle de Célimène. La pièce des *Etourdis*, montée ce jour là avec un soin tout particulier, a procuré le plus vif plaisir, et n'a fait qu'ajouter encore au triomphe de la nouvelle débutante.

— On peut être excellent professeur de déclamation et mauvais comédien, c'est ce qui arrive à peu près aujourd'hui à M. Nanteuil; on avait attribué, lors de son premier début, à une maladie subite la gêne qu'il éprouvait sur la scène, et l'enrouement qui empêchait souvent de l'entendre; mais on a pu se convaincre une seconde fois que cet acteur ne pourrait figurer dignement à la comédie française, et qu'il lui serait impossible de remplacer Talma, dans les rôles que ce dernier veut ajouter à son emploi, et que M. Nanteuil se destinait à remplir s'il eut été accepté.

— Les dernières représentations de *Jeanne d'Arc* ont été de nouveaux triomphes pour mademoiselle Duchesnois. La salle n'était pas assez vaste pour contenir la foule des curieux, qui venaient admirer la vierge de Vaucouleurs, et applaudir à ses héroïques inspirations. Pourquoi, hélas! Démousseaux, St.-Eugène ne s'étaient-ils pas mis ce jour-là à l'unisson de cette actrice inimitable.

— Le sujet de *M. Touche-à-tout* est loin d'être neuf. Cependant le public n'a pas laissé de le voir avec plaisir. Les couplets de la fin ont été vivement applaudis, et plusieurs ont obtenu les honneurs du *bis*. Malgré la critique, *M. Touche-à-tout* sera compté au nombre des jolis vaudevilles qui composent le répertoire du théâtre de la rue de Chartres.

— Les amateurs du théâtre vont enfin jouir de toutes

Digitized by Google

leurs richesses. M. Picard va ouvrir l'Odéon plus brillant que jamais. Therpsicore conserve Nina et fixe Zéphir : Melpomène leur a rendu Jeanne-d'Arc et leur promet Manlius : Thalie a retrouvé son diamant fin, et dimanche, 4 septembre, Momus, représenté par Potier, est apparu aux heureux bourgeois du Marais et de la rue St.-Denis, qui l'ont reçu comme l'*Enfant prodigue*.

Sans doute les jeunes auteurs qui exploitent les théâtres des boulevards, non par *brevet d'invention*, mais par compagnie, vont lui faire des rôles nouveaux, dans lesquels on pourra enfin connaître son talent, et applaudir à son heureux naturel plutôt qu'à ses *farces*, mais nous pouvons l'avertir qu'il a à sa disposition une pièce vraiment originale, qui jadis fit la réputation de l'acteur qui en joua le principal rôle; c'est *Jérôme Pointu*, qui eut cent représentations de suite, et qui à la centième faisait plus de plaisir encore qu'à la première. Voltaire en a fourni le canevas et une partie de la broderie; nous avons entendu Beaumarchais envier la pièce et Préville le rôle, et ces deux hommes avaient bien autant de goût que les cinq directeurs des Variétés, qui, lorsqu'ils étaient assez heureux pour posséder Potier, ont refusé de remonter cette pièce, dont le nouvel administrateur de la Porte-St.-Martin s'empressera sans doute d'enrichir son répertoire.

Volange y fut parfait, mais Potier ne doit pas craindre la comparaison : nous croyons qu'il aurait tort, et que ce serait une modestie déplacée ; dans tous les cas, il reste peu d'amateurs qui puissent juger *ex visu*, et pour le public d'aujourd'hui la pièce est absolument neuve, le rôle semble fait pour l'acteur, et peut faire pendant à M. Pincé du *Tambour nocturne*.

Ces jours dernier, ce théâtre a été le témoin d'un fait qui s'est renouvelé plus d'une fois depuis quelques temps. Au moment de lever le rideau, on s'aperçut que Lancelin était absent ; on le cherche partout, mais peine inutile, on ne le trouve pas ; enfin, après bien

Digitized by Google

des recherches, on apprendque dès le matin il a pris la poste, pour suivre la troupe qui se rend à la Louisiane; il est parti avec le directeur, et il a signé un engagement. Lancelin s'était acquis les bonnes grâces du parterre, par son intelligence, sa bonne tournure et son jeu agréable; il aurait dû être un peu plus reconnaissant de la bienveillance qu'on lui a toujours montrée.

Je craignais, en assistant à la représentation des *Morillos* et des *Bolivards*, de voir se renouveler la *scène terrible* du *Combat des montagnes*. Mais personne ne s'est empressé de prendre la défense de l'une et l'autre forme. Force couplets, beaucoup d'esprit, telle est l'analyse de cette bluette, production de MM. Gabriel et Armand. Parmi les nombreux couplets qui ont obtenus les honneurs du *bis*, nous avons remarqué le suivant. C'est sur le sauvage Sakayonta.

AIR : *Du Pot de fleurs.*

De ce ministre le voyage
A, m'a-t-on dit, un but secret,
Il vient à Paris, je le gage
Pour apprendre à faire un budjet;
Et combinant toutes les chances,
Ce ministre calculateur
S'est mis chez un escamoteur,
Pour mieux rétablir ses finances.

— Quel directeur de spectacle, oserait lutter de célérité avec M. Comte. Tous les plaisirs, il les offre au public; tous les genres de curiosités, il les met en avant pour attirer chez lui les spectateurs, qui ne se lassent jamais d'y venir. Après madame Bébé, l'Homme-mouche, nous avons maintenant le premier ministre et les plus fameux guerriers d'une peuplade éloignée, ainsi que leurs jeunes épouses, dont la modestie et la pudeur ont souffert la première fois de se trouver en présence d'une si nombreuse assemblée. Quelques sauvages qu'elles soient, nous espérons que les leçons de

Digitized by Google

nos aimables Parisiennes parviendront bientôt à les apprivoiser. CH. D'ARGÉ.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les *Annales du Musée* de M. Landon, qui forment un recueil classique et unique en ce genre, quoique terminées depuis long-temps, reçoivent, à chaque nouvelle exposition, un volume ou deux de supplément, selon la variété ou la richesse du salon. M. Landon a repris la continuation de son travail. Il publiera, d'ici à un mois, et sous le format in-8°., la gravure des productions les plus remarquables de l'exposition de 1819. Comme dans sa collection générale, chaque planche est accompagnée d'une Notice sur le tableau qu'elle représente. Les Notices de M. Landon ont un mérite qu'on a pu regretter dans d'autres écrits sur les arts; elles sont substantielles, et d'un style clair et rapide. La critique semble n'y jamais perdre de vue qu'elle a spécialement la peinture pour objet. M. Landon, qui est un homme de goût et un écrivain exercé, paraît dédaigner ces longues amplifications qui décèlent l'incertitude du jugement et la faiblesse du talent dans les ouvrages dont le but est l'analyse des arts et de leurs beautés. Le pathos romantique est rigoureusement exclu.

— Madame de Renneville, auteur de plusieurs livres d'éducation, livrera au public, vers la fin de septembre prochain, un ouvrage ayant pour titre : *La Galerie des jeunes Vierges*, ou *Modèle des Vertus qui assurent le bonheur des femmes. Un fort volume in-12; prix*, 3 fr. Il sera mis en vente à Paris, chez l'auteur, rue Saint-Dominique-d'Enfer, n°. 13; chez Blanchard, libraire, passage Montesquieu; et à la librairie du Mercure, rue Poupée, n°. 7.

Il contiendra la vie de plusieurs saints; les histoires peu connues et très-intéressantes de la fondation des Hospitalières et des Ursulines du Canada; de Tegali-

Digitized by Google

konita, surnommée *la Geneviève de la Nouvelle-France*; de quelques jeunes sauvages devenues chrétiennes; des deux demoiselles de Saint-Janvier, échappées seules au massacre de St.-Domingue; de plusieurs jeunes Françaises couronnées Rosières, et d'autres modèles de vertus domestiques et religieuses; plus, un petit drame, des lettres et des notes.

Le nom de madame de Renneville est un sûr garant de plaisir au lecteur qui se procurera cet ouvrage.

NOTICE *sur l'état actuel de la Perse, en persan, en arménien et en français; par* MIR-DAVAUD-ZADAOUR DE MELIK-SCHAHNAZAR, *envoyé de Perse en France; par* MM. LANGLÈS, *chevalier de Saint-Waldimir, membre de l'Institut, de la Société asiatique de Calcutta*, etc., etc.; CHASSAN DE CIRBIED, *professeur d'arménien à l'école des langues orientales* (1).

Ces opuscules, publiés en trois langues, sont trop puissamment recommandés par la réputation de leurs auteurs, pour quil soit besoin d'en faire l'éloge. Nous nous bornerons à dire que, dans un très-court espace, ils offrent sur la Perse les renseignemens les plus précis, et qu'on y rencontre des particularités fort curieuses, dont le récit ne se trouve nulle part ailleurs.

ESSAI HISTORIQUE *sur le règne de Charles II; par* Jules BERTHEVIN (2).

Cet ouvrage, que l'on peut considérer comme faisant suite à l'*Histoire de Cromwel*, par M. Villemain, présente de l'intérêt et par sa nature et par la manière dont il est écrit. Les faits y sont rapportés avec exactitude; et si l'auteur entre dans quelques détails parfois un peu longs pour un essai historique, on reconnaît du

---

(1) Un vol. in-18, Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n°. 26.

(2) Un vol in-8. Paris, chez Maradan, libraire, rue du Marais, n°. 16, faubourg St.-Germain; chez Pélicier, libraire, Palais-Royal, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

moins qu'il a puisé à de bonnes sources. On y trouve des réflexions sages, judicieuses, et exemptes de partialité. Nous ne doutons pas que le public ne s'empresse de rendre, au travail de M. Berthevin, toute la justice qu'il mérite, et qu'une seconde édition ne succède bientôt à la première.

Les Chateaux d'Athlin et de Dunbayne, *roman traduit de l'anglais d'*Anne Radcliffe, *par l'auteur des Mémoires de Cromwel*, etc. (1).

Le château d'Athlin est célèbre dans les annales de l'Ecosse; des évènemens amoncelés les uns sur les autres, un tyran cruel et barbare, un héros d'un courage sans pareil, un ami vertueux et non moins brave, de grands évènemens, une jeune héroïne dragon de vertu; au total, beaucoup d'intérêt et de vraisemblance, et rien de surnaturel; voilà ce qui se recommande à l'attention des lecteurs de romans.

Les Archives du Scandale, *recueil d'aventures galantes, escroqueries célèbres, procès scandaleux, viols, enlèvemens, bigamies*, etc.; *par* M. R. (1).

Le Directeur. Comment, Monsieur, vous osez publier les *Archives du Scandale* ? — *L'Editeur*, Oui, Monsieur, et j'espère, sous peu de jours, faire paraître le second volume de ces *Archives*. — *D.* Un second volume! Grand Dieu! vous espérez donc continuer cet ouvrage. — *L'E.* Sans doute. Tout est scandale dans ce monde, et sans scandale on ne peut parvenir à se distinguer. N'est-ce pas pour causer du scandale que M. B. a mis le public dans sa confidence en lui apprenant, dans le plus grand détail, l'histoire des amours de ma-

---

(1) Deux vol. in-12. Paris, A la librairie du Mercure, rue Poupée, n°. 7.

(2) Un vol. in-8. Paris, chez les marchands de nouveautés, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

dame B. avec le docteur R. Le doyen Delvincourt ne tendait-il pas à faire du scandale, lorsqu'assisté de son domestique et de sa *Nanette*, il les envoyait au *judas* examiner la conduite d'un professeur justement estimé? Et ces duels qui ont lieu tous les jours entre des Journalistes et de prétendus Gardes-du-corps; et cet argent qui tombe du ciel au coin de la rue du Bouloy; et ces disputes pour des acteurs, etc.... Parbleu! je n'en finirais pas si je voulais raconter tous les sujets de scandale que fournit la capitale. En tout temps il a été à l'ordre du jour. Ainsi, après avoir rapporté quelques causes scandaleuses du dernier siècle, je viens aux temps modernes, et fais connaître l'affaire des coups de bâton donnés à M. Martainville par M. Arnault fils; l'histoire d'une lettre de change payable en coups de bâton; des anecdotes plaisantes, etc. Enfin, M. le directeur, veuillez annoncer que j'ai voulu amuser et provoquer le rire; chose assez rare aujourd'hui. Je vous quitte pour aller travailler à ma seconde partie, et vous salue de tout mon cœur.

Collection complète des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, depuis le règne de Philippe-Auguste, jusqu'au commencement du dix-septième siècle; avec des notices sur chaque auteur, et des observations sur chaque ouvrage.

Cette entreprise avait déjà été commencée en 1785, et soixante volumes furent publiés. Roucher, l'auteur du poëme des Mois, et autres écrivains, étaient à la tête de ce travail, que les troubles de la révolution firent suspendre. Renfermés dans des magasins humides, une partie des exemplaires de la collection des Mémoires se détériora ou se perdit.

Les Mémoires que nous annonçons présentent au lecteur moins de sécheresse que l'Histoire de France; ils renferment une foule de détails qu'on chercherait vainement ailleurs. On y admet sur la scène des princes,

Digitized by Google

des ministres, des généraux, et cette foule de gens qui, par leurs fautes ou leurs talens, leurs crimes ou leurs vertus, contribuent au malheur ou à la félicité des peuples. On y voit aussi le paysan dans sa chaumière, le marchand dans son magasin, le bourgeois dans sa maison.

C'est fort bien sans doute, de faire un choix dans cette collection ; mais pourquoi préférer le texte de Joinville publié par Ducange, à l'édition donnée par les abbés Sallier, Capperonnier et Bejot. M. Petitot ne peut ignorer que le texte de 1761 demande à être soigneusement revu d'après les manuscrits. Et malgré les fautes qu'il contient, il est bien au-dessus de celui de Ducange. Je ferai la même observation pour le Geoffroi de Villehardhouin, dont le texte est considérablement altéré, soit dans l'édition de Blaise de Vigénère, et dans l'édition de Ducange. Les Mémoires de Bertrand Duguesclin doivent être revus sur la vie de ce héros, écrite en vers par Cuvelier, poëte contemporain.

Relativement à la Pucelle d'Orléans, les matériaux ne manquent pas, et les secours sont abondans. L'éditeur ne peut être embarrassé que du choix. Ainsi MM. de Laverdi, Lebrun des Charmettes, Berriat-St.-Prix, Caze, ne laissent rien à désirer sur l'héroïne qui sauva le royaume, et qui fit sacrer Charles VII à Reims.

M. Petitot aurait dû prévenir si, dans les Mémoires du Chevalier sans peur et sans reproche, il publiait le *Loyal serviteur*, livre fort original et fort curieux. Au surplus, une entreprise pareille à celle que nous annonçons, mérite d'être encouragée ; et si son mérite augmente en raison des difficultés, il faut espérer que M. Petitot, en s'adjoignant des collaborateurs instruits, pourra les surmonter.

Cet ouvrage paraît tous les deux mois, par livraison de deux volumes. Prix, 11 fr. papier ordinaire, 12 fr. papier satiné ; et le papier vélin satiné, 22 francs.

On souscrit à Paris, chez J. F. Foucault, libraire,

Digitized by Google

rue des Noyers, n°. 37; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

— Le savant auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, vient de publier le Prospectus d'un *Examen critique et complément des Dictionnaires historiques les plus répandus*, depuis le Dictionnaire de Moréri, jusqu'à la Biographie universelle inclusivement. Ces ouvrages, généralement fort utiles, renferment beaucoup d'imperfections. La Biographie, rédigée en partie par des gens d'un grand mérite, n'est pas exempte d'un grand nombre d'importantes omissions et de fortes méprises. C'est pour relever ces erreurs que M. Barbier a entrepris son travail.

Notre savant biographe et bibliographe a pour but d'éclairer des faits, de mieux faire connaître ce qui concerne la vie et les ouvrages des gens de lettres. Son ouvrage sera divisé en quatre parties, dont la première paraîtra dans le courant de novembre prochain; elle comprendra l'examen des lettres A. B. C. Les autres suivront immédiatement. Le prix de chaque partie sera de 8 francs. On s'inscrit, sans rien payer d'avance, chez Baudouin frères, à la librairie constitutionnelle, rue de Vaugirard, n°. 36; et à la librairie du *Mercure*.

— Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur annonçant qu'il sera très-incessamment mis en vente chez Chasseriau et Hécart, au dépôt bibliographique, rue de Choiseul, n°. 3; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7, les *Lais, Fables, et autres productions de Marie de France*, poëte anglo-normand du treizième siècle; publiés d'après les manuscrits des bibliothèques de France et d'Angleterre, avec une Notice sur la vie et les ouvrages de cette femme célèbre; la traduction de ces lais en regard du texte, et avec des notes et commentaires, ainsi que des observations sur les usages et coutumes des Français et des Anglais, dans les douzième et treizième siècles; par B. *de Roquefort*, d'un grand nombre de Sociétés savantes. Deux vol. in-8°. avec figures. De l'imprimerie de Firmin Didot.

Digitized by Google

Tous les auteurs qui ont écrit sur notre histoire littéraire, ont fait l'éloge des poésies de *Marie de France*. Plusieurs en ont cité des fragmens ; *Le Grand d'Aussy*, entr'autres, a traduit ou plutôt imité quelques-unes de ses fables, et les lais de *Graelent*, de *Lanval*, du *Buisson-d'Epine* et de *Gugemer*. La lecture de ces pièces, où l'on remarque une imagination brillante, le talent de conter, et plus de goût qu'on ne peut en attendre d'un poëte du treizième siècle, faisait désirer depuis long-temps une édition complète des œuvres de cette femme célèbre, la première qui ait fait des vers français, ou la première du moins dont les vers nous soient parvenus.

M. de *Roquefort*, que des connaissances variées et profondes rendent si recommandable et si cher aux lettres, aura donc rendu un véritable service à la littérature, en s'occupant d'un ouvrage que les amateurs souhaitaient vivement. On est certain que la partie typographique sera bien traitée, puisqu'elle est confiée aux soins de M. F. Didot.

Nous apprenons à l'instant que l'*Histoire des cent jours*, ou *Dernier règne de l'empereur Napoléon*, *traduite de l'anglais* de sir Hobhouse, et qui se trouvait chez Domère, rue du Battoir, n°. 3, vient d'être saisie, à la requête de M. le Procureur du Roi.

— L'*Ecolier de Brienne*, ou *le Chambellan indiscret*, par le baron de B***, 3 gros volumes in-12, ornés de *fac simile* de l'écriture de Napoléon, etc. Prix, 9 fr.

Colin-Maillard, ou *mes Caravanes*; par Plancher-Valcourt, auteur de plusieurs romans; 4 volumes in-12. Prix, 9 fr.

A Paris, à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE;
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

LES TOMBES ROYALES DES PHARAONS.

ODE.

Qu'avide de trésors et prodigue d'encens,
Il rampe au sein des cours le Chantre mercenaire
Qui d'une lyre esclave empruntant ses accens
Offre aux crimes puissans
Le tribut que l'on doit au maître du tonnerre.
Il n'avilira point des chants mélodieux,
Le Poëte inspiré, le Barde ami des Dieux.
Il sait que Jupiter sur l'Olympe a son temple,
Et ce mont qu'il contemple
Moins que son astre est radieux.

Digitized by Google

Là, parmi les clartés d'un ciel toujours serein,
Au sommet d'un rocher contemporain des âges,
Il est, il est un Dieu dont l'immortel burin
Sur un livre d'airain
Eternise les noms des Tyrans et des Sages.
En vain jaloux de plaire aux siècles à venir,
Un Roi par ses flatteurs croit tromper l'avenir ;
L'avenir foule aux pieds ce trafic adultère,
Et des grands de la terre
Venge ou flétrit le souvenir.

Ainsi, lorsqu'autrefois, près de Memphis en deuil,
S'ouvrait d'un Pharaon la vaste sépulture,
La Vérité debout, à côté du cercueil,
L'arrêtait sur le seuil,
Et du règne expiré retraçait la peinture.
Alors dans leurs tombeaux derniers palais des Rois,
Les pâles Pharaons se levaient à sa voix;
Le sceptre s'agitait entre leurs mains livides,
Et des sépulcres vides
L'écho retentissait trois fois.

Oh! qu'ils étaient honteux de leur postérité!
Quels soupirs s'échappaient de ces âmes royales,
Quand, d'une voix terrible et le front irrité,
L'auguste vérité
Déroulait d'un Tyran les sanglantes annales.
A peine ils pressentaient le fatal jugement,
Que tous dans leurs tombeaux retombaient lentement ;
De pleurs long-temps muets se gonflait leur paupière,
Et le marbre et la pierre
Poussaient un long gémissement.

Mais de quels doux transports ils étaient énivrés,
Quel beau jour leur riait dans cette nuit profonde,
Si du monarque éteint les restes adorés
S'avançaient entourés
Des regrets de son peuple et des respects du monde!
« Heureux, trois fois heureux, disaient-ils, le réveil
» Qui pour nous de la tombe a rompu le sommeil!
» Qu'il entre l'héritier des vertus de ses pères,

Digitized by Google

» Et qu'en des jours prospères
« Notre sang soit toujours pareil. »

Ils disaient, et la foule éclatait en sanglots,
Et ses cris de l'Etat déploraient l'infortune,
Comme autour d'un écueil, tombeau des matelots,
L'Alcyon sur les flots
Mêle ses cris plaintifs au bruit sourd de Neptune.
Cependant le front pâle et la mort dans les yeux,
Pleuraient des Pharaons les fils silencieux.
Sur le marbre ils lisaient ce terrible anathème :
« Peu dormiront de même
» Dans la tombe de leurs aïeux. »

Non, vous n'y dormiez point rois cruels, vils tyrans!
Vainement vous rêviez la paix des Pyramides,
Fléaux des nations, rapides conquérans,
Qui, gonflés en torrens,
Promeniez la terreur chez cent peuples timides.
Au bruit de votre mort, tout-à-coup dans les airs
Des peuples réjouis s'élevaient les concerts.
A ce bruit se fermait le pompeux mausolée,
Et votre ombre exilée
Errait sans fin dans les déserts.

Tel, en ce noir vallon, vieux séjour des remords,
Le Styx roulant neuf fois ses ondes menaçantes,
Invincible rempart de l'empire des morts,
Repousse de ses bords
Des coupables humains les ombres gémissantes.
Tantôt leur foule errant au penchant d'un rocher,
Appelle des enfers le sauvage nocher.
Les ondes, le nocher, tout demeure insensible,
Et la rame inflexible
De loin leur défend d'approcher.

PELLET D'EPINAL.

Digitized by Google

COUPLETS

Sur les Élections prochaines.

Air : *du Vaudeville des Deux Edmon.*

Caméléons à triple face,
Solliciteurs, hommes en place,
Devant tout pouvoir à genoux,
Déguisez-vous ; (*bis*).
Mais vous dont la mâle énergie
Est l'espoir de notre patrie,
Députés, l'orgueil des états,
Ne vous déguisez pas. (*bis*).

Vous, candidats chez qui l'on dîne,
Ayez bon vin, fine cuisine,
Prenez l'air populaire et doux,
Déguisez-vous ; (*bis*).
Mais vous, hommes probes et sages,
Ne mendiez pas des suffrages
Par tous ces scandaleux repas,
Ne vous déguisez pas. (*bis*).

O vous qui les vieilles maximes,
Les droits féodaux et les dîmes,
Voudriez rétablir chez nous,
Déguisez-vous ; (*bis*).
Mais vous que la raison éclaire,
Hommes libres que l'on révère,
Pour qui la gloire a des appas,
Ne vous déguisez pas. (*bis*).

Vous qui du souverain Pontife
Voudriez nous voir sous la griffe,
Et nous sauver tous malgré nous,
Déguisez-vous ; (*bis*).

Digitized by Google

Mais vous, dont le noble héroïsme
Est la terreur du fanatisme
Et des faiseurs de concordats,
Ne vous déguisez pas. (*bis*).

Vous qui, de notre vieille armée
Insultez à la renommée
Et de sa gloire êtes jaloux,
Déguisez-vous; (*bis*)
Mais vous, dont le patriotisme
Tout haut célébra l'héroïsme
De nos magnanimes soldats,
Ne vous déguisez pas. (*bis*)

Vous que l'on vit chanter victoire,
Quand la trahison la plus noire
D'Albion servit le courroux,
Déguisez-vous; (*bis*).
Mais vous qui rendîtes hommage
A la grandeur d'âme, au courage,
Des braves pleurant le trépas,
Ne vous déguisez pas. (*bis*)

Eteignoirs de toutes les classes,
Qui ne courez qu'après les places
Et qui nous sacrifiriez tous,
Déguisez-vous; (*bis*).
Mais vous tous loyaux mandataires,
De nos droits défenseurs sincères,
Hommes vertueux, délicats,
Ne vous déguisez pas. (*bis*).

Vous instrumens du ministère,
Vous dont le vôte est à l'enchère,
Pour qui ramper parait si doux,
Déguisez-vous; (*bis*)
Mais vous qui toujours de la France
Défendîtes l'indépendance,
Aux tribunes comme aux combats,
Ne vous déguisez pas. (*bis*).

Digitized by Google

LE COCHER DE FIACRE.

FABLE.

On demandera vos avis,
Quand on les croira nécessaires;
Pour vous, en attendant, gardez-les mes amis,
Et mêlez-vous de vos affaires.
Je suis au siége du cocher;
J'ai le fouet en main; vous devez en induire
Qu'à ma volonté seule ici tout doit marcher,
Et que vous êtes faits pour vous laisser conduire.
Sans trop prêter l'oreille à ce qu'on lui disait,
Ainsi parlait un fiacre aux gens qu'il conduisait.
L'un d'eux, homme de sens, car il en est en France,
A cela répliquait : Eh! l'ami, de quel droit
Crois-tu donc nous mener? Est-ce au plus maladroit,
Qu'en toi nous avons cru donner la préférence?
De ton affaire on prend, dis-tu, trop de souci,
Mais c'est qu'elle est la nôtre aussi.
Du poste où tu te crois plus assuré qu'un autre,
Si tu tombais, dis-moi, pourrais-tu, maître fou,
Pourrais-tu te casser le cou,
Sans compromettre aussi le nôtre?
Reçois mieux de sages avis;
Phaëton se sauvait, s'il les avait suivis.
— Ce Phaëton, Monsieur, qu'était-il je vous prie!
Ce nom là n'est connu dans aucune écurie.
— C'est un mauvais cocher qui tomba de bien haut.
L'entêtement était aussi son grand défaut.
Profite de sa chûte, et garde-toi de croire
Qu'exprès pour nous verser on t'ait promis à boire.
Cet homme parlait d'or; mais à prêcher un sourd
On perd son temps; notre balourd
N'en poursuivit pas moins sa route à l'aventure,
De faux pas en faux pas, de cahots en cahots,
Sifflant, faisant claquer son fouet à tout propos;
Et, bref il versa la voiture.

Digitized by Google

Un ministre naguères en a fait tout autant.
Aux gens que menaçaient ses actes arbitraires,
Il allait aussi toujours répétant :
« Mêlez vous donc de vos affaires. »
Cette histoire est la sienne, à cela près pourtant,
Que dans la ruine commune,
Mon fiacre, ainsi que lui, n'a pas eu le talent
De sauver en versant, sa tête et sa fortune.

A.-V. Arnault.

L'ORATEUR.

Traduction de l'Epigramme de Martial, *Cum clamant omnes, loqueris tu, nævole, semper.*

Pendant qu'un beau désordre anime la séance,
Quand tout le monde crie et qu'on ne s'entend plus,
Marcellus se déploie et fait de l'éloquence ;
Cicéron, pour en faire, attendait le silence.
Le pauvre homme! Romains, de votre orgueil déchus,
Comptez un Cicéron, et nous vingt *Marcellus*.

LE CHEMIN DU LUXEMBOURG.

Imitation de l'Epigramme, *Cui tradas, Lupe, filium magistro.*

A quel maître, Colmin, dois-tu livrer ton fils?
Divers dans tes projets, tu balances encore!
Ne choisis point des érudits,
Des orateurs, des beaux esprits ;
Le raisonner dessèche, décolore.
Parmi nos députés, pour être un jour assis,
Veux-tu qu'un beau talent le distingue et l'honore?
Table ouverte! Voilà comme on sert son pays ;
Auprès des bons dîners, que sont les bons écrits?
Du Bordeaux à l'appui de sa candidature,
Propos selon les gens, double front, double allure ;

Digitized by Google

C'en est assez. Déjà dans le Palais-Bourbon
Je le vois qui s'assied, se lève à l'unisson,
Vante une *Bellardise* (1), affirme une imposture
Et crie aux voix, aux voix! appuyé! la clôture!
Ah! sois fier de ton fils, applaudis, vieux Colmin,
Du Luxembourg il a pris le chemin (2).

CHARADE.

Mon premier ramène Zéphire,
Flore, les Amours et les Ris.
Des cheveux de mon tout mon second est sans prix
Pour un tendre amant qu'il admire.

ENIGME.

Chacun maudit mon inconstance,
Mes caprices, ma cécité;
Et toutefois, sans vanité
Je puis dire, je crois, qu'ici-bas l'on m'encense
Plus que tout autre déité.
J'avais des temples dans la Grèce,
J'en eus à Rome, et de nos jours
On me voit surtout dans les Cours,
Des mortels me jouer sans cesse,
Et pourtant leur plaire toujours
Plus que tout autre enchanteresse.

LOGOGRIPHE.

Parmi tous les hôtes des bois
Je jette l'effroi, l'épouvante.
Vous avez deux pieds, j'en ai trois;
Coupez ma tête, et je vous tente.
Retournez-moi sans différer,
La chose devient différente,
Car vous allez me comparer
Le sein de votre tendre amante.

(1) Lisez *Balourdise*.
(2) Extrait d'un ouvrage inédit, intitulé : *Martial aux dix-neuvième siècle*, ou *les Applications contemporaines*.

Digitized by Google

MOTS

DE LA CHARADE, DE L'ÉNIGME ET DU LOGOGRIPHE,

Insérés dans le dernier Numéro qui a paru le vendredi, 17 7^bre^. 1819.

Le mot de la Charade est LISBONNE,
Celui de l'Enigme est FUMÉE,
Et celui du Logogriphe est MORT, dans lequel on trouve *or*.

SCIENCES NATURELLES.

PHILOSOPHIE ANATOMIQUE. — *Des organes respiratoires sous le rapport de la détermination et de l'identité de leurs pièces osseuses, avec les figures de* 116 *nouvelles préparations anatomiques*, par M. le Chev. GEOFFROY-St.-HILAIRE, Membre de l'Académie royale des Sciences, Professeur de Zoologie, au Jardin du Roi, etc. (1)

PREMIER ARTICLE.

En histoire naturelle, l'Anatomie comparée est la partie essentiellement philosophique de la science; l'étude et la juste appréciation des rapports, des analogies et des connexions, peuvent seules rendre raison de l'identité des fonctions, et initier aux habitudes et aux mœurs des animaux; mais aussi si cette étude est vraiment digne de l'homme, qui fait tout dans un but

(1) Un vol. in-8. de 560 pages. Paris, 1818, chez Méquignon-Marvis, libraire, rue de l'École de Médecine, n°. 3; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

d'utilité, elle est autrement difficile que celle qui n'apprend qu'à classer et à dénommer les êtres de la nature, dont les caractères sont si variables. La zoologie est utile, puisqu'elle facilite les premiers pas que l'on fait dans la science, puisqu'en plaçant sur un point élevé, elle fait passer sous les yeux tout le règne animal que l'on voit assez pour exciter la curiosité et l'intérêt, et pas assez profondément pour qu'on puisse s'apercevoir que cet arrangement n'est qu'ingénieux et séduisant. C'est une illusion qu'il est aisé de prendre pour une vérité : heureux, celui qui, sentant son erreur et ne se décourageant pas, peut découvrir le chemin du vrai et y marcher avec constance.

Les efforts des naturalistes avaient été vains jusqu'à nos jours; quelques-uns cependant s'étaient trouvés sur la véritable voie des analogies, et s'étaient élevés par instinct ou par génie aux premières généralisations, et s'ils n'avaient point perdu tout-à-fait leurs peines, c'est qu'ils étaient profondément pénétrés de la justesse de ces aperçus. Mais dans la création d'une science, les premières tentatives ne sont pas toujours heureuses, et un faux pas peut détourner du bon sentier que bien souvent l'on ne retrouve que plusieurs siècles après. Alors on ne fait plus que des applications fausses; on crée des systèmes, on explique les phénomènes sans les comprendre; on se jette dans l'extrême absolu ou dans les détails minutieux : ainsi se rompt la chaîne qui devait mener à l'unité de composition.

C'est de nos jours, c'est principalement en France qu'on est revenu à des idées plus saines. On a donné plus d'attention aux animaux eux-mêmes; on les a mis en rapport entr'eux et avec l'homme; on les a rapprochés dans toutes les situations de leur existence; on les a vus dans le jeune âge, dans la maturité et dans le déclin; on les a observés dans leurs habitudes et dans leurs instincts; on les a comparés un à un, pièces à pièces, et l'on est parvenu à des résultats d'une importance telle que l'on doit espérer que les découvertes et

Digitized by Google

les applications que l'on fera, viendront en augmenter la validité. Un des hommes qui a le plus concouru à féconder le champ de l'histoire naturelle par son esprit éminemment philosophique, est M. Geoffroy-Saint-Hilaire.

Ce savant a publié il y a déjà quelques mois, un livre contenant cinq mémoires, tous relatifs aux organes respiratoires sur le rapport de la détermination et de l'indentité des pièces osseuses; c'est le premier volume d'un grand ouvrage sur l'anatomie philosophique, dont la publication fera époque dans les annales des sciences naturelles. Si, comme l'auteur lui-même le dit, ce n'est pas une route nouvelle qui est ouverte, du moins le champ de l'organisation est-il éclairé par des vues nouvelles et par un principe nouveau, celui des *connexions*; principe d'un haut intérêt philosophique, puisqu'il admet enfin à la jouissance pleine et entière sans la moindre exception dans la pratique de cet autre principe fondamental de la philosophie naturelle, que tous les animaux ayant la moëlle épinière dans un état osseux, sont fait sur le même modèle. La prévision à laquelle porte cette vérité, c'est-à-dire, le pressentiment que nous trouverons toujours dans chaque famille, tous les matériaux organiques que nous aurons aperçus dans un autre, est ce que M. Geoffroy a embrassé dans le cours du livre, sous la désignation de *théorie des analogues*, ce qui se réduit à approfondir la question: L'organisation des animaux vertébrés peut-elle être ramenée à un type uniforme?

C'est à l'aide de ces deux lois fondamentales qu'il a introduites dans les études anatomiques, que M. Geoffroy parvient à donner la solution d'une question dont les développemens sont immenses et les résultats importans. Il fallait plus que l'amour de la science; il fallait du génie pour en venir à bout. C'est surtout dans la considération des appareils respiratoires qu'il révèle toute l'importance de ces deux nouveaux moyens. Longtemps avant on avait bien pressenti les analogies, puis-

Digitized by Google

qu'elles avaient été poursuivies avec succès dans les animaux à respiration aérienne. Mais quand on en fut venu aux poissons, on trouva une barrière insurmontable. Dès le siècle d'Aristote, on avait déjà rapporté les nageoires des poissons aux mains de l'homme; mais on ne put parvenir à déterminer les os du bras et de l'épaule, parce que les formes intermédiaires qui sont le passage d'un groupe à l'autre ne purent être indiquées; et lorsqu'on ne trouvait point la cause matérielle d'une fonction, on croyait qu'il était naturel de penser que des organes spéciaux étaient là pour la produire: c'est ce qu'on imagina à l'égard de la respiration des poissons. La théorie des analogues fait voir qu'il n'y a point de création particulière et exclusive pour les organes respiratoires dans ces animaux, puisque d'ailleurs ils sont ressemblans aux autres animaux vertèbres; elle prouve tous les points d'une identité réelle, et elle sert à s'élever à des vues nouvelles qui ne font plus regarder l'homme comme le seul point de comparaison, ni comme le type d'une organisation parfaite, puisque dans certains animaux tel organe est plus développé que dans l'homme; ainsi, chez les poissons, les organes de l'ouïe sont portés au maximum de développement, tandis que dans les mammifères ils sont réduits presque à une existence rudimentaire; la fonction est d'autant plus parfaite qu'elle est servie par des organes plus parfaits, et que lorsque ces organes se trouvent avoir acquis le plus haut degré de développement, ils contribuent à l'accomplissement d'une fonction contigüe, s'ils ne la remplissent pas entièrement.

Puisées dans le discours préliminaire, telles sont à peu près les idées que M. Geoffroy agrandit par l'application, dans les Mémoires dont à diverses époques il avait présenté quelques fragmens à l'Académie.

Avant d'en venir à la détermination et à l'identité des os des organes de la respiration, en comparant les quatre sous-types, ou les quatre classes de vertèbres entr'eux, il a du fixer le siége respectif de ces or-

Digitized by Google

ganes, le tronc, la cavité qui les contient : c'est ce qui a été fait dans l'Introduction, malgré la difficulté que présentaient les poissons. Il résulte de la comparaison, que le tronc n'est pas immuablement attaché aux mêmes points de la colonne épinière : ainsi, dans les quadrupèdes, il existe sous le *milieu* de la colonne vertébrale; dans les oiseaux, sous l'*extrémité de la colonne*, et sous le *coccix*; et dans les poissons, sous les *premières vertèbres et sous la tête.* Ce n'est pas une théorie, c'est un résultat qui s'accorde avec le témoignage des sens. « C'est ce qu'on aurait vu dès l'origine, si, moins prévenus pour ce qui est enseigné dans les écoles d'anatomie, on ne se fut point obstiné à vouloir trouver les poissons, sous certains rapports, tout à fait semblables aux mammifères et aux reptiles.»

N. T.

(*La suite à un numéro prochain.*)

HISTOIRE.

ESSAI HISTORIQUE *sur le règne de Charles II; par* Jules BERTHEVIN (1).

UNE Histoire de Charles II manquait à la littérature; les écrits publiés jusqu'à ce jour sur le règne de ce prince, se bornaient à quelques essais peu étendus. Ils étaient rédigés, pour la plupart, dans des circonstances assez propres à faire craindre que l'esprit de

(2) Un vol in-8. Paris, chez Maradan, libraire, rue des Marais, n°. 16, faubourg St.-Germain; chez Pélicier, libraire, Palais-Royal; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

parti ne les eût dictés. M. Berthevin a entrepris de remplir cette tâche; avantageusement connu dans les sciences comme dans les lettres, rassemblant avec soin tous les matériaux qui étaient à sa disposition, il a composé une Histoire complète de la vie politique du fils de l'infortuné Charles Ier. Cet ouvrage, publié sous le titre modeste d'*Essai historique sur le règne de Charles II*, peut être considéré comme faisant suite à l'*Histoire de Cromwel*, par M. Villemain. Ecrit avec rapidité, cet essai n'est point dépourvu de mérite, et les faits y sont rapportés avec exactitude.

Les malheurs qui assiégent Charles dès son berceau, la mort cruelle de son père, les aventures toutes romanesques au milieu desquelles il se soustrait aux poursuites de ses sujets, la tyrannie de Cromwel, la conduite ferme et impénétrable de Monk; enfin, la restauration de la monarchie, et Charles replacé sur le trône de ses ancêtres aux acclamations du peuple, et sans la moindre effusion de sang; voilà ce que présente la première partie de l'*Essai historique*, et ce qui en fait, en quelque sorte, l'exposition.

Des scènes plus importantes, sous le rapport de la politique, viennent ensuite. Les débats parlementaires agitent l'intérieur du royaume. L'Ecosse, toujours prête à se soulever, réclame sans cesse. La religion est le sujet ou le prétexte de troubles toujours renaissans. Les conspirations contre le trône et contre le monarque se multiplient. On accuse tantôt les Papistes, tantôt les Républicains; et chaque fois des victimes nouvelles et souvent illustres, expient les craintes qu'elles ont fait concevoir. Au-dehors, la guerre est presque continuelle avec la Hollande; l'on voit se succéder des batailles navales, auxquelles la marine française prend souvent une part glorieuse. Tels sont les tableaux qu'offre l'histoire de Charles II.

L'auteur s'est surtout attaché à bien faire connaître le caractère du monarque Anglais. Incertain dans ses résolutions, faible dans l'exécution de ses projets, et

Digitized by Google

cependant y mettant de l'entêtement, ce prince avait des vertus que sa faiblesse rendit le plus souvent inutiles, et quelquefois nuisibles au bonheur de l'état et à son propre intérêt. M. Berthevin laisse voir quelles conséquences eut cette conduite sans vigueur, et comment elle prépara la chûte de la maison des Stuarts sous le règne du successeur de Charles II, en même temps son frère.

Au surplus, l'auteur de cet essai peut-il se rendre le témoignage que se rend M. de Thou dans la belle préface de l'histoire de son temps, où il expose le plan et la méthode qu'il a suivis? peut-il dire comme cet historien? « Ce que les bons juges doivent faire lorsqu'ils délibèrent sur la vie et les biens des particuliers, je l'ai fait en écrivant cette histoire. J'ai consulté ma conscience, j'ai examiné si quelque reste de ressentiment ne m'écartait point du droit chemin, j'ai adouci autant que je l'ai pu les faits odieux, j'ai été retenu dans mes jugemens, j'ai évité les digressions, et je me suis montré aussi dégagé de haine que de faveur..... »

On pourrait reprocher à M. Berthevin d'avoir trop milité en faveur du pouvoir absolu. Il aurait dû mieux se rappeler cette vérité, *obstat sibi magnitudo*, et songer que le pouvoir le plus solide et le plus durable en même temps que le plus favorable au bonheur des nations, est celui qui ne peut enfreindre les bornes d'une sage constitution. C'est là véritablement le cas de dire : *Dimidium plus toto.*

Malgré quelques défauts et quelques négligences de style, *l'Essai historique sur le règne de Charles II* doit être mis au rang des ouvrages bons et utiles; il n'y a pas de doute que le public ne l'accueille favorablement, nonobstant les clameurs poussées récemment par le rédacteur du Drapeau blanc.

Victor Verger.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

RUSTIQUE-LE-FLANEUR. — N°. II (1).

Le Flaneur au Salon.

La belle chose pour un *Flaneur*, que l'exposition des produits des arts et de l'industrie! Depuis trois semaines, je ne quitte plus les salons du Louvre ; et j'avoue que, si je n'ai point encore entretenu nos lecteurs de mes promenades, c'est que le temps que je mets à les faire, m'ôte celui de les écrire. Et puis cette foule toujours mouvante et toujours renouvelée! Cette prodigalité de richesses et cette profusion d'objets! Que de sujets pour l'observation! Ils sont si nombreux, qu'il serait plus facile d'en faire l'inventaire que la description. Si le Louvre était moins meublé, je m'y promenerais plus à l'aise : il n'y a point de jouissance où les coudées ne sont pas franches; et avec cinq cents tableaux de moins, je trouverais l'exposition plus riche. Je vais parier qu'elle offre, dans ses 1611 numéros, plus d'aunes de toiles peintes qu'il n'y en a dans toutes les manufactures de Jouy.

Ce qu'on voit aux Galeries est beau ; mais c'est ce qu'on y entend qui intéresse. De toutes les phrases rompues, dont elles retentissent journellement, il se forme une sorte de discours, dont le tissu grammatical n'a

(1) Le premier numéro du Flaneur, inséré dans le VII^e^. numéro du Mercure, est, ainsi que celui-ci, de M. *Regnault de Warin.*

Digitized by Google

pas toujours la correction la plus irréprochable, mais qui voit assembler toutes ses parties par le fil délié d'une logique aussi saine que subtile. Voilà comme d'une nuée, quelquefois assez obscure, de sentiment contradictoires, ridicules ou hasardés, il sort un jugement lumineux, dont l'opinion s'empare et que la France confirmera,

En entrant dans ce vaste salon carré, où brillent toutes les couleurs de la palette de Rubens, il me prend quelquefois fantaisie de juger des tableaux, non parce que j'en vois, mais parce que j'en entends dire. C'est une épreuve à laquelle je voudrais bien que fût soumis l'amour-propre des artistes. Dans l'atelier, ils savourent la louange; dans les journaux, ils avalent la satire; ici, la sensation, à peine transformée, jette un cri naïf et véridique: on sent, par ce qu'on éprouve; on s'exprime, par ce qu'on sent. Il ne s'agit ni de *la couleur* de telle école, ni de *la manière* de tel maître, ni *des procédés* de tel atelier. Pour tout attirail qui sent le métier, le public n'a pas de sens : il les réserve tous pour reconnaître la nature. Afin de la mieux accueillir, il épanouit son cœur et ouvre ses yeux. Et moi, pour écouter son langage ingénu, j'ouvre les oreilles. Cette marche, j'en conviens, n'est pas à l'usage des journalistes *techniques* et des amateurs de salons; mais si elle tend à la découverte de la vérité, elle doit plaire aux artistes qui, en dépit de l'orgueil, la chérissent, puisqu'ils la cherchent, et que l'objet, le terme et le triomphe des arts, sont de la rencontrer.

Lundi dernier, entraîné de la galerie d'Apollon dans le Grand Salon, par un flot de jeunes gens des deux sexes, je remarquai qu'en entrant dans ce dernier, la plupart baissaient les yeux, clignottaient les paupières, et ne la relevaient qu'avec effort. Cela m'expliqua celui que je faisais durant le premier quart-d'heure de ce séjour dans ce sanctuaire de la couleur. En général, celle de la jeune école française est plus brillante que vraie, dure dans les demi-teintes, et tranchante dans

Digitized by Google

les clairs, presque partout exagérée jusqu'à l'enluminure, et souvent en opposition avec les sujets. La première sensation que la rétine éprouve en la réfléchissant est pénible; il lui succède une sorte d'étonnement désagréable, qu'un peu de ressouvenir change en mécontentement. C'est peut-être quelquefois encore, se dit le connaisseur, le crayon anatomique et correct de David; plus rarement l'imposante ordonnance de Gérard; moins souvent encore la pensée poétique de Girodet; presque jamais l'expression idéale de Guérin, et jamais la couleur ardente, harmonieuse et vraie de Gros : les écoliers de Vien, de David, de Regnault, furent des maîtres; les maîtres d'aujourd'hui ne sont que des écoliers. La sentence est sévère, et on ne la lit dans aucuns journaux ; mais le public qui la porte, ne saurait être infidèle à la vérité, parce qu'il ne veut pas l'être à ses plaisirs.

Ce coloris hyperbolique qui, comme les feux de la foudre, illumine nos nouveaux tableaux, ne serait-il pas dû aux choix des sujets? La plupart de ces machines colossales qui, du milieu des parois du Salon, touchent à la corniche, sont destinés aux églises. Là, sous les arceaux courbés par la main de l'architecte gothique, apparaîtront, sous leur véritable aspect, tous ces brillans fantômes de la Mythologie chrétienne : éclairés par les teintes rembrunies des vitraux, les Christ livides, les Martyrs sanglans, les Vierges radieuses, auront perdu cette âpreté de ton, ce coloris papillotté, que la lumière du Salon verse à flots trop abondans sur eux. Je ne doute point, par exemple, que mis à sa véritable place, *le Fils de la veuve* (1), ne présente la scène imposante, quoique simple, d'une résurrection miraculeuse, tandis, qu'au Louvre, je n'y vois que l'expérience d'un médecin qui sait guérir les léthargies, et l'influence d'un

(1) Par M. Guillemot, n°. 573.

Digitized by Google

philosophe sensible sur la multitude ignorante et crédule.

Si les salles de l'Industrie présentent l'état actuel de nos efforts et de nos produits dans tous les genres qui la composent, celles des beaux-arts n'offriraient-elles pas l'image de la situation morale de certains esprits et de certaines opinions? Les productions littéraires sont les fruits de la société, dont les arts libéraux sont les fleurs : quand sous la serre chaude, arrangée par le pouvoir, ces fleurs éclosent, ces fruits mûrissent, quelque brillant que soit le coloris des unes, quelque saveur qu'aient les autres, le connaisseur délicat, le fin gourmet, en sont-ils jamais aussi contens que de ceux qui naissent et se fortifient au souffle de la liberté? L'autorité ne se persuadera-t-elle donc jamais qu'elle doit secourir et non diriger? Quand *Mécénas*, que La Fontaine n'aurait pas appelé *un galant homme*, si, au lieu de protéger, il se fut avisé de conseiller; quand, dis-je, ce favori d'Auguste faisait compter dix mille sesterces à Virgile, au nom de l'heureux scélérat que le diadême fit un grand prince, sans le rendre un homme de bien, Mécénas prescrivit-il au chantre de Didon le plan de l'Énéïde? et lorsqu'au nom de Louis XIV, Colbert inscrivit sur la liste des pensions un érudit de Groningue ou un géomètre de Hambourg en échange de ses pistoles ministérielles, exigeait-il une dissertation sur un fait indiqué ou la solution d'un problême donné? Mais les Colbert du jour qui disent avoir bâti le Louvre qu'ils n'ont fait que badigeonner, se croiraient sans puissance s'ils administraient sans protéger; et malheureusement, plus d'un artiste oubliant que François Ier. s'honorait de présenter le pinceau à Léonard de Vinci, ne reçoit les siens que des mains de la fortune et se rit d'immortaliser, avec ses talens profanés, des erreurs qu'on appelle des miracles, des attentats qu'on nomme de grandes actions, et des préjugés qui ne sont même pas les siens. Où est le temps où avec dix aunes de toile, des crayons et une palette, le Poussin isolé dans

Digitized by Google

un galetas en embelissait la solitude bientôt peuplée par son pinceau magique? c'était alors l'âge d'or de la peinture: c'est maintenant celui des peintres. Cinq cent louis sont à peine suffisans pour payer *Vingt Têtes monacales* (1): ce fut aussi le prix de la cuisine de Drolling; tandis que le peintre de Brutus, de Léonidas et des Horaces demande comme le Bélisaire qu'il a reproduit, l'obole qui doit payer sa toile et ses couleurs.

Pourtant, comme dans le mal même il y a toujours un côté qui est bien, dans ce qui semble erreur n'y a-t-il rien qui soit vérité? Si dès le seuil du Salon j'ai vu de bonnes âmes, transportées sans doute par un saut rétrograde de leur imagination dans certaine chapelle impériale, où les cardinaux n'étaient point en figure; si, dis-je, je les ai vues se signer de la croix; à l'aspect de tant de saints, de martyrs et de crucifix, j'en ai remarqué d'ailleurs agitées par d'autres sentimens. Vis-à-vis la *Mariam ensevelie dans les sables du désert par son amant au désespoir* (2), j'ai noté la contemplation de quelques jeunes moustaches auxquelles ni l'Egypte ni les passions allumées sous son ciel ardent ne sont point étrangers. Hier, près de moi, un pauvre honteux jetait sur les *aumônes de St. Germain* (3) des regards timides, et soupirait au souvenir de ces siècles du vrai christianisme où les évêques, avec une croix de bois, avaient des mœurs et des cœurs d'or. Plus loin, un adolescent qui suivait de loin certaine petite blonde aux yeux bleus, cherchait à la conduire du regard près du joli *sommeil de Psyché* (4), qu'il regarda effrontement en face, tandis que la jeune vierge s'en détournait en rougissant, et rencontrant les

(1) Intérieur d'un chœur de capucins, excellent tableau de M. Granet; n°. 524 *bis*.

(2) Ismayl et Mariam; par M. N. Vernet, n°. 1155.

(3) Saint Germain distribuant des aumônes.

(4) L'Amour et Psiché.

Digitized by Google

yeux qui la guettaient, rougissait d'avantage. Ailleurs, un trio de grâces de la halle s'obstinait à aspirer le parfum des *fleurs de Van-Spaëndonck* (1) ; tandis qu'un groupe de *Forts* et de *Bachoteux* riait jusqu'aux oreilles au spectacle de ces *commères* qui, un poing sur la hanche et l'autre dans les cheveux de leur adversaire, épuisent tout le catéchisme de Vadé (2). Dans le grand salon, je surpris une figure maigre et olivâtre qui, à la vue du *massacre des Mamelucks* (3), laissait couler une larme sur sa moustache ; je l'entendais reprimer un sanglot, et la vis s'éloigner en répétant ces mots : *Marseille !.. Hospitalité !..* J'avoue que je rougis pour mon pays, et qu'en traversant la galerie pour aller voir le *départ de Madame* (4), je détournai les yeux du portrait du *ministre de la justice.*

Parlez-moi de ce nouveau chef-d'œuvre de Gros pour me réconcilier avec la couleur de la nouvelle école, ou plutôt pour en délasser mes yeux. Qu'ils se reposent avec satisfaction sur cette composition, à laquelle, comme un autre, je prodiguerais bien les épithètes de suave, d'harmonieuse, si sous la magie de ce noble et riche pinceau, je n'avais découvert la véritable pensée de l'artiste, ou plutôt du politique humain, autant qu'habile. M. Gros, comme La Tour, qui descendait dans les âmes pour rapporter sur les physionomies la pensée secrète qui les occupait, M. Gros a osé descendre dans l'âme pure de la fille de Louis XVI, et voici ce qu'il a fait dire à Madame : « Je pars, et les fautes du gouvernement de mon oncle sont la cause de ma fuite (5). Français, lui, ma famille et moi, nous vous portions dans nos

---

(1) Les Fleurs et les Fruits de Van-Spaëndonck, de Van-Daël, etc.

(2) La Dispute à la Halle.

(3) Massacre des Mamelucks ; par H. Vernet, no. 1154.

(4) Départ de Madame, duchesse d'Angoulême ; par M. Gros, no. 538.

(5) « *Mon gouvernement a commis des fautes...* » Proclamation du Roi, datée de Cambray.

Digitized by Google

cœurs; dans ces cœurs qui ont oublié les crimes de quelques brigands, et qui n'oublieront jamais la générosité d'un grand peuple. Pourquoi faut-il que l'ineptie de quelques ministres l'ait aliéné de nous? Que je le plains! car, au retour de *Celui* que nos erreurs ramènent, le sang français coulera. N'a-t-il donc point assez coulé! Ah! si la Providence nous rendait à ce peuple regretté, par quelle sagesse, par quelle douceur lui ferions-nous oublier des torts réels, quoiqu'involontaires! J'en jure par ce *Panache blanc* qui, comme celui de mon aïeul Henri, ralliera un jour tous les cœurs; car ils sera le signal de la clémence et le gage de la publique félicité.

REGNAULT WARIN.

LITTÉRATURE.

CONSCIENCES LITTÉRAIRES, *avec l'indication de leurs valeurs respectives et des divers degrés de talent ou d'esprit*; par un JURY DE VRAIS LIBÉRAUX (1).

PREMIER ARTICLE.

DANS son tableau de l'Allemagne, madame de Staël a dit : *Le génie et la bonnefoi devraient être inséparables; le mensonge est plus dégoûtant encore, dans les écrits que dans la conduite, La conscience devrait être la Muse du poëte.* Ces paroles servent d'épigraphe à l'ouvrage que je vais analyser, et suffisent pour le justifier, sous le rapport de l'intention. De quelque manière que soit résolue la question, que j'examinerai plus loin, de savoir si les moyens d'exécution répondent au but que s'est proposé ce Jury de Libé-

(1) Volume in-8 d'environ 400 pages. Prix, 6 fr. A la librairie du Mercure, rue Poupée, n° 7.

Digitized by Google

raux, ils peuvent se glorifier d'avoir défendu les intérêts de la morale. Je n'en dirais pas autant des orateurs de la droite et du centre, ni même de tous ceux de la gauche; je le dirais bien moins de ce ramas de sycophantes, qui depuis quatre ans, exploitent leur privilége de transformer en tréteau la chaire évangélique.

La conscience est d'obligation pour tous les hommes, et plus particulièrement pour les écrivains, voilà deux vérités incontestables. Si cependant il se rencontrait quelque élève de l'école jésuitique qui contestât la seconde, je lui conseille de s'adresser à mes jurés-priseurs, il la trouvera démontrée dans l'introduction de leur cours de morale littéraire. Cette introduction en est le morceau le plus saillant, malgré son étendue, le plus utile et le mieux raisonné. Elle développe avec énergie l'épigraphe que je viens de rapporter, et tire de ce développement l'étroite conséquence que, s'il est permis de n'être qu'un écrivain ridicule comme Messieurs tels et tels, il ne l'est jamais d'être un écrivain sans pudeur et sans foi, comme qui dirait le *Bobêche* de la Gazette de France; et ces intrépides succursalistes des hautes-œuvres de 1815. Un grand talent est une grande autorité, il investit d'une sorte de magistrature, d'autant plus honorable, qu'elle n'est point la création du pouvoir; motif de plus, motif impérieux pour l'homme de lettres, d'avoir une conscience de fer, d'être irréprochable dans ses mœurs, et de ne point associer aux qualités brillantes de l'esprit la bassesse du cœur. Le citoyen obscur n'est comptable qu'à lui, l'écrivain l'est à tous ceux dont sa renommé a fixé l'attention. Qu'il arrive à des hommes notoirement corrompus de s'asseoir parmi les fonctionnaires de l'état, soit dans nos tribunaux, soit ailleurs, l'opinion publique en fait prompte justice; et, certes, elle ne reste pas désœuvrée. Qu'un chevalier d'une misérable industrie s'introduise dans une maison bien famée, on se hâte de l'éconduire; que l'hypocrite adroit ait surpris la confiance d'honnêtes gens, il la perd avec son masque. Et nous laissons l'écrivain s'ab-

Digitized by Google

soudre de sa perversité par le génie ou le talent, presque toujours par beaucoup moins! nous l'écoutons prononcer sur le mérite et la moralité d'autrui, comme si c'était Aristide ou Thraséas! son tour d'esprit nous amuse, les formes de son style nous plaisent, cela lui suffit pour faire autorité. Supposez qu'un orateur, la veille sorti du Bagne, vint détruire et fonder des réputions, qu'il prêchât très-éloquemment les vertus théologales; et, chemin faisant, se louangeât lui-même d'une manière ingénieuse; trouverait-il un auditoire bénévole au point de l'admirer et l'applaudir? Non, sans doute, à l'exception des compères, tout le monde s'indignerait de l'impudence de cet étrange prédicateur et l'on croirait les vertus théologales déshonorées, par ses éloges. Cependant, entre l'orateur arrivé de Brest et tel personnage qui compose à Paris des livres ou des journaux, la différence est à l'avantage du premier, car celui-ci a satisfait à la société, il a payé et l'autre doit.

Je me hâte d'avertir que cette vigoureuse comparaison n'est pas de mon fait, je la restitue au livre *des Consciences*, en observant, à part moi, qu'elle n'est vigoureuse que parce qu'elle est juste, sa justesse fait sa force.

Oui, j'en conviens avec messieurs du Jury, elle est bien fausse, bien funeste cette maxime que *les auteurs établissent le public juge de leurs écrits et non de leur conduite.* Je conçois très-bien l'intérêt du plus grand nombre à limiter ainsi la compétence du tribunal qui distribue la censure et l'éloge; mais qu'ils s'y prennent comme ils voudront, cette maxime n'est en réalité que la honteuse variante, l'odieux équivalent de celle des prêtres catholiques: *Faites ce que je dis et non ce que je fais.* Il faut en convenir, voilà bien en peu de mots le *nec plus ultrà* du scandale; je doute qu'on puisse professer le mépris de soi-même et des autres avec plus de laconisme. Voyons si les gens d'église et les gens de

Digitized by Google

lettres ont beaucoup à s'applaudir d'une telle impudence.

Quant au premier, elle a rendu problématique l'authenticité de leur mission; elle a nécessité l'examen de leurs doctrines, parce qu'il est naturel de rechercher sur quoi se fondent des obligations, dont se dispensent ceux qui nous les imposent. On leur a dit: Vous prêchez l'humilité, et l'orgueil vous domine; le désintéressement, et votre avidité tarife jusqu'aux tombeaux; la pudeur, et votre célibat consiste à la parodier; la concorde, et vous divisez les familles; l'amour du prochain, et vous persécutez; le divin Législateur déclara que son royaume n'est point de ce monde, et vous avez bouleversé le monde pour y fonder votre royaume. De la contradiction de vos préceptes et de vos actions, on a conclu l'imposture de votre apostolat, et les peuples se sont sauvés du catholicisme dans l'Evangile, tous redeviennent chrétiens. A qui la faute, si vous êtes aujourd'hui presqu'aussi méprisés que méprisables? Vous vous débattez envain sous le poids d'une indignation que les siècles ont amassés, le suicide s'achève. Votre triomphe récent; vos succès d'un jour, triste résultat de nos tristes circonstances, que sont ils? Le dernier jet de lumière, plus éclatant au moment même où la lampe s'éteint, et qui laisse après lui la puanteur et la fumée.

Quant aux gens de lettres, c'est aussi en trahissant pendant nos longs désordres politiques le cri de leur conscience; c'est en ne dédaignant jamais d'encenser le vainqueur, qu'ils seraient parvenus à déshonorer la plus honorable des professions, si la conduite et les écrits de quelques hommes ne l'avaient préservée du mépris général; si de glorieuses exceptions n'avaient cloué la honte à sa véritable place. Ecoutons maintenant nos jurés libéraux définir eux-mêmes l'écrivain sans conscience. « C'est celui dont les livres enseignent la vertu, et les actions le vice; celui qui change d'opinions et de bannières suivant les circonstances, loue ou condamne

Digitized by Google

suivant ses intérêts; celui qui ment ou dissimule, fausse ou égare sa raison de propos délibéré; celui qui s'étudie à corrompre dans leur application, des doctrines consacrées, des vérités positives, qui flétrit ses rivaux par jalousie, qui s'attribue les inventions d'un autre, qui court aider à terrasser les plus faibles; enfin, celui qui s'est déjà vendu et celui qui n'est encore qu'à vendre. »

Je suis de votre avis, Messieurs les jurés, mais sans aucune restriction; et lorsqu'immédiatement après cette énumération, longue sans être complète, vous ajoutez que ce sont là des peccadilles qui ne déconsidèrent pas les écrivains, lorsque vous reconnaissez à la conscience littéraire des franchises, des immunités consacrées par l'usage, vous n'en croyez rien, et vous seriez bien fâché qu'on en crût quelque chose. Il est aisé de s'apercevoir qu'une extrême prudence vous a dicté votre déclaration. Ce n'est pas pour rien qu'on a fait ce qu'ils sont MM. Bellard, Jacquinot, Hua, Vatismenil, Marchangy, Reverdin, etc., etc. J'avouerai même que la loi sanctionnée le 17 mai 1819 n'est pas de nature à rendre vos précautions inutiles. Je ne vous blâme pas d'avoir deviné cinq ou six mois d'avance les dispositions du chapitre V, elles sont explicites; il y a, de la part d'un auteur, injure envers les particuliers, injure envers les agens des autorités, soit françaises soit étrangères, si l'auteur a manqué de politesse. Dans le premier cas on la lui apprend pour 16 fr. ou 500 tout au plus; dans le second, il paye beaucoup plus cher, et c'est juste. En vertu du même chapitre V et de l'article 20 du chapitre VI, on peut devenir criminel pour avoir été véridique. Le législateur savait très-bien qu'*il n'y a que la vérité qui offense*; voilà pourquoi dans sa haute sagesse il a décidé que celui qui la dit aux simples citoyens ne serait pas admis à la prouver, et qu'on aurait à le punir comme calomniateur. Toutefois soyons justes, la loi se compense, elle nous

Digitized by Google

permet à l'égard d'un président des assises ce qu'elle nous défend par exemple à l'égard du libraire *Dentu*.

D'après ces considérations, je pardonne aux auteurs *des Consciences* de n'avoir pas traité sans ménagement l'immoralité littéraire. Je m'explique leurs concessions apparentes, par notre législation sur la liberté de la presse, législation qu'on s'est efforcé d'accommoder à la corruption de nos mœurs, tandis qu'il fallait au contraire tendre à les épurer, à les rendre plus fortes au moyen de cette liberté. Ce n'est au fond qu'un trait de satire de plus d'avoir dressé dès les premières pages du livre l'acte d'accusation d'une foule d'écrivains, d'y grouper leurs droits au mépris et de le déterminer ensuite par une déclaration dont voici la substance : *vous êtes notoirement flétris, ce qui n'empêche pas que vous ne soyez de très-honnêtes gens*. Quels honnêtes gens en effet que cette cohorte de Thuriféraires qui, tant que Napoléon fut puissant, l'enfumèrent de leurs phrases et s'efforcèrent de nous tenir à genoux devant l'idole, afin que vue de bas en haut elle parut plus grande! qui, tout aussitôt la résiliation du consulat à vie et le sénatus-consulte de notre servitude, élargirent leurs cassolettes, et regrettant que la trinité fût depuis long-temps au complet, se hâtèrent de proclamer le nouveau Charlemagne, *l'homme des destinées!* qui enfin, protestent aujourd'hui qu'ils eurent toujours l'intention de le perdre; et qu'en le lançant par dessus la nue, ils savaient bien que s'il mettait plus de temps à retomber, sa chute au moins serait mortelle! C'était chose facile à des jurés libéraux de prouver la bassesse de ces honnêtes gens, aussi l'ont-ils prouvée. Véritables Lazzaroni de la littérature, vous sollicitiez, leur disent-ils, vous acceptiez de Napoléon des honneurs, des places, de l'argent et le plus qu'il vous était possible. Vantez de votre mieux la dynastie légitime, la bonne cause, les arrières-pensées; consentir à recevoir son bien être de celui qu'on veut détruire, c'est bassesse. Etait-ce également maladresse? non, tant que l'Empereur reste-

Digitized by Google

rait sur son trône, vous resteriez prosternés sur les marches, s'il venait à tomber, vous lui diriez *Raca*. Il est tombé, vous avez dit *Raca*. Vos chants d'allégresse ont salué le retour des Bourbons, vous publiez que la chute de *l'homme des destinées* est aux trois quarts votre ouvrage, et vous recevez des récompenses du gouvernement légal pour avoir été recompensés par le gouvernement intru : il n'y a point là de maladresse.

Je viens de donner un aperçu des *Consciences littéraires* assez étendu, bien que relatif à l'introduction seule, pour qu'on puisse juger si les auteurs ont véritablement défendu, comme je l'annonçais, les intérêts de la morale. Faute d'espace, je n'analyserai point aujourd'hui leurs moyens d'exécution, ce sera la matière d'un second article; terminons celui-ci par un passage en vers emprunté de la page 52. Il s'applique à cette autre espèce de jongleurs politiques, qu'on a vus s'atteler des premiers au char de l'indépendance; et, des premiers encore, au char du despotisme; exécrables tartuffes de mœurs et d'opinions, pour qui les malheurs publics furent toujours des moyens de fortune et parmi lesquels le département de **** vient néanmoins de faire un choix.

Artisans d'imposture, apôtres du scandale,
Ils courent dégrader la vertu, la morale;
Avec la liberté dans le même tombeau,
De la philosophie étouffent le flambeau;
Font d'un soldat avide un héros tutélaire,
Et doublant la louange en raison du salaire,
Quand la faulx du trépas moissonne les Français,
Du bourreau de la France ils vantent les bienfaits.
L'Univers le maudit, leur voix le déifie,
Ils courbent sous son joug, honneur, lois et patrie,
Eux qui, dans d'autre temps, d'un opprobre immortel
Flétrissaient l'esclavage et le trône et l'autel.
Quelles mains ont saisi ces brillans héritages,
De l'antique noblesse antiques apanages?

Digitized by Google

Ces hôtels somptueux, ces palais, ces châteaux,
Justement étonnés de leurs maîtres nouveaux,
Qui les possède ? Vous, vous dont la voix si fière,
Criait : *Guerre aux châteaux, paix à l'humble chaumière.*
L'exil, l'assassinat, voilà par quels moyens
La fortune agrandit tant d'obscurs citoyens !
Sous les lambris peut-être, où vous dormez paisibles,
Les traces du forfait restent encore visibles ;
O de l'égalité fougeux prédicateurs,
Allez donc éponger les marbres délateurs.

O. V.

(*La suite à l'un des prochains numéros.*)

AMOUR ET HUMANITÉ.

ANECDOTE.

Alta sedent civilis vulnera dextræ.
(LUCAIN. *Pharsale.* LIV. I.)

La guerre civile fait à la patrie les plus profondes blessures.

Si les haines de famille sont toujours les plus envenimées, si les guerres civiles offrent ordinairement les tableaux des cruautés les plus horribles, avec quel plaisir, au milieu de ces images sanglantes, le cœur se repose sur un trait de douce pitié ! On éprouve un moment de consolation, en pensant que l'esprit de parti, que les dissentions et la guerre n'ont pas encore pétrifié toutes les entrailles humaines ! C'est un fait de cette espèce que nous allons raconter ; il n'est pas fort ancien, et s'est passé dans le malheureux département de la Vendée. Cette anecdote prouvera que si des deux côtés il s'est commis des excès, des deux côtés aussi il y a eu de la générosité et des vertus. Puisse la connaissance de traits semblables cicatriser les blessures, amortir les haines, faire oublier les erreurs, et rafraî-

Digitized by Google

chir les âmes, en y versant la bienveillance et l'estime réciproques!

Un bataillon de l'armée républicaine était depuis plusieurs mois en cantonnement dans le bourg de F..... Un lieutenant de ce bataillon (nous appellerons ce jeune homme *Belami*) était logé chez un des municipaux du bourg, officier de santé, habile dans sa profession, et très bon patriote. Ce digne homme que nous nommons *Bridault* (1), était veuf et père d'une fille unique. Dans une maison où il y a une fille de ving-deux ans, c'est un dangereux hôte qu'un militaire de vingt cinq. *Rose* croyait devoir des soins à un défenseur de la patrie; elle veillait à ce qu'il ne manquât de rien; elle offrait toujours avec tant de douceur et de grâce! Belami ne pouvait refuser; il acceptait tout, se laissait gâter; son cœur se pénétrait de reconnaissance.

Le père était souvent absent à cause de son état; Rose et Belami, restés seuls à la maison, ne s'ennuyaient point; Rose s'occupait des soins du ménage et de la basse-cour: Belami travaillait dans le jardin ou dans le verger; il plantait, arrosait, cueillait les fruits, les faisait serrer; on eût dit qu'il était chez lui: insensiblement il s'établit entre les jeunes gens beaucoup d'amitié.

Enfin Belami s'expliqua; on l'entendit. Rose était sage, et n'avait point la tête gâtée par la lecture des romans; l'habitude des occupations utiles l'avait préservée de ces erreurs de l'imagination, qui tourmentent nos jeunes filles désœuvrées: elle reçut avec modestie, mais sans embarras, un aveu qu'elle attendait; un sourire enchanteur commença sa réponse; un regard bien tendre la termina.

Les deux amans une fois d'accord, se parlèrent franchement de leurs projets pour l'avenir: il fallait attendre

(1) Il est aisé de deviner les motifs qui nous font substituer des noms supposés aux véritables.

Digitized by Google

la fin de cette malheureuse guerre; alors Belami quitterait le service, pour être utile à sa patrie d'une autre manière; il s'établirait à F...., ferait valoir lui-même le domaine de son beau-père; celui-ci, dans ses vieux jours, goûterait chez lui, et parmi ses enfans, le repos et le bonheur.

Le père de Rose, craignant de se séparer d'elle, ne s'était pas pressé de la marier: plusieurs partis avantageux s'étaient présentés; il les avait éconduits: sa fille croyait cependant qu'il ne refuserait pas son aveu à Belami; mais elle trouva qu'il était mieux d'attendre, pour le lui demander, que l'instant fût venu d'en faire usage; en attendant, elle protestait tous les jours à son père qu'elle était bien résolue à ne jamais le quitter.

Ainsi quatre mois s'étaient passés dans l'innocente joie, dans la familiarité décente, dans la douce union, tandis que la guerre, non loin de là, détruisait les habitations, ravageait les campagnes: cette heureuse maison renfermait la paix et l'amour. On y versait cependant trop souvent des larmes; mais elles étaient pour les malheurs d'autrui et pour la patrie désolée.

Tout à coup l'ordre vint de porter les cantonnemens d'un autre côté; l'armée républicaine évacua F.... et ses environs; le bataillon de Belami fut envoyé à trente lieues de là. Le jeune amant quitta Rose avec douleur, mais avec courage; on se jura, de part et d'autre, fidélité éternelle: le baiser d'adieu scella le serment.

Un mois d'absence s'écoula; pendant ce mois, Bridault ne reçut qu'une lettre de Belami, et dans cette lettre il y en avait une pour sa fille. Le jeune homme écrivait que, toujours en marche, et se portant de différens côtés, il ne pouvait même indiquer d'endroit fixe pour lui adresser une réponse; depuis cette lettre, les communications avaient été interceptées; plus de nouvelles de Belami; Rose était dévorée d'une inquiétude qu'elle cachait avec soin à son père.

Pour surcroît de chagrin, un détachement de l'armée royaliste vint prendre poste à F.... La réputation de

Digitized by Google

probité du père Bridault, son habileté dans son art, et les secours qu'on en pouvait tirer, sauvèrent sa maison de quelques excès qui furent commis dans l'endroit contre les patriotes signalés; on n'exigea rien de lui, sinon qu'il donnât ses soins à quelques blessés du détachement.

Il y avait deux mois que ces nouveaux hôtes tenaient le poste de F...., et il y en avait près de trois que Rose n'avait reçu aucunes nouvelles de Belami, lorsqu'une nuit il survint une alarme: les républicains s'avançaient en force pour enlever le poste : le détachement royaliste, trop faible pour le garder, le quitta en désordre; à six heures du matin (il était à peine jour) les patriotes entrèrent; un adjudant de l'armée royaliste ne les croyant pas si près, n'était point parti avec son détachement : surpris tout à coup, il s'échappe, il fuit : il aperçoit devant lui une patrouille républicaine; il rebrousse chemin, craignant d'avoir été vu; il trouve la porte d'une maison ouverte, il s'y jette; c'était celle de Rose, dont le père était absent depuis deux jours; il parvient jusqu'à la chambre de la jeune personne, l'effroi dans l'âme et sur le visage : « Mademoiselle, lui dit-il, je ne suis point un lâche, et j'ai plus d'une fois bravé le danger en combattant; mais il est affreux d'être égorgé sans pouvoir se défendre; j'ai été vu, reconnu sans doute; ils sont sur mes pas; je suis seul, je suis perdu; cette malheureuse guerre est une guerre à mort.... » La sensible Rose s'émeut; l'humanité lui parle; elle oublie que l'adjudant est un ennemi, et ne voit plus en lui qu'un homme. Hélas! dit-elle, je vous sauverai si je le puis.... » A l'instant, elle l'aide elle-même à ôter ses habits, son chapeau à haute forme avec le panache blanc; elle jette le tout par la fenêtre, dans un vivier plein d'eau; elle parle aux deux domestiques de son père, et leur recommande le secret.

Un quart d'heure après, on frappe à la porte : ce sont quelques soldats patriotes qui viennent, disent-ils, faire perquisition dans la maison, et voir s'il ne s'y

Digitized by Google

cache point d'ennemis ; toutes les issues sont occupées ; on monte à la chambre de Rose, déjà on est à sa porte ; il n'y a plus pour l'adjudant de moyen d'en sortir sans être vu ; pas un endroit dans la chambre où il puisse être caché sûrement. Rose prend son parti avec fermeté ; elle ouvre elle-même. « Il n'y a personne ici, leur dit-elle, que mon mari que vous voyez dans mon lit » (elle y avait fait mettre l'adjudant). Elle achevait à peine ces mots, quand elle vit entrer son amant, Belami lui-même ; il fallut répéter devant lui ce qu'elle avait dit ; qu'on juge, s'il se peut, de leur situation à tous deux. Belami resta un moment pétrifié ; puis il tourna les yeux sur le prétendu mari dont la situation n'était guère moins pénible : « Me reconnaissez-vous, lui dit-il ? vous souvenez-vous de Bèlami ? Pour moi, je vous reconnais à merveille: nous avons étudié ensemble à Angers ; vous êtes de dix lieues d'ici, tout près de M..... Je vous trouve sous une sauve-garde sacrée ; cette maison que j'ai habitée était un temple du patriotisme et de toutes les vertus ; quelques soient vos opinions personnelles, ne craignez pas que je laisse violer un pareil asile. Allons-nous en, mes camarades, dit-il aux soldats, puisqu'il n'y a dans la maison que le mari de Madame. — Il lui demanda de l'air le plus réservé, des nouvelles de son père, et sortit avec sa troupe.

A peine était-il dehors, que l'adjudant s'écria : «Ah! mademoiselle, que Belami est humain et généreux ! Il m'a reconnu, je n'en puis douter ; il sait que je suis le baron de *la Sauzelière !* que ma terre est à dix lieues d'ici ; il sait aussi que j'ai pris parti dans l'armée royale ; mais il a voulu sauver la vie à un ancien ami de collége ; ou plutôt, c'est au respect qu'il a pour votre maison, c'est à vous que je la dois. Je ne l'oublierai jamais. — Je ne me repens pas de ce que j'ai fait, reprit Rose, en laissant échapper, malgré elle des sanglots et des larmes : n'imputez point ma douleur au lâche regret d'une bonne action : je ne pleure que sur mon

Digitized by Google

propre malheur !..... Il est affreux ! » La Sauzelière la pressa si fort, elle était si pénétrée qu'elle ne pût s'empêcher de lui raconter l'histoire de sa tendresse pour Belami, et leurs projets d'union. « Ce que vous avez fait pour moi, reprit l'adjudant, m'indique ce que je dois faire ; vous ne me surpasserez point en générosité. Un homme d'honneur, dans ma situation, n'a qu'un parti à prendre ; c'est de réparer le mal qu'il a causé involontairement. Quelque danger qu'il y ait à courir pour moi, je vais sur le champ me remettre dans les mains des patriotes ; on saura tout : je dirai que l'effroi du moment m'a fait entrer chez vous, où jamais je n'avais mis le pied ; je dirai avec quelle sensibilité vous vous êtes exposée pour un homme qui vous était tout-à-fait inconnu, et que vous regardiez comme un ennemi ! Mon parti est pris : je ne laisserai pas un moment de plus le désespoir dans votre âme, et dans celle du brave jeune-homme qui m'a voulu sauver. Je sors à l'instant même. — Non, reprit Rose, je ne le souffrirai pas. : je me suis engagée à vous sauver : laissez-moi achever mon ouvrage. Je ne permettrai point que vous sortiez de la journée : ce soir, à la faveur de la nuit, vous vous échapperez. Promettez-moi d'avoir soin de vos jours ; que je n'aie pas envain perdu mon bonheur. » L'adjudant eut beau insister ; Rose demeura inébranlable, et la Sauzelière fut obligé de paraître consentir à tout ce qu'elle voulait ; mais il se promit bien d'exécuter son projet le soir même, et d'aller, en sortant de la maison, se livrer à Belami et aux siens, au hasard de tout ce qui pourrait en arriver.

Vers l'heure du diner, le père Bridault rentra ; il amenait un convive : c'était Belami,

« Ma chère enfant, dit-il à Rose, voilà notre ancien hôte, cet estimable jeune-homme, revenu dans ce pays-ci : qui sait s'il restera encore long-temps ? Les militaires sont expéditifs. En me rencontrant ce matin, après m'avoir embrassé, le premier mot qu'il m'a dit, c'est qu'il t'aimait de tout son cœur ; et le second, qu'il

Digitized by Google

te demandait en mariage. Ma foi, je ne crois pas que tu puisses trouver un plus honnête homme. J'y ai consenti, pour mon compte ; reste à savoir si cela te convient : réponds. »

Rose émue, pressée à la fois de sentimens différens, gardait un moment le silence, quand de la pièce voisine, s'élança la Sauzelière, revêtu d'une robe de chambre du père Bridault. « Je vous réponds pour elle, s'écria-t-il, qu'elle y consent de bon cœur ; je sais ce qu'elle pense. Permettez-moi tous trois de prendre part à votre bonheur. »

Cette apparition subite étonna beaucoup le maître de la maison. « Qui êtes-vous, demanda-t-il ? et que diantre faites-vous chez moi, dans ma robe de chambre ? » Belami ne put s'empêcher d'éclater de rire. « Je vous croyais parti, dit-il à l'étranger, et je n'avais pas jugé bien nécessaire d'apprendre à mon ami Bridault votre aventure de ce matin ; vous voyez, par la demande que je lui ai faite, que j'ai su très-bien à quoi m'en tenir, et que je n'ai pas cru vous avoir surpris en bonne fortune. — Je vois, reprit la Sauzelière, que vous êtes un homme généreux ; que vous savez croire à la vertu, comme Rose sait la pratiquer. Vous êtes bien dignes l'un de l'autre. »

Le père, qui n'entendait rien à ces paroles, en demanda enfin l'explication ; on lui raconta ce qui s'était passé. Il donna des louanges au bon cœur et à la présence d'esprit de sa fille. On convint que la Sauzelière partirait dans la nuit, déguisé avec un habit du père Bridault : le reste de la journée se passa fort gaîment, et dans la meilleure intelligence.

Au moment de partir, la Sauzelière dit à ses hôtes : « Je retourne vous faire la guerre ; mais j'emporte de cette maison respect, amitié, reconnaissance pour ceux qui l'habitent. Puissé-je trouver souvent l'occasion de rendre à des patriotes ce que vous avez fait aujourd'hui pour moi ! Je me croirai encore plus heureux, si les efforts que je vous promets de faire pour appai-

Digitized by Google

ser les haines, et ramener les esprits aliénés, ne sont pas inutiles. » Il a tenu sa promesse, et a été, dans le parti royaliste, un de ceux qui ont le plus contribué à la pacification de la Vendée. Il a revu depuis Belami, et tous deux marchent à présent sous les mêmes drapeaux.

Ils ont passé quelque temps ensemble à F..... Belami, aimant bien sa femme, attend pour se retirer du service et accomplir ses projets les plus doux, que l'Europe se reposant enfin des convulsions qui l'ébranlent, puisse commencer à se guérir des plaies profondes de la guerre, et à faire refleurir l'agriculture, le commerce et l'abondance.

M. Andrieux, de l'Académie française.

CHRONIQUE.

Je suis de l'avis du bonhomme Richard; les créanciers ont bien meilleure mémoire que les débiteurs. Oh! les vilaines gens, qui forment la secte la plus superstitieuse de la terre. Il n'existe pas d'observateurs plus exacts pour toutes les époques du calendrier. Ce sont des individus qui, pour le malheur d'un grand nombre de personnes, ont des mémoires perfides et qui n'oublient jamais un jour de paiement.

M. Berchoux a dit quelque part :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains.

Moi et tant d'autres de mon espèce nous ne cessons de dire :

Qui nous délivrera de tous nos créanciers.

Eh bien! un de mes amis, capitaine à demi-solde, détenu pour dettes à Sainte-Pélagie, est loin de parta-

Digitized by Google

ger cette opinion. D'après son invitation j'allai le voir. Je comptais le trouver abattu, triste, morose et aussi atterré qu'un rat pris dans un piége. Quelle était mon erreur. Le voyant fort tranquille, j'attribuais cette résignation à son courage et à ce degré de philosophie que possèdent presque tous nos braves. Mon ami me jeta dans une surprise inexprimable, en me prouvant de la manière la plus claire qu'il se trouvait fort heureux d'être sous les verroux. Barême en main et mathématiquement parlant, il me démontra qu'il était impossible à l'officier en demi-solde, depuis le grade de sous-lieutenant, jusqu'au grade de capitaine inclusivement, d'exister avec sa paie, hélas ! bien exigue. Enfin, dans la chaleur de la conversation, il en vint à m'avouer qu'il s'était fait emprisonner *exprès*, afin de *pouvoir vivre*, et de *faire vivre* sa mère, sa femme et deux enfans qui composent sa famille. Je crois rendre une service signalé à mes anciens camarades, en mettant sous leurs yeux le calcul de mon ami. Un général, me dit-il, sous lequel j'ai fait huit campagnes, beaucoup plus malheureux que bien d'autres, n'a gagné dans son honnête métier que la bagatelle de 50,000 fr. de rente. Mes campagnes m'ont rapporté cinq blessures, des douleurs qui se font ressentir dans les changemens de temps, des privations de toute espèce auxquelles ont succédé d'autres privations.

Heureusement pour lui, mon général est économe; il n'a point contracté les habitudes de son ancien état, c'est-à-dire, de n'avoir ni sol ni maille; il faut vous apprendre qu'avant la révolution mon général était une espèce de peintre; il avait été successivement fourrier, sergent-major, officier-payeur, capitaine d'habillement, quartier maitre et major, il avait ensuite, du produit de ses petites économies, acheté des épaulettes de colonel rue Saint-Dominique, puis l'habit brodé de maréchal de camp; fait gouverneur d'une province à l'étranger par un ministre tout aussi militaire que lui, et qui n'obtint pas moins le bâton de maréchal;

Digitized by Google

c'est alors que mon général *nagea en grande eau.* Non-seulement ses coffres se remplirent, mais encore les honneurs lui arrivèrent de toutes parts; les croix, les cordons, les plaques de tous les ordres de l'Europe le décorèrent; il fut fait lieutenant-général, comte, que sais-je moi? Oh! c'est un homme trés-recommandable que mon général, et Dieu sait jusqu'où il serait allé sans la catastrophe qui l'a arrêté en aussi beau chemin; mais revenons. Mon général vit fort décemment avec la modique somme de 1710 fr., demi-solde d'un chef de bataillon; reste par conséquent 48,290 fr., auxquels il faut ajouter 15,000 fr., que S. Exc. le ministre de la guerre lui a *excellemment* accordés; en bon camarade, la susdite excellence a mis mon général à solde entière.

Que fera-t-il de cette somme de 58,290 fr.? Le ministre ayant songé à lui, le brave homme a bien voulu songer à nous. Il est vraiment bon diable; dans ses momens d'expansion, il convient franchement qu'il n'était nullement propre au métier de général; enfin que s'il est parvenu à ce grade, il ne le doit qu'au sang de quelques misérables comme moi qu'il a fait verser sur le champ de bataille. Il est bon notre cher général; il nous prête obligeamment son argent au modique intérêt de cinq pour cent *par mois.* Afin de ne pas encourir de reproches, le général fait valoir ses fonds par les mains de MM.*** et autres *Tutti quanti* que nous ne connaissons que trop de par tous les diables. Ces honnêtes courtiers de mon général portent presque tous à leur boutonnière la croix d'un ordre qu'ils déshonorent, et qui n'est pour eux qu'une amorce pour attirer les dupes. Et comment donc l'ont-ils gagnée, me dira-t-on? eh! parbleu de la même manière que mon général a gagné ses honneurs qu'il ne faut pas confondre avec *l'honneur.*

Pour mettre le comble à ses bienfaits, mon général m'a fait entrer à Sainte-Pélagie au moyen d'un de

Digitized by Google

ces messieurs Jacob, Zacharie, Moyse, Mardochée, etc., etc.

Ecoutez encore, mon cher ami, je bénis mon sort et je vais vous démontrer le bien qui résulte de la conduite du général à mon égard. Daignez me prêter toute votre attention.

Intérêts payés, frais de papier retirés, centimes retranchés, je ne touchais mensuellement que 66 fr. 30 c.; comment faire pour exister, surtout lorsqu'on nourrit une mère, une femme et deux enfans. Cette modique somme suffisait justement pour le pain; pendant un mois seulement, celui où je vendis à l'avance ma Légion-d'Honneur 85 fr., je pus me procurer de la viande.

Afin d'augmenter nos petites ressources, je me fis successivement menuisier, cordonnier, barbouilleur d'enseignes, tourneur et charron; il me fut impossible de pouvoir réussir à rien; je fus partout reconnu pour un maladroit, pour un homme en un mot qui n'était propre qu'au métier militaire. Je n'en fus pas étonné, car c'est en effet le seul que j'aie jamais exercé.

Désespéré, la mort dans le cœur, je m'acheminais vers le pont St.-Michel pour me jeter à la rivière, payer mes dettes, et me faire ramasser aux filets de Saint-Cloud lorsque mon bon ange m'inspira l'heureuse idée d'enjamber le seuil de Sainte-Pélagie. Oh! bienheureuse Sainte, que ne te dois-je pas depuis que je me suis mis sous ton intercession; depuis que je suis entré dans ta sainte maison, plus d'intérêts à acquitter, plus de centimes retranchés, plus de papier à lettres d'échange à payer; je jouis entièrement de ma demi-solde, c'est-à-dire que je touche 72 fr. 76 c. par mois, plus 30 francs qui me sont alloués par mon honnête général.

Ma bonne mère, ma femme, mes chers enfans vivent bien au moyen de cette augmentation de traitement, et nous bénissons tous le ciel qui nous a rendu le bonheur.

Digitized by Google

J'avoue que je me rends coupable d'indiscretion en publiant ce que mon ami appelle le secret de bien vivre avec la demi-solde; il craint qu'une fois connu, tous les officiers en non-activité ne l'adoptent, et que Sainte-Pélagie, devenue une espèce de caserne, on ne s'y trouve par trop resserré; il craint que par suite le général trouvant cette mesure trop dispendieuse, me lui rende la liberté. L'intérêt de mes anciens camarades l'emportant sur toute espèce de considération, m'empresse de les prévenir de cette spéculation de nouvelle espèce, et les engage à travailler pour mériter les honneurs de la reclusion à Sainte-Pélagie.

—Grande rumeur! importante nouvelle! Madame Récamier, qu'on dit avoir été *déesse de la raison*, va lancer un pamphlet européen, où tous les intérêts seront discutés à la manière de Montesquieu. Mesdames Guizot et Azaïs se proposent, assure-t-on, de répondre à cet horrible pamphlet. Cette polémique va fixer l'attention de Carlsbad, de la France et de l'Europe. Suivant le même bruit, un courrier extraordinaire aurait été dépêché de Carlsbad à l'une de ces savantes dames. O Montesquieu! ô Rousseau! hardis et sublimes génies, qu'eussiez-vous dit des innovations de nos jours, de ces femmes habiles, raisonnant sur le pouvoir absolu comme Hobbes et Machiavel! Ah! si j'en crois quelque pressentiment, l'indulgence plutôt qu'un ris amer eût animé vos lèvres! Pleins des images de la poésie, vous vous fussiez rappelé ce passage d'une élégie erse : *La fière et vive Comala faiblit sous le poids de l'armure d'un guerrier; mais la faiblesse est touchante, elle inspire la pitié.*

Cependant Voltaire, moins passionné, moins bienveillant que vous, eût raillé ce travers. Champfort eût, à ce sujet, lâché maintes *pinces*. Chez ces deux philosophes, nos dames ne seraient donc sorties du cercle des discussions qu'avec tous les honneurs du sifflet.

Epris de je ne sais quelles images, frappés de je ne sais quel respect, les premiers Francs supposaient que

Digitized by Google

les femmes, ces êtres charmans et mystérieux, étaient un objet de culte, et une harmonie placée entre l'homme et la nature, entre le ciel et la terre. Qu'ils étaient ingénus ces bons Francs! Dans les états modernes, les femmes n'inspirent plus le même enthousiasme : leurs vices en ont tari la source; mais, en perdant cet avantage, elles ont singulièrement gagné du côté de la puissance réelle, de la puissance sociale. Voyez-les soumettant tout aux plus vains caprices, aux plus faux calculs; voyez aussi dans combien de travers l'*amour* et *l'amour-propre* les jettent tour à tour. Jeunes, nos dames veulent des amans; raisonnables, des amis; vieilles, quelque chose encore, des opinions, des préjugés, des haines; enfin du bruit. On dirait qu'elles se vengent par le mouvement qu'elles impriment à la société, de l'indifférence de cette même société. Au reste disons, en thèse générale, que les femmes diffèrent selon les climats, les mœurs et les époques. A Athènes, le goût des arts et de la représentation explique l'influence d'une Aspasie. Sous Louis XIV, on conçoit encore que les La Fayette, les Coulanges et les Sévigné aient été aimées et respectées. Elles le méritaient assurément; aux grâces et à la beauté elles unissaient ce qu'on aime chez les femmes, un talent heureux à beaucoup de modestie. Leurs travaux n'excédaient jamais leurs moyens. Un roman, quelques lettres occupaient leurs loisirs. Ce peu d'écrits leur a pourtant donné la gloire. Les femmes perdent à être transformées en Muses, si ces Muses ne sont pas celles des Amours et des Ris. Dans les beaux jours du règne de Louis XIV, on recherchait avec empressement ces femmes si distinguées; leur titre d'auteur n'éloignait personne, au contraire il leur attirait, dans les réunions les plus brillantes, et mille hommages particuliers et l'admiration des étrangers qui venaient nous voir. Combien les temps sont changés! combien le retour aux mêmes habitudes nous rendrait plus aimables! Nos femmes seraient citées dans les cours de l'Europe, pour les

Digitized by Google

grâces et les agrémens de l'esprit ; et nous, Français, nous serions encore ce peuple aimable, ce peuple délicat et généreux qui, depuis douze siècles, sacrifiait à la beauté et à la vaillance.

— M. Courvoisier, ce ferme défenseur du ministère, prévient qu'il va diriger une plainte contre le *Constitutionnel*. Dans une lettre adressée à plusieurs Journaux, il dit n'avoir reçu aucune grâce ni aucune somme du ministère, et encore moins des dîners. A l'entendre, c'est le plus saint homme de chat de tout le département du Doubs. Nous ferons connaître l'issue de cette affaire, à laquelle les rieurs doivent vivement s'intéresser, puisqu'elle procurera du scandale dans Landernau.

— Le journal intitulé l'*Académie des Ignorans* avait été de vie à trépas. Ainsi que le Phénix il vient de renaître de ses cendres par le crédit d'un grand prince. Son parrain lui a imposé le nom de *Mercure royal*. La cause de la mort de cette famille vient de sa mauvaise éducation et plus encore de sa mauvaise nourriture. Elle participait des sentimens anti-français de la *Quotidienne*, de la stupidité de la *Gazette*, de la niaiserie des *Débats*, de l'infamie du *Drapeau blanc* et de l'insolence des *Lettres normandes*, qui ne devaient pas révéler l'existence de cet *Inconnu*. Au surplus, rien n'est meilleur pour provoquer au sommeil, que la lecture du *Mercure blanc*. Nous indiquons à nos abonnés ce remède contre l'insomnie.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE.

L'entendement humain mis à découvert d'après les principes de la chronologie et de la métaphysique.(1)

Tout est matière, et la mort ne consiste que dans la désorganisation entre certaines parties subtiles et certaines parties grossières. Quand elles se séparent, ce que nous appelons l'âme s'évapore et s'évanouit; ce que nous appelons le corps se corrompt et se dissout. Le principe vital qui maintenant nous fait agir, penser, vouloir et raisonner, n'est plus susceptible de ces opérations; une fois qu'il cesse d'être en harmonie avec les organes à l'aide desquelles il agissait, pensait voulait et raisonnait : par conséquent cette portion de nous-mêmes que nous divinisons en quelque sorte ne survit point dans un autre monde; et ces idées dont on nous berce qu'elle est destinée à y être souverainement heureuse ou malheureuse, suivant qu'elle aura mérité ou démérité en celui-ci, ne sont que des moyens dont se servent quelques hommes pour dominer tous les autres; tel est le matérialisme de nos jours que l'auteur de ce petit ouvrage entreprend de combattre. Il observe page 210 que depuis l'époque où la France entière se trouva comme subitement athéisée, toutes ces doctrines restent encore généralement répandues dans presque toutes les classes des citoyens; et page 148 il donne à entendre que c'est particulièrement à ceux des savans qui se plaisent à les propager qu'il s'adresse.

(1) Petit volume in-12. Paris, chez Brunot-Labbe, quai des Augustins, no. 33; et à la librairie du Mercure, rue Poupée, no. 7. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. pour les départemens.

Digitized by Google

L'ouvrage nous paraît digne de leur attention ; les systèmes anti-philosophiques n'ayant peut-être point encore été refutés par une méthode aussi approfondie, M. Bernard va d'abord puiser dans la physiologie des argumens qui établissent si clairement l'immatérialité de l'âme, qu'on la reconnaît partout dans ses opérations comme une substance simple et spirituelle qui demeure dans toute son intégralité après qu'elle est séparée de son corps.. Ensuite, la métaphysique lui fournit les moyens les plus irrésistibles pour démontrer son immortalité et les desseins particuliers que son créateur a eus sur elle. Il analyse notre entendement; il remonte aux origines de toutes nos connaissances ; il en parcourt la chaîne, depuis les simples impressions des sens converties en idées par la reflexion, jusqu'aux idées intellectuelles qui en sont le plus éloignées. C'est alors que les facultés de l'âme qu'il a personnifiées découvrent une cause première, éternelle et seule nécessaire, apprecient la nature et l'essence du principe qui nous tient en mouvement, convertissent en sentimens profonds les liens indissolubles qui attachent Dieu à l'homme et l'homme à Dieu.

La seconde partie et les notes qui terminent le volume, renferment des traits d'histoire naturelle de quelque intérêt.

HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE, *pendant trente-quatre ans* : de P.-J. Dumont, maintenant à l'Hospice royal des Incurables ; rédigée sur ses propres déclarations, par J.-S. QUESNÉ ; ornée de deux portraits de Dumont et d'un *fac simile* de son écriture ; 2e. édition revue, corrigée et augmentée d'un supplément. (1)

Sans prétendre contester une grande partie des faits annoncés dans cette relation, il y en a quelques-uns

---

(1) Brochure in-8. Prix 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste. Paris, chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, no. 5, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

qui nous ont paru invraisemblables. Mais dans une narration quelconque, la fiction ne nuit pas à l'intérêt; et le merveilleux, ou plutôt l'incroyable, plait aux imaginations ardentes qui ne trouvent de jouissances que dans les fortes émotions; mais, répondra M. Quesné:

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable;

nous lui repliquerons avec Horace:

Est modus in rebus, sunt certi denique fines.

Pierre-Joseph Dumont peut avoir été en esclavage pendant trente-quatre ans; mais d'avoir pendant un si long espace de temps resisté à tous les maux et à tous les tourmens qui puissent affliger l'humanité sans mourir vingt fois ou sans que la santé en soit fortement altérée, c'est ce qui passe les bornes de l'intelligence; il fallait avoir une âme et un corps de fer.

Illi robur et æs triplex.
Circa pectus erat;

Et il n'est pas donné à l'homme de pouvoir surmonter ce qui est insurmontable.

Quoiqu'il en soit, la relation de Dumont rédigée par M. Quesné se fera lire avec le plus grand intérêt; et en faveur de quelques vérités on pardonnera aux erreurs et aux invraisemblances.

— Une réunion de manufacturiers et de fabricants retirés des affaires, éclairés par les avis d'un grand nombre de mécaniciens, d'artistes en tous genres, et enfin de divers amis des arts, s'occupe en ce moment à rassembler les matériaux nécessaires pour former un ouvrage vraiment national. Il aura pour titre: *Almanach de l'industrie, de l'agriculture et des arts, et contenant particulièrement la notice des expositions des produits de l'industrie française.*

Cet almanach paraîtra chaque année au 1er. janvier, à dater de 1820.

Digitized by Google

Les souscripteurs seront seuls admis à y faire insérer des notes étendues sur les produits de leur industrie, sur l'importance de leurs établissemens, et à indiquer le prix de leurs marchandises.

Le prix de la souscription est de 6 fr. pour Paris et de 7 fr. 50 c., franc de port pour tous les départemens.

SPECTACLES.

C'est du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où le public ne la voyait pas souvent, que madame Derudder vient de s'élancer sur la scène française. Élève de M. Nanteuil, elle ne pouvait manquer d'avoir reçu d'excellens principes. Et, je l'avouerai avec plaisir, je ne pensais pas que cette dame prît sur elle de se présenter avec tant d'assurance, ni d'offrir à ses débuts d'aussi flatteuses espérances pour l'avenir, vu le peu de temps qu'elle avait consacré à ses études préliminaires. Le rôle de Cléopâtre est une des conceptions gigantesques du grand Corneille; son âme inquiète se plaisait souvent à créer de ces personnages, aussi étonnans par leur scélératesse que par leur grandeur d'âme et par leur courage; enfin, de ces personnages qui, ne mettant aucun frein à leur ambition, immolent tout à leur intérêt, dans l'espérance de parvenir au but, objet de leurs desirs. Madame Derudder s'est fait vivement applaudir dans plusieurs endroits de la pièce; sa pantomime est assez expressive : elle offre beaucoup de défauts, faute inévitable d'un premier essai. Je n'établirai aucune comparaison entre la nouvelle débutante et madame Paradol. Je crois pouvoir affirmer que ni l'une ni l'autre de ces actrices n'est propre à rendre un rôle qui demande de la sensibilité. Je puis me tromper; je le désire autant

Digitized by Google

pour l'intérêt des débutantes, que pour celui de la Comédie-Française.

— Une nouvelle affligeante, et malheureusement fondée, s'est répandue depuis quelque temps, c'est la maladie de mademoiselle Duchesnois. On espère qu'elle ne sera pas dangereuse.

— Malgré la singularité du titre, l'obscurité de la pièce et la faiblesse de la musique, le *Testament* et les *Billets-Doux* continuent d'attirer la foule à l'Opéra-Comique.

— Que des vaudevillistes, de ceux dont je parlais dans le dernier Numéro, de ceux qui exploitent les théâtres, non pas par *brevet d'invention*, mais par compagnie, fassent passer en revue, dans leurs productions éphémères, quelques-uns des originaux qui abondent dans la capitale, rien de mieux; mais qu'ils se permettent de livrer à la risée du public un journaliste spirituel, respectable sous tous les rapports, et qui n'a d'autres torts, à l'égard de ces Messieurs, que de les avoir corrigés souvent de leurs niaiseries avec le fouet de la satire, c'est ce qui passe les bornes permises en pareil cas, et qui ne devrait jamais se voir.

Arlequin, garçon d'un café situé rue du Bouloy, s'avise pour attirer la foule, de jeter, de la fenêtre du grenier d'un poëte son voisin, des pièces d'or et d'argent. Tout le monde accourt, et de là une suite de scènes insignifiantes. Une actrice de l'Opéra, qui se plaint d'un rédacteur de Journal, et veut lui envoyer un cartel; un inventeur de parapluies en forme de réservoir; des gendarmes, d'autres personnages qui servent à donner à la pièce la longueur exigée pour un acte; pas un couplet digne de remarque, grand nombre de fautes de français, voilà, en peu de mots, l'analyse de la *Pluie-d'Or*, ou le *Mystère de la rue du Bouloy*; véritable mystification pour le public.

— Je conviens que Potier est le meilleur acteur de la Porte-Saint-Martin; mais s'en suit-il de là que, pour le faire briller pendant quelques soirées, il soit néces-

Digitized by Google

saire de lui sacrifier tous ses camarades. Le mélodrame est le genre adopté par ce Théâtre ; le tourner en ridicule, c'est donc nuire aux intérêts de la troupe entière. Ces réflexions ont dû sans doute se présenter à l'esprit du directeur ; mais il comptait sur le talent et la réputation de Potier, pour remplir sa caisse ; et, sous ce rapport, il a réussi. M. Bonardin, à la répétition, n'est qu'une espèce de parade qui ne peut amuser et plaire qu'au moyen du talent de Potier ; car les autres acteurs ne sont absolument là que pour lui fournir l'occasion de débiter ses bons mots et ses calembourgs. Le public rit continuellement ; et quand on rit on pardonne bien des choses.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a tout ce qu'il faut pour réussir ; de bons acteurs, d'excellens danseurs, de jolies figurantes, des décors d'une grande fraîcheur, un directeur qui jouit de l'estime de tout le monde. Il n'est qu'un seul conseil à lui donner, c'est de ne plus recevoir, à l'avenir, de pièces semblables à celle des *Frères Féroces*.

—Trois Théâtres seulement ont célébré la naissance de la nouvelle princesse. L'Ambigu-Comique a joué un petit à-propos en un acte, de M. Coupart, dont quelques couplets ont été vivement applaudis. La Gaîté a représenté le *Sorcier de Village*, de MM. Dubois et Brazier, petit ouvrage rempli de verve et d'esprit. La Porte-Saint-Martin a donné l'*Heureuse Nouvelle*, qui n'a pas eu un heureux succès. Je reviendrai sur la première de ces agréables bagatelles, qui seront vues avec plaisir pendant quelques jours.

CH. D'ARGÉ.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

RENGAINEZ VOTRE COMPLIMENT.

VAUDEVILLE.

AIR : *du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

MALINS rimeurs que j'ai vus naître,
Dans votre art quand je m'exerçais,
Vous vous en souviendrez peut-être,
J'obtins jadis quelques succès;
Si vous songez à dire encore
Que mes doigts s'exercent gaîment
Sur un luth brillant et sonore,
Rengainez votre compliment! (*bis*),

Digitized by Google

A vingt ans, auprès d'une belle,
Je ne craignais point de rivaux;
Je séduisais la plus rebelle,
Avec cinq ou six madrigaux;
Mais à présent dès qu'il m'échappe
Un mot prononcé tendrement,
On me dit, en riant sous cape:
Rengaînez votre compliment! (*bis*).

De *Lourdet* c'est demain la fête,
Il a, dit-on, beaucoup d'écus,
Et plus d'un chansonnier s'apprête
A rendre hommage à ses vertus;
Mons *Toussaint* je vous vois en route,
Rêvant, griffonnant et rimant;
Lourdet, hier fit banqueroute....
Rengaînez votre compliment! (*bis*).

Le beau *Florville* obtient pour femme
De tous ses vœux le tendre objet;
Vite!... Il faut un épithalame
Sur un aussi galant sujet!
Rimeurs, accourez à la noce!
De chanter voici le moment!
Que vois-je?... du fard!... une bosse!...
Rengaînez votre compliment! (*bis*).

Damis fait jouer un ouvrage
Long-temps prôné par ses amis,
Des acteurs il a le suffrage,
Mille bravos lui sont promis;
Quel bonheur, amis! quel délire!
Déjà l'on touche au dénoûment;
Un sifflet part, la pièce expire...
Rengaînez votre compliment! (*bis*).

Un baron, jaloux de transmettre
Son nom, son rang, son écusson,
Par sa moitié s'est fait promettre
Un noble et superbe garçon;

Digitized by Google

Bailli, marguillier, chacun grille
De célébrer l'évènement;
Il ne vient, hélas! qu'une fille....
Rengaînez votre compliment! (*bis*).

Suivez ce bretteur en furie
Qui s'est, dit-il, battu vingt fois;
Il va vous forcer, je parie,
A vanter ses nouveaux exploits;
Son rival paraît dans la plaine,
Mon bretteur l'attend bravement,
Puis il pâlit, puis il rengaîne....
Rengaînez votre compliment! (*bis*).

Vous qui, dans une aimable ivresse
Puisez plus d'un couplet divin,
Chantez gaîment, chantez sans cesse,
Ceux qui vous offrent du bon vin!
Epuisez, morbleu! l'Hypocrène
En l'honneur de ce jus charmant,
Mais vous offre-t-on du Surêne!...
Rengaînez votre compliment! (*bis*).

ARMAND G....,

DIALOGUE

ENTRE ORONTE ET ALCESTE.

Petite parodie d'une scène du *Misantrope*, accomodée au temps présent.

ORONTE.

De parler et d'écrire a-t-on la liberté?
Répondez, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

La matière, Monsieur, me paraît délicate;
Si j'écris, on me juge, et je mens si je flatte.

Digitized by Google

Je ne puis donc répondre à votre question.
Mais chez un écrivain de l'opposition,
J'avançais l'autre jour qu'il faut être en délire,
Pour dire ce qu'on pense et pour oser l'écrire;
Qu'un auteur doit calmer ce grand empressement,
Qu'il eût dans d'autre temps d'écrire librement,
De crainte que pour prix d'un si noble courage,
Il ne joue à la fin un mauvais personnage.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là,
Qu'on poursuit aujourd'hui?.....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, que de nos jours en France,
La vérité fait peur à plus d'une Excellence,
Quelle est mal accueillie, et que de tous côtés,
On condamne, on punit les grandes vérités.

ORONTE.

Est-ce qu'aux jugemens vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela, mais pour ne point écrire,
Je lui représentai mainte bonne raison,
Monsieur de Marchangy, l'amende, la prison,
Et des individus la sûreté troublée.

ORONTE.

Leur personne jamais fut elle violée?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela; mais enfin je disais
Qu'autrement de la Charte on comptait les bienfaits,
Que la Charte semblait ne vouloir plus d'esclaves,
Qu'elle semblait promettre, en brisant nos entraves,
L'indépendance au peuple, aux rois la vérité.
Mais des Français, hélas! quelle est la liberté,

Digitized by Google

Si lorsqu'on lui permet d'imprimer sa pensée,
Elle est comme un forfait aussitôt dénoncée !

ORONTE.

J'entends, vous croyez donc que la Charte déjà....

ALCESTE.

Vous me comprenez mal, je ne dis pas cela ;
Mais.....

(*Le reste manque.*)

MARTIAL S'APPRÉCIANT (1).

Traduction de l'Epigramme *Sum, fateor, semperque fui, callistrate, pauper.*

QUE me font les rigueurs de la fortune ingrate ?
Parmi nos chevaliers, je m'asseois, Callistrate,
Et la gloire qu'aux morts on refuse souvent,
L'Univers la décerne à Martial vivant.
Contemple ton palais, porté par cent colonnes,
Tes avares trésors, empilés dans leurs tonnes,
Vers les rives du Nil tes immenses moissons,
Tes troupeaux Parmesans et leurs riches toisons ;
D'être ce que je suis, pourtant tu n'es pas maître,
Et ce qu'est Callistrate un faquin pourrait l'être.

CHARADE.

NE te laisse jamais manger par mon premier ;
Un pronom possessif se montre en mon dernier ;
Fort ou faible chacun porte en soi mon entier.

(1) Extrait d'un ouvrage inédit, intitulé : *Martial au dix-neuvième siècle*, ou *les Applications contemporaines.*

Digitized by Google

ENIGME.

Dans bien des cas, l'entente est au diseur ;
Ainsi, lecteurs, d'après cette maxime,
Je vais par mes détours vous induire en erreur,
Sans qu'on puisse m'en faire un crime.
Selon moi, je suis reine, et mes petits états,
Pour votre utilité sont remplis de soldats ;
A vos moindres desirs ils manœuvrent ensemble,
But capital qui partout les rassemble :
Ils n'ont jamais entr'eux la moindre volonté;
En bataillons, rangés par compagnie,
Dans tout le camp règne l'égalité ;
Je reçois la naissance alors qu'on les rallie,
Et leur esprit de corps est pour la propreté.

LOGOGRIPHE.

Avec deux pieds je mesure le temps :
Au roi des dieux j'eus le malheur de plaire ;
A mes attraits tout cède sur la terre :
Avec trois pieds tu me vois croître aux champs
Et m'arrondir sur les doigts de Lucile.
C'est moi qui rends tout un pays fertile ;
Sauve un chrétien, fais trembler les méchans,
Peux devenir un des quatre élémens,
Et dois toujours régner sans tyrannie.
Sur quatre pieds je nais dans la prairie ;
Le creux d'un arbre est un palais pour moi ;
Je suis les pas de la biche timide ;
Mais admirant mon courage intrépide,
Des animaux le destin m'a fait roi.
Pleurez mon tout, ô bergères sensibles,
Il a chanté vos fidèles amours :
Ami des mœurs il vous aima toujours,
Et fut heureux dans vos bosquets paisibles.
Sur l'indigent il versa ses bienfaits :
Son jeune cœur, bon comme la nature
Fut des vertus la source la plus pure
Et ses écrits ne périront jamais.

Digitized by Google

MOTS

DE LA CHARADE, DE L'ÉNIGME ET DU LOGOGRIPHE,

Insérés dans le dernier Numéro qui a paru le lundi, 27 7^bre^. 1819.

Le mot de la Charade est MAITRESSE,
Celui de l'Enigme est FORTUNE,
Et celui du Logogriphe est COR, dans lequel on trouve *or* et *roc*.

SCIENCES NATURELLES.

PHILOSOPHIE ANATOMIQUE. — *Des organes respiratoires sous le rapport de la détermination et de l'identité de leurs pièces osseuses, avec les figures de* 116 *nouvelles préparations anatomiques*, par M. le Chev. GEOFFROY-St.-HILAIRE, Membre de l'Académie royale des Sciences, Professeur de Zoologie, au Jardin du Roi, etc. (1)

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

LE principe de l'unité de composition organique pour tous les vertèbres, est vrai, sans réserve : tous les matériaux qui composent les poissons, sont exactement et entièrement les mêmes que ceux qui entrent dans la formation de l'homme, des mammifères, des oiseaux, et des reptiles : il n'y a de variation que d'une classe

(1) Un vol. in-8. de 560 pages. Paris, 1818, chez Méquignon-Marvis, libraire, rue de l'École de Médecine, n°. 3; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

à l'autre ; « mais toute grande et toute importante que soit cette métastase, elle n'influe en rien sur les fonctions des pièces et leurs connexions, qui restent invariablement les mêmes. »

Le succès des recherches de M. Geoffroy semblait l'engager toujours de plus en plus dans des difficultés nouvelles, et toujours il a su les applanir, on dirait sans effort : les pièces de l'opercule des poissons enclavées, confondues presque avec les os propres du crâne, il a fallu les démêler, les comparer et les mettre en parallèle avec les divers matériaux osseux du crâne ; et les quatre os de conduit auditif des autres trois sous-types. Mais l'ossification dans certains animaux, dans les mammifères, par exemple, est si complète après le premier âge, si intime dans le rapport des pièces, que l'analogie peut bien disparaître, et l'identité être difficile à saisir. Ce naturaliste philosophe, pénétré de son principe et ne pouvant croire qu'il pût le conduire dans l'erreur, a considéré l'ossification du fœtus ; dans cette première formation, le système osseux n'est que points d'ossification qui forment autant de pièces distinctes qui, avec l'âge, se confondent et diminuent par conséquent de nombre. C'est au commencement de l'existence du mammifère qu'il a trouvé dans la multitude des points osseux, les analogues nombreux qui composent le crâne des oiseaux, des reptiles et des poissons. Ce résultat assuré, il lui a été facile de conclure que les pièces de l'opercule des poissons, remplissent les usages et les fonctions des quatre osselets de l'ouie dans les autres vertèbres, et que dans les poissons seuls, ces pièces operculaires sont portées au maximum de développement et de fonction, tandis que dans les autres sous-types, ces pièces correspondantes, « descendent de ce rang élevé pour tomber dans des conditions rudimentaires ; comme telles, elles sont susceptibles de se rappetisser de plus en plus, quelquefois jusqu'à disparaître entièrement ; enfin, qu'incapables dans les animaux à respiration

Digitized by Google

aérienne, des hautes fonctions de leur primitive destination, elles s'y trouvent comme des ilotes au service et à la disposition des organes qui les entourent. » Tel est le but du premier mémoire.

On est donc bien informé aujourd'hui que toutes les parties osseuses de la tête, quelqu'en soient le nombre, la forme et les usages, sont dans tous les vertébrés des déductions les unes des autres; l'unité de cette composition organique est une pensée qui remonte à Aristote. Le sternum ne peut être soustrait à ce principe; c'est l'objet du second mémoire. Considéré dans les diverses classes, bien que ses pièces osseuses soient complétées classiquement, au nombre de neuf, le sternum offre des modifications tantôt en plus tantôt en moins; le nombre des pièces varie en apparence; les unes prennent de l'étendue aux dépens des autres, l'os central du sternum (l'entosternal) dans les oiseaux acquiert un développement gigantesque; aussi ses annexes sont d'une grande petitesse; dans les mammifères, le sternum est une rangée de pièces à la suite les unes des autres : cet arrangement est uniforme. Dans les reptiles, il est impossible d'y trouver un type constant, il varie d'un genre à l'autre; celui des grenouilles, des lézards, des crocodiles, des tortues, diffère dans chacun de ces animaux; la complication varie chez eux comme varie et augmente la quantité de respiration qui leur est propre. Par conséquent, point de sternum classique pour les reptiles. Chez les poissons, il est tenu dans des limites très-resserrées; il se compose de plusieurs pièces osseuses, et chacune d'elles est appelée à remplir des fonctions analogues. « Mais quels que soient ces sternums, et quelques surprenantes qu'en paraissent les métamorphoses, il n'est point difficile d'en démêler les diversités; d'apercevoir qu'elles se convertissent les unes dans les autres, d'en embrasser tous les points communs et de les ramener à une seule mesure, à des fonctions identiques, et enfin à un seul et même type. »

Digitized by Google

Toujours plein de vues nouvelles et philosophiques, M. Geoffroi dans le troisième mémoire traite de l'appareil hyoïdien. Le même au fond dans tous les vertébrés, l'hyoïde est en général de neuf pièces dans les poissons, de huit dans les oiseaux, et de sept dans les mammifères; il est unique et concentré dans les mammifères; dans ces mêmes animaux, il a une position tranversale, son développement est moyen; dans les oiseaux il est long et double, il est parallèle à la trachée de ces animaux, son développement est au minimum; dans les poissons, cet organe est considérablement accru et triplé, les pièces qui les composent dans cette dernière classe, sont des matériaux indispensables de l'organisation, et d'une utilité grande et évidente dans les seuls poissons. « Ses services s'appliquent de préférence et s'associent plus essentiellement aux organes de la deglutition dans les mammifères et les oiseaux, et aux organes pectoraux dans les poissons. »

Si le quatrième mémoire offre plus d'étendue que les autres, il est aussi d'un intérêt plus grand. Le larynx dans l'universalité des animaux vertébrés y est ramené au principe invariable des connexions. Un organe est plutôt diminué, effacé, anéanti que transposé. Tous les os intérieurs de la poitrine qui contribuent avec le larynx à diriger le fluide ambiant sur les vaisseaux pulmonaires, y sont considérés avec la même philosophie. Les branchies qui dans les poissons remplissent le même office que les poumons dans les animaux à respiration aérienne, donnent lieu au développement et à la discussion de plusieurs propositions anatomiques; mais ce qui a le plus fixé l'attention de M. Geoffroi et qui mérite toute celle des lecteurs qui prennent intérêt aux sciences naturelles, c'est sa nouvelle théorie de la voix : c'est là où l'on voit tout ce que peut son esprit d'analyse et d'observation. Après avoir prouvé jusqu'à l'évidence, ce qui avait été pressenti par les anciens et que quelques modernes ont voulu trop limiter que le système entier des organes respiratoires, est employé

Digitized by Google

à produire la voix, en expose ainsi le phénomène, et fait connaître la matière du son.

«Le phénomène commence du moment où les muscles de l'expiration abaissent le sternum et chassent l'air des poumons. L'air abandonne les branches, suit la trachée, attire, traverse la boëte du larynx, et parvient à la bouche d'où il se verse jusqu'au dehors, sans obstacle... L'homme reste le maître de rendre ce souffle sans rendre de son ; tandis que c'est l'unique moyen, la seule voix de communication de certains serpens qui n'opèrent pas le brisement d'air vers les dents ou vers les lèvres, ceci n'est encore qu'une forte respiration.

« Mais si cet acte de l'organe respiratoire vient à être troublé par l'intervention d'un biseau dont le taillant, comme dans le crapaud, divise l'air en deux courans, le produit de l'expiration éclate ; il y a polarisation de l'air expiré, c'est à-dire, celui-ci s'écoule pour se rendre dans l'air vague ou l'air atmosphérique, sous les mêmes conditions et avec le même résultat que l'air souffle dans une flûte. » L'air polarisé est la matière du son, dit M. Géoffroi ; il admet que le calorique qui tient l'air en dissolution est un composé de sept élémens primitifs, et il pense qu'aussitôt que ces élémens, qui d'ailleurs restent combinés dans l'air tranquille, se divisent dans l'air agité, et deviennent libres par la polarisation, la matière du son est produite; telle est la nouvelle théorie de la voix ; je m'abstiendrai de toute réflexion ; j'observerai seulement que toutes celles qu'on avait produites jusqu'à aujourd'hui étaient insuffisantes pour expliquer tous les phénomènes qui s'y rattachent. Les moyens organiques qui concourent à former la voix ont été tour-à-tour comparés à divers instrumens, et cependant la voix les imite pour ainsi dire tous. Ceux qui avaient créé de pareilles explications n'avaient point cru que dans l'organe vocal il y a toutes les raisons matérielles de cette imitation ; que la voix humaine peut être formée sous la même condition que le son est produit dans des tuyaux sono-

Digitized by Google

res non compliqués de corps vibrans ; c'est-à-dire, qu'elle peut passer à la volonté de l'individu, de la condition d'instrument à cordes à celle d'instrument à vent. J'ai vu à Calais un mendiant qui imitait le son de divers instrumens et le chant de différens oiseaux. Je ne crois pas qu'avec les théories antérieures à celles de M. Geoffroi on pût expliquer les modifications les plus disparates dans la voix de cet individu.

Je passe au dernier mémoire : il a pour objet les os de l'épaule. Il y examine les opinions des naturalistes sur le membre pectoral des poissons ; on y fixe les usages de l'épaule dans les quatre classes ; dans les mammifères, les os de l'épaule tendent à une grande simplicité et ne semblent que le point d'attache des organes du mouvement ; dans les oiseaux, ils coopèrent à la fonction du bras et influent sur le mouvement progressif ; dans les poissons, ils sont élevés à des fonctions importantes, et agissent comme un second sternum ; dans les reptiles, les os de l'épaule se combinent avec ceux du sternum, se confondent ensemble pour fermer une seule plaque, et suffisent à la capacité des sacs pulmonaires. On remarque dans ce même mémoire un paragraphe entier du plus haut intérêt, physiologique sur les quatre degrés de développement dont tout organe est susceptible.

La lecture de l'ouvrage de M. Geoffroi est la source d'une foule de réflexions toutes les unes plus intéressantes que les autres ; c'est le lot de tous les bons livres. Je me bornerai à celle-ci : c'est que plus la matière respirable doit offrir de résistance à l'action des organes de la fonction, plus aussi ces organes sont fortement tissus ; aussi les pièces respiratoires des poissons sont-elles osseuses, tandis que dans les autres sous-types, qui agissent sur un fluide plus élastique, les instrumens de la respiration sont moins solidement organisés.

L'auteur semble en peine de l'impression que fera son travail sur l'esprit du public ; son arrêt sur cette première partie de l'*Anatomie philosophique* a déjà

Digitized by Google

réglé le sort des suivantes. La partie du public qui juge en pareille matière en retirera de trop bons préceptes pour ne pas demander la continuation d'une entreprise si belle et si utile. N. F.

LITTÉRATURE.

Œuvres d'André Chénier (1).

La fin du dernier siècle a vu périr à la fleur de la jeunesse plusieurs écrivains d'une grande espérance. André Chénier fut celui dont les Essais jetèrent le plus d'éclat. Né pour la gloire, doué d'une âme ardente, d'une imagination vive, et d'une oreille faite pour l'harmonie, il sut, par d'heureuses combinaisons, transporter dans notre langue le caractère de la poésie ancienne. On peut croire qu'il nous eût laissé des ouvrages distingués, si la mort n'était venu arrêter sitôt le cours de ses années. André Chénier périt sur l'échafaud révolutionnaire. Les révolutions moissonnent ces chantres courageux, dont les accens s'élèvent du sein des partis contre toutes les injustices et toutes les oppressions.... Que ne pouvons-nous effacer de nos annales, le jour où Chénier périt martyr des lettres et de la liberté; le jour où la *philosophie perfectible*, contre laquelle avait en vain lutté sa raison, l'envoya à l'échafaud. Chénier périt pour la plus belle des causes, celle de la liberté, de la justice et des lois. Son courage fut digne de cette mission et des amis que le crime associa à son sort. Ouvrons l'Histoire!..... Quel immortel cortége

(1) Un volume in-8. Prix, 7 fr. Paris, chez Foulon, libraire, et a la librairie du Mercure, rue Poupée, n° 7.

Digitized by Google

s'avance à la mort! Quel calme et quelle résignation!.. De quoi s'entretiennent ces illustres infortunés au milieu de cette foule muette de terreur! Serait-ce de l'injustice des hommes! Non, c'est des sentimens qui animent encore leur âme, de l'art qui fit leurs delices. Loizerolles prie Dieu pour son fils et ses rois. Chénier, en regrettant la gloire, fait des vœux pour les Muses et la France. Roucher, citoyen digne des premiers temps de Rome, exhale en beaux vers ses adieux à la liberté, qui soutient sa grande âme près du dernier degré de l'échafaud!.... Je ne sais quoi semble nous dire avec ce grand poëte :

.....Qu'ils meurent pour renaître immortels!
. . . . . .
. . . . . .
Long-temps la gloire fugitive
Semble tromper leur noble orgueil;
La gloire enfin pour eux arrive,
Et sa palme toujours tardive
Croît plus belle au bord d'un cercueil.

Un plus jeune poëte qu'André Chénier, Fontanes, frère aîné du membre de l'Institut, donnait aussi les plus belles espérances; mais il vécut trop peu pour les réaliser toutes. La mort l'enleva à vingt-un ans, à ses écrits imparfaits et à toutes les illusions du monde et du talent. C'était un jeune homme aimable et d'une éducation distinguée. Quelques-uns des morceaux de poésie qu'il a laissés, sont, de l'opinion même des connaisseurs, d'un goût exquis. Espérons pour des temps plus calmes la publication de ces heureux Essais.

C'est pendant les troubles civils, suivant la remarque d'une femme spirituelle, que la Muse pastorale a tiré ses plus harmonieux accords. Virgile soupirait ses charmantes Eglogues dans les prés de Mantoue, pendant qu'Octave disputait l'empire à d'avides compétiteurs. André Chénier, contemporain d'événemens non moins remarquables, trouva ses belles inspirations

Digitized by Google

au milieu des champs et dans la peinture des passions de la jeunesse. L'amour fut le sujet des vers de cet infortuné poëte, et, quoiqu'il n'ait consacré que peu d'écrits à ce sentiment, ce peu d'écrits lui a donné sa gloire.

Le premier livre est composé d'*Idylles*, genre dans lequel Chénier s'est exercé avec succès. La lecture de ce livre n'est pas sans attrait. On y est ému par l'expression des plus doux sentimens, par des peintures pleines de mollesse et de grâce. Le dialogue de *Naïs* est un petit chef-d'œuvre. Ici, l'idylle emprunte souvent le caractère de la douleur. C'est dans ces sortes de morceaux, que le poëte élève sa pensée et qu'il retrace avec une belle énergie, l'image de l'oppression et de la liberté (1), de la bienfaisance et du malheur (2).

Le deuxième livre qui renferme les *Elégies* est éminemment remarquable. Les élégies de Chénier n'ont cependant ni la délicatesse et le charme, ni l'élégance et la simplicité des Elégies de Parny, ni le tour et le mouvement de celles de Bertin. Les chantres d'Eléonore et d'Eucharis possèdent mieux ce *simplex munditiis*, ce *mollis flamma*, cette grâce, ces accens français, dont la puissance est si sûre. Dans Parny, les amans retrouvent leurs sentimens, leurs passions et leur langage (Parny écrivait pour eux). Dans Chénier, au contraire, les amans trouvent peu de sentiment, peu de passion et toujours moins leur langage, que celui des poëtes. Malgré ces défauts, les Elégies de Chénier ont un grand mérite d'originalité de style et de poésie. Ce jeune poëte aimait à peindre l'azur des cieux, le calme des champs, le bruit du vent qui murmure dans les bois, les impressions de l'amour et de la volupté, et à exprimer dans notre langue les images les plus pittoresques de la poésie ancienne. Mais il ignorait encore

(1) Le Berger et le Chévrier.
(2) Le Mendiant.

Digitized by Google

le secret des maîtres, ce secret si peu compris et si peu connu, de transporter une émotion du livre dans l'âme du lecteur, et d'intéresser ce dernier à nos regrets et à nos douleurs.

Comme les poëtes élégiaques de l'antiquité, Parny, Bertin, Chénier, Millevoie ont chanté les attraits et les faveurs de plusieurs maîtresses. On dirait que dans les temps policés l'inconstance, si naturelle aux femmes, redouble en raison des hommages qu'on leur rend. Tous ces chantres aimables ont été trompés plusieurs fois dans leur vie, tous ont ressenti les tourmens de l'amour et de l'ingratitude. *Parny nous disait un jour que ses belles Élégies avaient été mouillées de ses larmes.* On peut regretter que la plus belle palme des arts, soit ordinairement flétrie par la main des Grâces.

L'âme ne se plaît sur certaines émotions qu'autant qu'elles durent peu. La douleur dans l'Elégie a quelque chose de rapide et en même temps de continu. L'impression qu'elle nous cause augmente ou diminue selon la délicatesse des sentimens, la variété des images et la multiplicité des détails. C'était une invention digne des Grecs que de créer pour exprimer la plainte un mode de poésie aussi touchant. L'élégie telle que nous la connaissons aujourd'hui diffère beaucoup du caractère de l'élégie des Grecs, qui était spécialement consacrée à retracer les malheurs des hommes et des nations; c'était dans l'antiquité le dernier hommage des muses aux tombeaux. L'élégie, comme nous la trouvons dans Tibulle et dans les autres élégiaques romains, n'a pu briller qu'à une époque avancée de la civilisation, et au moment où la société corrompue et blasée sur la jouissance des sens cherchait dans l'exercice des facultés de l'imagination, des plaisirs qui pussent, par l'illusion, la ramener à la nature.

André Chénier raconte assez pathétiquement l'accueil qu'on lui fit un matin chez la chère Fanny au moment où son rival, moins aimable sans doute, venait d'en sortir.

Digitized by Google

Page 165. Elégie XXIV.

Ah! que vois-je ?.... Pourquoi ma porte accoutumée
Cette porte secrète est-elle donc fermée ?
Camille, ouvrez, ouvrez : c'est moi. L'on ne vient pas.
Ciel! n'est-elle point seule ! on murmure tout bas.
Ah! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.
On se hâte ; l'on court ; on vient enfin, je tremble,
Qu'est-ce donc ? A m'ouvrir pourquoi tous ces délais ?
Pourquoi ces yeux mourans et ces cheveux défaits ?
Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée ?
D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée?
J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux
Des murmures secrets, des pas tumultueux.
Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite,
Perfide ? Un autre amant... Ciel ! elle a pris la fuite,
Ah Dieu ! je suis trahi. Mais je prétends savoir...
Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez ; mais fol espoir !
La digne confidente auprès de sa maîtresse
Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,
Quelque discours profond et de raison pourvu,
Par qui ce que j'ai vu je ne l'aurai point vu.
Dieux! Comme elle approchait (sexe ingrat et perfide) !
S'essayant, effrontée à la fois et timide,
Voulant hâter l'effort de ses pas languissans,
Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissans,
Abattus, et sa voix altérée, incertaine...
Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,
Ses cheveux en désordre et rajustés envain,
Et son haleine encore agitée, et son sein.....
Des caresses de feu sur son sein imprimées,
Et de baisers récens ses lèvres enflammées....
J'ai tout vu. Tout m'a dit une coupable nuit.
Sans même oser répondre, interdite elle fuit,
Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge.
Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,
Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,
Plein d'amour et de joie, et de tranquillité.

Nous citerons encore ces vers charmans déjà connus.

Digitized by Google

M. de Châteaubriand les a insérés dans son livre sur le *Christianisme*.

. . . . . .

Accours, jeune Chromis, je t'aime, et je suis belle;
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière ; et les bergers le soir
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle !
» Néère, ne vas point te confier aux flots
» De peur d'être déesse, et que les matelots
» N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
» La blanche Galathée et la blanche Néère. »

On a blâmé cette tournure *et que les matelots*.

Parmi les idylles, celle du *Jeune Malade* se fait remarquer par un ton de poésie et un charme d'imagination qui rappellent les plus belles Bucoliques antiques.

Page 42.

Le vieillard la suivait (*l'amante du jeune malade*)
Le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient ; jette sur le lit un coup-d'œil. L'insensé
Tremble ; sous ses tissus il veut cacher sa tête.
« Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
» Dit-elle, que fais-tu ? Pourquoi veux-tu mourir?
» Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir ;
» Vis ; et formons ensemble une seule famille.
» Que mon père ait un fils et ta mère une fille.

Des détails pleins de grâce, des vers comme on en a fait peu dans aucune langue, donnent un intérêt particulier à l'idylle du *Mendiant*. Des accens de la plus haute poésie s'y trouvent aussi mêlés. Ceux-ci par exemple.

Page 49. Le Mendiant dit à la fille de Lycus :

« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
» C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,

Digitized by Google

» Nymphe, souvent les vœux des malheureux humains
» Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
» Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
» Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
» Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
» Venge les opprimés sur la tête des rois.
» Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
» Crains de laisser périr l'étranger en détresse ;
» L'étranger qui supplie est envoyé des Dieux.

Page 50. Lycus dit à l'Etranger :

Salut ! père étranger, et que, puissent tes vœux
Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !
Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;
Mais cesse avec ta main de cacher ton visage;
Souvent marchent ensemble indigence et vertu ;
Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.
Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
Tu peux ici dans l'ombre attendre le soleil ;
Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
Tes parens, si les Dieux ont épargné leur vie,
Car tout mortel errant nourrit un long amour
D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille,
A l'heure qui jadis a vu naître ma fille,
Salut ! Vois, l'on apporte et la table et le pain ;
Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père.

Oui, de pareils vers intéresseront dans tous les temps. C'est en exprimant avec éloquence de belles idées morales que la poésie devient un langage immortel.

Quoique cet article soit déjà long, nous céderons au plaisir de citer encore ce fragment de l'idylle de *Néère*.

. . . . . .

Néère tout son bien, Néère tes amours,

Digitized by Google

Cette Néère, hélas ! qu'il nommait sa Néère,
Qui, pour lui criminelle, abandonna sa mère ;
Qui, pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'ose lever les yeux.
O ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène,
Calme sous ton vaisseau la vague Ionienne;
Soit qu'aux bords de Pœstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin.
Au coucher du soleil si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle moi.
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.....
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage
Frémira, sur les vents et sur quelque nuage,
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air.
Et ma voix toujours tendre et doucement plaintive
Caresser en fuyant ton oreille attentive.

C'est à l'âge de trente-un ans que périt l'auteur de ces vers ; c'est à trente-un ans qu'il expia sur l'échaffaud, les torts d'une belle conduite et d'un beau talent.

Il y a en tête des œuvres de Chénier, une préface que le libraire nous a prié d'annoncer comme un chef d'œuvre. Nous l'annoncerons donc comme un chef-d'œuvre *Kandale* ou *Goth*, nous ne savons pas précisement. Les amateurs et les gens du pays détermineront ce doute. L'auteur est M. H. Latouche.

ALFRED F.

Digitized by Google

LE TESTAMENT.

NOUVELLE IMITÉE DE L'ALLEMAND.

Le plus à plaindre des hommes.

« Oui, je suis le plus à plaindre des hommes, » s'écriait M. Fouxe, riche négociant de Berlin. En disant ces mots, il allait lever la jambe pour frapper du pied contre terre, lorsqu'il se souvint que cette manière d'exprimer son chagrin, ne convenait pas à un homme attaqué de la goutte.

Bien peu de gens, dans la bonne ville de Berlin, auraient compris d'où venaient ces plaintes; comment, en effet, concilier l'idée du malheur avec celle d'une fortune de deux cent mille écus? M. Fouxe, moins que personne; car il regardait en pitié ceux dont les richesses étaient un peu moindres que les siennes; il aurait repoussé, avec le sourire du mépris, la proposition de changer son sort contre le leur, eût-il dû, à ce prix, être délivré du malheur dont il se plaignait si fort.

M. Fouxe avait-il donc perdu la moitié de cette fortune si précieuse? Non; il n'aurait pu y survivre. Toujours heureux dans ses entreprises, il avait vu ses capitaux s'accroître chaque jour. La seule perte qu'il eut faite, était celle d'une chose fort rare, à la vérité, d'une bonne femme; mais il l'avait supportée avec tout le courage d'un philosophe stoïcien... De quoi se plaignait donc le plus à plaindre de tous les hommes? D'un entêtement de sa fille...

La plus malheureuse des filles.

Si les habitans de la bonne ville de Berlin ne pouvaient croire que M. Fouxe fût le plus malheureux

Digitized by Google

des hommes, ils pensaient, d'un commun accord, que mademoiselle Julie, sa fille était la plus belle des filles; mais la plus belle des filles, s'en croyait la plus à plaindre. Elle accusait celui qui aurait dû la rendre heureuse, de faire son malheur; et cet homme-là, c'était M. son père.

Accord et mésintelligence.

Souvent il se mettait en colère pour décider Julie à se marier; chose bien superflue, car jamais fille n'avait eu une telle vocation pour le mariage; ils étaient donc d'accord sur ce point. Mais M. Fouxe disait : Je veux que tu épouses Henri Wehrfeld; et la belle Julie disait : Je veux épouser Frantz Wehrfeld ou rester fille toute ma vie. M. Fouxe se mettait en colère en jurant qu'elle obéirait à la volonté de son père, et Julie disait, en pleurant, qu'elle n'obéirait pas.

Le choix du père.

On a fait de tout temps un reproche fondé à MM. les pères, c'est de considérer souvent comme nuls, les avantages extérieurs dans l'époux qu'ils destinent à leur fille, et comme peu importantes les qualités de l'esprit et du cœur. Combien ne voit-on pas de gendres, dont le seul mérite est dans leurs cassettes, et de filles assez folles pour préférer un époux aimable à de riches parures et même à un brillant équipage? Elles ont toujours quelques mauvaises raisons, qu'elles croyent bonnes, pour rejeter l'époux choisi par le cher papa. Celui-ci, disent-elles, est majeur depuis long-temps, le dépit que lui font éprouver les rides de son front, la rend d'une humeur très-maussade. Cet autre est jeune encore, mais de la plus laide figure. L'un prétend inspirer de l'amour à sa femme; celui-là dit tout haut, qu'en se mariant il veut être le maître dans sa maison. Quelle folie! Et comment épouser un homme attaqué de cette manie incurable? Celui-ci est un imbécille, cet autre

Digitized by Google

un pédant, cet autre..... Mais qui pourrait énumérer tous les défauts pour lesquels un père a la vue trop courte, et sa fille des yeux d'Argus.

Cependant, il faut rendre justice à M. Fouxe; la belle Julie, elle-même, n'eut pu choisir un époux plus accompli que celui que lui destinait son père. Henri Wehrfeld avait vingt-cinq ans; autant les hommes admiraient ses bonnes qualités et son instruction solide, autant les femmes louaient sa belle figure. M. Fouxe trouvait impardonnable le refus que Julie faisait de sa main; car, disait-il, il se nomme aussi Wehrfeld, et je vous demande la différence qu'il peut y avoir entre deux cousins qui se ressemblent comme s'ils étaient jumeaux? Que ce soit Frantz ou Henri, peu importe donc, puisque ce sera toujours un Wehrfeld.

On doit le dire, les excellentes qualités de Henri Wehrfeld avaient eté, pour M. Fouxe, pendant dix années, comme si elles n'avaient pas existé; peut-être même les eût-il toujours ignorées, si le testament d'un oncle fort riche, qui le faisait son légataire universel, ne les eût mises dans tout leur jour. M. Fouxe, comme frappé soudain d'un trait de lumière, les découvrit tout d'un coup pendant la lecture du testament, et charmé de sa perspicacité, il revint chez lui d'un air très-satisfait.

Julie, dit-il, en se frottant les mains, je veux te marier. Tu ne peux rester fille plus long-temps; il se présente un parti qui me convient.

Julie ne répondit rien.

Depuis quand es-tu muette, reprit M. Fouxe avec impatience? Je prétends qu'on me réponde et qu'on dise oui.

Mon père, dit Julie, vous voulez sans doute mon bonheur?

Certainement, si ce que tu entends par bonheur est raisonnable, tu épouseras le jeune Wehrfeld, hein! qu'en dis-tu?

Digitized by Google

Le jeune Wehrfeld! ô le meilleur des pères, que vous rendez votre fille heureuse! Cette aversion que vous sentez pour lui a donc fait place à un sentiment plus juste, celui de l'affection parternelle? Oh! je le savais bien; vous ne pouviez le voir long-temps sans l'aimer.

Comment! comment! mais je n'ai jamais eu d'aversion pour lui. De qui parles-tu? Est-ce encore de ton damné de Frantz? Pour la centième fois je te répète de ne plus prononcer son nom en ma présence! c'est un misérable! oui, un misérable, car il ne possède rien! tu ne l'épouseras pas, entends tu! Frantz! Frantz! il est bien question de lui, c'est de son cousin Henri, un brave garçon! son oncle lui a légué plus de soixante mille écus!

Henri? Mais mon père qui vous a dit qu'il m'aimait?

On ne m'en a rien dit. Mais Henri est un garçon de bon sens, et un garçon de bon sens aime toujours une fille à laquelle son père donne cent mille écus en la mariant.

La belle Julie voulut faire comprendre à son père que fût-elle recherchée par un homme qui aurait dans son porte-feuille autant de billets de mille écus qu'il y a de jours dans l'année, elle ne l'épouserait pas; car, ajouta-t-elle, j'ai promis ma main à Frantz, et la voix de la conscience, du cœur et de l'amour, me parle en faveur de Frantz! de Frantz pauvre, il est vrai, mais....

M. Fouxe qui n'avait jamais eu d'oreille pour la voix du cœur, de la conscience et de l'amour, interrompit Julie, lui ordonna avec colère de s'ôter de devant ses yeux, et s'écria plus haut que jamais : Oui, je suis le plus à plaindre des hommes!

Le choix de la fille.

M. Frantz Wehrfeld, que le destin semblait avoir fait naître pour rendre M. Fouxe le plus à plaindre des

Digitized by Google

hommes, et mademoiselle Julie la plus amoureuse des filles, était poëte, où du moins il croyait être de la même espèce que ces têtes fortes que l'on appelle des Schiller, des Racine ou des Voltaire, et il en avait honte. C'était pourtant à ce naturel de poëte qu'il devait le bonheur de plaire à la belle Julie. Quand les neuf Sœurs ont résolu d'inspirer un pauvre diable, il faut qu'il fasse des vers bon gré malgré, et que la jeune fille qui admire ce pauvre diable, en devienne folle bon gré malgré. Quelques personnes, où pour mieux dire tout le public, assurait que les Muses s'étaient jouées de M. Frantz, et que, par pure malice, penchant trop ordinaire au beau sexe, elles lui avaient laissé prendre la route, toute opposée à celle du Pinde. Telle était l'opinion générale sur tous les ouvrages de M. Frantz Wehrfeld; mais ce n'était pas ainsi que les jugeait la belle Julie. N'ayant jamais lu d'autres poésies que celles de M. Frantz, dont elle était toujours le sujet, elle les admirait, et moins elle comprenait cette langue des dieux, plus elle s'extasiait devant les vers et le poëte.

Quel être heureux qu'un grand génie, s'écriait alors la belle Julie! son nom et ses ouvrages sont célèbres par toute la terre : pour l'instruction de ses semblables, il travaille jour et nuit à ces oracles, qui, bien que composés dans notre langue, bien qu'imprimés en caractères ordinaires, sont pour le vulgaire, aussi indéchiffrables que le chinois ou l'arabe. Oh! quel art merveilleux que celui de se servir des mots dont chacun se sert, et de n'être pas entendu! Quand je donnerais dix années de mon inutile vie; je ne pourrais jamais faire de tels prodiges!

L'amour chancelant.

Voulez-vous être aimé, dit la chanson, soyez toujours aimable; et personne ne l'était moins que

Digitized by Google

M. Frantz Wehrfeld, malgré les faveurs des neuf Muses. Un bonheur non mérité, dit le proverbe, est peu durable; et personne ne méritait moins le sien que M. Frantz. Long-temps la belle Julie n'avait arrêté ses yeux que sur ceux du jeune poëte, et elle lui avait trouvé les plus expressifs du monde; long-temps elle n'avait prêté l'oreille qu'à ses discours, n'avait lu que ses vers, et elle ne croyait pas qu'on en pût entendre de plus galans, qu'on en pût lire de plus charmans. Mais soudain Henri paraît..... M. Frantz Wehrfeld ne brilla plus auprès de lui, que comme une pierre fausse auprès d'un diamant. Julie ne fut pas la dernière à s'apercevoir de la différence; elle avait de bons yeux, des yeux de fille à marier, c'est tout dire.

Henri en avait de fort bons aussi; et, qui plus est, de fort beaux. Trop honnête pour causer une mortification à M. Fouxe, en lui prouvant qu'on peut ne pas aimer une fille qui a cent mille écus comptans. Il se montra, au contraire, très-empressé de soutenir l'assertion par un exemple. Certain du consentement du père, d'après les fréquentes invitations qu'il en recevait, Henri ne s'occupa plus que de trouver le chemin du cœur de la fille.

Infortune.

Tandis que le petit aveugle, qui se plaît à bouleverser la terre, semblait avoir oublié toute sa malice pour ne s'occuper que de seconder les projets de Henri sur la belle Julie, une déesse non moins aveugle, non moins sujette aux caprices, s'apprêtait à détruire ce bel ouvrage, et préparait un événement qui devait donner un terrible échec aux dispositions bénévoles de M. Fouxe pour le gendre de son choix.

Aussi promptement que Henri avait acquis tout le mérite nécessaire pour plaire à un père aussi difficile que l'était M. Fouxe, aussi promptement allait-il le perdre.

Digitized by Google

Un ami de l'oncle défunt, parut soudain avec un testament d'une date moins ancienne, et qui, annullant le premier, instituait M. Frantz Wehrfeld seul et unique héritier des cent mille écus.

Chacun de crier à l'injustice, à la cruauté; chacun de traiter d'imbécille ou de fou, cet oncle, jadis réputé si sage! En effet, quelle folie de léguer de l'or à un favori d'Apollon, à un homme qui s'assied au banquet des dieux, et se nourrit d'ambroisie; à un homme, enfin, dont tout le talent, dans le commerce, est de fournir des cornets à l'épicier? Quoi qu'il en fût, le second testament détruisait le premier. Que peut la vérité, que peut l'indignation contre un testament en bonne forme, quelqu'injuste qu'il soit d'ailleurs! M. Frantz ne perdit pas un moment pour le faire exécuter dans toute sa rigueur.

Julie, qu'il vint voir avec un air triomphant, lui dit: Si vous voulez conserver mon amitié, vous partagerez cet héritage avec votre cousin.

Mais le nourrisson des Muses, sachant mieux que personne ce que c'est que le banquet des dieux, et, par cette raison, s'attachant de plus en plus à la terre, trouva que l'amitié de mademoiselle Julie, bien qu'elle fût un trésor, ne valait pas cinquante mille écus. Il répondit donc, mais d'une manière si obscure, que Julie crut qu'il lui faisait une réponse en vers. Habituée à ne pas comprendre son langage divin, elle le fit répéter, et devina, non sans peine, que c'était un refus qu'il exprimait. Comment blâmer M. Frantz! dit-on alors dans le monde; pouvait-il désirer encore l'amitié d'une fille qui, dès avant le mariage, montrait un goût si décidé pour la prodigalité? Il était fort sage à lui d'y renoncer. Henri, redevenu le pauvre Henri, resta le pauvre Henri. Peut-être s'en serait-il consolé, si la perte de cet héritage n'eût entraîné celle de sa bien-aimée.

Digitized by Google

Bonheur.

Si Julie n'avait pas su lire dans les yeux de Henri, elle eût ignoré encore le sentiment qu'il éprouvait pour elle; car jamais il n'avait prononcé le mot d'amour. Dès que cet amant singulier vit qu'il ne pouvait plus espérer, il fit une déclaration des plus tendres, en implorant avec ardeur l'indifférence de sa bien-aimée, et jurant qu'il allait mettre tous ses soins à l'oublier. Mais quelle beauté a jamais répondu à une première déclaration, comme son amant la souhaitait? On suppliait Julie de n'accorder aucun retour, et elle répondit qu'elle aimait aussi passionnément qu'elle était aimée.

Homme trop généreux, dit-elle d'un ton pathétique, que votre grandeur d'âme ne cause pas mon malheur! Je ne survivrais pas à la perte de mon *serin*, jugez si je survivrais à celle d'un ami tel que vous!..... Puis, d'un ton tragique : Ciel! qu'avez-vous dit, ingrat? quel blasphême vous avez prononcé! Eh quoi! tu jures de m'oublier! Ah! perfide, tu veux me tromper! Mais, ajouta Julie, en lui tendant la main d'un air riant, c'est assez plaisanter; pardonnez-moi cette gaîté. Vous savez que je n'aimai jamais le genre tragique, et vous m'avez parlé comme à l'héroïne d'un mélodrame; j'ai voulu me venger. Parlons raison maintenant : Vous avez perdu un héritage, mon cher Henri; mais le cœur de celle que vous aimez vous reste. D'où vient donc votre chagrin? Faut-il absolument une fortune de deux cent mille écus pour vivre honorablement? Vos talens vous ouvrent mille carrières, et le talent vaut la faveur pour conserver un emploi. Le testament de votre oncle, qui, par parenthèse, ne savait trop ce qu'il voulait, ne servira pas, je l'espère, à séparer deux cœurs faits l'un pour l'autre. Ecoutez-moi, Henri; mon père, je le sais, préférerait le plus sot gendre, s'il était riche, au plus sage, s'il était pauvre; mais un père finit toujours par vouloir ce que veut sa fille. Il était prêt, il y a deux

Digitized by Google

jours, à me forcer de vous épouser; eh bien! aujourd'hui je lui dirai, que, fille obéissante et soumise, je suivrai sa volonté; que je lui sacrifie Frantz, et qu'il peut disposer de ma main en votre faveur. Peut-être la perte de votre héritage a-t-elle diminué de beaucoup votre mérite à ses yeux; mais il est bon, et je finirai par lui faire sentir qu'il vaut mieux voir sa fille heureuse, que richement mariée. Enfin, je veux que vous m'abandonniez le soin de cette affaire : je vous aime; j'ai de la fermeté, et je ne manque pas de finesse. Eh! ne suis-je pas femme? Que pourriez vous craindre encore?

Le papa dérouté.

M. Fouxe, impatient de mettre à exécution le nouveau projet qu'il avait formé en faveur de Frantz, et d'expulser Henri; plus impatient encore d'être au jour des fiançailles, choisit le lendemain même pour parler à Julie. Ils déjeûnaient, et à cette heure-là personne n'était admis.

Ma fille, lui dit-il d'un ton solennel, il est temps enfin que je sache ce que je dois attendre de votre obéissance. Vous le savez, mon plus cher desir est de vous voir mariée à un homme digne de vous.

Mon père, dit Julie en souriant, tous vos désirs sont pour moi des ordres. Nommez celui auquel je dois donner mon cœur et ma main. Je sais que Henri Wehrfeld fut choisi par vous pour être mon époux; mais vous n'ignorez pas....

Julie fit une pause, et la prolongea avec malice. M. Fouxe, s'impatientant de ce long silence, reprit la parole. — Il est vrai que Henri m'a toujours paru supérieur aux jeunes gens de son âge. Mais..... il en est cependant..... Je me reproche d'avoir mal jugé son cousin; on m'en a dit dernièrement beaucoup de bien.

J'en suis charmée, dit Julie : dernièrement aussi l'on m'a fait le plus grand éloge de Henri; c'est ce qui a

Digitized by Google

achevé de me décider en sa faveur. Oui, mon père, vous retrouvez une fille soumise, et digne de vous; disposez de ma main en faveur de Henri, ainsi que vous l'avez toujours voulu.

Mon enfant, je ne veux pas faire ton malheur....

Calmez vos craintes, mon père; le bonheur, m'avez-vous dit, est dans la raison; je le sens comme vous. Je suis donc décidée, jamais je n'aurai d'autre époux que Henri.

La nouvelle d'une banqueroute, ou d'un vaisseau submergé, n'eût pas jeté M. Fouxe dans un désespoir aussi grand que celui où le mit la résolution inattendue de Julie. Au lieu d'embrasser sa fille, il jeta sur elle un regard courroucé, et se répandit en invectives contre les femmes. Il leur reprocha d'être toutes légères, et de ne se montrer obéissantes que par esprit de contradiction. Cependant, l'espoir qu'on pourrait peut-être faire annuller le testament, ou du moins contraindre Frantz à partager avec Henri, préserva les amans des suites de sa colère.

Il finit par s'adoucir et pardonner. Mais le jour du mariage il dit tout bas : Je lui ai long-temps refusé Frantz; si je lui avais ensuite refusé Henri, Dieu me pardonne! elle eût été fille à prétendre les épouser tous les deux.

Françoise Uc. Boidison.

RUSTIQUE-LE-FLANEUR. — No. III.

LE XXX SEPTEMBRE

OU

L'OUVERTURE DU SECOND THÉATRE-FRANÇAIS.

(La scène se passe à minuit, dans le café des Lauriers-Roses; et la conversation a lieu entre quelques-

Digitized by Google

uns des personnage signalés au premier numéro du Flaneur. *Voyez la VIe. livraison du Mercure.*)

M. Morfil, arrivant.

Ouf! je n'en puis plus! garçon! un petit verre de scubach. Peste soit des ouvertures de théâtre, des premières représentations, des acteurs anciens, des nouvelles actrices, des prologues, de l'architecte, du décorateur et du machiniste!

M. Duvidal.

Vous n'exceptez personne de la proscription?

M. Morfil.

C'est que tout le monde la mérite. Une foule, où chacun devient l'étau de son voisin : quinze cents places, et six mille contendans! une salle mal distribuée et toute parfumée encore de thérébentine et de vernis; des décorations surannées et de mauvais goût! une illumination dangereuse, sans compter qu'elle est anglaise et romantique! un prologue maniéré et des vers à prétentions! Mais qu'est-ce que tout cela comparé à la représentation elle-même? Où diable Picard avait-il la tête de commencer un cours de littérature dramatique française, par une soi-disant tragédie qui n'est point écrite en français? Et puis du Molière! et quoi encore dans Molière : l'*Ecole des Maris!* Une pièce qu'on donne deux fois par semaine au premier théâtre et qui se joue pour les banquettes. Ajoutez à tant d'élémens de succès des acteurs aussi piquans que Duparai, des actrices aussi spirituelles que madame Guérin. Au milieu de toutes ces vieilleries, savez-vous quelles sont les nouveautés qui fixent l'attention, et qui vaudront durant une quinzaine, quelques centaines de curieux à l'Odéon? la loge du Roi, la toile incombustible et le gaz hydrogène.

M. Duvidal.

Ainsi, c'est pour avoir ces trois phénix, que le chef-

Digitized by Google

d'œuvre de Peyre aura brûlé deux fois, et que deux fois il sera sorti de ses cendres!

M. Morfil.

Ma foi, cela excepté, je ne vois pas ce qui distingue la nouvelle troupe des troupes ambulantes de Libourne ou de Falaise. Aussi-bien, le faubourg St.-Germain est tant soit peu provincial, et la nouvelle *institution théâtrale* (pour parler le jargon du jour), lui convient à merveille.

M. Duvidal.

Vous êtes sévère; je crois même que le quartier de la Banque vous a donné des préventions, et que l'habitude des *Français* vous rend injuste.

Morfil.

Voici le Docteur qui arrive : rapportons-nous-en à lui.

Le Docteur.

Vous voyez un homme pénétré de plaisir, enivré d'enthousiasme, transporté d'espérance : Les beaux jours du théâtre vont renaître, et ce jour est l'époque de sa ressurrection. La salle la plus magnifique, le public le plus nombreux et le mieux choisi; une tragédie de la morale la plus haute et de la versification la plus vigoureuse; une comédie d'une verve, d'une sève, d'un comique! des acteurs, dont les uns ont fait leurs preuves, dont les autres sont prêts à les faire. Et un prologue nourri d'idées saines, pétillant d'esprit, assaisonné de malice, et qui prouve dans son jeune auteur (M. Casimir Lavigne), une flexibilité qui ne s'allie pas toujours avec le talent. En vérité, l'ingénieux Picard n'a jamais fait jouer de meilleures *Marionnettes*; et, s'il réussit, je vous assure qu'il peut se vanter que ce n'est pas par *ricochets*.

M. Duvidal.

Comment, Docteur, des calembourgs? un médecin! je ne les croyais permis qu'aux *Variétés*.

Digitized by Google

M. Morfil.

C'est pourtant à un avocat que Monsieur a volé ceux-ci. Au surplus, que signifient et cette chaleur factice et ces agréables quolibets? Qu'on s'enthousiasme par commande, par ce qu'on est du faubourg St.-Germain, et qu'au défaut d'une démonstration, on trouve commode de payer en plaisanterie.

Le Docteur.

Faut-il une démonstration pour prouver que tout est beau, que tout est bien, que tout est à merveille, et que l'entreprise réussira?

M. Morfil.

Elle tombera. Et de longs raisonnemens sont inutiles pour le démontrer. Elle apporte en naissant le germe de sa destruction.

Le Docteur.

Elle apporte en naissant la garantie de ses succès. Encore une fois, elle réussira.

M. Morfil.

Je l'attends au *Misanthrope*.

Le Docteur.

Et moi aux *Vêpres Siciliennes*.

M. Morfil.

N'oubliez pas que les Français y périrent.

Le Docteur.

Que *les Français* de la rue de Richelieu tremblent donc!

Rustique-le-Flaneur.

Eh! Messieurs, trêve de dispute et surtout de calembourgs : il ne s'agit ici ni de Brunet, ni de Potier; et le café des Lauriers-Roses n'est pas le bureau du *Drapeau blanc*. Il s'agit de se rendre compte de ce qu'on a vu, des sensations qu'on a éprouvées; il s'agit

Digitized by Google

de les comparer à ses souvenirs et encore mieux aux règles et aux principes; et de déduire de tout cela une petite théorie qui serve à préjuger de l'avenir. Pour procéder ainsi, il faut avoir vécu, c'est-à-dire pensé; et cette pensée-pratique, si j'ose hasarder ce mot, n'appartient qu'à un Flaneur. C'est par elle, ce me semble, qu'on découvre la vérité. Permettez-moi donc de passer rapidement en revue le nouvel établissement : je laisserai tomber en courant quelques propositions; vous tirerez les conséquences.

De ce qu'il y avait ce soir dix mille personnes sur la place de l'Odéon, vous n'en conclurez certainement pas que la nouvelle salle est trop petite; comme vous ne regarderez pas quelques mouchoirs volés et quelques coups de poing échangés comme la preuve que la police dormait. La vérité est qu'il y avait 80 gendarmes de service; mais que leur zèle, et même leur intelligence, ont été soudain paralysés par un changement de consigne intimée aux postes du milieu. Trois à quatre cents porteurs de billets, prêts à entrer, se sont vus refuser la porte; et leur mouvement subit, réagissant principalement sur *la queue* de gauche, a produit quelques désordres bientôt appaisés. On reproche à plusieurs chefs une brutalité de gestes et d'expressions, dont ils doivent expressément se garantir. Agens immédiats de règles peut-être nécessaires, mais certainement rigoureuses, ils doivent en adoucir l'emploi par des formes conciliatrices; et ne pas oublier, qu'avant d'être salariés par le ministère, ils appartiennent à la nation, où ils possèdent leurs familles, qui s'indigneraient de trouver des oppresseurs quand elles ont droit de chercher des soutiens.

Je viens de nommer *la Queue:* cet héritage révolutionnaire qui remonte à la désastreuse époque de la disette est tout-à-la fois bien odieux et bien ridicule; il donne naissance à des myriades d'abus, consume un temps précieux, favorise le monopole et le brocantage des billets, éconduit le jeune et laborieux élève

Digitized by Google

de Thémis qui, sans négliger ses leçons, n'a oublié que son dîner, et qui arrive tout juste pour se voir enlever la dernière place par un paresseux qui se l'est fait adjuger à l'enchère. Ne pourrait-on pas couper et disperser les tronçons de cette queue turbulente en distribuant à bureau ouvert, dès la veille ou le matin même, un nombre de billets strictement calculés sur celui des places? En timbrant ces billets d'un numéro correspondant à celui des banquettes, on gagnerait du temps, on préviendrait les disputes, on ménagerait les amours-propres. Cette méthode est employée en Espagne, dans quelques villes d'Italie, et l'expérience en fait reconnaître l'efficacité. Revenons sur la place de l'Odéon.

Vous avez nommé le phénix : c'est l'image de tout établissement qui survit à sa ruine et renaît de sa destruction. Auquel mieux qu'à la nouvelle salle peut-elle être appliquée? qu'il y a loin de ce jour fatal, où par cent bouches affreuses cet édifice vomissait, pour ainsi dire, ses entrailles embrasées; à cette belle soirée où, à la douce clarté d'une lumière aérienne, ce même édifice déploya, pour la première fois, les lignes majestueuses de son architecture monumentale, et les riches sculptures qui l'embellissent! Le double escalier qui conduit au foyer l'annonce dignement par la disposition des colonnes dont les fûts, dégagés des cloisons, dessinent un *atrium* magnifique, décoré de statues choisies, éclairé par un lustre circulaire de petits globes où luit la molle clarté de l'hydrogène, et que couronne une balustrade octogone dorée à chacune des faces de laquelle est un compartiment meublé de canapés, et dont la réunion forme un second foyer. L'aspect de ce vestibule où tout se développe dans des proportions grandioses, a quelque chose de magique.

Trois lignes d'architecture servent de points d'appui aux trois galeries qui règnent sur la hauteur de la salle. Dans les intervalles sont établies des loges saillantes en

Digitized by Google

de-çà desquelles sont des loges en retraite. Celles qui limitent le parterre ont semblé obscures ; celles qui touchent au comble et sur lesquelles il paraît reposer, m'ont semblé étroites et anguleuses. En face du théâtre, la loge royale, soutenue par quatre caryatides dorées, présente l'aspect d'un monument étrange et dont les proportions colossales rompent l'unité des lignes et en altèrent l'harmonieuse simplicité. Il faut étendre cette remarque à tout le système de la décoration. Le fonds chamois foncé est rehaussé d'or mat et faux, dont la profusion et les reflets verdâtres fatiguent la vue. Les bas-reliefs de la première galerie, dont l'idée est ingénieuse, sont lourdement dessinés et sculptés avec une sorte de grossièreté. Mais il faut donner des éloges sans réserve au magnifique *velum* à compartimens ouvragés, d'où descend le lustre, aussi bien qu'au rideau d'avant-scène sur lequel l'excellent décorateur du *Songe* (mélodrame de l'Ambigu), M. Daguerre, a peint en forme de rampe, un monument à Melpomène et à Thalie. Cet ouvrage est beau, et par sa liaison avec les lignes architecturales de l'intérieur, il se lie parfaitement à toute la construction. Mais est-il à sa place? Il répugne à la vraisemblance, qui est la vérité des artistes, de voir rouler et dérouler une colonnade, des statues, un jet d'eau. Je pense qu'un rideau de *proscenium* doit être un rideau, et qu'il ne doit être remarquable que par le beau choix de l'étoffe, l'accord de sa couleur avec le ton général du *décor*, l'ampleur et le grand goût de sa courtine et de ses draperies.

Voulez-vous maintenant connaître mon opinion sur la représentation d'aujourd'hui ? je vous répondrai qu'elle est loin d'être fixée, car rien ne pourrait la justifier. Une ouverture solennelle, ou plutôt une véritable restauration, est pour les acteurs un essai en grand, ce qu'on appelle, en termes de coulisse, *une répétition allumée ;* du côté du public, c'est un bref d'indulgences. La nouvelle troupe a juré de lui donner beaucoup de plaisirs ; il a promis de lui accor-

Digitized by Google

der beaucoup d'applaudissemens, et surtout forces écus; le caissier a compté 6,300 fr. en à-compte des cent mille écus que nous devons à l'architecte, aux peintres, au décorateur, etc., et le talent présumé des comédiens est la garantie de cette charte dramatique, sur laquelle reposent l'espoir de nos nouvelles jouissances comme celui des fournisseurs du quartier. Ce ne sont pas eux qu'il faut consulter sur le mérite des nouveaux sujets de M. Picard : ils admirent *le grasseyment* de celle-ci, et sont en extase devant *les bras croisés* de celui-là. Il n'est pas jusqu'à madame Gabriel qu'ils n'aient décoré du titre de *bonne :* il est vrai qu'on ne s'explique pas si l'officieuse épithète s'applique au caractère ou au talent. Mais il est tard, ou plutôt un nouveau jour naît sur le cadran, en attendant qu'il paraisse sur les hauteurs de Meudon : achevons nos verres à la santé, aux succès du nouveau théâtre, et puisse l'ancien, où trois à quatre talens supérieurs gênent les prétentions et dérangent l'honnête ensemble de la médiocrité, ne prouver son droit d'aînesse que par des travaux multipliés et un répertoire rajeuni! Après demain soir, à la suite de la représentation *d'Iphigénie*, j'aurai une opinion, et je tâcherai de la motiver. (1)

REGNAULT DE WARIN.

(1) *Lafargue*, qui débutait par le rôle d'Agamemnon, s'y est montré plein d'intelligence, de dignité *et de mesure :* j'insiste sur cette qualité précieuse et rare, dont *Victor* a besoin pour régler le beau feu qu'il prodigue. J'adresserais le même conseil à mademoiselle *Guérin*, qui a le bonheur d'avoir une âme, et à mademoiselle *Petit* qui a le malheur d'avoir une tête. Qu'à l'exemple d'*Eric-Bernard*, cet acteur, et surtout ces actrices combinent leurs moyens, calculent leurs effets, et, graduant leur sensibilité, n'en déploient les ressources que rarement et dans des circonstances décisives. *Thénard*, dans le rôle ingrat et même odieux d'Ulysse, pourra leur servir d'exemple, quoique je ne le leur propose pas pour modèle : il a rempli l'idée qu'on se forme de ce cauteleux personnage, et l'a représenté avec toute *la savante tenue* qui a long-temps fait distinguer madame *Thénard*, sa mère, sur la scène française.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

A M. le Directeur du Mercure de France.

M. le Directeur,

Comme votre intéressant recueil est destiné à faire connaître et à propager toutes les entreprises utiles, permettez-moi de l'employer pour annoncer un charmant et nouveau projet dont je suis auteur.

Avant d'entrer en matière, je dois, dans un considérant obligé, vous expliquer les motifs qui m'ont porté à former le projet en question, et que vous approuverez, j'en suis persuadé.

Il fut un temps, et plus d'un journaliste s'en souvient, où la littérature hebdomadaire et quotidienne jouissait d'une très-honnête liberté. Un rédacteur pouvait se livrer à sa verve, accueillir et publier les saillies que lui inspirait sa gaîté, et faire un feu roulant de bons mots (quand il avait de l'esprit, j'entends); et tout cela avec une sécurité assez entière.

Je dis assez entière, parce qu'il y avait bien, par-ci par-là, quelques petits désagrémens; cet âge d'or de la littérature avait ses mauvaises années; mais tout cela n'allait jamais bien loin. Tel écrivain caustique à qui il avait été poussé un argument *ad hominem*, en était quitte pour secouer ses oreilles, se frotter les épaules, et il n'y paraissait plus.

Alors il faisait bon écrire dans les Journaux; mais, depuis quelque temps, ce n'est plus cela; il s'est introduit, dans la littérature, une manière extrêmement désagréable de traiter les choses. Un écrivain se livre-t-il à sa gaîté, laisse-t-il échapper une innocente épigramme, aussitôt il lui tombe sur les bras un *quidam* qu'il

Digitized by Google

n'a jamais vu. — Monsieur, vous m'avez insulté dans votre feuille. — Impossible, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Pardonnez-moi, dans tel numéro, tel paragraphe, vous me traitez indignement. — Mais, Monsieur, je n'ai voulu faire qu'un portrait de fantaisie, peindre un ignorant, un sot. — Ce sot-là, c'est moi, Monsieur; on ne peut pas s'y méprendre. — Alors, ce n'est pas ma faute..... — C'est votre faute, et vous m'en rendrez raison; choisissez de l'épée ou du pistolet. — Et voilà un journaliste obligé de soutenir son dire, la dague ou le pistolet au poing, et forcé de rendre raison à un homme qui souvent n'en a jamais eu à perdre.

Vous voyez, d'un coup d'œil, tout ce que cette nouvelle méthode de mener les affaires a de désagréable; car tel homme très-brave à son pupitre, fort habile à manier la plume, est quelquefois fort pacifique sur le pré, et très-maladroit quand il faut parer en tierce et riposter en quarte. Nous marchons donc à grands pas vers la *décivilisation* : si l'on n'y met ordre, c'en est fait des Lettres et des Journaux. Qui osera avoir de l'esprit désormais; de qui se moquera-t-on ? de M. Auguste Hus, des poésies conjugales de M. de Labouisse, de M. Aristippe Demonvel, et de son nom *De Gallia*? Eh! bon Dieu! quelle nouvelle épigramme peut-on leur décocher ? c'est battre des gens à terre.

On n'a pas de l'esprit tous les jours; je connais même tel auteur imprimé tout vif, qui n'en a jamais eu. Il faut donc que quand le moment de l'inspiration arrive, un auteur puisse en profiter, sans craindre qu'un mot mal sonnant lui attire une querelle. Il faut délivrer un Journaliste d'une vague inquiétude, dont le résultat est toujours de paralyser ses facultés intellectuelles, et d'étouffer, dans le germe, une foule de mots heureux, qui ne demandent qu'à éclore.

Voici le moment de parler de mon projet.

Nous avons des maisons d'assurance de toutes les espèces. Nous en avons quatre contre les incendies,

Digitized by Google

nous en avons contre les ravages de la grêle, l'épizootie des bêtes à corne (une espèce exceptée), contre les risques de mer; nous en avons sur la vie; enfin, une maison ne peut pas brûler, une brebis galeuse ne peut pas mourir, sans que le prix n'en soit payé au propriétaire. Eh bien! Messieurs, pourquoi ne formerait-on pas une maison d'assurance contre les dangers attachés à la profession de Journaliste?

Mon idée doit naturellement vous sourire; veuillez en écouter les développemens.

D'abord, je me nomme Directeur Général de l'établissement; cela se fait toujours, et cela doit se faire; car enfin c'est moi dont la tête féconde a enfanté le projet; sans moi rien ne se pourrait faire.

J'attache ensuite à mon titre des appointemens honnêtes: il me faut de riches bureaux, un ameublement somptueux, un hôtel, un équipage et des valets. Car, enfin, un Directeur Général est quelque chose; demandez à MM..... D'ailleurs il faut que des actionnaires soient dignement représentés.

En échange de tout cela, je tiendrai à la disposition de MM. les journalistes, écrivains périodiques, *semi-périodiques, et paraissant à époques indéterminées*, une douzaine de braves également habiles à manier le pistolet et l'épée, lesquels, seront toujours prêts à prêter le collet à tout venant, au lieu et place de tout rédacteur appelé en champ-clos pour raison de ses articles.

Les poursuites devant les tribunaux, cours d'assises, etc., ne me regarderont point; ceci, par une raison bien simple: MM. les journalistes ont presque tous un homme à présenter à la justice, comme Harpagon donne son maître-d'hôtel à pendre au commissaire, pour le payer de ses frais; en conséquence, mes soins seraient superflus, et d'ailleurs on n'a pas encore permis à un prévenu de se faire représenter au parquet, et de subir sa peine par un fondé de pouvoir.

Si MM. les journalistes se trouvent insultés, et dans la juste nécessité de se rendre agresseurs, je me charge

Digitized by Google

de leur fournir des représentans, pour l'attaque aussi-bien que pour la défense. Mais il ne faudra pas que ces Messieurs soient trop chatouilleux; ainsi ils voudront bien ne pas regarder comme insulte ou provocation, les épithètes de fat, de sot, d'ignorant, qu'ils se distribuent de temps à autre, attendu que ces gentillesses sont une monnaie de convention qui circule entre les gens de lettres, que l'on reçoit et que l'on donne sans conséquence et sans penser à mal. Ensuite, parce qu'il serait quelquefois difficile de prouver que l'épithète porte à faux, j'aime, autant que possible, avoir le bon droit pour moi.

Voilà, Messieurs, mon idée; elle peut recevoir de plus amples développemens encore. Je vous la soumets; et si vous en êtes content, je vous prie d'en faire part à vos amis et connaissances (1).

ONOBALLO.

Pour les combats singuliers.

CHRONIQUE.

Un de ces personnages inutiles, écornifleurs par habitude et par métier, fiers de posséder le *bon ton* de la *bonne société* du *bon vieux temps*, se trouvait ces jours derniers au café Valois, où, selon sa louable coutume, il attendait que quelqu'un lui fournît l'occasion de prendre sa demi-tasse. Fatigué d'avoir attendu sans succès, notre *aimable* marquis cherchait un moyen

(1) Les prix sont fixés à la bagatelle de 15 à 18 fr. pour le sabre; de 30 à 36 fr. pour l'épée; enfin de 60 à 72 fr. pour le pistolet Les prix sont les mêmes que ceux établis par les bretteurs du Palais-Royal. Les abonnés paieront une somme de 3 fr. par mois pour l'assurance de leur personne. Nous ferons incessamment connaître les règlemens de cette nouvelle administration.

Digitized by Google

de s'en dédommager. Il approche d'une table sur laquelle il remarque un morceau de sucre resté sur un plateau. — *Monsieur*, dit-il à la personne qui prenait son café, *ce morceau de sucre est-il disponible? Permettez; permettez-vous?... C'est pour mon perroquet, qui crie divinement* : VIVE LE ROI! — *Volontiers*, lui répondit-on obligeamment. — *Grand merci!* reprit M. le marquis.

Ce brave gentilhomme s'amuse souvent à ce petit jeu, duquel le perroquet gentil tire bien moins de profit que son maître.

— Ces jours derniers, trois honnêtes gens, dont le plus âgé n'avait pas plus de dix-neuf ans, s'introduisirent dans une maison rue St.-Méry, et se mirent le plus innocemment du monde à déménager un appartement au premier étage, dont les maîtres étaient absens. Arrêtés, chargés chacun d'un paquet de linge, dans la petite rue du Poirier, ils furent d'abord conduits chez le commissaire de police; et ce magistrat obtint d'eux, après quelques dénégations, l'aveu de la petite plaisanterie qu'ils s'étaient permise. Ils furent ramenés ensuite dans l'appartement, théâtre de leurs exploits, et là, pendant que le commissaire de police dictait son procès-verbal, et que son secrétaire l'écrivait, les trois lurons cherchaient dans leur esprit ce qui avait causé la mésaventure dont ils étaient si tristement victimes. Discrétion, célérité, adresse, rien ne leur avait manqué; ils avaient en tout point suivi les principes de leur art : enfin, ils avaient *travaillé proprement*, et leur conscience ne leur reprochait rien. Ne pouvant pénétrer par quel moyen on les avait devinés, l'un d'eux, plus avisé que les autres, soupçonna quelque trahison; il apostropha un de ses camarades : « Gageons, lui dit-il, que c'est la grande Marguerite avec qui tu as bu ce matin à la Grève, qui nous a vendus. — Cela se peut bien, répondit tristement le camarade. — La! reprit le premier, je te l'avais bien dit que tu ne fréquentais que de la canaille, et que cela nous porterait malheur. »

Digitized by Google

— Voici un charlatanisme innocent, employé dans un grand pensionnat où les élèves trouvent tout ce qui leur est nécessaire, excepté la nourriture et l'instruction.

Quand des parens se présentent pour prendre connaissance de l'établissement, et manifestent le desir de placer leur fils dans la maison, on les reçoit en grande cérémonie, et on leur accorde les honneurs du beau salon. La dame du lieu donne communication du régime de la maison, assure, en mauvais langage, que l'instruction y est très-soignée, et qu'il n'a tenu à rien qu'au dernier concours de l'Université, les élèves ne revinssent chargés de prix et de couronnes. Puis vient l'article des petits soins; Madame assure qu'elle aime chacun des élèves comme un de ses enfans; et ce qui la dédommage bien des soins qu'elle leur prodigue, c'est qu'elle en est chérie comme une mère. Là-dessus elle appelle deux ou trois marmots stylés à ce manège, et qui ont l'air de se trouver là par hasard, et leur dit: Mes bons amis, vous allez quitter la maison, vos parens vous rappellent. Voilà mes bambins à fondre en larmes, et à s'écrier: Je ne veux pas retourner chez papa, je suis trop heureux chez vous. Je vous en prie, Madame, faites que je reste; et Madame, de prendre toute la marmaille sur ses genoux, de porter la main à ses yeux pour faire croire qu'elle répand des larmes, et de dire, d'une voix entrecoupée: Ces pauvres petits! ils m'attendrissent.... Allez, mes amis, je voulais vous éprouver.... Vous resterez; est-ce que je pourrais me séparer de vous?.... Alors finit la scène sentimentale. Les petits comédiens, qui connaissent leur réplique, rentrent dans la coulisse en essuyant leurs yeux, pour venir, deux heures après, donner une nouvelle représentation.

Vous pensez bien que les parens, émerveillés, se hâtent de placer leurs enfans dans une maison où Madame se fait si tendrement aimer des élèves.

— Dans le bon temps de 93, quelques élèves en mé-

Digitized by Google

decine se tenaient sur la porte de l'école, en attendant l'ouverture des classes. Un chiffonnier, la hotte sur le dos et son crochet à la main, son fils équipé de même, et qui le suivait, vinrent à passer tous deux devant ces jeunes gens. Le fils chiffonnier se mit à crier : Papa, les carabins, les carabins !.... Le père chiffonnier, se retournant avec toute la gravité d'un sénateur et la majesté d'un souverain, dit à son fils, en lui lançant un regard sévère : « Pourquoi insultes-tu ces citoyens? est-ce qu'ils ne te valent pas?

— *Que les gens d'esprit sont bêtes !* Si cette vérité n'était pas démontrée, M. Léon Thiessé la dévoilerait. Depuis long-temps nous avions méprisé les attaques de cet enfant; sa faiblesse nous faisait pitié. Il a pris notre silence, qui n'était que celui du mépris, pour de la peur. Il s'est fâché, l'enfant; il a continué *ses farces*, pensant qu'il était sûr de l'impunité. Ce pauvre Thiessé! il est en colère; et, pour ma part, j'en ai bien du chagrin. Il nous dit des injures, parle en dépit du sens commun : il nous adresse des sottises; c'est vraiment par esprit d'humilité que je les ai lues. S'il valait la peine d'une correction.... Mais, ne fait-il pas lever les épaules aux honnêtes gens? Il écoute tous les faux rapports qui lui sont faits, et il les rend aussi platement qu'ils lui ont été racontés. Il veut que notre confrère, M. *Auguste Châlons d'Argé* soit M. *Cousin d'Avalon.* Eh! quand cela serait; M. Cousin, par ses *Ana*, procure de l'amusement et de l'instruction; tandis que les dégoûtantes rapsodies du sieur Léon Thiessé ne peuvent appeler que le mépris sur leur auteur.

— Grande nouvelle! notre terrible adversaire, M. Léon Thiessé crie comme un énergumène, et dit, à qui veut l'entendre : « *Je veux faire tomber le Mercure de France;* j'ai un moyen infaillible pour y parvenir. J'annoncerai, dans la Lettre V, du VIII^e. volume, que les rédacteurs de ce journal sont des *ultrà*, qu'ils forment l'avant-garde du *Drapeau blanc*, qu'ils sont les

Digitized by Google

associés du *Journal des débats* et les stipendiés du *Conservateur*.

— Le journal de Paris a rendu, le 22 août dernier, compte d'un événement arrivé à Niort. Une jeune fille curieuse s'approcha de trop près pour voir la procession, et même à ce qu'il paraît, voulut passer devant le curé. Le suisse qui marchait en tête, brave comme un sacristain, indigné de tant d'audace, se porte en avant, croise la hallebarde sur la téméraire, la force à battre en retraite après lui avoir courageusement déchiré son tablier; cette expédition faite, il rentre dans son rang avec le sang-froid qui caractérise la vraie bravoure et l'homme familiarisé avec le danger. Le vainqueur réfléchissait en lui-même s'il ne ferait pas bien de porter désormais attaché à sa hallebarde, et comme un monument de sa victoire, le tablier dont il avait triomphé, lorsque la vaincue porta plainte au magistrat. Le suisse fut forcé d'offrir sa tête chargée de lauriers au glaive de la justice. Cette fois le glaive inflexible resta suspendu, et le vainqueur sortit de cette nouvelle attaque avec une nouvelle gloire. Le journal de Paris le chagrinait pourtant; semblable à la populace romaine, il insultait le triomphateur sur son char de victoire. Le suisse alla trouver M. *le procureur du roi près le tribunal de première instance de l'arrondissement de Niort, département des Deux Sèvres*. Ce magistrat ne voulant pas que l'éclat d'une belle action fût en rien terni, donna l'attestation suivante :

«Nous, procureur du Roi près le tribunal de première instance de l'arrondissement de Niort, département des Deux-Sèvres, lecture prise de l'extrait du journal de Paris, du 22 août, rapporté au journal des Deux-Sèvres, n°. 35, jaloux de rendre hommage à la vérité, certifions et attestons à qui il pourra appartenir, que la procession qui a eu lieu dans cette ville le 25 juillet à 6 heures du soir, et a fini à 8, avait pour but unique l'érection et la bénédiction d'une croix

Digitized by Google

récemment établie au cimetière par les secours des fidèles; qu'il ne s'y est rien passé de tous les faits dont le journaliste s'est plu à charger son récit ; qu'une jeune fille, ayant voulu traverser la procession devant M. le curé, le *suisse* s'y opposa, qu'elle insista, et par sa résistance, occasionna le déchirement de son tablier, déchirement que fit la hallebarde que le *suisse* avait croisée pour mieux contenir cette jeune personne; qu'il n'est pas vrai qu'une plainte ait été rendue contre M. le curé, mais bien contre le *suisse* ; et que le tribunal, saisi de l'*affaire du tablier* de cette jeune fille par la *hallebarde* qu'on accusait le *suisse* d'avoir *lancée*, a reconnu qu'il n'avait point eu de mauvaise intention, et a déclaré, en conséquence, qu'il n'y avait pas lieu à poursuite contre lui. — En foi de quoi *nous nous sommes soussigné* pour servir et valoir ce que de droit, à Champdeniers, le 13 septembre 1819. »

Signé AGIER.

Pour copie conforme : BESSONNET, *vicaire de Saint-André.*

A présent que M. le procureur du Roi *s'est soussigné*, nous espérons que Messieurs du journal de Paris ne porteront plus une main indiscrète sur *l'affaire du tablier de cette jeune fille*, et que prompts à rétablir les faits dans toute leur pureté, ils n'arboreront pas le tablier fatal comme une autre oriflamme, pour allumer le feu de la guerre civile dans le département des Deux-Sèvres.

Au reste, nous apprenons à nos lecteurs qu'un poëte va faire de cette action le sujet d'une épopée dont le suisse de la cathédrale de Niort sera le héros, et qu'au dernier chant du poëme, le tablier sera placé parmi les astres, à côté de la perruque de Chapelain, dont Boileau a chanté l'apothéose.

— Il est des noms qui portent guignon, et qui selon l'auteur du Tableau de Paris mystifieraient le monde entier. Croirait-on, par exemple, que M. Baour a choisi pour l'aider dans les notes de son poëme,

Digitized by Google

MM. Buchon et Troguon? Des noms pareils n'ont-ils pas l'air d'une mauvaise plaisanterie ; il existe pourtant des écrivains qui les portent, et comme on serait tenté de le croire, MM. Buchon et Trognon ne sont point des êtres de raison. Que M. Baour compte *sur un succès* s'il l'ose.

— Un des jeunes rédacteurs du Mercure qui a bien autant de goût que M. Léon Thiessé, s'était proposé pour tâche de relever dans chacun des numéros du Mercure, correspondant à ceux des Lettres Normandes, les fautes de style, les erreurs, les niaiseries, les platitudes mêmes qui déparent un recueil qui devrait servir à la propagation des bonnes doctrines littéraires et politiques. Mais après quelques réflexions, il a abandonné l'idée d'un travail si pénible, qui demanderait indépendamment de son commentaire une réimpression complète des articles de M. Léon, qui dans son petit orgueil croit déjà voir la postérité écrire en tête d'une réimpression de ses livres, *Œuvres de M. Léon-Thiessé, citoyen Bas-Normand.*

—M. de Lourdoueix, surnommé le *Paillasse de la Gazette*, le plus lourd et le plus plat des écrivains du dix-neuvième siècle, vient de faire une chute épouvantable. Il aurait roulé, dit-on, jusqu'aux Petites Affiches, qui se proposeraient de le relever, moyennant 1800 fr. par année. Heureux Lourdoueix ! Pauvres Affiches !

On raconte que le Héros du Pecq, qui avait conservé des habitudes assez sales dans un mauvais lieu du second ordre, vient d'en être ignominieusement chassé. On trouve qu'il a maintenant une physionomie trop repoussante, des mœurs trop corrompus, des expressions trop grossières. Chassé d'un tel lieu et pour de tels motifs, il est impossible que ce rédacteur puisse retourner maintenant où vont quelquefois les honnêtes gens. Il restera donc au bureau du *Drapeau Blanc*; tant mieux pour les mœurs !

Autre nouvelle ! M. Léon Thiessé vient d'être

Digitized by Google

vendu à un personnage important. 1200 fr., le papier, le bois et la chandelle, plus, 6 fr. de haute-paie pour *son estimable cuisinière*. M. Léon-Thiessé a trop de raison de se constituer le champion de la *perfectibilité*. Avec ce système, tout augmente, le prix même des méchans écrivains.

—Suivant quelques bruits auxquels on peut ajouter foi, M. Mahony qui se fait appeler aujourd'hui M. le comte O'Mahony, aurait reçu cette semaine, et d'assez mauvais gré, certaine marque sur le dos qui ne ressemblerait pas mal à la croix que portaient à la même place les Mathurins, mais à cette différence près que pour *le noble comte*, l'initiation dans l'ordre aurait été forcée.

— M. Malte-Brun qui jouit, dit-on, d'un traitement de 6000 fr. comme rédacteur de la partie politique du Journal des Débats a, dit-on aussi, accepté 1500 fr. de supplément pour le département des Injures.

—Le bruit court que les Lettres champenoises, mortes d'inanition chez M. Mely-Janin, vont ressusciter chez M. de Lourdoueix, pour vivre encore deux ou trois numéros et mourir ensuite. C'est à peu près le sort qu'éprouvent les bâtards adoptés par M. de Lourdouiex.

— On assure que M. Colnet, las de faire ses farces à la Gazette sans y gagner d'argent, va transporter ses tréteaux à la Quotidienne, où le pain, la soupe et le coucher lui seront assurés.

—On annonce le mariage de Monsieur le comte de Forbin avec madame la comtesse de Genlis, ci-devant marquise de Sillery.

— On va publier sous peu de jours un vocabulaire pour servir à l'explication des romans de l'inintelligible Nodier.

Le libraire Plancher vient de mettre en vente 1°. *le Mémoire justificatif de Pointu d'Avignon*, dédié à son honorable ami *Trestaillon*, prix, 1 fr.

2°. *M. Decazes et M. Donnadieu*, brochure piquante; prix, 75 c.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE;
Journal
de Littérature, des Sciences et Arts,
rédigé par une Société de Gens de lettres.

Vires acquirit eundo.

POÉSIE.

LE TRAVAIL.

ODE.

Quel est cet immortel, ardent, opiniâtre,
Qui, l'Univers entier son immense théâtre,
S'avance environné des Arts, vainqueurs des Cieux;
Et de ses mille bras pressant la terre avare,
Qu'il anime et répare,
Enfante un nouveau monde étonnant pour les Dieux.

Que j'aime à contempler sa vigueur agrandie!
C'est un Dieu bienfaisant qui d'une main hardie
Fatigue l'Univers pour sa félicité :
Puissant Travail, ô toi, toi que rien ne remplace,
Soutiens ma noble audace;
Je chanterai ta vie et ta fécondité.

Digitized by Google

Tel ce fleuve pompeux dont la source sacrée
A coulé si long-temps, des mortels ignorée,
En sept fleuves rivaux enflant son noble cours,
Majestueux, s'avance, et déroulant son onde
Sur le sol qu'elle inonde
Répand d'un noir limon les opulens secours :

De même le Travail se cache solitaire.
Mais bientôt il paraît ; le monde est tributaire ;
Le Commerce à sa voix ouvre ses longs canaux ;
Et subjuguant les mers au mépris des tempêtes,
Fait aimer ses conquêtes,
Fait chérir aux mortels la gloire de leurs maux.

Vainqueur de la fortune et riche en espérance,
Ce sage ami du pauvre ennoblit sa souffrance ;
Rarement des palais visite les loisirs :
Si quelque Roi pour lui déserte la mollesse,
L'auguste Ennui le laisse,
Et le Travail lui seul féconde ses plaisirs.

C'est lui, c'est du Travail l'irrésistible empire
Qui dans ces hauts projets que le génie inspire,
Enflamme un luth épris de l'immortalité,
Il aide à faire éclore, au sein d'illustres veilles,
Ces savantes merveilles,
Eternels entretiens de la postérité.

Au milieu des combats marchant avec la gloire,
Il conduit les héros ivres de la victoire,
Les entraîne à travers les plus sanglans exploits;
Assis près de Thémis au tribunal suprême,
De Thémis elle-même
Il dirige le glaive et façonne les lois.

Il alluma la Grèce et le flambeau des Sages ;
Il grava leurs vertus sur le bronze des âges ;
De Platon l'éloquence a connu ses attraits ;
Et Caton, des Romains ce stoïque modèle,
Au travail si fidèle,
De la perte d'un jour garda de longs regrets.

Digitized by Google

Ce fut par le travail, Protée infatigable,
Que du Perse indolent l'adversaire indomptable
Jusqu'aux bornes de l'Inde affronta les hasards ;
Et qu'élevant aux cieux sa gloire colossale
Le vainqueur de Pharsale
Mit à ses pieds le monde et le sceptre des arts.

C'est lui qui t'enflammait, foudroyant Démosthènes,
Toi, dont les cris vengeurs dans la superbe Athènes
Réveillaient tout un peuple aux portes du cercueil ;
Immortel Cicéron, tu lui dus ce courage
Qui sauva du naufrage
La liberté mourante et les vertus en deuil.

O toi, de tous les temps providence infinie,
O souverain des arts et frère du génie ;
Dans Lutèce viens voir tes exploits glorieux ;
Viens : ce Louvre imposant que l'Univers contemple,
Veut t'élever un temple
Et ceindre de lauriers son front victorieux,

Sous des lambris ornés de présens magnifiques,
Du génie et des arts conquêtes pacifiques,
Vois respirer la toile et le marbre et l'airain ;
Vois ce luxe pompeux de ma fière patrie,
Et la riche industrie
Montrer ses vrais trésors à l'œil du souverain.

ALBERT-MONTÉMONT.

LES DEUX VOYAGEURS

ET

LE CHEVAL ÉCHAPPÉ.

FABLE POLITIQUE.

DEUX villageois, Rustic et Maturin,
Le premier fort prudent, l'autre franche pécore,

Digitized by Google

A cette heure où Phébus semble dormir encore,
Allaient, droits sur leurs pieds, de Milan à Turin.
Le plus fameux piéton, si l'on en croit l'histoire,
Au nerveux Mathurin eut cédé la victoire.
Pour Rustic, on l'avait surnommé le Poussif.
Rusticus donc était triste, pensif,
Et son œil inquiet mesurait la carrière,
Lorsqu'*à travers une* épaisse *poussière*
On distingue un cheval. Esclave fugitif,
Il a quitté son ignoble litière.
Tête libre, port noble, ondoyante crinière,
Regard de souverain, attitude guerrière,
Tel se présente à mon couple attentif
Ce coursier, qui d'un pas avait franchi l'espace.
Sur son dos nu que l'un des deux se place,
Dans dix heures, au plus, Rustic ou Mathurin,
Peu fatigué, se verra dans Turin.
Ma foi! dit le premier, je tente l'aventure.
Sitôt dit, sitôt fait, Rustic est en posture.
Mais l'animal à lui-même livré,
N'écoutant plus que ses caprices,
Loin du chemin bientôt s'est égaré.
Ni les fruits, ni les fleurs, pour lui rien n'est sacré.
Il ravage les champs, franchit des précipices,
Et trop heureux de verser dans un trou,
Maître et cheval vont s'y rompre le cou.
Eux relevés, Mathurin, sans colère
Fait un sermon digne de feu Mentor.
De son hameau c'était la *bouche-d'or*,
S'il eut été *Bonald*, Bucéphale était mort.
Qui l'eût dit cependant? A lui-même contraire,
Sur le dos du coursier il replace son frère
Et s'y campe avec lui presque aussi fier qu'Hector.
Conçoit-on, direz-vous, une telle imprudence!
Tout doux, mon beau censeur; écoutez sa défense.
Dans un fossé, retrouvé par hasard,
Un de ces freins que nous devons à l'art,
Du terrible animal bride l'effervescence.
Mathurin sait unir énergie et prudence:
Et sans encombre, à l'aide dudit frein,
Ecuyers et cheval arrivent à Turin.

Digitized by Google

J'ai vu la LIBERTÉ, dangereuse affranchie,
Suivre dans ses écarts la fougeuse anarchie.
Elle avait du ciel même anéanti les droits.
Mais la voilà soumise à de prudentes lois,
Et cette déité qui fit trembler la terre,
Jusqu'aux bornes du Nord propice et salutaire,
Unira pour toujours les peuples et les rois.

FÉLIX.

LES DÉLATEURS PUNIS (1).

Traduction de l'Epigramme de Martial *Turba gratis paci.*

ROME respire, enfin! ces délateurs atroces,
Ces ennemis des plus nobles vertus,
On les livre aux bêtes féroces,
Et c'est là le plus grand des bienfaits de Titus.
Dieux! quel choix de bourreaux et quel choix de coupables!
Quel vil ramas de misérables!
Et le cirque, pourtant, ne les contient pas tous.
Le reste échappe-t-il? Romains, rassurez-vous,
La mort, l'exil, purgeront vos murailles,
L'exil, la mort! voilà les représailles
Que la justice veut et que vous demandiez.
De l'assassin le sang coule à vos pieds,
Le calomniateur dont l'artifice impie
Aux meilleurs citoyens a ravi leur patrie,
Fuit avec ses remords vers des climats nouveaux.
Rome, ton empereur change ta destinée,
Qu'un doux sommeil lui verse ses pavots,
Il n'a pas perdu sa journée.

N. A.

(1) Extrait d'un ouvrage inédit, intitulé : *Martial au dix-neuvième siècle*, ou *les Applications contemporaines.*

Digitized by Google

LA DÉCLARATION DU JURY.

ÉPIGRAMME.

Cet avocat-général
Qui, si long-temps et si mal,
De parlage nous accable,
Nous le déclarons coupable
Tous, à l'unanimité,
Du fait constant et notoire
D'assommer son auditoire
De dessein prémédité.

CHARADE.

Je préfère mon premier
A l'éclat d'une couronne;
J'aime à voir du haut du trône
Répandre au loin mon dernier.
Cérès tous les ans nous donne
De quoi faire mon entier.

ENIGME.

Au Ciel je suis un corps immense,
Sur terre je suis très-léger,
Au Ciel à grands pas je m'avance;
Ici l'on me voit voltiger
Sur le sein ou le front de la timide enfance;
Au Ciel je suis étincelant
Et j'épouvante le vulgaire;
Ici je suis un ornement,
Lecteur, voilà tout le mystère
Tu dois me tenir maintenant.

LOGOGRIPHE.

« D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
» Du plus affreux objet fait un objet aimable, »

Digitized by Google

Dit quelque part le poëte français :
Ainsi, lecteur, à mon tour je pourrais
Sans pinceau, sans palette,
Et sans changer de tête,
En transportant deux pieds présenter à tes yeux,
D'abord l'objet horrible, affreux,
Qu'ont cru voir quelquefois les gens peureux ;
Ensuite un attribut que l'éclat environne,
Et qui comble les vœux de l'homme ambitieux :
L'un éblouit par le pouvoir qu'il donne ;
L'autre inspire l'effroi par son aspect hideux.

MOTS

DE LA CHARADE, DE L'ÉNIGME ET DU LOGOGRIPHE,

Insérés dans le dernier Numéro qui a paru le jeudi, 7 8bre. 1819.

Le mot de la Charade est POUMON,
Celui de l'Enigme est BROSSE,
Et celui du Logogriphe est FLORIAN, dans lequel on trouve *an*, *Io*, *or*, *lin*, *fil*, *Nil*, *foi*, *loi*, *air*, *roi*, *foin*, *Loir*, *faon* et *lion*.

LITTÉRATURE.

CONSCIENCES LITTÉRAIRES, *avec l'indication de leurs valeurs respectives et des divers degrés de talent ou d'esprit ;* par un JURY DE VRAIS LIBÉRAUX (1),

SECOND ARTICLE.

J'AI signalé le but louable du livre *des Consciences*. D'accord avec ses auteurs sur ce point important que

(1) Volume in-8 d'environ 400 pages. Prix, 6 fr. A la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

tout homme, monarque ou chiffonnier, doit être consciencieux, j'ai dit qu'en faire aux écrivains une obligation plus rigoureuse qu'à des individus obscurs, c'était défendre les intérêts de la morale. Or, comme bien savez, la morale, c'est l'ordre, l'ordre c'est la justice. Ces trois dénominations n'en font qu'une; elles sont la trinité des véritables honnêtes gens. Il y a, je crois, plus de mérite à prêcher celle-là, plus d'avantage à y croire qu'à telle autre dont le divin Moyse n'a parlé nulle part, mais que le divin Platon découvrit quatre siècles avant l'ère chrétienne, de même qu'il devina l'immaculée conception. Attendu néanmoins que les meilleures intentions ne suffisent pas pour produire un bon ouvrage, voyons de quelle manière on a procédé dans celui dont je m'occupe, et si l'on a bien procédé.

J'y trouve des tableaux distribués par ordre alphabétique et divisés en cinq colonnes. La première présente des noms d'auteurs vivans, la seconde, les titres ou le genre de leurs productions; la troisième marque d'un chiffre leur degré de conscience; la quatrième, le degré de talent, et la cinquième, le degré d'esprit. Cette dernière est le modeste asile de tous ceux que l'incroyable jury suppose sans talent. En tête des trois colonnes à degrés, figure le nombre 10; il en exprime le *maximum*. Heureux, cent fois heureux les écrivains dont la conscience et le talent atteignent à ce nombre! il y en a peu, très-peu; c'est le *rari nantes in gurgite vasto;* c'est le chameau de l'Evangile qui passe par le trou d'une aiguille. A la page 36, MM. les jurés nous avertissent que le cadre de leurs évaluations arithmétiques, sa forme, sa distribution sont empruntés d'une littérature étrangère; ils ne disent pas laquelle. Je ne revoque point en doute la vérité de cette modeste déclaration, je n'en conteste que l'exactitude, et voici mes raisons:

En 1758, il parut à Londres, dans la feuille semi-périodique, intitulée le *Magasin littéraire*, une

Digitized by Google

échelle appréciative des poëtes Anglais les plus célèbres ; on y détermina leurs degrés de génie, de jugement, de science et d'habileté dans la versification. Le nombre 20 fut le maximum pour chacun de ces degrés. Voilà, si je ne me trompe, le type du livre *des Consciences* qui n'a, du reste, ni le même but, ni le même plan, ni surtout les mêmes dimensions que l'opuscule Anglais. Dans celui-ci, la critique est, sans contredit, bien moins importante ; elle ne s'étend pas aux Consciences ; elle n'éveille aucune syndérèse. L'échelle est toute littéraire et relative aux trépassés ; rien, à l'exception de la colonne du génie, n'y présente un intérêt véritable ; après avoir, par exemple, élevé *Shakespear* presqu'à l'apogée du génie ; après lui avoir reconnu 19 degrés, que sert de le considérer sous des rapports inférieurs ? *Rowe* ou *Rouweley* qui produisit un mélodrame de *Tamerlan*, aussi parfait que le *Chien de Montargis*, a cinq degrés de génie de moins que *Shakespear*, et pourtant on affirme, sans biaiser, que ce *Rowe* vaut à lui seul Corneille et Racine ; d'où il appert bien clairement que la Melpomène française est la très-humble servante de la Melpomène des trois royaumes. Osons nous vanter après cela de la suprematie dramatique ! Quand l'obtiendrez-vous donc, malheureux Welches, puisque *Rodogune* et le *Chien de Montargis* ne vous l'ont pas obtenue ?

J'approuve nos jurés de n'avoir point soumis à leur examen la science, le jugement et la versification. L'auteur du *Cid*, qui en général versifie moins bien que l'auteur d'*Athalie*, que l'auteur de *Mérope*, et même que celui de *Macbeth*, est cependant le plus grand de nos poëtes. Au point où trente années de lettres de toute espèce ont amené l'organisation sociale, ce qu'il nous importe le plus de savoir, c'est si l'écrivain prosateur ou poëte a de la bonne foi. Sans doute qu'elle ne suffit pas à créer le génie ou le talent, mais elle les caractérise. Je proclame cette vérité pour les intérêts de la morale, et je regrette en même temps que dans

Digitized by Google

un livre qui ne juge que les vivans, on n'ait pas cru devoir s'en tenir à la seule évaluation des Consciences. On a voulu multiplier les moyens de le rendre piquant; une marche plus simple aurait conduit au but avec plus de certitude. C'était l'affaire du public de classer le talent et l'esprit ; Messieurs du jury pouvaient se réduire aux simples fonctions de rapporteur. Telle est aujourd'hui la classe des gens de lettres qui, capables la plupart de supporter avec stoïcisme une réputation flétrie, aucun ne le serait de prendre une patente d'écrivain du troisième ordre. En attaquant leur cœur, gardez-vous d'attaquer leur esprit ; ils pardonnent le blâme, jamais le ridicule. Sous ce point de vue, je trouve fort maladroit de s'être imposé l'obligation de faire tant de blessures à tant d'inexorables amours-propres ; leur intérêt commun, leur commune injure les coaliseraient sans distinction de sexe, il fallait s'y attendre. Et quelles nombreuses, quelles vastes ressources dans une coalition d'amour-propre ! Si j'en excepte la demi-douzaine d'auteurs portés au maximum du talent, le système d'évaluation qu'on a suivi devait inévitablement mécontenter tous les autres. Je n'ose même affirmer que parmi les six privilégiés, il n'y en ait au moins cinq très-surpris, très-offensés de trouver des égaux; admettez ensuite que l'orgueil grandisse d'ordinaire en raison inverse dû mérite, et jugez de l'indignation profonde qu'ont dû ressentir les classes inférieures de cette rancuneuse armée ; le seul peut-être qui ne se sera pas plaint d'un deni de justice, c'est le bon, l'invariable M. *Azaïs*. Avec le zéro de conscience, on lui a décerné neuf degrés d'esprit, et le maximum de l'une et de l'autre à madame son épouse; voilà de la part des jurés une ingénieuse galanterie ! elle a flatté le bon M. Azaïs, j'en suis sûr, d'après la confidence qu'il a bien voulu faire au public touchant ses félicités conjugales. D'ailleurs, ce qu'il n'obtient pas, on le donne à son épouse ; il y a compensation.

Quelquefois le jury ne fait de ses chiffres qu'une

Digitized by Google

ironique application ; c'est à mon avis déconsidérer la gravité des juges et mettre en question leur impartialité. Prenons pour exemple l'inspecteur de la *Revue des Auteurs vivans, grands et petits*. On l'a marqué des signes négatifs de la conscience et du talent, je l'aurais marqué de même ; mais ensuite on lui distribue cinq degrés et un quart d'esprit. Il fallait se montrer plus généreux en le gratifiant de trois autres quarts, ou plus juste en l'affublant de trois zéros. J'ai pareillement observé que la plupart des nouveaux thuriféraires qui, depuis 1814, ont de toute la longueur de l'encensoir salué la dynastie légitime, en gros ou en détail, resplendissent à l'apogée des Consciences, et vont aussitôt s'ensevelir aux deux colonnes suivantes dans les profondeurs du néant. Quelle est la cause de cette uniformité de destinées ? je l'ignore, je ne hasarderai qu'une simple conjecture. Je présume que ne voulant des démêlés d'aucune espèce avec le tribunal correctionnel qui vingt fois a consacré le principe que médire du Bramine, c'est médire de la pagode ; le méticuleux jury s'est cru, sous peine de la Guyane, obligé de tenir pour gens de bonne foi les porteurs d'encensoir, sauf à s'indemniser de ses concessions sur leur extrême impéritie. Je le répète, *les Bellardises*, *les Marchangyades* ne sont pas des jeux d'enfans, ne blâmons personne de s'en mettre à couvert.

Cependant quand un auteur a fait preuve de mauvaise foi, n'en eût-il donné qu'une, je puis la noter, et ma note subsiste ; mais comment estimer la valeur littéraire d'un auteur vivant ? quelle base fixe, constante auront de telles estimations ? Savons-nous si le poëte qu'aujourd'hui nous sifflons au théâtre n'y reprendra pas tôt ou tard une revanche glorieuse ? M. *Lœillard d'Avrigny* n'est-il pas le père de Jeanne-d'Arc, et M. *Delrieu* le trente-sixième père d'Artaxerce ? qui leur a dit à ces rigides annotateurs que le fameux gentilhomme de l'Aveyron, ce M. de Bonald qu'ils ont relégué dans la colonne de l'esprit, ne péné-

Digitized by Google

trerait pas un jour ou l'autre dans celle du talent ? que lui manque-t-il pour cela ? deux bagatelles, un peu de bon sens et beaucoup de bonne foi. A deux abbés qui dans leurs feuilletons *distribuent le ridicule sans s'appauvrir, et de la gloire sans en avoir*, ils ont osé adresser cette fugitive ;

Bon Duvicquet, loyal abbé *Mutin*,
Vous résolvez le plus grand des problèmes ;
C'est de donner de la main à la main,
Ce que, jamais, vous n'avez eu vous - mêmes.

Comme si l'on ne savait pas que nos deux saints Lévites se sont approvisionnés de gloire, le premier dans l'enceinte de *Commune affranchie*, le second, dans l'affaire de Wilfrid-Regnault. N'est-ce pas encore une injustice criante d'avoir dénié le sceptre littéraire au colossal Malte-Brun, par qui tous nos philosophes seront renversés, grâce à Dieu, comme Rousseau le fut par un autre Danois. Conciliez-donc, Messieurs du jury, la mesquinerie de vos chiffres et cette haute admiration, pour le colosse, que vous avez exprimée ainsi qu'il suit.

Malte-Brun sait, par cœur, tout ce qu'on écrivit,
Malte-Brun cite tout, et le livre et la page ;
Si l'on eût imprimé quatre fois davantage,
Il aurait, Malte-Brun, quatre fois plus d'esprit.

Vous croyez-vous, maintenant, débarrassés de ma censure ? votre modestie n'attend-elle plus que des éloges ? patience, tout n'est pas dit. Pourquoi cherche-t-on dans vos tableaux tant d'écrivains qui n'y sont pas ? pourquoi y trouve-t-on cette nuée de Lilliputiens que l'on n'y cherchait pas ? parce qu'il vous a plu de nous révéler leurs noms, leurs prénoms et leurs œuvres, en connaissons-nous mieux MM. Henri d'*Agar* et ses compilations, Alonzo *Lefèvre* et son libelle, *Bazillac* et son ode, *Bourget* avec sa compagne, et *Brad* avec

Digitized by Google

ses funérailles ? Sommes-nous obligés de croire sur votre parole à la réalité de MM. Dambach, Empuytas, Genoude, Duvernié, Hédouin, Griffon, Jaunet, Lafaige, Lavabre et Laffilé ? avez-vous soigneusement compulsé les registres de l'état civil, pour oser nous certifier MM. Lebègue, Madrolle, Nargaud, Peignot, Perrotte, Quoniam, Sassi, Testas, Trotté, Vaquier, Verdié, etc., etc., etc. etc., Mieux eût valu réduire vos listes des trois quarts et n'y comprendre que des écrivains remarquables ; alors vous auriez pu motiver votre jugement sur chacun d'eux, opération que vous vous êtes mis dans l'impossibilité de faire, encore un coup, il ne fallait discuter que les consciences.

Que d'allocations erronées, insuffisantes ou prodigues dans l'ouvrage ! on dirait que l'éditeur, l'imprimeur, son prote et ses ouvriers ont eu le privilége d'y numéroter eux-mêmes leurs parens, leurs amis, leurs patrons et leurs protégés. J'aperçois là M. *Beugnot* tout fier d'atteindre au maximum dans la colonne du talent, et à la moitié dans celle des consciences. Quelque recommandable que soit cet orateur, il profite évidemment d'une double méprise, le hasard lui vaut deux bonnes fortunes. J'en dis autant du prédicateur *Frayssinous* qui a obtenu neuf degrés d'esprit, et de l'ultra *Castel-Bajac* qui en a obtenu dix. Je pourrais en dire autant de bien d'autres, j'aime mieux indiquer quelques lésineries.

De quel droit a-t-on refusé jusqu'au plus infime degré de conscience à son éminence monseigneur le cardinal de *la Luzerne*, pair du Luxembourg et du Conservateur ? n'est-ce pas offenser la religion elle-même au mépris de l'axiome sacré qu'elle et ses ministres ne sont qu'un ! et M. Antoine *Lejeas* qui fait des mandemens ! et M *Linguet* qui fait des discours au Roi ! et M. *Morin* qui fait des épopées ! et M. de *Lourdoueix* qui fait *des Folies!* me persuadera-t-on que de tels personnages n'ont pas l'ombre de ce qu'ils exigent

Digitized by Google

d'une servante, à deux cents francs de gages ? qui prouve trop ne prouve rien, il y a ici surabondance.

Un tort de ce jury, beaucoup plus grave selon moi, c'est de ne pas toujours rendre une entière justice à la bonne foi des amis de la liberté. Son jansénisme politique ne leur tient aucun compte de la difficulté des temps et de la gravité des positions personnelles ; à plusieurs il conteste une conscience vierge, à d'autres, la plénitude du talent. Je ne m'explique point, par exemple, comment sous ce double rapport on a pu si mal apprécier un de nos meilleurs citoyens et de nos plus profonds philosophes, M. *Destutt de Tracy*, qui honore la pairie plus qu'il n'en est honoré. Serait-ce que les appréciateurs pensent de l'idéologie ce qu'en disait sans le penser, il y a quelques années, le nouveau député de l'Isère que j'ai déjà signalé dans mon précédent article? de par et pour Bonaparte, il essaya publiquement de déshonorer l'idéologie et les idéologues, parce que tous deux savaient combien le développement de l'intelligence humaine contrarie le despotisme. Non, je ne fais point à de vrais libéraux l'injure d'adopter cette explication ; ils ont assez de leurs propres erreurs, mettons celle-ci sur le compte du typographe ; mettons y de même l'oubli de deux degrés de conscience dans l'actif du poëte *Arnault*. Ce citoyen vertueux a, je pense, bien expié les parasites hémistiches d'un épithalame, par son civisme aux cent jours, et par l'injuste prolongation d'un exil qui semble vouloir réaliser le terrible *Jamais*.

Dans un troisième et dernier article, j'analyserai les principales dissertations dont se compose le livre des *Consciences*. Si d'honnêtes gens l'ont décrié sans l'avoir lu, trompés par des assertions intéressées, si trois ou quatre *Archiloques* journalistes se sont efforcés de le diffamer en haine du libéralisme qui s'y montre à chaque page, raison de plus pour que je m'attache à faire jaillir d'une impartiale analyse le

Digitized by Google

jugement qu'on doit porter sur l'ensemble de l'ouvrage.

O. V.

(*La suite à l'un des prochains numéros.*)

De l'Esprit religieux et de l'Hypocrisie.

Quand le livre des opinions religieuses de M. Necker parut, les prétendus puristes qui singent les pères de l'église, eurent l'effronterie de condamner ce bon ouvrage qui, n'en déplaise à l'esprit de parti, est un des meilleurs de notre temps. Les matérialistes l'ont dédaigné ; les gens de bien, quelque soit le culte qu'ils professent, pourvu qu'ils croient en Dieu, y trouvent les vrais principes d'une morale pratique qui rendrait, si elle s'identifiait aux principes législatifs, les hommes bien meilleurs qu'ils ne le sont dans toutes les conditions. On voit le véritable esprit religieux répandu dans toutes les pages de ce livre ; c'est de cet esprit d'où seul peuvent naître la concorde et l'union, qu'il serait à désirer que fussent pénétrés les individus, les familles, les sociétés politiques. C'est avec une doctrine pareille et de tels renseignemens qu'il serait possible, à l'aide de l'éducation publique, de former, d'augmenter les bons citoyens qui ensuite seraient catholiques ou protestans, juifs ou mahométans, selon que leurs lumières, leur conscience ou leur pays les décideraient ; car à moins d'une intime conviction, il faut être, je le soutiens, de la religion de son pays. Il s'en faut bien que l'esprit religieux soit l'esprit de secte. Nous avons beau nous persuader que la meilleure des religions est celle que nous ont transmis nos pères ; il est absurde et ridicule de croire, et outrageant de soutenir que tous ceux qui ne professent pas

Digitized by Google

notre culte sont irréligieux, hérétiques, payens, impies, mots avec lesquels l'enfer qui les inventa, inonda la terre de sang et de larmes, et en eût fait un vaste désert, sans les phalanges philosophiques qui constamment opposèrent des flots de lumières à d'effroyables ténèbres. Confucius, Zénon, Zoroastre, Numa, Socrate, Cicéron, Marc-Aurèle étaient certainement des hommes religieux; de sévères casuistes osent les damner.

Les incrédules, les pervers, sont ceux qui insultent à la morale pure qui émane de l'Etre Suprême, et accusent ses adorateurs, quelque soit le mode de leurs hommages. L'esprit de religion pénètre profondément l'homme de ses devoirs envers cet Etre incompréhensible et sublime, envers ses semblables, en le consolant, en le dirigeant dans toutes ses actions et dans toutes les circonstances de sa vie. Si l'esprit religieux rend l'homme essentiellement bon, l'on peut dire que, quelque soit leur croyance, les méchans sont des impies. Ne verra-t-on pas toujours les intérêts de parti, des considérations étrangères à toute moralité exciter le zèle religieux au point de le transformer en fanatisme, en charlatanerie furibonde, et faire des persécuteurs et des boureaux acharnés de tous les forcenés qui se signalent dans ce genre, et qui sont ordinairement de la plus dangereuse espèce. Remarquons bien qu'il est rare qu'un gouvernement qui n'est pas théocratique en tire aucun service. Malheur à lui s'il s'y confie, il ne peut en attendre que des fureurs inextinguibles, que des troubles et des revers.

C'est une chose bien remarquable, bien utile, bien précieuse, c'est un vrai phénix enfin qu'un bon ministre des autels. La pureté dont il brille, sa charité, ses lumières produisent dans la société l'effet salutaire d'une bienfaisante rosée qui s'étend sur les vergers et les champs. Mais lorsqu'étayé par une autorité perfide et clandestine, soufflé par une secrète rage, l'esprit théologique peut se mêler aux intérêts et aux passions

Digitized by Google

des gens du monde, comme le font circuler aujourd'hui ces légions d'imposteurs sacrés qui promènent impunément partout leur audace, leur avidité frénétique, leur doctrine incendiaire ; ils impriment à la multitude une âcreté démoniaque qui produit une fièvre ardente que ni la sagesse des lois, ni le terrible emploi de la force ne peut plus calmer ; alors combien d'inutiles repentirs d'avoir négligé d'opposer, dans son principe, des digues puissantes à ce torrent dévastateur.

Honorons l'esprit religieux, mais au nom du bien public, au nom de la tranquillité générale, comprimons sans hésiter l'esprit de secte et de parti dans les choses religieuses. Ouvrons l'histoire, et que ses pages sanglantes nous glacent d'effroi sur le passé au profit du temps présent. Proscrivons, flétrissons l'infâme hypocrisie qui a bien servi quelquefois à propager la religion, mais qui a fini toujours par lui faire plus d'ennemis que de prosélytes.

L'hypocrisie, est la bête d'aversion de toutes les âmes élevées ; en vain Molière en jouant Tartuffe lui a-t-il donné un coup de massue ; elle siffle et lève encore sa tête menaçante. Si j'étais une puissance, je lui déclarerais la guerre.

L'hypocrisie, si on voulait en faire un tableau ressemblant, devrait effrayer les spectateurs par sa hideuse figure à laquelle le peintre réunirait quelques traits doux et caressans, un masque religieux, mais ayant un air de duplicité, sombre et farouche ; une contenance humble, mais quelque chose de menaçant, voilé par un sourire affectueux ; voilà le monstre dans toute sa perfection.

Il y a des hypocrites de toutes les professions, de toutes les classes ; il n'en est point qui ne soient essentiellement faux, ignobles et dangereux. Dans cette méprisable espèce, ceux qui ont de l'esprit sont les plus malfaisans, les plus odieux, les plus fourbes : ceux là ne se mettent pas en avant pour peu de chose ; ils ont un but, des intentions, des projets ; ils savent

Digitized by Google

bien ce qu'ils risquent et combien on les exècre, mais ils savent aussi qu'on les redoute, et dans leur marche tortueuse, enveloppée, ils ont la certitude de rencontrer des dupes dont ils font ensuite des auxiliaires. Les sots hypocrites ont quelque chose de comique. Outre qu'on les devine facilement, on peut s'amuser en les couvrant de ridicule.

L'hypocrisie proprement dite, ne s'applique qu'à la dévotion. Sur la fin du règne de Louis XIV, toute la cour de ce sultan était hypocrite ; on allait à vêpres, au salut ; on jeûnait aux Quatre temps pour plaire au roi et à son confesseur. Depuis cette époque le genre s'est étendu ; on a vu des hypocrites de morale, de philosophie, de patriotisme, de philantropie, de liberté, et enfin de sanculotisme. Ils pullulent aujourd'hui dans les ultrà. Combien de ces gens là ont porté le bonnet rouge et chantent la palinodie.

> **En moins d'un tour de main, changeant du blanc au noir, Libéraux le matin, royalistes le soir.**

Le genre des hypocrites se relève et se concentre aujourd'hui. Il s'est formé un parti soi-disant religieux qu'on pourrait accuser d'avoir une teinte espagnole ; ce parti, ivre de ressentimens, enthousiaste hypocrite de la plus superstitieuse servitude, mais affamé d'influence, ne vise à rien moins qu'au monopole du crédit, de la fortune, des titres, des décorations, des honneurs et des réputations. Ces déhontés caffards se sont créés des diplômes de censure et d'anathème. Ils ont un système de dénigrement qui s'étend sur tous ceux qui ne voient, ne pensent ou ne jugent pas comme la bande noire : rien n'est respecté. Ils professent, dogmatisent, jugent, condamnent, et si on les laissait faire, ce serait bientôt jusqu'à ce que mort s'en suive. C'est à la philosophie et aux philosophes que l'hypocrisie lance aujourd'hui ses traits empoisonnés. Douce et constante philosophie de Socrate, de

Digitized by Google

Cicéron, de Marc-Aurèle, réponds-leur, éclaire-les, et qu'aussi ils apprennent de vous, immortel Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Necker, que le véritable esprit religieux est très-philosophique.

Il n'y a que l'hypocrisie et les mauvaises mœurs qui puissent contester à la philosophie ses bienfaits, et lui imputer les crimes des soi-disant philosophes, qu se sont vautrés dans la fange des excès et dont les noms sont en horreur.

L'amour du bien et de la vérité, la morale dans toute sa pureté, les droits, les intérêts de l'humanité, enfin tout ce que nous pouvons connaître de causes et d'effets dans les merveilles de la nature, voilà toute la philosophie des anciens et des modernes qui ont mérité le titre de philosophes, et c'est là ce que l'hypocrisie nous présente comme le renversement de l'ordre social, comme cause et moyens de dépravation universelle! Si dans les œuvres de nos écrivains les plus distingués il y a quelques erreurs en morale, en législation, en théologie, c'est là le corps de doctrine de la philosophie. Ce n'est plus dans ce qu'ils ont de louable qu'il faut les juger; c'est dans leurs erreurs, c'est dans leurs fautes que sont tous leurs ouvrages. Le doute d'un Descartes est un crime, et la recherche de la vérité une conjuration contre l'espèce humaine. Quels sont donc ces intolérans missionnaires répandus à grands frais dans les villes et campagnes? quels sont donc ces vengeurs apostoliques qui chaque jour écrivent avec du fiel pour étouffer la raison sous des monceaux d'impostures et d'invectives? Sont-ils couverts de haires et de cilices? est-ce une nouvelle génération de Bridaine? Non, ces nouveaux inquisiteurs, secondés par des Pères de la foi qui voyagent pour eux, commandent l'Evangile, mais ils n'en usent pas. La liberté d'opinions leur est antipathique, mais ils se réservent pour leur compte la plus grande latitude; ils ne vous demandent pas de croire, mais de proscrire; ce n'est pas votre

Digitized by Google

conversion qui les intéresse, mais votre aggrégation à la secte.

LES BUCOLIQUES DE VIRGILE, *traduites en vers français*; par HENRI DE VILLODON (1).

Au sortir du collége, quand un jeune homme ne débute pas dans le monde par une tragédie, il s'annonce par une traduction en vers des Bucoliques de Virgile. Encore tout rempli des auteurs qu'il vient d'expliquer, séduit par l'élégante simplicité, la grâce enchanteresse de son original, un écrivain novice ne doute pas qu'il ne les rende avec facilité dans un autre langage. Le travail qu'il se donne, divisé en dix parties séparées et à peu près égales, lui offre des points de repos qui lui laissent le temps de respirer. Attaquant chaque partie séparément, il embrasse son sujet avec facilité; en voit d'un seul coup-d'œil le commencement, le milieu et la fin, et se lance courageusement dans une carrière dont il aperçoit le but à quelques pas de lui.

Toutes ces facilités qui l'ont séduit s'évanouissent bientôt quand il faut transporter dans un idiôme ingrat, rebelle à l'harmonie, embarrassé dans sa marche par une multitude de particules, les beautés d'une langue souple et harmonieuse, qui unit l'abondance à la précision, le sublime le plus élevé à la simplicité la plus naïve, et qui, dans un petit nombre de mots heureux, exprime une pensée toute entière qu'il nous faut noyer dans une foule de mots parasites.

Tout ce que peut faire un écrivain, décidé à braver ces difficultés, est de se rapprocher, le plus près pos-

(1) Un vol. in-12, Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n. 243, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

sible, de son auteur; car pour l'atteindre il n'y parviendra jamais; et, s'il réussit à donner à son travail quelque chose de la couleur antique, et à conserver quelques-unes des beautés originales, il aura fait tout ce qu'il peut faire.

De toutes les traductions des Bucoliques qui ont été publiées, les unes sont restées inconnues ou sont oubliées; d'autres ont survécu, et sont encore citées avec éloge.

Je ne parle pas de la traduction de Gresset, reconnue depuis long-temps pour une imitation plus élégante que fidèle; de celle de Langeac qui n'est pas sans mérite de celle de M. Didot fils, coup d'essai d'un jeune homme; mais de celle de Dorange de celle de M. Tissot.

Trois éditions successives, et, selon l'usage, revues et corrigées, ont assuré le succès de la dernière: le texte, en effet, y est souvent rendu avec assez de bonheur, et la versification en est généralement soignée.

La traduction de Dorange, premier ouvrage de ce jeune auteur, si malheureusement arrêté par la mort, à l'entrée de sa carrière, fut accueillie avec les plus grands applaudissemens. Le latin est heureusement rendu; les vers sont doux, faciles et harmonieux; et malgré quelques taches légères que l'auteur aurait fait disparaître dans une édition nouvelle, cet ouvrage est bien préférable à ceux qui l'ont précédé, et n'en déplaise à l'amour-propre du nouveau traducteur, il est encore supérieur à tous ceux qui l'ont suivi.

M. Villodon, en entreprenant la traduction d'un ouvrage déjà si bien traduit, a pris avec le public, et, avec lui-même, l'engagement de mieux faire que ses prédécesseurs. Voyons s'il a réussi.

Le nouveau traducteur paraît s'être attaché à rendre l'original avec une fidélité scrupuleuse, et à en approcher aussi près qu'on pourrait le faire en prose: il suit de là, que sa poésie est loin d'avoir la correction qui

Digitized by Google

lui serait nécessaire; mais, il faut aussi l'avouer, ses efforts n'ont pas toujours été sans succès, et je pourrais citer tel passage où il a vaincu heureusement les difficultés que lui offrait son sujet. D'un autre côté, que d'incorrections, que de taches!

Je n'accuserai pas M. Villodon de n'avoir pas entendu son auteur; mais l'impuissance d'en rendre le texte l'a fait recourir à des équivalens qui ne sont pas toujours heureux. Il a quelquefois fait à Virgile des cadeaux que celui-ci refuse, au nom du Dieu du goût. Ensuite on trouve, par-ci par-là, assez bon nombre de vers que je ne dirai pas avoir été pillés, puisqu'on est convenu d'appeler les plagiats des réminiscences.

Par exemple M. Tissot traduit

..... *Quamvis lapis omnia nudus*
Limosoque palus obducat pascua junco :

Malgré leur sol aride et l'impur marécage
Dont les joncs limoneux couvreut ce pâturage.

M. Villodon dit :

Malgré les marécages
Dont les joncs limoneux couvrent tes pâturages.

Certainement le nouveau traducteur a pu trouver ces vers là aussi bien que M. Tissot, mais il ne fallait pas les employer après lui.

Ce vers de la seconde Eglogue.

Dexpectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi.

Ainsi traduit par M. Villodon,

Tu rejettes mes vœux, tu me hais, Alexis,
Sans daigner seulement t'informer qui je suis.

A été rendu ainsi par M. Tissot.

Tu rejettes mes vœux Alexis, tu me fuis,
Sans daigner seulement demander qui je suis.

Digitized by Google

A coup sûr Dorange a mieux réussi quand il a dit :

Connaîs-tu le berger qu'offensent tes mépris ?

Il y a de la précision dans ce vers et rien n'est omis.

..... *Pan curat oves oviumque magister.*

Pan.....
C'est le dieu des brebis, c'est le dieu des pasteurs.

Ségrais a dit :

Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs.

Dans la troisième Eglogue je vois ce vers.

Necdum illis labra admovi, sed condita servo.

Ainsi traduit par Dorange.

Ces coupes avec soin à tous les yeux cachées,
Par mes lèvres encor n'ont pas été touchées.

Par M. Tissot.

Ces coupes par mes soins à tous les yeux cachées,
De mes lèvres jamais ne furent approchées.

Par M. Villodon.

Ces vases avec soin, à tous les yeux cachés,
De mes lèvres jamais ne furent approchés.

Il est certain qu'il y a ici un voleur.

Damætas, dans sa réplique, répète littéralement le vers de Ménalque. Dorange, au lieu de répéter aussi les siens, ainsi que l'a fait M. Villodon, traduit de nouveau le vers de Virgile avec une légère différence.

Dans ma demeure aussi ces deux vases cachés,
De ma bouche jamais ne furent approchés.

Il évite avec goût une répétition élégante en latin, mais qui eût donné à son morceau la tournure d'un couplet du Vaudeville.

Même Eglogue.

Qui legitis Flores et humi nascentia fraga,
Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.

Digitized by Google

Dorange.

Vous qui cueillez la fraise aux vermeilles couleurs,
Fuyez, un froid serpent s'est caché sous les fleurs.

M. Tissot.

Vous qui cueillez la fraise aux vermeilles couleurs
Fuyez, un froid serpent se cache sous ces fleurs.

Ici, M. Villodon n'a rien emprunté je l'avoue, mais comment a-t-il traduit?

Enfants, vous qui cueillez la fraise en ces vallons
Fuyez, le froid serpent *s'endort* sous les gazons.

S'endort n'est pas heureux. Si le serpent s'endort, il n'est pas à craindre, pourquoi fuir? ce n'est pas cela que veut dire *latet*. Parmi les cadeaux que M. Villodon fait généreusement à Virgile, que signifie ce vers intercalé dans la première Eglogue, au beau milieu de ce passage si mélancolique et si touchant que plus d'un Français répète en ce jour.

En unquam patrios longo post tempore fines.....

Que signifie, dis-je, ce vers?

Berger cours maintenant autour de tes foyers.

Si M. Villodon a besoin d'un vers et d'une rime, ce n'est pas une raison pour faire dire une niaiserie à Virgile.

Je ne pousserai pas plus loin ces recherches, mais il me serait facile de montrer quelle reconnaissance M. Villodon doit conserver pour M. Tissot. Comme je n'ai sous les yeux ni la traduction de M. Langeac, ni celle de M. Didot, je ne puis pas dire si le nouveau traducteur ne doit pas aussi à ces deux écrivains quelques remercimens; comme il en sait quelque chose, je les lui mets sur la conscience.

J'ai dit, et je le répète, je crois bien que M. Villodon

Digitized by Google

comprend Virgile, mais s'en douterait-on quand il traduit

Non, me pascente, *capellæ*.....,

Bientôt, vous ne pourrez, *quoique je vous conduise.*

Il y a certainement une platitude, un contre-sens. La traduction appelée des quatre professeurs dit : Vous n'irez *plus sous ma conduite*..... Cela signifie clairement *je ne vous conduirai plus brouter*..... Ce qui précède l'indique assez.

Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant.

Vois déjà les troupeaux *chercher* l'ombre et le frais.

Captare ne veut pas dire *chercher*; mais *goûter, jouir de;* la remarque est minutieuse, je l'avoue, mais enfin le sens n'est pas rendu, et cette négligence est d'autant plus blâmable que M. Villodon a voulu traduire avec une grande fidélité.

M. Tissot a dit :

Les troupeaux étendus goûtent le frais et l'ombre.

Cela vaut mieux.

Non ego Daphim
Judice te, metuam, si numquam fallit imago.

Si j'en crois ce cristal, je ne crains point Daphnis.

Judice te, n'était pas une circonstance à omettre, M. Tissot n'a eu garde de le faire.

Nec te pœniteat calamos trivisse labellum.

M. Tissot a dit :

Ne rougis point d'enfler notre pipeau champêtre.

Et M. Villodon

Ces pipeaux amoureux de celui qui les touche
Respecteront l'éclat d'une si belle bouche.

Digitized by Google

Je ne vois pas la nécessité de défigurer deux jolis vers de Dorange, autant valait les copier, puisque M. Villodon voulait paraphraser le vers de Virgile.

Dixit moriens. Te nunc habet ista secundum.

Je ferme la paupière
Reçois, dit-il, ami, ce gage de mon cœur.

Il n'y a dans Virgile ni *gage*, ni *cœur*. Damætas dit seulement à Corydon, en lui donnant sa flûte : *sois en le second maître.*

Jeune pasteur
Sois de ce chalumeau le second possesseur.

A dit Dorange, et il a bien dit.
Je remarque dans la troisième Eglogue, ce vers.

Non : verum Ægonis ; nuper mihi tradidit Œgon.

Ainsi traduit:

Non, c'est celui d'Egon *qui*, *sur ma renommée*
A mes soins vigilans depuis peu l'a commis.

Il faut une foi robuste pour voir *une renommée*, *des soins vigilans*, dans quatre mots qui signifient *Egon me l'a confié depuis peu.* Nuper mihi tradidit Œgon.

Multum latrante Lycisca.

Sa chienne en sentinelle
Faisait entendre en vain son aboîment fidèle.

Arrêtons-nous un peu. Un vers et demi pour traduire trois mots, et comment ? La chienne en sentinelle est une image fort plaisante. On dit, bien figurément, qu'un chien est *une sentinelle vigilante*, au propre, l'expression est ridicule. A St.-Malo, on faisait faire patrouille aux chiens autour de la ville, mais l'histoire ne dit pas qu'on les mit en sentinelle. Son *aboîment fidèle*, voilà une épithète heureusement choisie. Le P. Daire l'a oubliée dans son Dictionnaire. Je la recommande au modeste et savant éditeur de cet ouvrage, dans la première édition qu'il en publiera.

Digitized by Google

Meus ille caper fuit; *et mihi Damon.*
Ipse fatebatur.
Lui-même (Damon) du chevreau m'avouait le vainqueur.

Voilà Damætas vainqueur d'un chevreau au combat de la flûte et du chant. Quand ces deux rivaux faisaient assaut de talent, on devait entendre une jolie musique.

Je ne m'attendais pas à trouver ces deux vers si gracieux et si connus : *Malo me Galatea petit*, *etc.*..... traduits d'une manière digne de leur auteur, je n'ai pas été trompé. Voici ce qu'a inspiré à M. Villodon ce que l'antiquité a produit de plus délicat et de plus joli.

La jeune Galathée *ardente à folâtrer*,
Me jette un fruit, se cache et cherche à se montrer.

Dans une note, le traducteur se fait un cas de conscience d'avoir oublié la circonstance des saules. Ah! M. Villodon, ce n'est pas là votre plus grand péché, votre *ardente à folâtrer* est pis que tout ce que vous avez omis.

Lassé de relever une foule d'incorrections, de contresens, je finis par le début de la quatrième Eglogue : *Sicelides Musæ*....., *etc.*

Voici M. Villodon :

O Muse de Sicile *anoblis* tes accens
On n'aime pas toujours l'humble asile des champs,
Si tu chantes les bois *d'une voix plus brillante*,
Rends digne d'un consul *leur peinture touchante*.
Si canimus silvas, *silvæ sint consule dignæ.*

Il n'y a là dedans, *ni voix plus brillante, ni peinture touchante*, platitudes ajoutées au texte pour faire deux très-méchants vers.

Comme je l'ai dit, la poésie est fort négligée dans la nouvelle traduction, on rencontre à chaque pas des vers faibles ou incorrects, beaucoup d'épithètes para-

Digitized by Google

sites, pour la mesure et surtout pour la rime, telles que *le vent fougueux et le sanglier fangeux, la lionne intrépide, l'agneau timide, les remparts menaçans, les taureaux mugissans.*

M. Villodon, que je crois très-instruit dans la littérature des anciens, paraît peu initié dans les secrets de notre poésie, par exemple ces six lignes sont-elles des vers ?

....L'on ne verra plus de cent façons *nouvelles*,
La laine abandonner ses couleurs *naturelles;*
Mais d'un jaune *agréable* et d'un pourpre *éclatant*,
La toison du bélier, dans les prés *bondissant*,
Se teindra tour à tour. L'écarlate *brillante*,
Couvrira de l'agneau la robe *éblouissante.*

On ne fait de ces-vers là qu'avec son teinturier.

Malgré d'innombrables fautes, cette traduction offre des passages fidèlement rendus et élégamment écrits. M. Villodon est un jeune homme, quand l'âge aura mûri son talent, s'il veut revoir son travail avec sévérité, le resserrer surtout, car tout y est d'une longueur désespérante ; la huitième Eglogue, qui a cent neuf vers dans l'original, en a cent soixante-six dans la traduction; s'il veut en faire disparaître toutes les incorrections, l'ouvrage pourra servir à sa réputation et lui donner une place honorable parmi nos humanistes; cependant qu'il ne se flatte pas de faire oublier la traduction de Dorange, elle tient encore le premier rang et le tiendra long-temps.

Ce qui vaut mieux que la traduction de M. Villodon, ce sont les notes qu'il a mises à la suite de chaque Eglogue; elles annoncent beaucoup d'érudition, de gout; et une étude approfondie des grands maîtres. Je vois avec plaisir le jeune traducteur rendre un juste tribut de louanges à mon savant compatriote, M. Genisset, dont il emprunte souvent les expressions. L'examen oratoire des Bucoliques de Virgile, dont M. Genisset

Digitized by Google

est auteur, sera toujours compté parmi nos meilleurs ouvrages classiques.

Ch. LAUMIER.

VIOLETTE, *ou* LE CONSERVATEUR DÉCHIRÉ, *poëme en quatre chants ; par* J.-B. GOURIET ; seconde édition, avec le portrait de l'héroïne, par CHASSELAT(1).

APRÈS les *Messéniennes* et les *Délateurs*, *Violette* est le troisième ouvrage remarquable qui fait tourner les charmes et le pouvoir de la poésie au profit des idées libérales. Mais autant le genre de l'Epître ou de la Satire diffère de l'Epopée, autant l'auteur du poëme paraît en tout point étranger, dans sa manière, à celle des deux poëtes qui ont traité avant lui des sujets politiques. M. Gouriet semble ne vouloir être que lui-même ; il n'admet un faible plan que pour l'asservir aux caprices de sa verve ; on croit lui voir tenir un léger fil qu'il éloigne ou rapproche du but en courant d'une manière insouciante, et se jouant de tout ce qu'il rencontre : aussi le plan est-il à peu près nul, ou presque imperceptible dans ce poëme, et l'on ne peut s'attacher qu'à en considérer les détails. En se plaçant sous ce dernier point de vue, l'auteur a peut-être montré quelque coquetterie ; c'est pour l'agrément et la variété des tableaux que son poëme de l'*Anti-Gastronomie* fut surtout loué autrefois dans le *Mercure de France*, par mon ami M. Ginguené, qui y trouvait « quelques passages de ce sérieux comique dont Gresset nous a donné le modèle dans son *Vert-Vert* (mai 1806). » On retrouve dans le poëme de *Violette*, la même facilité comme le

(1) Un vol. in-12. Paris, chez Delaunay, et tous les libraires du Palais-Royal, et à la librairie du Mercure, rue Poupée, n° 7.

Digitized by Google

même abandon, une diction également vive et rapide, mais peut-être aussi moins châtiée et moins pure; l'auteur y vise davantage au trait, mais jamais ne se donne la peine de revenir sur sa pensée. Ce petit ouvrage, jugé uniquement sous le rapport littéraire, fournirait de nombreuses et fortes observations à la critique.

Mais ce qu'il faut remarquer dans le poëme de *Violette* ou le *Conservateur déchiré*, c'est l'adresse des réfutations de différens systèmes anti-nationaux, et plutôt impolitiques que politiques; c'est l'à-propos, le prétexte d'une action par elle-même insignifiante pour amener des considérations d'un haut intérêt, présentées en riant et sous un cadre qu'embellit le charme du roman.

Cet ouvrage était du nombre de ceux pour lesquels on ne peut guère que se borner à donner des citations; je placerai différens passages sous les yeux du lecteur. Sous ce rapport, une ample moisson se présente : les traits fourmillent, tout en fournissant la preuve d'une très-grande réserve. Boileau, dans son *Lutrin*, eut beaucoup moins de modération. L'auteur de *Violette* amène continuellement des situations, et très-souvent se borne à les montrer; mais il est facile de reconnaître que ce n'est pas impuissance, on voit qu'il veut constamment s'en tenir aux traits d'un enjouement aimable.

Je pourrais emprunter plusieurs passages au premier chant, où l'amant de Violette tient à l'héroïne un discours fort remarquable sur les féodaux. Je préfère passer au second chant, qui, quoiqu'entièrement épisodique, tire son intérêt d'une situation toute particulière. Violette, qui s'est éprise d'un amour mystique pour l'abbé la Mennais ou pour l'abbé Fayet, va porter l'épreuve du *Conservateur* à son sylphe, et passe par le Palais-Royal. La Discorde qui la suit, suscite une querelle qui amène un combat terrible à coups de livres, et le lecteur a le plaisir de passer en revue les principaux écrits du jour. Cette lutte, peut-être un peu prolongée, a son côté droit et son côté gauche; un ventru,

Digitized by Google

qui sans doute représente le centre, se place en effet entre les deux partis, et croit les appaiser en criant qu'il n'est ni pour l'un ni pour l'autre ; mais ce propos attire sur lui tous les coups :

Un *Fiévée* atteint son omoplate !
Boissy-d'Anglas sur sa poitrine éclate,
Sa droite sonne et sa gauche *répond :*
Tel retentit sous une double latte,
L'outre que gonfle un moëlleux *édredon*.
..... Assailli des deux feux,
L'infortuné ! là, quel est son martyre !
Le même nom deux fois audacieux,
L'écorche à droite, à gauche le déchire :
Tout à la fois il reçoit dans les yeux
Piis l'impie et Piis le pieux ;
Tel pour le roi, qu'il reçut pour l'empire ;
Tel à la fois sans-culotte orateur,
Qui ronfle pair et ronfla sénateur....
Ah! dit Ventru, souffrez que je respire!

Le troisième chant ne peut s'analyser ; mais c'est le mieux fait, et peut être le plus attachant. Violette est en présence de son sylphe. On aime son émotion, ses discours, ses répliques timides et ingénues, quelquefois remplies d'enjouement. L'auteur paraît s'être plu à peindre l'arrivée de l'héroïne dans cette demeure enchantée où elle doit voir l'objet qui remplit son imagination. Les vers suivans ont de la grâce, et sont pleins de vérité :

Brunette arrive en la demeure pure,
De tous côtés examine, s'assure ;
Interrogeant, avise les degrés,
Monte, franchit, voit les battans sacrés ;
Trois fois saisit d'une main agitée
Le léger fil, sentinelle écourtée
Qui d'en haut touche au signal argentin,
Trois fois s'arrête et retire sa main ;
En soupirant contemple sa parure ;

Digitized by Google

Sur son œil bleu, son front innocentin,
D'un doigt léger boucle sa chevelure ;
Drappe sa taille et dégage son sein ;
Respire encore, et se pressant enfin,
(Sa mission la rendant inquiète) ;
Comme éperdue agite la clochette.

Son cantique sur *Atala* est une critique fine et ingénieuse ; mais la tirade suivante que prononce le lévite, est une de celles où l'auteur se rattache, en se jouant, à des objets d'un intérêt grave :

« Ah! de l'autel qu'un *laïque* défende
Les anciens droits ; qu'il sauve la prébende ;
Nous fasse rendre, après tant de discords,
Soin d'accueillir ou d'expulser les morts;
Nos contre-seings, nos registres, nos dîmes,
Je vois ici des efforts légitimes ;
Oui, qu'il combatte avec nous, j'y consens ;
Il ne saurait combattre ailleurs sans crimes,
Puisqu'en nous seuls sont les honnêtes gens ;
Que ses écrits nous rendent les jésuites,
Les capucins, de pieux cénobites,
Peut-être même un grand inquisiteur,
Je me prosterne en louant le Seigneur ;
Ce bon laïque aura servi ses frères,
Le monde entier, dont l'unique bonheur
Est de revoir tout ce qu'ont vu nos pères :
Mais qu'il renonce à chanter nos mystères.
Le grand Rousseau, Racine, selon moi,
En s'avisant de rimer notre foi,
Se sont montrés atteints de frénésie.
En prose, en vers, je crains la poésie,
Ses fictions, ses tableaux séduisans,
Qui par degrés viennent troubler les sens.
La voulez-vous dans ses grâces antiques ?
Ma chère enfant, achetez ces cantiques
Que de pieux et graves pélerins
Près d'un coffret enrichi de reliques,
Chantent en France, une baguette en mains.

Digitized by Google

C'est dans ces vers que tout se sanctifie;
Que, sans danger d'un impur mouvement,
Fille, d'un ton qui, sa mère édifie,
Peut soupirer : *Vous dirai-je maman;*
Il pleut, bergère; Ah! papa, quel tourment!
Des missions ces chants sont les oracles;
On y recueille aujourd'hui leurs miracles,
Leurs saints discours, leurs prédications,
Et tous les biens qu'ils font aux nations.
Là, de nos jours, se retrouve, ma chère,
La poésie en son vrai sanctuaire,
Et croyez m'en, que l'un de ces chants-là
Vaut à lui seul tous les chants d'*Atala*. »

En suivant ce point de vue, j'aurais à citer une partie du quatrième chant. La muse de l'histoire montre successivement à l'héroïne, des couvens, des bastilles, le supplice de la torture, des oubliettes, des justices féodales, la nuit affreuse de la Saint-Barthélemi, les massacres des protestans à Cabrières et à Mérindol, l'inquisition, l'exécution de Calas, de Montbailly, du jeune chevalier de Labarre. La pauvre Violette est à moitié morte à l'aspect de tous ces tableaux :

« Dieu! poursuit-elle avec anxiété!
N'est-il donc rien qui repose mon âme,
Rien qui console enfin l'humanité? »
A ce mot, luit une clarté plus pure,
Un air plus doux rafraîchit la nature;
« Viens, dit Clio, voici la liberté,
La liberté sans trouble et sans licence,
Unie au trône, augmentant sa puissance. »
Roi bienfaiteur, des Français vénéré,
Autre Numa, qui pour votre patrie
Dans votre cœur eûtes votre Egérie,
Vous étiez là, de vos fils entouré,
Vous, votre code à jamais révéré.
Clio montra près du monarque assise
La loi, toujours en discutant admise;
L'impôt, connu, justement réparti;

Digitized by Google

Les préjugés relégués aux vieux âges ;
Le seul mérite obtenant des hommages,
Mais partout l'homme aux lois assujéti ;
Près de Thémis un conseil assorti,
Qui le délit mûrement apprécie ;
Des châtimens la rigueur adoucie ;
Le citoyen dans la sécurité,
Toujours bravant le farouche arbitraire ;
Partout hommage à la divinité,
Mais sans bûchers, sans qu'on brûle son frère :
Tous implorant les cieux en liberté.
« Ah! dit Clio, dans ces temps où nous sommes,
Vois s'agrandir la majesté des rois!
Ils gouvernaient des brutes autrefois,
Et maintenant ils règnent sur des hommes »

Ces diverses citations prouvent beaucoup de facilité pour la versification. On reproche à l'auteur quelques inexactitudes ; mais peut-être ce léger sujet devait-il être en effet traité avec abandon. Très-souvent la négligence du poëte, loin de déplaire, semble ajouter elle-même au plaisir que cause la lecture de cette petite production qui toujours se montre gaie, piquante, et cependant sans importance et sans malignité.

GOUJON fils.

REVUE LITTÉRAIRE.

UN MOT SUR LES ANGLAIS, par Ollivier de la Blairie, chef de Bataillon au 3e. bataillon de la Drôme, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur(1).

Ce petit ouvrage, écrit par un officier Français qui a long-temps habité le pays de *John Bull*, contient sur

(1) Broch. in-8. Paris, chez Corréard, libraire, l'un des naufragés de la Méduse, Palais-Royal, galerie debois, no. 258 ; chez Alexis Eymery, rue Mazarine, no. 30 ; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

le peuple Anglais une foule de détails neufs et d'anecdotes piquantes ; mon intention était d'en extraire quelques-unes pour la conversion des Anglomanes ; mais je m'en abstiendrai. Il y a tel journaliste de par le monde et même tel magistrat qui pourraient m'accuser d'être mauvais Français, si je me suis permis la moindre observation sur l'épithète polie de *French-Dogs* que donnent nos voisins d'outre-Manche à la nation Française

---

Mémoire justificatif, pour Pointu d'Avignon, dédié à son honorable ami Trestaillon, de Nîmes, pour faire suite aux *Mémoires justificatifs de MM. C***** D********, etc., etc.*, avec cette épigraphe : *Il est difficile d'accepter la réputation d'assassin* (Donnadieu à ses concitoyens), *par cela seul* qu'on a tué une trentaine de libéraux (1).

Vivent les Mémoires justificatifs ! c'est la dernière ressource de l'homme *malheureux, innocent, et persécuté.* C'est le bréviaire de l'optimiste ; c'est une lanterne magique dans laquelle les objets les plus hideux prennent une forme et des couleurs agréables.

J'ai toujours aimé les Mémoires justificatifs, et l'on attribue ce goût à mon esprit de contradiction. N'est-il pas piquant en effet, quand toute la France accuse tel général d'avoir fabriqué des conspirations au bénéfice de l'exécuteur des hautes-œuvres, de soutenir que toute la France a tort, qu'il n'y a point eu de conspirations fabriquées, que tout s'est passé le mieux du monde, et de pouvoir appuyer son opinion sur des autorités irrécusables, sur les Mémoires justificatifs des accusés ?

Le général Donnadieu, par exemple, dont les Dauphinois disent pis que pendre, par ce qu'il les a menés un peu lestement, m'a procuré déjà vingt fois le plaisir de faire briller mon talent pour la discussion. On révo-

---

(1) Broch. in-8. Prix, 1 fr. A la librairie du Mercure, chez Plancher, libraire, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

quait en doute sa bravoure, je répondais *qu'il avait passé sa vie dans les camps, sans crainte et sans reproche*; qu'avant la restauration, *son nom n'était connu dans le Moniteur que par d'honorables faits d'armes*; on disait qu'il avait subi un arrêt infamant : je vantais *la loyauté de son caractère, la fierté de son âme, etc.*, on l'accusait enfin d'avoir illégalement fait périr ses concitoyens : je soutenais que *peu de Français avaient porté plus loin l'amour de leur pays, la haine de l'injustice et de l'arbitraire.* On me demandait où j'avais pris toutes ces belles choses; je montrais le Mémoire justificatif du général, et ses détracteurs confondus, ne pouvant repousser de pareils argumens, me riaient au nez.

Vivent les Mémoires justificatifs! par eux, il n'y a point eu de terreur en 1815; le sang innocent n'a point ruisselé dans le Rhône et dans l'Isère; Nîmes n'a point eu d'assassin; Marseille, en égorgeant les Mameluks, n'a fait qu'un acte de justice; Avignon,..... Je m'arrête. Avignon seul a quelque chose à se reprocher, et c'est la faute de Pointu. Ce malheureux, au lieu de nier effrontément comme tant d'autres les crimes qu'il a commis, les raconte avec une ingénuité qui ressemble à de la jactance; parodiant avec esprit un pamphlet fameux, il peint gaîment tous les massacres; il se joue du sang qu'il a versé; je ne suis pas du tout content de son Mémoire justificatif. MAGALON.

De la responsabilité des agens du gouvernement, et des garanties des citoyens contre les décisions de l'autorité administrative; par un membre du Conseil-d'Etat (1).

LE titre de cet ouvrage en annonce assez l'importance. Il est de nature à être loué outre mesure par une certaine classe de lecteurs, et critiqué avec aigreur par

(1) Paris, à la librairie constitutionnelle de Baudoin frères, rue de Vaugirard, n°. 36, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7. Prix, 1 fr. 50 c. et 2 fr. par la poste.

Digitized by Google

une autre. L'auteur propose, dans l'intérêt des administrés, l'institution de tribunaux administratifs auxquels serait renvoyé tout le contentieux de l'administration. Nous ne nous permettons pas de juger l'utilité dont peuvent être ces nouveaux tribunaux; nous engageons seulement nos lecteurs, et surtout ceux qui sont intéressés à la question de la responsabilité des agens du gouvernement, à lire l'ouvrage que nous annonçons; ils y trouveront des vues droites et saines, et toujours les sentimens d'un bon Français.

LETTRES *à madame de Fronville, sur le* PSYCHISME; *par* J.-S. QUESNÉ, avec cette épigraphe :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas :
Heureux le sage instruit des lois de la nature.

Quatrième édition, revue, corrigée, augmentée et suivie de M. *d'Orban*, ou *Quelques Jours d'orage*, nouvelle historique (1).

L'AUTEUR a fait précéder son livre d'un Avis, où il annonce que treize feuilles publiques, dont deux étrangères, ont rendu compte de son ouvrage à plusieurs reprises, en en faisant de grands éloges. Nous le félicitons d'une telle bonne fortune; car on sait que, par nature ou par métier, les Journalistes ne sont pas louangeurs; et il était réservé à M. Quesné de réunir un si grand nombre de suffrages.

En voulant disserter sur la nature et les opérations de l'âme, sous le nom de *Psychisme*, M. Quesné a choisi un sujet purement métaphysique, et qui n'est pas fort amusant. Pourquoi chercher à expliquer ce qui est

---

(1) Un vol. in-18. Paris, chez Veuve H. Perronneau, libraire, quai des Augustins, n°. 39; et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, n°. 7. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. par la poste.

Digitized by Google

inexplicable? L'âme est une énigme, dont le mot est impossible à deviner, et qu'il est même ridicule de chercher.

Les lettres sur le *Psychisme* sont adressées à une dame qui, à coup sûr, n'aura pas été flattée du cadeau de l'auteur. Sentir, et non définir, est le partage du beau sexe; et, en dernier résultat, une sensation agréable est mille fois préférable au raisonnement le plus profond ou le plus subtil.

Comme il existe encore, dans la société, des cerveaux creux qui aiment à s'exercer sur une métaphysique transcendante, nous leur recommandons l'ouvrage de M. Quesné; il pourra servir à leur faire passer quelques heures d'un temps qu'il n'est pas donné à tout le monde de savoir bien employer.

Les Aphorismes, les Pronostics et le Traité *de l'Air, des Eaux et des Lieux* d'Hippocrate, classés et réunis par maladies, suivant l'ordre alphabétique; avec cette épigraphe, tirée de Bavigli : *de Praxi medicâ*, lib. I :

Naturæ; non hominis voce, loquitur hippocrates.

Par le docteur J.-L.-M. Guillemeau, ancien médecin des armées du Rhin et de l'Ouest, conservateur de la Bibliothèque de Niort, membre de plusieurs Sociétés savantes, et auteur de quelques ouvrages de Médecine et d'Histoire naturelle (1).

Cette traduction est précédée d'une courte notice sur Hippocrate et ses principaux ouvrages, qui laisse peu de chose à désirer. Le but de l'auteur, en publiant

---

(1) Un vol. in-12. Prix, 3 fr. et 3 fr. 50 c. par la poste. A Niort, chez madame Elie Orillat, et à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30, et à la librairie du *Mercure*, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

cette traduction des quatre productions incontestées d'Hippocrate, a été d'être utile non-seulement aux médecins praticiens, mais encore à tous ceux qui écrivent sur l'art de guérir. En effet, du premier coup-d'œil les uns et les autres pourront trouver réuni ce que le savant de Cos a écrit sur chaque maladie, et ce qui, seulement dans les aphorismes, est souvent dispersé dans les sept livres que nous connaissons. L'idée de citer en note des aphorismes et des pronostics, les histoires des maladies des premier et troisième livres des épidémies qui y ont donné lieu, nous a paru heureuse : c'est la théorie fondée sur la pratique, et nous croyons qu'on ne pouvait faire un plus juste éloge du vieillard de Cos.

Confessions *Politiques et Littéraires*, dans les séances des lundis 5, 12, 19 et 26 février 1818, de la Société secrète de la rue Bergère, à Paris ; révélées avec autorisation, par l'un de ses Membres, et publiées par J.-S. Quesné (1).

On lit, sur le *verso* du faux titre de cette brochure, l'avertissement suivant :

« Les formalités prescrites ayant été remplies, les contrefacteurs seront poursuivis suivant toute la rigueur des lois ».

Il ne fallait rien moins qu'un pareil avis, et conçu en termes aussi menaçans, pour arrêter le débordement des contrefacteurs ; car il est bon d'apprendre à nos lecteurs que la moindre production que M. Quesné met au jour, est aussi rapidement achetée que lue avec avidité par le public, qui ne se lasse jamais de tout ce qui sort de la plume de cet écrivain, aussi profond que brillant. Aussi les éditions de ses œuvres se succèdent

---

(1) Un vol. in-12. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 c. par la poste. Paris, chez Pillet, imp.-lib., rue Christine, n°. 5 ; et à la librairie du Mercure, rue Poupée, n°. 7.

Digitized by Google

sans interruption ; et tout nous fait présumer que ses *Confessions Politiques et Littéraires* auront autant de vogue que les autres ouvrages de M. Quesné.

Cet écrivain nous révèle les *confessions* de plusieurs personnages importans qui ont joué un rôle équivoque dans notre révolution : mais comme il ne désigne chacun de ces individus que par une seule lettre de l'alphabet, on est toujours dans le doute si l'application est bien faite. N'eût-il pas mieux valu, pour éviter toute espèce d'incertitude à ce sujet, suivre l'exemple de Boileau, qui, pour éviter des tortures aux Saumaises futures, tout uniment et sans détours,

Appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

Parmi les pénitens et les pénitentes qui ont révélé leurs confessions à M. Quesné, nous avons cru reconnaître celle de madame de Genlis ; elle est un peu longue à la vérité, mais c'est celle d'une femme.

Plus discrets que M. Quesné, nous ne citerons aucuns fragmens de ces confessions, qui sont à peu près insignifiantes. Les curieux, en achetant l'ouvrage, seront à même de se convaincre que si parfois, M. Quesné abuse de la patience du public, il lui fait des révélations qui ne peuvent manquer de l'intéresser.

Quelques Vues d'économie politique, ou *Réflexions sur l'administration publique d'un Etat, sous un gouvernement représentatif constitutionnel* ; par M. A. Bertin, ancien commissaire des guerres (1).

Tel est le titre d'une très-courte brochure, dont chaque page peut fournir matière à de longues médi-

(1) Paris, chez Baudoin frères, libraires, rue de Vaugirard, no. 36 ; Delaunay, libraire, Palais-Royal, et à la librairie du Mercure, rue Poupée, no. 7.

Digitized by Google

tations. M. Bertin, persuadé que, dans l'ordre social, l'existence et le maintien d'un État reposent essentiellement dans la juste et sévère administration des finances, indique plusieurs erreurs dans lesquelles sont tombés les auteurs de nos systèmes modernes : il traite du monopole, de l'impôt immoral des loteries, des cautionnemens, etc. Il est à désirer que les hommes appelés à nous donner des lois en harmonie avec le pacte social, fixent leur attention sur les objets que M. Bertin esquisse rapidement dans son opuscule.

CORRESPONDANCE.

A M. le Directeur du Mercure de France.

M. le Directeur,

Dans le numéro X du Mercure de France, en rendant compte de l'*Histoire de l'esclavage de Dumont*, vous laissez échapper l'idée que la fiction n'est point étrangère aux malheurs de cet homme. J'affirme de nouveau, comme dans l'*Avertissement* de l'ouvrage, que je n'ai rien exprimé de contraire à ses déclarations; que j'y ajoute pleinement foi, d'après les précautions qu'il m'a fallu prendre pour m'assurer de sa véracité; que je le crois incapable d'altérer des faits dont *cinq cents* témoins échangés avec lui, sortant du bagne d'Osman, peuvent démontrer à tout instant la fausseté.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer ma déclaration dans votre prochain Numéro.

Quesné.

Nous voudrions pouvoir insérer dans son entier les différens morceaux que nous recevons de nos abonnés

Digitized by Google

et de nos correspondans, mais l'abondance des matières, ne nous en laisse pas toujours la faculté ; nous sommes forcés de faire un choix et même de ne donner que des extraits de pièces qui mériteraient bien d'être insérées tout entières.

Parmi les morceaux de poésie, nous citerons avec éloge une Ode que nous a adressée M. Philippe des Deux-Sèvres. Le sujet est patriotique et national; la versification pleine de nerf et de vigueur; et, pour donner une idée du talent de l'auteur, nous citerons la Strophe suivante, prise au hasard, en regrettant de ne pouvoir pas imprimer tout l'ouvrage :

Du plus impénétrable abîme
L'homme sonde la profondeur,
Il peut dans un élan sublime
Des cieux mesurer la hauteur.
Ici bas tout ce qui respire,
Homme, est soumis à ton empire.
Partout je te vois triomphant.
Que te sert ce pouvoir suprême?
Faut-il commander à toi-même,
Partout je te vois impuissant.

Cette strophe est assurément fort belle, et l'ouvrage est dans son entier plein de chaleur et de mouvement.

Nous avertissons cependant l'auteur d'une légère inadvertance; le dernier vers de la dixième strophe a une syllabe de trop. Il faut le corriger.

— Un de nos abonnés de Gray, nous adresse des Quatrains sur les généraux français qui ont illustré notre patrie. Cette idée de rappeler en quelques vers, les exploits et la gloire d'un grand homme, pour n'être pas nouvelle, n'en est pas moins heureuse, et notre correspondant en a quelquefois tiré un bon parti. Nous ne citerons que le Quatrain qu'il a fait pour Hoche, et qui, en peu de mots, rappelle tous les titres de ce héros à l'admiration et à la reconnaissance nationales.

Digitized by Google

En vain les préjugés attaquent sa naissance,
Il paraît noble aux yeux des ennemis vaincus.
Long-temps il fut la gloire et l'honneur de la France,
Et la Vendée en feu reconnaît ses vertus.

Notre correspondant nous prévient qu'il n'a pas la prétention d'être poëte; il a bien autant le droit d'en prendre le titre, que beaucoup d'écrivains qui s'en targuent et ne font pas aussi bien.

Les amis des lettres verraient avec plaisir la publication de quelques pièces de poésie, pleines de délicatesse et de grâce, dues au loisirs du jeune Saint-Marcellin. Celui-là fut Français; celui-là fut brave et spirituel. Les partis rendent ce témoignage à sa mémoire. Brillant de grâces et de valeur, doué d'un esprit vif et juste, St.-Marcellin, à l'âge de 26 ans, disparut de la scène du monde, où son mérite et ses qualités personnelles l'appelaient à briller long-temps.

St.-Marcellin fit ses premières armes dans la désastreuse campagne de Russie. Il se distingua dans plusieurs affaires, et notamment à la bataille de la *Moskowa*, où il fut blessé et manqua à perdre la vie. Relevé du champ de bataille, et porté sur un brancard devant Napoléon, il lui adressa ces belles paroles (que sa position rendait si touchantes): *Sire, je vais mourir, donnez-moi la croix pour consoler mes malheureux parens:* Napoléon détacha la croix qu'il portait, et la lui remit. Dans une autre circonstance, St.-Marcellin ne consultant que son courage, s'élança le premier sur des batteries ennemies qu'il fit enlever à la vue de l'armée française. Bien d'autres belles actions ont marqué une carrière qui fût aussi trop courte pour les lettres et l'amitié.

Quand les partis disparaissent, quand les haines s'éteignent dans l'ombre, comment ne s'éleverait-il

Digitized by Google

point une voix qui réclamât pour les défenseurs du trône et de la liberté (1), pour ceux que le mensonge poursuit au delà du tombeau, et qui malgré de vaines opinions devraient être également le sujet de nos regrets et de nos hommages (2). Alfred Fayot.

Paris, ce 12 octobre 1819.

Monsieur le Directeur,

M. Léon-Thiessé, dans la lettre V du tome 8 des *Lettres Normandes*, m'adresse des injures qu'il est de mon devoir de repousser. M. Léon Thiessé n'ayant pas parlé du sujet de la querelle qu'il m'intente, je vais citer les faits :

Le 1er. septembre 1816, j'achetai *en toute propriété*, de M. Léon Thiessé, un manuscrit ayant pour titre : *Le Palais-Royal en miniature* (3) ; l'auteur désira que son nom ne fût point mis à la première édition, et il le remplaça de cette manière : *Par un Amateur de ce séjour délicieux.* J'y consentis, mais à la condition que je rétablirais cette omission à la seconde édition. Les amateurs me sauront gré, sans doute, de leur avoir révélé l'existence d'un ouvrage fait pour accroître, si cela était possible, la réputation de l'auteur. Les nombreux succès qu'à obtenus le rédacteur des *Lettres Normandes* me présagent un prompt débit de mon livre, et, en annonçant une seconde édition, je donne la preuve que j'*aime à gagner de l'argent*, comme l'a observé M. Thiessé.

Je félicite ce littérateur d'avoir acquis des renseignemens à la police sur mon compte, et d'en avoir instruit le public : *s'il est payé pour cela*, il ne fait que son devoir ; et je le prie de croire qu'il n'est pas dans mon caractère d'être *aux gages ni de servir* personne.

---

(1) David, Saint-Aulaire

(2) Un vil pamphlet a été écrit contre l'un d'eux.

(3) Je puis représenter l'acte de propriété de cet ouvrage, écrit de la main de M. Léon-Thiessé, *Indè iræ*!.....

Digitized by Google

C'est la dernière fois que je répondrai à M. Thiessé, et je vous prie, M. le Directeur, d'insérer ma lettre dans votre prochain numéro.

Je vous salue,

PLANCHER, Libraire.

CHRONIQUE.

UNE querelle se trouve en ce moment engagée entre le principal rédacteur des Lettres Normandes et les rédacteurs du Mercure de France. Des épigrammes, bonnes ou mauvaises, ont été lancées de part et d'autre; les combattans croient bien fermement avoir fait preuves d'esprit et de méchanceté; que cela soit ainsi, je le veux bien; mais à coup sûr, il n'ont fait preuve ni de décence, ni de modération, ni de bon goût. Les personnes qui travaillent à ces ouvrages, appelés suivant la destination de leurs feuilles, à la défense et à la propagation des bonnes doctrines littéraires et politiques, se sont étrangement trompées si elles ont cru que le public qui les paie pour l'amuser et l'instruire, prendrait pour argent comptant leurs sarcasmes et leurs bons mots, s'intéresserait beaucoup à des querelles qu'un amour-propre blessé leur fait engager entr'eux; et verrait avec plaisir leurs feuilles transformées en une arène, où viennent combattre avec plus ou moins d'adresse et de bonheur, des passions exaltées et des vanités offensées.

Dans cette lutte scandaleuse, je vois du moins, avec plaisir que les auteurs du Mercure, s'ils ont porté un plus grand nombre de coups, ont fait des blessures moins profondes; ils ne sont pas sortis des bornes d'une légitime défense, et leurs attaques n'ont été dirigées que sur celui qu'ils ont reconnu pour leur aggresseur. M. Léon-Thiessé a mis bien moins de réserve

Digitized by Google

dans ce combat. Il a frappé à tort et à travers avec l'emportement d'un jeune homme; et ses coups ont porté sur un homme estimable, que son caractère, ses principes, et surtout ses malheurs, auraient dû rendre sacré; sur un homme qui ne l'avait nullement provoqué, et qui n'avait rien à faire dans tous ces démêlés : il y a dans ce procédé, défaut de justice, de générosité, et quelque chose de pis encore.

A ce quelque chose de pis encore que je laisse à M. Léon Thiessé le soin de se nommer, se joint la plus impardonnable étourderie. Le principal rédacteur des Lettres normandes devrait se souvenir que ce *libraire de notre connaissance*, dont il se fait si mal à propos et si maladroitement un ennemi, a eu autrefois des rapports avec lui; qu'il est le dépositaire et le confident des pécadilles de sa jeunesse; qu'il n'a pas toujours, M. Léon Thiessé, été un publiciste, un politique, le principal rédacteur des Lettres Normandes, en un mot; si quelque étrange révélation allait être faite au public, à qui en serait la faute?

Quand même, fatigués du personnage que notre adversaire nous faisait jouer malgré nous, nous aurions fait quelques pas vers la réconciliation, cette démarche serait une preuve de notre modération et du respect que nous avons pour les convenances, M. Léon-Thiessé en l'imprimant, loin de nous insulter, comme il croit le faire, rend hommage à nos principes, et nous fait honneur en les propageant. Quant à l'insulte purement gratuite par laquelle il termine son paragraphe, elle ne peut tomber que sur celui qui l'a écrite, tant pis pour M. Léon-Thiessé, s'il ne peut pas comprendre qu'il puisse exister une réunion dans laquelle on respecte les bornes de la sobriété, et s'il croit que pour sceller une réconciliation, il faille se mettre dans un état d'ivresse.

Au reste, je déclare, au nom de mes collaborateurs et au mien, que c'est à regret que nous sommes sortis de notre caractère, que nous ne voulons plus continuer

Digitized by Google

un combat scandaleux, dont l'issue est de couvrir également de boue et les vainqueurs et les vaincus. Que M. Léon-Thiessé se renferme dans les bornes qu'il a dû se tracer en prenant la plume; qu'il régente l'Europe, sa tâche est assez belle; qu'il continue d'éclairer les peuples et les rois sur leurs véritables intérêts, nous donnerons nos conseils aux écrivains, qu'il combatte les vieilles doctrines littéraires, nous attaquerons les nouvelles; qu'il défende la France contre les traditions anciennes, nous défendrons le Parnasse contre les nouveaux principes. Les Lettres Normandes et le Mercure de France, chacun par une route différente, arriveront à un but différent; mais également utile pour le public et également glorieux pour ceux qui auront coopéré à ces deux ouvrages.

Le Directeur du Mercure,

B. DE ROQUEFORT.

— Il est des gens qui n'attendent pas que le temps soit arrivé pour courir les rues avec des déguisemens. Jeudi dernier, nous avons rencontré sur les boulevards et dans la rue Montorgueil, un individu habillé en capucin; rien ne manquait à son costume. Une longue barbe mal peignée, l'air sale, les jambes nues et crottées; et, pour couronner l'œuvre, il puait comme un bouc. La police ne devrait-elle pas défendre des travestissemens qui ne peuvent être permis que dans le temps du carnaval?

— Marie-Thérèse, reine de Hongrie, mère de Joseph II, écrivit au pape, lors de la suppression des jésuites, afin de pouvoir les conserver dans ses états. La seule réponse que fit le Saint-Père, fut d'envoyer à la reine toutes les confessions faites à son directeur jésuite. La réplique de Marie-Thérèse fut qu'elle cessait de s'intéresser à ces hommes perfides et qu'elle ferait, à cet égard, ce qu'il plairait à Sa Sainteté.

— La sixième livraison des *Eclaircissemens historiques en réponse aux calomnies, dont les protestans*

Digitized by Google

du Gard sont l'objet, sera mise incessamment en vente. M. Lauze de Peret, avocat à la Cour royale de Nîmes, et auteur de cet ouvrage recommandable, a apporté tous ses soins dans le choix des matériaux qui le composent : la troisième livraison surtout, a eu un succès prodigieux, et on n'en trouve presque plus dans le commerce ; le peu d'exemplaires qui restent se vendent *six francs* au lieu de *trois francs*, prix auquel il était fixé.

Buste de Voltaire.

On a multiplié depuis quelque temps les œuvres de Voltaire. Les personnes qui s'en sont procuré la collection, doivent être envieuses de posséder un beau buste de cet homme célèbre. M. Gonnet, mouleur des monumens publics, désirant multiplier l'exacte effigie du chantre de Henri IV, a pris pour modèle de celle qu'il vient de faire paraître, un des plus beaux bustes qui existent, et qu'un amateur lui a confié pour en tirer de belles copies. Chaque buste bronzé de grandeur naturelle ne se vend que 10 fr., rue Mazarine, n°. 8, au coin de la rue de Seine. Le même mouleur possède aussi une collection d'antiquités égyptiennes d'après les meilleurs originaux, prix annoncés.

On vient de mettre en vente chez Plancher, libraire du Mercure de France, un ouvrage extrêmement curieux, et dont les journaux étrangers ont fait le plus grand éloge ; il est intitulé : *Documens particuliers* (en forme de lettres) *sur Napoléon Bonaparte, sur plusieurs de ses actes jusqu'ici inconnus ou mal interprétés* ; et sur le caractère de différens personnages qui ont marqué sous son règne, tels que MM. *Talleyrand, Châteaubriand, de Pradt, le maréchal Ney, Pie VI. Moreau, etc.*, d'après des données fournies par NAPOLÉON LUI-MÊME, et par des personnes qui *ont vécu* dans son intimité ; avec des notes historiques et critiques. 1 vol. in 8. Prix, 3 fr.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google